GOVERNMENT OF INDIA

ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA

ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 25703

CALL No. 913.005/R.A.

D.G.A. 79

OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHAEOLOGY
Library Reg. No
INDIA

REVUE

ARCHÉOLOGIQUE

JUILLET-DÉCEMBRE 1906

OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHAEOLOGY
Library Reg. No
INDIA.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

REVUE

ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

G. PERROT ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

25703

QUATRIÈME SERIE. — TOME VIII

JUILLET-DÉCEMBRE 1906

913.005
R.A.

A184

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1906

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.
Acc. No. 25703
Date. 8.2.57
Call No. 913.005 / R.A.

OFFICE OF THE ... Library Regr. No. 113906 ... INDIA

DEUX NOUVELLES IMAGES D'ALEXANDRE

(Pl. IV et V)

Fig. 1. — Tête d'Alexandre le Grand (Collection Dattari).

La riche collection de M. Dattari, au Caire, s'est accrue en 1904 de deux œuvres très importantes qui sont destinées à tenir un rang élevé dans la série des images d'Alexandre le Grand. Grâce à la libéralité du possesseur et à l'obligeante entremise de M. Joseph Offord, je puis donner aux lecteurs de la *Revue* la primeur de ces sculptures, qui ont déjà été décrites, mais ne semblent pas avoir été reproduites encore. Je ne connais les originaux que par des photographies et ne puis donc en affirmer directement l'authenticité; toutefois, ils ont été vus par plusieurs connaisseurs très autorisés qui n'ont pas éprouvé le moindre doute à cet égard.

I. Statuette en bronze d'Alexandre combattant à cheval (le cheval manque). J'ai présenté des photographies de ce beau monument à l'Académie des Inscriptions, dans sa séance du 24 février 1905[1]; M. Rubensohn l'a décrit avec détail dans l'*Archaeologischer Anzeiger*[2]. La hauteur de la statuette est d'environ 20 centimètres; la provenance indiquée est Athribis dans le Delta.

Fig. 2. — Statuette d'Alexandre à cheval (Collection Dattari).

Le fait qu'il s'agit bien d'une image équestre est attesté par des traces du corps du cheval que M. Rubensohn a remarquées à l'intérieur des cuisses du cavalier et par l'existence d'un grand trou qui doit avoir servi à l'insertion d'un tenon d'attache[3]. La figure même du roi est presque intacte. Il porte sur la tête et sur l'épaule gauche une dépouille d'éléphant, nouée, sur le devant, à la façon d'une chlamyde et qui flotte librement par derrière[4]; le bras gauche, qui retient et tend la dépouille, est ramené vers la poitrine, comme si la main tenait les rênes du cheval; le bras droit est levé d'un mouvement énergique, sans qu'on puisse affirmer qu'il brandissait une lance ou un javelot, car, au témoignage de M. Rubensohn, le reste de l'objet que tenait la main gauche est plutôt circulaire. Le mouvement du cheval devait être ana-

1. *Comptes rendus de l'Acad.*, 1905, p. 136.
2. *Archaeologischer Anzeiger*, 1905, p. 67; cf. *American Journal of archaeology*, 1906, p. 93.
3. *Ein grosses Loch zwischen den Schenkeln lässt vermuthen dass Ross und Reiter hier durch einen Dübel verbunden waren* (Rubensohn).
4. Sur la dépouille d'éléphant, cf. mon article *Elephas* dans le *Dict. des Antiquités*, p. 543-4 et Villefosse, *Mon. Piot*, t. V, p. 39, 177.

logue à celui de la statuette bien connue du musée de Naples[1]; dans les deux figures, les chaussures sont pareilles. L'identité du personnage est suffisamment attestée par la dépouille d'éléphant; ici, à la différence de ce que l'on observe sur les monnaies ptolémaïques, les cornes de Zeus Ammon ne sont pas indiquées. Le travail est excellent et le modelé d'une précision irréprochable. Nous avons sans doute sous les yeux la copie d'une des statues célèbres du conquérant, peut-être celle de la *turma Alexandri* de Lysippe[2]. Il est bon de rappeler qu'une statue équestre d'Alexandre, connue par le témoignage unique d'un rhéteur obscur, existait dans la ville même d'Alexandrie; mais le type de la tête paraît avoir été celui d'Hélios et elle n'était certainement pas revêtue de la peau d'éléphant[3].

Fig. 3. — Statuette d'Alexandre à cheval (Collection Dattari).

II. Le second portrait d'Alexandre le Grand, acquis par M. Dattari, mérite, bien plus que le précédent, d'être considéré comme une image réaliste du Macédonien; c'est peut-être même, avec le

1. Bernoulli, *Darstellungen Alexanders*, p. 99, fig. 29, 30; Baumeister, *Denkmäler*, p. 41.

2. Cf. Overbeck, *Schriftquellen*, nos 1485-1489 et Bernoulli, *op. cit.*, p. 12. Un Alexandre équestre à Ephèse est signalé par Elien, *Var. Hist.*, II, 3; on a retrouvé la base de l'Alexandre équestre d'Olympie (Paris, VI, 11, 1). J'ai décrit autrefois une terre cuite de Smyrne (ancienne collection Lawson), où je croyais reconnaître un fragment d'un Alexandre équestre de Lysippe (*Esquisses archéologiques*, p. 227, 231).

3. Nicolaos, *Progymn.*, XII, 10 (Walz, *Rh. Gr.*, I, p. 411) : Κόμη δὲ ἀνειμένη πρὸς αὔραν καὶ πρὸς ὁρμὴν τοῦ φέροντος κλίνουσα καὶ μοι δοκοῦσιν οἷον ἀκτῖνες εἶναι πρὸς ἥλιον αἱ τρίχες αὐτῆς. Cette description prouve qu'il ne peut s'agir du prototype de la statuette Dattari. Cf. Schreiber, *Studien über das Bildniss Alexanders*, p. 127.

buste du Louvre, le meilleur portrait que nous ayons conservé de lui[1]. L'original est en marbre d'une blancheur éclatante et d'une grande finesse de grain; il est exécuté au tiers de la grandeur naturelle, avec un soin minutieux que trahissent notamment le modelé du front ridé et celui des sourcils. Je ne m'attacherai pas à démontrer que cette tête, coiffée d'un casque de type chalcidien[2] que surmontent les cornes de Zeus Ammon, est bien celle d'Alexandre le Grand, car la chose me paraît évidente et je ne comprends pas la timidité que manifestent aujourd'hui beaucoup de savants en traitant d'*alexandroïdes* des têtes qui sont certainement des portraits d'Alexandre, soit réalistes, soit idéalisés. Les portraits du fondateur d'Alexandrie ont dû être extrêmement

Fig. 4. — Tête de la statuette de Véies.

Fig. 5. — Tête de l'Alexandre de Tivoli au Louvre.

répandus, surtout en Égypte, et l'on doit plutôt s'étonner de ne pas en posséder encore un plus grand nombre. Le visage du buste Dattari, d'une conservation irréprochable, offre des traits individuels tout à fait frappants : les yeux un peu rapprochés, le nez long et mince, la faible distance entre le nez et la bouche. L'expression est dure, irritée même; c'est bien le *Pellaeus juvenis*

qui, de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré.

Un des yeux est creux, l'autre présente encore une pupille en verre irisé, détail dont on ne connaît que peu d'exemples. La disposition des garde-joues du casque et leur mode d'attache se distinguent nettement sur la vue de profil que nous publions (fig. 1).

1. Rubensohn, *Archaeologischer Anzeiger*, 1905, p. 68. Cf. en dernier lieu, sur le buste Azara, Michon, *Rev. archéol.*, 1906, I, p. 79.
2. Sic Rubensohn, *l. l.*

Ce profil est fort semblable à ceux du buste Azara et de l'Alexandre de bronze de la collection Edmond de Rothschild[1]; je les reproduis ici à petite échelle pour faciliter la comparaison (fig. 4 et 5).

Le type d'Alexandre avec les cornes de Zeus Ammon est surtout connu par les monnaies d'Alexandrie, où les cornes sont asso-

DEPOT BY THE DIRECTION GENERAL OF ARCHÆOLOGY LOUVRE PARIS

Fig. 6. — Hermès double autrefois à Rome.

ciées à la dépouille d'éléphant[2]; on les trouve aussi figurées, par imitation, sur les monnaies de successeurs d'Alexandre, notamment de Séleucos Ier. Les belles pièces à l'effigie d'Alexandre,

1. Cf. *Revue archéol.*, 1905. I, p. 35.
2. Reg. Stuart Poole, *Coins of the Ptolemies*, pl. I, p. LXXXIII; cf. l'art. *Ammon* dans le *Lexicon der Mythol.* de Roscher.

frappées par Ptolémée Ier et par Lysimaque, montrent au droit sa tête héroïsée avec les cornes du dieu bélier dont l'oracle avait salué Alexandre comme le fils d'Ammon. Mais Ammon n'avait pas seulement été identifié au Zeus grec barbu ; on le voit aussi sous les traits d'un dieu imberbe que les numismatistes modernes ont qualifié de « Bacchus libyen[1]. » L'association d'une image d'Alexandre et d'une image de Dionysos n'avait donc, *à priori*, rien d'invraisemblable. Or, M. Seymour de Ricci m'a fait observer avec raison que la planche 318 des *Antike Denkmäler* de Gerhard reproduit un hermès double de Dionysos et d'Arès, où le profil du dieu guerrier, à en juger par le dessin, est semblable à celui de la tête Dattari. Le texte de Gerhard dit simplement : « Dionysos et Arès ; ce dernier avec le casque ailé ; le second avec barbe ondoyante et couronné de vigne. Dessiné à Rome ». J'ignore où a passé cet hermès et M. Michaelis, auquel je me suis adressé à ce sujet, ne le sait pas davantage. Il est permis de supposer que le dessinateur de Gerhard a pris pour des ailes les cornes d'Ammon figurées sur le casque ; mais peut-être l'erreur ou la modification intentionnelle sont-elles le fait du copiste romain.

Salomon Reinach.

1. Cf. Diodore, III, 73, sur la généalogie du Dionysos libyen, fils d'Ammon et de Rhéa.

NOTES ON A JOURNEY THROUGH CILICIA AND LYCAONIA

(Third article [1]*.)*

On the morning of April 29th I left Ayash and rode a couple of miles down the coast to Korghoz, where I pitched camp by the edge of the sea under the walls of a great mediaeval castle in a thicket of myrtle and oleander. Across the road and just opposite to my tents the rising ground was honeycombed with tombs and on the face of the rock was carved the bas relief of a warrior which has been mentioned by other travellers. A quarter of a mile out to sea lay a little island, the ancient Crambusa, encircled by the walls and towers of an Armenian fortress, Kiz Kale the Turks call it, the Maiden's Citadel. The ruins of the city of Corycus strewed the hills inland from the bay. The town covered the whole area from within half a mile of Ayash to the mediaeval castle, and from the sea to the northern boundary of the ruins it was at least half a mile deep. I found four large churches along the ancient paved road, a sort of Via Sacra, that ran between rows of sarcophagi parallel to the modern carriage road, but a little further to the north. These are the churches noticed by Monseigneur Duchesne who says that they present the appearance of so many fortresses. They are surrounded by confused masses of ruin and may have been the centres of great monastic foundations, possibly fortified, though there was nothing that could have been described with any certainty as a monastery, certainly nothing of the importance or on the plan of Ak Kale. Collignon and Duchesne[2] copied many of the inscriptions on the

1. See *Revue archéologique*, May-June 1906.
2. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1883.

sarcophagi that line the paved road. Like the churches they are undated and the period to which they belong can only be determined roughly. Most of them are Christian, but some may be placed earlier owing to the absence of any Christian phrase or

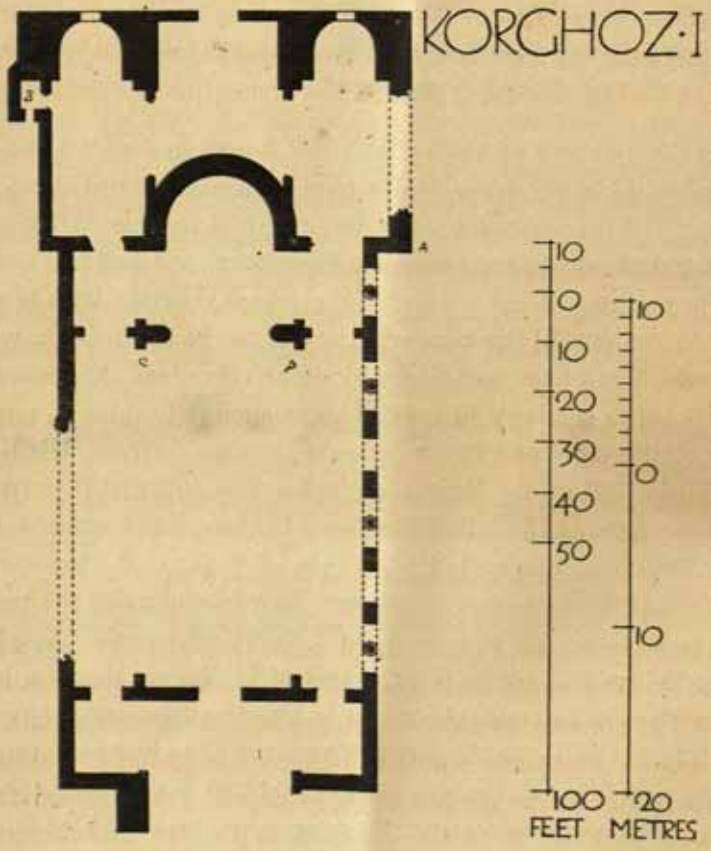


Fig. 1. — Korghoz; basilica No. 1, ground plan.

symbol. Duchesne was struck by the number of cases in which the profession of the dead man was mentioned and the variety of the pursuits in which the inhabitants of Corycus were engaged. He concluded that the city must have been an active and a wealthy commercial centre, an opinion which receives confirma-

tion from the size and the splendour of the ruined churches. Of one of the inscriptions he remarks : « La croix monogrammatique placée en tête de l'épitaphe indique le IVe ou le Ve siècle ». He is not, I believe, inclined to date any of them much later than the 6th Century[1].

Basilica No. 1 (fig. 1). The first church as the traveller enters Corycus from the east is a very large basilica with three apses arranged on two different planes, the central apse standing out

Fig. 2. — Korghoz; basilica No. 1, south wall.

into the body of the church and the two lesser in the east wall behind it. The south wall was in a fair state of preservation (fig. 2). It showed two doors leading into the south aisle and four groups of double windows. There was probably another large window in the portion of the wall which has fallen, that which lay between the jutting angle (A in the plan) and the eastern extremity of the church. In the corresponding wall on the north side of the retro-choir this window was still evident (fig. 3; the apse on the right of the picture is that at the north east corner of the east wall and between this apse and the win-

1. Ritter (*Kleinasien*, II p 339) remarks that the churches and monasteries of Korghoz were richly endowed by the Byzantine emperors, perhaps as early as Justinian.

dow is the low door that led into a small chamber marked B on the plan). The walls, except those of the apses which were built more strongly that they might withstand the thrust of stone semi-domes, were never more than 2 ft. thick. The nave was doubtless divided from the aisles by columns and arches, but

Fig. 3. — Korghoz: basilica No. 1, north-east angle.

they had fallen and the traces of them were buried under débris and brushwood. In the west wall were the engaged piers and one of the capitals that took the last bays of the arcade (fig. 4). It will be observed that the capitals were similar in design to the one which has already been illustrated and described in Basilica No. 1 at Kanytelideis[1]. Some 14 ft. to the west of the chord of

1. A better parallel to this capital than any before given has occurred to me since the publication of the former article, namely the square capitals at the gateway of Mshitta. See Brünnow and Domaszewski, *Provincia Arabia*, vol. II, p. 120.

the central apse were the bases of two large piers (C and D on the plan). Both these bases were adorned with carvings in low relief; on the west face of the southern pier, which was the more ruined of the two, was cut a Latin cross in an arched niche, the

Fig. 4. — Korghoz; basilica No. 1, engaged column in west wall.

arch being filled in with the radiating lines of a scollop shell; on the west face of the northern pier there was a lamb under an architectural canopy consisting of a pediment surmounting an arch and supported by columns; the south face of the same pier showed a three-armed cross within a circle. Fragments of moul-

dings, scarcely more deeply cut than the incised mouldings so common in North Syria, and one large capital decorated with a band of mouldings under the abacus but much chipped and injured, lay about the bases of the two piers which were standing to a height of about 4 ft. above the present level of the ground. Most of the central apse was ruined; the eastern end of the nave was blocked by the masses of masonry that had fallen from it

Fig. 5. — Korghoz; basilica No. 1, east end, interior.

and by thickets of olive and other thorny shrubs. What little still remained standing may be seen in fig. 5 together with the two apses in the east wall, and the north wall of the church which appears in profile on the left of the picture. The wall which connected the two small apses with one another was of a different and a poorer style of building than that employed in the rest of the church (fig. 6); mereover it was separated by straight joints from the masonry on either side of it. It is conceivable that it was a later addition, in which case the two inner

walls of which there were some traces (they are indicated tentatively on the plan), connecting the interior angles of the small apses with the central apse, would have to be taken as forming originally the sides of a bay, open along all its width to the east and closed by the curve of the main apse to the west. This is, however, highly improbable. The significance of straight joints is not great in Asia Minor, nor do they necessarily imply addition to the original structure. An abrupt and apparently meaningless change in the character of the masonry is not unusual; it

Fig. 6. — Korghoz; basilica No. 1, east end, exterior.

has already been noticed in the first basilica at Kanytelideis and will be noticed again in the second basilica at Corycus, in both of which instances it seems to be attributable to the vagaries of the builders. At any rate, if there has been reconstruction in the three churches I believe that it followed exactly the lines of the original building and in no respect altered the original plan. In the present example the traces of interior walls connecting the small apses with the main apse are more likely to have been merely the remains of the arches that carried the roof of the passage behind the central apse (cf. Kanytelideis, Basilica No 2). The windows of the two side apses, placed high up in the wall,

had splay faced drip stones above them (fig. 7). There was a curious little chamber in the thickness of the north wall near the north east apse (B in the plan as above mentioned). The width of the opening in the west wall of the narthex, and the engaged piers on either side, imply that it must have been occu-

Fig. 7. — Korghoz|; basilica No. 1, window in north-east apse.

pied by the same arrangement of columns and arches as that which has been illustrated in Basilica No. 1 at Kanytelideis. The north side of the narthex opening was strengthened by a strong buttress of masonry which prevents the engaged column on that side from appearing in the plan. There was no atrium, but the ground to the west of the narthex was occupied by a mass of ruined foundations, possibly those of monastic buildings. The north wall of the church was much more ruined than that

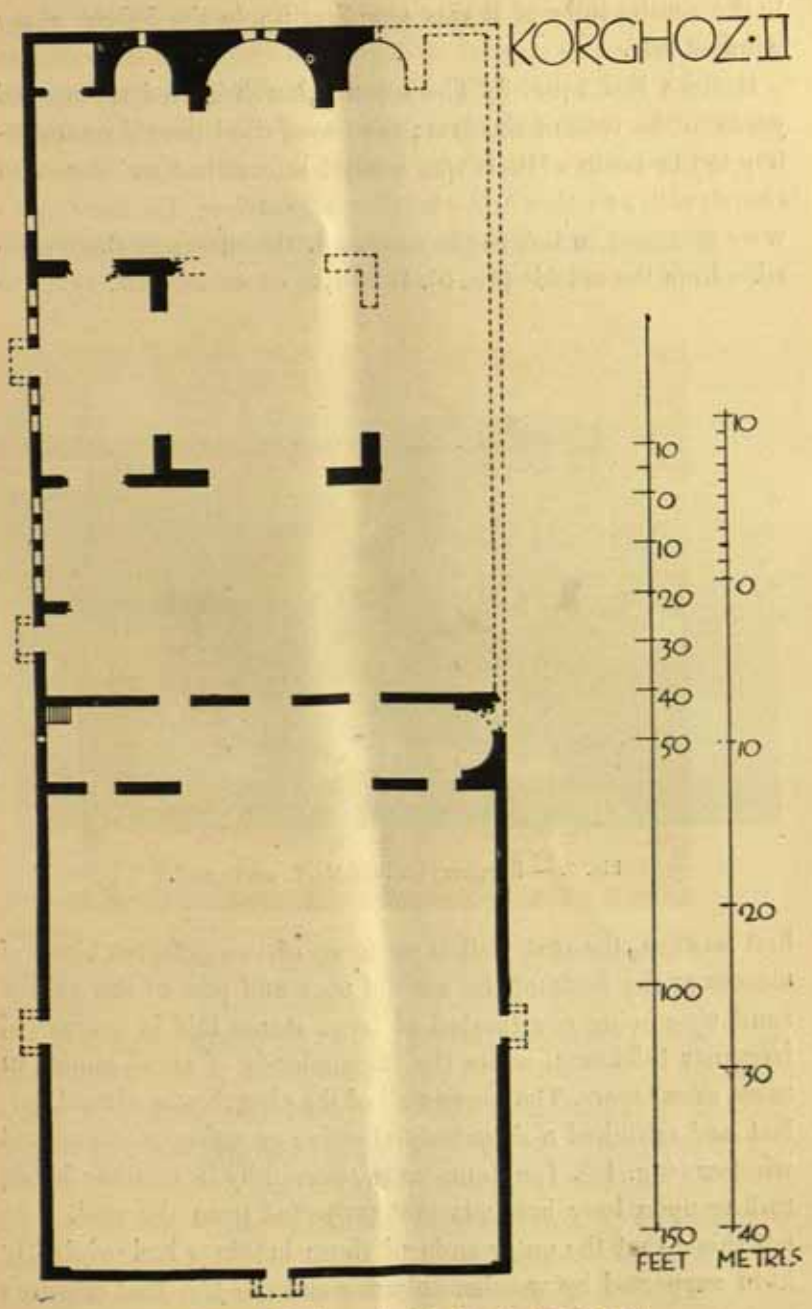


Fig. 8. — Korghoz; basilica No. 2, ground plan.

to the south; little of it was standing up to the height of the window sills.

Basilica No. 2 (fig. 8). The second church lay a few hundred yards to the west of the first; the paved road passed immediately to the north of it. It was a most interesting and beautiful church with a narthex and a large square atrium. The three apses were arranged in line in the east wall, the curves of them invisible from the outside (fig. 9). It will be observed that, as in the

Fig. 9. — Korghoz; basilica No. 2, north wall.

first basilica, the east wall is made up of two different kinds of masonry; the back of the central apse and part of the ruined south apse being constructed of large stones laid in courses of irregular thickness, while the remainder is of small stones in more even layers. The north wall of the church was almost perfect and exhibited a singularly effective grouping of doors and windows (fig. 10). The doors were covered by large stone hoods resting upon long brackets that projected from the wall. I do not think that the outer ends of these brackets had originally been supported by wooden columns and the fact that columns

would have been unnecessary is proved by the continued existence of the hoods without them in a state almost as perfect as when they were first built (fig. 11). The doors of the atrium, of which there were three, were similarly hooded. The brackets were covered with a charming decoration cut very shallow so as not to impair the strength of the stone block. The splay face of the outer end was adorned with foliage, the inner side with geometric patterns, the outer side with incised mouldings. The

Fig. 10. — Korghoz ; basilica No. 2, north wall.

groups of windows were surmounted by a drip stone, the piers between the windows were of a type before mentioned — two engaged columns, one on either side of a central pier[1] — and carried unobtrusive capitals adorned with impost mouldings. Far the most interesting feature of the church was a four-square erection in the centre of the nave. The angles were formed of solid stone work, the four sides were pierced by large openings which had probably been covered with arches, for there was an engaged capital on either side. Fig. 12 shows the opening to the north with the north wall of the aisle behind it. The engaged

1. By an error in the drafting they are not so indicated on the plan.

capitals were decorated with a double row of acanthus leaves under a small abacus. The curling edges of the acanthus fronds were alone worked with care, while the indentations on the lower part of the leaves were indicated only by drill holes. The ends of the fronds took the form of egg shaped excrescences

Fig. 11. — Korghoz; basilica No. 2, doorway.

placed at intervals round the capital. A similar example in the next church, photographed in better light, will illustrate this type more satisfactorily. The four angles may have played a structural part in the roofing of the church, and the square area which they enclosed was probably the site of the altar, or of the tomb of a saint, or of both combined. The placing of the altar on a dais or within an enclosure marked off by low walls in the nave in front of the main apse is so common as scarcely to need

illustration. Besides the numerous Italian examples this arrangement was frequently followed in North Africa. In three churches at Khirbet Bou Adoufen the altar stands in an enclosure surrounded by a low wall at the opening of the nave[1]. A similar plan is observed in the big church at Tébessa; in the sepul-

Fig. 12. — Korghoz; basilica No. 2, interior, looking north.

chral chapel of that monastery there is a raised dais in the middle of the building (a Trifolium or Cella Trichora) on which the sarcophagus was placed[2]. At Damous el Karita there was a ciborium in the centre of the nave, four columns that bore a canopy over the altar, and in a church recently excavated at Henshir Haratt in Tunis, not far from Hadrumetum, the altar stood upon an oblong platform in the centre of the present nave, the marks

1. *Bulletin du Comité des Travaux Historiques*, 1902.
2. A. Ballu, *Le Monastère Byzantin à Tébessa.*

of it still being visible on the marble slabs of the pavement[1]. In all these cases, however, the altar platform or canopy stands within the nave and has no structural importance; a closer parallel to the church at Korghoz may be found in a group of basilicas in Algeria which exhibit a choir, prolonging the sanctuary, formed by enclosing, apparently with a low wall or a

Fig 13. — Korghoz; basilica No. 2, interior, looking west.

balustrade, the first bays of the nave. Henshir el Atish, Jenirla, Guesseria, Khirbet Guidra, Tizzert and Tipasa all show this feature[1]. Gsell observes that it was no doubt here that the altar was situated[2]. As at Korghoz, the prolonged presbytery was an

1. See Diehl's paper in the *Bulletin du Comité* for 1904, 3e livraison.
2. Gsell, *Monuments Antiques de l'Algérie*. Nearly similar examples are to be found in Gsell's *Recherches Archéologiques en Algérie*. Compare also the cathedral at Bosrah, *in* de Vogüé, Syrie Centrale. Strzygowski (*Kleinasien*, p. 158) discusses the significance of the prolongation of the presbytery.

integral part of the nave. It will be noticed that Basilica No. 2 does not exhibit the characteristic Cilician feature of the detached apse; it is not unreasonable to suppose that the altar set forward into the nave took its place, this system providing as well as the other a means of circulating round the back of the

Fig. 14. — Korghoz; basilica No. 2, north end of narthex.

principal shrine. The four stone angles may have supported a dome — the solidity of their construction and the thickness of their walls as compared with those of the rest of the church give some colour to the suggestion — or a canopy of some kind beneath the roof; the rest of the church had undoubtedly been roofed with wooden beams. The south wall was completely ruined, but in the north wall, parallel with the whole length of the central

shrine, putlog holes for joists can be observed high up in the wall (fig. 12). There were traces of cross walls connecting the outer wall with the north east and north west angles of the central quadrangle, and further to the west in the main wall there was again a ragged joint, as will be seen in the same illustration, indicating the presence of a returning wall. This joint was, however, confined to the upper part of the main wall. On the inner wall of the narthex (fig. 13) there was no sign of an engaged column or of any form of bracket to take the last bay of an arcade, neither were there fragments of columns or of capitals among the ruins of the nave. The west wall of the narthex showed a large opening in the centre which had been filled up with the customary three arches ; the lower part of the northern arch was still standing together with the engaged pier and capital on which it rested (fig. 14). On either side of this opening there was an arched doorway. The narthex had carried an upper story, for the walls on either side exhibited a series of holes in which to insert the joists and at the northern end were the first few steps of a narrow staircase. The southern end of the narthex was occupied by an apse. Though an apsed narthex is not a very common feature, several parallel examples can be cited. The best known is perhaps the basilica of Maxentius and Constantine in the Forum where the apse is at the northern end of the narthex. The narthex of San Vitale was apsed at both ends. At Gul Baghche the apse is to the south[1]. In the church of Nea Moni in Chios the exo-narthex is apsed at either end, the southern apse has a door in the centre and was therefore not intended as a chapel, the northern apse is pierced by a window[2]. The church of St. Luke of Stiris in Phocis has an apse at the southern end of the narthex with a door in the centre, and a niche containing a tomb at the northern end[3]. The narthex at Korghoz opened onto a large atrium.

1. Strzygowski, *Kleinasien*, p. 49. He gives some other examples.
2. *Byzantinische Zeitschrift*, 1896, p. 140.
3. Schultz and Barnsley, *The Monastery of St. Luke of Stiris*.

Basilica No. 3 (fig. 15). The third church was most irregular in plan and must have undergone a considerable amount of reconstruction. To the north and south of it there were ruined walls going off at all angles, presumably foundations of monastic buildings. The church had five apses. The three that lay furthest to the east, A, B and C on the plan, were arranged sym-

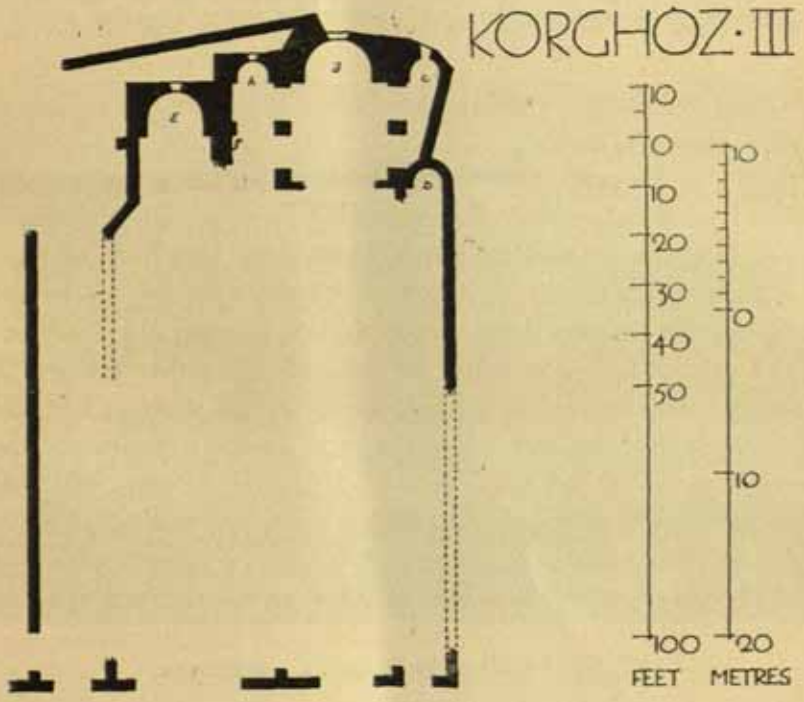


Fig. 15. — Korghoz; basilica No. 3, ground plan.

metrically and separated from the rest of the church by a chancel of two arches supported on small square piers. Fig. 16 shows the central apse with the northern arches of the chancel. In front of apse C and beyond the chancel lay another small apse, D, which is also to be seen in fig. 16. It blocks the entrance to apse C and the two apses can scarcely have been a part of the same original plan. North of apse A and a little to the west of it

lay the fifth apse (fig. 17). West of this apse an offset in the north wall gave a few feet of additional width to the body of the church, and yet further to the north a passage ran the whole length of the church and ended in a doorway flush with the west doors (fig. 18; it is the furthest archway to the left). The west wall was much ruined. To the north of the central door the putlog holes are so regular as to suggest that there may have been a wooden pent house roofing a narthex or outer covered porch

Fig. 16. — Korghoz; basilica No. 3, central apse.

which extended along a part of the west façade of the church. Of the columniation of the nave I can give no indication beyond that provided by the engaged piers in the west wall which are marked in the plan. All the interior of the church was deep in corn. As can be seen in fig. 19 the capitals of the small piers that support the arches of the chancel were square blocks decorated only with a band of shallow mouldings below the abacus; the engaged capital at the angle of the apse were of more elaborate workmanship. The double rows of acanthus were highly

stylicised, the indentations of the leaves were indicated merely by half circles of drill holes and the curl of the fronds took the form of a hard egg-shaped protuberance. In all these particulars it corresponded exactly with the engaged capitals in Basilica No. 2 and differed from those at Kanytelideis. It carried an undecorated impost.

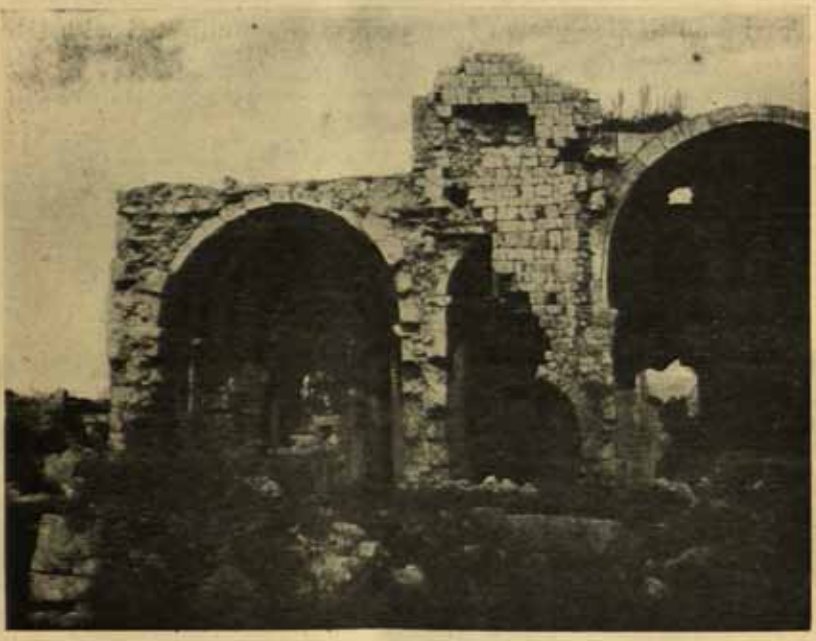


Fig. 17. — Korghoz; basilica No. 3, central and northern apses.

Basilica No. 4 (fig. 20). The fourth church was the most perfect example of the system of a double row of apses. Nothing of it remained except the east end, but as usual the strongly built apses had resisted time and earthquakes more effectually than any other part of the church. A series of three apses, consisting of a large central apse with small shallow apses on either side, stood out into the body of the church. The central apse was connected with the east wall behind it by two arches that supported the roof of the passage between apse and wall. The arch

at A in the plan was still standing (fig. 21). The eastern wall showed two apses built out behind the line of the wall. (The northernmost of these two apses is the one which appears on the left hand in fig. 21). They were connected by a short piece of wall pierced by one small window. Fig. 22 shows the three main apses seen from the west. Through a breach in the central apse the east wall and the south east apse appear. A small door on the north side of the central apse communicated with the

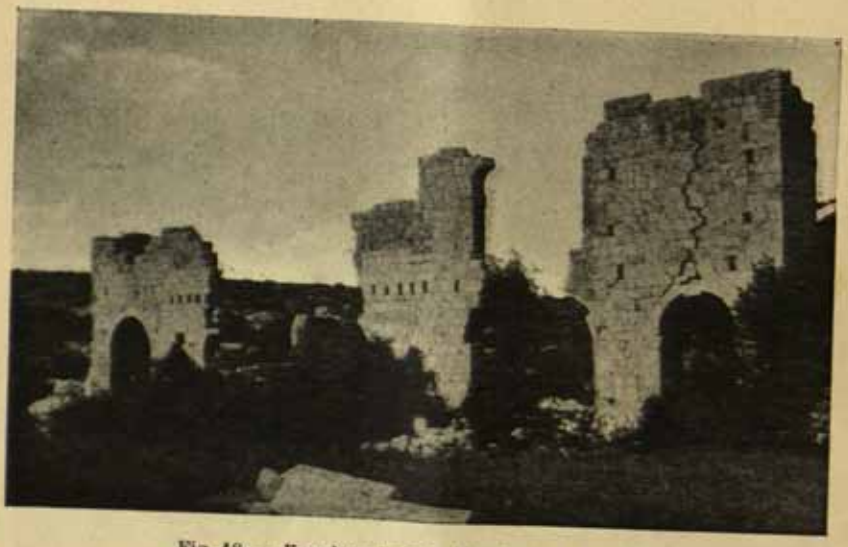


Fig. 18. — Korghoz; basilica No. 3, west façade.

space between it and the east wall. Whether there were, to the north and to the south of the front group of apses, other means of access to the area behind them, the ruined state of the walls made it difficult to determine. The probability is that it could be entered from the passages on either side of the aisles, since in the other churches of this type it seems to have been possible to circulate round the main apse. These passages, as far as I could judge in the ruined state of the outer walls, flanked the church to north and south. In Basilica No. 3 a similar example of a long passage outside the aisle has already been given. That

the nave of Basilica No. 4 had been divided from the aisles by arcades was clear from the presence of two brackets on either side of the central apse which must have been intended to support the eastern ends of the first bays. Each bracket was deco-

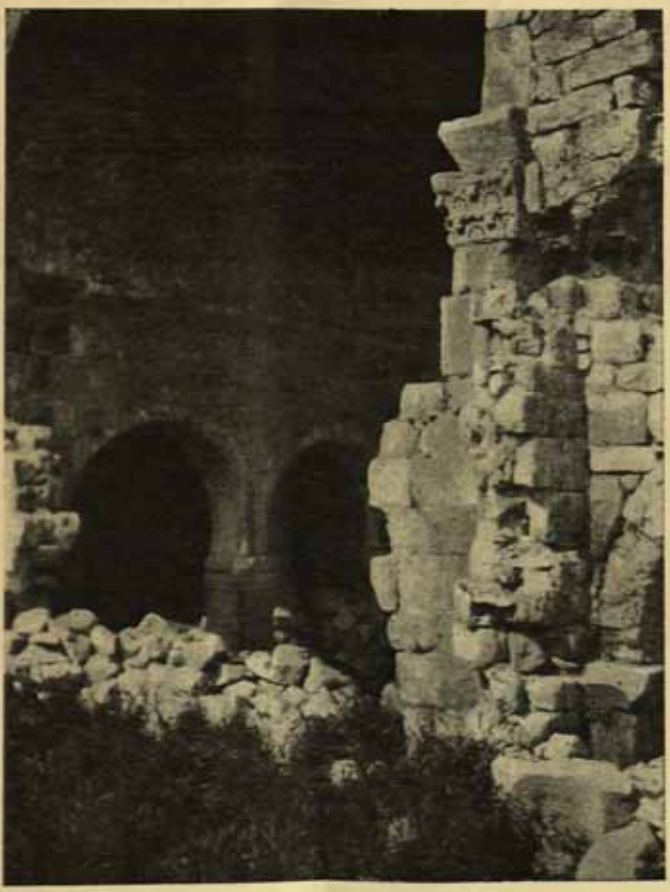


Fig. 19. — Korghoz; basilica. No. 3, engaged capital in central apse.

rated on its west face with the scollop shell that has been noticed in the niche on the pier in Basilica No. 1. The half of the central apse that was still standing showed traces in the stonework of a double window that had subsequently been filled up

with masonry (fig. 22). As can be observed in the illustrations the character of the masonry throughout was remarkably good.

In the masses of foundations that cover the area occupied by the city of Corycus there may be remains of other basilicas, but they were so much ruined that they escaped my eye. The weather was exceedingly warm and a very insufficient examination of the four big churches was as much as I could undertake. I

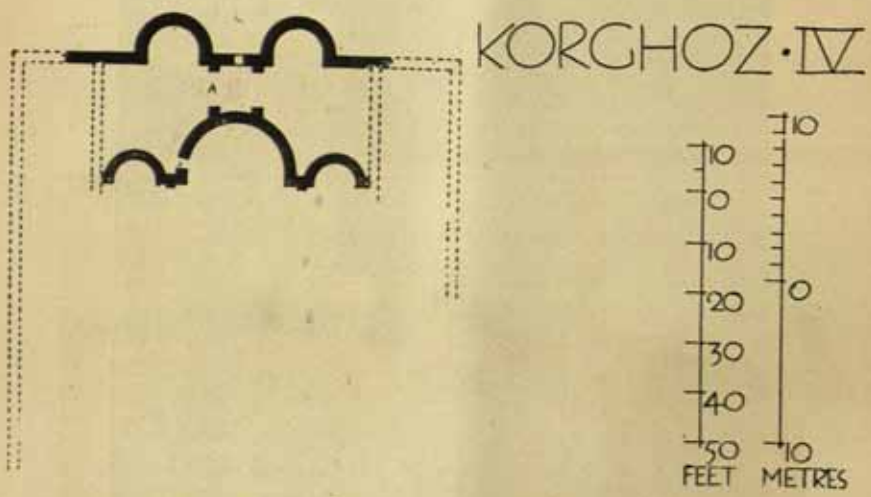


Fig. 20. — Korghoz; basilica No. 4, ground plan.

found time to ride one morning into the Shaitan Dere and photograph the wonderful stelae that are carved in the precipitous rocks of the valley[1], and to row out across the bay to the island on which stands the Armenian fortress. The extraordinary beauty of my camp among the oleanders, and the deep clear pool where I swam of an evening under the water gate of the castle near my tents, remain as indelible memories of Korghoz; and not less indelible is the recollection of the fleas that swarmed in the hot sand upon which we were camped.

We left Korghoz early on May 1, just as a most exquisite

1. Bent, *Journal of Hellenic Studies*, 1891, p. 212.

dawn touched the island citadel, and rode along the coast for an hour till we came to a bay with a small ruin in it and a spring of clear water by the edge of the sea. This spring was, I was told by the Yuruks, the outlet of the stream that flows underground from the Corycrian cave. We dismounted here and, tying our horses to some pomegranate bushes, walked in land for about half an hour, following an ancient paved road, till we

Fig. 21. — Korghoz; basilica No. 4, apses from the north.

came to the edge of the cave. Mr Bent has given an accurate description of the place in his paper in the *Journal of the Hellenic Society* above quoted, and of the temple on its southern margin in which he found an important inscription. Professor Ramsay and Mr Hogarth, who visited the site after him, supplied him with additional details and with a plan of the temple. In Christian times the temple had been converted into a church by the addition of an apse. I noticed on the outer wall of this apse

brackets for arches (they are marked on Mr Hogarth's plan) and holes for beams which led me to believe, on the analogy of the churches I had recently examined, that there might have been some sort of covered passage round the back of the apse. The masonry of the Christian additions was exactly similar in character to that of Basilica No. 4 at Korghoz and presented a marked contrast to the large blocks of faced stone that belonged to the original structure of the temple. The cave itself is a deep

Fig. 22. — Korghoz; basilica No. 4, apses from the west.

depression full of vegetation. At the south end is the mouth of the subterranean passage which is supposed to lead down to the sea, and in the entrance to this passage stands a small church. The romantic beauty of the site and the grace of the architecture combine to produce an unforgettable impression upon the mind of the beholder.

The ground plan (fig. 23) of the church was that of a nave without aisles ending in a rectangular apse flanked by two chambers. At a height of some seven feet from the ground an abrupt transition occurred in the masonry changing the rec-

tangles of the apse into a curve. The stone semi-dome sprang from a narrow moulding (fig. 24). The apse, prothesis and diaconicum were, taken together, a few feet wider than the nave, the extra space being gained by offsets in the north and south walls. The single door was placed in the west wall, not exactly in the centre. The church was lighted by rows of small arched windows, eight in the north wall and six in the south. The southern windows admitted little or no light, for they opened upon the black gulf of the subterranean passage. These rows of windows, were a charming architectural feature (fig. 25). The arches were outlined by shallow mouldings and carried by rectangular

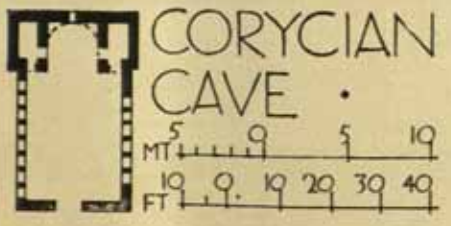


Fig. 23. — Corycian chapel, ground plan.

pillars. Exactly similar mouldings adorned the inner side of the arches. On the lintel of the west door was the inscription copied by Bent and published by Hicks who observes that it is « a beautiful Greek quatrain recording the dedication of the church to the Blessed Virgin by one Paulus, probably in the 4th century. » In the apse were the remains of fresco; the central figure of Christ was still dimly visible with a double row of saints on either side of him. The church was probably roofed with a stone vault.

A ride of about four hours brought us to Selefke, the ancient Seleucia on the Calycadnus. We pitched tents on the river bank opposite the town. I did no more here than visit the Muteserrif and climb into the citadel and we left next morning, taking Said Pasha's road which follows the general line of the ancient road,

partly rock cut and partly paved, that led from Seleucia to Olbia[1]. After two and a half hours' riding we came to the ruins of a small church marked in Kiepert's map (fig. 26). Enough of it remained to show that it was an example of the double apsed type, but different in plan from any other of the basilicas I had

Fig. 24. — Corycian chapel : interior of apse.

as yet observed. Indeed no two of these churches are the same and the variety in plan is one of the most striking features of the district. At Olbia the main apse is set forward into the nave and behind it are two small apses placed close together, one immediately behind the main apse, and the second to the south. As

1. This is the road described by Mr Hogarth in his *Wandering Scholar*, p. 53.

usual the main apse is pierced by a window (fig. 27). I did not notice traces of arches connecting this apse with the east wall. The space behind the main apse could be entered from the church by a door at the end of the south aisle, and from the outside by two doors, one in the small central apse and one in the south wall. There did not seem to have been any means of access

Fig. 25. — Corycrian chapel; north façade.

to it from the south aisle and therefore there can have been no procession path from the body of the church round the back of the main apse and into the church again. A bold moulding of a distinctively Byzantine character ran round the main apse below the spring of the semi-dome (fig. 28) and the same moulding appeared in the same position on the least ruined of the smaller apses. All three apses were built of larger stones than those used in the walls of the church, probably in order to

give them sufficient solidity to support the semi-domes. The engaged piers on either side of the main apse had been crowned by square capitals decorated with impost mouldings. The rectangular piers that carried the arcades are well seen in fig. 27. In the same illustration the door out of the north aisle appears on the left hand side. It was covered by a heavy lintel stone rounded on the upper side, and a similar lintel covered the door in the small central apse. The third door was ruined. The nave had opened into a narthex which was much ruined and overgrown with shrubs. To the north of the church there was a considerable mass of foundations deeply buried in brushwood. I saw the remains of a doorway in line with the inner wall of the narthex and hazard the conjecture that the same passage outside the church that has been noticed in two examples at Korghoz may have existed at Olbia.

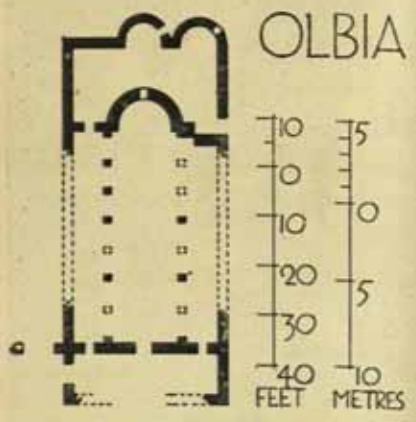


Fig. 26. — Church at Olbia; ground plan.

The ruins of the town strewed the wooded hills for some distance. After about three hours' riding we left Said Pasha's road and turned off to the right by a path that led us through pine woods to the ruins of Olbia, an hour further. The fresh mountain coolness was indescribably pleasant after the stuffy heat of the coast. Olbia is now known as Uzunja Burj and a small Yuruk village is lodged among the splendid remains of the ancient town. It was visited first by Bent and afterwards by Ramsay and Hogarth. The most striking of the ruins is the Temple of the Olbian Zeus, which had been converted later into a Christian church. I did not examine it very closely, being persuaded (I fear wrongly) that the plan must have been taken by others.

The lower town, also first visited by Bent, lies two miles away; its modern name is Ura. I rode down there next morning and

Fig. 27. — Olbia; central apse.

found not far from the big fountain the remains of a much ruined church.

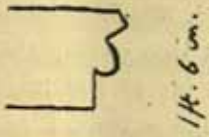


Fig. 28. — Olbia; profile of moulding round apse.

The difficulty I experienced in making a plan of this church (fig. 29) was great. Very little of the building was standing and that little was completely enveloped in thick brushwood. If I have seized the ground plan correctly the church was without

a prothesis, but it had a large diaconicum which could be entered by two doors, one in the apse and one outside to the east of the apse. The apse was the only part of the church at Ura that was standing up to any height. It was lighted by a charming double window. I could just make out the foundations of the south and west walls and see traces of a narthex. The church at Tahouneh in the Sinaitic Peninsular, of which a ground plan was publi-

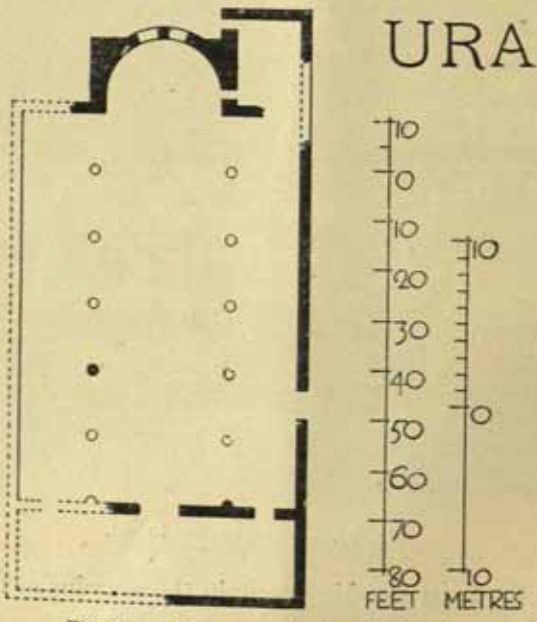


Fig. 29. — Ura; ground plan of church.

shed by Père Lagrange[1], was also built with a diaconicum and without a prothesis. In that example however the wall of the diaconicum reaches as far as the middle of the apse and has apparently no door on the outside. It seems to have formed part of an outer structure surrounding the church on its west and south and half of its east side, and may not have belonged to the original design.

Gertrude Lowthian Bell.

(To be continued.)

1. *Revue Biblique*, 1896, p. 632.

MATÉRIAUX

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE L'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE[1]

II

MÉMOIRE INÉDIT DE MONTFAUCON SUR LES ARMES DES ANCIENS GAULOIS ET DES NATIONS VOISINES (1734)

Mahudel avait terminé le 6 août 1734 la seconde lecture du mémoire sur les pierres de foudre, dont on a pu lire le texte complet dans un précédent numéro de ce recueil. Ce travail qui, sous diverses formes, occupait depuis le 19 février bien des heures de l'Académie, avait réussi à réveiller l'émulation du vieux Montfaucon, qui à plusieurs reprises, dans sa longue carrière, avait eu l'occasion d'étudier des objets plus ou moins analogues à ceux dont Mahudel entretenait la compagnie. Trois jours plus tard, le 9 août, il donnait lecture d'un mémoire[2] « sur les armes des anciens Gaulois et des nations voisines » dont il « rapportoit différentes espèces, lances, épées, javelots ». De ces armes les unes étaient de bronze et d'autres de fer qu'il croyait moins anciennes.

« La lecture de cet ouvrage, dit le procès-verbal, et l'examen des armes qui y ont donné lieu, ont consommé tout le temps de la séance. »

1. Voir *Rev. archéol.*, mars-avril 1906.
2. *Reg. cit.*, 1734, p. 519-520.

Le 13 août, Montfaucon faisait la deuxième lecture de sa note, qui se trouve insérée tout au long à la suite du procès-verbal de ce jour[1].

Bernard de Montfaucon avait 79 ans, quand il écrivait ces quelques pages, et depuis dix ans il avait terminé la publication du célèbre ouvrage de l'*Antiquité expliquée*, dont il reprend certains paragraphes dans sa lecture académique.

L'histoire de Cocherel, qui commence le mémoire, reproduit en effet presque textuellement les sept premiers paragraphes de l'un des chapitres de ce célèbre ouvrage[2]. Mais il interprète maintenant cette découverte d'une manière un peu différente. Il persiste à croire à l'existence *simultanée* de « deux nations des plus anciens temps » dans les sépultures de la *colline de Cocherel*, mais il abandonne l'hypothèse d'un sacrifice humain qu'il a adoptée d'abord; les individus incinérés du gisement supérieur, ne lui paraissent plus que des Gaulois « qui brûlaient les corps de leurs morts » et qu'il oppose aux Barbares de la sépulture principale, « de quelque nation... peut être Germanique, qui n'avoit encore, suivant lui, l'usage du fer ni d'aucun autre métal ».

Quand on analyse, à la lumière des découvertes modernes, cette vieille observation de Cocherel qui date de 1685, on croit y reconnaître des restes de deux *âges* bien différents. La tombe en pierres brutes, avec les haches polies, qu'on trouve au-dessous des crânes, l'emmanchure de hache en corne de cerf, les os appointis « comme le fer d'une pique », les flèches, les urnes, tout cela c'est du néolithique. Et il n'est pas sans intérêt de relever, dans la description de Montfaucon, le plus ancien exemple connu d'une de ces trépanations crâniennes, si caractéristiques[3], communes dans les dolmens.

Mais les ossements demi-brûlés qu'on a rencontrés *sur un ter-*

1. *Ibid.*, p. 521.
2. T. V, 2e part., liv. I, p. 194. Paris, 1719, in-fo.
3. M. le Dr Hervé en rééditant, l'année dernière, le texte de l'*Antiquité expliquée* relatif à Cocherel (*Rev. de l'École d'Anthr.*, mai 1894, p. 168) a fait le même rapprochement.

rain plus élevé de huit poulces avec un tas de pierres « sur lesquelles étoit une urne de terre cuite cassée et pleine de charbon » et une « couche de cendres d'un pied et demi de hauteur » semblent bien appartenir à une de ces sépultures dont les fouilles de Port-le-Grand, non loin d'Abbeville, ont fourni le prototype, et qui, des rives de la Seine et de l'Eure, remontent jusqu'en Flandre le long des côtes de la Manche et forment tout cet ensemble particulier de nécropoles rattachées à l'*âge du fer* et auxquelles on donne chez nos voisins du Nord le nom de *belgiques*.

Je passe rapidement sur les considérations générales de l'auteur, relatives aux armes de pierre, de cuivre et de fer, et au temps où les unes et les autres « furent introduites dans les Gaules ». On lira tout cela dans l'original reproduit ci-après *in extenso* avec fidélité.

Mais je crois bon d'appeler particulièrement l'attention des lecteurs sur la découverte dont le récit termine la dissertation de Montfaucon. Je veux parler de l'anecdote de ce paysan des environs de Paris qui a trouvé en 1719 deux grandes épées de cuivre (disons de bronze), une chaînette et une pointe de lance du même métal et les apporte à l'antiquaire de Saint-Germain-des-Prés, tellement absorbé par la contemplation de ces belles pièces qu'il les achète sans penser à demander d'où elles viennent et comment on les a découvertes.

L'observation est en effet typique et tout ce qu'en dit Montfaucon mérite d'être lu avec la plus grande attention.

Les épées, la chaînette et la pique, achetées pour le Cabinet d'Antiquités de Saint-Germain, figurent dans le catalogue de l'établissement dressé par Montfaucon quelque temps avant sa mort[1]. Les quatre pièces portent les nos 222 à 225.

1. Cf. H. Omont, *Le cabinet d'antiquités de Saint-Germain-des-Prés au* XVIIIe *siècle* (*Rec. de mém. publiés par la Soc. des Antiq. de France à l'occasion de son Centenaire*). Paris, 1904, br. in-4°, p. 11.

222. Epée d'un Gaulois de la Gaule Belgique, dont la lame qui est de cuivre a deux pieds un pouce et demi de haut.
223. Autre épée, de même forme et grandeur.
224. Instrument de cuivre, d'où pendoient ces épées.
225. Lame d'une pique qui est de cuivre, trouvée avec les épées.

Le catalogue continue par « trois haches de cuivre et trois haches de pierre » (nos 226-231) sans aucun détail. Il est extrêmement probable que les deux haches de pierre envoyées de Corbie par le Procureur D. P. Colinet et décrites dans le tome V de *l'Antiquité expliquée*[1] et une troisième achetée par Montfaucon et dont il est dit quelques mots dans le texte imprimé plus loin, correspondent aux nos 229-231 de ce *Catalogue*. Les nos 226-228 sont également mentionnés dans le mémoire ci-après.

On sait que le cabinet d'Antiquités de Saint-Germain-des-Prés disparut presque en entier dans l'incendie qui dévora la bibliothèque de l'abbaye le 1er fructidor an II (18 août 1794)[2].

Montfaucon est mort le 21 décembre 1741 ; il avait 86 ans et depuis plusieurs années on ne le voyait plus à l'Académie. Il est improbable qu'il ait su le peu de cas qu'avait fait de sa dernière lecture le Secrétaire perpétuel. En effet, le volume qui contient les actes de l'Académie pour l'année 1734 et où aurait dû paraître, au moins par extraits, le mémoire, resté inédit, que l'on va lire, n'a vu le jour que six années plus tard, peu de mois avant la mort de l'illustre vieillard.

E. T. Hamy.

Sur les armes des anciens Gaulois et des Nations voisines.

Les Monumens de l'Antiquité nous apprennent une infinité de choses qui avoient échapé aux historiens des anciens temps, ou plutost qu'ils avoient négligées, parce qu'elles estoient alors si communes qu'on ne pouvoit en faire mention dans des ouvrages sérieux. Parmi ce que ces Monumens nous enseignent, rien n'intéresse plus notre curiosité que ce qu'ils nous découvrent sur les armes des Anciens. Comme la guerre est un des principaux objets de l'histoire, la

1. *Op. cit.*, vol. V, 2e part., liv. I, ch. IX, p. 197-199.
2. H. Omont, *loc. cit.*, p. 3.

forme des armes dont on se servoit dans les plus anciens temps ne peut manquer de réveiller nos attentions.

L'inclination naturelle qui se dévelopa en moy dez ma jeunesse pour tout ce qui concerne l'antiquité, me porta aussi à rechercher les Monumens qui regardent la guerre. J'en appris ce que les Antiquaires des derniers temps en ont ramassé, bien attentif toûjours à estre informé de ceux qu'on découvroit en diférens lieux. Peu de temps après mon arrivée à Paris en 1687, j'appris de M. de Cocherel Gentilhomme du Diocèse d'Évreux[1] la découverte qu'il avoit faite quelque temps auparavant dans sa Terre de Cocherel, découverte des plus singulières par la qualité des Monumens qui s'y trouvèrent, et qui sembloient attester l'Antiquité la plus reculée. Je raporte icy le fait comme je l'ai appris de lui en plusieurs conversations.

En 1685[2], M. de Cocherel, voyant deux pierres plantées sur une colline auprès du lieu de Cocherel à vingt deux lieuës de Paris, crut que cela marquoit quelque chose de caché en terre. Il fit oster les deux pierres et creuser au dessous. Les ouvriers, en fouillant la terre, découvrirent un sépulchre composé de cinq pierres brutes d'énorme grandeur. On y trouva deux Cranes, et au dessous de chacun une pierre taillée à la manière du fer d'une hache. L'une, qui estoit de la pierre qu'on appelle *Pyrités*, avoit six ou sept poulces de long, et un et demi de large. Le costé qui tailloit estoit fort aigu, elle se terminoit des deux costez en angles pointus. L'autre pierre qui estoit de beau giade Orientale Verdâtre et marqueté d'argent, avoit aussi la forme de hache, et estoit percée à l'un des bouts, elle avoit trois poulces de long et deux de large.

Sous le sépulchre il y avoit une grosse pierre qu'on ôta, et l'on trouva dessous les ossemens de deux autres Corps qui avoient aussi leurs haches de pierre sous la teste. Leur figure estoit à peu près la même que les précédentes; mais les pierres estoient d'une autre couleur et de diférente espèce. Au même endroit, il y avoit trois urnes remplies de charbons. En élargissant la fosse, les ouvriers trouvèrent seize à dix huit autres corps étendus côte à côte sur la même ligne. Leurs têtes estoient tournées vers le Midi, et leurs bras étendus à costé du Corps. Chacun avoit une pierre sous la teste et une hache comme les précédens. Ces Corps estoient de stature commune, et leurs cranes beaucoup plus durs et épais qu'à l'ordinnaire. Une de ces têtes avoit eu le crâne percé en deux endroits, mais il paraissoit que les playes avoient estés guéries, et le crane refermé. Les haches de pierre estoient à peu près de la même forme, mais de diférente couleur, rousses, noirâtres, grises, blanches.

On y trouva trois os pointus comme le fer d'une pique, qui avoient esté

1. Cocherel est un hameau de la commune d'Houlbec-Cocherel, canton de Vernon (Eure).

2. J'ai déjà dit plus haut que ce passage est la reproduction presque textuelle des sept premiers paragraphes du ch. IX du t. V de *l'Antiquité expliquée*.

autrefois fichez à de longs bâtons pour en faire des lances ou des piques. Un de ceux là estoit l'os de la jambe d'un cheval. Il s'y rencontra aussi des pointes, les unes d'yvoire, les autres de pierre, qui avoient servi de pointes de fléche, et un morceau de Corne de Cerf, qui avoit esté employé pour y insérer une de ces haches. Cette corne avoit un trou à l'un des bouts pour y mettre un manche de bois.

A costé de ces corps sur un Terrein plus élevé de huit poulces, on voyoit une grande quantité d'ossemens à demi brûlez, Et parmi ces ossemens un tas de pierres sur lesquelles estoit une urne de terre cuite cassée et pleine de charbons. Au-dessus des os estoit une couche de cendres d'un pied et demi de haut. Entre les Ossements on trouva deux morceaux de Crane d'épaisseur ordinaire, ce qui est à remarquer ; et à l'un des costez de cette couche de cendres une grande pierre presque ronde, sur laquelle estoient trois autres plus petites pierres.

Voilà la relation que me fit de sa découverte M. de Cocherel, sous les ordres et sous les yeux duquel tout fut déterré. Il me montra en dessein toutes les haches trouvées sous les testes de ces Barbares, et les pointes de lances et de fléches. Après sa mort l'Abbé son frère m'apporta la hache d'un fort beau giade oriental trouvée dans le premier sépulchre. Il vouloit la vendre, mais à si haut prix que j'ai peine a croire qu'il ai[t] trouvé d'acheteur.

Ce même Abbé de Cocherel a fait l'histoire de cette découverte, et la description des Monumens qui s'y trouvent et qu'il a donnez en figures. Le tout a esté imprimé à la fin de l'histoire du Comté d'Evreux par M. Le Brasseur en 1722.

On ne peut pas douter que ce ne fût la sépulture de deux nations des plus anciens temps. Ces corps entiers rangez sur la même ligne estoient de quelque Nation barbare, et peut estre Germanique, qui n'avoit encore l'usage ni du fer ni d'aucun autre métal. Les deux qui estoient dans un sepulchre fait de grandes pierres, dont l'un avoit pour hache une pierre précieuse, estoient aparament les Chefs ou les Princes de cette Nation. Les os trouvez sous les cendres estoient de Gaulois qui brûloient les corps de leurs morts. Peut estre[1] que ces Barbares estoient venus au secours de ces Gaulois, et qu'ayant esté tuez dans quelque Combat, on les aura enterrez honorablement : c'est ce qu'on peut dire de plus vraysemblable.

Quant à la différence de l'épaisseur du crane, il falloit que ces Barbares, qui l'avoient plus dur que les Gaulois, allassent la teste nuë[2], ce qui fait durcir les

1. Montfaucon avait précédemment émis une autre hypothèse : « Peut-être, écrivait-il dans l'*Antiquité Expliquée* (*loc. cit.*, p. 196), peut-être que ces Barbares avoient été pris en guerre, et furent ensuite immolez aux Manes des Gaulois défunts. »

2. « La tête nue et rasée » (Montfaucon, *l'Antiq. expliq.*, *loc. cit.*, p. 169).

cranes, surquoy nous raporterons une histoire semblable tirée d'Herodote dans son troisième livre. « J'ai vû, dit-il, une chose digne d'admiration, c'est que les os des hommes tuez à la bataille de Cambyse contre les Egyptiens se voyent séparez les uns des autres comme au jour du combat : Ceux des Perses d'un costé, et ceux des Egyptiens de l'autre, et que les cranes de Perses sont si fragiles, qu'en jettant un petit caillou contre, on les casse ; au lieu que ceux des Egyptiens sont si durs qu'on a peine à les casser à grands coups de pierres. Les gens du pays m'en donnoient une raison qui me paroist estre la véritable. C'est que les Egyptiens se rasent la teste dez leur enfance, et vont ainsi la teste nuë, même au soleil, ce qui leur durcit le crane, et les empêche aussi de devenir chauves. Il n'est point de pays où l'on voye moins de chauves que dans l'Egypte. Les Perses au contraire ont le crane plus fragile, parce qu'ils s'accoutument dez l'enfance à couvrir leur teste d'un bonnet ou d'une Tiare, et vont ainsi couverts toute leur vie.

C'estoit aussi aparament la raison pourquoy ces Barbares avoient le crane plus dur que les Gaulois[1]. Ils alloient la teste nuë, au lieu que les Gaulois la couvroient de leur Cucullus ou Bardocucullus.

Le tas des cendres avec les os brûlez marquoient incontestablement une sépulture de Gaulois qui brûloient les corps de leurs morts. Selon la relation de M. de Cocherel il ne paroist pas qu'on y ait trouvé leurs armes. Il y a grande aparence qu'ils n'avoient point encore l'usage du cuivre ni du fer, non plus que cette autre Nation qu'on croit estre venuë à leur secours. Je balançois là dessus lorsqu'on m'assura qu'on trouvoit souvent en terre dans la Picardie et dans les pays voisins des haches de pierre de cette forme : Je priai le Pere Procureur de Corbie d'en chercher, et de m'envoyer celles qu'il pourroit trouver ; il m'en procura deux, dont l'une est de la pierre qu'on nomme Pyritès, et l'autre d'une pierre moins dure qui est cassée[2] ; j'en achetai une autre plus longue, qui est d'une pierre de touche des plus fines, et qui avoit aparament servi à quelque Seigneur ou Prince[3].

1. Ici s'arrête la reproduction à peu près textuelle du commencement du ch. IX (t. V, 2e part., liv. I, p. 196).

2. D. Paul Colinet, procureur de l'abbaye de Corbie.

3. « Des deux haches l'une est d'une pierre des plus dures, c'est une espèce de pierre à fusil qu'on appelle en latin *pyritès*, fort cassante et difficile à mettre en une forme déterminée, à cause de sa grande dureté qui passe celle du porphyre. Cette hache est bien travaillée et polie ; elle a quatre pouces et demi de long, et deux et demi de large à l'un des bouts ; comme elle va toujours en diminuant, elle n'en a qu'un et demi à l'autre bout, qui est celui qui frappoit ; il est aussi plus mince et plus délié, afin qu'il put blesser et percer plus facilement.

« L'autre hache qui est cassée et où toute la pointe manque, est d'une pierre beaucoup moins dure ; elle est plus épaisse que l'autre, et a trois pouces de

Cela prouve que les Gaulois Belges se servoient anciennement de ces haches de pierre, et aparament des autres armes trouvées dans ce sepulchre, avant qu'ils eussent l'usage du Cuivre et du fer. Et peut estre aussi les autres parties des Gaules auront eu dans ces anciens temps les mêmes usages. Les Gaulois plus voisins de la Méditerranée instruits par les Grecs et les Latins qui abordoient à leurs côtes, auront plutost eu connoissance du Cuivre et du fer, et s'en seront plûtost servis pendant la guerre que les autres Gaulois.

Les haches de pierre se trouvent encore plus souvent dans l'Allemagne, surtout dans les parties les plus septentrionales et dans les autres Régions du Nord, comme nous l'apprennent les Auteurs et les Journaux de ces pays là.

Venons à ces autres armes de notre Monument qui de concert avec les haches de pierre nous rappellent les plus anciens temps. On y trouva trois os pointus comme le fer d'une pique, qui avoient estés fichez à de longs Bâtons pour en faire des lances ou des piques; Il s'y rencontra aussi des pointes, les unes d'yvoire, les autres de pierre, qui avoient servi de pointes de flèches, un morceau de Corne de Cerf pour y insérer une de ces haches. Cette corne avoit un trou à l'un des bouts pour y mettre un manche de bois. Pline assure que les Barbares septentrionaux, dont la plûpart, dit-il, estoient Germains, mettoient au bout de leurs piques au lieu de fer des lames faites de Cornes de Bœufs sauvages. Herodote, bien plus ancien, décrivant les armes des Nations qui composoient la grande armée du Roy Xerxès, dit que les Ethiopiens estoient armez de Lances, dont la pointe estoit de Corne de Chevreuil et que leurs flèches au lieu de fer avoient des pierres pointues dont ils se servaient pour graver des sçeaux à sceller. Les Sarmates, selon Pausanias, avoient aussi des os pointus au bout de leurs lances. Tacite dit que faute de fer, les Germains mettoient des os pointus au bout de leurs flèches; et Ammien Marcellin dit la même chose des Huns. Il ne faut pas douter que dans les anciens temps les Gaulois ne se soient aussi servis pour le même usage de cornes, d'os et de pierres; mais ils eurent bien plutost des armes de Cuivre et de fer que les Germains et les Huns.

II

Il seroit dificile d'assigner le temps où les armes de Cuivre et de fer furent introduites dans les Gaules. Les Anciens convenoient que l'usage du Cuivre a précédé celui du fer. Hésiode le dit expressément, et Lucrèce aussi.

Et prius aeris erat, quam ferri, cognitus usus.

large à une extrémité; elle alloit aussi toujours en diminuant; mais elle est cassée, et il manque une bonne partie du bout qui faisoit la pointe et qui frappoit. Je donne ici l'une et l'autre hache dans toute leur étendue » (*Antiq. expliq.*, vol. V, 2e part., liv. I, ch. IX, p. 197).

Il est dit dans un des Marbres d'Arondel que le fer fut trouvé 186 ans avant la guerre de Troye. Je ne voudrois pas garantir cette Epoque ; il y a apparence que le fer et le Cuivre pour armes furent trouvez longtemps auparavant. Homère parle souvent de Lances à pointe de cuivre, quoique le fer dont il fait quelquefois mention fut aussi en usage pour la guerre, et que selon Nestor, qui parle dans Homère, il y eut eu de son temps un grand guerrier qui combattoit avec une massuë de fer ; mais quoique l'usage du fer l'ait enfin emporté sur celui du cuivre, je crois pourtant que les deux ont esté employez ensemble un temps considérable comme nous verrons plus bas.

On ne sçait quand ils furent établis dans les Gaules, pas un Auteur que je sçache ne nous apprend rien sur ce sujet. Je ne puis dire là dessus qu'une chose qui m'arriva il y a quelques années, c'est un fait des plus singuliers, et qui sera icy en sa place. En 1719, lorsque je faisois ma Table des matières sur l'Antiquité expliquée, je trouvai un passage de Strabon que je raporte à la page 36 du 4e Tome, où il dit que les Gaulois Belges les plus braves de toute la Nation portoient de longues épées penduës à leur costé droit, que leurs Boucliers estoient aussi fort longs, et leurs Lances à proportion. Appliqué à extraire de là ce qu'il falloit pour ma Table, je vois un paysan entrer dans ma chambre, il tenoit deux grandes Epées rouillées, une espéce de Chaînette pour y attacher une Epée et une pointe de lance de Cuivre. Aussi surpris qu'on le peut estre de voir tout d'un coup en nature ces Epées et ces Lances de la Gaule Belgique, dont j'estois alors occupé, je les maniai, je les considérai, et je contentai le paysan en lui donnant de ces piéces le prix qu'il m'en demanda.

La surprise où j'estois m'osta la pensée de questionner le paysan sur le lieu où il avoit trouvé cela et sur bien d'autres choses, comme on ne manque jamais de faire en pareil cas quand l'esprit n'est pas puissament occupé de quelqu'objet. Tout ce que je pus sçavoir, c'est qu'il venoit de trouver cela dans la campagne auprès de Paris.

Ces Epées sont de cuivre tout d'une piéce, tant dans la partie qui soutenoit la poignée que la Lame. Cette Lame a dans l'une et dans l'autre deux pieds un pouce et demi de long. Strabon dit que ces Epées des Gaulois Belges sont longues par raport à l'Epée romaine, dont la lame n'avoit qu'un pied et un poulce de long, et quelquefois moins, comme l'on voit dans un grand nombre de marbres Romains, et surtout dans les Colonnes Trajane et Antonine, où l'on peut mesurer la longueur des Epées sur la taille des hommes. Les Romains avoient pris des Espagnols l'usage de ces sortes d'Epées, comme disent Polybe, Tite Live et d'autres. Voilà pourquoy ils les appelloient *Gladius Hispaniensis*, l'Epée espagnole.

Des deux Epées, l'une est beaucoup plus pesante que l'autre. Il falloit un bras puissant pour la manier. Elles frappoient l'une et l'autre et d'estoc et de taille. Bien des gens croyent qu'on avoit en ces temps là une trempe particulière

pour le cuivre, qui le rendoit plus dur, plus ferme et plus propre à tailler et à percer.

Une espéce de Chaînette fixe, et qui ne branle guéres, au bout de laquelle estoit une lame ronde, servoit pour y attacher ou pour y pendre l'Epée. Cette lame, qui estoit des plus minces, est cassée, il n'en reste pas la moitié. La Lame et la Chaînette sont aussi de Cuivre. Les Gaulois Belges, dit Strabon, portoient leurs Epées sur le devant, et au costé droit μάχαιρα μακρὰ, dit-il, παρηρτημένη παρὰ τὸν δεξιὸν πλευρὸν. Une longue Epée penduë au costé droit. Cette Chaînette avec la lame ronde paroist avoir esté fort propre à y pendre l'Epée.

Au même endroit fut trouvée cette pointe ou Lance semblable à celle qu'on met encore aujourd'hui au bout des demi-piques et des spontons. Elle est aussi de Cuivre, ce qui semble prouver que les Gaulois Belges ne se servoient en ce temps la que d'armes de ce Métal.

Il seroit dificile d'assigner le temps où l'usage du Cuivre pour les armes a entiérement cessé. Je vis dans le Cabinet de Mgr Trevisani à Venise une Epée dont la lame de cuivre est d'une trempe fort dure autant que je puis m'en souvenir; elle a moins d'un pied et demi de long. Feu M. Foucault en avoit aussi une dont la lame de cuivre avoit treize poulces. Je croirois volontiers que l'usage du Cuivre pour les armes a duré longtemps depuis même que le fer a esté employé.

M. Fabreti, très habile Antiquaire, n'est pas de ce sentiment. Il croit que l'usage du fer estoit si commun sous Trajan, et même sous les Empereurs précédens, qu'on ne se servoit plus de Cuivre pour armes, et que même les autres Nations en avoient quitté l'usage. Il prétend que quand Virgile parle de petits Boucliers et d'Epées de cuivre

Ærataeque micant peltæ, micat æreus ensis,

il met poétiquement le cuivre pour le fer. Sa raison est que dans Strabon, qui décrit les armes de toutes les Nations, il n'est parlé de cuivre que lorsqu'il dit que les lames de lances des Lusitaniens et les boucliers des Liguriens estoient de cuivre, mais il n'a pas tout observé, car il dit ailleurs que les Sagarides ou les haches à deux trenchans des Massagétes estoient aussi de Cuivre.

Strabon, lorsqu'il parle des armes de diférentes nations, se dispense le plus souvent de dire si elles estoient ou de fer ou de Cuivre, comme il a fait dans le passage cité cy devant où il parle des Epées, des Lances et des Boucliers des Gaulois Belges. Je ne crois pas qu'on doive rien inférer de son silence. Flaminius Vacca nous apprend qu'au XVIe siècle on trouva à Rome auprès du Tibre un si grand magazin de flèches de Cuivre, qu'on en chargea plusieurs Barques. Cela me porte à croire, ou du moins à conjecturer qu'on s'est servi d'armes de cuivre, même depuis Trajan. La suite des temps et les découvertes qu'on fera instruiront peut estre plus sûrement sur ce point. J'estois à Rome en 1699, lorsqu'on démolissoit quelques masures à Porto, qui est le *Portus Tiberinus*. On y trouva

une grande quantité de cloux tous de Cuivre. J'eus moyen d'en avoir un que je mis dans notre Cabinet. Ils faisoient des fléches et des cloux de Cuivre, pourquoy n'auroient ils pas fait des pointes de lances et des épées de même métal? Mais la question est de sçavoir jusqu'en quel temps, attendons que les Monumens nous instruisent.

On ne trouva pas dans ce sepulchre Gaulois l'arme de la nation la plus commune et la plus renommée que Jules César appelle *Matara*, et l'Auteur ad Herennium *materis. Ut si quis*, dit-il, *Sarissas s. Macedonas Macedonum appellarit hoc modo; non tam cito Sarissæ Græcia potitæ sunt; aut idem Gallos significans dicat : Nec tam facile ex Italia materis Transalpina depulsa est.* Si quelqu'un, voulant signifier les Macédoniens, disoit, La Sarisse ne s'est pas renduë sitost maitresse de la Grèce, ou si pour indiquer les Gaulois, il disoit, La Materis Transalpine n'a pas esté si facilement chassée de l'Italie. Cela fait voir que c'estoit anciennement l'arme la plus commune des Gaulois: Ce qui est encore confirmé par ce passage de Sisenna rapporté par les anciens Grammariens, *Gallia materibus, Suevi lanceis configunt.* Les Gaulois percent avec leurs Maceris et les Sueves avec leurs lances.

Strabon, après le passage raporté cy dessus, dit qu'ils se servoient aussi de la Materis, qui estoit une espéce de Javelot, καὶ μάτερις πάλτου τι εἶδος. Il ajoute ensuite qu'il y en avoit qui se servoient aussi de l'Arc et de la fronde. Ce passage prouve que la materis ou Matara ne se tiroit pas avec un Arc ou une Arbaléte, comme quelques uns ont crû, mais se lançoit avec la main comme un javelot. Les passages qui précédent semblent le confirmer aussi bien que celui d'Agobard raporté par M. Ducange : *contra quem exerto brachio gladium vibrans, aut Matarum tenens, stas paratus ad cædendum.* Le bras levé, dit-il, vous tenez l'Epée dégainée contre lui, ou le Matarus prest à percer. C'est ce qu'on appelle Matras. Ce nom est encore en usage dans les Provinces Méridionales du Royaume, ou il couroit cy devant un proverbe, *Il va comme un Matras desempenné*; ce qui marque que ces Matras avoient à l'un des bouts des plumes ou une espéce d'Ailerons pour aller droit, à la manière des fléches, et que quand ils estoient desempennez, *pennis avulsis*, ils alloient de travers. Dans ces derniers temps Goudouli fameux poëte Toulousain, dit en langage de son pays.

d'un grand cop de matras
Mourie le jour de son trépas.

Quelques uns croiront peut estre que cette pointe de cuivre, qui ressemble au fer d'une lance trouvée avec deux Epées était la pointe du Matras, qui se lançant avec la main, devoit avoir un bois beaucoup plus gros que celui d'une fléche; mais il me paroist avoir toute la grosseur qu'il faut pour estre au bout d'une demie pique ou d'une lance, je m'en raporte au jugement de cette sçavante Compagnie.

Les haches de pierre qu'on trouve souvent dans les Provinces septentrionales

de France prouvent incontestablement que les Gaulois, du moins les Belges, s'en servoient anciennement pour armes. Il ne faut point douter qu'après que l'usage du Cuivre fut introduit chez eux, ils n'ayent aussi fait des haches de Cuivre pour les Combats. On retrouve en effet une grande quantité de ce métal. Il y en a trois[1] ou quatre dans notre Cabinet. Il s'en voit encore ailleurs. On a cru que plusieurs de celles qu'on a découvertes avoient esté employées pour les sacrifices, mais il ne faut pas douter qu'on ne s'en servît pour la guerre. Pour ce qui est de haches de fer, je n'ai pas oui dire qu'on en ait découvert d'autre que celle qu'on trouva sous le corps du Roy Childeric à Tournay, comme le raporte Jean-Jacques Chifflet, qui fut présent à cette découverte. Elle se trouva, dit-il, sous son corps. Il semble que la coutume de mettre des haches sous les corps des Guerriers après leur mort, que nous avons observée dans la plus reculée Antiquité, ait duré jusqu'à la fin du ve siècle. La hache estoit l'Arme la plus ordinaire des François et c'est pour cela, dit Isidore, qu'on lui donna le nom de *Francisca*. Il y a quelques dificultez sur la forme de cette hache; mais, comme Chifflet en a traité à fond, nous finirons en disant que cette hache de fer de Childéric Ier se conserve encore aujourd'hui à la Bibliothèque du Roy.

Il semble que de ces épées de cuivre trouvées en France, et même en Italie, de ces haches de cuivre, et presque jamais de fer, qu'on déterre souvent en diférens endroits, de ce magazin de flèches du même métal trouvées dans Rome même au XVIe siècle, on puisse conclure ou du moins conjecturer que l'usage du cuivre pour armes, s'est conservé même depuis les premiers Empereurs Romains conjointement avec l'usage du fer. Les Monumens de cette espèce qu'on découvrira dans la suite leveront peut estre tout nos doutes. Le malheur est qu'après qu'on les a déterrez ils tombent souvent entre les mains ou de gens qui n'ont aucun goût pour l'Antiquité, ou d'autres qui n'en ont pas assez pour les mettre à proffit et en donner connoissance au Public.

1. N°s 226-228 du catalogue du Cabinet de Saint-Germain-des-Prés.

FOUILLES ET RECHERCHES A ALMEDINILLA

(PROVINCE DE CORDOUE)

Parmi les antiquités ibériques du Musée archéologique de Madrid, après les sculptures du Cerro de los Santos, les têtes de taureaux en bronze de Costig et la Vicha de Balazote, les objets qui méritent le plus l'attention sont à coup sûr les armes de fer réunies dans une vitrine de la salle du Cerro, et provenant la plupart d'Almedinilla.

Quand l'un de nous eut étudié quelques-unes de ces armes pour les publier dans un livre récent, quand nous eûmes retrouvé sur des bas-reliefs d'Osuna la représentation de sabres analogues aux plus curieux sabres de Madrid, il nous parut opportun de faire à Almedinilla même une enquête précise au sujet d'une découverte si importante et de la compléter au besoin par des fouilles sommaires.

C'est le résultat de nos recherches que nous publions aujourd'hui.

Nous devons avant toute chose exprimer notre extrême gratitude à MM. Indalecio et Luis Abril pour la libéralité avec laquelle ils nous ont permis d'explorer leurs terres en tout sens et la bienveillance plus qu'amicale de leur accueil. Grâce à eux, grâce aussi aux complaisances sans nombre de M. l'Alcalde, notre séjour à Almedinilla nous a laissé les plus agréables souvenirs.

L'origine du lot d'antiquités d'Almedinilla que possède le Musée de Madrid est bien connue. La plupart des objets ont été donnés par D. Luis de Maraver y Alfaro le 28 février et le 29 mai 1868; le reste provient de donations faites par D. José-Maria Rodriguez, le 2 mai, et par D. Victoriano Rivera le 21 mai de la

même année, sauf quelques-uns qui sont entrés au Musée en juin 1875, lorsque fut achetée la collection Miró, et en 1886 avec la collection de D. Manuel Góngora. Quant au lieu même où furent trouvées ces antiquités, Almedinilla, il est certain, du moins pour le lot le plus important, car elles proviennent de fouilles que pratiqua D. Luis de Maraver tout à côté de ce village, en 1867, et dont les résultats ont été publiés dans la *Revista de Bellas Artes y historico-arqueologica* (2ª serie, t. II, 1867). Cette revue leur a consacré deux articles, le premier intitulé *Descubrimientos arqueologicos en Almedinilla* (p. 9), le second *Expedicion arqueologica en Almedinilla* (p. 307-323).

Ces documents sont difficiles à trouver. Nous avons pu copier ce qui, dans les articles de D. Luis de Maraver, nous intéressait le plus à la bibliothèque de l'Athénée de Madrid.

Le premier est une simple note. Il y est annoncé que Maraver a fait des fouilles aux approches d'Almedinilla, partido de Priego, province de Cordoue, avec le plus heureux succès. « En sept jours seulement il a trouvé et recueilli 420 objets romains, la plupart très rares et du plus grand mérite, dont il a enrichi le Musée archéologique de Cordoue, lequel, grâce à son activité, est destiné à devenir promptement un des plus riches de l'Espagne. » Suit le catalogue rapide des 420 objets découverts et l'annonce d'un lumineux mémoire destiné à la Real Academia de la Historia.

Ce mémoire n'existe pas à l'Académie. Mais sans doute faut-il le reconnaître dans le second article de la *Revista de Bellas-Artes*, dont voici le résumé.

D. Luis de Maraver, apprenant que s'étaient rencontrés à Almedinilla quelques armes et objets antiques, écrivit à la maîtresse d'école Doña Ana Maria Villalba pour avoir des renseignements. Celle-ci répondit en conséquence et envoya des objets. Maraver informa la Commission des monuments historiques, qui mit quelque argent à sa disposition et l'envoya à Almedinilla, où il arriva le 17 septembre 1866.

Son premier soin fut d'examiner le Cerro de la Cruz, qui

domine le village, et au sommet duquel se voyaient quelques restes de travaux antiques « *algunos trabajos y cortaduras hechas en la piedra viva, aranques de fuertes muros, bocas de cisternas cegadas y de conductos subterraneos de los quales uno se comunicaba, al decir de los naturales, con el rio que baña su base por la parte norte* ». Maraver reconnaît les ruines d'une forteresse romaine protégeant quelque ville.

Un heureux hasard ayant fait découvrir divers objets romains, Maraver l'apprit et fut convaincu qu'en ce lieu durent exister « surtout des fabriques de céramique, des moulins à farine, des magasins et des maisons ». Mais les trouvailles importantes devaient être faites ailleurs, dans la nécropole, dont Maraver eut, semble-t-il, la sagacité de déterminer l'emplacement. « Je parcourus, dit-il, et examinai la petite esplanade qui s'étend au sud du lieu où l'on faisait les travaux, et, la voyant semée de débris d'objets romains, je ne doutai pas que là fût établie la cité. Je traversai cette esplanade, et placé sur une petite colline où elle se termine au sud, je vis que le terrain qui se continuait dans la même direction formait un léger penchant, et qu'au centre se remarquait un grand cercle de terre blanchâtre et argileuse, différente de celle qui l'entourait, et qui était une véritable terre de labour, de couleur sombre. Alors j'acquis la conviction que ce cercle devait contenir la nécropole, comme cela m'était déjà arrivé à Fuente-Tojar avec un terrain qui présentait les mêmes conditions, et occupait une position analogue. » Les fouilles confirmèrent ces présomptions, et c'est sur ce terrain que porta désormais l'effort de Maraver. En huit jours il découvrit 253 sépultures, dont il donne une description très précise et fort intéressante; nous la résumons en y mettant un peu d'ordre.

Maraver constate que la situation respective des diverses tombes était tout à fait arbitraire; elles étaient en moyenne à 0m,50 au-dessous de la surface du sol, carrées, et les parois en étaient formées par des plaques de pierre posées droites et jointoyées avec soin; une grande plaque servait de fond, une

25703

autre de couvercle. Les parois étaient bloquées et maintenues fortement par des pierres non taillées. Ce mode de construction n'a souffert qu'une exception; il s'agit d'un groupe de cinq fosses qui se touchent par leur face nord et sud, chacune en contre-bas d'un tiers de mètre. « La face, commune à deux tombes contiguës, était constituée par une grande pierre dressée qui servait comme de porte pour donner accès d'une fosse à l'autre. Ces jambages occupaient une place opposée dans chacune des fosses, de manière qu'ici elles étaient à droite, là à gauche, et ainsi successivement. Les parois étaient formées de pierres franches travaillées avec soin.

« Tous les cadavres avaient été brûlés, à l'exception de trois, dont les squelettes furent retrouvés entiers ».

Chaque tombe à incinération contenait trois, quatre, et jusqu'à sept urnes funéraires, dont chacune pouvait contenir elle-même jusqu'à quatre cadavres, ce qui prouve que c'étaient des tombes de famille. Dans les urnes, parmi les os calcinés, hors des urnes, parmi la terre et les pierres, se trouvait une grande quantité d'objets de toute nature, dont Maraver a dressé le catalogue très explicite. Voici pour le moment l'énumération sommaire des principaux : plats, patères et vases divers, parmi lesquels, au dire de l'auteur, *trois de caractère étrusque*, pesons de terre cuite, armes en fer, épées, sabres, poignards, lances, javelots, couteaux, flèches de diverses formes et de diverses longueurs, poignées de boucliers, carcans de prisonniers, socs de charrues et outils divers, braseros de bronze, éperons de fer et de bronze, plaques de ceinturons, pendants de colliers en pierre, en bronze, en fer, épingles et fibules de fer et de bronze, anneaux d'argent et de bronze, colliers de perles en verre, en ambre, en or, en pierre, monnaies romaines et arabes.

Naturellement les armes, lances, épées, poignards étaient toujours hors des urnes funéraires; mais elles étaient placées de façon à les toucher, et souvent elles étaient doublées ou pliées sur elles-mêmes de façon à pouvoir être contenues dans la fosse.

Pour terminer son mémoire, après avoir comparé ces sépultures avec d'autres qu'il avait eu l'occasion d'étudier dans la nécropole assez proche de Fuente-Tojar, Maraver conclut que les sépultures d'Almedinilla remontent à l'époque de l'Empire romain. Enfin il demande que l'Académie de l'Histoire, encouragée par ces découvertes, fasse exécuter à Almedinilla de nouvelles recherches.

L'Académie resta sourde à cet appel; mais ce qu'elle ne fit pas, d'autres le firent, et ce fut grand dommage que l'autorisation de fouiller à la suite de Maraver fût accordée pendant des mois à des gens dont le seul souci était de déterrer des objets de valeur et de vente facile. Quelques-uns de ces archéologues intéressés furent sans doute les agents de Maraver, puis le curé Pareja qui vit encore très âgé à Priego, où nous avons eu l'occasion de le voir. C'est ainsi que la nécropole a été ravagée véritablement. Il reste encore à Almedinilla d'assez nombreux témoins de toutes les fouilles, en particulier le brave Francisco Malagon, garde particulier de MM. Abril, mis très gracieusement à notre disposition par ses maîtres. Frasquito nous a rendu d'excellents services qu'il serait injuste d'oublier.

Il peut être bon de ne pas trop approfondir l'histoire du musée archéologique de Cordoue; non seulement il ne s'est pas enrichi, comme le prétendait Maraver avec enthousiasme, jusqu'à devenir un des plus riches de l'Espagne, mais il ne semble même pas qu'il ait reçu tous les objets d'Almedinilla que son directeur voulait alors lui réserver. Comme il ne reste plus dans la triste salle du musée provincial, que nous avons pu étudier à loisir, que quelques rares vases et quelques armes, il est à croire que le gros de la collection est passé à Madrid et que le reste s'est peu à peu émietté; l'argile est si fragile et le fer rongé de rouille séculaire s'effrite si aisément!

Quoi qu'il en soit, comme les fouilles et le mémoire de Maraver laissaient un certain nombre de questions indécises, en particulier en ce qui concerne le style et l'âge de la céramique et des armes d'Almedinilla, et bien que nous eussions la conviction que le ter-

rain devait être désormais assez pauvre, nous avons voulu voir et étudier par nous-mêmes, et notre expédition à Almedinilla ne nous a laissé aucun regret.

D'abord le voyage est intéressant. Almedinilla est assez malaisément abordable, soit par Alcaudete, station de la ligne de Puente-Genil à Espeluy, et Alcalá la Real, soit par Cabra et Priego, et il faut pour s'y rendre avaler bien de la poussière dans de pénibles diligences. Mais le village hospitalier est agréablement situé dans un repli de sierra féconde en bois d'oliviers, arrosé par un torrent qui ne se dessèche jamais et fertilise une huerta fructueuse; l'eau fraîche et saine coule abondante en plein été de ses claires fontaines et les nuits y sont tolérables au plus fort de la canicule.

Le Cerro de la Cruz domine Almedinilla de ses rochers énormes, dont la sauvagerie s'adoucit sous la chevelure des oliviers, et de rudes sentiers en escaladent les pentes abruptes parmi la plus précieuse floraison de plantes agrestes qu'il nous ait été donné d'admirer. L'ascension, qui est longue, est pourtant charmante par la douceur des parfums, la variété des points de vue, l'étendue pittoresque des panoramas (fig. 1).

Tout au sommet, surplombant à pic au dessus du village et des jardins, s'élève sur une étroite esplanade une petite chapelle qui enferme une croix de bois. C'est cette croix qui a donné son nom à la montagne. L'esplanade rocheuse et les pentes, comme l'a dit Maraver, sont couvertes de débris antiques; nous y avons fouillé après lui, non sans succès.

Sur l'esplanade, tout à côté de la chapelle, à gauche, nous avons déblayé deux grandes fosses profondes, taillées en pleine roche et contiguës.

Toutes les deux ont ceci de particulier que la paroi rocheuse était doublée d'un mur en petites pierres, d'épaisseur très variable, si bien que le trou a une forme irrégulière. Plus long que large, il est arrondi aux extrémités et renflé vers le milieu des deux grands côtés, si bien que l'ouverture dessine quelque chose que représenterait assez bien un sablier à communication

élargie. La première fosse est profonde de 5 mètres ; le mur intérieur a été détruit par en haut sur une couche de 0m,50 ; la longueur totale de l'ouverture est de 3m,35 à l'intérieur des murs, la largeur maxima de 1m,80 y compris l'épaisseur des murs. La seconde a 1 mètre de profondeur de moins que la première. Celle-ci avait été comblée avec une grande quantité de pierres où se trouvaient mélangés des débris de poteries et de verreries

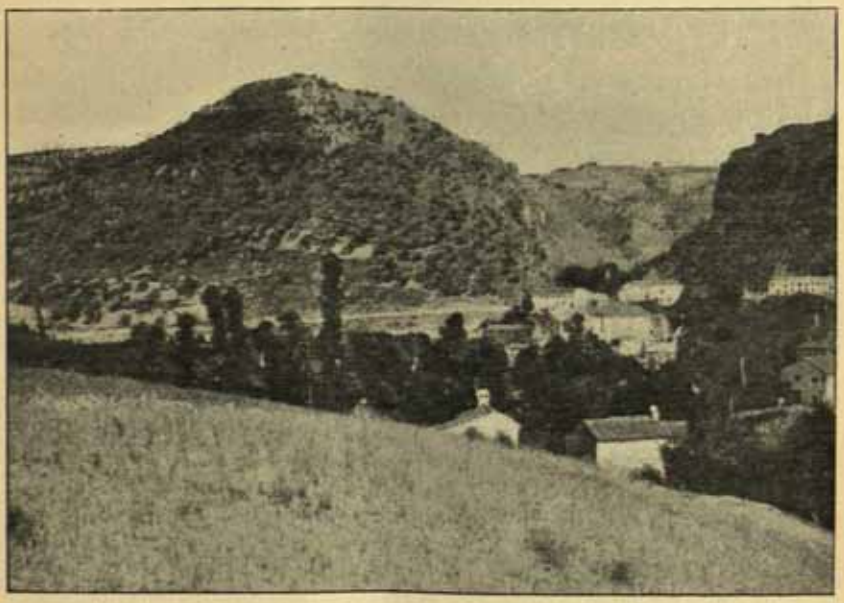


Fig. 1. — Vue d'Almedinilla et du Cerro de la Cruz.

arabes, en particulier deux lampes brisées et des fragments d'un très joli vase à vernis brillant. Nous avons recueilli aussi le couvercle d'un brûle-parfums en bronze ajouré. Au fond, en travers d'une maçonnerie en chaux, se trouvait un tombeau avec les restes d'un squelette, sans doute un tombeau arabe. Nous pensons que la fosse, qui était primitivement une citerne comme

on en voit quelques autres dans ces parages, a été doublée de murs à l'époque arabe justement pour recevoir ce tombeau.

La seconde fosse ne contenait pas de tombeau ; nous n'y avons recueilli qu'une monnaie de Rome :

Dr. Tête de Mars.

Rv. Aplustre, et au dessous de l'aplustre le mot ROMA.

Probablement le tombeau a été préparé et non utilisé ; la monnaie se trouvait par hasard dans la terre dont on a comblé la fosse.

Sur les pentes, à droite et à gauche de la chapelle, le terrain assez abrupt s'étage en terrasses étroites dont la terre artificiellement amoncelée est soutenue par des murs de pierres sèches qui, pour la plupart, semblent très antiques. C'est entre les racines des oliviers, ou à l'abri de quelques roches affleurant à la surface, que nous avons retrouvé un assez grand nombre de sépultures à incinération.

Les restes du mort étaient enfermés dans une urne qui le plus souvent s'est brisée sous la pression et les actions chimiques du sol, et dont les débris sont très malaisés à recueillir et à réunir. Nous n'avons trouvé que de très rares objets intéressants parmi les fragments céramiques ; c'est cette céramique surtout qui demande un examen détaillé. Nous aurions pu poursuivre nos recherches dans ce sens et augmenter considérablement la collection des vases et des tessons ; mais nous y avons renoncé, parce que la céramique de ce cimetière, comme nous le montrerons, appartient toute au même type et à la même époque et qu'elle n'avait plus grand'chose à nous apprendre.

Le Cerro de la Cruz, d'ailleurs, n'était pas seulement l'emplacement d'une nécropole, laquelle ne se confondait pas avec la nécropole de Maraver ; sur le versant oriental, en particulier, nous croyons bien qu'il y eut un village, un établissement ibérique dont il reste des traces.

Sans revenir sur les deux citernes que nous avons déblayées et celles que nous avons signalées non loin d'elles, nous avons reconnu l'emplacement de plusieurs maisons. La disposition en

étages du versant de la montagne se prêtait du reste fort bien à l'assiette d'un bourg et nous avons constaté souvent que, lorsque l'on s'éloigne du Cerro de la Cruz, il prend vite en silhouette la forme caractéristique des acropoles ibériques.

Dans toutes les maisons, qui sont quelquefois construites ou dallées avec de grosses briques en terre mal amalgamée et cuites sans doute au soleil, ce qui frappe surtout, c'est une quantité prodigieuse de débris céramiques, tessons d'amphores, de cruches, de vases de toute forme. Il nous eût été facile d'en remplir des tombereaux. L'abondance de ces fragments est telle que l'on se demande pourquoi et comment ils ont été ainsi entassés, et si la plupart de ces maisons n'étaient pas des magasins, sinon des fabriques d'urnes et de poteries funéraires, établis au centre même du cimetière.

Il n'est pas du reste fort étrange que ces magasins, lorsqu'ils furent abandonnés, aient été dépouillés de tout ce qu'ils pouvaient contenir de vases intacts ou ayant quelque valeur et que l'on n'y ait retrouvé que des tessons ou de menues pièces de rebut. On ne peut pas confondre ces amas placés dans des salles en ruine avec un véritable dépôt de vases cassés que nous avons découvert un peu à côté et en contrebas des deux grandes citernes dont nous avons parlé plus haut, contre le rocher qui supporte le petit oratoire de la Cruz. De très grandes jarres et amphores brisées y avaient été entassées pêle-mêle avec des récipients plus petits, tous plus ou moins cassés, fendus et ébréchés. Les tessons avaient été non pas jetés, mais déposés avec quelque soin, car, bien que la pente du sol soit très raide, aucun n'a roulé loin du rocher contre lequel on appuyait le tas.

En dehors de ces restes de maisons, nous n'avons déblayé d'intéressant (la fouille a été sommaire parce que les garbanzos semés entre les oliviers étaient en pleine culture) qu'une sorte de puits auquel aboutissait un tuyau vertical en argile, se déversant au dessus d'une cuvette en plomb percée de trous pour arrêter les matières qui auraient pu passer dans l'eau. Les parois

du puits, que nous n'avons pas pu explorer jusqu'au fond, sont revêtues d'un stuc grossier[1].

En quittant le Cerro de la Cruz, où il semblait bien que nous n'eussions plus à espérer que des trouvailles toujours identiques de céramique, nous avons repris les recherches de Maraver aux Collados[2]. Nous avons exploré la nécropole dans tous les sens avec une extrême minutie, creusant des sondages alignés de mètre en mètre et jusque sous les racines des oliviers. Nous n'avons absolument recueilli qu'une petite lame de couteau, et la certitude est maintenant bien établie que Maraver et ses émules n'ont oublié ni une sépulture ni un objet dans la terre.

Dans un champ de blé tout voisin des Collados, dont il est comme la continuation, et où du sommet du Cerro de la Cruz on apercevait nettement des plaques grises et sans végétation dans la verdure des épis, comme si des pierres à fleur de sol eussent stérilisé la terre, nous pensions être plus heureux, car les ouvriers de Maraver n'y avaient pas porté la pioche, et sur le bord de ce terrain pourtant ils avaient trouvé des tombeaux. Mais notre espoir a été déçu.

Juste au dessus de ce champ est une hauteur ensellée entre les Collados et le Cerro de la Cruz, servant comme de lien d'un cerro à l'autre; c'est ce qu'on appelle le *Barranco del Lobo*. Là aussi se trouvait un cimetière tout différent de celui de la Cruz et de celui de los Collados. C'est un cimetière à inhumation; les morts y étaient enterrés en des fosses creusées dans le roc ten-

1. Voici la liste de quelques objets divers que nous avons trouvés au Cerro de la Cruz :

1° Divers fragments de moulins en pierre;

2° Une faucille qui s'emmanchait au moyen d'une douille (long. de la lame, 0m,22);

3° Une serpe (peut-être moderne). Long. 0m,26;

4° 2 lames de couteaux;

5° Un instrument en forme de queue d'aronde, en fer. C'est sans doute une houlette;

6° D'assez nombreux clous à tête ronde ou plate, à tige plus ou moins longue, et 4 clous à crochet triangulaire.

2. On aperçoit les *Collados* sur notre fig. 1. Ils sont situés à droite du Cerro de la Cruz, juste à mi-hauteur des collines en arrière-plan.

dre caché par une assez mince couche d'humus et recouvertes par des dalles plates à peine travaillées. Dans les sépultures, peu nombreuses d'ailleurs, nous n'avons recueilli que des vases très communs, sans décor. Tout fait croire que ces inhumations d'humbles villageois remontent à une époque assez ancienne.

Comme nos recherches devaient porter surtout sur l'Almedinilla ibérique, nous n'avons pas entrepris de fouilles dans les champs situés derrière le village, sur la rive gauche du torrent, où s'établit à l'époque romaine une petite ville dont l'identification n'est pas encore possible[1].

A Bergara, c'est ainsi que se nomme ce territoire, il reste au dessus du sol des pierres taillées provenant de constructions importantes et les laboureurs recueillent souvent des objets archéologiques. Nous nous sommes procuré quelques vases de cette provenance; ce sont, pour la plupart, des produits de fabriques indigènes, mais aussi des fragments de *barro sagontino*, dont on n'a trouvé aucun spécimen dans les autres champs de ruines. Un tout petit tesson de cette série porte la marque :

STATI
VILAT

En revanche, nous avons tenu à étudier d'un peu près le site connu sous le nom de *Los Castillejos*. On appelle ainsi la longue crête rocheuse très élevée dont la tête dressée en promontoire fait front au Cerro de la Cruz, sur la rive gauche du Rio, et se prolonge ensuite en arrière dans la direction de Priego. C'est en orientant par là nos promenades que nous avons découvert les traces indéniables d'un très antique établissement. Personne à Almedinilla n'avait jamais songé à attacher le moindre intérêt aux tessons semés à profusion dans les champs situés au dessous des rochers de los Castillejos, ni à ceux qui pullulent sur les sommets arides, à travers les buissons aimés des chèvres et les blés entrecoupés de roches. Maraver lui-même n'avait jamais,

1. Le champ situé au premier plan de la fig. 1 fait partie de l'ancienne ville romaine.

sans doute, tenté la rude escalade de ces hauteurs sauvages. Et cependant c'était bien là qu'il était naturel de chercher la principale ville ibérique, campée en forteresse sur des escarpements qui commandent les défilés et les vallées.

Nous avons porté la pioche, comme la situation l'indiquait, au point culminant de la citadelle, afin de retrouver les plus anciennes traces de civilisation. Les fouilles ont semblé démontrer qu'en ce lieu du moins la station était fort antique. Les débris d'ustensiles en terre étaient en nombre considérable; toute cette poterie était très rudimentaire, sans aucune finesse et de technique primitive. Nous n'avons découvert aucuns restes de vases à décor géométrique comme ceux du Cerro de la Cruz; quelques débris, comme un fragment de corne de cerf, des défenses de sangliers, des fusaioles, un peson à un seul trou, révèlent des mœurs encore rudes; même un petit outil, un burin constitué par une dent de squale serti dans une sorte de mortier très dur, semblerait nous ramener à l'âge préhistorique. Mais il ne faudrait pas se laisser aller à remonter trop loin, car nous avons trouvé dans la même terre, sans parler d'une élégante fibule en bronze de très bonne fabrication ibérique, un petit fragment de verre émaillé phénicien et un petit morceau de vase grec commun qui nous forcent à être très circonspects.

Ces deux faits, du reste, sont de grande importance, puisqu'ils prouvent la pénétration du commerce oriental jusqu'au cœur même de l'Espagne, jusque dans les replis mal accessibles des sierras les plus reculées, et cela à des époques fort lointaines. Le fragment de vase grec établit d'ailleurs un lien intéressant entre los Castillejos et le Cerro de la Cruz, car au Cerro nous avons aussi trouvé un fond de coupe grecque à pied très bas appartenant à la série des vases à figures rouges (fig. 2). C'est une œuvre très commune, faite probablement pour l'exportation. On voit à l'intérieur un homme drapé dans son manteau; au revers, autour du pied, on distingue encore une palmette et des restes de personnages et d'ornements difficiles à déterminer. Au

Cerro de l'Amarejo, dans la province d'Albacete, ont été signalés des tessons grecs de la même époque, le IVe siècle avant notre ère, trouvés au milieu de poteries indigènes qui, comme nous le dirons, ont aussi le plus grand rapport avec celles du Cerro de la Cruz.

En fait de constructions, nous n'avons déblayé aux Castillejos qu'une construction en briques qui pourrait être un four à poteries. Nous n'osons pas être complètement affirmatifs, car nous n'avons constaté aucune trace de feu ni de fumée. L'ensemble se compose d'un mur de fond et d'une voûte en plein cintre dont

Fig. 2. — Fond de coupe du Cerro de la Cruz.

il reste deux arcs ayant pu jouer le rôle d'arcs doubleaux. Ces arcs sont formés de briques épaisses disposées en claveaux et séparées par des couches de mortier dans lequel sont noyés des fragments de briques. Le reste de la voûte s'est effondré ou était constitué simplement par des pierres ou des briques appuyées sur les arcs, et qui se sont désagrégées. L'intérieur était tapissé d'une épaisse couche de mortier. Le tout était peut-être recouvert de terre comme un four à charbon (fig. 3).

Au même endroit a été trouvée une pierre ronde biconcave, avec un trou central et des tenons latéraux servant à la soulever. C'est un fragment de moulin qui était peut-être destiné à écraser l'argile.

On le voit, nous n'avons pas la prétention que nos fouilles aient eu l'importance ni le succès de celles de Maraver. Du moins elles nous ont permis d'abord d'enrichir de quelques faits et renseignements nouveaux l'histoire encore mal connue de la céramique ibérique, et ensuite, grâce à cette céramique, comme nous essayerons de le faire plus loin, de préciser la date jusqu'ici très douteuse des armes d'Almedinilla.

Il s'agit donc d'étudier cette céramique.

Fig. 3. — Four (?) des Castillejos.

Rappelons d'abord que le Musée de Cordoue a depuis longtemps recueilli des vases provenant d'Almedinilla, qui lui ont été donnés ou vendus de 1868 à 1886 par Maraver, D. José-Maria Rodriguez, D. Victoriano Rivera, D. José Ignacio Miró, D. Manuel Góngora. Si l'on s'en rapporte à l'inventaire du Musée, c'est surtout de la céramique romaine, car les ustensiles sont désignés sous des noms latins, *amphora*, *gutturnium*, *patina*, *catina*, *patera*, *sinus*, *unguentarium*, *catillus*, *scyphus*, *myrobrechum*, et il ne pourrait y avoir de doute que pour ce que le rédacteur appelle *ollas cinerarias*, des urnes funéraires. Sans doute il

faut tenir compte de ce que Maraver a estimé dès le premier jour que la nécropole qu'il fouillait était d'époque romaine. « Dans les sept jours seulement qu'ont duré les travaux, dit-il, dans son rapport sommaire, ont été découverts et recueillis *420 objets romains*, la plupart très rares et du plus grand mérite ». Par conséquent il a été porté à donner des noms latins à tous les vases en ne tenant compte que de leur forme approximative. Mais à moins qu'il n'ait fait entrer dans sa collection des vases provenant de Bergara, il est certain que la céramique trouvée à Almedinilla est presqu'exclusivement de fabrication indigène; du moins, pour notre part, nous n'en avons pas exhumé d'autre. S'il y a vraiment des poteries méritant la désignation d'amphores, de patères, de patines, etc., elles ont cependant été fabriquées par des ouvriers espagnols qui ont imité des formes romaines. Cela n'est pas douteux quand on examine même superficiellement la technique des objets, le poids, le grain ou la couleur de l'argile. D'autre part certains récipients, ceux qui rentrent dans la catégorie des urnes funéraires, ayant souvent des ornements peints typiques, sont nettement caractérisés comme ibériques. Ce qui d'ailleurs nous confirme dans cette idée que l'industrie romaine a bien peu de chose a voir à Almedinilla, c'est d'abord le fait que personne avant nous ne semble y avoir rencontré de *barro sagontino*, que nous-mêmes n'en avons pas trouvé un seul morceau en dehors de Bergara; c'est ensuite l'examen de tout ce que nous avons déterré nous-mêmes dans nos fouilles.

Prenons, si l'on veut, les vases intacts ou à peu près provenant du *Barranco del Lobo*. En voici le catalogue sommaire tel que nous l'avons dressé au fur et à mesure des trouvailles, avant d'avoir rien étudié et sans idée préconçue :

1° Très grossière œnochoé faite à la main, de forme très irrégulière. La terre jaune, tirant sur le rose, est mal malaxée. Sur l'anse quelques traits surmontés d'une croix; ils sont tracés en creux au moyen de points alignés. L'ustensile a été sur le feu. H. 0m,175 (fig. 4, D).

2° Cruche dont l'embouchure et l'anse sont brisées. Elle est portée sur trois petits pieds divergents. Elle est faite au tour, mais fort irrégulièrement. H. 0m,20 (fig. 4, G).

3° Cruche faite au tour, mais très irrégulière, bossuée et pas d'aplomb. L'embouchure manque. Autour de la panse on voit des cercles tracés au tour, en creux peu profond, sans doute dans un but de décoration. H. 0m,22 (fig. 4, J).

4° Petite œnoché de même fabrication. Elle n'est pas non plus

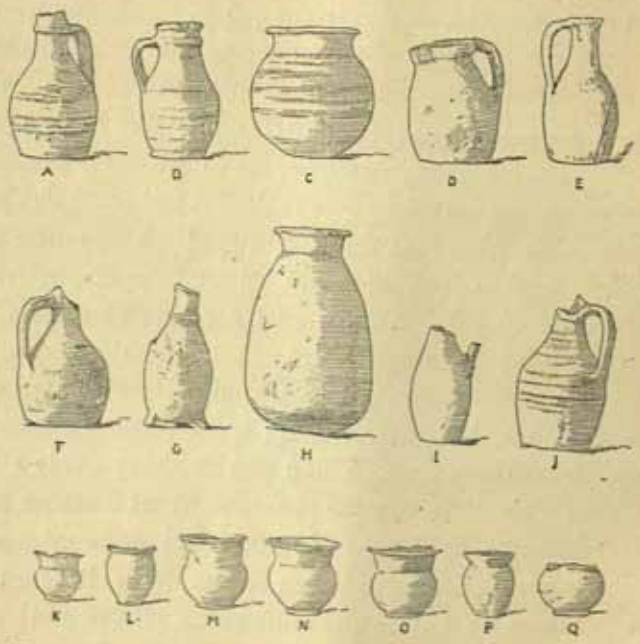


Fig. 4. — Poterie du Barranco del Lobo et du Cerro de la Cruz.

d'aplomb et penche à droite. L'embouchure est trilobée, mais le contour en est très mou et vague. H. 0m,18 (fig. 4, B).

5° Cruche de la même fabrication, un peu inclinée sur sa base, ayant une seule anse striée longitudinalement et des ornements au tour sur une partie de la panse. Le bec est cassé (fig. 4, A).

6° Petite bouteille plus régulière dont le col et l'anse sont brisés. H. 0m,16 (fig. 4, I).

7° et 8° Deux bouteilles de même fabrique, sans col ni anse, avec des traits circulaires sur la panse, comme la cruche n° 3. H. 0m,15 et 0m,18.

9° Urne à col assez allongé. Elle avait une seule anse qui est brisée. Terre couleur de brique claire. H. 0m,28 (fig. 4, H).

Petite cruche à une anse de la même série, très irrégulière. H. 0m,19 (fig. 4, F).

11° Un fragment de cruche en terre noire. H. 0m,17.

Tous ces ustensiles sont de fabrication très maladroite; ni les formes n'ont la fermeté des formes que l'on trouve couramment dans les ruines de villes ou bourgs où l'industrie romaine a été importée; ni la technique du malaxage de l'argile, du tournassage, du décor, n'a rien de la maîtrise des ateliers où, par exemple, se fabriquait le prétendu *barro sagontino*, autrement dit la poterie samienne. Il est donc fort difficile de reconnaître dans ces cruches et ces bouteilles autre chose que les produits d'une modeste officine locale.

Il est à croire d'ailleurs que cet atelier ou des ateliers similaires furent longtemps en activité, car nous avons recueilli une petite cruche à une anse, en terre grise, haute de 0m,195, dont la provenance est Bergara, et qui a tout à fait les mêmes caractères que les ustensiles du *Barranco del Lobo* (fig. 4, E).

Les ustensiles complets, les fragments que nous avons déterrés au Cerro de la Cruz donnent lieu à des observations plus précises. Pour ceux-là nous pouvons affirmer absolument qu'ils sont ibériques — employons ce mot commode et compréhensif.

En effet, les plus intéressants des tessons rentrent dans une série que nous connaissons déjà et qui a été étudiée en détail dans l'*Essai sur l'Art et l'Industrie de l'Espagne primitive*[1]. Ils proviennent en majorité de jarres de très grandes dimensions, dont la surface était décorée d'ornements au pinceau. Ce décor affecte toujours la forme de zones séparées par de larges bandes circulaires, ces zones recevant des ornements géométriques. Si

1. T. II, La Céramique.

l'on veut se figurer la disposition générale de la décoration, il faut se rappeler la grande jarre qui a été reconstituée au Louvre avec des débris trouvés à l'Amarejo[1]. Les plus beaux spécimens que nous connaissions ont été exhumés récemment à Orihuela par le R. P. Furgus, S. J., et reconstitués par lui avec une merveilleuse patience[2].

On se rend compte en regardant nos gravures que le groupement de demi-cercles concentriques appuyés sur les rubans circu-

Fig. 5. — Cerro de la Cruz.

laires de la panse avec des bandes verticales de lignes ondulées forme le thème courant où se complait le peintre (fig. 5, 6, 7, 8).

Sur des vases de taille plus modeste, par exemple sur les restes d'une soupière dont nous avons pu réunir quelques mor-

1. P. Paris, *Essai* etc., t. II, fig. 36.

2. La précieuse collection qu'a formée le R. P. Furgus au collège d'Orihuela est toute récente et absolument inédite. Il y a déjà des pièces de premier ordre, qu'il serait fort important de publier. Les objets ont été recueillis par le Père Furgus lui-même dans une nécropole qu'il a étudiée en détail et dont la connaissance donnerait des dates précieuses pour fixer certains points de la chronologie des anciennes céramiques espagnoles.

ceaux, nous voyons tracées au lieu de cercles concentriques des séries de coins formés de quarts de cercles dont l'emploi est aussi bien connu (*Essai*, fig. 24, 28, 62, 63, 75, 76, 86).

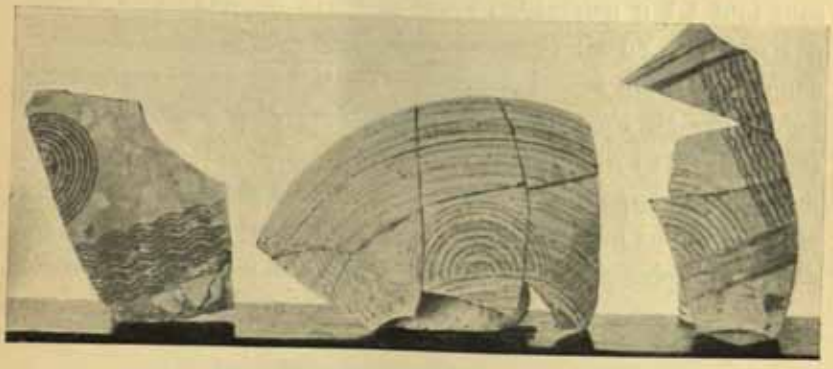


Fig. 6. — Cerro de la Cruz.

Nous n'avons pas à insister sur ce décor géométrique, mais nous devons bien remarquer que si, pour des raisons que nous

Fig. 7. — Cerro de la Cruz.

dirons, il se peut que la poterie du Cerro de la Cruz ne soit pas très ancienne, du moins elle remonte par ses origines à une époque très reculée. C'est ce qui a été établi, croyons-nous,

pour ce qui concerne les séries similaires de l'Amarejo, de l'Alberca de Murcia, de Monteagudo, etc.

Parmi les objets de ce style, il en faut signaler plusieurs qui sont tout à fait nouveaux; avant nos fouilles, nous ne croyons pas que l'on en ait retrouvé ni signalé en Espagne. Nous en connaissons un seul exemplaire en Grèce, tout récemment publié par M. Furtwängler qui d'ailleurs n'en a pas reconnu, selon nous, la véritable nature[1].

Il s'agit de supports de vases ayant la forme de cylindres creux, plus ou moins hauts, avec les bords plus ou moins évasés en dehors. Le plus grand est haut de 0m,14 et a 0m,24 de diamètre;

Fig. 8. — Cerro de la Cruz.

le plus petit est haut de 0m,04 et a 0m,14 de diamètre. Un exemplaire est réduit à une sorte de couronne formée d'un bourrelet plat par dessous; il est haut de 2 cm., et mesure 125 mm. d'ouverture (fig. 9).

Le plus grand est décoré de coins violacés disposés de part et

1. *Archiv für Religionswissenschaft*, 1905, p. 190 : *Eine altattische Malerei*. Après avoir écarté l'idée d'une margelle de source ou de citerne, après avoir songé à un conduit pour faire pénétrer les libations funéraires jusqu'au corps enterré, M. Furtwängler propose de reconnaître une ἐσχάρα, c'est-à-dire une sorte de fourneau, de réchaud, de brasero. Les dimensions de cette prétendue ἐσχάρα sont à peu près celles de nos supports ibériques : diamètre extérieur, aux rebords, 0m,16; diamètre intérieur, 0m,147; hauteur, 0m,125.

d'autre d'un quadruple ruban circulaire. Les coins ont ceci de particulier que le peintre leur a ajouté par places de petits traits débordants. Ceux de ces ustensiles qui sont de taille plus petite et n'ont pas de large surface unie ne sont pas ornés.

Ces supports étaient destinés à assurer l'équilibre des vases dont le fond était pointu ou arrondi. Il est curieux de constater que la tradition de ces objets s'est conservée jusqu'à nos jours et que, dans les villes d'Andalousie, on en vend encore ayant absolument la même forme de ronds de serviette. Seulement ils sont fabriqués en cuivre ou en ce métal utile, mais fort peu artistique, qui tend à remplacer partout le cuivre, en fer-blanc.

Fig. 9. — Cerro de la Cruz.

Il est impossible de déterminer exactement la forme des grands récipients du Cerro de la Cruz ; cependant un certain nombre de débris, comme des anses, des fonds pointus, des morceaux d'embouchures à gros rebords saillants en dehors ainsi que des lèvres, et le peu de convexité de quelques larges tessons permettent de songer à de hautes jarres dont le corps serait cylindrique, le pied légèrement conique et terminé par une tige, comme certaines amphores, le col peu étranglé, le bord largement ouvert. Mais il y avait certainement des variantes nombreuses et la place est laissée aux hypothèses.

Si la taille même de ces récipients les a rendus fragiles et explique qu'il n'en reste que des débris, d'autres ustensiles plus petits ont résisté. Tel est le cas d'une petite urne en terre jaune, haute de 0m,18, dont la panse bien arrondie est cerclée de bandes

rouges, et d'un petit vase ayant vaguement la forme d'un aryballe, qui offre la même décoration (fig. 4, C). Ils sont certainement de fabrique espagnole, comme les jarres à dessins géométriques, mais sans doute d'un autre atelier, car la couleur de la peinture est différente. Nous en dirons de même de deux petits pots hauts de 0m,07, ayant 0m,115 d'ouverture, mais dont la panse n'est pas décorée (fig. 4, Q ; 10, D), et d'une sorte de coupe très creuse, sans anses, un véritable bol, en terre peu épaisse, dont le corps, assez irrégulier, est au contraire décoré de bandes rouges à l'intérieur et à l'extérieur (fig. 10, B).

Notre attention s'est particulièrement arrêtée d'autre part sur cinq petits vases ayant même forme, avec des hauteurs différentes (0m,10, 0m,095, 0m,09, 0m,085, 0m,065) (fig. 4, M, N, O, L). Les trois premiers sont en terre grisâtre, très cuite et très dure, les deux autres en terre jaune moins résistante. La forme est très nettement celle du vase à libations que portent à deux mains devant elles quelques statues du Cerro de los Santos, et en particulier la plusgrande et la plus belle comme la plus connue d'entre elles. Et nous citerons à côté d'eux un petit vase en terre noire, haut de 0m,075, très semblable comme argile et comme galbe à deux vases que nous avons trouvés à Osuna (fig. 4, L).

Mais ce qui s'est surtout récolté en grand nombre, ce sont :

1° De petites coupes sans anses et à pied très bas formé d'un simple tore, avec des bords évasés et retroussés en dehors. La plus grande a 0m,17 de diamètre, la plus petite 0m,11. Elles sont plus ou moins profondes, plus ou moins élevées sur leur base, et le marli en est plus ou moins ondulé ; la terre est plus ou moins cuite, plus ou moins jaune ou rouge. Mais tous ces objets se rapportent certainement à la même production rapide ; c'étaient des pièces vendues à vil prix, qui ne portent pas la moindre trace de décoration (fig. 10, J).

2° Une série de récipients plus petits, recueillis en nombre, qui sont aussi des coupes à pied bas, mais dont les bords sont retournés en dedans, parfois de façon si accentuée qu'il serait impossible de les vider d'un liquide sans renverser complète-

ment l'objet. Ces coupes appartiennent à la même industrie fort humble (fig. 10, F, G, I.)

3° De tout petits ustensiles qui se rattachent à la même catégorie. Ils sont constitués par un récipient de même forme, mais de dimension très restreinte, et d'un pied cylindrique plus ou moins haut. Les plus grands ont environ 0m,08 de diamètre au plus saillant de la panse, les plus petits seulement 0m,04. La hauteur varie dans les mêmes proportions, le pied ayant presque le même diamètre que la coupe, suivant que cette coupe est plus ou moins profonde et le pied plus ou moins élevé. La terre est tantôt rouge, tantôt noire, tantôt jaune. La facture est toujours très sommaire; quant à la destination de ces objets, si

Fig. 10. — Poterie du Cerro de la Cruz.

ce ne sont pas de simples jouets d'enfants, faits pour être enterrés avec eux, ce sont quelque chose comme des salières (fig. 11, I, K-Z).

Nous avons noté de plus deux fragments de patères ayant respectivement 16 et 20 cm. de diamètre, avec un simple tore servant de pied ou plutôt de base. La seconde a les bords ourlés à l'intérieur. Elles sont un peu moins profondes que des bols modernes, et c'est ce qui les distingue d'un véritable bol très creux en terre noire vernissée qui malheureusement est brisé. L'argile en est fine et dure, et le bord est mouluré à l'intérieur (fig. 10, H).

Le plus joli des vases que nous avons rapportés, bien qu'il ne soit pas décoré au pinceau, est une sorte de petite coupe à deux anses verticales, haute de 0,085, avec une ouverture de

0m,10. Elle a un pied élégamment évasé, bien proportionné. La terre jaune est très fine, mais il y a des maladresses dans l'exécution, par exemple dans le rebord du pied (fig. 10, C).

Enfin nous avons séparé de la masse de débris informes un fragment de creuset en terre grise très dure et polie (fig. 10, E), un fond de vase pointu contenant des morceaux d'os de seiche, un fond de passoire, un tesson décoré en creux de guillochages et de bandes de couleur brune et rouge, imitant certainement un coquillage (fig. 10, A), sans parler de deux lampes communes. (fig. 11, A', C').

Si toute cette vaisselle nous paraît très évidemment être sortie

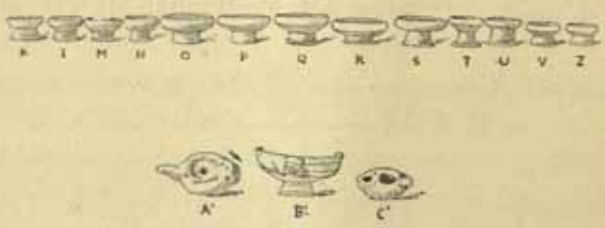


Fig. 11. — Poterie du Cerro de la Cruz.

d'ateliers ibériques, cela ne veut pas dire que tous ces ateliers aient existé à Almedinilla même. Sans aucun doute les grandes urnes ou jarres à décor géométrique proviennent d'une ou de plusieurs fabriques indéterminées dont les produits se sont répandus un peu partout dans la Péninsule, en Catalogne aussi bien qu'en Andalousie, très probablement même dans la Gaule méridionale. D'ailleurs, nous n'avons plus à nous expliquer sur l'origine du décor géométrique et nous savons que s'il remonte à des temps très primitifs, la mode et la routine s'en sont conservées en Espagne jusqu'à l'époque romaine.

D'autre part, nous devons dire qu'en ce qui concerne les petites patères, les petites coupes et les salières dont nous avons parlé en dernier lieu, nous sommes frappés de leur ressemblance de forme avec des poteries qui se rencontrent en foule dans les nécropoles de la Grèce et de l'Italie méridionale; les objets

d'Almedinilla en sont très probablement une imitation maladroite et gauche, ce qui n'est pas étonnant, car nous avons trouvé plusieurs spécimens de ces modèles grecs, en particulier une petite patère à vernis noir, avec un rebord évasé et un pied bas, dont le diamètre est de 0m,20. Les potiers indigènes ont copié ces modèles, mais n'ont pu arriver à la même finesse de pâte, à la même pureté de ligne, et n'ont pas su retrouver le vernis noir. Si l'on se rappelle, d'autre part, que nous avons recueilli un fragment très modeste, mais caractéristique de

Fig. 12. — Poterie d'Almedinilla au Musée de Cordoue.

coupe grecque à figure rouge, si l'on se rappelle l'absence de *barro sagontino*, on sera porté à dire que la nécropole du Cerro de la Cruz est antérieure à la conquête romaine. Il en est de même pour la nécropole du *Barranco del Lobo*, où il est particulièrement intéressant de constater l'influence grecque dans la forme trilobée donnée à l'orifice de certaines cruches, forme qui rappelle l'œnochoé classique et que l'on avait déjà rencontrée à une époque fort ancienne à Meca (Albacete).

La nécropole des Collados étant un cimetière à inhumation, ce n'est pas des Collados que viennent les *ollas cinerarias* qui sont au Musée de Cordoue, mais bien plutôt du Cerro de la Cruz,

où Maraver et ses émules ont également fouillé. D'après des photographies que nous devons à l'obligeance de M. l'ingénieur Horace Sandars, et que nous nous plaisons à reproduire, ces *ollas* sont de formes variées, déjà bien connues pour quelques-unes, comme on en jugera en comparant notre figure 12 et avec les figures 33 et 83 par l'exemple de l'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (t. II). La décoration, dont il reste des traces, est conforme à celle que nous avons décrite. Une jarre, haute d'un peu plus de 26 cm., affecte une forme de boule qui n'a rien

Fig. 13. — Pesons du Cerro de la Cruz.

d'original; au contraire un grand cratère à pied léger et muni de deux anses élégantes, dont la surface a souffert d'un dépôt calcaire et aussi sans doute de grattages modernes, nous donne la preuve qu'en dehors des types courants et communs, il existait, dans les boutiques d'Almedinilla, des pièces soignées, dont l'élégance témoignait de quelque goût chez les potiers comme chez leurs clients. Du reste, ce beau vase semble fortement marqué de l'influence grecque, et cela suffit à en expliquer le mérite exceptionnel.

Il faut ajouter à ce chapitre de la céramique la découverte au Cerro de la Cruz d'un très grand nombre de pesons dont nous avons réuni dans la figure 13 les mieux conservés, ceux dont la

forme était la plus intéressante. Il y en a de toutes dimensions, de très petits et d'assez gros; les uns sont en forme de pyramides, d'autres en boule, avec un aplatissement qui doit en assurer l'équilibre, d'autres en œuf, d'autres en disque. Quelques-uns, assez rares, sont marqués d'une petite circonférence en creux. La grande majorité est percée de deux trous de suspension, quelques-uns n'ont qu'un seul trou.

L'usage de ces blocs d'argile est difficile à déterminer; on peut hésiter, comme c'est souvent le cas pour des objets de ce genre, entre des poids, des pesons de filets de pêche ou de métiers à tisser ou bien encore des ex-voto funéraires, pesons, pains ou gâteaux symboliques.

Relativement aux armes de fer, qui nous avaient surtout atti-

Fig. 14. — Cerro de la Cruz.

rés à Almedinilla, nous n'avons pas réussi à découvrir ce que nous espérions; ce nous est un devoir de l'avouer. Nous avons dit qu'en explorant les Collados nous avions constaté que Maraver n'avait rien laissé à glaner après lui et que nous n'avions recueilli dans les fouilles qu'une lame de couteau.

Mais, à défaut de résultats matériels, nous avons obtenu d'une enquête minutieuse faite à Almedinilla des renseignements très nombreux. Beaucoup de témoins oculaires et tout à fait dignes de foi, en première ligne M. l'Alcalde d'Almedinilla et le garde de MM. Abril, Malagon, lequel a pris une part active aux travaux de 1867 et 1868, le curé Pareja, qui s'est retiré à Priego, et a fouillé lui-même aux Collados, tous ont été absolument d'accord pour confirmer les renseignements et les observations consignés dans les mémoires de Maraver.

D'autre part, il n'y a absolument aucun doute sur ce point que la nécropole des Collados n'était ni phéniciene, ni romaine, ni

à plus forte raison visigothique ou arabe. La céramique en était purement indigène et il est logique, sinon absolument nécessaire d'en conclure que les armes le sont aussi.

Nous avons pu d'ailleurs nous procurer sur place un sabre et une lance qui certainement proviennent des Collados et qui, depuis les fouilles de 1868, étaient restés oubliés chez de braves gens où ils servaient de jouets aux enfants. Ils sont complètement analogues aux armes des musées de Madrid et de Cordoue. En revanche, nous avons recueilli nous-mêmes au Cerro de la Cruz une grande lame de glaive à deux tranchants qui nous semble une trouvaille unique à Almedinilla; nous avons eu grand'peine à en ramasser et en raccorder les nombreux morceaux. L'oxydation rend le fer friable; le moindre choc, le moindre ébranlement l'émiette, et il faut des précautions extrêmes pour le manier. L'arme est probablement ibérique, comme les autres, mais peut-être d'époque plus récente; il serait intéressant de prouver que c'est là un spécimen du *gladius* que les Romains empruntèrent aux Ibères pour le donner à leurs fantassins et dont la forme exacte est encore assez mal connue (fig. 14) [1].

Il n'y a pas lieu d'étudier ici la collection des sabres conservés au Musée de Madrid. Les plus importants ont été déjà décrits avec quelque détail [2]. Mais les armes almédinillennes de Cordoue sont inédites; il en a été seulement fait mention et nous saisissons l'occasion d'en montrer les plus intéressants spécimens.

L'inventaire du Musée, dont nous avons sous les yeux la

1. Nous avons aussi trouvé :
1° Une pointe d'épieu en fer avec douille (0m,17);
2° Une pointe d'épieu en fer, avec douille. Elle est plus petite, 0m,08 seulement, et le fer est à quatre pans.
Ces armes sont analogues à des armes que nous avons recueillies en assez grand nombre dans nos fouilles d'Osuna.

2. P. Paris, *Essai*, t. II, p. 277 et s. M. Horace Sandars s'occupe à dresser un ample catalogue de toutes les armes du type dit d'Almedinilla existant en Espagne et hors d'Espagne. Son enquête aura un très vif intérêt;

partie relative aux objets provenant d'Almedinilla, nous permet d'établir ainsi qu'il suit le catalogue des armes de fer qui se trouvent ou devraient se trouver au Musée. Ceux qui manquent sont sans doute ceux qui sont passés à Madrid·

2 pointes de lances, plus un fragment;
18 feuilles de lances;
1 *veru*;
6 pointes de dards;
15 épées;
5 *soliferrea;*
4 *cuchillos* (couteaux ou poignards);
3 poignées de boucliers, plus deux fragments.

Ce que le rédacteur appelle des *espadas*, ce sont évidemment les sabres à forme de *copis*, dont les images ci-jointes représentent les meilleurs exemplaires.

Deux sont très bien conservés et nous montrent la poignée, ou du moins la soie de poignée dont le pommeau se découpe en silhouette de cou et de tête de cheval[1] et dont la garde était sans doute fermée (fig. 15). Les poignées des quatre autres sont mutilées, mais le peu qui en reste permet d'admettre qu'elles étaient du même type (fig. 16). Les lames ont toutes la même courbure caractéristique, mais avec des variantes qui résident dans la longueur, l'amincissement plus ou moins prononcé au milieu du fer et l'élargissement plus ou moins allongé ou robuste vers la pointe.

jusqu'à ce qu'elle soit terminée, on ne pourra traiter à fond la question de date. C'est à M. Sandars que nous devons les images des armes conservées à Cordoue; nous le remercions vivement de sa très amicale libéralité. Dans la collection du Dr Luis Valdes, neveu et héritier de Aurelio Fernandez Guerra, il y a un très bel exemplaire de ces sabres, don de Maraver. Nous ne croyons pas qu'il ait encore été signalé.

1. M. H. Sandars a bien voulu me faire observer que l'un des plus importants des sabres de Madrid (*Essai*, II, pl. XI) a la soie de la poignée non pas découpée mais en forme de tête de cheval, mais terminée par la forme d'une tête de félin. Il y aurait là, si l'observation est exacte, une disposition intéressante qui viendrait à l'encontre des idées acceptées jusqu'à présent. Sans accueillir encore cette appréciation, car nous n'avons pas vu depuis longtemps le sabre en question, nous devons remarquer que l'un des sabres de Cordoue (fig. 15 à gauche) a exactement la même silhouette.

Les mieux conservées des lames laissent voir des traits gravés qui les décorent très simplement ; mais nulle part nous n'avons constaté de ces dessins qui rendent si intéressants deux exemplaires de Madrid. Il est certain que l'on a fait un choix des plus riches spécimens pour enrichir le Musée archéologique national.

Plusieurs exemplaires sont doublés et repliés sur eux-mêmes,

Fig. 15. — Armes d'Almedinilla au Musée de Cordoue.

comme certains exemplaires du Musée de Madrid. Le fait avait été signalé, nous l'avons dit, par Maraver, qui du reste en a donné la véritable explication. On ployait ainsi les armes pour les faire entrer dans les tombeaux.

Nous nous étonnons que l'on ait laissé à Cordoue quelques pièces de premier ordre. C'est d'abord un fer de hallebarde très bien conservé et de forme très originale (fig. 15). A le voir on

dirait d'une arme beaucoup plus moderne que les sabres. Le fer s'emmanchait à une haste de bois au moyen d'une douille et l'appareil était consolidé par des clous dont les trous se voient encore. Le fer lui-même, en forme de feuille allongée, était dentelé à sa naissance ; entre le fer et la douille se tendait en

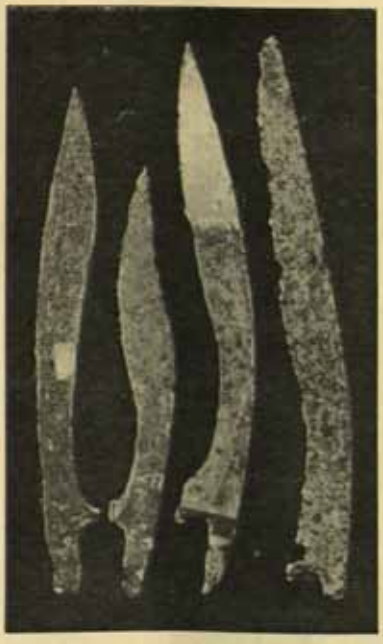


Fig. 16. — Armes d'Almedinilla au Musée de Cordoue.

croix une barre horizontale. Nous ne savons pas si cet objet précieux et rare est compris dans l'inventaire parmi les « feuilles de lances ».

De ces pointes ou feuilles de lances (c'est probablement la longueur seule qui a décidé le rédacteur à établir deux catégories distinctes) les formes sont assez variées. L'un de ces fers est long et fort, de modèle très simple. Il se compose d'une douille assez courte, d'une tige courte elle-même, un peu plus étroite que la douille et qui se raccorde par des angles arrondis à une feuille petite et allongée, aux bords rectilignes. Une autre semble

toute en douille et en tige. La partie dangereuse du fer est une courte lame, dessinant une feuille aux bords arrondis, comme une feuille de laurier. Trois autres sont de type plus original ; elles se composent comme toujours d'une douille, mais qui semble ici se prolonger jusqu'à la pointe et forme la forte nervure

Fig. 17. — Armes d'Almedinilla au Musée de Cordoue.

de la feuille très étroite et longue, arrondie à la base et allongée en pointe aiguë qui forme l'arme. La douille joue vraiment le rôle de la tige de la feuille. Dans la plus courte de ces trois lances, la feuille est presque réduite à la nervure, de sorte que l'arme ressemble presque à un épieu. Serait-ce le *veru* de l'inventaire (fig. 18)?

Il y a aussi à Cordoue deux lances analogues qui ont été ployées comme les sabres, et pour la même raison.

Moins important est un fer de lance assez court, ayant ceci de particulier que la feuille à sa naissance est agrémentée de deux crochets formant hameçon. Comme le fer est court et aigu, et pouvait aisément pénétrer tout entier dans la blessure qu'il faisait, ce perfectionnement dangereux s'explique (fig. 17).

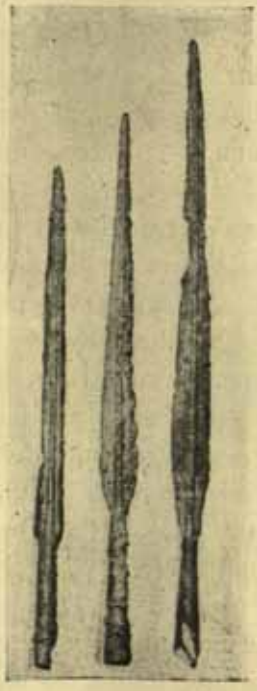


Fig. 18. — Fers de lances (Almedinilla) au Musée de Cordoue.

Enfin on a laissé à Cordoue un fragment de poignard à courte lame triangulaire, dont la poignée solide s'élargit en pommeau à double corne (fig. 17) et dix longs javelots tout en fer, à courte tête peu robuste, qui sont dans un remarquable état de conservation. Nous avons trouvé des javelots analogues à Osuna, mais ils étaient très détériorés. Ces javelots seraient-ils ce que l'inventaire désigne sous le vocable de *soliferrea*? Mais l'inventaire n'en

porte que 5, et une photographie que nous a communiquée M. Sandars en montre 9.

En ce qui concerne les cuchillos dont fait aussi mention l'inventaire, à défaut des objets eux-mêmes que nous ne connaissons pas, nous avons une note forte curieuse de Maraver et nous traduisons ce fragment de son mémoire.

Après avoir catalogué : « Huit cuchillos (sans doute des poignards) dont les lames ont de $0^m,28$ à $0^m,30$ de longueur, et de $0^m,09$ à $0^m,3$ de largeur », Maraver écrit :

« Dix-huit petits couteaux ou tranchets... Il paraît naturel que les Romains aient eu un petit instrument tranchant, destiné aux usages communs et familiers, pour n'avoir pas à employer les armes de guerre, et qu'ils l'aient tenu en un endroit commode, bien à portée de la main, en un mot un objet qui jouât le rôle de nos couteaux actuels, et indubitablement les couteaux ou tranchets en question sont de cette catégorie. La lame n'a de fil que d'un côté et est légèrement recourbée, terminée à l'une de ses extrémités en pointe et à l'autre par une tête ou poignée. La place où l'on mettait ces instruments était une petite cavité, que, pour les recevoir, avaient toutes les viroles des poignards et *espadas-machetes* contre le fourreau desquels ils étaient assujettis. La cavité de la première virole était tantôt semicirculaire, tantôt quadrilongue, mais toujours plus spacieuse que celle de la suivante, afin que le contenu pût entrer jusqu'à la poignée. Comme je l'ai remarqué, toutes les armes de guerre à lame large offrent cette cavité aux viroles de leurs fourreaux et dans quelques-unes de ces cavités j'ai trouvé encore engagés ces couteaux, aussi communs que les armes de guerre elles-mêmes. »

Le catalogue de Maraver, auquel nous empruntons cette citation, a un grand défaut; il énumère pêle-mêle les objets trouvés tout autour d'Almedinilla, sans préciser, ne fût-ce que par une initiale, si le lieu de la découverte est le Cerro de la Cruz, los Collados ou Bergara. Mais, à cela près, il est fort instructif, car il mentionne un grand nombre d'objets qui, venant se grouper autour des armes et des vases, jettent un peu de lumière sur la

collection. Non seulement le catalogue nous donne des chiffres intéressants, quand il nous apprend, par exemple, que les peu nombreuses *copides* qui sont connues actuellement étaient à

Fig. 19. — Armes de la Collection Salazar à Alcalà la Real.

l'origine au nombre de 44, les fers de lance au nombre de 72, les javelots au nombre de 21, les fibules de bronze au nombre de 57, mais il nous fait connaître la découverte d'une quantité d'objets de valeur aujourd'hui dispersés, sinon perdus. Voici ceux qui nous paraissent dignes d'être mentionnés, sans restreindre l'énu-

mération à ce qui a rapport aux armes de fer, et suivant l'ordre un peu confus accepté par Maraver lui-même :

Un moulin à farine à main (*mola manuaria*), composé de deux pièces, meule et contre-meule.

Trois urnes cinéraires de pierre, avec des os; 0m,34 de long, 0m,24 de large, et 0m,29 de haut.

Trois plats de style étrusque.

42 poids de terre, tous de même fabrique, et dont le poids est approximativement de deux et quatre livres romaines.

Deux grenades de terre cuite.

Un rond en terre cuite pour soutenir les plats sur la table.

Une main de marbre avec un fragment de draperie.

Une lame d'épée, droite, qui paraît être l'antique épée espagnole en usage dans la cavalerie celtibérienne. Elle mesure 0m,64 de long jusqu'à la poignée, et 0m,04 de large.

35 viroles de fer, avec leurs anneaux de suspension, appartenant aux sabres et poignards.

22 poignées qui servaient à soutenir et assujettir le bouclier du côté concave.

Une poignée de sabre en ivoire.

Un grand carcan de fer qui assurément avait été adapté à l'extrémité d'une chaîne, et avait servi à serrer au cou un prisonnier. Il est articulé en son milieu, et terminé aux deux extrémités par deux tenons qui s'engagent l'un dans l'autre et assurent la fermeture.

6 braseros de bronze avec leurs anses. Diamètre, 0m,37; profondeur, 0m,07.

1 éperon de bronze, et 4 de fer.

2 boucles de ceinturons en bronze, délicatement travaillées.

2 poids de fer, de deux onces à peu près.

26 monnaies de bronze romaines.

2 monnaies arabes d'argent.

1 monnaie arabe de cuivre.

11 boules pendeloques en pierre.

2 pendeloques de bronze.

38 petites pierres de la grandeur d'une monnaie de deux réaux. Ces petites pierres sont aplaties; à toutes il manque au bord un petit morceau qui semble avoir été limé. Dans les urnes cinéraires où se rencontraient ces petites pierres, il y en avait toujours cinq. Dans d'autres urnes il y en avait de plus grosses, complètement rondes, mais toujours au nombre de cinq.

123 anneaux, les uns d'argent, les autres de bronze.

1 boucle d'oreille d'or.

11 boucles d'oreilles d'argent.

5 boucles d'oreilles de bronze de grandes dimensions.

5 colliers de perles de verre de couleur.

1 collier de perles d'ambre.

1 collier de perles d'or.

1 collier de perles de pierre.

Etc., etc.

Il nous a semblé qu'il y avait intérêt à mentionner ces antiquités, dont la plupart sont égarées ou dispersées, dont les autres sont confinées dans un musée que l'on visite peu, car Cordoue a bien d'autres attractions plus séduisantes.

C'est la même raison qui nous décide à parler des armes conservées à Alcalá la Real. M. Salazar a bien voulu nous faciliter l'accès de cette collection importante qui, par malheur, est destinée à se disperser et à se perdre complètement. Elle est déjà dans l'état d'abandon le plus fâcheux.

Laissant de côté les antiquités préhistoriques assez nombreuses, un *idollilo* ibérique, quelques intéressantes fibules de bronze, une collection de mesures et de poids en bronze d'époque romaine et quelques vases, tous objets dont la provenance n'est pas bien établie, quoiqu'ils aient été sans doute trouvés et achetés dans le pays, nous ne signalerons que les armes, car la proximité d'Almedinilla et d'Alcalá désigne tout naturellement Almedinilla comme leur lieu d'origine.

Ce sont d'abord quatre sabres dont les lames sont bien conservées (l'une seulement est épointée), avec l'ornement au trait qui, à la mode ordinaire, souligne le dos non tranchant. Trois

seulement ont conservé la soie de la poignée, découpée comme toujours en tête de cheval. Il reste sur la plaque de fer servant d'armature les clous qui fixaient les fusées en relief. Ces spéci-

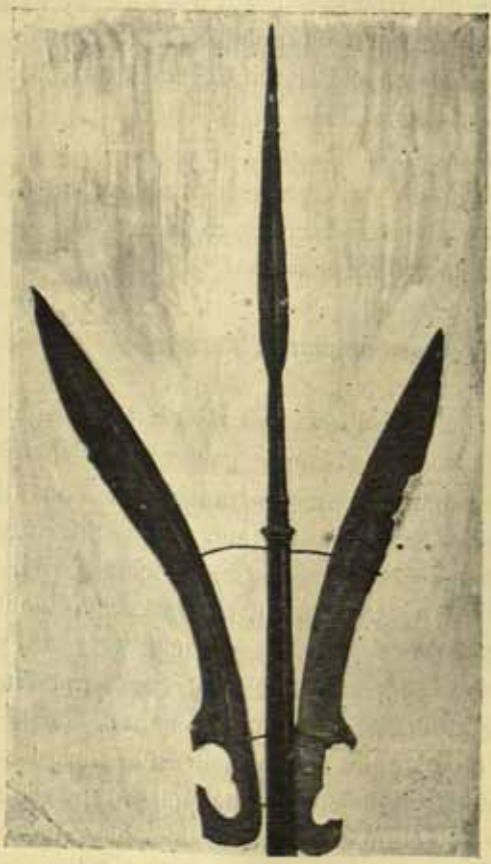


Fig. 20. — Collection Salazar à Alcalá la Real.

mens, sans avoir la valeur de ceux de Madrid, sont plus beaux que ceux de Cordoue (fig. 19, 20).

Viennent ensuite trois fers de lances du même type à nervures que nous venons de décrire (deux seulement sont photographiés). Un bracelet en saillie décore la douille, tout près de son origine

inférieure (fig. 19, 20); une seule des lances de Cordoue possède aussi cet anneau.

Après ces armes notre attention s'est portée sur deux javelots de fer. L'un est long de 1m,92; la pointe a deux crochets aigus, comme certaines flèches; la haste s'amincit vers le milieu. L'autre mesure 2m,03; la feuille terminale se silhouette en ellipse et la tige, cette fois-ci, est renforcée en son milieu. Ce javelot, ou plutôt cette lance a été ployée sur elle-même pour pouvoir entrer dans un tombeau (fig. 21). Nous avons noté encore quelques pointes de flèches et de piques rappelant de fort près celles que nous avons recueillies à Osuna en si grand nombre. Nous devons aussi une mention spéciale à une grande épée dont

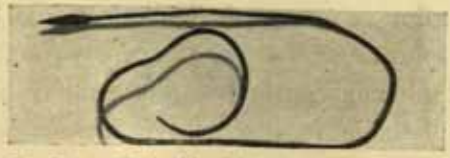


Fig. 21. — Collection Salazar à Alcalá la Real.

toute la lame est conservée et à la pointe de laquelle adhère encore la bouterolle du fourreau. La longueur de la lame est de 0m,97, la largeur de 0m,055; la pointe est courte et peu aiguë; le type de l'arme est conforme à celui du glaive que nous avons trouvé au Cerro de la Cruz.

Mais la pièce capitale de la collection est une pointe de lance longue seulement de 0m,12, mal conservée et de forme lourde et commune. La douille se prolonge en nervure, et la feuille est large et courte, assez acérée à la pointe. Ce qui fait le prix de l'objet, c'est que dans le fer de la douille sont incrustés des ornements en argent. Le dessin est simple, mais fort régulier et de style fort ancien, si nous le rapprochons des dessins gravés sur la garde et la lame d'une *copis* de Madrid, où nous avons reconnu un souvenir de l'art mycénien. Autour de la douille on voit une ligne de crosses et, au bas de la feuille, des enroulements (fig. 22). Il convient de rappeler qu'à l'Amarejo on a trouvé un petit

fragment de fer incrusté d'argent provenant d'un objet qu'il est impossible de préciser, mais qui était de même technique. C'est un rapprochement nouveau, qui ne manque pas d'intérêt, entre la station ibérique de la province d'Albacete et celle de la province de Cordoue[1]. On n'ignore pas non plus qu'il existe au Musée d'artillerie de Paris un fer de lance provenant d'Almedinilla, plus grand que celui d'Alcalá, qui est décoré également d'incrustations. C'est, croyons-nous, M. Émile Cartailhac qui l'a signalé le premier[2].

La pointe de lance d'Alcalá et celle de Paris nous permettent d'établir un lien entre les armes simples du musée de Cordoue et les armes riches du Musée de Madrid. Elles nous permettent encore, puisqu'il s'agit d'armes de luxe, d'œuvres d'art, de faire tout au moins allusion à la *copis*, au glaive, à la dague de fer et d'argent, ces joyaux admirables conservés à Badajoz, qui, s'ils sont véritablement antiques, proviennent probablement d'Almedinilla : l'humble fer incrusté prépare et explique les chefs-d'œuvre.

Des fouilles et des trouvailles de Maraver, des faits enregistrés dans ses mémoires, de nos recherches et de nos observations personnelles, de la connaissance plus complète de la céramique et des armes d'Almedinilla, pouvons-nous tirer quelques conclusions précises, quelque profit pour l'histoire de l'Espagne primitive, ou tout au moins de cette importante station?

D'abord, il semble bien nettement établi que s'il a existé à Almedinilla une ville ou un village à l'époque romaine, cet établissement n'occupa que Bergara. La station la plus ancienne, tout à fait primitive, remontant peut-être à l'âge préhistorique, était aux Castillejos; il y en avait une autre, plus récemment créée, sur le penchant du cerro de la Cruz. Après la conquête

1. Le fer de lance d'Alcalá la Real a été signalé dans l'*Essai*, t. II, p. 234, note 2, justement à côté du fragment de l'Amarejo et de la lance du musée d'artillerie.

2. E. Cartailhac, *Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, p. 250 et fig. 361. L'incrustation se borne, pour cet objet, à trois filets annulaires en bronze.

romaine, les indigènes descendirent de leurs inabordables rochers pour s'installer dans la vallée, au bord des eaux fécondes du torrent. Ce n'est qu'à Bergara que l'on trouve du *barro sagontino*, témoin certain de l'industrie romaine.

Fig. 22. — Collection Salazar.

Deux nécropoles distinctes, celle de los Collados, celle de la Cruz, ont reçu les morts d'Almedinilla ; l'une et l'autre sont antérieures à l'époque romaine. Aucun objet, aucun vase, aucun tesson, aucune arme, nous l'avons dit, qui ne porte la marque d'une industrie indigène; aucun qui appelle le souvenir de l'industrie des conquérants. Sans doute Maraver dit qu'il a recueilli à Almedinilla 26 monnaies romaines en bronze, mais il a eu le tort de ne pas préciser les circonstances de ces trouvailles, et rien ne permet d'affirmer que ces monnaies proviennent des tombeaux des Collados ou de la Cruz. Nous-mêmes avons trouvé une monnaie de Rome dans une citerne. Mais des rencontres de ce genre ne prouvent rien. Tant qu'il ne sera pas démontré que les monnaies de Maraver se rattachent aux sépultures, comme rien de romain n'a certainement paru dans ces sépultures, nous sommes en droit d'admettre que ces pièces ont été perdues par les passants ou les travailleurs à une époque où les nécropoles étaient, depuis longtemps peut-être, abandonnées et oubliées. N'avons-nous pas trouvé, dans la même citerne que la monnaie de Rome, des objets arabes, et Maraver ne signale-t-il pas aussi parmi ses trouvailles trois monnaies arabes, deux d'argent et une de cuivre?

Si nous voulons essayer de préciser davantage, que nous apprend la céramique? Les tessons à décor linéaire de la Cruz

sont peut-être d'origine fort ancienne, et nous savons qu'en principe nous pourrions les faire remonter jusqu'à l'époque mycénienne. D'autre part, ce type de décor s'est fort longtemps perpétué en Espagne, et l'on a trouvé des vases ou débris de ce style qui datent peut-être du début de l'empire romain[1]. Quel moment de cette longue période devons-nous ici choisir?

C'est la présence de poteries grecques parmi les poteries ibériques qui permet sans doute de résoudre le problème. Maraver a mentionné dans son catalogue trois vases étrusques, c'est-à-dire grecs; nous avons recueilli un fond de coupe à figures rouges et d'autres débris plus communs au Cerro de la Cruz, un autre tesson grec aux Castillejos; nous avons reconnu l'influence des formes grecques sur quelques vases grossiers et sur toute une série de petites coupes du Cerro de la Cruz et du Barranco del Lobo. Donc, cette nécropole est antérieure à la conquête romaine, mais assez postérieure à l'établissement des comptoirs grecs sur les côtes orientales de la Péninsule[2].

Quant à la nécropole des Collados, nous regrettons de ne pas connaître avec exactitude la forme et le style des urnes funéraires qu'y a trouvées Maraver; ce sont les armes de fer, surtout les sabres, qui peuvent seules nous renseigner.

Si l'on examine l'ornementation de quelques pièces, on est tenté de remonter fort loin en arrière; les dessins gravés d'un sabre de Madrid ont un caractère très frappant de haute antiquité, et l'on est naturellement porté à revendiquer pour les orfèvres mycéniens l'honneur d'avoir instruit et inspiré les armuriers ibères. On se souvient de la Phénicie et d'une époque un peu plus récente, si l'on attache plus d'importance au beau sabre dont

1. Voy. P. Paris, *Essai*, II, p. 132 et s.

2. Il n'est pas sans intérêt de noter que M. Rouzaud, l'heureux explorateur de la nécropole de Montlaurès, près de Narbonne, remarque avec insistance qu'à Montlaurès on n'a trouvé que de la céramique indigène, de la céramique grecque (en particulier un vase à figures noires) et de la céramique ibérique, de décor absolument semblable à celui des tessons d'Almedinilla; rien absolument de romain (H. Rouzaud, *Notes et observations sur le pays narbonnais*, dans *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, t. VIII).

la poignée est faite d'un dragon ailé (malheureusement l'authenticité n'en est pas, semble-t il, absolument certaine)[1], si l'on fait état aussi de ces bijoux, colliers de perles de verre de couleur ou de perles d'ambre qu'a recueillis Maraver. La forme des sabres, identique presque à celle de la *copis* grecque, nous amène d'autre part à parler encore de la Grèce, non moins que le dessin pur et classique des palmettes ciselées au manche du poignard de Madrid. Et si l'on fait entrer en ligne de compte les superbes armes de Badajoz auxquelles nous faisions tout à l'heure allusion, où l'argent est découpé et repoussé avec tant d'adresse, en des motifs composés et dessinés avec tant de virtuosité, on est contraint de chercher une époque de très haute culture artistique, où les influences de ce que l'art grec, depuis l'âge mycénien, et de ce que l'art oriental ont de plus original ont pu se combiner avec les instincts espagnols éveillés et affinés.

Or, ces heureuses combinaisons d'influences et d'éléments divers, nous en connaissons au moins un exemple fameux, celui du buste d'Elche ; nous croyons que les armes d'Almedinilla, les plus belles du moins, sont contemporaines du chef-d'œuvre du Louvre, ou, pour montrer de la prudence, appartiennent à la même inspiration artistique. Les sépultures où se sont rencontrées les plus riches des armes d'Almedinilla doivent dater de la fin du ve ou du commencement du ive siècle[2]. Nous ne pensons pas du reste que le cimetière de los Collados ait été utilisé pendant une longue période de siècles, comme la variété de l'ornementation des sabres pourrait en suggérer l'hypothèse ; en effet, au cours de plusieurs siècles, les coutumes funéraires

1. M. Horace Sandars, qui vient d'examiner de très près cette arme, la déclare très nettement sinon fausse, du moins truquée, et formée d'un assemblage de morceaux hétérogènes. Nous réservons notre opinion personnelle.

2. Si l'on admet que la nécropole du Cerro de la Cruz est aussi, en partie du moins, de cette même époque, que nous pouvons appeler gréco-ibérique, il faut admettre aussi que le cimetière de Los Collados était réservé à une certaine catégorie de morts, aux chefs guerriers par exemple. C'est ce qui expliquerait que Maraver n'ait trouvé et déblayé qu'un nombre très restreint de tombes.

n'auraient pas manqué de varier et les armuriers ne seraient pas restés immuablement fidèles à la forme des sabres de luxe. Les fouilles de Maraver ne permettent pas de douter de la rigoureuse unité qui régnait dans la nécropole.

Quoi qu'il en soit, notons une fois de plus que l'archéologie espagnole, encore en son enfance, offre chaque jour à notre attention des problèmes nouveaux, pleins d'un intérêt exceptionnel, car ils touchent non seulement à des choses d'Espagne, mais à toute l'histoire du vieux monde, de la diffusion du commerce, de l'industrie, des arts, de la civilisation en un mot, autour du lac méditerranéen.

Pierre PARIS—Arthur ENGEL.

NOTE ON THE INSCRIPTION OF ABERCIUS

I transcribe the lines 11-16, according to my reading :

.....πάντη δ' ἔσχον συνοδῖτας (?)
Παῦλον ἔχων ἑπόμην. Πίστις πάντη δὲ προῆγε,
καὶ παρέθηκε τροφὴν πάντη, Ἰχθὺν ἀπὸ πηγῆς
πανμεγέθη, καθαρὸν, ὃν ἐδράξατο παρθένος ἁγνή
καὶ τοῦτον ἐπέδωκε φίλοις ἔσθειν διὰ παντός,
οἶνον χρηστὸν ἔχουσα, κέρασμα διδοῦσα μετ' ἄρτου.

I assume that the inscription and its symbolism are purely Christian. The attempts that have been made to dispute this have, it seems to me, conspicuously failed.

Who is the παρθένος ἁγνή? It has been maintained that she is the Virgin mother of Christ; but in that case we should expect the statement that she gave birth to Christ, not the statement in the text that she clasped (ἐδράξατο) Christ, in his especially eucharistic form as a fish, and served him to her friends, the faithful, together with bread and wine. Even if the partheno-genesis was generally accepted at this date, which is, to say the least, most doubtful, no parallel can be found, I fancy, to such a constant function of the Virgin mother as the principal person in the eucharistic rite, the person who gives the meal to the faithful. There is no trace of it in the early liturgies.

Therefore Mr Conybeare, in his essay on « The Virgin Church and the Virgin Mother » (Oxford, 1902, p. 23) is right I think, or very nearly right, in taking the Virgin here to be the Church, which, as he has shown, was very generally hypostatised as a Virgin in the 2d century or even earlier, and many of the attributes of which in this character, were subsequently transferred to the Virgin Mary, when the latter came to be worshipped.

Only I think that the text of this inscription is much clearer, if we take Πίστις, the Faith, which is not a very different thing from the Ecclesia, the repository of the faith and the commonwealth and regent of the faithful, to be the Virgin. I should render the lines thus : « And everwyhere I had travelling companions. I with Paul (that is in the spiritual company of Paul, or carrying his works with me) journeyed behind, while Pistis everywhere went in advance, and provided a meal for us, a fish from the fountain, pure and of vast size, which *She the pure Virgin* clasped in her arms, and gave always to her friends to eat, supplying excellent wine too and bread ». We thus avoid the change of the grammatical subject, which certainly offends, if we take the Virgin to be some one else, and not Pistis. It seems to me in fact to be almost imperative to construe the whole thus; for it is evident that there can be no change of subject in ὃν ἐδράξατο παρθένος ἁγνή, καὶ ἐπέδωκε, and obviously the person (Pistis) who παρέθηκε τροφὴν is the same as she who ἐπέδωκε φίλοις τὸν Ἰχθὺν ἔσθειν. The author speaks of Pistis as a person who acted as his courier, and went in front of the travellers to prepare at each station their daily meal; i. e. at every stopping-place they found a community of the faithful with whom they shared the eucharistic meal.

Possibly some one will be able to cite an early parallel for the personification of the faith, as distinct from the Church, as a Virgin. As I have said, the two entities are not very remote, and we find Epiphanius introducing his statement of the Catholic faith in these words : Αὕτη δὲ ἡ μία περιστερὰ καὶ ἁγία παρθένος θεὸν ὁμολογεῖ κ. τ. λ. (p. 1005, B). A modern Greek certainly personifies Pistis as a Virgin when he says, as the average Greek of the lower classes too often does, γαμῶ τὴν Πίστιν (not γαμῶ τὴν Ἐκκλησίαν), just as he says γαμῶ τὴν Παναγίαν.

The word ἐδράξατο « clasped in her arms » is certainly used with deliberation. It cannot be taken, I think, with ἐκ πηγῆς and mean « *caught* from a fountain ». I understand it to mean that as the Fish is of vast size (παμμεγέθης), so Faith is of vast size and

therefore able to hold the Fish in her arms. The use of the word is parallel therefore to the insistence on the purity (καθαρὸν-ἁγνή) of both Faith and the Fish, and implies that only Faith by virtue of her purity and by virtue of her stature was able to grasp such an ἰχθυν παμμεγέθη καθαρὸν.

I think it has been noticed by some of the commentators on this celebrated inscription that the use of the phrase χρηστὸν οἶνον is also deliberate, and that χρηστὸν is a substitute for the actual profession of the name of Christian at a time when such profession was dangerous. It appears to me that this is confirmed by the constantly increasing use of the formula χρηστὲ χαῖρε, instead of the simple χαῖρε, in greek sepulchral inscriptions, at a period when we know that the progress of Christianity was great. I would not maintain that the use of the formula χρηστὲ χαῖρε was originated by Christians, but I think there can be little doubt that it was adopted as a favourite formula by them, and that χρηστέ was understood in the community of the faithful to signify the forbidden name χριστιανέ. The facts, which I think could possibly be demonstrated, are that the old Greek form is the name of the dead in the nominative with the addition χαῖρε. The χαῖρε is addressed by the man in the tomb to the passers by (as the dead were buried on the roadsides). Then at a date which I would not dare to state, but which corresponds more or less with the Christian Era, although I think there are much earlier instances, the name is put in the vocative and the χαῖρε is addressed to the dead by the living. This indicates a complete revolution of popular sentiment about the relations between the living and the dead. The etiquette, if one may say so, is changed. The inscription χαῖρε is no longer a salutation from the dead to the wayfarers who chance to pass the tomb, but a permanent salutation from his living relatives to the dead who is supposed to be somewhere else and not in his tomb. It corresponds very much to the revolution in the ideas of life beyond the grave, which Christianity (but not Christianity alone) imposed on the popular consciousness.

At a somewhat later date than the simple vocative with χαῖρε we find in many places with increasing frequency the vocative with the formula χρηστὲ χαῖρε, and there can be little doubt that this form of laudation was largely adopted by Christians to profess the faith of the dead, while not exposing themselves to suspicion and possible persecution.

W. R. Paton.

Post-scriptum. — My friend the Reverend Father Germanos, the priest of the Greek Church in Paris, calls my attention to the fact that it was Paul himself, Abercius companion, who first styled the Church (that of Corinth) παρθένος ἁγνή in his second epistle (XI, 2; cp. Eph., V, 24 sq.). He agrees with me in taking Pistis (the soul of the Ecclesia) to be the subject throughout in these verses.

The Reverend Father also tells me that in the Liturgy of the Presanctified, during the communion, the choir sings γεύσασθε καὶ ἴδετε ὅτι χρηστὸς ὁ Κύριος « Taste and see that the Lord is excellent », doubtless very old and not a mere play on words, but a recognition by the primitive community of the faithful in their liturgy of the mystic double meaning of χρηστός.

HISTOIRE SOMMAIRE

DES

ÉTUDES D'ÉPIGRAPHIE GRECQUE EN EUROPE

(*Suite* [1])

VI. — L'état des choses.

De la collaboration indirecte que tous les pays civilisés ont apportée aux *Inscriptiones Graecae* et aux recueils du même genre, nous ne pouvons ni ne voulons présenter ici les détails : il suffit de renvoyer le lecteur aux rapports si complets de Curtius (1873-77), de Roehl (1878-82), de Larfeld (1883-87 et 1888-94) dans le *Jahresbericht* de Bursian; encore moins tenterons-nous de donner au dernier d'entre eux la suite qu'il comporte et dont personne encore, à défaut de son auteur, n'a osé se charger. Nous nous bornerons à déterminer sommairement le cadre des études entreprises de toutes parts, pour la découverte, la publication et l'exploitation du trésor, si longtemps inexploré, des inscriptions de la Grèce antique. Il n'est pour ainsi dire aucune nation qui ne puisse revendiquer l'honneur des travaux individuels ou collectifs et des fondations régulières, académies, chaires, périodiques de toute espèce, qui se sont développées depuis trente ans avec une rapidité inespérée.

La France n'a pas seulement participé à l'exécution des grands recueils : elle a été, nous l'avons vu, la véritable initiatrice en matière d'institutions permanentes. Le *Journal des Savants* (1665), l'Académie des Inscriptions (1716), l'École d'Athènes (1846),

1. Voir la *Revue* de mars-avril, mai-juin, juillet-août et septembre-octobre et novembre-décembre 1905, janvier-février, mars-avril 1906.

étaient des créations fécondes et, si tardivement qu'ait été créée au Collège de France la chaire d'Épigraphie grecque, il ne faut pas oublier que le Collège lui-même, fondé dès 1530, était propre à toutes les bonnes besognes. Née dans la liberté et grandie dans l'anarchie, l'étude de l'épigraphie en France est maintenant organisée de toutes les manières, sans avoir souffert dans son indépendance; les cadres sont établis, mais largement ouverts; on n'est pressé de s'y enrôler que par les facilités qu'on y rencontre. Le grand instrument de découvertes demeure, plus que jamais, l'École d'Athènes; on pourrait dire qu'il est le seul, tant sa fonction d'institut scientifique s'est aujourd'hui précisée, tant son recrutement s'est amélioré dans ce sens; le monde grec tout entier a été visité, sinon exploré, par les membres de l'École; le fruit de leur travail alimente tous les *Corpus*. La méthode rigoureuse de Paul Foucart, leur maître à tous, a été justement résumée dans les cinq règles suivantes :

1° Édition parfaite du texte, vérifié sur des copies ou des estampages pratiqués avec soin;

2° Grande prudence dans les restitutions;

3° Reproduction fidèle et minutieuse des caractères graphiques du monument;

4° Effort pour dater le texte aussi exactement que possible. Tout ce qui précède est à l'usage des recueils.

5° (et ceci est le propre de la méthode exhaustive). S'efforcer d'en extraire tous les renseignements qu'il contient et montrer, sans en exagérer la valeur, en quoi il est instructif.

On dira peut-être que ces règles sont assez vieilles, étant l'expression du bon sens, de la raison et du meilleur esprit scientifique; ce qui est plus remarquable, c'est la constance avec laquelle le maître s'y est tenu et a su y maintenir ses disciples. Les *Inscriptions céramiques grecques* et les études sur l'*Ephébie Attique* d'Albert Dumont, la collaboration assidue de Th. Homolle aux fouilles de Delphes et de Délos, la nomination récente de M. Holleaux à la direction de l'École (1904), attestent la permanence à l'École de l'esprit épigraphique. Sans insister à nou-

veau sur l'ensemble de ces brillants résultats, dont le *CIGC.* ne sera pas le moindre, on ne saurait passer sous silence le beau livre de Rayet et Thomas (1877) intitulé : *Milet et le golfe Latmique* ; la découverte, à Delphes, et la restitution musicale de deux hymnes à Apollon (*BCH.*, 1895, H. Weil et Th. Reinach) et, entre temps, d'un hymne à la Muse, publiquement interprétés à Paris en avril 1894 et en juin 1897 ; la thèse d'E. Ardaillon sur les mines du Laurion dans l'antiquité (1897) ; les nombreuses *contributions* de S. Reinach, de B. Haussoullier, de M. Holleaux, d'E. Bourguet, de P. Perdrizet, le *Traité d'Épigraphie grecque* de S. Reinach (1885) succédant à son *Manuel de Philologie classique* (1879-83) et codifiant en quelque sorte les détails de notes éparses, tandis que la série de ses *Chroniques d'Orient* allait informer au jour le jour le public français de toutes les conquêtes archéologiques. Un index alphabétique et analytique des inscriptions grecques et latines de la Syrie publiées par Waddington (1870) a paru en 1896 dans la *Revue archéologique* (J.-B. Chabot). E. Egger (dans le *Journal des Savants*, 1885) étudiait, d'une manière bien sommaire il est vrai, *l'Epigraphie à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

De nombreux périodiques ont apporté leurs concours à ces études : la *Revue archéologique* depuis 1840, la *Revue critique* depuis 1869, la *Revue de Philologie* et le *BCH.* depuis 1877, l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques* (1868) devenu en 1888 la *Revue des Études Grecques* (*Bulletin épigr.* par Th. Reinach), la *Revue des Études anciennes* (Bordeaux), etc., signalent et apprécient les grands travaux et tout spécialement l'œuvre de l'École française. La Papyrologie, de fondation si récente, et dont les révélations depuis quinze ans ont été vraiment prodigieuses, compte en France, parmi ses représentants, un ancien membre de l'École, M. P. Jouguet, qui s'est peu à peu détourné de ses études épigraphiques pour se consacrer à cette science presque nouvelle. Nous n'en dirons rien de plus, puisqu'elle est étrangère à notre sujet ; mais il faut bien constater qu'elle est née de l'épigraphie

plutôt que de la paléographie et que, malgré les textes littéraires que nous lui devons, Ἀθηναίων πολιτεία d'Aristote, discours d'Hypéride, poésies de Bacchylide, mimes d'Hérondas, malgré l'inconsistance relative de sa matière subjective, elle se rattache encore par bien des points à l'épigraphie qui l'a fait renaître et qui la soutint dans ses débuts.

La Suisse, la Belgique surtout, ont associé leurs efforts à ceux de la France, tout spécialement depuis l'institution, à Athènes, d'une section étrangère de l'Ecole française ; Franz Cumont est bien connu par ses *Notices épigraphiques* dans la *Revue de l'Instruction Publique* en Belgique et par ses *Textes et Monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra* (1894 sqq.) ; le *Musée Belge* publie depuis 1899 un bulletin d'épigraphie et d'institutions grecques, auquel ont collaboré Francotte, Roersch et Sencie; Waltzing y a donné en 1901 un premier supplément au *Recueil des Inscriptions grecques et latines relatives aux corporations romaines* et le recueil d'inscriptions grecques de Charles Michel n'a mérité et recueilli que des éloges.

*
* *

De l'Allemagne, nous avons dit l'essentiel dans l'analyse des divers volumes des *IG.* et des détails de leur préparation ; l'Institut d'Athènes est justement célèbre par la collaboration active qu'il y apporte incessamment et, à ne relever que les noms des divers auteurs et fournisseurs des *IG.*, on obtiendrait la liste à peu près complète des épigraphistes d'Outre-Rhin. Kirchhoff, Fraenkel, Koehler, Dittenberger et tous les autres, s'étaient recommandés aux suffrages de l'Académie de Berlin par des travaux antérieurs de grande importance : Kaibel, par exemple, dans ses *Epigrammata Graeca ex lapidibus conlecta* (Berlin, 1878), qui étaient dans sa pensée, comme le dit E. Egger, une *Sylloge*, non une *Ecloge*, avait eu presque tous les mérites, sauf justement celui d'être complet (Foucart, *Revue critique* du 11 janvier 1879) ; il avait, non sans raison, préféré à l'ordre chronologique celui

des espèces. La *Sammlung Kyprischer Inschriften in epichorischer Schrift* de Moritz Schmidt (Iéna, 1876), est un monument de premier ordre ; le compte rendu qu'en a fait M. Bréal dans le *Journal des Savants* (1877) en est un autre dans son genre. L'Allemagne compte à son actif les belles fouilles de Pergame (1879-86) et, en dehors des rapports de détail rédigés par A. Conze, K.Humann, R. Bohn, L. v. Urlichs, les *Altertümer von Pergamon*, publiés sous les auspices du gouvernement prussien et de plusieurs sociétés savantes. Le VIIIe volume, *Die Inschriften von Pergamon*, est l'œuvre commune d'Ernest Fabricius, de K. Schuchardt et de M. Fraenkel; la première partie, allant jusqu'à la fin du royaume de Pergame en 129 av. J.-C., parut à Berlin en 1890. La seconde suivit cinq ans plus tard : elle donnait, à la suite de ses 390 numéros consacrés à l'époque romaine, les inscriptions céramiques, les suppléments et les index. C'est de 1890 que datent les *Reisen in Kleinasien und Nord-Syrien*, de K. Humann et O. Puchstein, envoyés en Orient par l'Académie de Berlin; mais la partie épigraphique en est exclue, parce que, dès 1883, Th. Mommsen avait donné sa 2e édition des *Res Gestae divi Augusti* et que les autres inscriptions de Galatie et de Phrygie avaient fait l'objet d'une publication de v. Domaszewski (1883-5), dans les *Archaeol. epigr. Mitteilungen aus Œsterreich*.

E. Fabricius avait été, en 1884, le collaborateur de l'érudit Italien Halbherr, qui, suivant les traces de Thenon (1857) et de B. Haussoullier (1879), avait découvert la totalité de l'inscription juridique de Gortyne ; il en édita le texte, la même année, dans les *Mitteilungen* de l'Institut archéologique allemand. L'importance de ce texte, déjà signalé plus haut, ne saurait être exagérée : c'est l'avis universel et Dareste, avec S. Reinach, déclare qu'il s'y trouve du travail pour toute une génération de philologues et de jurisconsultes (cf., notamment, *Museo Italiano di antichità classica*, 1885; D. Comparetti, *Le legge di Gortyna e le altre inscrizioni archaiche cretesi*, 1893; Dareste, *Journal des Savants*, 1893-94, etc.). En 1894, dans les *Sitzungsber.* de l'Aca-

démie de Berlin, Brückner et Koehler communiquaient la découverte, qu'ils avaient faite en Troade, d'une importante loi contre la tyrannie et l'oligarchie, datant de la première moitié du IIIe siècle; la loi a plus de 150 lignes et se présente, a-t-on pu dire, comme un véritable code contre la tyrannie. R. Herzog découvrait à Cos, en 1898, et publiait l'année suivante à Leipzig 223 inscriptions nouvelles. En 1901, W. Spiegelberg donnait à Leipzig la première partie d'une précieuse collection, composée en grande partie d'après des monuments inédits et intitulée : *Ægyptische Griechische Eigennamen aus Mumienetiketten der Römischen Kaiserzeit.*

Mais l'œuvre capitale de l'Allemagne en Grèce, par sa conduite comme par ses découvertes, ce sont les fouilles d'Olympie; sur le plan établi par E. Curtius dès 1852, à la suite d'un accord entre les gouvernements de Berlin et d'Athènes (1874), les fouilles, commencées en octobre 1875, durèrent six semestres d'hiver pour se terminer en mars 1881; elles coûtèrent un million de francs et furent pratiquées, sous la haute direction d'E. Curtius, du conseiller impérial Friedrich Adler et d'un fonctionnaire des affaires étrangères, par une commission d'archéologues et d'architectes, Hirschfeld, Treu, Weil, Furtwaengler, Purgold, Bötticher, Dörpfeld. L'épigraphie y gagna 50 inscriptions sur bronze, traités, décrets, dédicaces, un nombre considérable d'inscriptions de bases de statues, des listes d'employés du culte, etc. La publication (*die Ausgraben von Olympia*) se poursuivit de 1876 à 1881, comprenant cinq volumes et 118 planches; en 1882 paraissaient : *die Funde von Olympia*, avec 40 planches; enfin, le compte rendu définitif, *Olympia*, entrepris par Curtius et Adler et achevé un peu plus de vingt ans après le début des travaux, a réservé aux inscriptions tout un volume, le cinquième : ce volume, petit infolio de 920 colonnes, contenant 1000 numéros environ et enrichi de nombreux facsimilés, fut spécialement rédigé sous la direction de W. Dittenberger et K. Purgold. L'édition est faite avec la plus grande probité scientifique; si les textes ne sont pas traduits, le commentaire du moins éclaircit ou signale

à peu près toutes les difficultés. Il est vrai que les inscriptions, dans l'ensemble, sont moins importantes que le *Corpus* de Pergame, à plus forte raison que celui de Delphes et de Délos ; encore la valeur des inscriptions sur bronze antérieures à 350 av. J.-C. est-elle considérable. Ce qu'il faut retenir de ce recueil, c'est que les conclusions des deux auteurs paraissent être sur la plupart des points définitives et qu'il est à tous égards un modèle du genre : à ce titre, il est bien supérieur à sa matière et complète de la façon la plus heureuse la somme des trésors ramenés au jour par les fouilles d'Olympie.

En Allemagne, plus encore que dans les autres pays, nous voyons se multiplier les périodiques qui publient, discutent et restituent, au fur et à mesure de leur apparition, les textes destinés à constituer les *IG.* D'elle-même, pour ainsi dire, la matière se trouve préparée avec le temps ; plus le volume des *IG.* paraît tardivement, plus il se trouve de probabilité pour que le contenu en soit *au point* ; c'est une maturité qu'on serait tenté de croire automatique et naturelle, si l'on ne voyait aussitôt combien d'efforts soutenus, de critique méticuleuse, de patience et de savoir exigent des résultats pareils. Le *Jahresbericht* de Bursian (fondé en 1873, 115 vol. jusqu'en janv. 1903) et ses volumineux *rapports*, les *Göttingische gelehrt. Anzeigen*, les contributions d'Adolf Wilhelm, pour ne citer que l'un des plus assidus, celles de l'Institut d'Athènes, l'influence exercée jusque sur les *IG.* par Th. Mommsen en tant qu'architecte du *CIL.*, la *Berliner Philol. Wochenschrift*, le *Philologus*, le *Rheinisches Museum*, les *Sitzungsberichte* des diverses Académies de l'Empire Allemand, l'*Hermes* qui date de quarante ans et l'*Archiv für Papyrusforschung* né d'hier : que de collaborations aux *Inscriptiones Graecae* et au progrès général de l'épigraphie grecque !

A côté ou, pour mieux dire, au-dessus de tout cela, il se prépare un manuel qui, par ses dimensions, l'étendue des informations, le développement des matériaux et l'autorité de son auteur, semble devoir doter le nouveau siècle d'une théorie définitive dans l'état des choses : aux *Elementa* de Franz (1840) répond mainte-

nant le Manuel d'Épigraphie Grecque (*Handbuch der Griechischen Epigraphik*) du Dr Wilhelm Larfeld ; la publication en est commencée depuis 1902. Le deuxième volume est destiné aux inscriptions attiques, le troisième et le quatrième aux inscriptions non attiques ; le premier qui devra, en raison de son contenu, paraître à la suite de tous les autres, comprendra essentiellement : une histoire de l'épigraphie grecque ; une histoire des monuments épigraphiques depuis la conception préalable de l'inscription jusqu'à son incorporation dans les *IG.*, autrement dit depuis son berceau jusqu'au monument où reposeront à jamais ses restes ; une histoire des alphabets locaux de la Grèce à l'exception de l'Attique. C'est Larfeld qui, en 1892, a refondu dans le premier volume du *Manuel* d'Iwan Müller toute la partie consacrée à l'Épigraphie grecque, déjà vieillie et devenue absolument insuffisante depuis sa rédaction en 1884 par Hinrichs ; c'est lui qui a publié dans le *Jahresbericht* de Bursian les deux derniers rapports d'ensemble (1883-87 ; 1888-94) sur les progrès de cette science : on peut être assuré que le *Manuel* en préparation sera la digne synthèse des résultats acquis en moins d'un siècle de labeur scientifique.

L'Autriche a suivi l'Allemagne, dont il convient de la rapprocher pour avoir fréquemment allié ses efforts à ceux de l'empire limitrophe ; elle peut rappeler à son honneur les fouilles de Samothrace en 1873 et 1879, dont les résultats furent publiés à Vienne en 1873 et 1879 par Conze, Hauser, Niemann et Benndorf ; les fouilles en Lycie et Carie de Benndorf et Niemann (1881-82, publications en 1884 et 1889), dirigées avec un égal succès pour l'archéologie et l'épigraphie par la Société archéologique Autrichienne. A l'initiative privée du comte Ch. Lanckoroński, on doit une longue série de fouilles systématiques en Pamphylie et en Pisidie (1882-85), complément des fouilles de Lycie, avec la collaboration de G. Niemann et d'E. Petersen : les *Villes de Pamphylie et de Pisidie*, luxueusement éditées, parurent à la fois en allemand, en français (trad. Th. Colardeau) et en polonais (1890-92). A côté de nombreux monuments figu-

rés, ces volumes présentent en appendice 369 inscriptions, presque toutes grecques, avec d'excellents index.

Au premier rang des périodiques se placent, depuis 1877, les *Archaeol.-Epigraph. Mitteilungen aus Œsterreich-Ungarn*, rédigés par Benndorf, Domaszewski, Gomperz, Gurlitt, Hirschfeld, Jireček, Löwy, Swoboda, qui étudient principalement l'archéologie des pays limitrophes de l'Autriche-Hongrie ; les *Wiener Studien* datent de 1879 ; la *Zeitschrift für die œsterreich. Gymnasien*, les *Jahresb. des oesterr. archäolog. Instituts* (depuis 1898), les *Denkschriften* et les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, apportent aussi leur contribution régulière.

***

L'Italie avait de qui tenir : de Cyriaque à Maffei et à de Rossi, c'était la terre prédestinée de l'érudition archéologique et l'épigraphie latine n'a jamais absorbé son attention d'une manière exclusive. Elle possède une Direction générale des fouilles, Musées, etc. ; les résultats des fouilles de toute espèce sont consignés dans le supplément des *Atti della R. Accademia dei Lincei* (depuis 1876), dans les *Monumenti antichi publicati dei Lincei* (depuis 1891), dans les *Notizie degli Scavi di antichità* et leurs *Rendiconti* (depuis 1885). L'histoire de l'Académie *dei Lincei*, dont la première fondation date, exactement comme le premier *Corpus*, de 1603, a été composée par De Carutti, et publiée à Rome en 1883.

Deux noms italiens dominent tous les autres en matière d'épigraphie grecque : celui de Dom. Comparetti et celui de son élève Fr. Halbherr, avec leurs fouilles de Gortyne et de Phaestos en Crète si fécondes et encore inachevées, mais régulièrement poursuivies. L'édition par Comparetti du *Corpus* des inscriptions archaïques crétoises (*Monum.*, t. III) est, pour l'époque, de tous points irréprochable et complète ; elle a été considérablement augmentée par les *addenda* de Fr. Halbherr.

L'œuvre des Anglais à Knossos :

Contra elata mari respondet Gnosia tellus,

fut plus brillante encore. Les conséquences en sont inappréciables, tant le domaine de l'histoire générale de la civilisation s'en trouve élargi ; malheureusement la plupart des inscriptions découvertes jusqu'ici par le Dr Arthur Evans sont d'une écriture et d'une langue également inconnues. Dès 1895, le Dr Evans avait donné en un volume spécial ses *Primitive pictographs and a praephoenician script from Crete and the Peloponnese* (*Journal of Hell. Stud.* XIV, 2) qui le désignaient si bien pour la tâche difficile qui devait lui échoir à Knossos et dont on ne prévoyait guère alors les magnifiques résultats.

L'effort britannique s'était plutôt tourné, pour des motifs politiques, vers Chypre et vers l'Égypte. Au lendemain de l'occupation militaire, l'*Egypt Exploration Fund* (1882) agissait aussitôt avec le plus grand zèle, en dépit d'assez faibles contributions individuelles ; depuis 1892, il publie un *Archaeological Report* et son action a été décisive pour l'essor de la papyrologie. Les fouilles de Naukratis (1884 et 1886) nous ont donné tous les éléments de l'alphabet milésien du viie siècle avant notre ère ; plus de 800 inscriptions sur vases ont paru dans l'ouvrage intitulé : *Naukratis* (1886-1888), dû aux érudits Flinders Petrie, Cecil Smith, Ernest Gardner, Barclay V. Head, Griffith, etc. En 1890, l'*Egypt Expl. Fund* a formulé, sur la proposition de Griffith, le plan général d'une exploration archéologique de l'Égypte ; en 1891, paraissaient à Oxford les *Inscriptions of Cos*, de W. R. Paton (depuis collaborateur des *IG.*, t. V) et T. L. Hicks, avec 437 inscriptions postérieures à 368 av. J.-C. et six index. On doit encore à T. L. Hicks, non seulement une partie des « Inscriptions du Musée Britannique », mais la première édition (1882) du manuel *of Greek historical inscriptions*, revue et augmentée vingt ans plus tard (1901) par G. F. Hill ; les 165 inscriptions de ce manuel sont accompagnées d'un commentaire sobre, avec de nombreux renvois aux auteurs anciens et aux historiens modernes, d'un *index rerum* et d'un *index verborum*, enfin d'une liste chronologique des archontes athéniens qui se sont succédé de 500 à 320 avant notre ère.

L'œuvre de l'*Asia Minor Exploration Fund* est, comme celle de l'exploration de Chypre, le résultat d'une collaboration anglo-américaine. En 1883, W. M. Ramsay, alors professeur à Oxford (depuis, prof. à Aberdeen) et l'Américain J. R. Sitlington Sterrett explorèrent aux environs d'Aïdin l'ancienne Tralles, puis la Phrygie et y recueillirent 450 inscriptions : Ramsay les publia dans le *Journal of Hellenic Studies*, organe de la Société pour le progrès des études grecques (fondée en 1880). En 1884, Ramsay et Smith voyageaient en Carie, en Phrygie et en Pisidie ; les résultats de leur expédition parurent dans le même périodique et aussi dans l'*American Journal of Archaeology*. L'*Historical geography of Asia Minor*, publiée en 1890 par la Société pour le progrès des études grecques, faisait sa juste part à l'épigraphie, de même que l'ouvrage de Ramsay sur la vallée du Lycus et la partie sud-ouest de la Phrygie (Oxford, 1895), dont chaque chapitre est accompagné des inscriptions du pays. Les principaux périodiques anglais sont le *Journal of hellenic Studies* (1880), *the Classical Review* (1887), l'*Hermathena*, *the Journal of Philology*, et surtout, nous l'avons dit, l'*Annual* de l'École Anglaise d'Athènes fondée en 1886.

La participation des États-Unis d'Amérique à l'exploration de Chypre fut plus importante encore, grâce aux travaux du comte Luigi Palma di Cesnola. Né à Turin en 1832, fils d'un philhellène Piémontais, général de brigade dans la guerre de Sécession, consul américain à Chypre en 1869, le comte di Cesnola envoyait à New-York, sous le nom de *Cesnola Collection of Cyprian antiquities*, des milliers d'objets antiques, avec cent inscriptions en langue grecque et cypriote. En 1882, son frère Alexandre édita une série d'inscriptions recueillies principalement aux environs de Salamine, dans son livre : *Salaminia, The history, treasures and antiquities of Salamis in the island of Cyprus*. L'année précédente, avec l'*Archaeological Institute of America*, les Américains avaient collaboré aux fouilles d'Assos en Troade ; c'est du 2 octobre 1882 que date la création de l'*American School of Studies*. Son premier directeur fut le professeur

Charles Waldstein, de New-York. J. R. Sitlington Sterret, le maître incontesté de tous les épigraphistes de l'Union, alla préparer à Assos, en 1883, la publication des résultats de la précédente campagne dans l'organe périodique de l'École, *Papers of the American School* (fondés en 1885, édités à Boston). Le premier volume contient les expéditions d'Assos et de Tralles, le 2e « un voyage épigraphique en Asie-Mineure » ; le 3e est consacré à la Babylonie.

Depuis, l'École a pratiqué des fouilles en Attique, à Sicyone, à Platées, à Anthédon, à Thisbé, et les résultats en ont été régulièrement consignés par C. D. Buck, M. L. Earle, etc., dans l'*American Journal of archaeology and of the history of the fine arts* (Baltimore, depuis 1885). A l'occasion, l'*American Journal of Philology* (fondé en 1880) publie aussi des articles épigraphiques. Le dernier grand ouvrage archéologique dû à l'initiative américaine : *Publications of an American archaeological expedition to Syria in 1899-1900*, sous le patronage de V. Everit Macy, Benjamin T. B. Hyde, Clarence M. Hyde, I. N. Phelps Stoke (New-York, 1904), consacre sa troisième partie à l'épigraphie classique : *Greek and Latin inscriptions by William Kelly Prentice, Ph. D.* Ces textes, grecs en très grande majorité et pour la plupart inédits, permettent généralement de dater les monuments qui les portent et nous fournissent de nombreux renseignements sur l'histoire politique et religieuse de la Syrie.

*
* *

Tandis que les divers pays d'Occident favorisaient ainsi les fouilles et l'exploration du sol Grec, on pense bien que les gouvernements les plus directement intéressés aux découvertes ne demeuraient pas à l'écart ; la Russie, la Turquie et surtout la Grèce associaient leurs efforts à ceux des autres nations civilisées.

Depuis longtemps, la côte du Pont-Euxin et son archéologie avait attiré l'attention des savants russes. Lorsqu'en 1822 Raoul Rochette eut publié et dédié au tsar Alexandre Ier ses *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, il avait en quelque sorte amorcé toute

une série de publications : celles de J. de Blaramberg qui le critiqua l'année suivante, celles de Peter von Köppen qui devaient aboutir en 1837 aux *Antiquités de la Propontide et du Taurus*, celles de F. Graefe de 1822 à 1848. D'importantes découvertes suivirent les fouilles pratiquées à partir de 1873, surtout en Crimée : Feodor Sokoloff, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, donnait ses *Observations sur les listes des tributs des alliés d'Athènes, sur l'inscription de Krios*, etc.

Une ère nouvelle date de 1880. Sur la proposition du ministre de Russie à Athènes Sabouroff, le ministre de l'instruction publique envoya désormais en Grèce de jeunes érudits : Vassilii Latychev, Victor Jernstedt, Dimitri Korolkoff, Alexandre Nikitsky, Nic. Novosadsky, Alexandre Stchoukarev, etc., dont le *Journal du Ministère de l'Instruction Publique* insérait les rapports. Les inscriptions trouvées dans les fouilles de Russie furent publiées par Latychev ; on lui doit le véritable *Corpus* russe, d'abord en deux volumes, sous le titre : *Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini Graecae et Latinae*. Le premier volume (1885) contient les inscriptions de Tyra, Olbia, etc., depuis l'embouchure du Danube jusqu'au royaume du Bosphore ; le 2e (1890), les inscriptions de ce royaume même ; puis il a continué la publication, au jour le jour, des inscriptions grecques et latines trouvées dans la Russie méridionale ; en 1898 (supplément en 1900), paraissait une collection d'inscriptions chrétiennes de la même région. A tous ces travaux, le Ministère de l'Instruction Publique et la Société archéologique de l'empire Russe avaient accordé leur patronage.

L'influence de la Société d'histoire et d'archéologie d'Odessa et de ses *Mémoires* a été considérable ; la Société archéologique de Moscou a fait publier en 1881 par Pomjalovsky un recueil d'inscriptions grecques et latines de la Caucasie ; après les noms de W. Jurgievitch et de P. Becker, il faut citer celui du prince Simon Abamelek Lazarev et ses découvertes de 1881 et 1884 à Palmyre ; son livre donne, en appendice, un recueil d'inscriptions inédites, dû au Français Melchior de Vogüé. Si la

Russie n'a pas encore son Institut d'Athènes, elle a déjà fondé son Institut archéologique de Constantinople pourvu, lui aussi, de son Bulletin régulier.

La Turquie a moins souvent agi elle-même que laissé agir les autres nations, non sans intervenir parfois, avec d'absurdes tracasseries, dans les recherches des explorateurs occidentaux et des Sociétés locales grecques (cf. S. Reinach, *Règlement concernant les fouilles en Turquie, Revue archéol.*, 1884). Parmi ces Syllogues ou Hétairies, l'une des plus anciennes est l'*École évangélique* de Smyrne, fondée en 1743 et dont le Μουσεῖον καὶ Βιβλιοθήκη paraît depuis 1873 ; le ἐν Κων'πόλει Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος date de 1861 ; toutes ces sociétés ont leurs périodiques de plus ou moins grande importance. Il s'est néanmoins trouvé des fonctionnaires Ottomans, tels que Hamdy-Bey, directeur depuis 1880 du Musée Impérial des Antiquités à Tchilini-Kiosk, et l'inspecteur Démosthène Baltazzi, pour s'intéresser personnellement aux fouilles, ou les favoriser même dans une certaine mesure ; mais c'est dans la Grèce affranchie seulement qu'on jouit vraiment d'une liberté suffisante; c'est la Grèce elle-même qui apporte aujourd'hui sa contribution personnelle et considérable aux efforts des érudits de tous pays, qui lui restituent ses archives. Après avoir été tant aidée, elle s'aide à son tour ; il convenait, sinon de commencer, du moins de clore avec elle cette rapide revue.

Trois noms sont particulièrement illustres : ceux de Coumanoudis, de Carapanos et de Cavvadias. Coumanoudis, mort depuis sept ans à peine, est bien connu par ses divers recueils, dont le principal fut, on le sait, les Ἀττικῆς ἐπιγραφαὶ ἐπιτύμβιοι (1871) ; il eut le mérite de fonder le Φιλίστωρ (1861), puis l'Ἀθήναιον, dont la collection jusqu'en 1882 forme dix volumes et reproduit en minuscules, avec un bref commentaire, une quantité d'inscriptions récemment découvertes. En 1883, il inaugura la 3e série de l'Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, qui avait cessé de paraître depuis dix ans (1874) et dont les transcriptions antérieures avaient souvent manqué de sûreté ; d'autre part, les Πρακτικά, fondés en 1872 et

développés en 1882, apportaient régulièrement à l'Ἀρχαιολ. Ἑταιρεία des rapports sur les fouilles dirigées par elle. C'est sans injustice à l'égard de ses nombreux collaborateurs, Antoniadis, Basis, Damiralis, Dragoumis, Meletopoulos, Nicolaïdis, Stamatakis, Tsoundas et tant d'autres, qu'on peut saluer en Coumanoudis celui qui, depuis 1860, fut l'âme de l'Ἀρχ. Ἑταιρεία, la première des Sociétés d'Athènes par son infatigable activité. L'histoire en est instructive : on peut la lire dans l'ouvrage d'Euth. Castorchis (1879) et dans le mémoire de Charles Tsoundas (Λεξικὸν ἐγκυκλωπαιδικόν, 1890).

Constantin Carapanos est connu surtout comme l'auteur des fouilles de Dodone, pratiquées en 1876 ; il en publia les résultats en deux volumes : *Dodone et ses ruines*, édité à Paris en 1878. S'il eut le tort d'y oublier le nom de son devancier, Gaultier de Claubry, qui avait exploré l'Epire vingt ans auparavant, on doit pourtant apprécier à leur valeur ses propres efforts et rappeler sa collaboration au *BCH.*, comme l'assistance qu'il prêta en 1889 à H. Lechat pour ses fouilles du port Hyllaïque à Corfou.

Panagiotis Cavvadias, éphore général des antiquités et des Musées Helléniques, centralise à ce titre tout l'effort des fouilles archéologiques et le favorise de toute son ardeur. Ses fouilles d'Epidaure (1881-86) lui fournirent la matière d'un grand ouvrage rédigé en français, dont le 1er volume parut à Athènes en 1893 : ce volume contient le *Corpus* d'Epidaure constitué presque entièrement par les recherches de son auteur et nous révèle un certain nombre des célèbres stèles, mentionnées par Strabon et Pausanias, qui perpétuent le souvenir de guérisons miraculeuses à la suite de *cas* souvent bien singuliers. Cavvadias fouilla l'Acropole d'Athènes en 1885-86 et, les 5-6 février 1886, eut le bonheur d'en exhumer 14 statues de prêtresses datant du vie s. avant notre ère ; il fonda en 1888 le Δελτίον Ἀρχαιολογικόν mensuel, qui rend compte sommairement de toutes les découvertes nouvelles. De 1889 date l'Ἀθηνᾶ, organe périodique de la *Société des Sciences d'Athènes*, qui réserve à l'épigraphie sa légitime part; d'autres sociétés ont des organes portant leur nom, Παρ-

νασσός, Ἑστία, Παλιγγενεσία, etc., contribution et coopération permanente aux recherches épigraphiques, et dont l'hospitalité est acquise à tous les efforts individuels.

*
* *

L'épigraphie grecque, on le voit, n'est pas seulement une expression, comme il y a cinq siècles, vide de sens et de contenu, sans matière et sans forme scientifique : la matière s'est accumulée, d'abord lentement, puis par grosses masses, on pourrait dire aujourd'hui par avalanches, si le sage dessein des *Corpus* et la salutaire influence des périodiques, ne laissant arriver aux grands recueils que des textes déjà discutés, une substance toute préparée et *assimilable*, ne canalisait aisément tout cet afflux. La méthode de publication à deux degrés était connue d'ailleurs de longue date : tel historien de l'antiquité, comme Tacite, ne composait son histoire générale que d'après des histoires antérieures de moindre envergure ; c'est un procédé analogue que Fénelon recommande à l'Académie française pour l'achèvement de son *Corpus*, qui est le Dictionnaire de la langue française (*Mém. sur les occup. de l'Acad. française*, 1714). Il faut reconnaître aussi que Gruter et ses contemporains du XVIIe siècle pouvaient plus facilement, ou plutôt moins malaisément qu'aujourd'hui, se passer de ces *préparateurs* : le *CIG.* qui se trouvait, à ses débuts, en présence de 6000 inscriptions, s'achevait avec plus de 11000 ; 50000 étaient connues il y a dix ans ; qui pourrait dire combien attendent aujourd'hui leur incorporation dans les *IG.*, les *TAM.* et leurs nombreux *Addenda*? et combien demeurent encore enfouies sous les ruines des temples et des palais?

Au fur et à mesure qu'apparaissaient les recueils, la science épigraphique se constituait à leurs côtés, sous leur autorité et leur abri, comme il convient à la prudence d'une science de faits ; elle aboutissait, par des progrès continus, aux traités de Franz, de Hicks, de Hinrichs, de S. Reinach, de Larfeld ; on peut dire maintenant, sinon qu'elle est achevée, du moins qu'elle se tient.

M. R. Cagnat, dans l'article *Inscriptiones* du Dictionnaire de Saglio (1897), a trop bien résumé les conclusions auxquelles on est arrivé, en ce qui touche la restitution et l'histoire même des textes épigraphiques, pour qu'il soit nécessaire d'insister davantage : l'oubli ou la négligence des hommes fut d'ordinaire leur chance la meilleure; le temps, leur ennemi le moins cruel. Nous ne rappellerons pas non plus les devoirs du futur épigraphiste, les procédés mécaniques, estampage ou photographie, qui sont de nos jours à sa disposition, mais dont le premier est d'usage fort ancien, puisqu'avant sa vulgarisation par Lepsius et Ph. Le Bas vers 1842, Etienne Winants Pighe, dit Pighius (1520-1604), le connaissait et l'utilisait à propos. Les difficultés, l'outillage, le *dénéké*, les principes et les méthodes de l'épigraphiste en campagne, ne sont plus seulement de la science, mais de l'art.

On a fait, en tout ce qui concerne cet art, de nombreux progrès; ainsi, pour la reproduction des textes, on est arrivé à créer un matériel de signes dont l'emploi, il faut l'espérer, sera bientôt universel : *lettres perdues au début*], [*au milieu*], [*à la fin* dès lignes ; (*abréviations complétées*); ⟨*erreurs du lapicide*⟩, etc. On a conservé l'habitude, assez ancienne, de numéroter de 5 en 5 lignes, en respectant la division linéaire de l'original, de publier en fac-similés les indications chronologiques, de traduire les textes difficiles ; il n'est pas nécessaire d'insister là-dessus ; il suffit de songer à la maxime de Fraenkel et de considérer, en éditant une inscription, que le texte doit en être un instrument tout prêt pour le service.

L'inscription une fois acquise, au sens le plus large du mot, ou reconquise, la *Critique* et l'*Herméneutique* se présentent comme les deux grandes divisions, comme les deux moitiés solidaires de la science épigraphique; Boeckh nous a dit combien sont étroits les rapports qui les unissent. Elles ne sont pas, assurément, sans analogie avec la discussion et l'interprétation de tous les textes anciens ; ce qui est spécial à l'épigraphie, c'est la matière subjective, la structure des inscriptions, la ques-

tion de la copie et de la restitution des fragments. Les textes gravés ont leur vocabulaire particulier, comme l'a montré Coumanoudis dans sa Συναγωγὴ (7506 mots) λέξεων ἀθησαυρίστων ἐν τοῖς Ἑλληνικοῖς λεξικοῖς (Athènes, 1883); leur grammaire propre, dont K. Meisterhans a résumé les particularités pour une région, dans sa *Grammaire des Inscriptions Attiques*, éditée une première fois en 1885, complétée et rectifiée par O. Riemann dans la *Revue de Philologie* la même année, rééditée en 1888; ils méritent d'être étudiés au point de vue linguistique et dialectal (Cauer, Baunack, Larfeld), au point de vue métrique (Hagenbuch, Zurich 1844; Bonada, Rome 1751-3; Welcker, Bonn 1850); en tant que documents de l'histoire religieuse et notamment du christianisme (J. Ritter, Berlin 1877-80; C. Bayet, 1878) et de la langue officielle, comme l'a fait P. Viereck, en 1878, dans son livre intitulé : *Sermo Graecus quo S. P. Q. R. magistratusque populi Romani usque ad Ti. Caesaris aetatem in scriptis publicis usi sunt examinatur*; nous pourrions citer beaucoup d'autres *mémoires* du même genre.

La critique et l'herméneutique historiques sont rendues fort malaisées par notre ignorance de la vie publique et surtout de la vie privée des anciens, choses que les rédacteurs des inscriptions supposent naturellement connues. Et puis, les inscriptions sont des œuvres de circonstances, et de circonstances que nous ignorons le plus souvent, si bien qu'on a pu comparer la critique épigraphique à la paléontologie. Il faut examiner les fautes et les lacunes, imputables soit au modèle, soit au lapicide; travailler à déterminer très exactement les dates exprimées et à conjecturer les autres d'après le contenu, la langue, les formules, la forme et la disposition des lettres, le monument lui-même, le lieu de la découverte et le lieu présumé de son origine; distinguer, après Boeckh, les inscriptions apocryphes, heureusement assez rares, par les caractères intrinsèques ou extrinsèques, les falsifications totales ou partielles, les altérations antiques ou modernes. L'individualité de l'auteur est généralement sans importance; elle peut néanmoins se manifester, principalement

dans les inscriptions métriques, ainsi que l'a si bien montré U. von Wilamowitz-Möllendorf à propos de l'inscription d'Isyllos à Epidaure (*Philolog. Untersuch.* t. VIII).

L'étude des alphabets épigraphiques, capitale en l'espèce, a fait d'énormes progrès, depuis qu'en 1791 R. Payne Knight publiait à Londres son *Analytical Essay on the greek alphabet*; les *Elementa* de Franz en 1840 — il faut toujours les citer et à propos de tout —, le mémoire de Rougé en 1860, les *Studien* de Kirchhoff depuis 1863, la découverte en 1868 de la stèle de Mésa par le missionnaire français Klein et le commentaire de Clermont-Ganneau en 1870 sur cette écriture moabite de 896 av. J.-C., l'article *Alphabetum* de F. Lenormant en 1877, les travaux plus récents de J. Taylor (*An Account of the origin and development of Letters*) en 1883, de K. Schlottmann (*Schrift und Schriftzeichen*) en 1884, de Clermont-Ganneau dans les *Mélanges Graux* la même année, de Salomon Reinach dans son *Traité d'Epigraphie Grecque* en 1885, de G. Hinrichs (1884) et de W. Larfeld (1892) dans le *Manuel* d'I. v. Müller, de E. S. Roberts en 1887 dans la première partie de son *Introduction à l'épigraphie grecque : The archaic inscriptions and the greek alphabet*, ont créé de toutes pièces une science nouvelle, riche par elle-même et féconde en résultats. L'une des parties de cette science, non des moindres, est l'étude des abréviations d'écriture et de mots, ligatures, monogrammes, de la sténographie, des signes de prononciation et de ponctuation, etc.

Ce qui est tout à fait nouveau et intéressant, c'est moins l'examen des formules traditionnelles et de leurs lois fondamentales, que la constitution d'une sorte d'alphabet ou de notation spéciale, dont W. Larfeld nous donne à la fois les éléments et l'application, depuis le VIe siècle av. J.-C. jusqu'au Ier siècle de notre ère (*Handb. Iwan v. Müller*, éd. de 1892, p. 558-559 et 560-572).

Ainsi, les substantifs les plus fréquents sont désignés par des lettres majuscules, comme aussi d'ordinaire les locutions équivalentes à des noms; les nombres placés avant les noms signifient l'article, ^{1}*nominatif*, ^{2}*génitif*, ^{3}*datif*, ^{4}*accusatif* :

$^{2}B = τῇς βουλῇς,$
$^{4}B = τὴν βουλήν.$

Mieux eût valu peut-être suivre l'ordre logique des cas, nominatif, accusatif, génitif, datif, aux lieu et place du fâcheux ordre traditionnel. Placés après le nom, ces mêmes chiffres désignent le cas du nom employé sans article; les chiffres une fois soulignés marquent le pluriel; deux fois soulignés, le duel :

$ἐΠ^{4} = ἐς πόλιν,$
$Aθ^{2} = Ἀθηναίων,$
$^{4}Σ = τὼ στήλα.$

Après les verbes, ou plutôt après les signes qui les représentent, les exposants a, d, e, f, marquent respectivement les modes indicatif, impératif, infinitif et participe; s'ils sont soulignés, c'est que le verbe est au pluriel :

$K^{d} = καταθέντων,$
$K^{e} = καταθεῖναι.$

Une formule exceptionnelle est suivie d'un astérisque, etc. A l'aide de ces signes et d'environ 150 abréviations de mots ou d'expressions, W. Larfeld a pu constituer, sous une forme d'apparence algébrique, les principales formules employées dans les décrets attiques, du moins à titre de spécimens.

On a regretté parfois la rigidité excessive de cette notation : les lois épigraphiques, a-t-on objecté, ne sont que des usages, des traditions et rien de plus. Mais, si l'on réfléchit qu'il s'agit de noter ce qui est, nullement de déformer la réalité pour la soumettre aux brutales exigences d'un *canon* imaginaire ; de dégager, dans un texte épigraphique, l'élément constant de l'élément spécial à un texte donné ; de distinguer, comme nous le dirions aujourd'hui d'un papier administratif, la partie imprimée d'avance du blanc qu'il a fallu remplir, — on ne voit vraiment pas pourquoi l'on blâmerait cet intéressant effort de simplification et, en quelque sorte, d'analyse automatique. Qui ne sait combien la notation chimique a servi les progrès de la chimie théorique et, par consé-

quent, les progrès de la chimie appliquée ? Il y a là tout autre chose qu'une constitution d'indéchiffrables rébus. On n'en reconnaîtra que mieux les formules dédicatoires, les en-tête, les dispositifs des lois, décrets ou édits, les locutions ordinairement employées pour les décrets honorifiques, les considérants et les buts, les éloges, les entretiens au Prytanée, les collations de couronnes, les érections de statues, les privilèges conférés, les documents financiers ou juridiques.

***

Les courtes indications qui précèdent suffisent à montrer combien l'épigraphie grecque s'est développée de nos jours en tant que science ; ses progrès ont été aussi rapides qu'ils étaient tardifs, sans qu'on soit en droit de s'en étonner. Venant pour ainsi dire après l'épigraphie latine, elle a bénéficié, quelque diverses que fussent les matières, des améliorations réalisées ; d'autre part, comme un flot longtemps endigué qui triomphe à la fin d'obstacles séculaires, la science des inscriptions a repris sa course, impétueuse et irrésistible, quand l'affranchissement de l'antique Hellas et le contre-coup ressenti aussitôt jusque dans les provinces encore asservies la débarrassèrent à jamais de ses entraves les plus lourdes.

On a peine aujourd'hui, malgré tant d'efforts pour coordonner les recherches et enregistrer les résultats, on a peine à embrasser d'un regard la tâche accomplie : la difficulté est plus grande encore de saisir dans une synthèse sommaire le travail simultané des explorateurs et des instituts, des bulletins qui enregistrent au jour le jour, des Académies qui envoient les expéditions, des périodiques où se critique tout le butin de l'épigraphiste en campagne et de l'épigraphiste sédentaire, d'un Foucart et d'un Dittenberger, la charrue qui ouvre le sillon, la faucille qui moissonne, le grenier où s'accumulent des trésors. Comment, à plus forte raison, apprécier aussi en un rapide mémoire la valeur *alimentaire* de la moisson, les profits immenses qu'en a retirés déjà l'histoire des mots et

des idées, des lettres et des mœurs, des sciences et des religions, mais en même temps l'*humanité* même, s'il est vrai qu'à chaque nouvelle étape dans la connaissance de ce qui est, ou de ce qui fut, doit correspondre un progrès dans la connaissance de ce qui doit être; si l'esprit humain, en étendant son champ d'observation, développe d'autant sa valeur intellectuelle et morale; si l'on peut dire enfin que le γνῶθι σαυτόν de Delphes, formule antique de réaction contre des spéculations excessives et prématurées, ne saurait toujours suffire et doit se compléter par un γνῶθι τἄλλα sans mesure?

Il semble, en vérité, qu'on le comprenne chaque jour davantage et qu'on sache de mieux en mieux combien la science la plus désintéressée est, en somme, la plus avantageuse. On rechercha d'abord les inscriptions par l'effet d'une curiosité quelque peu puérile, comme des enfants s'amusent et s'intéressent à tout ce qui est nouveau pour eux : l'épigraphie grecque eut son enfance, une enfance qui dura longtemps et dont il n'est pas dit que nous ne gardions encore quelque chose. N'en médisons pas trop : cette curiosité fut à l'origine de toute science et Platon déjà le savait bien. Vint ensuite la période utilitaire, celle au cours de laquelle on chercha pour trouver un profit déterminé et prochain; c'est ainsi qu'en 1829 Philippe Le Bas, dans sa thèse *Sur l'utilité qu'on peut retirer de l'épigraphie pour l'intelligence des auteurs anciens*; que Letronne, étudiant (1842-48) les inscriptions de l'Égypte « dans leur rapport avec l'histoire politique, l'administration, les institutions civiles et religieuses de ce pays », songeaient surtout aux résultats. Ces résultats, il semble que depuis un demi-siècle on ait regardé comme le meilleur moyen de les obtenir le procédé qui consiste à n'y pas songer à toute heure, à traiter comme une fin en soi l'épigraphie grecque et les *Corpus* comme des lexiques, à pratiquer consciencieusement la règle *Age quod agis* (nous ne disons pas : *Ne sutor ultra crepidam*, tant la tâche propre de l'épigraphiste est à la fois ardue et noble!) : quant au reste,

ipse volens facilisque sequetur.

On se rend parfaitement compte que l'épigraphie, quel qu'en soit le développement dans le présent et dans l'avenir, est une science auxiliaire de l'histoire, un simple rameau du grand arbre de science aux fruits duquel nous goûtons de plus en plus ; mais c'est, elle aussi, un rameau d'or. Le temps est loin où Boeckh ne la considérait même pas comme une feuille distincte, comme une *discipline* spéciale ; personne toutefois n'a travaillé autant que lui à la rendre capable et digne d'en être une presque aussitôt.

Cet avenir dont, même à l'heure de sa mort (1867), il ne pouvait prévoir tout l'éclat, nous est-il permis aujourd'hui d'en définir et d'en déterminer les lignes essentielles pour la période qui va suivre? Nous espérons, certes, que l'achèvement des *Inscriptiones Graecae* et de leurs dépendances ne sera pas l'affaire d'un trop grand nombre d'années ; nous croirions volontiers que les suppléments s'y ajouteront sans faire éclater un cadre si judicieusement élargi ; mais que penser en présence des découvertes de Knossos et du reste de la Crète, qui reculent indéfiniment, dans l'aube des temps historiques, l'origine de l'écriture grecque et la date première des *inscriptiones antiquissimae*? Ne semble-t-il pas que l'horizon va s'étendre à l'infini et que l'affranchissement, trop lent à venir, du plus vieux sol hellénique, de la patrie de Zeus et de Minos, marquera une date aussi considérable que la libération de Délos et d'Athènes? La papyrologie, de si fraîche date, ne va-t-elle pas doubler le nombre des textes jusqu'ici connus ?

Quelle que puisse être l'abondance des nouvelles sources, on est armé désormais, à ce qu'il semble, pour les exploiter. On pratique les fouilles d'une manière plus savante et plus sage : la photographie en conserve indéfiniment les produits les plus fragiles ; les érudits sont installés à demeure sur la terre à conquérir. Les inscriptions de la Grèce antique débutaient souvent par les mots :

ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ

Travaillons, et disons comme elles !

S. Chabert.

SUR UNE PLAQUE DE CEINTURE

D'UN TUMULUS A BÉLIGNAT (AIN)

Dans le courant de l'année 1895, M. Gourmand, propriétaire à Bélignat (Ain), fit enlever de son champ, situé au lieu dit « aux Terraillets », un tumulus en pierres assez volumineux. Ce *murger*, comme on dit là-bas, se trouvait à quelques mètres de l'ancienne route allant de Montréal à Dortan. En suivant la dite route, on observe encore dans les champs, et à peu de distance, des murgers analogues, soit à droite, soit à gauche.

Le domestique chargé du travail rencontra, vers le centre du murger, des ossements et de petits bracelets en bronze auxquels il n'attacha que peu d'importance ; plusieurs de ces bracelets furent brisés ou dispersés, ainsi que les ossements. Heureusement, M. Gourmand, averti, surveilla la fin des travaux et c'est ainsi que furent encore récoltés et sauvés quelques fragments d'un crâne, une plaque de ceinture décorée au repoussé, les morceaux d'un grand anneau ou collier et enfin 7 bracelets sur les 32 qu'on avait trouvés.

Quand le murger fut enlevé, on fit des recherches dans l'aire qu'il occupait, mais ces fouilles ne donnèrent rien. Ce tumulus était donc la sépulture d'un seul homme. Son corps avait été couché là, revêtu de ses ornements, puis recouvert d'un gros tas de pierres.

Les fragments du crâne ne permettent guère d'observations. Pourtant il aurait été intéressant de savoir si ce crâne présentait les traces de la déformation artificielle, dite *macrocéphale*, que M. Chantre, le directeur du Muséum de Lyon, a observée sur des

crânes provenant des tumulus de Corveissiat (Ain) et de Voiteur (Jura)[1].

Collier. — Sur les sept morceaux du grand anneau ou collier, cinq sont pourvus d'une belle patine verte ; les deux autres ont été grattés et frottés pour mettre le métal à nu. En rajustant ces morceaux, on constate que le collier devait être à peu près circulaire. Le diamètre extérieur a $0^m,205$. La tige ou baguette de bronze employée est pleine et un peu irrégulière ; sa section serait, en général, une ellipse dont le grand axe, dans la direction du diamètre du collier, mesure $0^m,005$ et le petit axe, 1 millimètre environ de moins.

Si ce grand anneau était porté autour du cou, ce qui est probable, il ne devait pas être fermé pour qu'il fût possible, en l'ouvrant un peu, de le faire entrer par dessus la tête. Mais ne pouvait-il pas constituer un ornement de la chevelure, une sorte de diadème ? A tout hasard, nous émettons cette hypothèse, ne sachant pas si on l'a déjà proposée.

Bracelets. — L'examen des sept bracelets conservés montre qu'ils ne sont pas tous identiques, bien qu'ils aient tous $0^m,06$ de diamètre. Quatre donnent une section à peu près carrée de $0^m,001$ de côté environ ; chez les trois autres, la surface externe est un peu plus large. Ces bracelets étaient fermés ; ils ont la surface extérieure décorée de stries ou ciselures transversales groupées par huit sur une longueur de $0^m,004$, ces groupes étant à $0^m,006$ de distance.

Plaque. — La plaque rectangulaire mesure $0^m,468$ de longueur sur $0^m,157$ de largeur ; l'épaisseur en est de $0^m,001$ à peine, en moyenne. Cette mince feuille de bronze a été obtenue par martelage.

L'ensemble du décor, comme le montre la photographie ci-jointe (fig. 1), est constitué par sept bandes parallèles enfermées dans un cadre formé de trois filets, dont la plate-bande est un treillis. Ces bandes sont séparées par des séries de trois filets

1. E. Chantre, *Premier âge du fer*, p. 29.

sauf pour la bande médiane, où il n'y a que deux filets de part et d'autre. La largeur des bandes 1, 3, 5, 7 est de 0m,010 à 0m,012. Chacune est divisée, suivant sa longueur, en caissons rectangulaires qui ont, alternativement, 0m,02 et 0m,015, ce qui donne 12 caissons de 0m,02 et 11 caissons de 0m,015. Ces 11 caissons se correspondent sur les quatre bandes et tous présentent trois séries de deux filets verticaux, sauf vers la partie endommagée où il n'y a que deux séries de deux filets et par suite une bande verticale au lieu de deux; chacune des deux petites bandes comprises entre ces filets a pour décoration un motif de trois

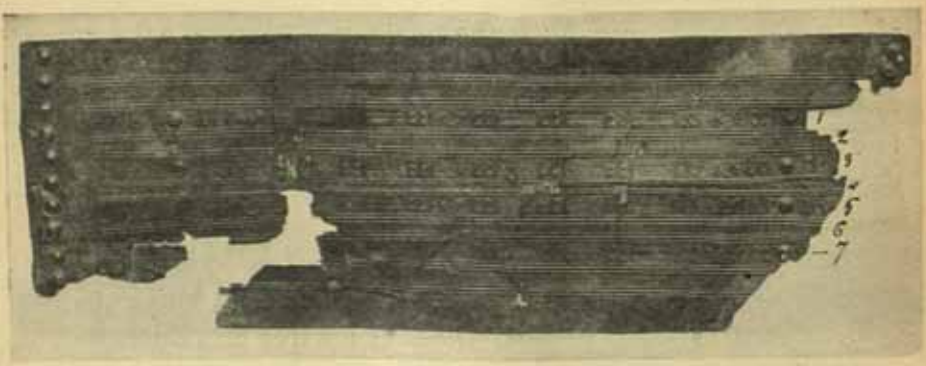


Fig. 1. — Feuille de bronze martelée.

jambages répété deux fois, parfois trois fois et obtenu, en relief, par percussion sur un poinçon.

En partant des deux extrémités de l'une des bandes 1, 3, 5, 7, et en avançant vers le centre, on constate que les cinq premiers caissons de 0m,02 portent le même décor symétrique, savoir : les deux extrêmes, le motif des trois jambages répété douze fois (quatre fois, sur trois lignes parallèles); les deux suivants, un bouton au centre avec les portions de diagonales figurées par des points ; les deux suivants, un losange réuni à des portions de diagonales ; les côtés du losange et les portions de diagonales sont constitués par deux filets et le motif des trois jambages est appliqué cinq fois. Dans les quatre caissons suivants, deux séries

de deux filets horizontaux partagent le caisson en trois bandes dont les deux externes sont couvertes de jambages verticaux ; la bande médiane porte le motif des trois jambages répété tantôt trois fois, tantôt quatre fois ; dans certains caissons, il a même été omis, ce qui est évidemment une négligence. Enfin les deux caissons de la partie centrale d'une bande ont pour décor l'un, le motif à losange, l'autre les trois petites bandes horizontales dont deux à jambages.

Ces quatre bandes, 1, 3, 5, 7, étant identiques ou à peu près, il y a ainsi, de chaque côté de la plaque, une ligne verticale de quatre boutons.

Examinons maintenant les trois bandes intermédiaires, 2, 4, 6. La bande médiane, 4, n'a que $0^m,003$ de largeur vers le centre ; mais cette largeur, par suite d'un défaut d'exécution, va en augmentant vers les extrémités. Le décor en est constitué par le motif des trois jambages reproduit 81 fois sur toute la longueur.

Les deux autres bandes, 2 et 6, n'ont que $0^m,005$ de largeur et la décoration consiste en une succession de trois points en relief placés en lignes droites, verticales, distantes de $0^m,003$ en moyenne, ce qui fait que ce motif, obtenu aussi par percussion sur un poinçon, est reproduit environ 150 fois sur toute la longueur.

Enfin, la plaque présente, suivant les deux grands côtés, une plate-bande unie et sans motifs de $0^m,02$ environ ; mais, sur les deux petits côtés, on observe une série de douze boutons à peu près mi-sphériques, en ligne droite, puis trois filets qui arrivent tout à fait sur le bord externe, arrondi et légèrement recourbé en dessous. Sur ces filets, qui occupent toute la largeur de la plaque, se trouvent six petits trous par lesquels cette plaque était rivée à la ceinture, laquelle était en cuir probablement.

Remarquons que, de cette symétrie, il résulte que la plaque n'a ni haut ni bas.

Un examen attentif des décors montre un assez grand nombre

de négligences dans l'exécution de l'œuvre. Ainsi plusieurs filets des bandes horizontales ne sont pas parallèles comme ils devraient l'être et parfois l'outil a fortement dévié, comme on l'observe du côté où la plaque est le plus endommagée. Le décor de neuf caissons n'est pas terminé ; il manque la série des jambages entre filets horizontaux ; dans d'autres, le motif des trois jambages est répété tantôt trois fois tantôt quatre fois. Deux caissons à bouton n'ont pas les points sur les diagonales comme les six autres ; ces points sont remplacés par le motif à jambages. Le caisson à losange central est très irrégulier. Enfin, si nous prenons le treillis du cadre, lequel a 0m,007 de largeur, nous constatons que les X dont il est formé et qui ont été obtenus en relief par percussion sur un poinçon, ne sont pas toujours placés l'un bien au dessous de l'autre ; en certains points il n'y a pas correspondance et par suite la série des carrés et demi-carrés qui devraient être produits n'est pas régulière.

Ces petites variations dans les décors montrent qu'il n'y a pas eu estampage proprement dit à l'aide d'une matrice. C'est un travail au repoussé sur les deux faces ; pour l'exécuter l'artiste a employé un certain nombre de poinçons.

En comparant le décor de cette plaque à celle de Corveissiat [1], on constate que ces décors ont beaucoup de points communs et, par suite, que ces deux plaques sont de la même époque et sortent peut-être du même atelier : la fin de l'*âge du bronze* et le *premier âge du fer*. Des observations de M. E. Chantre, il résulte que si l'on recherche, en dehors du bassin du Rhône, ces brassards et ces ceintures, martelés et repoussés, c'est dans les tumulus de la Suisse, du Wurtemberg, de la Bavière et du Tyrol qu'on en trouve d'analogues (Musées de Berne, Zurich, Stuttgart, Vienne [2]).

Il est bon de faire observer que le tumulus de Bélignat, comme beaucoup d'autres de la même région, n'a pas donné

1. E. Chantre, *Album du premier âge du fer*, pl. XXIV et XXIV *bis*.
2. E. Chantre, *Premier âge du fer*, p. 52.

d'armes, ce qui autorise à croire que ces populations du premier âge du fer étaient pacifiques, à la différence de celles que l'on trouve à l'époque suivante (époque de La Tène).

Emile Chanel,
Professeur au Lycée de Bourg,
Président de la Société des Naturalistes de l'Ain.

ENQUÊTE

SUR

L'ÉPIGRAPHIE CHRÉTIENNE D'AFRIQUE

III. — INSCRIPTIONS MÉTRIQUES (*suite*[1]).

— 194. Henchir Adjedj (région de Tebessa). — *C. I. L.*, VIII, 10698.

Justit[iae sedes, f]idei dom[us, aula pudoris],
[Haec est, quam cernit pietas], quam [pos]sidet om[nis],
Quae Pat[ris et Fili v]irtutibus i[nclyta gaudet],
[Auctoremque suum geni]toris [la]udibus (a)e[quat].

Inscription du VIe siècle, trouvée dans les ruines d'une église. Elle était gravée, en deux lignes et en lettres de 0^m^,085, sur une arcade dont on a découvert quatre pierres taillées en cintre, et qui surmontait soit la porte de l'église, soit l'entrée de l'abside. L'inscription, très mutilée, a été reconstituée par De Rossi, qui y a reconnu la reproduction d'une dédicace sur mosaïque placée à Rome dans l'abside de la Basilique Vaticane[2].

l. 2. — Ce vers peut se restituer aussi :

[Haec est quam cernis, pietas] quam [pos]sidet om[nis].

— 195. Aïn Ghorab (région de Tebessa). — *C. I. L.*, VIII, 10707-10708; 17615.

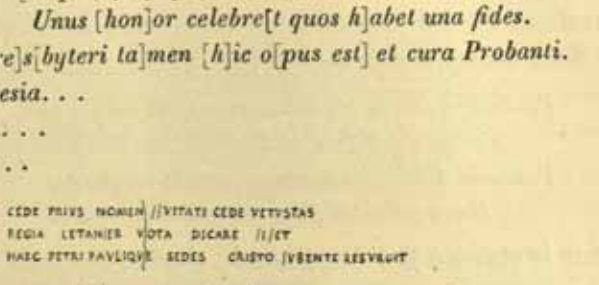
1. Voyez la *Revue archéologique* de 1903, 1904, janvier-février, mars-avril et mai-juin 1906.

2. De Rossi, *Bull. crist.*, 1879, p. 163; *Inscript. christ.*, t. II, p. 21; 47; 55; 145; 156. — Cf. Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 315; Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 157.

A *Cede prius nomen, [no]vitati cede vetustas,*
Regia l(a)etan[t]er vota dicare [l]i[b]et.
Haec Petri Paulique sedes Cristo [j]ubente resurgit.

B *Unu[m q]u(a)es[o pa]res, unum duo [sumit]e munus,*
Unus [hon]or celebre[t quos h]abet una fides.
[Pre]s[byteri ta]men [h]ic o[pus est] et cura Probanti.

✠ *Æclesia. . .*
✠ *Dom. . .*
✠ *tist. . .*



Dédicace métrique d'un sanctuaire des apôtres saint Pierre et saint Paul. Elle est gravée sur deux claveaux, qui appartenaient sans doute à l'arcade d'une abside. Le claveau A est brisé en deux; le claveau B, en trois. L'inscription se rapporte à une restauration de l'église par le prêtre Probantius (B, l. 3). Comme l'a montré De Rossi, c'est en grande partie la reproduction d'une dédicace romaine placée dans la basilique de Saint-Pierre-aux-Liens sous le pontificat de Sixte III (432-440)[1]. En conséquence, l'inscription d'Aïn Ghorab ne peut être antérieure au milieu du ve siècle; elle date probablement de la fin de ce siècle, ou du vi[e].

A. — Les deux premiers vers et le début du troisième sont une copie exacte de la dédicace romaine. Le versificateur africain a terminé comme il a pu, et démesurément allongé le troisième vers. Voici le second distique de l'inscription de Saint-Pierre-aux-Liens:

Haec Petri Paulique simul nunc nomine signo
Xystus apostolicae sedis honore fruens.

1. De Rossi, *Bull. crist.*, 1878, p. 14; *Inscript. christ.*, t. II, p. 110 et 134. — Cf. Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 912; Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 159.

B. — Ici encore, les deux premiers vers sont une copie littérale de la dédicace romaine. La seule variante est *celebret*, au lieu de *celebrat*. Le poète africain a remanié le troisième vers pour y introduire le nom du prêtre Probantius, auteur de la restauration. La dédicace de Saint-Pierre-aux-Liens se termine par les deux distiques suivants :

Presbiteri tamen hic labor est et cura Philippi,
Postquam Effesi(= Ephesi) Chr(istu)s vicit utrique polo,
Praemia discipulis meruit vincente magistro,
Hanc palmam fidei rettulit inde senex.

Sur le claveau B d'Aïn Ghorab, chacun des trois vers est suivi d'une croix grecque et d'un autre fragment d'inscription. On admet généralement que ces fragments sont le début de trois autres vers. *A priori*, c'est assez vraisemblable. Notons cependant que, sur le claveau A, chaque ligne comprend un seul vers; on devrait donc supposer que les lignes étaient deux fois plus longues sur le claveau B, et la supposition ne va pas sans difficulté. En outre, si l'on rattache l'un à l'autre les trois fragments déchiffrés dans la partie droite du claveau B, et si dans la seconde ligne on donne à M la valeur de NA (= NA), on est surpris de lire : *Æclesia Donatist...*; ce qui pourrait s'interpréter *Ecclesia Donatist[is erepta]*, ou quelque chose d'approchant. Si cette lecture pouvait se justifier, la dédicace d'Aïn Ghorab aurait un tout autre sens que celle de Saint-Pierre-aux-Liens : il s'agirait d'une église reprise sur les Donatistes. Malheureusement, l'on ne saurait contrôler cette hypothèse; la pierre semble perdue, et l'on ne peut dire quelle était, à droite, l'importance de la lacune.

— 196. Aïn Ghorab. — *C. I. L.*, VIII, 2220 (= *Additam.*, p. 948); 17614.

☩ *[C]ur, homo, miraris? D(e)o jubante meliora videvis.*

Hexamètre barbare qui termine la dédicace en prose d'une chapelle du martyr Emeritus. Nous donnerons plus loin le texte complet de cette inscription.

Jubante = juvante. — Videvis = videbis.

— 197. Mascula (Khenchela). — *C. I. L.*, VIII, 2245 ; 17671 ; Gsell, *Bull. des Antiquaires de France*, 1895, p. 170-171 = Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 1807.

✠ *Haec quoqu[e pr]aefectus construxit mœn[ia] Thomas,*
Sed decus his aliud melioris roboris addens,
Tiberiam [d]ixit de nomine Caesaris urbem.

✠ *Domino Chr(ist)o a(d) | jubante s(uos), pos(uit), co(n)firmante i(m)p(e)r(atore) d(omino) i(nvictissimo) Tiberio A(u) | g(u)s(to), Gennad[i]o m(a)g(istro) m(i)l(itum), Arpag[io] duci, Bigor tr(i)b(u)n(u)s.*

Inscription relative à la restauration des murs de Mascula, sous le règne de l'empereur Tibère Constantin (578-582). Elle est gravée, en lettres de 0m,06, sur une pierre haute de 0m,65, large de 1m,10. Cette pierre est brisée en deux morceaux; le fragment de gauche était connu depuis longtemps; le fragment de droite a été découvert il y a une dizaine d'années, et publié par M. Gsell.

Le document se compose lui-même de deux parties : au début, trois hexamètres, précédés d'une croix grecque, et suivis d'une autre croix; depuis le milieu de la ligne 5, une dédicace en prose, où la plupart des mots sont abrégés.

La date du document peut être fixée avec une assez grande précision. Gennadius, qui est mentionné à la dernière ligne, fut nommé *magister militum Africae* en 578, et il fut rappelé par Tibère Constantin en 580[1]. C'est donc en 578 ou 579 que fut gravée la dédicace.

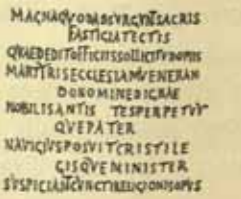
1. Jean de Biclar, *ad ann. 578.* — Cf. Diehl, *L'Afrique byzantine*, p. 597.

l. 1. — D'après ce vers, Thomas fut préfet du prétoire d'Afrique en 578-579. Il avait exercé les mêmes fonctions en 565, et, à ce titre, il avait construit ou restauré la citadelle de Thubursicum Bure (Teboursouk)[1].

l. 3. — Ce vers nous apprend que la ville de Mascula a porté quelque temps le nom de *Tiberia*, du nom de l'empereur Tibère Constantin.

Dans la dédicace en prose : XPO = *Chr(ist)o* — *Aiubante* = *adjuvante*. — *Confirmante* est la formule ordinaire pour désigner l'approbation impériale. — Gennadius, *magister militum* de 578 à 580, fut exarque d'Afrique de 591 à 598[2]. — *Duci* = *duce*. — *Bigor* = *Vigor*. — Nous ne savons rien sur les deux personnages mentionnés à la fin de l'inscription : le *dux* Arpagius, et le tribun Vigor.

— 198. Rusicade (Philippeville). — *C. I. L.*, VIII, 19913 = Bücheler, *Carmina epigraphica*,, n. 909 = *Marbres antiques du Louvre*, n. 3017.



Magna quod adsurgunt sacris fastigia tectis,
Quae dedit officiis sollicitudo piis,
Martyris ecclesiam venerando nomine Dignae
Nobilis antistes perpetuu(s)que pater
Navigius posuit, Cristi legisque minister.
Suspiciant cuncti religionis opus.

Dédicace en trois distiques, relative à la construction, par

1. *C. I. L.*, VIII, 1434; Coripp., *In laudem Justini*, I, 18. — Cf. Diehl, *L'Afrique byzantine*, p. 462 et 597.
2. Diehl, *L'Afrique byzantine*, p. 597; *C. I. L.*, VIII, 12035.

l'évêque Navigius, d'une église dédiée à la martyre Digna. L'inscription, aujourd'hui au Louvre, est gravée, en lettres de 0m,025 et en dix lignes, sur une dalle de marbre, large de 0m,48, haute de 0m,42; elle paraît dater de la fin du IVe siècle. La dalle a été trouvée près de l'église française, au milieu des ruines d'un édifice. A dix mètres de là, on a déblayé une mosaïque ornementale, de quatre mètres de côté; cette mosaïque recouvrait un tombeau, qui contenait un squelette de femme et quatre clous. On ne peut dire si les ruines sont celles d'une basilique, si le squelette est celui de la martyre Digna, si les clous sont des instruments de torture ou des talismans[1].

l. 1. — Le *quod* dépend de *posuit* (l. 5); la proposition subordonnée joue dans la phrase un rôle analogue à celui du complément direct *ecclesiam* (l. 3).

l. 3. — La martyre Digna est inconnue; c'est probablement une sainte locale. — *Venerando nomine*, jeu de mots sur le nom de *Digna*.

l. 4. — *Antistes*, *pater*, titres donnés alors aux évêques.

l. 5. — Navigius est inconnu; c'est évidemment un évêque de Rusicade.

— 199. Sitifi (Sétif). — *C. I. L.*, VIII, 8481 (= *Addtam.*, p. 972) = Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 288.

[Fulgida conscendens], *terra[e]ni sidera regni*,
[Imperiu]m de[dic]ans armorum fulmina [co]ndit,
[Placidiae] gra[ndis tu]tela, *Valentinianu[s]*.
[Pace fruens doctam exerc]et Theodosius artem.

Dédicace métrique en quatre hexamètres, où sont mentionnés

1. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 248-249.

Valentinien III et Théodose II (425-450). Elle était gravée, en lettres de 0m,08, sur une plaque de marbre, haute de 0m,53, qui ornait sans doute le piédestal d'un groupe de deux statues représentant les deux empereurs. De cette plaque, on a retrouvé jadis quatre fragments, qui donnent la fin des vers ; la restitution proposée par De Rossi est ingénieuse, mais, naturellement, hypothétique. La dédicace paraît dater de 425, année où Valentinien III devint empereur sous la tutelle de Placidie.

l. 1. — Bücheler propose de restituer : *Terra* [*Libyssa colit Roma*]*ni sidera regni*. Il est difficile d'accepter cette restitution : les copies du document indiquent plusieurs lettres effacées avant *terra*.

l. 2. — Ce vers contient sans doute une double allusion à l'avènement de Valentinien III en 425 et à la défaite du tyran Johannes.

l. 3. — Le premier hémistiche mentionnait probablement Placidie, tutrice de Valentinien III et régente de l'empire.

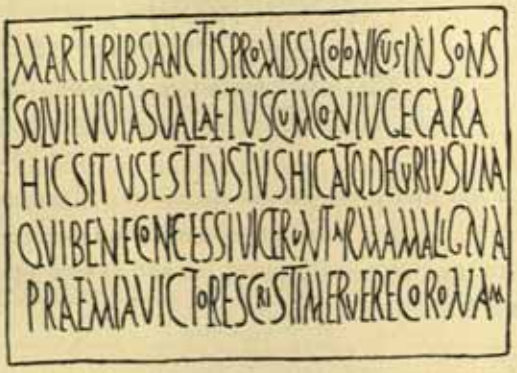
l. 4. — Allusion aux goûts pacifiques et tout littéraires de Théodose II, surnommé *le Calligraphe*. — A la fin de la dédicace est représentée une palme.

— 200. Sitifi (Sétif). — *C. I. L.*, VIII, 8634 = Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 317.

Martirib(us) sanctis promissa Colonicus insons
Solvit vota sua laetus cum conjuge cara.
Hic situs est Justus, hic atq(ue) Decurius una,
Qui bene confessi vicerunt arma maligna,
Praemia victores Cristi meruere coronam.

Dédicace d'un monument élevé aux martyrs Justus et Decurius, en vertu d'un vœu, par un certain Colonicus. Elle était gravée, en cinq lignes et en lettres de 0m,07, sur une table de pierre, longue de 0m,75, large de 0m,55, épaisse de 0m,25. On ne peut dire à quelle sorte de monument se rapportait l'inscription. Le *Hic situs est* du troisième vers semble annoncer un tombeau ;

mais, d'après le *Solvit vota sua* du second vers, nous croirions plutôt qu'il s'agit d'une chapelle contenant des reliques des deux martyrs.



l. 1. — Ce Colonicus est inconnu.

l. 2. — On ne saurait déterminer si le mot *cara* est un nom propre, nom de la femme de Colonicus, ou si c'est une simple épithète.

l. 3. — Justus et Decurius sont probablement des martyrs locaux, victimes de la persécution de Dioclétien. Nous connaissons un martyr Justus à Thuburbo[1].

— 201. Sitifi (Sétif). — *C. I. L.*, VIII, 8634 = Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 687.

Hic jacet antistes s(an)c(tu)sque Novatus,
✠ *Ter denos et VII sedis qui meruit annos.* ✠
Precessit die X Kal(endas) sept(em)b(res, anno) pr(o-vinciae) CCCCI.

Épitaphe de l'évêque Novatus, datée de l'an 401 de l'ère maurétanienne, soit 440 de l'ère chrétienne. L'inscription, gravée en cinq lignes dans un cartouche à queues d'aronde, se compose de deux hexamètres barbares et d'une formule en prose; à droite et à gauche, une croix grecque. L'évêque Nova-

1. *Martyr. Hieronym.* III, K. aug.

tus est connu par divers documents; il assista en 411 à la conférence de Carthage[1]; il fut, au concile de 419, *legatus provinciae*

Sitifensis[2]. Il est mentionné dans les lettres d'Augustin, dont il fut sans doute l'un des correspondants[3]. L'inscription de Sétif nous apprend que Novatus, mort en 440, avait été évêque de Sitifi pendant trente-sept ans, de 403 à 440.

— 202. Rusucurru (Tigzirt). — Gavault, *Etude sur les ruines romaines de Tigzirt*, Paris, 1897, p. 46.

La[bor]ibus ex ult[imis] nomen non [supere]st umquam;
Hic lab[or] est cœptis, sed finis cuncta decorat.

Mosaïque de la grande basilique de Tigzirt, dans la première travée du bas-côté droit; lettres blanches sur fond noir. La dédicace, en *quasi versus*, se compose de deux hexamètres barbares, morcelés en six lignes. Elle est enfermée dans un cadre octogonal, au centre d'une grande étoile à huit pointes qui est constituée par deux carrés entrelacés, et à laquelle fait pendant une autre étoile. Ces deux étoiles sont les motifs principaux

1. Mansi, *Concil.*, IV, 125.
2. *Ibid.*, IV, 433; 437; 508.
3. Augustin, *Epist.* 84 et 229.

d'un tableau ornemental, entouré de bordures rectangulaires où les losanges alternent avec les croix gammées. Les vides laissés par les étoiles sont remplis, aux angles, par des vases ansés; au milieu, par un losange et deux demi-rosaces ornées de croix tressées et de fleurs.

Le sens de l'inscription paraît être : On s'illustre moins en terminant un édifice qu'en le commençant, et pourtant l'on n'y a pas moins de mérite.

— 203. Rusucurru (Tigzirt). — Gavault, *Etude sur Tigzirt*, p. 47.

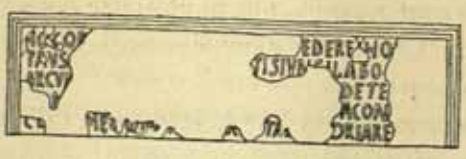
Non opus est c[æp]tis, cum fa[uste] cuncta prov[en(i)unt]; Co[n]plevitqu[e] nem(o) dignum, ni qu(i)evit, honorem.

Dédicace sur mosaïque, dans la première travée du bas-côté droit de la basilique de Tigzirt. Comme la précédente, à laquelle elle fait pendant, elle est enfermée dans un cadre octogonal, au centre d'une étoile à huit pointes. L'inscription, disposée sur sept lignes, comprenait également deux hexamètres; la restitution que nous proposons est, d'ailleurs, très hypothétique. Cette dédicace paraît avoir eu à peu près le même sens que la précédente : il est inutile d'entreprendre la construction d'un nouvel édifice, quand il suffit de terminer un édifice déjà commencé; en pareil cas, on doit savoir se tenir tranquille.

— 204. Rusucurru (Tigzirt). — Gavault, *Etude sur Tigzirt*, p. 49.

Hoc op[us] . . . . . *ederet ho[norem]*
Paus . . . . . *tis junct(a) labo[ri]*
Arcum. . . . . *[gau]dete* . . .

. . n . . . . . [di]acon[us. . .]
cl. . .mec . . . tal[i gl]oriare [labore]



Dédicace sur mosaïque, dans la deuxième travée du bas-côté droit de la basilique de Tigzirt. Elle se composait de cinq hexamètres, dont il reste seulement quelques débris, au commencement et à la fin des vers. A en juger par les premiers mots (l. 1 : *Hoc opus*), elle devait mentionner un donateur : peut-être un diacre (l. 4), qui avait fait exécuter la mosaïque de la travée correspondante (l. 3 : *arcum*). Au-dessous de l'inscription est représenté le Vaisseau de l'Église, suivi d'une barque, et se dirigeant sur des étoiles; dans chacune des embarcations, un rameur. Tableau et inscription ont un cadre commun, identique à celui de la première travée, une bordure où alternent les croix gammées et les losanges.

— 205. Rusucurru (Tigzirt). — Gavault, *Etude sur Tigzirt*, p. 50.

. . . . . .co[nt]inet u[num]
. . . . . *Dei* [v]ot[a] j[uvabit]
. . . . . [l]aude trium[pha]t
. . . . . [votum cum c]onjuge complet
5 [Et merita gauden]s ex[su]ltat laude Severus.

Dédicace sur mosaïque, dans la troisième travée du bas-côté droit de la basilique de Tigzirt. Comme dans la travée précédente, la décoration comportait deux parties, enfermées dans un même cadre à losanges et à croix gammées : une scène figurée, dont il

reste un arbre et l'arrière-train d'une panthère; une inscription de cinq hexamètres. Cette inscription est également très mutilée; seule, la fin des vers s'est conservée partiellement, et notre restitution est le plus souvent hypothétique. Il était question probablement d'un donateur nommé Severus (l. 5), qui, en vertu d'un vœu, et avec sa femme (l. 4), avait contribué aux frais de la décoration en mosaïque.

— 206. Rusucurru (Tigzirt). — Gavault, *Etude sur Tigzirt*, p. 54.

Débris d'une dédicace métrique sur mosaïque, dans le bas-côté gauche de la basilique de Tigzirt. L'inscription était enfermée dans un cadre octogonal, et devait comprendre deux hexamètres (Voyez plus haut, n. 202-203).

l. 1. — . . . ΓMS . . .
l. 4. — . . . ΛVS . . .
l. 5. — . . . . SI . . .

— 207. Rusucurru (Tigzirt). — Gavault, *Étude sur Tigzirt*, p. 54.

Mosaïque dans le bas-côté gauche de la basilique. Débris d'une dédicace métrique, enfermée comme la précédente dans un octogone.

l. 1. — HAEC . . . . .
l. 2. — QVAE CLAR . . . .
l. 3. — ΛΛ . . . . .

— 208. Rusucurru (Tigzirt). — *C. I. L.*, VIII, 20727 = Gavault, *Etude sur Tigzirt*, p. 54.

Mosaïque dans le bas-côté gauche de la basilique de Tigzirt. Dans un cadre uni, qui occupait probablement toute la largeur du bas-côté, débris d'une dédicace métrique de cinq vers; lettres de 0m,13 en cubes blancs sur fond noir.

l. 1. — . . . . . VR
l. 2. — . . . [*liben*]S ANIMO . . . . . ANT
l. 3. — . . . . LOS MERIT . . . . . ET

l. 4. — . . . . . [*d*]EVOT(*u*)S . . . . .
l. 5. — . . . . . E . V . . . . . NLA

— 209. Rusucurru (Tigzirt). — Gavault, *Etude sur Tigzirt*, p. 55.

[*Inceptum, nati, posthac conp*]*lete labo*[*rem*].
[*Munus ubique pium cunctos laud*]*etur in an*[*nos*].
[*Talia donantem manet illic gl*]*oria dign*[*a*].
[*Quaerite corde pio caelum pau*]*cisque tesel*[*lis*].

Dédicace sur mosaïque, dans le bas-côté gauche de la basilique de Tigzirt. L'inscription devait se composer de cinq hexamètres; le fragment conservé donne partiellement le dernier hémistiche de quatre des vers. Notre restitution est naturellement tout hypothétique.

l. 4. — Le dernier mot devait se rapporter à la décoration en mosaïque (*tesellare*).

— 210. Rusucurru (Tigzirt). — Gavault, *Etude sur Tigzirt*, p. 55.

Cerni[*s*]. . . . . .

Débris d'une dédicace métrique sur mosaïque, dans le bas-côté gauche de la basilique de Tigzirt; lettres noires sur fond blanc. Au-dessous était représenté un labyrinthe; au dessus, un agneau dans une couronne ouverte. D'après la disposition du cadre, l'inscription qui commençait par *Cernis* devait se rapporter au tableau inférieur; elle devait avoir pour objet d'expliquer aux fidèles le sens mystique du labyrinthe, symbole de la vie terrestre. Elle comprenait au moins deux lignes : probablement cinq hexamètres, comme la plupart des dédicaces précédentes.

— 211. M'lakou (en Kabylie). — Gsell, *C. R. de l'Acad. des Inscript.*, 1901, p. 170.

*Praesidium aeternae firmat prudentia paci*S,
*Rem quoque romanam fida tutat undique dextr*A,
*Amni praepositum firmans munimine monte*M,
E *cujus nomen vocitavit nomine Petra*M.
*Denique finitimæ gentes deponere bell*A
*In tua concurrunt cupientes foedera, Samma*C,
V*t virtus comitata fidem concordet in omn*I
*Munere, Romuleis semper sociata triumfi*S

Dédicace sur pierre, trouvée à M'lakou, sur la rive droite de l'Oued Sahel, à vingt-cinq kilomètres environ au Sud-Ouest de Tubusuctu (Tiklat). Les premières et les dernières lettres des huit hexamètres donnent le double acrostiche *Praedium Sammacis*. L'inscription, qui date de la seconde moitié du IVe siècle, est relative à Sammac, un chef indigène (l. 6), et à son château de Petra (l. 4). Sammac, fils de Nubel, était le frère de Firmus, de Gildo, de Maczezel, de Dius, de Mazucan; il fut plus tard assassiné par Firmus. Il avait fait construire le *castellum* de Petra sur un rocher qui dominait le confluent de l'Oued Sahel et de l'Oued Seddouk, et qui joua un rôle dans la campagne du comte Théodose contre Firmus [1].

l. 1-2. — Allusion à la politique de Sammac, fidèle allié des Romains. Cf. l. 8.

l. 3-4. — Allusion à la forte position stratégique de Petra, qui commandait la vallée de l'Oued Sahel.

l. 5-6. — Ces *finitimae gentes* sont évidemment les indigènes de Kabylie, tenus en respect par le château de Petra, et ralliés par Sammac à l'alliance romaine.

— 212. Ménerville. — *C. I. L.*, VIII, 9011; Gsell, *Observations géographiques sur la révolte de Firmus*, Constantine, 1903, p. 7-9.

Spes in [nom(ine) D]ei! Per te, Nu[b]el, ista videmus.
Firme possideas cum tuis! B(onis) b(ene)!

1. Ammien Marcellin, XXIX, 5, 11-12. — Cf. Gsell, *Observations géographiques sur la révolte de Firmus*, Constantine, 1903, p. 2.

Dédicace d'un château-fort, découverte au lieu dit *Souma*, à un kilomètre au sud-est du Col des Beni-Aïcha. Le château, dont les ruines ont aujourd'hui disparu, avait cinquante mètres de long, quarante mètres de large, et était flanqué de tours. Au-dessus de la porte était gravée en cinq lignes l'inscription métrique; elle a été ingénieusement restituée par M. Gsell, qui y a reconnu un distique en *quasi versus*. Lettres de 0m,04-0m,05.

L. 1. — Nubel était un prince indigène, père de Firmus, de Gildon, de Maczezel, de Sammac (voyez plus haut, n. 211). Il avait probablement pour résidence le château-fort dans les ruines duquel a été trouvée l'inscription. Non loin de l'emplacement de ce *castellum*, à trois ou quatre kilomètres du Col des Beni-Aïcha, on a récemment découvert un grand mausolée construit à l'époque chrétienne par une dynastie indigène [1].

L. 2. — *Firme*. Comme l'a remarqué M. Gsell, il y a sans doute ici un jeu de mots : *firme* paraît être à la fois un adverbe, équivalent de *firmiter*, et le vocatif du nom de *Firmus*, fils de Nubel et héritier du *castellum*.

— 213. Rusguniae (Matifou). — Chardon, *Bull. du Comité*, 1900, p. 141; pl. V.

. . . . . [*s*]*uo sumptu*. . . .
. . . . . [*ci*]*rcumdat* . . . . . .
. . . . . *sim fal*[*l*]*ente r* . . . .
. . . . . *m pauci penetralia condere*. . . .
. . . [*q*]*uae coeunt* [*la*]*tere ex utroque decente*[*s*]
. . . [*p*]*raescrips*. . . . *metis finis orsa dedisse*
. . . *men, memo*[*ran*]*de mihi, cantabere sem*[*per*]
. . . *te*. . . [*v*]*alebis atque o* . . . . . .
. . . . . *ne prov* . . . . . .
. . . . . *a corona* .

1. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 412-417.

Dédicace sur mosaïque, dans le chœur de la grande basilique de Matifou, devant le mur vertical du *béma* de l'abside. Le champ du tableau mesurait 5m,20 sur 2m,85; il était encadré par une grecque et séparé du mur d'abside par deux rangées d'amphores aux tons roses ou rouges. L'inscription, aujourd'hui très mutilée, comptait au moins dix hexamètres. Lettres de 0m,18, en cubes blancs et bleus.

L. 1. — *Suo sumptu*. Il s'agit probablement d'un donateur, qui avait fait exécuter à ses frais une partie de la décoration en mosaïque.

L. 5. — Ce vers visait peut-être les sacristies, aménagées à droite et à gauche de l'abside (*latere ex utroque*).

On a trouvé encore dans la basilique de Matifou, dans la nef centrale, près du mur de façade, des débris insignifiants d'une autre inscription métrique [1].

— 214. Sidi-Ferruch. — *C. I. L.*, VIII, 9271.

A-B — *Pax intran*[*ti istam*] *jan*[*uam, pax et reme*]*anti.*
C — [*Hic Domin*]*o nostro placens Sabina, beato*
[*Lauren*]*tio martiri votum reddidit, etc.*

Inscriptions d'un dallage en mosaïque (4m,79 sur 2m,72), dans une chapelle; lettres de 0m,11, noires sur fond blanc. Nous reproduirons ailleurs l'ensemble de ces inscriptions, qui datent de la seconde moitié du ve siècle; nous en donnons seulement ici la partie métrique.

A-B. — Il ne semble pas douteux que ces deux fragments sont les débris d'un même hexamètre : souhait de paix, adressé aux fidèles qui entraient ou sortaient. L'inscription était accompagnée de représentations figurées : notamment, une panthère poursuivant une gazelle au milieu des palmiers.

C. — Inscription assez complexe (ex-voto à un martyr; achèvement d'un édifice; épitaphe d'un certain Januarius). Elle com-

1. Chardon, *Bull. du Comité*, 1900, p. 138 et 142; Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 225.

mençait par un hexamètre, d'ailleurs incorrect, et continuait en prose. Sabina, qui est mentionnée dans l'hexamètre, était la mère ou la femme de Januarius; c'est probablement elle qui avait fait construire la chapelle et l'avait placée sous la protection d'un martyr.

(*A suivre.*)

Paul Monceaux.

BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 23 MARS 1906.

M. le Ministre de l'Instruction publique adresse à l'Académie un rapport sommaire de M. de Morgan sur sa nouvelle campagne de fouilles en Perse. Parmi les objets découverts, il faut signaler principalement une sépulture achéménide renfermée dans une cuve de bronze analogue à celle qui figure dans les collections du Louvre ; une énorme stèle de grès portant sur ses deux faces une longue inscription anzanite en deux colonnes et brûlée dans l'incendie de Suse ; une pierre portant un texte en caractères proto-anzanites qui remonte à une très haute antiquité ; quelques cylindres très archaïques, etc.

M. Paul Foucart continue la seconde lecture de son mémoire sur Didymos.

M. Saglio, au nom de la commission du prix Fould, annonce que ce prix est décerné à M. Henri Lechat, pour ses deux ouvrage intitulés : *La sculpture attique avant Phidias* et *Au Musée de l'Acropole d'Athènes*.

M. Pottier communique une note de M. Pierre Paris, correspondant de l'Académie, sur le trésor de Javéa (Espagne). Ce trésor se compose d'un bandeau, de colliers et de pendeloques d'or, qui offrent des comparaisons intéressantes à faire avec les parures portées par les statues de femmes de Cerro de los Santos. M. Paris croit à une fabrication due à des artistes grecs et en particulier attiques, s'exerçant d'après des modèles indigènes. M. S. Reinach conteste le caractère grec de ces bijoux.

M. Clermont-Ganneau étudie un fragment d'inscription bilingue, grecque et nabatéenne, qui vient d'être découvert, d'une façon bien inattendue, à Milet et publiée par MM. A. Wiegand et Mordtmann dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des sciences de Berlin (1906, p. 260), malheureusement sans reproduction figurée. Il critique la lecture et l'interprétation proposées par M. Mordtmann et pense qu'il s'agit, en réalité, d'une dédicace faite au Zeus Dusaris, le grand dieu national des Nabatéens, pour le salut d'un roi Obodas par l'épitrope ou premier ministre de celui-ci, portant, en cette qualité, le titre officiel de frère du roi. Le nom mutilé et douteux du personnage est peut-être à lire *Choullai*. Le document s'éclairerait ainsi d'une vive lumière historique ; car on aurait alors affaire au fameux *Syllæus*, épitrope d'Obodas II (25-9 a. C.), ennemi acharné d'Hérode, et qui avait fait le voyage de Rome pour plaider sa cause auprès d'Auguste. Il avait pu toucher à Milet et y élever un monument votif pour le succès de sa mission, — acte de piété qui d'ailleurs ne lui réussit guère, puisqu'il fut finalement condamné à mort par l'empereur sur le réquisitoire de Nicolas de Damas.

SÉANCE DU 30 MARS 1906

M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, un texte

curieux trouvé récemment entre La Goulette et Radès, sur le bord du lac de Tunis, à la saline « la Princesse ». Il s'agit d'un tarif établi pour le passage d'un bac, genre de document peu commun ; malheureusement l'inscription est très mutilée de la fin. La monnaie indiquée par l'abréviation FL paraît être le *follis*, petite monnaie de bronze en usage dès le IIIe siècle p. C., mais surtout très répandue depuis Constantin et dont le nom revient plusieurs fois dans les textes relatifs à l'Afrique.

M. Héron de Villefosse communique ensuite, de la part du Dr Carton, l'empreinte d'un plomb de bulle recueilli à Carthage par un Arabe. Ce plomb porte le nom de Fortunius qui était évêque de Carthage au milieu du VIIe siècle, car il prit part au concile de 655. Le nom du même prélat a été retrouvé sur un autre plomb de bulle, signalé dès 1887 par le P. Delattre, mais qui fut volé il y a quelques années au Musée Lavigerie : il portait d'un côté le nom de Fortunius et de l'autre les lettres RG || VI. Après quelque hésitation, on reconnut qu'il fallait transcrire *r(e)g(io) sexta*. L'église de Carthage était donc divisée comme celle de Rome en régions ecclésiastiques. Plusieurs de ces régions sont mentionnées dans les Actes des Conciles et dans les inscriptions. Mais jusqu'ici on n'avait encore rencontré aucune indication de la *prima regio* ; le plomb signalé par M. Carton vient heureusement combler cette lacune. Il est vraisemblable que ces régions ecclésiastiques étaient au nombre de sept comme celles de Rome, mais on ne connaît encore aucune mention de la *regio septima*.

M. Philippe Berger communique une inscription découverte par le R. P. Delattre. Cette inscription, tracée en caractères très fins sur le rebord d'une corniche en pierre, est la dédicace d'un autel au dieu Sadrafa, dans lequel M. Clermont-Ganneau a reconnu tout de suite le dieu Satrapès, déjà trouvé par lui sur des monuments tant de Grèce que de Syrie. L'inscription se termine par la date, indiquée comme d'habitude par les noms des deux suffètes éponymes, Adonibaal et Adonibaal fils de Bomilcar. La présence du dieu Sadrafa à Carthage est d'un haut intérêt ; il faut espérer que l'explication de la fin de la première ligne contribuera à éclaircir le mystère qui entoure encore ce nom divin.

M. Paul Foucart continue la seconde lecture de son mémoire sur Didymos.

M. Senart présente quelques spécimens des plans et photographies rapportées par M. Dufour des travaux d'exploration du Bayon à Angkor qu'il a exécutés en 1904 avec des subventions de l'Académie et l'aide de l'École française d'Extrême-Orient. Il fait valoir l'énorme travail fourni par le missionnaire de l'Académie pendant les longs mois qu'il a consacrés à sa tâche. Il insiste sur l'intérêt capital que présente pour l'archéologie orientale la connaissance exacte et complète du monument reconnu pour le plus important et le plus beau spécimen de l'art khmer, sur les indications inestimables que fournira à l'histoire l'étude de ces longues séries de bas-reliefs qui présentent sous ses aspects les plus variés la vie du Cambodge dans le IXe siècle. Les reproductions sont vraiment admirables. Il est de l'honneur de la science française que toutes facilités soient données à M. Dufour pour mettre au point ses vastes recherches et pour en préparer la publication.

M. l'abbé J.-B. Chabot lit une note sur une mosaïque découverte à Edesse en 1901. Cette mosaïque, qui décorait un tombeau, date de la fin du IIIe siècle. Elle représente le propriétaire du tombeau et cinq autres personnages de sa famille. Elle est accompagnée d'inscriptions syriaques qui présentent un certain intérêt pour l'onomastique araméenne et pour l'histoire de l'écriture syriaque.

SÉANCE DU 6 AVRIL 1906.

La prochaine séance est avancée, en raison du vendredi saint, au mercredi 11 avril.

M. Cagnat, président, annonce que M. le commandant Donau a découvert dans le Sud tunisien de nouveaux monuments relatifs à l'arpentage exécuté aux environs des chotts sous Tibère.

M. Héron de Villefosse rappelle que, par une lettre adressée à M. le Secrétaire perpétuel, le R. P. Delattre avait offert au Musée du Louvre un des grands sarcophages exhumés des nécropoles de Carthage. L'administration des Musées, jugeant qu'il y aurait un véritable intérêt scientifique à posséder non pas un, mais deux des sarcophages anthropoïdes désignés à son choix par le P. Delattre, chargea M. Héron de Villefosse d'exprimer ce désir au savant explorateur : la réponse, toute favorable, ne s'est pas fait attendre. — M. Cagnat, président, charge M. de Villefosse d'exprimer au R. P. Delattre les remerciements de l'Académie.

M. Besnier, professeur adjoint à l'Université de Caen, fait une communication sur la géographie économique du Maroc dans l'antiquité. Il énumère les productions naturelles de la Maurétanie Tingitane, en indiquant leur répartition territoriale. Il montre ensuite avec quels pays étrangers cette contrée se trouvait en relations d'échanges et quel était le caractère des établissements que les Carthaginois et les Romains y avaient fondés. — MM. Joret et Cagnat présentent quelques observations.

M. B. Haussoullier signale une importante découverte épigraphique faite à Milet par M. Th. Wiegand, dans les fouilles entreprises par les Musées royaux de Berlin. On a retrouvé sept listes comprenant les noms de 434 stéphanophores ou fonctionnaires éponymes de Milet, depuis la fin du VIe siècle a. C. jusqu'aux premières années du Ier siècle p. C. M. Haussoulier montre l'importance historique de ces listes qui lui ont été obligeamment communiquées par M. Th. Wiegand et A. Rehm. — MM. Perrot, Bréal, Babelon et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

SÉANCE DU 11 AVRIL 1906

M. Héron de Villefosse annonce que le commandant Guénin, commandant supérieur du cercle de Tébessa, a découvert, en mars dernier, une petite basilique située à 28 kil. environ de Tébessa, et où il a trouvé une inscription mentionnant plusieurs martyrs africains, Vincentius, l'un des confesseurs d'Abitina, Crispine de Thagora, martyrisée à Théveste le 5 décembre 304, etc.,

en tout cinq confesseurs africains qui ont tous subi le martyre en 304, sous le proconsulat d'Amilinus. L'évêque de Théveste, Faustinus, était inconnu. L'inscription est de l'époque byzantine.

M. Maurice Croiset lit une étude sur la légende de Calypso. Il montre que deux traditions relatives à cette déesse se trouvent superposées et confondues dans l'Odyssée. L'une, plus ancienne, la représente comme une Océanide, habitant une grotte; divinité redoutable, elle ne se laisse toucher ni par les regrets ni par les larmes de son captif. L'autre, plus récente, fait d'elle la fille d'Atlas. La première tradition appartient aux éléments les plus anciens du cycle odysséen. On la trouve encore, en ce qu'elle a d'essentiel, dans le 5e chant de l'Odyssée, mais elle y est déjà sensiblement adoucie.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur les nombreux *simulacra* de Mercure qui existaient en Gaule. C'étaient, selon la remarque de M. Salomon Reinach, des pierres levées, des *menhirs* auxquels on rendait un culte. La Vie de Saint Samson désigne par le mot *simulacrum* une pierre levée, *lapis stans* qui était l'objet d'un culte en Grande-Bretagne au milieu du VIe siècle et sur laquelle l'évêque grava une croix. Au siècle précédent, saint Patrice en Irlande trouva une pierre élevée sur un monticule artificiel, décorée d'ornements d'or et d'argent et qui était l'objet d'un culte. Des sacrifices humains avaient été, disait-on, célébrés en l'honneur de cette idole. En Gaule, le culte des pierres a été prohibé aux Ve et VIe siècles par des conciles; malgré ces défenses, il persistait encore au VIIIe siècle où Charlemagne l'interdit.

M. de Mély communique une note sur le retable de Boulbon, offert l'an dernier au Musée du Louvre par le Comité de l'Exposition des Primitifs français. M. de Mély rapproche ce retable d'une miniature contenue dans un manuscrit conservé à Aix-en-Provence et orné des armes du pape Nicolas V; miniature signée « Chugoinot » et portant dans la bordure, comme le retable, une petite cigogne (« Chugoinot » signifie « petite cigogne »). M. de Mély en conclut que ces deux belles œuvres, de même date, de la même région, puisque le tableau a été peint pour la collégiale de Saint-Agricol-d'Avignon, appartiennent à un même artiste nommé Chugoinot.

(*Revue critique.*) Léon Dorez.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

SÉANCE DU 14 FÉVRIER

M. Mayeux continue sa lecture sur les portails imagés du XIIe siècle de la province ecclésiastique de Sens. Il suppose que l'atelier de l'abbaye de Tiron, fondé par l'abbé Bernard, qui mourut en 1116, a pu produire un certain nombre de statues, car ce monastère possédait à Chartres plusieurs maisons dès le XIIe siècle et le cartulaire fait connaître des noms d'artistes.

M. E. Lefèvre-Pontalis conteste la chronologie proposée par M. Mayeux pour les portails qu'il a étudiés. Rien ne prouve que le portail d'Etampes soit antérieur à ceux de Chartres.

M. Rodocanachi lit une étude sur l'ange du château Saint-Ange à Rome.

M. le commandant Espérandieu communique un cachet d'oculiste trouvé à Reimersheim en Alsace.

M. Dimier lit une communication sur deux copies de tableaux faites sous Henri IV d'après les tableaux de la collection de François Ier à Fontainebleau.

M. Monceaux communique des inscriptions inédites de Mactaris en Tunisie, de la part de M. Merlin.

M. de Villenoisy présente au nom de M. le Cte de la Sizeranne la photographie d'un socle de croix de la Renaissance à Saint-Paul-Trois-Châteaux qui passe à tort pour un autel antique.

SÉANCE DU 21 FÉVRIER

M. Michon communique le moulage d'un dé antique à vingt pans.

M. Lauzun communique une notice sur une pierre à trous cubiques et hémisphériques du Musée d'Agen qu'il compare aux mesures étalons de Timgad et de Kamissa et à la pierre de Maule (Seine-et-Oise) signalée par M. Lefèvre-Pontalis.

M. Clouzot lit une étude sur la chapelle Renaissance du cimetière de Fenioux dont M. Bouneault vient d'identifier les anagrammes F. R avec ceux de François Rateau.

SÉANCE DU 28 FÉVRIER 1906

M. Mély communique à la Société la photographie d'un bas-relief du XIIe siècle du Musée de Nîmes représentant une crucifixion qui porte la signature RILPUETOS ME FES.

M. Ravaisson-Mollien lit une étude sur un portrait envoyé par Léonard de Vinci à Marco Antonio della Torre conservé à Buda-Pest et qui était accompagné d'un autographe cité par Viardot en 1844.

M. Léon Dumuys présente la photographie d'une loggia datée de 1540 qui se

trouve à Orléans et dont un caisson de la voûte contient un médaillon de Henri IV ajouté après coup. Il explique la question de l'alignement de la rue du Tabour qui entraînera le recul de la façade de la maison d'Agnès Sorel et de la véritable maison de Jeanne d'Arc. Enfin il signale la découverte à Orléans de deux trésors de 200 pièces d'or et d'argent du XIVe au XVe siècle.

SÉANCE DU 14 MARS 1906

M. le Cte Durrieu fait une communication sur le ff. 11 du manuscrit provenant du duc Jean de Berry que M. Yates Thompson a découvert en 1903. Il démontre que la miniature initiale représentant Hérode entrant dans le temple de Jérusalem est seule de la main de Jean Fouquet et que les autres miniatures sont l'œuvre de l'un de ses élèves.

M. d'Arbois de Jubainville lit un mémoire sur le lieu du baptême de Clovis.

M. Moreau signale une sculpture trouvée aux environs de Néris.

M. Clouzot lit une note sur l'origine du nom de Maillezais.

M. Monceaux communique quelques inscriptions trouvées à Mactar de la part de M. Merlin.

SÉANCE DU 21 MARS 1906

M. Enlart communique un mémoire de M. le Dr Birot sur l'autel de l'église d'Avenas (Ardèche) qu'il faut attribuer au XIIe siècle.

M. Lauer présente les photographies des fresques du Sancta Sanctorum à Rome et identifie les saints, les apôtres et les scènes peintes sur les murs et les arcatures trilobées.

M. Ravaisson-Mollien entretient la Société de l'intéressant portrait de Marc Antoine della Torre au Musée de Budapest; ce portrait, attribué à l'école hollandaise, doit être restitué à Léonard de Vinci.

M. Michon étudie divers groupes de stèles funéraires du type particulier en usage en Phrygie, dont un certain nombre de spécimens se trouvent au Musée du Louvre.

M. de Mély communique la photographie du côté droit du siège des évêques d'Avignon du XIIe siècle qui jusqu'ici n'avait pas été photographié; c'est la seule partie antique de cette chaire épiscopale.

M. Monceaux présente en la commentant une nouvelle inscription cursive d'époque chrétienne récemment trouvée à Carthage.

SÉANCE DU 28 MARS 1906

M. le Cte Durrieu présente deux miniatures. La première, signée Jean de Montluçon, se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal et l'autre, qui peut être attribuée au même artiste, dans un livre d'heures de sa collection.

M. Maurice fait une communication sur les monnaies signalant les *Natalia* des empereurs Maximien Hercule et Constantin le Grand.

M. Enlart présente une photographie d'un masque en pierre conservé au Musée d'Orléans qui devait être suspendu au cou des femmes notées d'infamie et promenées dans la ville comme le *klepperstein* de Mulhouse.

SÉANCE DU 18 AVRIL 1906

M. Vauvillé communique un fragment de poterie trouvé à Ambleny (Aisne) qui porte le nom VERANIVS.

M. Jadart signale l'entrée au Musée de Reims de la collection de vases gaulois et de torques formée par M. Cayon et la découverte d'une boucle de ceinturon en or et d'une pendeloque de jambes dans un tombeau franc à Mont-Saint-Rémi (Ardennes).

M. Pasquier fait une communication sur les archives notariales de Toulouse qui contiennent les baux de construction du palais archiépiscopal et un marché d'armures milanaises passé en 1562 entre le cardinal Georges d'Armagnac et l'armurier génois Charles Lomelin.

M. le Cte de Loisne lit un mémoire sur les localités disparues du Pas-de-Calais.

M. Demaison signale la découverte d'un sarcophage romain trouvé à Reims qui porte les lettres A D et les compare à d'autres marques du même genre.

SÉANCE DU 2 MAI 1906.

M. de Mély, réfutant deux opinions émises par M. Male, prouve que la couronne d'épines apparaît sur la tête du Christ au milieu du XIIIe siècle et que la tête de mort qui se voit au bas des crucifix n'est pas un hiéroglyphe. Le mot de calvaire signifie le « lieu du crâne » et le crâne en question, que les pères de l'Église considèrent comme celui d'Adam, est peut-être le souvenir d'une tradition rituelle qui consistait en un sacrifice humain sur l'emplacement d'une citadelle.

M. le comte de Loisne présente des poteries grises, un grand fer de lance, une framée trouvés dans un cimetière franc à Béthune.

M. Arnauldet signale un inventaire inédit des Archives des Visconti et des Sforza conservé aux archives des notaires de Pavie. On y trouve certaines pièces relatives au mariage de Louis d'Orléans et de Valentine Visconti.

M. Chapot fait une communication sur le port et l'enceinte d'Antioche sous les Séleucides ; il en présente un plan à grande échelle.

SÉANCE DU 9 MAI 1906.

M. Michon lit une étude sur quelques fragments de sarcophage au type dit d'Asie Mineure entrés récemment au Musée du Louvre.

M. le comte de Loisne décrit la sépulture équestre de Béthune ; les ossements du mort enseveli au-dessus de son cheval étaient engainés dans du mortier. Aux pieds du cadavre on a trouvé un demi-cercle de fer qui doit être l'armature d'un bouclier.

M. de Mély communique une plaquette de Jacques Bonaventure Hepbarre d'Écosse, offerte à Paul V au XVIIIe siècle, qui renferme 72 types d'alphabets orientaux idéographiques ou cryptographiques.

M. Vitry présente une pleureuse provenant du tombeau de Louis de Chalon dans l'abbaye du Mont Sainte-Marie. Elle provient de la collection de M. Jules

Gauthier et le Louvre vient de l'acquérir; on peut l'attribuer à Jean de la Huerte.

M. Martin communique la photographie d'une œnochoé trouvée à Varois (Côte d'Or) qui contenait 1.034 monnaies romaines.

M. Monceaux communique plusieurs inscriptions de Mactar de la part M. Merlin.

SÉANCE DU 23 MAI 1906.

M. Vitry communique, de la part de M. E. Lefèvre, des photographies d'un fragment de sculpture provenant de l'Église Saint-Pierre d'Etampes et remontant à la moité du XIIe siècle.

M. J.-J. Guiffrey présente la photographie des portraits dessinés par un des Demonstier et qui représentent deux membres de cette célèbre famille d'artistes célèbres.

M. Arnauldet lit un mémoire sur des documents financiers relatifs à la dot de Valentine de Milan.

M. Clouzet signale la couronne métallique qui se voit sur la tête des moines dans certaines miniatures de la fin du XVe siècle.

M. Ravaisson-Mollien explique le revers d'une médaille à l'effigie d'Elisabeth de Gonzague, faussement interprété jusqu'à ce jour.

SÉANCE DU 30 MAI 1906

M. le baron de Baye entretient la Société des couronnes de mariage usitées en Transcaucasie et rappelant les couronnes des princes byzantins.

M. Blanchet fait une communication sur l'utilité des trésors monétaires au point de vue des classements chronologiques des vases et des bijoux de l'époque romaine en Gaule.

M. Denis Roche communique la reproduction de cinq miniatures byzantines récemment trouvées dans le codex Gertrudianus des archives de Cividale.

M. Vauville présente quatre bagues découvertes au camp de Pommiers (Aisne) et ornées de chaton en pierres fines gravées en creux.

M. Pallu de Lessert termine la lecture du mémoire de M. le Dr Brulard sur les fouilles exécutées au Magny-Lambert.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

ÉDOUARD PIETTE

Le 4 juin 1906, M. Édouard Piette est mort à Rumigny (Ardennes) ; il était âgé de 80 ans. La *Revue* a déjà annoncé la magnifique donation faite par lui, de son vivant, au Musée de Saint-Germain (1902, II, p. 423). Piette s'était réservé le droit de classer sa collection dans la salle qui lui a été affectée ; mais bien qu'il soit venu, à trois reprises, habiter Saint-Germain, sa santé, depuis longtemps ébranlée, ne lui permit pas d'achever ce travail. Du moins a-t-il pu arrêter définitivement la disposition des objets les plus importants, sculptures et gravures sur os, reliefs à contours découpés, etc. Les grands ouvrages, ornés de belles planches en couleurs, que Piette a préparés pendant vingt-cinq ans, n'ont pas encore été mis en vente ; mais il existe quelques exemplaires des planches, qui, joints aux nombreux articles de l'auteur dans *L'Anthropologie* et d'autres recueils[1], fournissent tous les renseignements désirables sur cette collection unique, où l'art des cavernes de l'âge du Renne est mieux représenté que partout ailleurs.

On a d'autant plus lieu de se réjouir que Piette ait tout publié, alors qu'il jouissait encore de toute sa mémoire, qu'il ne paraît pas avoir tenu de journal de ses fouilles. Lorsque sa collection fut transférée à Saint-Germain et inventoriée par moi dans le registre du Musée, aucun objet ne portait d'étiquette ni de numéro. Mais Piette était géologue ; il s'intéressait passionnément aux questions de stratigraphie et l'on peut considérer comme certaines les indications qu'il a données, dans ses différents écrits, sur le mode de gisement des objets qu'il a recueillis et la situation relative des couches d'où il les a exhumés.

L'archéologie préhistorique perd en Édouard Piette un *militant* et un théoricien également de premier ordre, dont le souvenir est à jamais inséparable de l'étude de la seconde moitié des temps quaternaires et de l'industrie humaine à cette époque. Le Musée de Saint-Germain perd en lui un bienfaiteur aussi éclairé que généreux ; la salle qui porte son nom et que décore son buste en marbre, œuvre de M. Champion, sera désormais comme un lieu de pèlerinage pour les curieux du passé le plus lointain de l'humanité.

Salomon Reinach.

***

On lit dans le *Petit Ardennais* du lundi 11 juin 1906 :

Samedi dernier étaient célébrées les obsèques de M. Edouard Piette, ancien magistrat, Officier de l'instruction publique, Conseiller municipal, Délégué can-

1. La bibliographie des ouvrages et articles de Piette a été publiée par M. Boule, *L'Anthropologie*, 1906, p. 219 sq.

tonal, Président d'honneur de la Mutualité scolaire, Président d'honneur de la Société Préhistorique de France, Membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, Lauréat de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie des sciences.

A l'issue de la cérémonie, M. Salomon Reinach, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, conservateur du Musée de Saint-Germain, prononçait le discours que voici :

« Messieurs,

« L'homme éminent que nous conduisons au champ du repos n'a pas été seulement un vaillant pionnier de la science, un des fondateurs de l'archéologie préhistorique, qui fut une des plus belles conquêtes du XIXe siècle et qui ouvre au XXe des perspectives presque infinies ; il a été un bienfaiteur du grand établissement que j'ai l'honneur de diriger et au nom duquel je viens m'associer ici au deuil des siens et de tout le monde savant.

« Après avoir formé, au prix de longs efforts, avec une perpicacité admirable, cette collection qui excitait l'envie de tous les Musées, qui rehaussait l'éclat de toutes les expositions où elle paraissait, M. Edouard Piette en a fait don au Musée de Saint-Germain, où elle est installée dans une salle spéciale qui porte son nom.

« Cet acte de patriotique générosité fut accueilli comme il méritait de l'être, avec des sentiments de gratitude et de respect qui ne s'effaceront jamais de nos cœurs.

« Bientôt après, deux sections de l'Institut de France, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Académie des Sciences décernaient à M. Piette deux des plus hautes récompenses dont elles disposaient.

« Chef incontesté de l'école préhistorique française, salué comme une haute autorité dans les Musées et les Universités des deux mondes, M. Piette aurait dû peut-être décerner des prix, au lieu d'en recevoir ; mais la valeur et la portée de son œuvre sont de celles qui n'ont pas besoin de bulletins de vote pour les consacrer.

« Géologue avant tout, même quand il faisait œuvre d'archéologue, M. Piette est le premier qui ait introduit, dans l'exploration des cavernes habitées par l'homme quaternaire, les préoccupations d'une sévère stratigraphie. Un autre que lui eût pu être aussi heureux la pioche à la main, découvrir d'aussi étonnantes reliques de l'art, de l'industrie, de la religion même de nos plus lointains ancêtres ; M. Piette pouvait seul tirer un tel parti de ses découvertes et établir sur elles, comme sur des fondations inébranlables, la chronologie relative des phases de la civilisation quaternaire. Avant lui, nous possédions de cette époque des objets infiniment curieux ; sans lui, nous en aurions acquis d'autres encore ; lui seul nous en a fourni qui sont à la fois des documents et des jalons.

« L'avenir continuera son œuvre, mais à la condition de s'inspirer de ses principes ; il a révélé un monde enseveli depuis des centaines de siècles et il a créé une méthode définitive pour en continuer l'exhumation.

« Adieu, mon cher maître, mon vieil ami ; votre vie n'est pas moins digne

d'envie que de respect ; vous avez été un bon serviteur de la vérité et de la patrie, de la science et de la France. »

La chapelle de la déesse Hathor à Thèbes.

Depuis deux ans la société *Egypt Exploration Fund* a entrepris sur ma demande des fouilles à Deir el Bahari, à côté du grand temple que nous avons entièrement déblayé il y a peu d'années. Je croyais que les buttes énormes que je voulais enlever cachaient une nécropole; au lieu de cela nous avons trouvé un temple, le plus ancien qui soit connu à Thèbes : une plateforme de rocher à laquelle on avait accès par une rampe, et qui portait une salle à colonnes au milieu de laquelle s'élevait un massif central, que je crois être la base d'une pyramide.

L'an passé nous avions déterminé les limites du temple du côté sud. Dans la cour qui le termine et qui le sépare du rocher, nous avions trouvé de belles statues d'un roi de la XIIe dynastie. En outre, les tombes creusées dans le sol de la plateforme nous avaient livré des sarcophages dont l'un, couvert de sculptures d'un genre tout particulier, est maintenant exposé au musée du Caire.

Cette année notre tâche était toute tracée. Nous devions déblayer la partie postérieure du temple. Comment se terminait-il et comment était-il relié à la paroi de rochers qui forme le cirque de Deir el Bahari ? Avant mon arrivée, M. Hall avait reconnu que le temple n'était pas fermé par une façade parallèle à celle de devant. Le rocher avait été abattu près des angles en deux pans obliques ; au centre, il avait été enlevé complètement pour faire place à une large avenue bordée de chaque côté par une simple rangée de colonnes, dont les trois premières avaient été mises à découvert. Autant qu'on peut en juger, ces colonnades formaient avec le rocher deux couloirs parallèles, sur lesquels ouvraient des chambres creusées dans la montagne. Mais c'est là le secret de l'avenir, des fouilles prochaines. Il ne faut pas vouloir être prophète dans des travaux de ce genre.

Le mur d'enceinte du vieux temple est visible en avant des deux pans coupés dans les angles. Mais, du côté nord, il était évident qu'environ 1200 ans après la construction du temple lui-même, le grand roi d'Egypte Thothmès III avait élevé une chapelle qui recouvrait en partie le mur d'enceinte et pour laquelle on avait entaillé le rocher. D'énormes blocs de grès et de calcaire en marquaient l'emplacement et les architraves donnaient le nom du roi. C'est là que j'ai placé la plus grande partie des ouvriers, aussitôt après mon arrivée. Cela ne semblait pas promettre beaucoup. Tout cet ensemble de constructions a servi de carrière déjà à une époque reculée. Le sol de cet édifice, d'un mètre plus haut que l'ancien, devait avoir un escalier dont il n'y a plus trace. Il faut cependant tenter l'essai.

Nous découvrons d'abord quelque chose qui paraît être le bas d'un montant de porte ; des inscriptions en écriture cursive nous disent qu'un tel, passant par là, a adoré Amon et Hathor. Plus loin, nous tombons sur une statue en

granit noir. C'est un scribe assis qui a vécu sous le fils du roi Ramsès II. Le monument est intact ; il n'y manque absolument rien. Il doit donc y en avoir d'autres. Il n'y a pas de raison pour que cette statue soit là absolument seule. Mais non, les jours suivants ne nous apportent rien de nouveau. Les ouvriers déblaient le dallage de l'édifice ; on atteint le rocher qui ferme la construction du côté ouest.

J'étais à cent pas de là à causer avec un visiteur quand l'un de mes surveillants arabes vint tout haletant me dire qu'il y a une chambre couverte d'écriture avec la statue d'un bœuf. A peine avais-je fait quelques pas que je vois au-dessus de la coulée de décombres le sommet d'une petite voûte. Après que l'ouverture a été suffisamment agrandie pour que je puisse entrer, je me trouve dans une jolie petite chapelle de la déesse Hathor, la déesse de la montagne de l'Ouest, presque toujours représentée par une vache. Les peintures des murs sont d'une fraîcheur admirable. La chapelle, qui a environ quatre mètres de long, est presque vide, sauf quelques décombres à l'entrée, qui a un peu souffert, car la porte n'existe plus. La déesse, la vache est de grandeur naturelle et de conservation excellente. Il ne lui manque que le bout de l'oreille droite.

Ce n'est que le surlendemain que nous avons pu faire déblayer complètement l'entrée de la chapelle et contempler à notre aise cette surprenante trouvaille, qui, jusqu'à présent, est unique en son genre. A ma connaissance, c'est la première fois qu'on trouve un sanctuaire avec la divinité intacte, surtout de cette grandeur-là. La vache est en grès peint, de couleur brun rouge, avec des taches noires. Elle rappelle tout à fait les vaches égyptiennes d'aujourd'hui ; le modelé en est remarquable. La tête, qui était dorée, ainsi que les cornes, porte les insignes de la déesse, le disque lunaire surmonté de deux plumes. La vache allaite un jeune roi, qui est représenté une seconde fois homme fait, sous le mufle de l'animal. La figure du roi a légèrement souffert, sans doute lorsqu'on a enlevé l'or de la tête. C'est Aménophès II, le fils de Thothmès III, dont les sculptures couvrent les murs. Il a inscrit son nom sous le cou de la déesse, entre des tiges et des fleurs de papyrus qui pendent jusqu'à terre, car elle est supposée sortir de l'eau.

La chapelle elle-même est creusée dans un roc marneux très friable. Aussi on y a remédié par un revêtement en grès sur lequel sont sculptées et peintes des scènes d'adoration et d'offrandes du roi Thothmès III à la déesse, représentée tantôt en femme portant le disque lunaire, tantôt en vache sortant d'un sanctuaire. Le plafond voûté est, comme toujours, bleu semé d'étoiles jaunes. Le style des sculptures est excellent, les couleurs d'une grande vivacité. Il faut qu'un éboulement de la montagne se soit produit de bonne heure à l'entrée de la chapelle et l'ait protégée, tandis que la destruction du reste de l'édifice est presque totale.

M. Maspero a donné l'ordre d'enlever vache et sanctuaire, qui seront l'un des plus beaux ornements du musée du Caire. On a commencé le travail, la vache est sortie de sa chapelle, et nous avons pu la voir en liberté et admirer sa beauté artistique. Je crois que les artistes seront unanimes à reconnaître

que le sculpteur annonyme qui l'a faite était un animalier d'une grande habileté.

(*Journal de Genève.*) Edouard Naville.

Le couvent de Saint-Siméon, près d'Assouan.

Assouan fut passionnément chrétienne avant de devenir passionnément musulmane, et, pendant des siècles, elle posséda autant d'églises pour le moins qu'elle compte aujourd'hui de mosquées. Tout cela s'en est allé sans laisser de vestiges; mais on rencontre encore par la banlieue les ruines de plusieurs couvents considérables. Il y en a au sud, dans les rochers qui dominent l'hôtel de la Cataracte, parmi les tombeaux élevés aux compagnons du prophète. Il y en a vers l'est, sur la lisière du désert libyque, mais démantelés et tellement obsédés par le sable que leurs traces sont visibles à peine. Il y en a enfin de l'autre côté du Nil, contre la falaise où les princes de la sixième et de la septième dynasties avaient creusé leurs hypogées. Un seul, celui de Saint-Siméon, est demeuré intact et vaut la visite.

C'est vers trois heures qu'il faut s'embarquer pour l'aller chercher, derrière Eléphantine, au moment où, la chaleur du jour commençant à tomber, la rade a repris son animation coutumière. Les Ababdéhs et les marchands de scarabées faux, rafraîchis par la sieste, persécutent de leurs offres les étrangers arrivés du matin et qui ne les connaissent pas encore. Les barques pavoisées se croisent bruyamment, à la voile, à la rame, jetant dans la ville les touristes de l'île et dans l'île les touristes de la ville. Un des trois ou quatre « Ramessès » de la Compagnie Cook chauffe en partance, et, sous pression déjà, il rappelle ses passagers à coups de sifflet déchirants. Un peu plus loin vers le sud, une dahabieh américaine, abordée du matin, abat son antenne majeure dont elle n'a plus besoin pour redescendre au Caire; le chanteur de l'équipage perle ses roulades les plus délicates afin d'égayer la manœuvre, et divers indigènes accroupis sur la rive poussent des gémissements d'extase vers la fin des cadences. Le courant redouble à mesure que le goulet se rétrécit, les matelots peinent davantage sur les rames; au détour du quai antique, Assouan se dérobe soudain, et, du même coup, tous les éclats de musique ou de clameurs humaines s'envolent, comme emportés par la brise qui souffle de la cataracte. L'hôtel de Pagnon se maintient en vue quelques minutes; puis il s'efface à son tour, et nous pourrions déjà nous croire loin de l'Égypte moderne, si là-bas, sur la hauteur, une redoute n'allongeait avec ostentation ses murailles blanchies de neuf. Eléphantine défile lentement, par le travers de droite, sa grève semée de blocs à moitié enfouis sous le sable, son tell défoncé et miné à l'envi par les chercheurs de « sébakh », sa berge brune que le courant défait et refait sans cesse, ses lignes de palmiers inégaux. Autour de nous, devant nous, derrière nous, le flot frémit et file, divisé en cent chenaux par des granits moutonnés, au chef d'un rouge terne, aux flancs lustrés de noir jusqu'où la crue les polit en son plein. Çà et là, ils se réunissent à plusieurs par des grèves de gravier où par des laisses de limon compact, afin de former des îlots hérissés d'herbes

folles et de broussailles désordonnées. Quelques acacias de fortune ont poussé sur le plus grand et font mine de l'ombrager. Une famille de Berbérins s'y est installée dans une hutte basse en terre et en branchages, et pendant l'hiver elle y cultive de misérables légumes. C'est l'extrême de la sauvagerie : les deux ou trois poules du ménage se sauvent en nous apercevant, une chèvre au piquet crie de détresse et le chien, accouru au bruit, nous provoque de ses aboiements tant que nous sommes en vue.

L'anse où nous abordons devait être souvent encombrée et tumultueuse aux jours de la prospérité du couvent. Tout y aboutissait forcément qui venait du dehors pour les moines : convois de provisions et de bestiaux, bandes de pèlerins, soldats chargés de la police des alentours, marchands, fermiers, collecteurs d'impôts, la foule de serviteurs, de vassaux et de serfs que les monastères en exercice du Saïd attiraient naguère encore. Maintenant elle n'est plus fréquentée que par les touristes d'Assouan, pendant les quatre mois que la saison dure; mais des indigènes d'Eléphantine ont saisi la bande étroite d'alluvion qui la borde et ils y ont semé un peu de ricin, un peu de bersim, du lupin, des fèves, de l'orge qui font à l'eau comme une frange veloutée de vert printanier. Il y en a bien quinze mètres au plus large, et chez nous le profit n'en vaudrait pas la façon, mais la terre est si rare ici que rien n'y est à dédaigner : les maîtres en tireront quelques semaines de vivres en plus de ce qu'ils récoltent ailleurs et cela leur permettra peut-être de gagner la fin de l'année sans famine. Au-delà, une zone d'alfas s'étend échevelée et sèche; puis, derrière les alfas, le désert aride et nu. L'ouady s'en va montant par une pente lente entre deux collines qui s'effritent, et en face de nous, au point culminant, le monastère profile sur le ciel la silhouette dure de ses murailles. La roche perce par endroits, noire et grise; mais partout, sur les creux ou sur les flancs du ravin, un sable d'or s'épanche, le sable fin et fluide qui provient de la décomposition des grès au soleil. L'une de ces sablières, la troisième sur la gauche à partir du fleuve, est l'objet d'une vénération singulière chez les riverains. Ils s'imaginent qu'elle guérit de la fièvre et de toutes les maladies graves. On l'escalade en droit fil, et une fois au sommet, on récite une prière (c'est la « fatikha » pour les musulmans, ou le « Notre Père » pour les chrétiens); après quoi on se couche sur le flanc droit et on dévale au gré du versant. Si l'on roule jusqu'au bas d'un seul élan, sans hésiter, la guérison est sûre. Si l'on reste en route, on a le droit de recommencer deux fois encore, mais au troisième coup qu'on ne réussit pas, il est prudent de faire son testament : on est condamné sans remède. Comme beaucoup de pratiques du même genre, celle-ci remonte à l'antiquité. Le charme opérait d'abord par la puissance de Khnoumou, le seigneur de la cataracte, puis Khnoumou le céda à saint Siméon, et aujourd'hui un cheikh musulman que personne n'a voulu me nommer a recueilli l'héritage de saint Siméon et de Khnoumou. Il en va ainsi par l'Egypte entière. Le peuple n'a point changé d'âme en changeant de religion, et ce qu'il continue de prier sous des vocables nouveaux ce sont les dieux médecins que ses ancêtres adoraient; peut-être ceux-ci à leur tour en avaient-ils emprunté le culte à l'une des peuplades oubliées qui habitèrent avec eux les rives du Nil pendant les âges antérieurs à l'histoire.

Le couvent occupe une assiette très forte. Il est bâti partie en étage sur le penchant de la colline, partie en lisière sur le promontoire rocheux qui commande le dernier tournant de l'Ouady. Il offre en plan la figure d'un trapèze irrégulier, dont le plus grand axe marche du sud au nord, et comme tous les monastères de l'Egypte, il était, en même temps qu'un asile de prière, une forteresse capable de résister des semaines aux assauts les plus violents.

L'enceinte extérieure marche en ligne droite, presque sans avancées de tours ni de bastions, et elle mesure encore par endroits sept ou huit mètres de hauteur. Les assises basses sont en gros moellons afin de mieux résister à la sape, les assises supérieures en briques, le tout en si bonne condition qu'il suffirait de quelques réparations sommaires pour le mettre en état de braver un assaut. Sur un point seulement le dommage est considérable, à l'angle sud-est, vers l'endroit juste où l'on arrive quand on vient du fleuve. Un pan entier s'est écroulé sur une longueur de quatre mètres environ, et les débris, répandus en talus sur le sol, ne bouchent la brèche qu'à demi. On aperçoit à l'intérieur une voûte brisée et des masses de maçonnerie éparses sur lesquelles le vent a jeté un mince manteau de sable, puis une poterne qui mène à quelque chambre obscure, c'est par là que l'ennemi pénétra, lors de la dernière attaque par laquelle le couvent succomba, et les lieux sont demeurés tels. L'entrée véritable est à soixante mètres de là, dans un avant-corps à peu près carré, en saillie sur le milieu du front est, et elle était défendue selon les règles de l'art. C'était, dans l'angle décrit par l'avant-corps et par la muraille, une poterne étroite et basse dont on ne pouvait s'approcher sans tourner aux défenseurs le flanc découvert. Lorsque l'on avait réussi à défoncer les battants, Dieu sait au prix de quels sacrifices, on se trouvait dans une chambre sombre, au mur gauche de laquelle une seconde porte était pratiquée, aussi solide pour le moins que la première. Celle-là franchie, il fallait en forcer une troisième au fond d'un couloir encaissé entre deux murs. C'était la dernière, mais après s'être emparé d'elle, on ne devait pas se flatter encore d'avoir ville rendue. Chacun des deux plans sur lesquels le monastère était établi constituait un quartier indépendant, séparé de son voisin par une muraille. L'ennemi, qui avait emporté la porte de l'est, était maître du quartier de l'est, mais celui-ci couvre un tiers à peine de la superficie totale. C'était un second siège à entreprendre si l'on voulait s'emparer du quartier de l'ouest, à moins pourtant que les moines, découragés par leur échec, ne livrassent la place sans résister davantage.

L'église conventuelle était comme jetée en travers du quartier est et elle le barrait presque entièrement de la porte du dehors à la muraille intérieure. Le plan général en est celui de la basilique classique, modifié légèrement pour les besoins du culte chrétien. L'atrium et le narthex sont ensevelis sous les décombres, mais l' « aula » se dessine nettement sur le sol avec sa vaste nef centrale et ses bas-côtés divisés de la nef centrale, celui du nord par un écran percé de portes, celui du sud par trois piliers dont les bases persistent. La toiture est tombée, sauf quelques naissances de voûte, mais l'aspect des débris entassés à terre et des murs encore debout nous en rend la restitution facile. Elle consistait en une serie de coupoles

alignées côte à côte dans le sens de la longueur. Les nefs latérales en portaient trois chacune, celle du milieu plus large que les deux autres. Le système était le même au-dessus de la nef centrale, mais les coupoles y étaient forcément plus hautes. L'ensemble était calculé, comme c'est le cas maintenant encore pour la plupart des couvents de la Haute-Égypte, de manière à bien accentuer au dehors la disposition en croix qui ne se manifeste pas assez clairement à l'intérieur. Les surfaces étaient toutes blanchies à la chaux, et c'est au plus si l'on y avait barbouillé aux trois couleurs, noir, jaune et rouge, des entrelacs grossiers dont les contours s'estompent vaguement sur les restes de l'enduit. Il n'y avait de décoration réelle que dans le chœur, ou, pour l'appeler de son nom arabe, dans l' « hékal » autour de l'autel. Il comprenait trois niches, surmontées d'une voûte en demi-coupole, ouverte vers l'assemblée. On y reconnaît aisément les traces de plusieurs couches de peinture superposées, des envolées de draperies et des figures d'un style supérieur à celui des tableaux qui les surchargent. Ceux-ci ne peuvent guère remonter au-delà du XIe siècle, et ils sont probablement l'œuvre d'un des moines de Saint-Siméon. Dans le creux de l'abside, le Christ est assis, un grand Christ mélancolique, immobile au milieu d'une gloire ovale. Il est habillé d'une tunique verte sur laquelle flotte un manteau de pourpre; il tient de la main gauche l'Évangile appuyé à ses genoux, et il lève la main droite afin de bénir le monde. Deux anges et deux saints l'encadrent symétriquement de droite et de gauche, les anges assez bien conservés avec leurs ailes jaunes, leur auréole, leur manteau pourpré, leur robe blanche. C'est la composition traditionnelle, celle qui se répète alors par tout le monde, en Italie comme en Egypte; mais la facture est d'une gaucherie particulière. Assouan était relégué aux confins de la civilisation chrétienne et les arts y souffraient cruellement du voisinage de la barbarie; rien ne le prouve mieux que la procession lamentable dont les débris se déroulent au-dessous du Christ, sur les parois verticales de l'abside. Il y a là vingt-quatre personnages vénérables, les vieillards de l'Apocalypse, à qui les Egyptiens avaient donné les noms des vingt-quatre lettres de l'alphabet. Ils sont côte à côte, face aux spectateurs, longs, maigres, guindés, sans consistance sous leurs habits sacerdotaux, avec des barbes excessives, des traits inexpressifs, des fronts d'hydrocéphale, des yeux mornes et vides d'expression. Les peintres coptes n'ont rien produit de plus laid.

Tout cela, qui s'en allait déjà quand je le vis pour la première fois, il y a vingt-deux ans, a beaucoup empiré depuis lors; viennent quelques saisons mauvaises et il n'en subsistera plus rien. Des graffiti tracés au couteau ou écrits aux encres rouge et noire, dans les deux cellules voisines de l' « hékal » traduisent les mouvements de piété que la contemplation de ces œuvres étonnantes suscitait dans l'âme des religieux. La formule n'en varie guère. Un Archélaos, frère indigne, demande au Seigneur de lui pardonner ses péchés. Un Ammonios, qui se proclame le dernier des moines, implore la miséricorde divine. D'autres prient les saints de se souvenir d'eux ou de protéger un parent qui s'est endormi dans le repos éternel, le 13 de choïak de la sixième indiction. La plupart employaient le copte à l'origine. Quelques-uns qui ne savaient plus

le copte se servent de l'arabe, et, à mesure que les siècles s'écoulent, l'arabe prédomine de plus en plus; il est presque seul usité dans les inscriptions postérieures à la dévastation du couvent. Il apparaît partout : aux chambres de derrière l'abside, sur les bas-côtés, dans les couloirs, dans les chapelles. La paroi rocheuse à laquelle l'église s'appuie avait été exploitée en carrière vers la fin de l'époque grecque, et les tailleurs de pierre y avaient creusé des excavations qui abritèrent des ermites lorsque l'Egypte se convertit au christianisme. L'un de ces derniers s'était acquis sans doute une réputation de sainteté dans les villages d'alentour, car sa retraite fut transformée en oratoire lors de la fondation du couvent et ornée de tableaux. Ioi, comme dans l'église, le décor dut être renouvelé plusieurs fois au cours des siècles; celui d'à présent égale presque en étrangeté les peintures de l'abside. Deux registres superposés de personnages hiératiques se déploient sur trois des côtés, et l'on y distingue, parmi ceux dont les noms sont lisibles, quelques-uns des saints les plus illustres du calendrier copte, l'apa Anoup, l'apa Poimên, l'apa Mercouré, l'apa Phibammon. Au plafond des têtes de bienheureux sont semées dans les replis de méandres multicolores. Les autres portions accessibles de la carrière semblent avoir été utilisées, comme habitations ou comme magasins, par la domesticité. Elle comprenait les artisans des corps de métier nécessaires à l'entretien des bâtiments ou au bien-être des religieux, des menuisiers, des charpentiers, des briquetiers, des forgerons, des boulangers, des bergers, des pêcheurs. Ces demi-laïques logeaient avec leurs enfants et leurs femmes au nord et au sud de l'église, et leur quartier était par position comme un lieu de transition entre le monde et le cloître. Il m'a paru même que certaines des bâtisses qu'on rencontre là avaient été aménagées pour servir d'étable ou de poulailler, au moins dans les occasions de force majeure. Lorsque les Bédouins ou les bandes nubiennes rôdaient aux alentours, interceptant les communications avec Assouan, il fallait pourtant que les moines vécussent, et comment l'auraient-ils pu s'ils n'avaient pas eu derrière leurs murs des réserves de bêtes sur pied?

Ils résidaient eux-mêmes dans la région septentrionale du quartier ouest, dans la partie de l'enceinte la plus éloignée de la vie profane, et ils ne communiquaient avec le couvent bas que par une rampe étroite appuyée à l'un des bas-côtés de l'église. Ils y avaient un donjon dont les faces surplombaient le rocher à l'est et au nord et regardaient à l'ouest et au sud une grande cour vide; ils y étaient isolés complètement, et quand le reste avait succombé, ils pouvaient tenir là des jours ou des semaines de plus. Une tour protégeait l'entrée, et le corps de garde attenant a été démoli dans le dernier assaut que la place a subi. On y pénètre aujourd'hui par-dessus des amas de briques désagrégées, et l'on se trouve dans une sorte de caserne à deux étages, divisée en cinq bandes longitudinales, tendues du sud au nord. Celle où l'on entre d'abord traversait sans arrêt l'édifice entier. Elle est voûtée d'un bout à l'autre, et elle est fermée à son extrémité septentrionale par une claire-voie de six ouvertures superposées, trois, deux et un, les trois du bas taillées en meurtrières rectangulaires, les trois autres terminées en ogive. Çà et là, des pans de mur ou des morceaux de voûte se sont effondrés, si bien que le sol disparaît sous les débris. Le crépi

blanc s'est écaillé, mettant à nu la terre battue dont les lits de briques sont enduits. Où il s'est conservé, il est criblé de formules pieuses et de noms, quelques-uns en copte, la plupart en arabe. Il y en a du XIIe siècle; mais beaucoup n'ont pas dix ou douze années de date : les drogmans de dahabiéhs ne se font pas faute de noter en gros caractères, aux endroits les plus apparents, le jour et le mois de leur visite. Des croix rouges sont répandues parmi ces écritures, et, vers le milieu de la galerie, deux tableaux s'opposent sur les deux parois. Celui de l'est est perdu en entier, mais assez de l'autre a échappé pour qu'on en discerne le sujet. Le Christ est assis sous un porche, dans une pose d'empereur byzantin. A sa droite et à sa gauche, deux archanges ailés montent la garde nonchalamment, et, à la suite, six apôtres sont debout en une seule file. L'artiste à qui nous devons ce morceau s'est appliqué, mais son pinceau l'a trahi de façon lamentable. Il eût réussi, que les frères n'en auraient pas attaché plus de prix à son œuvre; ce n'était pas elle qu'ils apercevaient lorsqu'ils se prosternaient dans leurs prières, mais le Christ lui-même, ses anges, ses disciples, et l'imperfection de l'image ne troublait en rien la beauté de leur vision. Ils logeaient de droite et de gauche dans des chambres obscures qui pouvaient contenir deux, trois, quatre, jusqu'à six hôtes. Des bancs en briques crues marquent l'endroit où ils posaient leurs nattes grossières pour le repos de la nuit, et des niches ménagées dans la muraille recevaient leur lampe ou la goulléh d'eau fraîche à laquelle ils se désaltéraient. Ils passaient là leurs heures de sommeil, interrompues par des oraisons interminables, et ils ne sortaient guère que pour descendre à l'église ou pour aller au réfectoire. Ils mangeaient à l'ouest de leurs cellules, dans une galerie symétrique à la première, et d'autres salles attenantes représentent peut-être l'emplacement du chapitre ou de la bibliothèque. L'enduit des portes et des murailles est poli, usé, sali par le frottement des milliers de mains et de vêtements qui les frôlèrent au passage. Une lampe noircie gît oubliée dans une des niches, des goullehs presque intactes s'appuient çà et là contre un banc; on a par moments l'impression que la ruine est d'hier et que les moines se cachent dans le voisinage, n'attendant qu'une occasion favorable pour réintégrer leurs cellules.

Leur vie y était, somme toute, vide et misérable. Le grand souffle de passion religieuse et de rage théologique qui avait soulevé l'Égypte si profondément pendant les siècles qui précédèrent la conquête arabe était tombé depuis longtemps lorsque leur vocation monastique se déclara. Quelques-uns d'entre eux nourrissaient encore la foi qui fait les martyrs, et ils affrontaient le supplice avec courage lorsque le caprice d'un sultan déchaînait la persécution contre eux; il leur manquait la science qui avait illustré leurs ancêtres spirituels de Scété ou d'Atripé et qui avait porté les chefs de l'Église d'Alexandrie au premier rang parmi les défenseurs de l'orthodoxie. Ils avaient encore une bibliothèque où ils auraient pu consulter, avec les traductions en copte des Pères de l'Église grecque, saint Basile et saint Jean Chrysostome, les œuvres originales de leurs créateurs et de leurs agitateurs les plus éloquents, Pisendi ou Shenoudah. C'eût été toutefois une pâture trop forte pour leurs esprits, et la plupart d'entre eux ne comprenaient plus les discussions de doctrine dont les

sermons de ces vieux prédicateurs étaient remplis. Il y avait beau temps qu'on ne bataillait plus autour d'eux sur les natures du Christ ou sur le rôle de la Vierge mère ; ils répétaient, sans essayer de les comprendre, les déclarations de leurs chefs spirituels, et ils ne s'enflammaient plus que pour un dogme : celui qui, proclamant l'antériorité du siège de saint Marc, faisait de l'Eglise d'Alexandrie au moins l'égale, sinon la supérieure des Églises de Rome ou de Constantinople. Ils laissaient donc les manuscrits de théologie moisir dans leurs caisses et ils ne les remplaçaient plus à mesure que la vétusté les détruisait : leurs scribes ne recopiaient que des vies de saints, les psaumes, les Evangiles, les épîtres, l'Apocalypse, les glossaires qui leur facilitaient l'intelligence des livres saints. Il est probable qu'après le VIIIe siècle, la plupart des moines n'écrivaient plus et qu'ils lisaient à peine. Ils usaient leur existence dans une routine de prières et de macérations qui les empêchait de pousser leur instruction fort loin. L'autorité de l'abbé maintenait entre eux l'apparence de la concorde ; mais ils étaient déchirés en dessous par les haines qui se développent toujours chez les gens obligés sans cesse à se heurter l'un contre l'autre dans un espace étroit ; des intrigues se nouaient autour de chaque dignité et des révoltes éclataient parfois à l'appui de ces intrigues. Cependant les musulmans d'Assouan ne cessaient d'empiéter sur leurs biens. Les armées du roi de Nubie, chrétiennes comme eux, venaient par intervalles piller leurs champs et mettre le siège devant leurs murs ; ils devaient repousser ces coreligionnaires par la force ou se racheter d'eux à prix d'argent. Les Nubiens éloignés, les troupes du sultan, Arabes, Nègres, Dilémites, Lowâtas, surgissaient à leur tour et réclamaient une rançon ; il fallait s'imposer de nouveaux sacrifices et payer aux musulmans au moins autant qu'on avait payé aux chrétiens. Les moines tinrent bon pendant trois ou quatre cents ans, tant qu'enfin, appauvris, affamés, diminués en nombre, hors d'état de se recruter et de réparer leurs murailles, ils quittèrent la partie et ils se réfugièrent dans les communautés coptes d'Edfou et d'Esneh ; vers le milieu du XIIIe siècle, le monastère de Saint-Siméon était dans l'état de délabrement et de solitude où nous le voyons aujourd'hui.

L'escalier de la tour n'est plus d'une solidité à toute épreuve. Des marches y manquent et celles qui sont encore en place tiennent on ne sait comment, usées, bosselées, branlantes, pleines de trous et de crevasses où le pied se prend comme dans une trappe. A mi-hauteur, un palier croulant et une porte qui donne accès au premier étage du couvent ; la distribution y est la même qu'au rez-de-chaussée : longues galeries voûtées avec graffiti et tableaux de sainteté en mauvais état, cellules, salles de réunion, magasins. La plate-forme terminale est peu sûre ; mais on y a vue, comme en planant, sur un panorama d'une ampleur et d'une beauté inattendues. C'est d'abord le monastère lui-même, assis vigoureusement et déployé sur sa croupe rocheuse, l'ensemble de ses bâtiments, sa basilique éventrée et ouverte à tous les vents, ses cours envahies par le sable, ses murs découronnés. Sur trois des côtés, le désert se déploie, morne et vide, sous les feux rouges du soleil couchant. Vers l'est, le Nil luit parmi ses rochers, Eléphantine allonge ses masses de feuillage, Assouan se découpe en silhouette précise sur le fond jaune des sables, et au-delà, très loin,

tout un pays rempli de collines vaporeuses commence à se teindre des tons roses et violets du soir.

G. MASPERO [1].

Alésia

La Gaule a opposé aux Romains une résistance plus vigoureuse et plus longue qu'on ne croit. On pense, en général, que la conquête se termina par la chute d'Alésia, en 52 avant J.-C. C'est une grave erreur. Si la défaite de Vercingétorix décida de l'issue de la guerre, elle ne la termina point, car la guerre dura encore trente ans, avec des interruptions plus ou moins longues. Pendant la période si mouvementée des guerres civiles, qui commence en 49 et finit vers l'an 30 avant J.-C., la Gaule est le théâtre de révoltes continuelles; les expéditions militaires dans le pays que César prétendait avoir complètement soumis à la fin de l'an 57 se succèdent. L'an 27 avant J.-C., un général illustre, le grand ami de Tibulle, Messala Corvinus, doit encore aller se battre en Aquitaine ; et Agrippa, quelques ans après, ne trouve pas encore, malgré les victoires de son prédécesseur, le pays « pacifié ».

Si elle n'a pas résisté aussi longuement que l'Espagne, la Gaule ne s'est pas pliée au joug de Rome avec l'indifférente souplesse qu'y ont mise les peuples d'Asie. La conquête des Gaules compte, dans l'histoire de Rome, parmi celles qui ont coûté le plus de sang. Mais, la période des grandes conquêtes passée, nous voyons les rôles se renverser. Si faibles dans la guerre, les Orientaux opposent une résistance invincible sur le terrain des mœurs, des idées, de la religion. Ils payent à Rome des tributs, mais ils ne lui empruntent aucun élément nouveau de civilisation et ils continuent à développer leur existence nationale comme si rien n'était changé dans leur situation. La Gaule, au contraire, après avoir résisté avec une si grande vaillance sur les champs de bataille, se dénationalise avec une étonnante facilité ; elle adopte sans lutte la langue des dominateurs, leurs mœurs et leurs idées, les idées et les mœurs des nations asiatiques soumises par Rome.

Cette transformation si rapide de la Gaule après la conquête romaine est un des événements les plus grands de l'histoire universelle. On pourrait dire, à un certain point de vue, que là commence l'histoire de l'Europe. Malheureusement nos idées sur cet immense événement sont encore très confuses, car nous ne possédons, pour l'étudier, que des documents très peu nombreux. Que s'est-il passé en Gaule pendant les vingt-cinq ans qui ont précédé la naissance du Christ et les vingt-cinq ans qui l'ont suivie ? Voilà une question qui a une importance capitale et à laquelle, faute de documents, on ne peut répondre, trop souvent, que par des hypothèses plus ou moins probables. Par exemple, on s'est habitué à appeler cette grande transformation sociale la « romanisation de la Gaule » et la société qui est née d'elle, la « société gallo-romaine ». Mais ces expressions sont peut-être inexactes. J'espère démontrer que la véritable force transformatrice de la Gaule celtique, la force mystérieuse qui a créé la Gaule « romaine », doit être cherchée dans les principes essentiels des civilisations

1. *Le Temps*, 12 novembre 1905.

orientales (Asie Mineure, Syrie, Égypte) plus que dans l'esprit romain : que Rome a régénéré la Gaule celtique parce qu'elle a servi de véhicule aux influences orientales, et non parce qu'elle lui a donné les éléments essentiels de son organisation sociale. Il y a un fait dont l'importance n'a pas été comprise et qui nous révèle, à lui seul, les mystérieux liens rattachant la Gaule « romaine » à l'Orient : c'est que le culte d'Auguste passa directement, peu d'ans après sa naissance, de l'Asie Mineure, où il fut créé, dans la Gaule à peine soumise.

Mais, je le répète, les documents que nous possédons sur cette époque si importante sont extrêmement rares, et ils ne peuvent satisfaire que très peu et très mal notre curiosité avide de détails précis. C'est pour cela que non seulement les archéologues, mais ceux qui s'intéressent aux progrès des études psychologiques, sociologiques et historiques, devraient encourager la belle initiative prise par la Société des sciences historiques et naturelles de Semur et par son président, le docteur Adrien Simon. Nos lecteurs connaissent déjà quel est le but de cette initiative : il s'agit d'organiser une nouvelle exploration archéologique du mont Auxois, du plateau sur lequel s'élevait d'Alésia que César assiégea en 52 avant J.-C. Les fouilles ordonnées par Napoléon III et exécutées sous la direction du colonel Stoffel ont bien clos en faveur de l'Alise de Bourgogne la grande discussion sur l'emplacement de la ville qui vit se dérouler à ses pieds le plus terrible épisode de la guerre gauloise. Mais si on a fouillé avec soin la plaine pour y retrouver ce qui reste des immenses travaux exécutés par César, on s'est beaucoup moins occupé du plateau où depuis des siècles dort, sous les champs de blé, l'Alise gallo-romaine...

*
* *

Elle dort, mais sous un drap bien mince, qui cache à peine ses formes. L'excursion au plateau d'Alésia, organisée par la Société de Semur pour le 18 septembre, et à laquelle ont pris part 300 personnes, — archéologues, historiens, délégués de sociétés savantes, amateurs, — nous a tous facilement persuadés que, comme l'a dit M. Cunisset-Carnot, sur le mont Auxois on piétine un amoncellement de richesses archéologiques. Les fouilles pratiquées par la Société de Semur nous ont montré avec quelle facilité, en donnant des coups de pioche presque au hasard, on peut découvrir des substructions, des puits, des conduites, des pavés de rue. A l'époque de la moisson, — c'est M. Pernet, ancien maire d'Alise qui assistait aux fouilles sous Napoléon III et nous l'a conté, — le blé se charge d'indiquer aux archéologues les endroits les plus importants, car il pousse moins là où une mince couche de terre couvre des masses de ruines. Et il a suffi à M. Héron de Villefosse de se promener une heure sur le plateau, en regardant avec attention, pour découvrir le théâtre d'Alésia.

Le cas a été curieux. En parcourant le plateau, notre groupe, guidé par M. Salomon Reinach, s'arrête à un champ. On nous dit que, dans ce champ, un propriétaire d'Alise-Sainte-Reine, qui prend part à l'excursion, a trouvé, il y a longtemps, plusieurs bases de colonnes. On le cherche, on l'appelle, on le trouve. Il nous indique, en effet, avec précision, l'endroit où, en 1853, il a trouvé onze bases de colonnes dont il s'est servi pour faire une porte cochère. Nous discutons un peu

sur ces colonnes et sur l'édifice dont elles faisaient partie. Nous continuons la marche; nous visitons d'autres coupures en écoutant les explications que donne M. Reinach. A un certain moment, M. Reinach veut montrer quelque chose à M. Héron de Villefosse. Il le cherche; mais M. de Villefosse n'est pas avec nous. On l'appelle; il ne répond pas. « Nous l'avons devancé », dit quelqu'un. On continue à se promener, à regarder, à discuter. Tout à coup M. de Villefosse paraît; et il nous demande si nous avons vu le théâtre.

Surprise générale. Quel théâtre? Y a-t-il un théâtre? « Venez, venez, — nous dit M. de Villefosse. C'est la chose la plus intéressante. » Nous le suivons; et il nous conduit à une élévation de terrain ayant la forme d'un théâtre et des restes visibles de construction aux deux extrémités. L'hypothèse de M. de Villefosse semble à tout le monde très vraisemblable. Mais tout à coup quelqu'un reconnaît dans le champ placé devant le théâtre le champ où furent trouvées, en 1853, les bases de colonnes. On appelle de nouveau le propriétaire; on le prie de répéter ses explications; on compare les distances. La conclusion de tout le monde est que très probablement les mystérieuses bases de colonnes appartenaient au portique du théâtre. L'hypothèse de M. de Villefosse reçoit une éclatante confirmation; et nous nous en allons, très contents d'avoir vu le théâtre romain d'Alésia, dont tout le monde ignorait l'existence une heure avant[1].

* * *

En fouillant avec méthode le plateau, on trouvera avant tout et surtout les ruines d'une ville gallo-romaine, c'est-à-dire des documents pour l'histoire de la Gaule, telle que l'ont transformée, après la conquête, les influences orientales. Ce qu'on a déjà trouvé dans les fouilles faites au hasard le prouve. Or, cette époque est si importante, les documents que nous possédons sur elle sont si peu nombreux, que toute occasion d'en trouver de nouveaux ne devrait pas être négligée. Pour Alise cette considération a une valeur toute spéciale. Il y a trop de raisons pour supposer qu'une exploration archéologique du plateau, telle que M. Camille Jullian l'a indiquée dans une lettre au docteur Simon, serait très fructueuse.

L'influence de l'Orient sur la Gaule, qui a commencé par le culte d'Auguste et a fini par le christianisme, s'est exercée sous des formes différentes et dans toute l'organisation sociale. Un de ses effets les plus remarquables a été le développement des industries gauloises. Même dans la Gaule celtique, il y avait sans doute des industries et des artisans; mais il s'agissait d'industries locales dont les progrès étaient retardés par les guerres continuelles, par la rudesse des mœurs, par leur caractère trop national et par la rareté des contacts avec les peuples plus civilisés. Les grands pays manufacturiers, ceux qui avaient perfectionné au plus haut degré leurs industries et qui exportaient leurs produits partout, étaient alors l'Asie Mineure, la Syrie, l'Egypte. Mais, après la conquête, les industries gauloises se renouvellent. La paix romaine, la transformation des mœurs, les contacts plus fréquents avec les nations orientales, la connaissance

1. [M. de Villefosse a fait observer que l'existence du théâtre d'Alésia avait déjà été signalée; mais aucun ouvrage d'archéologie gallo-romaine n'en a fait mention. — *Réd.*]

de leurs produits, développent les facultés industrielles des Celtes; partout où il y a des Celtes, en Gaule aussi bien que dans la vallée du Pô, l'industrie fait des progrès rapides, se perfectionne, imite l'industrie orientale et bientôt rivalise avec elle. Pour la première fois, en Europe et dans les pays celtiques, se forme une industrie d'élite, digne d'une civilisation avancée, et de laquelle probablement est dérivée, par des transformations successives, continuées à travers vingt siècles, toute l'industrie de l'Europe, c'est-à-dire notre civilisation matérielle.

Or, l'Alise gallo-romaine était une ville industrielle qui, grâce aux ressources de ses industries, put jouir d'une aisance dont le théâtre signalé par M. de Villefosse est la preuve. Pline nous indique même la plus importante de ses industries; c'était une industrie de luxe, l'étamure et l'argenture. Et c'est ce caractère industriel de la ville qui donne un intérêt tout spécial aux fouilles; car si Alésia n'était pas une ville de tout premier ordre, elle représentait, comme ville industrielle, la véritable Gaule de l'empire, la Gaule dont la vieille âme celtique avait été transformée et préparée à devenir chrétienne par les influences orientales.

Je dirai même qu'à un certain point de vue les fouilles d'Alésia compléteraient celles de Bibracte. Le mont Beuvray et le mont Auxois formeraient un couple archéologique d'un intérêt presque unique. L'un nous donnerait la vieille Gaule celtique, détruite par César; l'autre, la Gaule romano-asiatique, que la conquête a créée; tous les deux représenteraient les deux grandes époques de l'ancienne histoire gauloise, séparées par l'étroit et profond abîme que la génération de Vercingétorix a dû combler, en s'y précipitant, pour permettre aux générations suivantes de passer.

Guillaume Ferrero.

(*Journal des Débats*, 25 septembre 1905, avec quelques changements.)

Les fouilles d'Alésia.

Les *Débats* du 27 mai 1906 ont publié la lettre suivante :

« *A M. le Directeur du* Journal des Débats.

« Cher Monsieur,

« La Société des Sciences historiques et naturelles de Semur entreprend de faire des fouilles à Alise-Sainte-Reine. C'est là, on le sait aujourd'hui d'une manière certaine, que s'élevait Alésia, où Vercingétorix livra contre César sa dernière bataille. L'entreprise mérite d'être encouragée. D'abord elle est éminemment patriotique ; le combat d'Alésia rappelle un des plus grands souvenirs de notre histoire nationale. Sans doute, c'est une défaite, mais une défaite glorieuse, où le chef, après une résistance héroïque, se dévoua pour le salut des siens. Et, d'ailleurs, il y a des défaites dont on tire plus de profit que d'une victoire. Celle-là certainement est de ce nombre. Jusqu'à ce moment, la Gaule, en tant que nation, n'existait pas : il n'y avait que des Gaulois ; le pays était divisé en cités éparses qui se jalousaient et se disputaient entre elles. Pour la

première fois, elles se réunirent sous les murs d'Alésia dans un effort commun, sous un même chef qui se trouvait être un général habile et un homme de cœur. Ce jour-là, la Gaule dut avoir quelque sentiment de son unité, et ce sentiment elle l'a gardé même pendant la domination romaine. On peut donc presque dire que la France alors a commencé d'être, et c'est ce qui explique la place que ce fait d'armes a toujours tenue dans ses souvenirs.

« Il n'est guère douteux que les fouilles qu'on entreprend ne fassent reparaître au jour d'importants débris de la ville gauloise et romaine. Jusqu'à présent, toutes celles qu'on a timidement tentées ont produit de bons résultats. Sous l'Empire, le colonel Stoffel retrouva les circonvallations de César et les restes de son camp. Il y a quelques jours à peine, les ouvriers, qui commençaient à déblayer, sont tombés, au premier coup de pioche, sur un amas de ferrailles qui semblait indiquer quelque vulgaire boutique de forgeron ; mais tout près des ferrailles se trouvait un peson de bronze en forme d'un buste de satyre, d'un beau caractère. C'est d'un bon augure pour l'avenir.

« Malheureusement, les fouilles coûtent cher et les ressources de la Société de Semur ne sont pas à la hauteur de son zèle. Il faut donc qu'on vienne à son aide. Comme nous connaissons le *Journal des Débats*, nous ne doutons pas qu'il s'empresse de collaborer à une œuvre utile. Nous lui demandons d'adresser un appel à la générosité dont ses lecteurs ont donné tant de preuves et de consentir à recevoir leurs souscriptions dans ses bureaux. Je suis sûr, cher Monsieur, que vous ne nous le refuserez pas, et je vous en remercie bien cordialement d'avance.

« G. Boissier. »

Le *Journal des Débats* est heureux de répondre au vœu exprimé par M. Boissier et recevra les souscriptions qui lui seront envoyées.

Le comité d'initiative est composé notamment de M. Lavisse, de l'Académie française, MM. Héron de Villefosse, Salomon Reinach, d'Arbois de Jubainville, Longnon, de l'Institut, MM. Camille Jullian, Servois, Ferrero, etc.

Quelques statues grecques représentées sur des monnaies.

Sous ce titre : *Numismatische Beitraege zur Griechischen Kunstgeschichte*, M. B. Pick, conservateur du cabinet numismatique de Gotha, a publié un mémoire lu par lui à la réunion des philologues allemands de Hambourg (1905) et publié tant dans le *Compte-Rendu* de ce Congrès que dans les *Blätter für Münzfreunde* (1906, n. 4). L'une et l'autre de ces sources étant peu accessibles, alors que le sujet traité est fort intéressant, je crois devoir donner ici une analyse un peu détaillée du mémoire — d'ailleurs fort court — de M. Pick.

On a remarqué déjà que la tête de la Parthénos de Phidias paraît avoir été copiée plus exactement sur les monnaies impériales d'Alexandrie que sur celles d'Athènes. Les têtes d'Athéna sur des monnaies d'Alexandre Sévère et de Maximin prouvent que le casque de la déesse était orné, de chaque côté, d'une Niké conduisant un quadrige, alors que les tétradrachmes attiques montrent seulement, à cette place, des protomés de chevaux. Sur les monnaies de Maximin et de

Maxime on voit aussi la lance appuyée sur l'épaule gauche d'Athéna, exactement comme sur l'intaille d'Aspasios à Vienne; il est probable que les graveurs des coins monétaires se sont inspirés d'une pierre gravée analogue.

Deux monnaies d'Asie Mineure, l'une de Cilicie (IVe siècle ap. J.-C.), l'autre de Priène (IIIe siècle ap. J.-C.) portent un type d'Athéna Parthénos et Nicéphore où la colonnette de la copie du Varvakeion est remplacée par un tronc d'arbre. Faut-il conclure de là que les revers de ces deux monnaies ont été gravés à l'imitation de copies libres de la Parthénos, destinées à être exposées en plein air?

La Promachos de Phidias figure sur les monnaies athéniennes de l'époque impériale, où la statue colossale, parfois avec sa base, est représentée entre les Propylées et le Parthénon (ou l'Erechtheion?) Sur *tous* les exemplaires bien conservés, la déesse porte une Victoire, ce qui ne peut être attribué à un caprice des graveurs. La Promachos, comme la Parthénos, était donc nicéphore. Un type différent d'Athéna Nicéphore paraît sur une monnaie athénienne du IIIe siècle ap. J.-C. : elle porte un casque corinthien, tient une Niké sur la main droite, le bouclier et la lance sur le bras gauche. La belle tête de cette statue est souvent figurée sur les bronzes athéniens et alexandrins de l'époque impériale, comme pendant à la tête de la Parthénos.

On a signalé, sur des monnaies athéniennes, l'image du Dionysos assis d'Alcamène; mais la tête à barbe pointue que l'on croit être celle de ce dieu, sur les bronzes autonomes, est celle d'une statue plus ancienne de Dionysos, figuré debout, dont l'image entière paraît sur des tétradrachmes archaïques.

L'Artémis archaïque sur les tétradrachmes d'Eubulides et d'Agathokles n'est ni la Leucophryène ni la Brauronia, dont l'aspect nous est connu par les monnaies de Magnésie et de Laodicée, mais le pendant de l'Apollon délien de Tektaios et d'Angelion, lesquels, suivant Athénagore, avaient également sculpté l'Artémis délienne.

A Milet aussi, à côté de l'ancienne statue de l'Apollon Didymaios de Canachos, il existait une Artémis de même époque, figurée sur les monnaies de Néron, de Sévère et de Caracalla. Elle portait un *polos* avec un long voile, une patère dans la main droite, un arc et une flèche dans la main gauche. Les deux statues réunies ont été copiées sur des monnaies impériales d'Alexandrie et d'Aigiale. Des images encore plus anciennes de ces divinités existaient à Lacédémone. En effet, des deux effigies monétaires où on l'a voulu reconnaître l'Apollon amycléen, celle de l'époque impériale, où le corps offre l'aspect d'un pilier, doit seule être retenue; la singulière image sur les monnaies royales en argent ne peut dériver du même original, puisque le corps y est cylindrique. Mais comme cette Artémis est exactement armée comme l'Apollon, il faut y reconnaître le pendant de cette statue, analogue à l'image de Leucade que les monnaies nous ont conservée. L'Artémis *xoanon* des monnaies de Lacédémone serait donc celle qu'a mentionnée Pausanias et où il inclinait à reconnaître l'Artémis Tauriké plutôt que dans la statue de Brauron.

L'Athéna archaïque d'une autre monnaie impériale de Lacédémone n'est pas un vieux *xoanon*, mais, comme on l'a déjà supposé, la statue de Gitiadas. Quant

au *xoanon*, on peut en trouver l'image sur des monnaies de Melos, colonie lacédémonienne, où l'Athéna archaïque du revers rappelle l'aspect de l'Apollon d'Amyclée.

Depuis l'époque d'Auguste, les monnaies d'Asie Mineure représentent assez souvent des monuments et apportent ainsi des renseignements à l'histoire de l'architecture. L'Augusteion de Pergame, d'après les monnaies, doit avoir eu six colonnes de façade, comme le Trajaneion, dont les fouilles ont dégagé les fondations. Lorsque les monnaies indiquent aussi les statues du culte, elles prouvent que celle de l'empereur était la principale, car la statue accessoire, Rome ou Zeus Philios, manque toujours depuis Hadrien. La troisième néocorie de Pergame fut instituée en l'honneur de Caracalla ; il ressort du témoignage des monnaies qu'on ne lui éleva pas un nouveau temple, mais qu'on plaça son image dans un temple d'Asclépios, dont la statue de culte paraît déjà sur les monnaies royales. Comme le temple ionique sur la terrasse du théâtre remonte à l'époque royale et finit par être dédié à Caracalla, on peut considérer comme assuré que ce temple était primitivement voué a Asclépios, ce qui est un résultat nouveau. La statue de culte, un Asclépios assis, était probablement une copie de la statue de Thrasymède à Épidaure, d'où le culte du dieu guérisseur passa à Pergame. Mais, à la même époque, les monnaies pergaméniennes montrent un second temple d'Asclépios, avec l'image du dieu debout ; ce temple doit être celui qu'Aristide le Rhéteur signale en dehors de la ville ; la statue était l'œuvre de Phyromachos ou une copie. L'original avait certainement été autrefois en Bithynie et l'on peut reconnaître une copie de la tête sur une des plus belles monnaies impériales de Nicée.

Il faut espérer que ce mémoire, riche en faits nouveaux, sera publié avec les illustrations nécessaires et que ces illustrations seront des images *agrandies* et soigneusement retouchées ; la mode actuelle de publier des monnaies sous l'aspect de photographies souvent confuses est plus commode pour les auteurs que pour le public.

S. R.

Le Musée Ashmoléen d'Oxford.

En 1905, le Musée a reçu de Crète, avec l'autorisation du gouvernement local, un certain nombre d'objets provenant des fouilles de Knossos : une partie d'un toréador femelle (peinture), des poteries de la classe dite *egg-shell* (vers 2500), un grand *pithos* haut de 4 pi. 7 po., un fragment d'un vase en stéatite noire — autrefois, semble-t-il, revêtu d'une feuille d'or, ce qui permettrait de reconnaître dans ces vases les prototypes de ceux de Vaphio. Ses reliefs représentent un figuier sacré et des personnages en mouvement près d'un autel. M. Halbherr a envoyé à Oxford des moulages de deux vases à reliefs en stéatite découverts à Haghia Triada (*les Moissonneurs* et *Réception de guerriers par un jeune chef*)[1].

1. Je viens de voir le moulage de ce dernier objet ; c'est un des plus extraordinaires que la Crète ait encore fournis. — Juillet 1906.

De la nécropole de Zafer Papoura, près de Knossos, proviennent deux sarcophages en terre cuite peints, décorés, l'un de motifs floraux et spiraliformes, l'autre d'une scène de chasse (prise d'un bouquetin au lasso).

A la dernière période du palais de Knossos appartiennent deux épées de bronze pour frapper de taille, longues chacune de près d'un mètre.

M. Evans a aussi donné au Musée certains objets découverts par lui dans la grotte dictéenne, figurines de bronze en adoration, haches doubles, animaux votifs, etc. M. Hogarth a donné les fragments céramiques de Zakro qui lui ont été cédés par le gouvernement crétois. La poterie peinte offre un intérêt particulier, car elle marque la transition entre le minoen moyen (blanc sur fond sombre) et le minoen tardif (brun sur jaune) qui se trouve dans les couches mycéniennes.

Dans la section égyptienne, Miss M. A. Murray, auteur de catalogues des séries égyptiennes à Dublin et Edimbourg, a été attachée au Musée et chargée de l'inventaire des perles de couleur. Le Musée a acquis des objets provenant des fouilles de M. Petrie au temple de Hathor (Sinaï) : chapiteau à tête de Hathor, stèle avec offrande à Sutekh, le dieu hycsos, appelé ici *Sutekh-aapehti* ; fragment de vase avec relief montrant Ramsès III dans son harem ; autres vases décorés de griffons chassant des taureaux et des gazelles, dans un style qui fait songer à des influences crétoises.

A noter encore : quatre sceaux hittites de Césarée en Cappadoce ; une grande *pélikè* de Rhodes à figures noires (un cordonnier taillant une sandale pour un jeune garçon) ; neuf terres cuites votives (tête, mains, jambes, pieds) découvertes à Veii et offertes par M. Th. Ashby.

S. R.

Krobylos et Tettix.

Voici les conclusions d'un mémoire de M. Hauser (*Oesterr. Jahreshefte*, 1906, p. 129) : « La désignation de *krobylos*, proposée par Conze pour l'ancienne coiffure attique, tombe par terre comme une fausse perruque ; ce mot ne désigne pas une chevelure, mais une partie déterminée des cheveux. Chez les écrivains de bonne époque, *krobilos*, *korymbos*, *korymbé* signifie la couronne de cheveux autour du front, le *ciuffo* dont les *popolani* de Rome encadrent encore aujourd'hui leur visage. Le *tettix* n'est pas une spirale, mais un *krobylos* en or. Au ve siècle, en Attique, *stleggis* est synonyme de *tettix* ; ce sont deux noms désignant une même chose, comme cul de Paris et tournure[1]. Le *phalos* homérique est un *krobylos* en métal, que l'on plaçait aussi sur la tête des chevaux ; l'*ampyx* est un ornement féminin analogue ».

Ce qu'il y a de tout à fait nouveau dans ces résultats, c'est l'assimilation du *tettix* à un « bouclier d'or des cheveux du front », considérés très anciennement comme un siège de la vie et de la force. Déjà, dans une parure mycénienne

1. Ce rapprochement de mauvais goût porte à faux, la seconde expression étant un euphémisme du XIXe siècle, tandis que la première (connue en Allemagne par *Kabale und Liebe* de Schiller, V, 5) appartient au XVIIIe ; en France, elle ne s'emploie plus nulle part.

(Schliemann, *Mykene*, p. 204), on voit dix *larves* de cigales (reconnues comme telles par Schliemann) suspendues à des chaînettes. La désignation de *tettix* pour la garniture en or des cheveux du front peut s'expliquer par l'emploi de ces larves comme ornements prophylactiques des frontaux d'or.

S. R.

La Crète et la Provence.

Il y avait, en Crète, une rivière Μασσαλίας, d'où l'on peut conclure à l'existence d'une *Massalia*; il y avait aussi une ville de *Biennos*, dont Hécatée (*ap.* Steph. Byz.) faisait la métropole de Vienne en Gaule; cette Vienne aurait rendu un culte au Zeus de l'Ida. Une colonisation préphocéenne de la Gaule méridionale par les Crétois n'est nullement inadmissible; il y a longtemps que j'ai proposé de rapporter à Hécatée et de considérer comme historiques les traditions grecques sur la succession des thalassocraties (*L'Anthropologie*, 1899, p. 397-409). M. E. Maass (*Oesterr. Jahreshefte*, 1906, p. 144) admet également, dans la Gaule méridionale, une colonisation dorienne, de laquelle dérivent les traditions sur Héraclès; Sagonte (Zakynthos) en Espagne n'est pas moins dorienne que Nîmes (Nemausus), fondée par un fils d'Héraklès. Le point de départ de cette colonisation dorienne était Rhodes, fait déjà attesté par le nom de Rhoda (*Rosas*). La présence de colons doriens et crétois se constate pareillement dans le sud de la Sicile, à Géla, à Héraclée Minoa et ailleurs. Le mémoire de M. Maass, instructif dans sa hardiesse, doit être signalé à nos historiens provençaux; il devrait être traduit à leur usage.

S. R.

The preservation of ancient wall paintings.

Among the more important papers contributed to the *Congresso Artistico* recently held at Venice was that « Over the best manner of preserving ancient mural paintings » read by Mr Philip H. Newman, *R. B. A.*, *J. S. A.*, etc.

Mr Newman, an artist and fresco painter himself, is well known to have devoted much time and study to the vexed question of preserving ancient painting, and, not long ago, made a much expected report to the Society of Antiquaries of London of his experiments and their successful results covering a period of fourteen years.

The perishing wall paintings in England are often but rude monuments of medieval times, valuable as archæological documents, if possessing little artistic interest. In Italy, on the contrary, in addition to antiquarian interest, the paintings are often of great artistic value, and among the number of those already perished, or perishing, is, notably, the « Last supper » of Leonardo da Vinci.

It was therefore of greater importance in Italy than in England that some account of the preservative method and its results should be made known, and it is satisfactory to learn that among those present at the reading of the paper was Professor A Salinas (Chairman), Director of the Palermo Museum, Count

Zarzi, and Professor Cavenaghi who has had charge of the restoration of Lionardo's celebrated fresco in Milan.

Mr Newman's method of preserving ancient mural paintings consists apparently, not in any mere varnishing of the surface, a process which has had such frequently disastrous results, but, firstly to evaporate all natural humidity from the wall and, secondly, to permeate it to a considerable depth with a solidifying fixatif of great hardness and durability.

As this method of the renewal fixation has proved successful in Gt Britain and is now, it is understood, being brought to the notice of a Royal Commissionin Italy, it is greatly to be hoped that renewed efforts will be made to preserve the paintings asthey are discovered at Pompei as well as those chefs d'œuvres of art now crumbling to dust on the walls of Italian Churches.

A. B.

La collection Beaucousin à la National Gallery.

Le catalogue de la *National Gallery* (79e éd., 1901), décrit différentes peintures de grande valeur acquises, en 1860, de M. Édouard Beaucousin à Paris. Voici la liste de ces tableaux :

N° 631. Bissolo (attribué à). *Portrait d'une dame blonde.*

N° 632. Girolamo da Santa Croce. *Saint lisant.*

N° 633. — *Saint portant un étendard.*

N° 634. Cima da Conegliano. *Vierge et Enfant.* Chef-d'œuvre signé.

N° 635. Titien. *La Vierge et l'Enfant avec saint Jean et sainte Catherine.* Signé. Autrefois à l'Escurial.

N° 636. Palma. *Portrait d'un poète* (autrefois considéré comme le portrait d'Arioste par Titien). Chef-d'œuvre.

N° 637. Bordone. *Vénus et Adonis* (dit *Daphnis et Chloé*).

N° 638. Francia. *Vierge et Enfant avec deux saints.*

N° 639. Mantegna. *Jésus et Madeleine au jardin.*

N° 640. Dosso Dossi. *Adoration des Mages.*

N° 641. Mazzolino. *La femme adultère.*

N° 642. Garofalo. *Jésus à Gethsemani.*

Nos 643, 644. Rinaldo Mantovano. *Prise de Carthagène par Scipion* et *Enlèvement des Sabines.*

N° 646, 647. Ombrien. *Sainte Catherine* et *sainte Ursule.*

N° 648. Lorenzo di Credi. *Vierge et Enfant.*

N° 649. Bronzino. *Portrait d'enfant.*

N° 650. — *Portrait de femme.*

N° 651. — *Sujet allégorique.* Œuvre très importante.

N° 652. Franc. Rossi. *La Charité.*

N° 653. Le maître de Flémalle. *Portrait d'un homme et de sa femme.* Excellent tableau.

N° 654. Le maître de Flémalle. *Sainte Madeleine.* Excellent.

N° 655. B. van Orley. *Madeleine lisant.*

N° 656. Jean de Mabuse. *Portrait d'homme.*
N° 657. Cornelisz. *Deux donateurs avec saint Pierre et saint Paul.*
N° 658. Van der Goes (?). *La mort de la Vierge.* Chef-d'œuvre.
N° 659. Rottenhammer. *Pan et Syrinx.*
N° 660. Clouet (école de). *Portrait d'homme*, daté 1543.
N° 1300. Milanais. *Vierge et Enfant.*
N°s 1302 et 1303. S. Marmion. *Deux panneaux du grand retable de Saint-Omer* (le reste à Berlin depuis 1904).

Pourquoi cette collection, qui vaudrait bien un million aujourd'hui, n'est-elle pas entrée au Louvre? Un ami d'Éd. Beaucousin, M. Ernest Grandidier, l'éminent donateur et conservateur du Musée chinois du Louvre, a bien voulu satisfaire ma curiosité par la lettre suivante, que je livre aux méditations de nos lecteurs. C'est un document — et quel document! — à la fois pour l'histoire de la *National Gallery* et pour celle du Louvre.

S. R.

Palais du Louvre, 30 novembre 1905.

Cher Monsieur,

M. Beaucousin, décédé vers 1870, avait réuni une belle collection de tableaux qu'il offrit au Louvre. M. Reiset, alors conservateur de la peinture au Louvre, alla visiter la collection et fit quelques difficultés sur les attributions de deux ou trois des toiles, tout en reconnaissant leur valeur artistique. A la suite de cette entrevue, M. Beaucousin, voyant que sa collection n'était pas appréciée à sa valeur, se rendit à Londres et conta sa déconvenue à son ami, le directeur de la *National Gallery*. Ce dernier lui demanda alors s'il consentirait à vendre sa collection au musée de Londres. M. Beaucousin accepta la proposition et vendit sa collection *sur facture d'acquisition*, avec une majoration de 10 0/0 seulement. Quand la collection fut payée et installée à la *National Gallery*, le directeur avoua que son ami lui avait fait un vrai cadeau et qu'il n'aurait pas reculé devant un prix trois fois supérieur. M. Reiset, ayant appris ces faits, exprima tous ses regrets d'avoir laissé échapper les merveilles qui lui étaient offertes en don. Il était trop tard; Londres s'enrichissait aux dépens du Louvre. Combien de fois pareille chose est arrivée, hélas! Les regrets ne servent à rien.

Agréez, etc.

Ernest Grandidier.

— *American journal of archæology*, 2e série, t. IX, octobre-décembre 1905. Howard Crosby Butler et Enno Littmann, *Rapport préliminaire sur l'exploration de la Syrie exécutée aux frais de l'université Princeton* (cette expédition faisait suite à celle qui avait été entreprise, dans les mêmes conditions, en 1899-1900 et, à un collaborateur près, le personnel en était le même. Sur la route de Bosra, on visita Arak-el-Emir, 'Ammân et Djerach; on y fit d'exacts relevés des sites et des ruines. A Bosra, la mission dressa un plan complet de l'ancienne ville et recueillit encore, après les voyageurs précédents, nombre

de textes inédits, grecs, latins et nabatéens. On visita ensuite le haut Hauran. Là encore il fut fait une riche moisson d'inscriptions en cinq langues différentes. Après s'être reposé à Damas, on visita à loisir toute la région basaltique qui s'étend entre Homs et Alep, où l'on trouva des ruines importantes et beaucoup de textes inédits en grec et en syriaque). — M. Louise Nichols, *Vases corinthiens de style géométrique* (pl. XI-XVI. Ces vases, trouvés à Corinthe, représentent une période de la céramique corinthienne qui était jusqu'ici à peu près inconnue). — James Dennison Rogers, *Le sens du mot πύργος dans deux inscriptions de Téos.* — Duane Reed Stuart, *Parti qu'ont pris deux empereurs, Hadrien et Auguste, pour les inscriptions qu'ils ont fait graver sur les monuments qu'ils restouraient* (Suétone est exact dans ce qu'il dit, d'après l'*Index rerum gestarum*, des habitudes d'Auguste; mais les inscriptions démontrent que l'auteur de la Vie d'Hadrien, dans l'*Histoire auguste*, exagère beaucoup en disant que ce prince, sauf pour le temple qu'il avait consacré à Trajan, n'a jamais gravé son nom sur les édifices qu'il a bâtis). — J. Peters, *Le palais de Nippour est babylonien et non parthe* (il s'agit de ce palais que l'on avait d'abord voulu appeler mycénien. P., qui a pris part aux fouilles, affirme que, d'après la place occupée dans le tertre par les ruines de cet édifice, celui-ci ne peut dater que d'un âge très antérieur à l'âge hellénistique, malgré certaines apparences qui ont provoqué d'autres hypothèses). — Fowles, *Discussions archéologiques et dépouillement des périodiques.* — *Supplément.* Un cahier tout entier est consacré aux rapports de l'Institut archéologique et des différentes écoles qui relèvent de cet Institut, l'Ecole américaine d'Athènes, l'Ecole américaine de Rome et celle d'études orientales et de recherches en Palestine. — L'Institut archéologique d'Amérique vient, en outre, de publier un beau volume in-4°, orné de planches et de nombreuses figures dans le texte, sous ce titre : *Supplementary papers of the American school of classical studies at Rome*, tome I, New-York, Macmillan company. En voici la table : George J. Pfeiffer, Albert W. Van Buren et Henry H. Armstrong, *Empreintes sur des briques et des tuiles du mur d'Aurélien* à Rome (pl. I-IX). — Ashby et Pfeifer, *La cività près d'Artena dans la province de Rome* (pl. XI-XII. Ruines d'une cité antique située sur un haut plateau à l'extrémité nord des monts Lepini, dans le pays des Volsques. Elles avaient été signalées et décrites par De la Blanchère, qui en avait levé le plan; mais la description est ici bien plus détaillée, complétée par deux planches et par de nombreuses figures dans le texte. Impossibilité de donner avec quelque apparence de certitude un nom à cette ville ou d'en dater les restes). — Pfeiffer et Ashby, *Carsioli, description du site et des restes romains, avec des notes historiques et une bibliographie* (pl. XIII-XVI, 24 figures dans le texte. Carsioli était une ville des Èques qui devint colonie romaine en 300 avant notre ère. Le site est maintenant à peu près désert). — Mahler, *L'Aphrodite d'Arles* (ce serait la copie d'une Aphrodite de Praxitèle, figurée comme fileuse. Le geste que lui a attribué la restauration de Girardon est faux). — Herbert Richard Cross, *Une nouvelle variante du type dit de Sapho* (pl. XVII. Il s'agit d'une tête en marbre de Paros, qui appartient maintenant au musée de Worcester, dans le Massachusetts). —

Morey, *Le sarcophage chrétien de Santa Maria Antiqua* (ce monument n'est pas inédit; mais les explications proposées ici pour les bas-reliefs diffèrent fort de celles qui avaient été données par Marucchi. 7 clichés). — Van Buren, *Le texte de Columelle* (pl. XVIII, collation de plusieurs manuscrits). — Morey, *La date de l'élection de l'Empereur Julien.* — Norton, *Restes archéologiques dans le Turkestan* (23 figures dans le texte, mais peu de renseignements utiles).

G. P.

— *American Journal of archæology*, 2e série, t. X, 1906. Numéro 1. — École américaine d'Athènes. *Les inscriptions relatives à la construction de l'Erechtheion.* — I. Oliver M. Washburn, *Le texte des inscriptions* (pl. I-III). — II. August Frickenhaus, *Contribution à l'explication de ces textes* (pl. IV). Les deux articles ont de l'importance pour l'histoire du monument. Les inscriptions ont été relevées avec le plus grand soin et contiennent de l'inédit. Les observations de Fr. sont des plus intéressantes). — Oliver M. Washburn, *Fouilles à Corinthe en 1905. Rapport préliminaire* (ces fouilles paraissent avoir donné peu de résultats). — G. P. Stevens, *Le mur oriental de l'Erechthéion* (pl. VI-IX. Étude très soignée, qui se sert des données fournies par les travaux récents de reconstruction et qui permet une restitution très vraisemblable de cette partie de l'édifice). — École américaine de Rome. *Rapport du directeur, E. Norton, pour l'année 1904-1905.* — Institut archéologique d'Amérique. — F. M. Palmer, *Rapport sur les recherches conduites en 1905 par la Société du sud-ouest. Résumé des communications faites à la septième assemblée générale de l'Institut archéologique d'Amérique.* Ithaca, décembre 27-29, 1905. — Harold M. Fowler, *Nouvelles archéologiques.*

G. P.

— *Proceedings of the Society of biblical archæology*, t. XXVIII, 36e session, 3e séance, 14 mars 1906. A. H. Sayce, *Inscriptions hétéennes inédites du musée de Constantinople* (3 planches). — Ed. N. Ayrton, *Découverte de la tombe de Siptah dans les Biban-el-Moluk, à Thèbes* (2 planches). — R. Campbell Thomson, *Le folk-lore de Mossoul* I (suite. 2 planches). — E. J. Pilcher, *Deux formules magiques planétaires cabbalistiques* (2 planches). — P. Scott, *Note sur deux figures trouvées près du temple du sud à Oudi-Halfa* (planche).

— *Proceedings of the Society of biblical archæology*, t. XXVIII, 36e session, 4e séance, 9 mai, 1906. — Victor Loret, *Le dieu Seth et le roi Sethosis.* — A. H. Sayce, *Les textes d'Ivriz, les inscriptions d'Ardistana, quelques sceaux hittites* (planche). — E. V. Winstedt, *Quelques fragments coptes de Munich.* I. — D. H. Müller, *L'inscription himyaritique de Jabal Jehaf* (planche). — F. C. Burkitt, *Le trône de Nimroud* (2 planches. Il s'agit des deux grandes colonnes, connues sous ce nom populaire, qui se dressent encore dans la citadelle d'*Urfa*, l'ancienne Edesse). — Colin Campbell, *Plaque de pierre avec inscription représentant la tête de Khouenaten* (planches).

— *Bulletin de Correspondance hellénique*, 30e année. Janvier-février 1906. —

W. Vollgraf, *Fouilles d'Argos. Les établissements préhistoriques de l'Aspis* (figures nombreuses dans le texte. La céramique des habitants de la ville préhistorique retrouvée sur l'Aspis est antérieure à celle des tombeaux à fosse de Mycènes. Cette civilisation rappellerait celle de la première ville de Troie). — Th. Reinach, *Remarques sur le décret d'Athènes en l'honneur de Pharnace Ier* (la dualité des deux Mithridate, Philopator et Evergète, est maintenant démontrée). — Ph. Legrand, *Nouvelles observations sur un édifice de Trézène* (figures dans le texte. L'édifice décrit dans *B. C. H.*, t. XXI, p. 543 suiv. et pl. XIII, serait non une palestre, comme l'avait d'abord cru l'auteur, mais une salle pour les banquets publics, un ἑστιατόριον). — L. Cambanis, *Sur le classement chronologique de quelques monnaies d'Athènes* (en grec. Planches I et II. Il s'agit des monnaies archaïques du VIe siècle et du commencement du Ve). — Graindor, *Fouilles de Karthaia (île de Kéos). Inscriptions* (suite).

— Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 3e série, 4e cahier de 1905. — St. Dragoumis, *Inscription attique de l'époque romaine* (du milieu du dernier siècle avant notre ère. C'est une liste de magistrats). — Zékidès, *Inscriptions inédites de Thessalie*. — Perdrizet, *Vase attique avec la représentation d'un cortège nuptial* (pl. VI-VII. Cratère à figures rouges qui provient de Tanagre. Il figure le départ de la nouvelle mariée pour la maison de son époux, le soir de la noce, à la lueur des torches. Deux chaussures, dont l'une tombée par terre et l'autre tenue en main par un des assistants, semblent révéler un usage dont ne nous parlent pas les auteurs, celui de jeter des souliers dans la direction de la mariée, au moment où elle quittait la maison paternelle. Cet usage existe en Angleterre et dans le pays de Galles. Il est assez difficile d'en pénétrer le sens). — A Wilhelm, *Décrets attiques* (les uns étaient inédits; les autres avaient été mal publiés). — Courouniotis, *Inscriptions d'Olympie* (liste de fonctionnaires du temple, datée de la 256e olympiade). — Arvanitopoulos, *Nouvelle copie de l'Apollon Sauroctone de Praxitèle* (pl. VIII, torse en assez mauvais état, de provenance inconnue, au Musée national).

— Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας, 1903 et 1904, deux cahiers qui contiennent, outre les rapports lus par le président et le trésorier dans l'assemblée générale annuelle, un résumé des rapports adressés à la Société archéologique, par ses agents sur les différentes fouilles qui ont été exécutés à ses frais en cours d'année. Suivant l'usage, à chacun de ces cahiers est jointe une planche qui donne l'état le plus récent, le dernier résultat de quelque fouille importante. Dans le cahier de 1903, c'est un grand plan du théâtre d'Epidaure. Dans l'autre c'est un plan, coupe et détails dé l'Odéon d'Epidaure.

— *The Journal of hellenic studies*, t. XXVI, partie I, 1906. — E. Strong, *statue d'un adolescent appuyé contre un pilier* (pl. I et II, copie d'un original qui paraît dater de la seconde moitié du cinquième siècle et dont il existe au moins vingt copies antiques connues. On a voulu y voir un Narcisse ou un Adonis. C'est peut-être une simple statue funéraire). — E. N. Gardiner, *Le*

Pancrace et la lutte, III (pl. III-V. 9 figures dans le texte). — Hasluck, *Pœmanenum*. — J. G. Milne, *Sceaux en argile provenant du Fayoum* (paraissent dater du second siècle de notre ère). — L. Dyer, *Détails des trésors d'Olympie*. (L'auteur se propose là de confirmer par un examen minutieux des fragments d'architecture les hypothèses qu'il a proposées sur l'ordre dans lequel ont été bâtis les *trésors* érigés sur la terrasse voisine du temple de Héra. Toutes les figures sont empruntées au grand ouvrage allemand.) — J. L. Myres, *Sur la liste des thalassocraties conservée par Eusèbe* (y verrait un document qui ne nous est arrivé que mutilé, mais, qui, dans son fond, remonterait au cinquième siècle avant notre ère). — P. Ure, *L'origine de la tyrannie*. — J. B. Wace, *La topographie du Pélion et de Magnesia* (figures dans le texte). — E. A. Gardner, *L'Atalante de Tégée* (figures dans le texte. Reconnaît l'Atalante du fronton de Scopas dans la figure récemment retrouvée par Mendel. Explique comment il se fait qu'elle soit en marbre de Paros tandis que les autres figures du même fronton sont en marbre de Doliana). — H. R. Hall, *La pyramide de Mœris*. — Rouse, *Inscription d'Astypalæa*. — Cowper, *La statue taillée dans le roc près de Manissa. Bibliographie*.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er janv. 1906 : *Les Nouvelles découvertes de la mission Morgan*, par M. E. Pottier. — *Le Retable de Beaune* (1er article), par M. F. de Mély. — *Artistes contemporains*. — J.-J. Henner (1er article), par M. Léonce Bénédite. — Quelques ateliers d'ivoiriers français aux XIIIe et XIVe siècles (3e et dernier article), par M. Raymond Kœchlin. — Correspondance d'Italie : *L'Art des Abruzzes et l'Exposition de Chieti*, par M. Attilio Rossi. — Correspondance de Munich : *La IXe Exposition internationale des Beaux-Arts*, par M. William Ritter. — Bibliographie. — Trois gravures hors texte : *Code du roi Hammourabi*, bloc en diorite, vers 2000 av. J.-C. (Musée du Louvre) : héliogravure. — *Le Jugement dernier*, école flamande du XVe siècle (Hospice de Beaune) : héliogravure. — *Biblis*, par J.-J. Henner (Musée de Dijon) : gravure au burin de M. A. Mayeur. — Nombreuses gravures dans le texte.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er févr. 1906. — *Une Influence des mystères sur l'art italien au XVe siècle*, par M. Émile Male. — *Un Vitrail de l'église de Brou, Titien et Albert Dürer*, par M. Victor Nodet. — *Le Retable de Beaune* (2e et dernier article), par M. F. de Mély. — *Madame de Mirbel*, par M. René Jean. — *Un tableau de Jérôme Bosch au Musée municipal de Saint-Germain-en-Laye*, par M. F. Schmidt-Degeren. — *Les Trois Drouais* (4e article), par M. C. Gabillot. — Bibliographie : *Ruysdael* (Georges Riat), par M. Emile Michel, de l'Institut. — Quatre gravures hors texte : *Groupe de Saints*, fragment du « Jugement dernier », école flamande du XVe siècle (Hospice de Beaune) : héliogravure. — *Miniatures*, par Mme de Mirbel : héliogravure. — *Le Jongleur*, par Jérôme Bosch (Musée municipal de Saint-Germain-en-Laye) : photogravure. — *Le Buisson*, par Jacob van Ruysdael (Musée du Louvre) : eau-forte de M. Jacques Beurdeley. — Nombreuses gravures dans le texte.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts du* 1er mars 1906 : *Jean Goujon et la salle des Cariatides au Louvre*, par M. Henry Lemonnier. — *L'Architecture dans les œuvres de Memlinc et de Jean Fouquet*, par H. H.-A. Vasnier. — *Notes d'archéologie orientale*. — *Monuments inédits*, par M. Gaston Migeon. — *Le Portrait du Grand Bâtard de Bourgogne*, par M. Paul Durrieu. — *Marie de Médicis et les Arts* (2e et dernier article), par M. Louis Batiffol. — *Une Exposition d'aquafortistes américains* par M. R. M. — *Les Trois Drouais* (5e et dernier article), par M. C. Gabillot. — *Correspondance de Suisse*, par M. William Ritter. — Quatre gravures hors texte : *La Vierge*, détail du « Jugement dernier », école flamande, xve siècle (Hospice de Beaune) : héliogravure Chauvet. — *Grand bassin en cuivre et émail cloisonné*, art turc de Mésopotamie, xiie siècle (Musée d'Innsbruck). — *Portrait du Grand Bâtard de Bourgogne*, école flamande (?), xve siècle : gravure au burin de M. Burney. — *Vue de Rouen*, eau-forte originale de M. Clarence Gagnon. — Nombreuses gravures dans le texte.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts du* 1er avril 1906 : *Les « Belles Heures » de Jean de France, duc de Berry*, par Paul Durrieu. — *Les Récentes acquisitions du département de la peinture au Musée du Louvre* (1904-1905), par M. Henry de Chennevières. — *La Statue de l'Amour*, d'Edme Bouchardon, par M. Alphonse Roserot. — *Courrier de l'art antique*, par M. Salomon Reinach. — Bibliographie : *Histoire du développement de l'art moderne* (J. Meier-Graefe), par M. Charles Du Bos. — Quatre gravures hors texte : *L'Annonciation*, miniature des « Belles Heures » du duc de Berry, école française du xve siècle (coll. du baron Edmond de Rothschild) : héliogravure H. Massard. — *Le Roi Ferdinand*, par Domenico Theotocopuli, dit le Greco (Musée du Louvre) : héliogravure H. Massard. — *Jeune femme et enfant*, par John Hoppner (Musée du Louvre) : gravure au burin par M. Henry Cheffer. — *Statue de l'Amour*, marbre par Edme Bourchardon (Musée du Louvre) : photogravure. — Nombreuses gravures dans le texte.

— *Sommaire de la Gazette des Beaux-Arts du* 1er *mai* 1906. — *Les Salons de* 1906 (1er article). — *La Peinture à la Société Nationale des Beaux-Arts*, par M. Paul Jamot. — *Les Récentes acquisitions du département de la sculpture au musée du Louvre*, par M. André Michel. — *L'Exposition internationale de l'Art allemand à Berlin*, par M. L. Réau. — *L'Art et l'Archéologie au théâtre*. — *Théâtre National de l'Opéra-Comique* : — *« Aphrodite », de M. Camille Erlanger*, par M. Louis Laloy. — Quatre gravures hors texte : *Fragment d'une décoration pour une chambre de musique* exécutée pour M. le baron von Mützenbecker, à Wiesbaden, par M. Maurice Denis : eau-forte de M. J. Volot. — *La Vierge avec l'Enfant*, statue en pierre polychromée, école française, xive siècle (Musée du Louvre) : photogravure. — *La Vierge avec l'Enfant*, statue en pierre peinte, école champenoise, commencement du xvie siècle (Musée du Louvre) : phototypie Larger. — *Portrait du prince Rasumoffski*, par F.-G. Waldmüller (app. à M. le comte Rasumoffski, à Troppau) : héliogravure Chauvet. — Nombreuses gravures dans le texte.

— *Sommaire de la Gazette des Beaux-Arts du 1er juin* 1906. — *L'Exposition de l'art du* XVIIIe *siècle à la Bibliothèque Nationale* (1er article), par M. Maurice Tourneux. — *La « Vénus au miroir » de Velazquez*, par M. Paul Leprieur. — *Les Salons de* 1906 (2e article). — *La Peinture à la Société des Artistes français*, par M. Paul Jamot. — *Un dessous de l'atelier de Rigaud*, par M. Gaëtan Guillot. — *Bibliographie* : *L'Histoire de la vie privée à Venise* (*P. Molmenti*), par M. P. de Nolhac. — *Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les Beaux-Arts et la Curiosité pendant le premier semestre de l'année* 1906, par M. Auguste Marguillier. — Cinq gravures hors texte : *La « Vénus au miroir »*, par Velazquez (National Gallery, Londres) : héliogravure. — *La Chapelle de Beuzec*, par M. André Dauchez (Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts) : eau-forte de l'artiste d'après son tableau. — *Les Deux Miroirs*, par M. Léon Cauvy (Salon de la Société des Artistes français) : eau-forte de l'artiste d'après son tableau. — *Panneau décoratif pour la mairie de Reuilly*, par Eugène Carrière (Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts) : photogravure. — *Portrait de Mme M... et de ses enfants*, par M. Albert Besnard (Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts) : photogravure. — Nombreuses gravures dans le texte.

— *La Revue de l'Art ancien et moderne*. Sommaire du numéro du 10 janvier 1906 : Texte. *La Peinture orientaliste en Italie au temps de la Renaissance* (I), par M. Charles Diehl. — *Les Peintres de Stanislas-Auguste* : *Alexandre Kucharski* (II), par M. Fournier-Sarlovèze. — *Les Fouilles d'Aphrodisias*, par M. Max. Collignon. — *Les Dumonstier, dessinateurs de portraits aux crayons*, par M. Jules Guiffrey. — *Liseuse, lithographie originale de M. H.-P. Dillon*, par M. R. G. — *Artistes contemporains* : *Franz von Lenbach* (I), par M. Louis de Fourcaud. — *Notre Concours d'orfèvrerie*. — *Bibliographie*. — Gravures hors texte : *Janissaire et Femme turque*, d'après les dessins de Gentile Bellini (British Museum). — *Mme Barbier-Walbone*, gravure de M. Leseigneur, d'après le pastel de Kucharski (Collection de Mme la comtesse Hallez-Claparède). — *La Reine Marie-Antoinette*, d'après le pastel de Kucharski (Collection de M. le duc Des Cars). — *Le Dauphin*, héliogravure d'après le pastel de Kucharski (Palais de Trianon). — *Le Prince de Guéménée*, d'après le dessin de Daniel Dumonstier (Bibliothèque Nationale). — *Liseuse*, lithographie originale de M. H.-P. Dillon. — *Franz von Lenbach*, d'après la peinture de F. von Lenbach. — *Eleonora Duse et Marion von Lenbach*, héliogravure d'après la peinture de F. von Lenbach.

— *La Revue de l'Art ancien et moderne*. Sommaire du numéro du 10 février 1906 : Texte. *Trois chefs-d'œuvre italiens de la collection Aynard*, par M. Émile Bertaux. — *Franz von Lenbach* (II), par M. Louis de Fourcaud. — *Saint-Etienne-du-Mont, eau-forte originale de M. B. Kriéger*, par M. E. D. — *L'Art symbolique à la fin du moyen âge* (IV), par M. Émile Mâle. — *Un Peintre décorateur* : *Edouard Toudouze*, par M. Raymond Bouyer. — *La Peinture orientaliste en Italie au temps de la Renaissance* (II), par M. Charles Diehl. — *Bibliographie*. — Gravures hors texte : *Bas-relief en marbre par Agostino di*

Duccio, héliogravure d'après la sculpture de la collection Édouard Aynard, à Lyon. — *La Famille du prince Louis de Bavière*, photogravure d'après le tableau de Franz von Lenbach. — *Saint-Etienne-du-Mont*, eau-forte originale de M. B. Kriéger. — *Vitrail dit « des Chars »* (église Saint-Vincent, Rouen), photogravure. — *La Ville de Saint-Brieuc*, étude pour « Jeanne d'Arc et le Connétable de Richemont », eau-forte originale de M. Édouard Toudouze. — *Les Funérailles de Bertrand du Guesclin à Châteauneuf-Randon*, photogravure d'après le carton de tapisserie de M. Édouard Toudouze, pour le Parlement de Rennes. — *Saint Georges ramenant le Dragon qu'il a vaincu*, photogravure d'après la partie gauche de la peinture de Vittore Carpaccio (Saint-Georges-des-Esclavons, Venise). — Nombreuses gravures dans le texte.

— *La Revue de l'Art ancien et moderne*. Sommaire du numéro du 10 mars 1906 : Texte. *La Jeunesse d'Henner* (I), par M. S. Rocheblave. — *Les Nouvelles découvertes en Susiane* (I), par M. E. Babelon. — *Le Nouvel Hoppner du Louvre, gravure de M. Leseigneur*, par M. E. D. — *Artistes contemporains : Franz von Lenbach (1836-1904)* (fin), par M. Louis de Fourcaud. — *Fragonard et l'architecte Pâris, à propos de l'Exposition rétrospective de Besançon*, par M. Henri Bouchot. — *Les Bas-reliefs des petits autels de la chapelle de Versailles*, par M. L. Deshairs. — *Notes et documents : Sur quelques Vierges du XIVe siècle, à propos d'une Vierge de Saint-Germain-en-Laye*, par M. le comte Lefebvre des Noettes. — *Bibliographie*. — Gravures hors texte : *Scène alsacienne*, héliogravure Braun, Clément et Cie, d'après le tableau de J.-J. Henner. — *Adam et Ève découvrant le corps d'Abel*, photogravure d'après l'esquisse de J.-J. Henner, pour le Prix de Rome. — *Portraits*, gravure de M. Leseigneur, d'après le tableau de J. Hoppner (musée du Louvre). — *Le Maréchal de Moltke*, photogravure d'après le tableau de Franz von Lenbach. — *Rosalie Fragonard*, héliogravure d'après le dessin d'Honoré Fragonard (Bibliothèque de Besançon). — *Femme brodant*, photogravure d'après le dessin de G. de Saint-Aubin (Bibliothèque de Besançon). — *Le Martyre de sainte Victoire*, photogravure d'après le bas-relief en bronze de Nicolas-Sébastien Adam (chapelle de Versailles). — Nombreuses gravures dans le texte.

— *La Revue de l'Art ancien et moderne*. — Sommaire du numéro du 10 mai 1906. — Texte : *L'Exposition du XVIIIe siècle à la Bibliothèque nationale*, par M. Henry Marcel. — *Houdon portraitiste de sa femme et de ses enfants*, par M. Paul Vitry. — *Mme Delphine Ingres, gravure de M. J. Coraboeuf*, par M. E. D. — *La Sculpture italienne du XIVe siècle et son dernier historien* (fin), par Mlle Louise Pillion. — Les Salons de 1906 : *La peinture* (I), par M. Raymond Bouyer. — *La Renaissance du triptyque* (fin), par M. Louis Gillet. — *Centaure marin et Silène, groupe antique du musée du Louvre*, par M. Étienne Michon. — *Bibliographie*. — Gravures hors texte : *The Show*, gravure de Young d'après Reynolds, photogravure. — *Louise-Ulrique de Prusse, reine de Suède*, héliogravure d'après la miniature de Hall. — *Buste de Mme Houdon*, photogravure d'après la sculpture de Houdon (musée du Louvre). — *Mme Delphine Ingres, née Ramel*, gravure au burin de M. J. Coraboeuf, d'après le dessin

d'Ingres (musée Bonnat, Bayonne). — *Dragon en vedette*, photogravure d'après la peinture de M. A.-P. Roll. — *La Récolte du varech*, eau-forte de M. André Dauchez d'après son tableau. — *Le Travail : l'Aube, Midi, le Soir*, photogravure d'après le triptyque de M. Henri Martin (Caisse d'épargne de Marseille). — Nombreuses gravures dans le texte.

— Sommaire de la *Revue historique*, n° de mars-avril 1906 (31e année) : G. Monod, de l'Institut, *La chaire d'histoire au Collège de France*. — Eugène Forgues, *Le dossier secret de Fouché*. — René de Kerallain, *La prise de Québec et la perte du Canada, d'après des publications récentes*. — Alfred Stern, *La mort et les funérailles du duc d'Orléans, d'après un récit du comte d'Apponyi, du 8 août 1842*. — *Correspondance*. Lettre de M. Paul Meyer, de l'Institut : Sur le nom d'*Alienor*. — Lettre de M. le capitaine Carnot : Carnot après la Révolution. — *Bulletin historique* : France. Nécrologie : Alfred Rambaud, Th. Funck-Brentano, Émile Boutmy, par G. Monod, de l'Institut. — Publications relatives à l'époque moderne, par Henri Hauser. — Bohême, 1899-1904, par Jaroslav Goll (*suite et fin*). — Comptes-rendus critiques. — Publications périodiques et Sociétés savantes. — Chronique et Bibliographie.

— *Sommaire de la Revue historique, n° de mai-juin* 1906 (31e année). — *La politique française en Égypte à la fin du* XVIIIe *siècle* (1er article), par M. François-Charles Roux. — *Le conventionnel Goujon, suite*, par F. Thénard et R. Guyot. — *Des premiers rapports entre Saint-Simon et Auguste Comte, d'après les documents originaux*, 1816-1819, par Alfred Pereire. — *Correspondance*. Carnot et Napoléon. Réponse de M. Eugène Welvert à la lettre de M. le capitaine Sadi Carnot. — *Bulletin historique : France. Histoire de l'art*, par M. Louis Hourticq. — *Belgique*, 1902-1905, par Eugène Hubert (1er article). — *Comptes-rendus critiques*. — *Publications périodiques et Sociétés savantes*. — *Chronique et Bibliographie*. — *Abonnements* : Un an, Paris, 30 fr.; départements et étranger, 33 fr. La livraison 6 fr. (Félix Alcan, éditeur.)

— *Bullettino della commissione archeologica comunale di Roma*, 33e année, 1906, 4e cahier. — R. Lanciani, *Découverte d'antiquités à la porta Furba* (deux clichés). — G. Gatti, *La maison et les thermes des Nerazii*. — G. Marucchi, *Quelques découvertes récentes d'antiquités chrétiennes sur la voie flaminienne*. — G. Gatti, *Coffres à reliques chrétiens et mesures romaines de capacité* (pl. X-XII et trois clichés). — Fr. Tomassetti, *Notes sur quelques églises de Rome, Sainte-Marie de l'Aventin, Saint-Étienne del Cacco, Saint-Grégoire du Champ-de-Mars, Saint-Jean des Génois* (3 clichés). — G. Gatti, *Notes sur des découvertes récentes d'antiquités à Rome et dans sa banlieue*, — L. Cantarelli, *Découvertes archéologiques en Italie et dans les provinces romaines*. — *Notes bibliographiques*. — *Actes de la commission et dons reçus*. — *Liste des objets d'art antiques recuillis par les soins de la commission au cours de l'année* 1905.

— *École française de Rome. Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XXVe année, fasc. V, septembre-décembre 1905. — E. Albertini, *Statuettes de bronze trou-*

vées à Minorque (fasc. VII. Une de ces statuettes, qui représente un guerrier, paraît être un médiocre bronze étrusque. La seconde, qui figure Ulysse assis, est d'une exécution bien meilleure ; on y reconnaît un bronze grec de l'époque hellénistique). — L. Halphen, *La cour d'Otton III à Rome, 998-1001* (réfute, par l'examen critique des pièces, les erreurs courantes sur l'importance de la restauration de l'empire romain tentée par Otton III). — Mgr L. Duchesne *Les évêchés d'Italie et l'invasion lombarde*, 2e article (réfute, avec beaucoup de force, les assertions de M. Crivellucci et donne en appendice une table des évêchés italiens au VIe siècle). — Carcopino, *Decumani. Note sur l'organisation des sociétés publicaines sous la république.* (Travail important, qui promet un remarquable historien des institutions romaines.) — Mgr L. Duchesne, *Rapport adressé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur la publication des registres pontificaux* (renseignements exacts sur l'état actuel d'une publication dont beaucoup de parties, entreprises à la fois par des auteurs séparés, sont encore inachevées).

— *Ecole française de Rome. Mélanges d'archéologie et d'histoire.* XXVIe année. Fasc. I-II. Janvier-avril 1906. — J. Wilpert. Le nimbe carré *A propos d'une momie peinte du musée égyptien au Vatican* (pl. I, II, III). — J. Wilpert, *Le pitture dell'Oratorio di S. Silvia.* — A. Dufourcq, *Le passionnnaire occidental au* VIIe *siècle.* — L. Halphen, *Note sur les consuls et les ducs de Rome du* VIIIe *au* XIIe *siècle.* — E. Michon, *Sarcophages du type d'Asie Mineure* (6 figures dans le texte). — L. Celier, *Sur quelques opuscules du camerlingue François de Couzié.* — P. Boudreaux, *Notes sur le texte de Xénophon.* — G. Bourgin, *L'église de Saint-Louis des Français en 1810-1811.* — P. Bourdon, *Le concordat de François Ier et l'indult de Charles-Quint.* Leur conflit en Artois, 1518-1531. — P. Fedele, *Ager Velisci?*

— La publication du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* se poursuit, sous la direction de MM. Saglio et Daremberg, avec une activité qui laisse à quelques-uns de ceux qui en ont vu paraître la première livraison, l'espérance d'en recevoir la dernière. Le trente-huitième fascicule (Paries-Pistor) vient d'être distribué. Nous y remarquons, pour leur importance et leur développement, les articles suivants : Patria potestas (Beauchet) ; patrimonium principis (Lécrivain) ; patronus (Lécrivain) ; penates (Hild) ; peplos (Leroux) ; Perseus (Glotz) ; persona, dans le sens de masque (Navarre) ; pharus (Besnier) ; phlyakes (Navarre) ; phonos, phoinikai dikai (Caillemer) ; phylé (Lécrivain) ; pictura (Paul Girard) ; piscatio (Lafaye).

— *Jahreshefte des œsterreichischen archæologischen Institutes in Wien*, t. IX, cahier I, 92 figures dans le texte : A Riegl, *Place que doivent occuper dans l'histoire de l'art les gobelets de Vaphio* (dernier écrit, publié après la mort de l'auteur, de cet esprit subtil et pénétrant. R. montre qu'il y a déjà, dans les reliefs qui décorent ces vases, aussi bien pour ce qui est de la composition que pour l'entente du relief, des éléments inconnus à l'art oriental, ceux qui caractériseront l'art grec et après lui l'art moderne. Comme dans ses autres écrits,

il abuse des termes abstraits et des formules philosophiques, ce qui rend la lecture pénible ; mais il y a là dans l'analyse une rare finesse et tout est à retenir des observations et des vues de l'historien. Il s'abstient de chercher quel était le peuple qui, sur le théâtre où, plus tard, l'art grec proprement dit commencera avec les vases du Dipylon, était arrivé à composer avec tant d'art et à modeler la forme, dans ses figures d'animaux, avec une telle maîtrise. Tout l'article est à lire et à méditer). — H. Schenkl, *Un fragment de l'édit de Dioclétien* (trouvé en Laconie). — O Cuntz, *Le collegium fabrum à Aquilée*. — C. C. Edgar, *Sur des moules creux antiques* (figures dans le texte. On faisait en Egypte grand usage du plâtre. On savait le couler dans des moules qui étaient parfois faits de plusieurs pièces). — A Schulten, *Deux rescrits de l'empereur Valens sur la province d'Asie* (documents importants, très bien commentés, desquels il résulte que l'état de cette province était alors assez misérable). — K. Hadaczek, *Sur le trésor de Michalk'ou* (Gallicie orientale. Figures dans le texte. Ces objets d'or, d'un style tout géométrique, dateraient environ du septième ou du huitième siècle avant notre ère et auraient été fabriqués quelque part dans la région des Balkans, entre l'Euxin et l'Adriatique). — W. Kubitschek, *Le roi Ecritusirus* (figures dans le texte. Monnaie d'argent d'un prince des Celtes orientaux, qui daterait du milieu du dernier siècle avant notre ère). — Hauser, *Tettix* (nombreuses figures dans le texte. Reprend à nouveau toute la question de la coiffure des hommes et des femmes, en Grèce ; il explique, d'une manière qui paraît très plausible, par l'accord des textes et des monuments figurés, le sens des mots χρυσόλος et τέττιξ. Le τέττιξ ne serait pas, comme l'a cru Helbig, une spirale d'or piquée dans les cheveux. Ce mot désignerait un bandeau d'or dont la surface visible aurait été ornée de bossettes ; ce nom lui aurait été donné à cause de la ressemblance qu'il présentait, par sa forme de croissant, avec la larve de la cigale, larve qui était un mets très apprécié des Athéniens). — Studniczka, *Sur la pose du Pythoclès de Polyclète* (figures dans le texte ; par une étude attentive des traces que la statue perdue de Pythocles a laissées sur le dessus de la base qui la portait, montre qu'elles ne se prêtent pas à l'identification proposée entre cette statue et le *diadumène*). — E. Maass, *Les Grecs dans le sud de la Gaule* (réunion très complète et critique très attentive de tous les textes). — Supplément. Svoboda et Wilberg, *Fouilles à Grado* (14 figures dans le texte, dont un grand plan). — A. Gnirs, *Recherches dans le sud de l'Istrie* (fig. dans le texte). — P. Ortmayer et L. Siegel, *Deux stèles funéraires d'officiers romains à Vérone* (deux clichés ; un centurion et un porte-aigle). — R. Engelmann, *Inscription d'Aquæ albulæ*. — A Brueckner, *Sur l'Athénaios d'un décret de Notion*. — Hebedey, *Note sur la bibliothèque d'Ephèse*.

G. P.

— *Zeitschrift der deutschen morgenlaendischen Gesellschaft*, t. LX, fasc. I : Hell, *Les chansons de Farazdaq sur les Mohallabites*. — V. A. Smith, *Les dynasties indo-parthes*. — Mills, *Textes pehlevis du Yaçna*. — Nestle, *Le mot* בֵּת *dans les composés syriaques*. — Horn, *Les poésies du sultan Selim I*. — Uhlenbeck, *Sur la grammaire Esquimau*. — Oldenberg, *Recherches védiques*. —

Prætorius, *Sur quelques inscriptions phéniciennes*[1]. — Hunnius, *Le poème syriaque d'Alexandre*. — Van den Bergh van Eysinga, *Influences orientales sur le christianisme primitif*. — Goldziher, *Le principe de la* TAQÎYA *dans l'Islam*. — Bloch, *Excavations à Lauriya*. — Bibliographie. — Communications diverses[2]. Rapport annuel sur les études orientales.

— *Mittheilungen und Nachrichten des deutschen Palästina-Vereins*, 1906, n° 2 : Schumacher, *Les fouilles à Tell el-Mouteselliim* (IXe rapport). — Fitzner, *Mesures d'altitudes au pays de Moab et d'Édom* (8 points ont pu être déterminés par nivellement, de Zizè à Ma'ân, grâce aux travaux de la voie ferrée Damas-Mecque poussés maintenant jusqu'à Ma'ân. Les valeurs obtenues barométriquement par M. Brünnow et enregistrées dans sa *Provincia Arabia*, sont généralement au-dessous de la réalité; l'écart maximum atteint 51 mètres à Qal'at el-Hesa. Il y aurait lieu, sur cette base, de corriger toutes les autres données hypsométriques de M. Brünnow qui, dérivant du même procédé forcément imparfait, doivent

1. *C. I. S.*, I, 165, 167 (tarifs de sacrifices) : יצלת = hébr. אצילות, « articulations » (déjà proposé par Halévy); קצרת = aram. קרצולא, sens analogue — ce seraient les abatis de la victime (membres antérieurs et postérieurs). — *C. I. S.*, I, 3 (épitaphe d'Echmounazar); nouvelle explication, bien peu vraisemblable, du passage si obscur des ll. 1 et 12-13. Si M. Praetorius veut bien se reporter à mon *Rec. d'Arch. Or.*, t. VI, p. 293 et 375, il se rendra mieux compte de la portée de l'observation, forcément très brève, que j'avais émise ici même (*Rev. arch.*, 1904, II, p. 421, n. 1), et qui motive son étonnement; elle vise spécialement, en ce qui le concerne, l'interprétation de מי אתּ = « qui que tu sois », que j'avais déjà établie autrefois et qui a été proprement le point de départ de sa conjecture. Quant au mot קן, nous avons lui et moi nos opinions particulières; il me permettra, jusqu'à nouvel avis, de garder la mienne, comme il garde la sienne qui, à certains égards, se rapproche de celle déjà émise par M. Bruston. — Au n° 124 : נקי : « sa caverne (funéraire), et בכלתי = ἐκ τῶν ἰδίων; au n° 7 : בתכלתי = « par mes soins » (כלת et תכלת seraient à rattacher aux radicaux יכל, וכל); אשל = אש + אל, relatif + pronom démonstr. plur.; פעלת « ont été faites »; בנתי « j'ai construit ». [Ces diverses hypothèses soulèvent de graves objections philologiques que j'exposerai ailleurs]. — CL.-G.

2. A signaler dans le nombre les notes de M. Baudissin sur le dieu phénicien Echmoun et de M. Wellhausen sur les noms de l'Oronte. Celui de *Mimâs*, qui est donné à ce fleuve par Beladhori (et aussi par Yaqoût), serait à expliquer par « l'eau de *Mâs* », c'est-à dire de *Massyas* ou *Marsyas*. C'est bien improbable. Si l'on tient compte du passage de l'*Aghâni*, cité par M. Fischer (*Mimâs*, lieu de plaisance des habitants de Homs, sur l'Oronte), il me semble beaucoup plus simple de voir dans ce nom le mot grec *Maioumas* désignant une fête célèbre et, par extension, le lieu où se célèbre cette fête. Ce toponyme caractéristique se retrouve sur plusieurs points en Syrie : *Mimâs*, à Césarée (auprès des ruines du théâtre), *Mimâs* à Gaza, à Beyrouth et près des sources du Jourdain, au nord de Hasbeya, etc. (cf. mon observation, *Rev. arch.* 1903, II, p. 136). Nous savons, d'autre part, que le Maioumas était fort en honneur sur les bords de l'Oronte; c'est ce que nous montre le discours adressé à propos des fêtes de Daphné, aux habitants d'Antioche, par l'empereur Julien (*Misopogon*, § 23). S'il y avait un Maioumas à Antioche, un autre à Homs, il pouvait y en avoir un troisième situé encore plus haut sur les bords du fleuve. En tout cas, cela suffit pour expliquer très simplement le nom en question. — CL.-G.

être entachées de la même erreur systématique). — *Nouvelles diverses* (déblaiement de la seconde moitié du Moristân à Jérusalem et remblaiement de la naissance de la vallée dite de Hinnom, ce qui va altérer une des plus importantes caractéristiques de la topographie de la ville sainte).

— *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, t. XXIX, fasc. 2 : Zickermann, *Bettir* (la forteresse de Barcocheba)[1]. — Eckardt, *Jérusalem en 333 J.-C.* (d'après la description du Pèlerin de Bordeaux). — Dalman, *Anciens poids israélites*[2]. — Bibliographie.

1. Plan assez détaillé du site; description minutieuse de Kh. El-Yahoûd, mais ne faisant pas connaître de faits nouveaux. L'auteur ne parle pas de la hauteur dite El-Hariq, où j'ai découvert en 1874 un cippe de l'époque romaine auquel se attache une curieuse légende locale tendant à confirmer l'identification avec la célèbre forteresse juive (cf. mes *Archæolog. Res. in Pal.*, t. I, p. 469; cf. Hanauer, *Pal. Expl. F. Stat.*, 1894, p. 149). — Cl.-G.

2. A signaler un nouveau poids en pierre pesant 6 gr. 65 et portant la légende *beqa'* = 1/2 (sicle) en caractères archaïques. La lecture rectifiée de ce mot sur un exemplaire publié antérieurement (*Pal. Expl. F. Stat.*, 1904, p. 211, n. 1) doit être attribuée non pas à Armstrong, comme le fait l'auteur, mais à S. A. Cook (qui est le ed[itor] de ce recueil). — Cl.-G.

BIBLIOGRAPHIE

Egyptian Research Account, Tenth year. — **Saqqarah, Mastabas.** Part I, by Margaret A. Murray, *with drawings by* F. Hansard and J. Mothersole and **Gurob** by L. Loat. — London, Quaritch, 1905. In-4° VI-58 p. et LXIV planches.

On sait où en est, après cinquante ans de fouilles, la publication des nécropoles de Saqqarah. Le tombeau de Ti est encore inédit, celui de Mirrouka est décrit, mais sans une reproduction. C'est à l'*Archaeological Survey of Egypt* que nous devons le mastaba de Phtahetep[1], et à von Bissing, depuis cette année, une partie de celui de Gim-ni-ka[2]. Pour le reste, il faut se contenter de notices éparses, des extraits du vieux Lepsius ou des tronçons de notes de Mariette réunis en volume, voici tantôt dix-sept ans. L'*Egyptian Research Account* a entrepris de réviser les mastabas exhumés jadis par Mariette, de dégager de la masse ceux qui contenaient des textes, stèles ou représentations murales, et d'en présenter l'édition scientifique définitive. Son dixième mémoire — le premier de la nouvelle série — nous donne un groupe de dix tombeaux.

Le début est consacré aux stèles du Mastaba A 2 de Mariette, celle de Sokhar-kha-biou et d'Haïthor Nofirhotpou. Le « petit nom » du premier était *Hatsou* « l'ichneumon » (?), celui de la seconde *Toupis* (?); et rien que cet usage de mettre en regard le « grand » et le « petit » nom est un indice significatif d'archaïsme. Ces deux monuments étaient bien connus de tous les archéologues. On avait signalé, dès leur découverte, la disposition, la technique particulières de leurs légendes et de leur ornementation. On les savait aussi au nombre des plus anciennes stèles que nous possédions, et on les rangea provisoirement dans la IIIe dynastie, faute de pouvoir leur assigner une date plus précise. Aussi est-il curieux de constater que des monuments de cette valeur n'avaient même pas encore été reproduits intégralement. Tout le panneau central de la stèle d'Haïthor-Nofirhotpou était resté inédit[3] et c'est vraiment un bon début, pour le présent volume, que de nous mettre sous les yeux (pl. II) un document de cet intérêt. La description de ces deux monuments n'a été traitée ici qu'au point de vue archéologique (p. 3). Nous retrouverons plus loin la partie épigraphique et l'examen des substances dont l'énumération constitue ces tables d'offrandes d'une rédaction si particulière. Quant à la discussion et à la traduction de la titulature, elles ont été réservées pour le prochain volume, ainsi qu'il a été fait d'ailleurs pour tous les textes des *mastabas* publiés aujourd'hui. Je garde donc

1. *Arch. Survey of Egypt. The Mastaba of Phtahhetep and Akhethetep at Saqqarah.* London, Quaritch, 1900.

2. Von Bissing, *Die Mastaba des Gem-ni-Kai.* Band I. Berlin, Duncker, 1905.

3. La stèle de Sokar-kha-biou a été reproduite en héliogravure dans le *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 31. Aujourd'hui dans la salle A du Musée du Caire, n° 16. Dans la même salle (n°s 11 et 12) les montants de la stèle de Nofirhotpou, séparés sans raison bien apparente du panneau central. Cf. Maspero. *Guide du Visiteur au Musée du Caire*, p. 18.

pour ce moment là les observations que m'a suggérées l'examen de ces deux stèles, si curieuses à tous égards. Le signalement archéologique en est fidèle, complet, semé d'observations et de rapprochements intéressants. J'aurais voulu seulement une reproduction spéciale et à plus grande échelle du grand collier et du pendentif sacerdotaux de Sokhar-kha-biou. Elle aurait été un utile accompagnement de la description qui en est faite dans le texte. C'est déjà une excellente idée d'avoir reproduit (pl. XXXVI) un collier semblable, figurant sur un fragment de statue de la XVIIIe dynastie, et d'avoir rapproché de ces deux ornements celui de la statue du Phtahmasou de Florence. La titulature de nos trois personnages, séparés entre eux par tant de siècles, montre que cet attirail était l'appareil traditionnel, réservé au chef du sacerdoce de Sokaris. Les ornements spéciaux à chacun des grands prêtres des principaux cultes égyptiens sont encore trop mal connus ; ce ne sont pas les documents, c'est le temps qui a manqué jusqu'ici, pour classer et relier en séries toutes les représentations. Ce travail donnera, pour l'histoire religieuse de l'Égypte, des résultats plus curieux qu'on ne le croit généralement. J'espère le montrer, quand j'aurai à discuter la titulature.

Les analogies frappantes entre le costume ou la toilette du couple et ceux du Rahotep et de la Nofrit de Medum ont été fort bien notées : la courte moustache de l'homme, la coiffure de la femme, l'usage des larges bandes de fard vert sous les yeux. La silhouette d'Haïthor-Nofir-Hotep n'est peut-être pas tout à fait ce qu'on aurait pu faire. La photographie que j'ai sous les yeux me la montre plus jeune et de figure plus avenante que ce que nous donne le dessin de la pl. II ; le type rappelle beaucoup celui des Nubiennes, encore est-ce une jeune Nubienne, de physionomie agréable et qu'il serait dommage de vieillir.

Le chap. III est consacré au Mastaba G 8 de Mariette. De ce tombeau provient, comme on sait, le plus admirable morceau de sculpture sur bois que nous ait légué l'art memphite, l' « image vivante » de celui qu'on ne connaît plus autrement que sous son sobriquet arabe de la première heure, le célèbre *Sheikh el Beled*. La discussion sur l'identité du personnage ne permet pas, malheureusement, de décider de son vrai nom. Le mastaba a été remanié ; il a appartenu, pour le moins, à deux familles successives et la chapelle où fut trouvée la célèbre statue ne faisait certainement pas partie du mastaba primitif[1]. Le serdab n'a pas été retrouvé par Mariette ; et l'*Egyptian Research Account* n'était pas autorisé à pratiquer des fouilles à Saqqarah, le territoire étant réservé en principe au Service officiel égyptien. C'est peut être en ce serdab que se cache la solution du problème.

Est-ce bien du même mastaba que provient, décidément, la magnifique statue de femme connue, elle aussi, sous son seul sobriquet de « femme du scheik »[2]? Maspero a dit non[3]. Notre auteur dit oui, et le plus étrange est que tous deux

1. Cf. Mariette, *Mastabas*, p. 127.

2. Musée du Caire. Salle B. Partie Nord. Reproduit pour la première fois dans l'*Archéologie* de Maspero, p. 210 et depuis dans le *Musée Égyptien*, t. I, pl. 14.

3. Maspero, *Musée Egyptien*, t. I, pl. 14, admettait d'abord cette provenance, et a ensuite exprimé l'opinion contraire dans son *Guide du Visiteur au Musée du Caire* (p. 20, n° 19 et p. 27, n° 35).

s'appuient sur le témoignage du vieux Roubi, le fidèle *reïs* de Mariette, le seul témoin aujourd'hui des temps héroïques de l'Égyptologie. A mesure que les années passent, l'excellent Roubi devient peu à peu, en égyptologie, une manière de « double » à l'égyptienne du grand Mariette. On le consulte, on invoque ses souvenirs, on invoque son témoignage dans les « Annales » officielles du Service, dans le *Re-Heiligtum* de Bissing[1], dans les travaux du *Fund* et du *Survey* britanniques. Et j'aimerais qu'il se fût expliqué plus nettement sur le point présent.

Avec le chapitre IV commence une série de huit *mastabas* dont trois sont entièrement nouveaux, puisqu'ils ne sont même pas mentionnés dans les notices sommaires de Mariette. A ce groupe appartient (plan pl. XXXIII) celui de *Kam-amhosit*, malheureusement inachevé, et dont les quelques légendes hiéroglyphiques égalent en fini et en délicatesse celles des plus belles inscriptions d'époque memphite (pl. III); les deux autres sont ceux de Kasokhimou et de Shopsisouptah I, dont je parlerai dans un instant. Mais au fond, cette division en monuments inédits ou non ne serait qu'artificielle; elle ne laisserait pas assez voir tout ce qu'apporte de nouveau la publication du *Research Account*, car, si nous prenions par exemple, le tombeau du chap. V et que nous le classions parmi les monuments déjà « publiés » dans les Mastabas de Mariette, nous commettrions une véritable erreur de fait. Ce double Mastaba, — qui appartenait à Phtahhâtep I et à Phtahâtep Dashiri — Mariette l'a bien publié, si l'on entend par publication neuf lignes se rapportant uniquement au plan de l'édifice et un petit plan croquis à l'appui[2]. Ce qu'il restait à faire, c'était encore à peu près tout. Le présent mémoire étudie le double mastaba pièce par pièce, corrige le plan de Mariette, reproduit en trois planches les textes et bas-reliefs, notamment la stèle qui est aujourd'hui au Musée du Caire. La tombe de Kasokhimou est le plus important des trois *mastabas* dont l'ouvrage de Mariette ne faisait même pas mention. La grande composition où le défunt figure, accompagné des siens, abonde en remarques précieuses à glaner sur la titulature du personnage ou sur son costume professionnel, et surtout sur la figuration des différents membres de la famille, les emplacements où ils ont été répartis, les noms qu'ils portent, les gestes qu'ils font. Chacun de ses éléments a sa valeur précise, et c'est par la comparaison de tableaux de ce genre que nous arriverons un jour à déterminer, en grande partie au moins, le droit familial et la succession aux charges dans la vieille Égypte. Depuis longtemps, j'enseigne à mes auditeurs que le moindre détail de ces stèles — ou des scènes qui leur équivalent dans les hypogées — est la traduction pictographique, résumée, d'une série de pièces écrites, établissant les obligations contractuelles et les droits juridiques de tous les personnages qui y figurent; que, par conséquent, le détail le plus infime en apparence, une main qui tient un bâton, une taille plus petite de quelques pouces pour le personnage de gauche comparé à celui de droite, l'ordre d'une théorie de serviteurs, tout cela *vaut* comme un document, et fait foi comme lui en cas de contesta-

1. *Das Re-Heiligtum des Königs Ne-Woser-Re*, t. I, p. 3, où le témoignage de Roubi est tout ce qui reste aujourd'hui des recherches de Mariette à Abousir.
2. *Mastabas*, p. 125.

tion. Les successions et leur ordre, les fondations et leurs charges, les partages ou les donations, les charges et leur collation aux descendants, tout est ainsi réglé, et traduit en abrégé en ces compositions, exclusivement funéraires au premier abord. On voit par là l'intérêt qu'il y aurait à en réunir à bref délai la série complète. Ce serait peut-être plus urgent pour l'histoire d'Égypte que les éternels débats sur la chronologie, qui n'ont jamais fait avancer d'un pas aucune question historique — ou que la onzième édition critique de huit lignes d'un papyrus. Mais il y aurait trop à dire sur la stèle de Kasokhimou. Je signale seulement la figuration, assez rare, des petits enfants du défunt, et le fait que l'aîné, puis le premier né de cet aîné s'appellent, comme le chef de famille, *Kasokhtmou*, et je proposerai, lors de l'examen des textes, une explication de cette particularité. La mention des noms des serviteurs du défunt, gravés à la pointe après achèvement de la décoration murale, a été signalée avec beaucoup de raison par l'auteur. Il y a là un fait dont nous pouvons suivre l'apparition, puis l'évolution graduelle dans la série des tombes memphites, et dont il importera de dégager quelque jour la théorie exacte.

Le monument de *Phtahhâtep II* avait été jugé avec enthousiasme par Mariette [1] qui ne lui consacra pas moins de six pages des *Mastabas*, dont deux consacrées à la reproduction de la stèle, mais à une reproduction très hâtive. C'était bien peu encore. Le fac-similé des bas-reliefs de ce tombeau ne remplit pas moins de dix planches en notre présent volume et la description dans le texte équivaut à peu près vingt fois à la longueur du texte descriptif de Mariette. Telle partie, comme la chambre A, était restée entièrement inédite ; et pour le reste, il fallait se contenter de notions toujours trop brèves et pas toujours très claires. Les scènes, il faut le reconnaître, ne peuvent égaler en intérêt ou en nouveauté des tombes comme celle de Merrouka ou de Gemnika. A regarder de près leurs ajustements, on voit qu'elles ne sont que des morceaux découpés et soudés, ou des abrégés de figurations dont on a ailleurs l'exemplaire complet (par exemple la scène de la chasse aux oiseaux de marais, pl. XL). Ce qui en fait surtout la valeur, c'est l'ampleur et la perfection du style ; on en pourra juger par les deux beaux spécimens de la pl. XIII (Khouithâtep, fils de Phtahâtep et une des femmes personnifiant les domaines du défunt). Aucun bas-relief de la nécropole memphite ne les surpasse en exécution.

Toute la description archéologique des scènes est extrêmement intéressante. L'étude des différents personnages symbolisant les domaines grevés de charges funéraires au profit de Phtahâtep en est le morceau capital. L'ordre dans lequel ils défilent devra être examiné à fond, lorsqu'il y aura lieu de comparer entre elles les scènes analogues des différents tombeaux de la Ve dynastie et ce qu'elles apprennent sur les *wakfs* royaux de l'époque. Je crois que l'hypothèse de l'auteur sur les animaux nains (p. 14) est de celles qu'il vaut mieux abandonner sans plus. Leur taille conventionnelle tient simplement à ce qu'ils sont une notation écrite des produits de chaque terre, à la manière d'un idéogramme dans le corps ordinaire des signes, et que leur rôle est uniquement de spécifier

1. *Mastabas*, Tombe D. 62, p. 351-356.

le mode de contribution de telle ou telle terre à l'entretien du tombeau et de son culte.

Le trait saillant du tombeau d'*Ateti*, qui vient ensuite (ch. VIII), est la figure en haut relief du défunt au fond de la fausse porte (pl. XIX) ; c'est plutôt même une statue véritable. Il est intéressant de la rapprocher des monuments déjà connus du même type, ceux de Nofirnotirou, de Mirrouka et de Nibâri, par exemple. Les figures de ce genre étaient encore à peu près inconnues en archéologie, il y a à peine quelques années[1] ; elles sont encore très rares et l'auteur du texte du *Musée égyptien* n'en connaissait que trois. Ce sont des documents de grande valeur pour l'histoire de la stèle et des idées que l'on se faisait, à la période memphite, de la vie du « double » en sa maison, et c'est donc une des contributions les plus utiles qu'ait apportées notre volume. Quant à la stèle elle-même, dûment copiée cette fois, elle est beaucoup mieux conservée que Mariette ne l'avait dit (pl. XVIII). Il n'en avait d'ailleurs donné aucun croquis[2]. La copie qu'il laissa de celle d'Ousirnatirou (Mastaba, n° 1) était, par exception d'ailleurs, fort peu satisfaisante[3]. La rédaction abrégée des scènes du tombeau était par contre fort bien dressée. Elle ne faisait que rendre plus regrettable l'absence de tout dessin. Le présent volume ne leur consacre pas moins de cinq planches. La décoration se recommande à l'attention tant pour la perfection de l'exécution matérielle que pour la richesse des détails. La frise en *khakirrou* est le plus ancien exemple connu de cette ornementation particulière à l'art égyptien. Les détails de cet élément décoratif, tel qu'il est figuré ici (pl. XX), me paraissent tout à fait justifier la thèse proposée jadis par Petrie sur l'origine, si discutée, de ce thème ornemental[4]. Les registres supérieurs des parois nord et sud (pl. XXI-XXIII) sont remarquables pour leur figuration du rituel du sacrifice funéraire (purification et présentation de l'offrande sous la direction du *khri-habi*), ordinairement trop abrégé dans les compositions memphites de cette période.

La tombe de Shopsisouphtah Ier (ch. X) n'avait pas été mentionnée par Mariette. Elle se distingue des sépultures voisines par la recherche de la décoration ornementale de sa stèle, comparable à celle, bien connue en archéologie, du Phtahâtep, dont l'*Archæological Survey* a publié le mastaba il y a quelques années[5]. Elle est néanmoins loin de présenter l'intérêt du mastaba de Shop-

1. La théorie en a été dégagée, pour la première fois à ma connaissance, par Maspero, le *Musée égyptien*, t. I, p. 23, à propos de la stèle de Nofirnotirou (*ibid.* pl. XXIV). On trouvera la reproduction de celle de Mirrouka au tome Ier de son *Histoire*, p. 253.

2. *Mastabas*, p. 357. C'est en ce tombeau que Mariette trouva, mais irrémédiablement pourris, tout un matériel funéraire en bois, barques, statues, etc. L'existence de ce mobilier canonique était déjà établie, par ailleurs, pour les sépultures d'âge memphite. Son existence à Saqqarah même, à la Ve Dynastie, n'en était pas moins un argument assez précieux, dont il faut déplorer la disparition matérielle.

3. *Mastabas*, p. 173.

4. Petrie, *Egyptian Decorative Art*, p. 701 ff.

5. *Archæological Survey of Egypt-Eight* ; *Memoir* 1900. *The tomb of Phtahhetep*, t. I, pl. XIX, XX, XX^a^. Perrot, *Histoire de l'Art*, t. I, pl. XIII, en a donné une très belle et très fidèle reproduction en couleurs.

sisouphtah II, que Mariette décrivit jadis en même temps que celui édifié à côté par Sabou, fils du défunt[1]. Il s'attacha surtout aux scènes caractéristiques de Sabou et se borna à noter, sans croquis, les bas-reliefs et la stèle de Shopsisouphtah, dont les pl. XXVIII à XXXI constituent ici, par conséquent, la première reproduction parue à ce jour. La rédaction de la table d'offrande y est à noter, ainsi que les rangs respectifs des fils du défunt et du représentant des domaines du roi dans la présentation du sacrifice. Il y a là des données assez difficiles à accorder sur les droits de succession; elles ne peuvent être résolues sans plus ample examen; je me borne à les relever.

L'auteur se proposait de joindre à sa publication les scènes du tombeau de Sabou, aujourd'hui toutes réunies au Musée du Caire[2]. Il suivait ainsi la méthode inaugurée dès le début, consistant à éditer ensemble le mastaba et les morceaux, stèles ou reliefs, qui ont été enlevées de Saqqarah. On a ainsi l'ensemble du monument, tel qu'il était au moment où il fut exhumé. Le temps fit défaut cette fois-ci. Il faut d'autant plus le regretter que c'eût été, peut-être, pour longtemps, le seul moyen d'avoir la série de ces représentations, à laisser de côté les croquis de Mariette. Ce sera le seul en bien d'autres cas encore. C'est par la publication actuelle que nous avons enfin, par exemple, la stèle archaïque d'Haïthor-Nofir-Hatpou, dont j'ai parlé au début de ce compte-rendu. Il y a maintenant plus de huit ans que fonctionne la Commission internationale du grand catalogue du Musée du Caire. Nous attendons encore le premier volume qui traitera d'une manière quelconque des classes des monuments de l'époque memphite. Pas une stèle, pas une statue, pas un sarcophage, pas un des objets du mobilier funéraire n'a paru à la date où ceci est écrit. Pourtant, vingt-trois volumes ont déjà paru. Quelqu'intéressantes que soient les séries qu'ils décrivent, on nous persuadera malaisément que toutes réclamaient une publication plus urgente que les monuments de l'Ancien Empire. Quelques-unes des séries publiées — il est bien inutile de les désigner plus expressément — auraient pu venir après l'inventaire de la période memphite, si nécessaire, d'un intérêt si général, et dont l'importance n'échappe à personne. Aussi ne saurait-on trop encourager ceux qui veulent bien prendre la peine de nous en donner quelques morceaux. Ils nous font ainsi probablement gagner plusieurs années, car les monuments memphites ne sont même pas annoncés comme « en préparation », à l'heure qu'il est, au Catalogue officiel du Caire.

Deux chapitres fort bien compris suivent la publication proprement dite des dix mastabas. Le premier traite des offrandes figurées sur les scènes murales ou dans la rédaction de la table d'offrande. Trois courtes monographies y sont consacrées aux scènes où se voient les hyènes, au lotus et aux parfums. La hyène élevée, nourrie, engraissée pour figurer comme aliment au repas du défunt, paraît dans nombre de tombeaux égyptiens. L'auteur en a réuni une importante collection (p. 29). Au moment où il rédigeait son mémoire, de Bis-

1. *Mastabas*, p. 373 à 385.
2. Musée du Caire. Galerie d'honneur. Colonnade sud, n° 99 et colonnade nord, n°s 29 et 30.

sing n'avait pas encore fait paraître son Mastaba de Gem-ni-ka, en sorte que sa série n'est plus tout à fait complète aujourd'hui. La bibliographie donnée par Bissing en son ouvrage ne cite pas non plus, à ce qu'il m'a semblé, toutes les représentations que je connais de cette espèce. Pour avoir le sujet au complet, il faudrait réunir les bibliographies des deux ouvrages et y joindre les exemples tirés des tombes du premier ou du second empire thébain. L'auteur des *Mastabas* me paraît également se tromper lorsqu'il croit (p. 29) que la hyène cessait déjà d'être considérée, à la Ve dynastie, comme un aliment désirable pour le défunt. Les scènes du tombeau de Merrouka, encore non publiées, vont à l'encontre de cette opinion. Il ne voit pas non plus comment on se procurait cet animal. En laissant de côté les scènes de chasse au désert[1] où il figure, mais où il est probablement tué et non capturé, on le voit au moins une fois pris au piège par les chasseurs. L'animal, capturé vivant, est lié par les quatre pattes à une longue gaule, et transporté par eux à la manière dont les pêcheurs égyptiens des bas-reliefs emportent les poissons de grande taille[2].

La liste des parfums et de leurs éléments constitutifs est l'objet d'une assez longue étude, très documentée (p. 30 ff). Elle n'est pas présentée comme un traité complet de la matière. Autrement, elle aurait rappelé, en toute équité, les savantes recherches de Loret. C'est donc plutôt une « contribution » et une des plus nourries de faits qui aient encore paru.

Les substances et objets de l'offrande funéraire font ensuite l'objet d'un travail approfondi (p. 32 à 40). Il n'y a pas moins de 90 noms examinés et commentés. Une remarque préliminaire (p. 32) vaut d'être signalée ici même, en raison des phénomènes généraux qu'elle semble refléter dans l'évolution du rituel funéraire. L'auteur établit que jusqu'à la IVe Dynastie, les listes examinées par lui contiennent surtout la vaisselle, les ustensiles, les étoffes, les parfums et les cosmétiques. Les aliments sont en très petit nombre. Ils augmentent à partir de la IVe Dynastie et, à partir de la Ve, relèguent les listes des premières séries d'objets dans les peintures murales. Il y a là un fait que mes recherches personnelles me font considérer comme tout à fait significatif. Il semble concorder de tous points avec ce que je pensais bien avoir tiré de l'examen du Livre de la Mort, de celui des cercueils protothébains, des versions comparées des Pyramides, et de ce qui nous est parvenu des sépultures d'âge thinite ou de la période de Neqqadèh. De pareilles concordances ne sauraient être fortuites. Elles éclairent peu à peu l'histoire religieuse du mobilier funéraire et l'évolution rationnelle des idées dont il n'est que la traduction visible. On comprendra aisément que je ne puisse songer à esquisser ici une thèse de cette ampleur. J'ai voulu seulement prendre note en passant d'un nouvel élément de démonstration.

Le chapitre XIV et dernier est consacré à l'épigraphie. Quatre planches

1. Voir par exemple Wilkinson, *Manners and Customs*, t. II, p. 90 à 92 et *Mission*, t. V, p. 77 et planches en couleurs correspondantes (tombe d'Amânamhabi).
2. Wilkinson, *Manners and Customs*, II, 78.

reproduisent en *fac similé* 98 signes de l'écriture memphite, pris dans cinq des mastabas publiés. La plupart des signes pris aux monuments des Dynasties IV et V se retrouvent, à très peu près identiques, dans les répertoires déjà publiés par *l'Archæological Survey* pour la même époque. Ceux des stèles archaïques sont, au contraire en grande partie de physionomie différente. Joints à ceux des statues archaïques, publiées de divers côtés depuis quelques années, et à ceux des panneaux de bois de Hosirî, ils constituent un groupe franchement original dans l'histoire de l'écriture égyptienne. Plusieurs, en raison de leur rareté actuelle de fait, n'ont pu être identifiés ici. Il est significatif que, sur sept des signes mystérieux de la présente liste, cinq appartiennent à la stèle de Sokar-kha-biau. Je ne vois, pas cependant, pour l'un d'eux au moins (le n° 51 pl. XXXIX), en quoi il diffère tellement du signe habituel de *Safkit-aboui*, et le *ari*, ou gardien enveloppé en son manteau, les clefs sur les genoux (n° 3 pl. XXXVIII), est également assez reconnaissable. Je me borne, pour le reste du répertoire, à quelques très brèves remarques. L'animal image de Set (n° 24) est identifié depuis quelques années, et avec raison, ce me semble, à l'*okapi* d'Afrique[1]. La plume plantée sur le dos du chacal (n° 27) est l'indice de l'Occident, *amentit*, et par conséquent du rôle funéraire du dieu *Anoupou Amonatiti*. Les signes 52 et 55 ne sont pas seulement des déterminatifs; ils ont, à eux seuls, à cette époque, les valeurs phonétiques *sadzou* et *èrp* et peuvent être employés isolément pour ces valeurs. L'explication du signe *nouit* comme figurant le plan d'une ville à l'égyptienne (n° 89) n'est plus acceptable; c'est un de ces nombreux signes régularisés, schématisés, que l'on trouve dès les premiers monuments, provenant d'anciennes images, moins régulières, dont on avait perdu le sens dès cette époque — peut-être dans le cas présent, la corolle ouverte d'une fleur d'eau.

Cinq planches (XLI-XLV) ont été finalement consacrées à classer les couleurs de ces hiéroglyphes. J'hésite à penser que l'on puisse tirer des conclusions bien certaines de ces tableaux. J'en ai donné autrefois les raisons, lorsqu'ont paru, en égyptologie, les premiers répertoires de signes[2]. Deux ans de conférences sur l'histoire de l'écriture égyptienne m'ont obligé à les revoir de plus près, et l'examen a confirmé mes premières impressions. Bien plus nettement qu'au début, et avec les preuves nécessaires à l'appui, on peut dire aujourd'hui : ni les couleurs d'un signe, ni ses détails linéaires internes ne peuvent constituer un élément d'appréciation décisive, lorsqu'il s'agit d'identifier un signe douteux, de retrouver sa forme originale ou de déterminer la nature des substances dont il est la figuration. L'écriture des tombes memphites est déjà beaucoup trop vieille; elle est le produit, le résidu de trop de notations graphiques antérieures; elle est déjà, au plus haut degré, trop *conventionnelle* et surtout elle est trop *décorative*. Je crois que les lecteurs seront du même avis, s'ils prennent la peine de contrôler les résultats obtenus cette fois à Saqqarah et de noter les divergences qui existent entre les signes identiques de

1. Wiedemann, *Umschau*, 1902, N° 51, 1002.
2. G. Foucart, *L'histoire de l'écriture égyptienne*, etc. *Revue archéologique*, 1898, t. XXII, p. 20 ff.

cinq mastabas, pourtant contemporains. Ce serait plus évident encore, s'ils avaient sous les yeux une série de quelque ampleur.

Un mémoire annexe est consacré, dans ce même volume, aux fouilles exécutées à Medinet Gorâb (*Gurob*) par L. Loat. Elles ont ramené au jour les vestiges d'une nécropole préhistorique, qui se trouve la plus septentrionale connue actuellement en Égypte. Jusqu'ici, il fallait remonter jusqu'à Sohag pour arriver à la première de la série géographique. Le cimetière historique a donné un certain nombre de poteries, scarabées, *ouashbitiou* de diverses époques (XVIIIe Dyn. à la période romaine). Mais les deux points saillants de ces fouilles sont la découverte d'un petit sanctuaire consacré au culte d'une statue de Tahoutmos III, et celle d'un cimetière d'animaux. Le quartier le plus curieux est celui qui était réservé aux poissons. Une nécropole de poissons n'est pas chose communément décrite en nos ouvrages. Aussi est-ce travail fort utile d'en avoir relevé méthodiquement le contenu (p. 4 sq.) et d'en avoir reproduit la physionomie caractéristique (pl. IX-X). Le gigantesque *lates niloticus* y est le poisson le plus souvent retrouvé. Certains spécimens atteignent cinq pieds et demi de longueur et devaient, vivants, peser 150 kilog. environ. Il faut remonter aujourd'hui en amont de Khartoum pour retrouver des latus de cette taille. Leur existence à Gorâb est intéressante; elle confirme, en effet, l'exactitude absolue de certaines scènes de pêche memphites, où l'on aurait pu croire que le dessinateur avait singulièrement exagéré les dimensions réelles des poissons capturés [1].

La chapelle de Tahoutmos III a fourni, de son côté, un certain nombre de stèles, dont les meilleures ont été reproduites aux pl. XV à XVIII. La série se termine sur un monument isolé, trouvé dans le voisinage du cimetière des animaux. C'est une stèle mentionnant la constitution d'un *wakf* de cinquante aroures de terre, au profit d'Amon-Ra thébain (pl. XIX) par le premier prophète du dieu. L'acte est passé en présence de deux fonctionnaires de la province. Il est regrettable que la suite du texte soit perdue.

Tel est le contenu de ce mémoire, un des plus substantiels qui aient paru. J'ai désiré en rendre compte avec quelque détail. C'est le premier d'une série nouvelle qu'entreprend l'*Egyptian Research Account*, et pour ce premier volume tout au moins, il fallait montrer à combien de questions importantes ou simplement très intéressantes il apportait sa contribution. On ne saurait trop le répéter : ni pour l'histoire des institutions, ni pour celle des religions, nous ne pourrons rien faire de certain en Égypte tant que nous n'aurons pas en nombre suffisant les documents thinites et memphites. C'est de ce côté qu'il faut avant tout porter l'effort de la publication des monuments. On ne saurait savoir assez de gré au professeur Petrie et à ses collaborateurs de l'avoir compris, et il faut souhaiter l'apparition très prochaine du second volume des *Mastabas*.

George Foucart.

1. Cf., par exemple, Petrie, *Medum*, pl. XII.

Osvald Sirén, **Don Lorenzo Monaco** (Collection *Zur Kunstgeschichte des Auslandes*). Strasbourg, Heitz, 1905. In-4° de 198 p., avec 54 planches hors texte en phototypie.

Cette monographie, traduite du suédois, est un très remarquable travail d'érudition. L'auteur n'a rien négligé pour reconstituer l'histoire et l'œuvre du Camaldule qui a été relégué dans l'ombre par le Dominicain Fra Angelico. Pour la biographie du moine peintre, il n'a pu que préciser quelque peu des dates extrêmes, en démontrant que Lorenzo était né au plus tard en 1371 et mort après le mois d'août 1422. Pour l'œuvre de l'artiste, M. Sirén a pu, grâce à sa connaissance exceptionnelle de l'ancienne peinture toscane, dont témoignaient déjà des études publiées dans *l'Arte*, dresser un catalogue qui comprend cinquante panneaux, dessins, ou manuscrits enluminés, et qu'accompagnent cinquante-deux reproductions en phototypie, d'après des clichés inédits pour la plupart. A Florence même il a étudié pour la première fois une série de fresques à peu près inconnues, celles de la chapelle Bartolini, dans l'église de Santa Trinità, et découvert d'autres fresques, les plus anciennes œuvres de Lorenzo, dans des bâtiments voisins de Santa Maria la Nuova et qui faisaient autrefois partie du monastère de Santa Maria degli Angioli, où le peintre fit profession. L'auteur a réuni des renseignements sur des œuvres éparses depuis l'Italie, la France et l'Allemagne jusqu'aux États-Unis d'Amérique. Il a pu, par ses recherches et ses analyses, enrichir et modifier notablement la série des tableaux attribués à Lorenzo dans la dernière édition de l'ouvrage de Crowe et Cavalcaselle. Je me borne à relever les observations qui intéressent le Musée du Louvre et son prochain catalogue. L'important triptyque, qui représente saint Laurent entre sainte Catherine et sainte Agnès, est classé comme un ouvrage d'élève, à la suite de considérations tirées du coloris et qui méritent attention. La petite Madone (n. 195) est reléguée dans la même catégorie, bien qu'elle ressemble de très près aux Madones authentiques de Lorenzo par l'attitude de la Vierge assise sur un coussin très bas et par le dessin de la draperie. Deux volets de triptyque, datés de 1408 (le Christ au Jardin des Oliviers; les Saintes Femmes au Tombeau) sont admis au nombre des œuvres originales de Lorenzo, avec toute apparence de raison.

Si M. Sirén est fort affirmatif dans ses attributions, il faut reconnaître qu'il s'est fait de la personnalité artistique de Don Lorenzo l'idée la plus nette. Il consacre un chapitre spécial à définir cette personnalité et il le fait avec la finesse la plus ingénieuse. En même temps qu'un poète religieux, plus lyrique que dramatique, Lorenzo est un grand décorateur, qui, dans les courbes ondoyantes des draperies, les silhouettes des figures, les arabesques des compositions, a trouvé plus complètement qu'aucun Italien de son temps les lignes gracieuses, le rythme harmonieux, cette beauté, moitié géométrique, moitié musicale, à laquelle les premiers réalistes de Florence étaient déjà devenus insensibles, dont Fra Angelico lui-même ne devait pas jouir aussi purement et que retrouvera Botticelli. M. Sirén aide fort heureusement à comprendre ce charme difficile à définir en évoquant celui des délicieux « maniéristes » japonais du XVIIIe siècle (un Haronobou, je pense, et un Outamaro).

Cette grâce est, dans l'œuvre du moine qui a travaillé à Florence, un héritage de Sienne, où Lorenzo était né; dans les influences qu'il a le plus directement subies, celle de Bartolo di Maestro Fredi domine plus que celle d'Agnolo Gaddi.

Dans ses recherches attentives, M. Sirén a essayé aussi de faire la part d'autres influences, qui seraient venues du Nord. Il note des ressemblances, pour la décoration marginale des « grotesques », entre les manuscrits enluminés par don Lorenzo et les miniatures franco-flamandes de la fin du XIVe siècle. Il remarque également, dans la représentation des scènes de l'Évangile, quelques nouveautés réalistes et pittoresques qui s'écartent des traditions iconographiques consacrées à Sienne jusqu'au milieu du XVe. Par exemple la Vierge, dans la scène de la Nativité, s'agenouille devant Jésus couché sur la terre. A propos de cette scène, M. Mâle a supposé, dans un de ses admirables articles sur le *Renouvellement de l'art par les Mystères*, que des représentations dramatiques, semblables dans divers pays d'Europe, auraient pu, vers la fin du XIVe siècle, suggérer à la fois aux peintres italiens et flamands une composition nouvelle, inspirée par un sentiment nouveau. M. Sirén cite cette hypothèse et ne paraît pas éloigné de l'admettre pour son compte. Il fait remarquer cependant que la Vierge de la Nativité est déjà représentée à genoux dans deux peintures italiennes du milieu du XIVe siècle : l'une qui fait partie d'une prédelle attribuée à Puccio Capanna (Florence, Académie des Beaux-Arts, n° 2); l'autre qui fait corps avec un grand retable de 1344 (Collection Czernin à Vienne). Je suis convaincu qu'il faut faire, dans l'invention de l'iconographie nouvelle qui triomphe au commencement du XVe siècle, une large part aux interprétations que les peintres de l'Italie, à commencer par Giotto, ont données des écrits de la littérature franciscaine, et aussi à leurs inventions personnelles d'artistes poètes et dramaturges.

La question est l'une des plus neuves et des plus graves qui aient été posées depuis longtemps. Il faut se borner encore à des indications et à des notes. J'en ajoute deux au dossier, en fermant le livre de M. Sirén.

Parmi les motifs nouveaux qui apparaissent, je crois, pour la première fois en Italie dans l'œuvre de Lorenzo Monaco, figure le Christ sortant du tombeau, devant la croix entourée des instruments de la Passion et de ces étranges « têtes coupées » et mains sans bras qui, sur le fond uni, disent les paroles et font les gestes du drame divin. C'est le Christ des Messes de saint Grégoire. Je le trouve vers 1405 dans deux des fresques florentines que M. Sirén a mises en lumière (pl. I). En connaît-on des exemples antérieurs dans l'art du Nord?

A côté des problèmes d'iconographie, il faut laisser une grande place, la plus grande, peut-être, aux questions de style pur. En voici une, que M. Sirén n'a pas formulée. Ces draperies ondées dont les longs plis viennent mourir sur le sol en petites vagues sinueuses, ces compositions où les courbes du cadre se marient avec celles que dessinent les figures, comme la mélodie et son accompagnement, cette élégance « décorative », cette grâce « japonaise », que M. Sirén admire avec raison dans les panneaux et les dessins du Camaldule de Florence, je les retrouve exactement, avec les mêmes inflexions et les mêmes

partis-pris, dans les miniatures des Très-Riches Heures du duc de Berry. Et cela dans des compositions dont l'iconographie est entièrement différente et l'arabesque également harmonieuse, comme les deux couronnements de la Vierge, celui de Don Lorenzo au musée des Offices, celui de Paul de Limbourg, dans la bibliothèque du château de Chantilly.

Je fais le rapprochement après les comparaisons les plus minutieuses et je pourrais l'appuyer de schémas et de diagrammes qui vaudraient une démonstration. L'un des deux arts dérive de l'autre. Sans doute, l'œuvre de Don Lorenzo n'est que l'aboutissement d'une suite d'œuvre siennoises ou florentines, comme celle de Paul de Limbourg n'est que le triomphe sans lendemain auquel aboutit le progrès d'une génération. Où s'est développé d'abord, dans la draperie des peintures, le système des plis « ondés » qui sera remplacé brutalement, à Florence et dans les Flandres, par le système des plis « cassés » ? C'est un de ces problèmes de l'art international de la fin du XIVe siècle qui ne pourront être résolus avant qu'une suite d'études critiques n'aient été consacrées à la peinture toscane et lombarde de cette époque décisive.

E. Bertaux.

Le Musée des Arts décoratifs (Palais du Louvre, Pavillon de Marsan), publié sous la direction de M. Louis Metman. — **Le Bois**, par Louis Metman et Gaston Brière. — Ire partie, *Moyen-âge et Renaissance*, 60 planches, 300 documents IIe partie, XVIIe et XVIIIe *siècles*; 60 planches, 370 documents. — Partie, Ateliers photomécaniques D. A. Longuet; 2 vol. in-folio, s. d. (1906).

Durant plusieurs années, le Musée des Arts décoratifs, chassé du Palais de l'Industrie et n'ayant pas trouvé une demeure à sa taille, resta forcément inconnu de la grande majorité des travailleurs. Depuis un an qu'il est installé définitivement au Pavillon de Marsan, sous l'excellente direction de M. Metman, bien des archéologues et des artistes ont pu constater l'étendue de ses richesses; mais beaucoup d'autres, certainement, peuvent l'ignorer encore. Aussi doit-on se féliciter de voir commencer la publication d'une série d'albums qui en feront connaître les différentes parties. M. Metman et son collaborateur M. Gaston Brière ont pensé avec raison qu'il fallait commencer par le Bois; cette série, en effet, est l'une des plus considérables du Musée, grâce au legs de M. Émile Peyre, dont la collection était sur ce point l'une des plus complètes de l'Europe.

L'abondance des matériaux leur a permis de faire deux volumes : le premier pour le Moyen-âge et la Renaissance, le second pour les XVIIe et XVIIIe siècles. Le plan général de l'ouvrage est celui des précédentes publications (chez le même éditeur) de MM. Vitry et Brière, et de M. Migeon, dont il a été rendu compte ici même.

MM. Metman et Brière n'ont pas voulu donner une histoire complète de l'art du bois; mais ils ont si judicieusement choisi et classé les éléments dont ils disposaient, ils ont accompagné les planches de légendes et d'indications si précises, que leur ouvrage rendra autant de services aux archéologues qu'aux décorateurs. Les notes bibliographiques et les préfaces de chaque volume donnent, sous une forme volontairement modeste, des idées générales et des

références pratiques qu'on chercherait en vain dans bien des livres à prétentions plus scientifiques. Il y a là autre chose que de la banale vulgarisation et il faut souhaiter que ces deux albums soient bientôt suivis de plusieurs autres.

J. M. V.

Hermann Egger. *Codex Escurialensis.* Vienne, Hölder, 1906, 2 vol. in-4°, dont un de planches, avec 210 illustrations.

La dernière fois que j'allai voir Eugène Müntz, peu de jours avant sa mort, je trouvai chez lui l'auteur de ce volume, qui l'entretenait de la publication projetée. Müntz s'intéressait d'autant plus à cet album de dessins conservé à l'Escurial qu'il en avait donné le premier, en 1887, un inventaire sommaire dressé par M. Justi et en avait tiré, la même année, un mémoire sur une vue inédite du Forum romain (*Revue archéol.*, 1887, I, p. 175; *Comptes rendus de l'Acad.*, 1887, p. 449). M. Egger a été aidé, dans la publication intégrale de ce document, par MM. Hülsen, Michaelis et Wickhoff; l'Institut archéologique autrichien a fait les frais des deux volumes, charmants d'aspect, d'une irréprochable élégance, mais (à mon avis) trop luxueux et trop chers. — M. Egger a essayé d'établir, par des arguments fort bien présentés, que le *tacuino* de l'Escurial est l'œuvre d'un élève de Ghirlandajo, qui a copié, tant bien que mal, des dessins de son maître; il est entré, à cette occasion, dans des développements très instructifs sur l'atelier du grand Domenico. En dehors des vues de Rome, dont la valeur archéologique est considérable, l'album ne contient pas grand'chose d'important et ne peut être comparé à celui de Pierre Jacques; le croquis de l'Apollon du Belvédère (fol. 53), exécuté vers 1491, est le plus ancien que nous possédions d'après cette statue et celui d'une bataille de Gaulois (fol. 59²) est plus complet que le reste de cette frise du 1er siècle conservée au musée de Mantoue (*Rev. arch.*, 1889, I, p. 327). Les notices signées *M(ichaelis)* sont naturellement de premier ordre.

S. R.

A. **Dard.** *Chez les ennemis d'Israël. Amorrhéens, Philistins.* Paris, Lecoffre, 1906. In-8, 333 p., avec cartes et gravures. — Ce ne sont pas les sentiers battus par les touristes Cook qui ont attiré l'auteur; il a visité des régions peu hospitalières et encore insuffisamment décrites, les terres des Amorrhéens et des Philistins. Son itinéraire se lit avec agrément; on y voudrait parfois moins d'éloquence et plus d'illustrations, moins d'emprunts aux textes bibliques et plus de descriptions précises de vieux murs. M. Dard est un croyant de l'ancienne école; il ne doute point que l'Écriture soit un livre d'histoire et l'on ne peut s'empêcher de sourire quand on lit des phrases comme celles-ci (p. 298) : « Certainement Abraham, descendant en Égypte, traversa son territoire [de Gaza]... Les Rephaïms y cherchèrent un abri du temps de Josué... Samson s'y vint signaler par ses exploits... Le temple de Dagon, où périt le héros, ensevelissant 3.000 Philistins sous les ruines de l'édifice, était là ». L'enseignement émancipateur de l'École de Saint-Étienne n'a pas encore porté tous ses fruits.

S. R.

Concetto **Barreca**. *Le catacombe di S. Giovanni in Siracusa*. Syracuse, tipografia del Tamburo, 1906. In-8, 165 p., avec gravures. — Les catacombes de Syracuse, dont l'exploration scientifique fut commencée vers 1872 par Cavallari, ont été étudiées avec soin, depuis 1894, par un archéologue bavarois, J. Führer, qui mourut jeune après avoir publié un bon ouvrage, *Sicilia Sotterranea*. Le petit livre du chanoine Barreca est une contribution plus populaire au même sujet, accompagnée de bonnes illustrations. L'auteur reproduit ou traduit de longs extraits des ouvrages de G. De Rossi, de Martigny, de Pératé, de Führer; cela pourra rendre service aux touristes novices qui visiteront la crypte de San Marziano.

S. R.

C. **Martin**. *La Maison de Ville de Genève*. Genève, A. Julien, 1906. In-4°, XV-139 p., avec nombreuses gravures. — Cette monographie très soignée n'intéressera pas que les Genèvois; je signalerai notamment, aux historiens de l'art, une série de curieuses peintures des environs de 1500 qui décorent la salle du Conseil et ont été bien reproduites en phototypie (pl. IV-VI). La Maison de Ville naquit et se développa pendant le XVe siècle; elle fut d'abord installée par la Communauté genèvoise, entre 1440 et 1450, dans une habitation particulière, proche de l'endroit où les syndics jugeaient au criminel. Ce modeste édifice fut agrandi plusieurs fois, notamment par l'adjonction de la tour du Conseil, le beffroi. « La première Maison de Ville était conforme au type genèvois de la maison privée; la tour adjointe à cet édifice a conservé les caractères de l'architecture militaire et féodale » (p. 56). L'influence architecturale de la Savoie est indubitable, comme on pouvait s'y attendre par suite des circonstances géographiques et historiques. Après la Réforme, la Maison de Ville s'agrandit considérablement; les Conseils firent l'acquisition de plusieurs maisons voisines où furent installés les divers services du gouvernement. Une grande rampe pavée, construite au XVIe siècle, est la plus belle partie de la Maison de Ville; c'est le premier exemple de l'emploi des formes de la Renaissance à Genève. Les façades furent refaites au XVIIe et au XVIIIe siècle sous l'influence de l'art italien. Il est à remarquer que tous les architectes et ouvriers dont nous connaissons les noms depuis le XVIe siècle étaient des étrangers et ne furent admis à la bourgeoisie qu'en récompense du concours qu'ils apportèrent à la construction et à la décoration de l'édifice (p. 108).

S. R.

Marcel **Poète**. *Les sources de l'histoire de Paris et les historiens de Paris*. Leçon de réouverture du cours de la Bibliothèque de la Ville de Paris (*Revue Bleue*, 1906). In-8, 28 p. — « Pas plus qu'il n'y a de bibliographie parisienne, il n'existe de répertoire général des sources de l'histoire de Paris. » L'instructive brochure de M. Poète ne prétend pas nous donner l'équivalent de ces grands ouvrages encore à faire; mais on y trouve d'utiles indications sur les sources d'information et les ouvrages d'ensemble, depuis Gilles Corrozet (1532) et Pierre Bonfous (1605) jusqu'à Félibien et Lobineau (1725), dont l'histoire en cinq volumes in folio « constitue en somme la seule véritable histoire de Paris que

nous ayons. » On aurait voulu que M. Poète caractérisât, du moins en quelque mots, les monographies plus récentes, celles de Dulaure, de Lavallée, de Ménorval. Le sujet est si intéressant qu'on éprouve le besoin d'en prendre connaissance autrement que dans de lourds in-folio.

S. R.

José Ramon **Melida**. *Las Esculturas del Cerro de los Santos. Cuestión de autenticidad*. Madrid, *Revista de Archivos*, 1906. In-8, 112 p. et 9 planches. — Ce mémoire paraît épuiser la question soulevée, il y a près de trente ans, par l'intrusion évidente de sculptures apocryphes dans la série des monuments du Cerro de los Santos et de Yecla. L'auteur a publié séparément celles dont l'authenticité a été démontrée par M. Heuzey et a réuni sur deux planches les fausses (de Yecla), qui ne trouveront certes pas de défenseur. La partie essentielle du travail de M. Melida est un exposé détaillé de la controverse, suivi d'un catalogue complet des sculptures et fragments en litige (202 + 78 n[os]). Un appendice concerne le trésor ibérique récemment découvert à Jávea (pl. XVIII[1]).

S. R.

L. A. **Milani**. *La Bibbia Prebabelica e la liturgia dei Preelleni*. Extrait des *Studi religiosi*, t. VI (1906). In-8, 24 p. et 32 gravures. — Le savant conservateur du Musée étrusque de Florence est, par surcroît, le révélateur de la grande religion universelle de l'époque néolithique, la *Disciplina dattilica* (ainsi nommée des Dactyles de Phrygie), qui fut commune aux Pré-Babyloniens et aux Pré-Étrusques, à l'Orient et à l'Occident. Cette religion, dont il a la clef, lui permet d'expliquer les fusaïoles troyennes et bien d'autres choses, y compris le caillou Michaux. Les fusaïoles sont « *sideriche uranografiche* » (p. 12); une gemme mycénienne avec deux monstres hydrophores, c'est « *dattili demoniaci che assistono alla nascità della trinità dattilica fitomorfa* » (p. 19); une autre, avec deux animaux, c'est « *dattili in ipostasi siderica zoomorfa, fitomorfa ed uranografica* ». Tout du long de cette petite brochure, qui résume et aggrave le t. III des *Studi e monumenti* du même auteur, M. Milani se drape en hiérophante, en déchiffreur des plus mystérieux mystères, en rival de feu Soldi Colbert de Beaulieu (un brave garçon, d'ailleurs, et un sculpteur de talent, qui déchiffrait des romans uranographiques sur les bonnets des Bretonnes). Cela fut lu (mais non discuté, je crois) au *Congrès archéologique* d'Athènes en 1905. On y chercherait en vain la trace d'une connaissance ou d'une appréciation des travaux qui ont renouvelé, de notre temps, l'exégèse des religions primitives. Voilà où en est arrivé un savant estimable qu'enivra le fatal amour du symbolisme idéographique — *Orlando* archéologue :

Che per amor venne in furore e matto,
D'uom che si saggio era stimato prima.

S. R.

1. Les n[os] des planches ne se suivent pas, cette brochure étant la réunion d'articles publiés dans la *Revista de Archivos*.

I. Zwicker. *De Vocabulis et Rebus Gallicis sive Transpadanis apud Vergilium.* Leipzig, Noske, 1905. In-8, 95 p. — *L'Instruction Publique* de 1878[1] publiait l'annonce suivante : « *Le Rameau d'or offert à Proserpine par Enée. Explication de cette allégorie : Virgile est un Gaulois, un Angevin. Prix* 0f,50. *Envoi franco contre le prix franco à M. J. Villeman à Paris, rue Corneille,* 5 ». Je regrette de n'avoir pas acquis autrefois cette brochure ; mais, à en juger par le titre, la thèse de M. Villeman était identique à celle de M. Zwicker, qui est excusable de n'avoir pas connu M. Villeman. Virgile porte un nom celtique, comme le savait déjà Zeuss ; il est né à Andes près de Mantoue et Andes est une ville des Andècaves, c'est-à-dire des Angevins ; le nom de sa mère, Magia, était celtique comme le sien ; il a introduit dans ses poèmes nombre de mots celtiques et même des expressions qui semblaient des rusticismes (gallicismes) aux puristes (*cujum pecus, anne Latinum*? demandait l'auteur d'une parodie de la troisième idylle) ; enfin, ce qui est plus important, il a fait allusion à des usages gaulois et même à des croyances gauloises. M. Zwicker croit, avec M. Norden (*Aeneis*, VI, p. 163), que le *viscus* de Virgile est le gui des Druides. Virgile paraît avoir été un élève des Druides, ou, du moins, avoir connu leur enseignement (*ut Druidum disciplinae eum rationem habere veri simile sit*, p. 90). C'est précisément ce que prétendait, dans sa brochure à cinquante centimes *franco*, M. J. Villeman.

S. R.

Bibliotheca Teubneriana. SCHOLIA IN LUCIANUM, edidit Hugo **Rabe.** Leipzig, Teubner, 1906. In-8, XII-336 p., avec 2 planches. — Félicitons le jeune érudit qui, au prix d'un travail ingrat et pénible, nous donne enfin une édition complète des scolies de Lucien. Tout n'est pas sans valeur dans cette *farrago*, qui contient, du moins en partie, les notes de Byzantins instruits comme Alexandre de Nicée et Aréthas. Les scolies sur les *Dialogues des courtisanes*, autrefois publiées par Erwin Rhode (*Rhein. Mus.*, t. XXV), apportent de précieux compléments à notre connaissance de l'antiquité (voir, p. 275, la petite dissertation sur les Thesmophories). Les scoliastes de Lucien sont parfois bien amusants : c'est quand ils se fâchent contre l'auteur qu'ils commentent. A la suite de ses excellents et copieux index, M. Rabe a dressé une liste des injures dites à Lucien, *convicia Luciano facta*. On le traite adjectivement de « cochon », χοιρώδης (p. 80, 6) et de « mauvaise tête », κακὴ κεφαλή (p. 11, 3). Cette dernière invective, que notre langue populaire a conservée, eût réjoui l'auteur de la *Conformité du langage françois avec le grec* ; la première, d'ailleurs, n'est pas tombée en désuétude. Voici encore un curieux exemple. Dans le *Peregrinus*, Lucien parle avec ironie de l'admirable sagesse des Chrétiens. « Oui, sans doute, lui crie le scoliaste, elle est admirable, misérable que tu es (ὦ μιαρέ), et au-dessus de toute admiration, bien que toi, dans ton aveuglement et ton

1. Petite Revue hebdomadaire aujourd'hui défunte, où j'ai publié mes premières élucubrations en 1876, alors que je me préparais à l'École normale. Elle était dirigée par Alfred Biot, ancien professeur d'histoire à Stanislas, et patronnée par Mgr Dupanloup ; MM. Ledrain, alors abbé, Charles Huit et Jules Levallois étaient de ses rédacteurs.

insolence, tu ne puisses en saisir ni en comprendre la beauté! » Lucien est qualifié 8 fois de μιαρός et 8 fois de κατάρατος; heureusement pour nous, si on l'injuriait à Byzance, on ne cessait pas de le copier.

S. R.

— *Comptes-rendus du Congrès international d'archéologie.* 1re Session, Athènes, 1905. Athènes, Imprimerie de l'Hestia, 1905. In-8, 400 p., avec nombreuses figures dans le texte. — La publication de ce volume a suivi de très près le Congrès; c'est une première cause de satisfaction. En voici une autre, sur laquelle on est heureux d'insister : les mémoires ne sont pas publiés *in extenso*, mais sous forme de résumés dus aux auteurs eux-mêmes. C'est le meilleur moyen de savoir ce que les auteurs ont voulu dire; le reste, c'est quelquefois très beau, mais c'est souvent ce qu'on appelle à l'Ecole d'Athènes du *zoumi*, autrement dit de la « sauce ».

Comme il est évidemment impossible de résumer tous ces résumés, je me contenterai de signaler ceux qui m'ont paru les plus intéressants, à l'exclusion de ceux qui sont aisément accessibles ailleurs : Dörpfeld, *Inhumation et incinération dans la Grèce ancienne* (paradoxal) ; Cavvadias, *Le temple de Phigalie*; Balanos, *Remarques sur la construction du Parthénon et de l'Erechthéion*; Clerc, *Les stèles de Marseille* ; Spyr. Lambros, *Stèle funéraire d'un écrivain*, qui écrit debout dans un véritable livre (planche) ; Mitsopoulos, *Exploitation des mines en Grèce* ; Lissauer, *Haches doubles de l'âge du cuivre en Allemagne* (planche); le lieu d'origine de ces haches serait Chypre; Tsountas, *Fouilles à Dimini et à Sesklo*; Montelius, *L'époque mycénienne* ; Tsountas, *Tombes thessaliennes*; Staïs, *Ornements en or trouvés dans les tombes de l'Acropole de Mycènes* (étaient fixés sur les cercueils, non sur les vêtements) ; Clon Stéphanos, *Tombeaux prémycéniens de Naxos* (p. 223, publication *princeps*, mais très mauvaise, de la statuette de la collection Skouloudis représentant une femme en travail); Zeughelis, *Analyse d'objets de cuivre sans alliage trouvés à Sesklon en Thessalie et dans les Cyclades*; Flinders Petrie, *Temple de Sarabit el Khadem* (Sinaï); Rhousopoulos, *Nettoyage des antiquités*; Vasconcellos, *Monnaies trouées de Lusitanie*; Photiadès, *L'édit annuel de l'archonte*; Cavvadias, *Les stèles des guérisons d'Epidaure*; Lœper, *Epoque mycénienne en Attique* ; Lambros, *Description vénitienne inédite des antiquités d'Athènes en 1687* ; Skias, *Topographie de Corinthe* ; Damberghis, *Les eaux minérales dans les sanctuaires d'Esculape*; Lambakis, *Catacombes chrétiennes de Milo* ; Seure, *De l'enseignement de la langue et de l'archéologie grecques dans les lycées* ; W. Schmidt, *Chronologie égyptienne*; Michaelis, *Lettre sur la restauration du Parthénon* (suivie d'une lettre de M. Magne sur le même sujet). Parmi les trop nombreux discours, le meilleur, qui est aussi le plus court, fut prononcé par M. Holleaux, directeur de l'Ecole française (p. 108).

S. R.

Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, publiée sous la direction de M. André Michel. Tome Ier, deuxième partie (p. 443-957). Paris, Colin, 1905. In-4°, avec nombreuses planches et gravures.

— La seconde partie du tome Ier de ce grand ouvrage ne le cède en rien à la première; elle est même meilleure en ce sens qu'aucun chapitre n'a été sacrifié et que le niveau de l'illustration est plus élevé encore. Je regrette que la pagination adoptée soit continue, ce qui conduira bien des bibliothécaires à faire relier les deux tomes ensemble; il en résulte un volume peu maniable et d'un poids excessif. Voici l'indication des chapitres avec les noms des rédacteurs, que je trouve, pour ma part, un peu sacrifiés; ils auraient dû figurer en bonne place sur la couverture. *Chapitre V. L'architecture romane* (C. Enlart). Il lui suffisait de se copier lui-même pour bien faire; il ne s'est pas copié et il a fait mieux encore. *Chapitre VI. La sculpture romane* (A. Michel). Beaucoup de bon et de nouveau; excellente bibliographie critique. *Chapitre VII. Peintures, miniatures et vitraux de l'époque romane.* Ce chapitre commence par cinquante pages de M. Haseloff, relatives à l'histoire de la miniature, très intéressantes, mais trop parcimonieusement illustrées; viennent ensuite deux mémoires de M. Mâle sur la peinture murale et la peinture sur verre en France et un mémoire de M. E. Bertaux sur la peinture dans l'Italie méridionale. *Chapitre VIII. L'évolution des arts mineurs.* Feu E. Molinier a traité des ivoires, du bronze, de l'orfèvrerie et l'émaillerie. M. Marquet de Vasselot des influences orientales. *Chapitre IX. L'Art monétaire* (M. Prou). N'est-ce pas plutôt un excellent chapitre d'archéologie? Ces monnaies ont-elles une place dans l'histoire de l'art? Enfin, M. André Michel a écrit un remarquable chapitre intitulé : *Conclusion au tome premier.* Tacitement, à la p. 929, il corrige l'erreur commise p. 37 dans la traduction de l'épitaphe d'Abercius; mais il se trompe en faisant de ce dernier un évêque de Syrie (lire *Phrygie*). Simple vétille, que je signale au même titre qu'une coquille typographique. Toute cette *Conclusion* est d'une belle venue, brillamment écrite et sévèrement pensée; ceux-là seulement peuvent offrir de pareilles synthèses qui se sont longuement exercés à l'analyse. Le nom de Courajod, ce « maître des maîtres » revient souvent sous la plume de M. Michel; le souvenir de son enseignement est partout. Mais ne se trouvera-t-il pas quelque jour un archéologue pour rechercher ce qu'il y eut de nouveau dans cet enseignement, abstraction faite d'un enthousiasme communicatif dont tout le monde a reconnu les bienfaits? Courajod, fort honnêtement, nomma toujours ses devanciers; les élèves de Courajod prennent l'habitude de ne nommer guère que Courajod. Il serait temps de songer au *Suum cuique* et de rendre à Laborde, à Viollet-le-Duc et à bien d'autres ce que leur mémoire a le droit de réclamer.

S. R.

P. Larizza. *Rhegium Chalcidense. La storia e la numismatica, dai tempi preistorici fino alla cittadinanza romana.* Rome, Forzani, 1905. Gr. in-8, 118 p. avec 14 planches. — L'auteur ne paraît guère au courant des recherches récentes sur le préhistorique et les temps les plus anciens de l'Italie; la précision de ses citations laisse à désirer. Mais les planches où il a réuni de nombreux spécimens des monnaies de Rhegium sont très bien exécutées et rendront service. Une planche non numérotée, insérée à la p. 78, reproduit une petite copie du groupe du Laocoon au Musée de Reggio; M. Larizza s'imagine qu'elle

est antérieure au chef-d'œuvre du Vatican et qu'elle lui a servi de modèle. Pour ma part, je la croirais plutôt du XVIIIe siècle ; mais il faut soumettre la question à ceux qui peuvent étudier l'original.

S. R.

Papers of the British school at Rome, vol. III. Macmillan, 1906. Gr. in-8, XII-314 p., avec 32 planches et deux cartes. — A l'inverse de nos *Mélanges de Rome*, les *Papers* sont presque exclusivement archéologiques ; le volume que nous avons sous les yeux est d'un grand intérêt : 1° T. Ashby, *The Classical topography of the Roman Campagna*, II. Étude détaillée des voies *Salaria*, *Nomentana* et *Tiburtina*. Quand le travail de M. Ashby sera terminé, il annulera toute la littérature antérieure ; l'auteur a fait usage des notes inédites de Diego Revillas (1690-1742), acquises par lui en 1902 à la vente de la bibliothèque Corvisieri ; 2° H. Stuart Jones, *Notes on Roman historical Sculptures*. L'auteur étudie les monuments suivants : A) bas-reliefs de la villa Borghèse, crus provenir d'un arc de Claude, en réalité du temps de Trajan ; B) médaillons de l'arc de Constantin ; ils dateraient de l'époque flavienne et Antinoüs n'y serait pas représenté ; C) bas-reliefs de l'arc de Constantin attribués à l'époque de Marc-Aurèle. Les onze panneaux se répartissent en deux séries, correspondant l'une au *bellum Germanicum*, l'autre au *bellum Sarmaticum* de Marc-Aurèle ; 3° A. J. B. Wace, *Fragments of Roman historical reliefs*. Mémoire approfondi sur des bas-reliefs historiques conservés au Vatican et au Latran ; M. Wace en tire un tableau des divergences essentielles entre le style du temps des Flaviens et celui de l'époque de Trajan ; 4° G. F. Hill, *Some drawings from the antique attributed to Pisanello*. Il n'est pas vrai que Pisanello se soit inspiré de monnaies antiques, mais il a fait des dessins d'après des marbres de Rome ; 5° Katharine A. Mc Dowall, *A portrait of Pythagoras*. L'autrice prétend reconnaître Pythagore dans un buste du Capitole dit Archytas ; elle se fonde pour cela sur l'effigie indistincte d'une monnaie contorniate. Le résumé de la biographie de Pythagore (p. 308) est au moins inutile et non sans erreurs ; peut-on vraiment croire encore, en 1905, que Pythagore ait parcouru l'Égypte, la Babylonie, l'Arabie et même l'Inde, que sa « métaphysique » ait été empruntée par lui à ces pays lointains ? Les reproductions du buste et de la médaille sont d'ailleurs intéressantes.

S. R.

Mélanges d'Arbois de Jubainville. Paris, Fontemoing, 1906, In-8, VII-287 p. — Ce recueil de quatorze mémoires a été offert à M. d'Arbois par ses élèves et amis français, à l'occasion du 78e anniversaire de sa naissance. Voici l'indication des sujets traités : 1° P. Collinet, *Les Éléments d'importation étrangère dans le droit gallois*. Peu d'influences romaines ; influence très sensible de l'Église ; influence anglo-saxonne possible ; 2° G. Dottin, *Les diphtongues toniques en gaélique d'Irlande*. Développement des voyelles en diphthongues, réduction des diphtongues à des voyelles ; 3° E. Ernault, *Le mot Dieu en breton* ; 4° M. Grammont, *La métathèse en breton armoricain*. Traitement des groupes *wr-* et *wl-* à l'initiale ; 5° C. Jullian, *Les Salyes Celto-*

ligures. Les Salyes ligures se fondirent, vers 400 av. J.-C., avec les Celtes arrivant de la vallée du Rhône; il y eut entente, partage de terres, fédération de chefs ou mariages communs. Les noms de tribus ne sont pas celtiques, mais les tribus avaient souvent pour chefs des roitelets celtiques. A Marseille, la langue celtique triompha; 6° Anat. Le Braz, *L'origine d'une gwerz bretonne*. Le *gwerz* (chant) intitulé « La marquise Dégangé » dérivé d'un ouvrage de colportage français, relatant la cause célèbre de la marquise de Gange. La Villemarqué a contaminé le récit breton avec une ballade serbe et, là comme ailleurs, a montré plus d'habileté que de scrupule; 7° P. Le Nestour, *Le mystère en moyen breton de la destruction de la Jérusalem*. Imitation d'un mystère français imprimé en 1491; 8° P. Le Roux, *Une chanson bretonne, la mort de Duguay-Trouin*. Texte et traduction; 9° F. Lot, *Recherches de toponomastique*. Mémoire d'un grand intérêt. L'auteur y étudie d'abord les dérivés d'*Uxellos*, élevé, *Oisseaus, Oissel, Ussel, Oiseau, Oscella*, etc.; la phonétique prouve qu'il y avait des variétés dialectales celtiques. Il passe ensuite aux dérivés d'*oxima*, tels que *Osma, Exmes, Humes, Ouismes*; d'*oxisama*, superlatif, d'où *Ouessant, Oisème*; d'*uccio*, d'où *Usson, Aub- usson*; d'*Uccíacus*. d'où *Ussé, Uzé*; 10° L. Loth. *Contribution à la lexicographie et l'étymologie celtiques*; 11° A. Meillet, *Le génitif singulier irlandais du type tuaithe*. Rapproché d'un génitif indo-iranien en *-ayas*; 12° E. Philipon, *La déclinaison dans l'onomastique de l'Ibérie*. Il n'y a aucun rapport entre le basque et l'ibère, qui paraît indo-européen par ses suffixes de dérivation; 13° S. Reinach, *Un tabou guerrier chez les Gaulois du temps de César*. Le passage *Bell. gall.*, VI, 18, s'explique par le tabou dont était revêtu le guerrier gaulois au moment d'une entrée en campagne; on trouve des cas analogues en Polynésie; 14° J. Vendryes, *L'évolution de l'adverbe cid*. Même particule en indo-iranien et en irlandais. — Un index aurait été le bienvenu, s'il s'était trouvé un quinzième collaborateur pour le rédiger.

S. R.

J. Sundwall. *Epigraphische Beitraege zur sozial-politischen Geschichte Athens im Zeitalter des Demosthenes*. Leipzig, Kreysing, 1906. Gr. in-8, 92 p. — On est souvent tenté de croire qu'Athènes, à la fin du IVe siècle, était surtout gouvernée par la foule, par les citoyens les plus nombreux et les plus pauvres. L'étude de M. Sundwall, presqu'entièrement fondée sur le second volume du *Corpus inscriptionum atticarum* et sur la belle *Prosopographia attica* de Kirchner, conduit à une conclusion toute contraire. C'est parmi les riches et les demi-riches qu'Athènes, à l'époque de Démosthènes, choisissait ses magistrats les plus influents. Dans le Conseil, il y avait au moins 50 membres fort à leur aise, dont les familles sont signalées ailleurs comme disposant de ressources plus ou moins grandes. Le salaire quotidien, insuffisant pour faire vivre les plus pauvres, constituait une indemnité désirable pour la classe moyenne. Les stratèges étaient presque toujours des hommes distingués par leur naissance et leur fortune (vérité déjà reconnue par M. Hauvette dans sa thèse sur les stratèges athéniens). Les fonctionnaires supérieurs de la marine

étaient surtout choisis parmi les citoyens dont les occupations privées (navigation, construction de bateaux, commerce extérieur) semblaient attester la compétence. Les fonctionnaires des finances, les administrateurs des temples et des divers cultes étaient également aisés et la fortune (comme l'avait vu M. Haussoullier) assurait aussi l'exercice d'emplois publics dans l'administration des dèmes. Ce que dit Aristote sur le gouvernement du bas peuple, sur l'aversion des riches pour les fonctions de l'État, etc., n'est pas confirmé, du moins pour Athènes, par les études de détail que rendent possibles de longues séries d'inscriptions. M. Sundwall conclut que « l'influence politique des classes possédantes n'a nullement été affaiblie à l'époque de Démosthènes »; c'est là un résultat que l'histoire générale doit enregistrer.

S. R.

E. Bourguet. *L'administration financière du sanctuaire pythique au* IVe *siècle avant J.-C.* Thèse pour le doctorat. Paris, Fontemoing, 1905. In-8, 186 p. — M. Bourguet a donné un pendant au beau mémoire de M. Th. Homolle sur les archives de l'intendance sacrée à Délos. Comme son prédécesseur, il a fondé presque entièrement le sien sur des textes épigraphiques de découverte récente, qui font connaître l'administration du sanctuaire pythique au IVe siècle. Ces finances ne sont pas celles d'un État grec, ni celles d'une cité qui entretient des rapports financiers avec un de ses sanctuaires : « La ville de Delphes est simplement la dépositaire de la fortune sacrée, mais la gestion en est confiée à des collèges internationaux qui se superposent l'un à l'autre » (p. 12). Le rôle de l'État se borne à la garde matérielle des dépôts; la comptabilité est très simple, à l'encontre de celle qu'on constate à Délos ou à Athènes. Ce qui est particulièrement intéressant et nouveau, c'est l'organisation du contrôle par les naopes, les trésoriers et les amphictyons. L'auteur de cette thèse a choisi un sujet difficile et austère, qu'il semble bien avoir épuisé; s'il ne trouve pas beaucoup de lecteurs, il sera dédommagé par leur qualité [1].

1. La thèse latine du même auteur (Montpellier, Coulet, 1905) est intitulée : *De rebus Delphicis imperatoriae aetatis* (prêtres, archontes, démiurges, épimélètes des Amphictyons; lettres des empereurs romains à la ville de Delphes).

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Mars-Juin.

1° PÉRIODIQUES

ATENE E ROMA, 1905.

P. 381-386. F. C. Wick. Sur l'épigramme de Pompéi relative à Pero et Micon. Réponse à l'article de A. Mau dans les *Röm. Mitth.*, 1905, p. 188.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES, 1905.

P. 363. Toutain et de Mathuisieulx. Inscription milliaire trouvée près de Mizda, en Tripolitaine.

P. 372 et suiv. Robin. Inscriptions de la basilique d'*Uppenna* (Tunisie). Cf. *Ann. épigr.*, 1905, 3, 31, 33, 124.

P. 388 et suiv. Benet. Mosaïques de la basilique de Tabarca (voir plus loin, nos 42 et suiv.).

P. 395. L. Poinssot. Les stèles de la Ghorfa. Fixe la provenance de ces documents, qu'on attribuait à Carthage ou à Dougga.

P. 433. Audollent. Les *tabellae defixionum* d'Afrique. Remarques générales.

ID., 1906. COMPTES-RENDUS DES SÉANCES.

Février, p. XI. Héron de Villefosse. A Serviers-et-Labaume.

33) TERTIVS ∅ TIN
CORIGIS · F · ∅ SE
GOMANNAE
V ∅ S ∅ L ∅ M

P. XVIII. R. Cagnat. A Lebda (Tripolitaine).

34) *fulviae plautillae*
*a*NTONINI AVG
PII SPONSAE
DEDICAN*tib.* CELERE PROC
LIB *et f*AMILIA SPLENDIDIS
SIMI VECTIG IIII · P · A ·

L. 5 : *lib(ertis) [et f]amilia sp[l]endidissim[i] vectig(alis) IIII p(ublicorum) A(fricae).*

Mai, p. XII. Merlin. A Choud-el-Batel.

35)

*l*ONGEIO · Q · LONGEI · FESTI · F · QVIRINA · KA
O · EQVO · PVBLICO · ADLECTO · PRAEFECTO · CO
hort IS · SCVTATAE · CIVIVM · ROMANORVM · ALEXANDRIAE
\ EA · Q · PEDVCAEI · SPEI · F · SEXTIA · MATER · EIVS · FLAMINICA PERPE
tua k\RTHAGINIENSIVM · PIO · OPTIMO · SANCTISSIMO · DIGNISSIMO ·
FILIO · FECIT ·

P. XIII. Même endroit.

36)

I · MAGNO · AVG · SAC · PRO *salute*

LIANVS · SACERDOS · ⌀ MAXIMVS · EX · PRV

P. XVI. Dubiez. Inscription sur mosaïque. A El-Haouria (45 kil. S.-O. de Kairouan).

37)

INVIDE LIVIDE TITVLA · TA
NTA QVEM ADSEVERABA
S · FIERI NON POSSE · PERFE
CTE SVNT · DD · N · N · S · S · MI
NIMA · NE CONTEMNAS

M. Merlin propose de lire :

Invide livide titula tanta quem adseverabas fieri non posse; perfecte sunt d(ominis) n(ostri)s; minima ne contemnas.

P. XVIII et suiv. Dédicaces à Saturne trouvées à Sidi-Khader, près Kairouan. La plus importante porte :

38)

VI · KAL · IVL · VALERIANO ET LVCILO · COS

Lampe sur un haut pied. — Table chargée d'offrandes qui sont contenues dans une corbeille; sous la table, trois vases à anse. — Lampe sur un haut pied.

D ⌀ AVG ⌀ C[illegible]NCESSV/[illegible]VS ⌀ L ⌀ MEMNONIS

Un bœuf tourné vers l'autel. — Un autel allumé portant les mots

VOTV
M S

l. 2 : *D(omino) Aug(usto) s(acrum).*
Date : 26 juin 265.

P. XXIII. Benet. Au Kef.

39)

D M S
SITVS HIC ALFIVS FELIX FLAVIANVS EST
QVI PARTAM NIMIA FRVGALITATE SVBSTANTIAM
IN DIEM MORTIS SERVAVIT INCOLVMEM SIBI

HANC CONSTITVTVS VITAE IN CONFINIO
FILIS DISTRIBVIT CONSVLENS CONCORDIAE
SATISQVE ANIMO DVM VALET FECIT SVO
VERNVLIS QVOS HABVIT LIBERTATE CONSVLVIT DATA
FILIAM NVRVMQVE ADFECTIONIS AEQVAVIT GRADV
HAS DONAVIT AVRO ATQVE ARGENTO AEQVALITER
VESTEMQVE AMBABVS SVA ADSIGNAVIT MANV
GRATVM SE ATQVE PIVM VT COMMENDARET SVIS
AD CIRCA MERITOS QVOQVE FECIT PLVRIMOS
ET QVI NVMQVAM INFIRMATVS IN VITA EST SVA
ANNOS PEREGIT DVOS ET OCTOGINTA
FELIX VOCATVS FELIX VIXIT CVM SVIS
H S E

P. XXV. Merlin. Bulle en plomb trouvée à Carthage :

D'un côté :

40) FORT
VNIO
ECPS

De l'autre :

+ PRI
MA · RE
G I O

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE D'ALEXANDRIE, 1905.

P. 107 et suiv. Inscriptions grecques et romaines trouvées aux environs d'Alexandrie. Quelques inscriptions ptolémaïques; tombes d'un légionnaire de la IIe Trajana et d'un soldat de la flotte.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, 1905.

P. 208-209. P. Monceaux. Sur la formule *nomen* ou *nomina martyrum* (avec le sens de reliques) dans l'épigraphie chrétienne d'Afrique.

P. 214-215. P. Monceaux. Sur trois inscriptions d'Afrique (*C. I. L.*, VIII, 8501 *a* et *b*; 9162), toutes païennes d'apparence mais où l'on trouve une formule chrétienne; elles datent de 225-227 et seraient les plus anciennes inscriptions chrétiennes datées d'Afrique.

P. 215. P. Gauckler et R. Cagnat. Au Khanguet el Hadjad (Tunisie).

41) étoile
étoile croissant étoile
SATVRNO AVG · SA
CRV · C · MEMMIVS
PVDENS · SACER
DOS INTRAVIT
5 SVB IVGV L · A ·
trois grenades

L. 4 et 5 : *sacerdos intravit sub iugu*, formule nouvelle; *l*(*ibens*) *a*(*nimo*).

P. 242-248. Capitaine Benet et P. Gauckler. Inscriptions funéraires chrétiennes sur mosaïques, à Tabarka (Tunisie). Date : IVe siècle.

P. 243.

42)
VICTORINA
dei FAMVLA
IN PACE

L. 2 : *[d]ei famula*, religieuse.

P. 245.

43)
ANGELORVM OSPES
MARTYRVM · COMES
VITAMQVE SPIRANS
PLACIDAM AD TE SANC
TE PROFECTVS SIT NOST
RI MEMOR · GRATA · PIE
TATE · QVA SOLET · palme
CRESCENTINVS · DIAC ·
IN PACE · RED · III · KAL · AVG

L. 8 : *diac(onus)*; l. 9 : *red(didit animam)*.

44)
RED · PAT · XI KAL NOV · MAT XV · KAL MAI
Hac PERPETVITA
TIS · CORONA · AC
CEP*ta* [redacted] QVOD
De o [redacted] CREA
TI S*Tercor*IVS · ET
CRESC*entia i*N PACE
VICXE*runt* AN CLXXX
☧ VI

L. 1 : *Red(iderunt) pat(er) XI Kal(endas) Nov(embres), mat(er) XV Kal(endas) Mai(as)*.

L. 8 : 186 ans, total des années des deux défunts.

Ibid.

45)
QVOD DEV
SENIOR I
N PACE SI
SERO SED CV
M DOMINO

P. 247.

46)
PRIVATA · CVM
VICTORIA · GAV
DE TRIVMFA ·
CONSECRATAE
VIRGINITATIS ·
ET CONFESSIO
NIS · VICTRICIA
PORTANTES
TROPEA · VESTE
*indul*TAE · AN
GE*li*CA · IN · PC ·

L. 11 : *in p(a)c(e)*.

Ibid.

47)
A VII
VICTORIA MA
TER DEI FAMVLA IN
PACE GLYCERIA FI

P. 263. G. Hauvette. Inscriptions d'Utique.

48)

CODBVLDEV · FIDE
LIS · IN · PACE · ET · RE
QVE · CVM · FILIS
TVIS

L. 2 : Codbuldeu = *Quodvultdeus*.

P. 264. Pallu de Lessert. Observations sur l'inscription de Thubunica reproduite dans l'*Ann. épigr.* 1905, n° 123.

P. 267. P. Gauckler. Épitaphe chrétienne de Carthage, sur un sarcophage.

Ibid. Delattre et P. Monceaux. Près de la Goulette :

49)

+ CVM $\overline{DO}$ FACTVM EST
OMNIA ET SINE $\overline{DO}$ NICIL
FACTVM EST ISTA IN TVRI
DMN QVET CVI BONIFATIV IN
+ BIDET

l. 1 : *D(eo)* ; l. 2 : *nic(h)il*, pour *nihil* ; l. 4 : sens très douteux au début ; *Bonifatiu(s)* ; l. 4 et 5 : *in-(v)idet*. — Ce texte date de l'époque byzantine.

P. 290. Delattre. Sur la *civitas Avense(n)sis* (*Ann. épigr.* 1905, n° 118), qui serait l'*Abbenza* de Morcelli (*Afr. christ.*, I, 60 : *episcopus Abbenzensis*).

P. 291. Delattre. Épitaphe chrétienne de *Uci majus* (Tunisie).

P. 292. Héron de Villefosse. Fragment d'une *tabella defixionis* d'Hadrumète.

Lecture difficile.

P. 294. Héron de Villefosse. Sur les *Seii* et *Seiani* en Afrique, à propos d'une inscription funéraire de Philippeville (*Bullet. archéol. du Comité*, 1904, p. CXC).

P. 305. A Carthage. Sur la petite face d'une pierre elliptique taillée en biseau.

50)

ISAƆ
ΛTVƎIT

Isa(c) ut(ere) fel(ix).

P. 313. Héron de Villefosse. *Tabella defixionis* d'Olbia : liste de noms propres grecs.

P. 320. J. Toutain. Borne milliaire de Trajan Dèce à Orléansville.

P. 322. L. Poinssot : de l'ère indiquée sur différents textes de Thugga, Avitta Bibba, Bisica.

P. 358. Vauvillé. Inscription funéraire de Pommiers (Aisne), près de Soissons.

BULLETTINO COMUNALE DI ROMA, 1905.

P. 129-145. R. Lanciani. Découvertes de la voie Latine, entre le 7e et le 11e milles. Commentaire de textes déjà connus et d'inscriptions nouvelles reproduites plus loin, d'après les *Notizie degli scavi*, nos 79-81.

P. 146-153. L. Cesano. Matrices et tessères de plomb, appartenant à diverses collections.

P. 154-188. G. Gatti. Inscriptions funéraires de la Via Salaria. Résumé des découvertes faites aux abords de cette route, et bibliographie. Reproduit les textes trouvés ces dernières années, dont les plus importants ont été donnés ici d'après les *Notizie degli scavi*.

P. 264-269. G. Gatti. Inscriptions récentes de Rome et des environs.

P. 270-280. L. Cantarelli. Inscriptions récentes d'Italie et des provinces (*Ann. épigr.*, 1905, nos 6, 12, 197, 200).

CLASSICAL PHILOLOGY, PUBLISHED BY THE UNIVERSITY OF CHICAGO, I, 1906.

P. 47-68. W. Dennison. La division des syllabes en latin, d'après les inscriptions. Relevé des textes épigraphiques provenant d'Italie, dans lesquels le commencement d'un mot est écrit à la fin d'une ligne et la fin du mot au commencement de la ligne suivante, et de ceux dans lesquels la division des syllabes est indiquée par des points de séparation à l'intérieur même des mots. Des tableaux statistiques dressés par l'auteur, il résulte que les Latins ne coupaient pas les syllabes au hasard et que les exemples donnés par les inscriptions ne s'accordent pas toujours avec les règles posées par les grammairiens de basse ép que. L'examen des inscriptions nous renseigne sur la véritable prononciation.

CLASSICAL REVIEW, XIX, 1905.

P. 261-265. W. Warde Fowler. Sur la soi-disant *laudatio Thuriae* (*C. I. L.*, VI, 1527, et *Ann. épigr.*, 1899, n° 95; O. Hirschfeld, dans les *Wiener Studien* de 1902, p. 233-237).

COMPTES-RENDUS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 1905.

P. 608. R. Cagnat et Clédat. Inscription trouvée à Mahemdiah.

51)

ΥΠΕΡ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΘΕΟΥ ΥΙΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΚΑΙ
ΛΕΙΟΥΙΑΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΚΑΙ ΓΑΙΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΚΑΙ ΛΕΥΚΙΟΥΚ
ΑΙΣΑΡΟΣ ΤΩΝ ΥΙΩΝ ΤΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΚΑΙ ΙΟΥΛΙΑΣ
ΑΥ
ΤΗΣ ΘΥΓΑΤΡΟΣ ΤΟΥ ΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΚΑΙ ΓΑΙΟΥ ΤΟΥΡ
ΡΑΝΙΟΥ ΕΠΑΡΧΟΥ ΤΗΣ ΑΙΓΥΠΤΟΥ ΚΟΙΝΤΟΣ ΚΟΡΟΥΙ
ΙΟΣ ΚΟΙΝΤΟΥ ΥΙΟΣ ΦΛΑΚΚΟΣ ΕΠΙΣΤΡΑΤΗΓΗΣΑΣ ΘΗ
ΒΑΙΔΟΣ ΔΙΚΑΙΟΔΟΤΩΝ ΠΗΛΟΥΣΙΩΙ ΤΩΝ ΘΡΟΝΟΝ *sic*
ΚΑΙ ΤΟΝ ΒΩΜΟΝ ΑΝΕΘΗΚΕ L $\overline{\text{ΚΣ}}$ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΤΥΒΙ $\overline{\text{ΙΓ}}$

L. 8 : τὸν βωμὸν ἀνέθηκε ἔτους κς' Καίσαρος, Τυβὶ ιγ'.

Date : janvier 750 = 4 avant J.-C.

KLIO, BEITRAEGE ZUR ALTEN GESCHICHTE, V, 1905.

P. 284. P. Groebe. Marque de

brique trouvée à Terracine, dans les fondations du temple de Jupiter.

52)

CAECILI M F HI

A rapprocher des marques romaines au nom de *Caecilius Hispo* (*C. I. L.*, XV, 1, 895), où Armellini lit à tort *Hispa(nus)*, et des inscriptions de Rome concernant des *Caecilii Hilari* (*C. I. L.*, VI, 9841, 13753, 13754).

P. 293-302. Ad. Wilhelm. Commentaire d'une inscription de Cyzique, publiée dans les *Athen. Mittheil.*, IX, p. 60, rapprochée d'autres textes déjà connus de la même région.

P. 317-332. E. Kornemann. Nouvelles observations sur la date, la rédaction et le caractère du *Monumentum Ancyranum*.

P. 416. Gawril Kazarow. Sur le même sujet.

ID., VI, 1906.

P. 178-184. E. Kornemann. Sur les rapports de parenté du jurisconsulte Salvius Julianus et de l'empereur Didius Julianus, d'après les textes littéraires et les inscriptions.

KORRESPONDENZBLATT DER WESTDEUTSCHEN ZEITSCHRIFT, 1905.

P. 98-103. Körber. Inscriptions de Mayence.

P. 101 et 194.

53) I O M
PRO · *sa*LU*te neron*
is CLAV*d*I · CAE
SARIS · AV*g* · IMP
CANABA*ri* · PVB*l*ICE
L · SVLPICIO · SCRI*b*ONO
PROCVLO · LEG · AVG · Pr · pR
CVRA · ET · IMPENSA
Q · IVLI · PRISCi · ET
Q · IVLI · AVCTI

L. 9 et 10 : ces deux personnages devaient être des *magistri canabensium*.

P. 102.

54) SAMVS · ET · SEVERVS · VENICARI · F ·
SCVLPSERVNT

P. 104-108. Klinkenberg. Inscriptions de Cologne.

P. 104.

55) I · O · M
ET GENIO
LOCI · Q
ALLECTIVS
MARCELL
us.....

P. 105.

56) MATRIBVS
AVMENAHENIS
Q · IVL · VERINVS
V · S · L · M

P. 106.

57) L · *b*rVTTIO
ACVTO · IVSTI
O · LEG · V · L · MAVRA
CONTVBERNALI

5 ET · NEPELLENI · FILIAE
F C
S · T · T · L

l. 2 : *Justi* (*filio*); l. 3 : *L...*? l. 5 : le nom propre féminin *Nepellenis* dériverait du grec νεπέλη; l. 6 et 7 : *f*(*aciendum*) *c*(*uravit*); *s*(*it*) *t*(*ibi*) *t*(*erra*) *l*(*evis*).

P. 131. A Eining, fragments d'un diplôme militaire.

P. 213. Sur un fragment d'un nouvel exemplaire du n° 6086 du *C. I. L.*, XIII, 2, fasc. 1.

ID., 1906.

P. 2. Haug. A Neuenstadt-am-Kocher (Wurtemberg).

58) DEO MERCVRIO
SALVONIVS DOM
*iti*ANVS · DE SUO

Ibid. A Cannstatt (Wurtemberg).

59) A B N O B A E
S A C R V M
M · PROCLINIVS
VERVS · STATOR
V · S · L · L · M

P. 3-10. Körber. Inscriptions de Mayence.

P. 4.

60) IN H · D · D · DEO
MERCVRIO · VI
SVLIA · VICTO
RINA · EX VOTO
5 POSVIT · L · L · M
SABINO II · ET
VENVSTO · COS

Date : 240 p. C.

Ibid.

61) I · O · M
ET · IVNON REG
MINERVE E · CE
TERIS · DIS · IM
5 MORTAL · Q · TAR
RONIVS IVLIA
NVS 7 LEG · XXII PR
P · F · PRO · SALVTE
SVA · ET · SVORVM · IVS
10 SVS · EX VISV · L · L
POSVIT

P. 5.

62) IN · H · D · D
HERCVLI
POSVIT · M
MVRRNIVS
5 PATIENS
MANTICV

L. 6 : *manticu*(*larius*). Cf. *C. I. L.*, XIII, 2, 6797 et 7222. Les *manticularii*, fripiers, ne sont nommés dans les inscriptions qu'à Mayence.

P. 6.

63) I N · H · D · D
I · O · M
D O L I C H E N O
D O M I T · A S
5 CLEPIADES DO
MO · ARETHVSA
SVRIÆ · ϶ · LEG ·
XXII PR ANONNÆ
V · S

P. 7.

64) D *o l* I C E N
G · IVL · MAER
NVS · NEG · IV
BENE · DEOI
PRESENE · F
EXTRICATO
COS · X · K · IVN
VALENTEM A

L. 4 et 5 : *juben(t)e deo?* — Date : 217 p. C. — A la dernière ligne peut-être *[s]a[c(erdotem)]*.

P. 9.

65) GENIO · I ·N
VIC
vetères · CA
*stel*LI · MAT
P

Vic(ani) [vetere]s Ca[stel]li Mat(tiacorum).

P. 20-28. E. Ritterling. Diplôme militaire provenant de la région de Mayence. (Plus loin n° 99.)

P. 28-31. P. Joerres. Nouvelles observations sur les *Superi*.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS, XIII, 1903-1905.

P. 293-349. A. Ernout. Le parler de Préneste d'après les inscriptions (relevé des textes présentant un intérêt dialectal ; observations sur l'alphabet et la phonétique ; le parler de Préneste nous donne l'idée de ce qu'était le *sermo rusticus* des environs de Rome).

MITTHEILUNGEN DES ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, ATHENISCHE ABTHEILUNG, 1905.

P. 323-330. Th. Wiegand. Inscriptions d'Asie Mineure.

P. 323. A Brousse.

66) Π. Αννιον Κλαυδιανον Μητροδωρον
τερεα Διος Ολυμπιου και πρωτον αρ-
χοντα και αγωνοθετην και πανηγυριαρχην η Δαγου
τηνων χωρα τον
ευεργετην

L. 7 : première mention épigraphique des *Daguteni* ; Constantin Porphyrogénète, *De them.*, p. 25, les appelle Δαγοτθηνοί, et les rattache à Brousse et à l'Olympe de Mysie. Cf. Ptolémée, V, 2, 14 : la ville de Daguta.

P. 324. Même provenance.

67) Αγαθη τυχη
Κατα το δογμα της
κρατιστης βουλης
και του λαμπροτα-
του δημου Κοιν-
τον Κοιντου σε-
βαστοφαντησαν-
τα φιλοτιμως και
αρξαντα και αλλας δ-
πρεσιας υπηρετη-
σαντα τη πατριδι. Ου-
αλεριος Ευημερος
ανεστησεν επιμελη

θεις εκ των δημοσιων
της πολεως χρηματων.

l. 6-8 : σεβαστοφάντης = *flamen Augusti*.

P. 324. A Konia.

68)
c[laudiae eupatrae h]eroidi, uxori c. arrunti] valentis tribus had]riana herculana.

Cette tribu de la *colonia Aelia Hadriana Augusta Iconiensium* était inconnue. Ce texte permet de compléter le n° 14399 *b* du *C. I. L.*, III, *Suppl.*

P. 325. Même provenance.

69) Φυλη Αθηνας Π[ολιαδος?
επι προστατου Ουαλεριου
Κλειτομαχου του αξιολο-
γωτατου και φυλη Αυγουστα επι προστατου Ποπλιανου Ερμειου του αξιολογωτατου τον της π[α
τριδος π[ατερα.

Tribus nouvelles.

P. 326. Même provenance.

70)
m. ulpio pomponio superst[iti principi col(oniae) n(ostrae), m. ulpi pomp(oni) valentis sac(erdotis) aug(usti) fac(ti) f(ilio), sac(erdoti) aug(usti) fact(o), (duo)vir(o) primo col(oniae), irenarch(ae), sebastophant(ae), [munific]entissimo.

P. 327. A Uschak (*Themenothyrae*), inscription funéraire où il est question d'un personnage ἐκδημήσας Ῥώμην καὶ Συρίας.

P. 412-413. C. Friedrich. Inscriptions de Bithynie.

P. 413. A Nicée.

71)
Αυρ. Σπουδασι(ω)νι κε Ευ..... ν...
οικων εν ζων εμαυτω και κηπουρος τη σεμνοτατη μου συ(μ)βιω Αυρ. Θεοδ[ωρα?]
monogramme du Christ
φυλη Αυρηλιανη τεσκευασα

Inscription funéraire du IVe siècle. La φυλὴ Αὐρηλιανή remonte à l'année 272 ap. J.-C., pendant laquelle Aurélien séjourna en Bithynie au cours de son expédition contre Zénobie.

MITTHEILUNGEN DES ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, ROEMISCHE ABTHEILUNG, 1905.

P. 156-163. Domaszewski. Inscription du cimetière de Commodille à Rome, en trois fragments; celui du centre seul est nouveau; les deux autres ont été déjà publiés dans le *Nuovo Bullett. di archeol. cristiana* (*Ann. épigr.*, 1905, n° 102), mais intervertis et avec des compléments inexacts. Restitution proposée :

72) *huic senatus auctore*
imperatore ..... *quod.... rebellionem*
..... RVM · BELLO *devicta-*
rum GERMANIAE · GENTIVm *suppressit, et ae-*
*dific*ATA · MOX · INCREDIBILI · CEL*eritate classe defecto-*
*res cu*M · A · BARBARIS · CLASSEM · HABV*issent.... subiecit.....*
statuam armatam poni in foro divi traiani
pecunia publica censuit.

Fragment de l'*elogium* d'un général vainqueur des Germains sous le règne de Marc Aurèle ou sous celui de Septime Sévère; peut-être s'agit-il de Didius Julianus.

P. 164-165. K. Lohnmeyer. Sur deux *tabellae defixionum* en plomb, trouvées aux abords de la Via Appia; vestiges méconnaissables de lettres grecques et de dessins.

P. 176-182. R. Schneider. Sur le bas-relief qui accompagne l'inscription du *C. I. L.*, VI, 2725.

P. 188-192. A. Mau. Nouvelles observations sur l'épigramme de Pompéi relative à Pero et Micon (*Ann. épigr.*, 1900, n° 186, et 1901, n° 91), à propos de l'article de Wick, *Atene e Roma*, 1905, p. 211.

NOTIZIE DEGLI SCAVI, DI ANTICHITÀ, 1905.

P. 195. A Venise. Funéraire.

P. 196. Gamurrini. A Deruta (Ombrie).

73) *imp. cae*SARI · DIVI
*traia*NI · PARTHICI · FIL
*d*IVI · NERVAE · NEP
*trai*ANO · HADRIANO · AV*g*
PONTIF · MAX · TRIB · POT · $\overline{IIII}$ · COS · I*ii*
L · VELIVS · L · F · CLV · PRVD*ens*
7 · LEG · $\overline{X}$ · FRET · $\overline{CCC}$ PrinCEPS · CASTROR · 7CO*h*
$\overline{X}$ · PR · 7 COH · $\overline{X}$ · VRB · 7 COH · $\overline{IIII}$ · VIG · EVOc · AV*g*
T · P · I · L *d* D · D

L. 6 : *Clu(stumina tribu)*; l. 7 : *(centurio) leg(ionis) (decimae) Fret(ensis), trecenarius*; l. 8 : *evo-[c(atus)] Au[g(usti)]*; l. 9 : *t(estamento) p(oni) i(ussit) l(oco) [d(ato)] d(ecreto) d(ecurionum)*. — Date : 120 p. C. Muratori (*Thes. vet. inscr.*, DCCCLXVI, 5) avait publié l'inscription funéraire d'un Velius, provenant, comme la dédicace à Hadrien, de l'ancien territoire de *Tuder* et rejetée à tort du *C. I. L.*, comme suspecte.

P. 199-201. Gatti. Inscriptions de Rome, la plupart funéraires.

P. 199. Viale Principessa Margherita. Nouvel exemplaire d'une marque de tuile déjà connue (*C. I. L.*, XV, 711).

Ibid. Via Portuense.

74)
D M
XENARA · RESPECCTO
COIVGI · SVO · BENEM
ERENTI · FECIT · VRBICIO
RESPECCTO · PATRI · SVO · B
ENEMERENTI · FECIT · Q · V
IXIT AN XXXVII MENS II
DIES VII

Ibid. Même provenance. Nouvel exemplaire d'une inscription sur conduite de plomb déjà connue (*C. I. L.*, XV, 7589).

P. 200. Via Salaria. Marques de lampes déjà connues.

P. 202. Gatti. Épitaphe sur un sarcophage trouvé à Albe (Latium).

P. 213 et 215. Sogliano. A Pompéi, fragment d'une dédicace et graffites déjà connus.

P. 216. Salinas. A Marsala (*Lilybaeum*), sur une base de pierre :

1re face.

75)
T · FVLVIO AVRELIO
ANTONINO
IMP · CAES · M · AVRELI · ANTONINI
AVG FILIO
L · APONIVS · RVFINVS
OB HONOREM · SEVIRATVS ·
PEC · SVA

Ce fils de Marc Aurèle, le troisième, né le 31 août 161 et mort à quatre ans, n'était connu jusqu'à présent que sous le nom d'*Antoninus* (*Vit. Comm.*, 1, 1, 4; *Epist. M. Aur. ad Front.*, éd. Naber, p. 94 et 99).

2e face.

POMPEIANIS · VITA
OB INSIGNEM IVSTITIAM
ET MERITA LITTERARVM ET AMORE
QVEM NON SOLVM CIRCA PATRIAM
SED PER OMNEM PROVINCIM CoNLoCAVIT
IVL · CL · PERISTERIO
POMPEIANO VC EXCONS P · S
VNIVERSA CVRIA IN CoETV SPLENDIDV SVO
PATRONO DIGNO ET PRESTANTISSIMO
STATVAM CONLOCAVIT
AMAZONIIS VITA

l. 7 : *p(rovinciae) S(iciliae)*.

P. 221. A Venise, dans les fondations du Campanile de Saint-Marc.

76)
PVBLICE
L · ANCHARIO · CF · ROm
TRIB · MIL · BIS PRAEF FAbr
II VIR · AVCVRI
HONORIS · CAVSSA · LOCus
SEPVLTVRAE · DATVs
IPSI · POSTERISQVE · EIus
SEPVLT
VICELLIA T FI

l. 4 : *au(g)uri* ; l. 9 : cf. *C. I. L.*, *Supplem. Ital*, I, 554 : *Vicelliae* | *Anchari* (inscription d'Este). — Date probable, d'après la forme des lettres : début de l'époque impériale.

P. 243-244. Fragments d'inscriptions funéraires trouvés à Rome.

P. 257. A Pompéi, marque d'amphore inédite :

77)
M · TERENTI ARTRITACI
IN NAVE · CN · SENTI · OMERI
TI CLAVDI · ORPEI
VECT ·

(*Amphora*) *M. Terenti Artritaci in nave Cn. Senti (H)omeri (et) Ti. Claudi Orp(h)ei vect(a)*.

P. 270. A Rome, près du Panthéon. Conduit d'eau en plomb, avec une estampille déjà connue (*C. I. L.*, XV, 7660).

Ibid. A Rome, au coin du Viale del Re et de la Via Mastai :

78)
THEOGENEA
C · RVTILI
BONAE · DEAE · V · S · M · I...

Cf. *C. I. L.*, VI, 65-67 : inscriptions provenant des mêmes parages et relatives à l'*aedes* de la *Boan Dea*.

P. 271. A Grottaferrata (Latium).

79)
EX AVCTORITATE · S · P · TVSCVLANI
M · LORENTIVS · ATTICVS AED ·
AEDICVLAM · LARVM · AVGVSTORVM
VICI · ANGVSCVL N · VETVSTATE ·
DILAPSAM · PECVNIA · PVBLICA · A SOLO
RESTITVIT
P · CLODI · PAVLINIANI · L · COMINI · SECVNDI
AED Q · Q ·
C · PLOTIVS · BASSSVS · SABINIANVS · PRAE · F · (sic)

l. 1. *S(enatus) p(opulique)*.

Le *vicus Angusculanus*, du territoire de Tusculum, était inconnu. Deux édiles sont cités comme éponymes, remplissant les fonctions de *Iviri jure dicundo* ; le troisième était chargé de l'édilité ; il en était de même à Arpinum, Formiae, Fundi. Le *praefectus* de la

ligne 9 n'est autre, sans doute, que le *praefectus sacrorum* du *C. I. L.*, XIV, 2580.

P. 272. Même provenance.

80)

. . . . IO · T · F · PAPIR · RVFI
no viNICIO · OPIMIANO
. . . . C · PROVINC · ASIAE · ET
. . . . IAE · C · F · IVSTAE
*parenti*IBV S · DVLCISSIMIS · AC
PIENTISSIMIS
. . . . S · OPIMIANVS · FILIVS

Il s'agit d'un [*v(ir) c(larissimus) pro*]*c(onsul) provinc(iae) Asiae* ou d'un [*v(ir) c(gregius) pro*]*c(urator) provinc(iae) Asiae.*

Ibid. Même provenance.

81) VL PIA · SOPHE
MARCIANAE · AVG · LIB
CONSECRAVIT

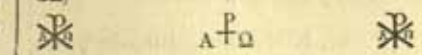
P. 278. A Pompéi, fragments de graffites : inscriptions électorales, déjà connues par d'autres exemplaires.

NUOVO BULLETTINO DI ARCHEOLOGIA CRISTIANA, 1905.

P. 5 66. O. Marucchi. Fouilles du cimetière de Commodille. Inscriptions funéraires chrétiennes. Quelques dates consulaires.

P. 52.

82)



VITALINE BENEMEREN
TI IN PACE QVAE VIXIT ANNVS
PM XXV DEPOSITA XI KAL FEB
OLYBRIO ET PROBINO VVCC
CONSS IN PACE

Date : 395 p. C.

P. 56.

83) TERTVLLA IN PACE
QIVAE VIXIT ANN
VII · MENSES · VI
D · XVIII
TAVRO ET FLOR

Date : 361 p. C., *Tauro et Flo-r(entio consulibus).*

P. 57.

84)

APRONIANE
DEPOSITA IN PA
XV CALEN
CONSS D N ARC*adio aug*
ET BAVDO V C

Date : 385 p. C.

P. 58.

85)

DN VALENTINIANO AVG
ET NEVTERIO V C CONS
DEPOSITA BENEROSA
DIE KAL OCTOBRIS

Date : 390 p. C.

P. 59.

86) ICIAE COIVGI QVAE VIXIT
ANNVS · XXV · M · II · D · XXVII · DEPOSITA
V · NONAS · IVL · IN · PACE · CONSVLATV
HONORIO · N · P · ET · EVODIO

Date : 386 p. C.

P. 64. Nouvelle lecture de l'inscription reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1905, n° 102; cf. ci-dessus, n° 72.

P. 69. Wilpert. Dans une crypte du cimetière des saints Marc et Marcellien ; graffite.

87) ☧

TVLLIORVM
DEO SANCTO

Les *Tullii* devaient être enterrés à cet endroit.

P. 103-122. O. Marucchi. Inscriptions du cimetière de Saint-Valentin : fragments d'une épitaphe damasienne; funéraires.

P. 116.

88) ☧

*inno*CENTIO QVI VIXIT ANN*os*...
et MENSIS VIII DEPOSITV
.... *oct*OBRES DIVO IVLIA IIII
et sallustio CONSVLIBVS IM PAC*e*

Date : 363 p. C.

P. 231-235. G. Schneider. Au musée du Latran (précédemment dans le pavage de Sainte-Marie in Trastevere). Fragment d'inscription funéraire chrétienne contenant une indication topographique.

89) IET
QVIESCEI
*inter du*OS PONTES

Il s'agit d'un chrétien qui habitait *inter duos pontes*, c'est-à-dire dans l'île tibérine, et qui avait été enterré sans doute dans un cimetière voisin de la via Aurelia.

P. 299-306. O. Marucchi. Inscriptions trouvées récemment dans les fouilles des catacombes romaines. Funéraires.

P. 303. Cimetière de Commodille :

90) III KAL FEB FL BASSO VCC

Date : 408 ou 431.

Ibid. Même provenance.

91) LOCVS GAVD*entiae*
X Ç I K SEPTEN....
TAEDOSIO X.....

Date incertaine, les consulats de Théodose II allant jusqu'au 18e.

PHILOLOGUS, 1905.

P. 499-505. A. Zimmermann. Les noms grecs de personnes terminés en -ov et leurs correspondants latins (d'après les inscriptions).

RECUEIL DES NOTICES ET MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINE, XXXIX, 1905.

P. 21. C. Viré. A Cissi. Inscription funéraire.

P. 125-163. Dr Carton. Quatrième annuaire d'épigraphie africaine (1904-1905).

P. 165-192. Ch.-A. Joly. Thubursicum Numidarum (Khemissa). Reproduit les inscriptions, déjà connues, qu'on a trouvé depuis 1900 dans les fouilles.

P. 217-219. A. Vel. Inscriptions funéraires de Tir-Kabbine (près d'Aïn-Mlila).

P. 220. A Sila. Inscription gravée dans un cercle, sur un piédestal de pierre.

92)
BONE
DEAE
AVGVS
SACR
VM

P. 222-223. Même provenance. Funéraires.

P. 239-240. A. Robert. Inscriptions de la commune mixte de Maadid.

P. 243-259. Ul. Hinglais. Inscriptions inédites de la province de Constantine pendant l'année 1905.

P. 244-255. 160 inscriptions funéraires de Thibilis (Announa), trouvées dans un rempart écroulé et communiquées par M. Joly. Plusieurs noms intéressants (les *Sittii*, *Carvilii*, *Caecilii* sont nombreux).

P. 245.

93)
SITTIA VRBA
NA CIRTESIS
VIXIT · A · LXX
H · S · E

Ibid.

94)
IVLIA NAN[illegible]
PHAMA F
V A XXXXV
H S E

P. 247.

95)
D M S
TEVDA
H S E
V A XLIII

P. 251.

96)
D M
VITRVVIA
L · F I L
LVCILLA
V · A · XVII
H · S · E

P. 255. Dans la basilique de Thibilis.

97)
VICTORI
DEO
HERCVLI

P. 255. Funéraire et fragments de dédicaces trouvés à Khemissa.

P. 256. A Aïn-el-Bordj. Funéraire.

P. 257-259. Inscriptions de Constantine (publiées dans le *Bull. archéol. du Comité* en 1905).

P. 259. Chanoine Jaubert. Inscription trouvée à la ferme Mollon, au nord de Saint-Arnaud.

98) GENIO SVBTABARTI
PRO SALVTE
IMPERATORVM
L SEPTIMI SEVERI
PII PERTINACIS AVG Et
IMP CES M AVRELI ANTONI
NI AVGVSTI.....
.....
..II.....
IVLIAE DOMINAE AV
GVST *m*ATRI IMPE
RATORVM Et CASTRO
RVM ET CASTRORVM
EMTORES DELESA/SIO
A/A/M FVMIANES ABD
MEPOETISIS CAMMESI
S PRO SECVRI FELICITATE
FECERVNT.....
CVRANTE.....

Copie insuffisante, surtout à partir de la ligne 14. — L. 7 à 9 : les noms de Géta martelés; l. 12 et 13 : les mots *et castrorum* répétés.

Revue archéologique, 1906, I.

P. 177-192 et p. 260-279. P. Monceaux. Suite de son enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique. Inscriptions métriques.

Sitzungsberichte der Kön. Preuss. Akademie der Wissenschaften, 1905.

P. 945. Hirschfeld. Observations sur l'inscription du Kef (plus haut, n° 23).

Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Romanistische Abtheilung, 1905.

P. 432-449 et p. 483. Hitzig. Commentaire juridique de l'inscription des Astynomes de Pergame (*Mittheil. des arch. Instit., Athen. Abtheil.*, 1901, p. 46-77), rapprochée des inscriptions latines relatives au droit municipal romain.

2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit, 5e fasc (1905).

P. 181, cf. pl. 33. Von Domaszewski. Diplôme trouvé sans doute à Mayence.

99) Sur une des faces extérieures

IMP CAESAR VESPASIANVS AVGVSTVS PON
TIFEX MAXIMVS TRIBVNIC POTESTAT VIIII
IMP XVIIII P P CENSOR COS VIII DESIGN VIIII
EQVITIBVS ET PEDITIBVS QVI MILITANT IN A
LIS SEX NORICORVM ET SINGVLARIVM ET

MOESICA ET AFRORVM VETERANA ET SILIA
NA ET SVLPICIA ET COHORTE I FLAVIA HISPA
NORVM QVAE SVNT IN GERMANIA SVB Q
IVLIO CORDINO RVTILIO GALLICO QVI QVI
NA ET VICENA STIPENDIA AVT PLVRA MERV
ERANT QVORVM NOMINA SVBSCRIPTA SVNT
IPSIS LIBERIS POSTERISQVE EORVM CIVI
TATEM DEDIT ET CONVBIVM CVM VXORI
BVS QVAS TVNC HABVISSENT CVM EST CIVI
TAS IIS DATA AVT SI QVI CAELIBES ESSENT
CVM IIS QVAS POSTEA DVXISSENT DVMTA
XAT SINGVLI SINGVLAS AD XVII K MAIAS
D NOVIO PRISCO L CEIONIO COMMODO COS
ALAE MOESICAE CVI PRAEST
T STABERIVS T F QVI SECVNDVS
GREGALI
TERTIO MARCI F TREVIR
DESCRIPTVM ET RECOGNITVM EX TABVLA
AENEA QVAE FIXA EST ROMAE IN CAPITO
LIO POST CASAM ROMVLI

Date : 15 avril 78.

Sur l'autre

A TITINI	IVSTI
C ALFI	PRISCI
Q LOLLI	PIETATIS
M EGNATI	CELERIS
L AVRELLI	POTITI
L TVRRANI	MAXIMI
P ATINI	RVFI

La face intérieure porte la même inscription que la première face extérieure, moins les trois derniers mots : *post casam Romuli*.

CORPUS INSCRIPTIONUM LATINARUM, vol. XIII, pars tertia. Suite de l'instrumentum des trois Gaules et de la Germanie; ce fascicule contient les cachets d'oculiste publiés par le commandant Espérandieu.

J.-C. EGBERT. SUPPLEMENT TO LATIN INSCRIPTIONS, New-York, 1906.

Supplément au manuel de M. Egbert (12 pages en tout).

P. STICOTTI. DI DUE LAMELLE LETTERATE RINVENUTE A POLA (Extrait des *Atti della Società istriana di Storia patria*, XXII, 1905).

Deux lamelles de plomb avec inscription cursive trouvées dans une tombe :

100)

a)
Caecilius Honoratus
Mindius Donatus
Mindius Charmides
Mindius Zoticus
Mindius Hermes
Mindius Maleus
Mindius Narcissus
Mindius Eititeus
Marcius Soter
Decidius Hister
Decidia Certa
Minervius Epaphroditus
Lucifer disp(ensator)
Lucifer adiutor coloni
Vitalis disp(ensator)
Trophimus
Trophimus alius
Anconius qui uilicauit
Tertius
Amandus
Viator

b)
[Mind]ius Narcissus
Mindius Maleus
Decidius Hister
Decidia Certa
Mineruius Epaphroditus
Me[nande]r?
Lu[cifer d]ispensator
Lucifer alius
Amandus dispensator
Vitalis dispensator
Trophimus qui dispensauit
Anconius qui uilicauit
Viator colonus
? Sept]imius Sabinianus
Flauius Hedistus
Annius Caluo
Annius Ciuilis

D. VAGLIERI. I CONSOLI DI ROMA ANTICA. Spolete, 1905, in-8.

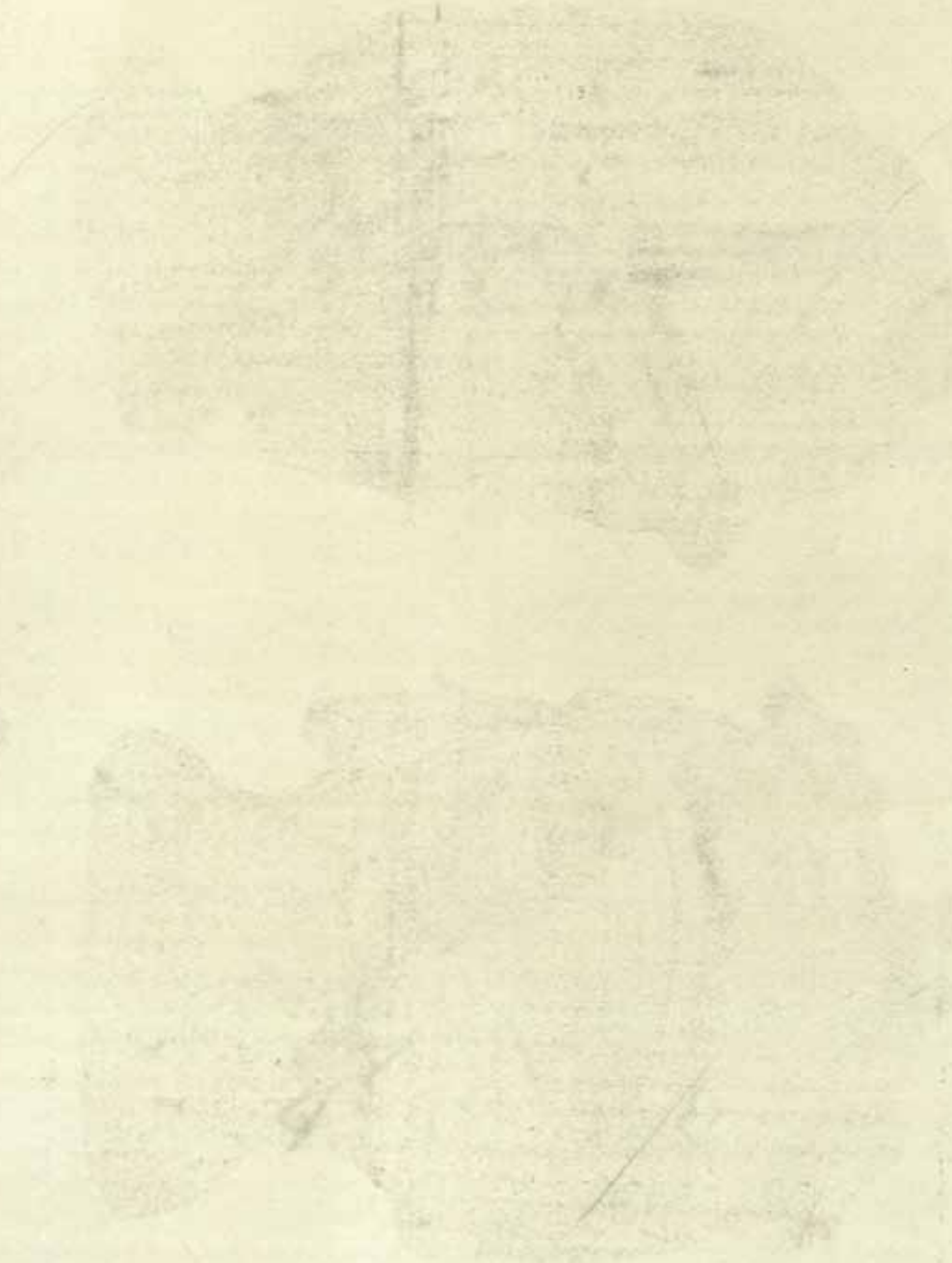
Tirage à part de l'article *Consul* dans le *Dizionario epigrafico* de M. De Ruggiero. Liste générale par ordre alphabétique des gentilices et liste chronologique.

R. CAGNAT et M. BESNIER.

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

ANGERS. — IMP. A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

STATUETTE EN BRONZE D'ALEXANDRE LE GRAND
(COLLECTION DATTARI)



E. Leroux, Edit.

TÊTE EN MARBRE D'ALEXANDRE-LE-GRAND

(COLLECTION DATTARI)

NOTES ON A JOURNEY THROUGH CILICIA AND LYCAONIA

(Fourth article [1].)

From Ura we rode by wooded valleys to the village of Maghra, a ride of four hours. We rejoined Said Pasha's road about an hour before we reached Maghra. The village lies in a desolate country very sparsely cultivated; it is the only inhabited spot on the road between Selefke and Karaman. Next day we travelled for eight hours across the barren summits of Taurus partly covered with snow, and camped by some caves above a deep valley, down which, at this season of the year, ran a small stream. There were several sleet storms during the day and the night was bitter cold, but the sharp air was delicious after the great heat of the coast, and the lonely valley, carpeted with rose-red tulips, made a perfect camping ground. We got off next morning at 7.30 in a thick cold mist, and after about two hours' quick riding emerged from the defiles of Taurus and found ourselves upon the great plateau of central Asia Minor, a wide plain broken by abrupt ranges of hills. I reached Karaman at three o'clock and the baggage animals got in at six in the evening. As the night was very stormy I did not pitch camp but lodged in a dirty little inn. At Karaman I touched the line of the Baghdad railway and journeyed by it next day to Konia.

To the north east of Karaman, rising sharply out of the plain, is a group of volcanic hills known as the Kara Dagh. It is at the foot of the northern slopes of these hills that the ruins of Binbirklisse, the Thousand and One Churches, are situated. Since

1. See *Revue archéologique*, Jan.-Feb., May-June and July-August 1906.

the opening of the last section of the Baghdad railway the site is easily accessible, and I felt that I could not pass so near to a spot of such archaeological fame without visiting it, though I believed that there would be little left for me to do there, as it had already been explored by several travellers. Accordingly I took the 6.30 train in the morning from Konia and at 8 o'clock reached Aryk Euren, where I found the horses which had been sent on the day before with a zaptieh and two servants. I had brought a small amount of provisions and camp furniture but no tents, for I intended to lodge in the guest chamber with which every Turkish village is provided. I meant to make straight for Binbirklisse and stay there, but as good luck would have it, the direct road took me over a shoulder of the hill and I reached at midday a small plateau on the north west angle of the Kara Dagh. It was covered with ruins and I was not long in discovering that I had arrived at the upper town mentioned by Crowfoot, and in identifying the single building which he had measured and photographed there. Among the ruins were scattered some half dozen hovels inhabited by as many families of Yuruks, and when I had ascertained that there was a room in which I could sleep, I resolved to go no further. This upper town is called by the Yuruks Daouleh. It lies about three quarters of an hour to the north of Binbirklisse and is in every respect the better lodging place. The air is cool, the water good and the guest chamber remarkably clean, whereas Binbirklisse is notably dirty and fever-stricken.

Strzygowski has dealt with the ruins of Binbirklisse in his Kleinasien. He had at his disposal notes, photographs and plans of the buildings supplied to him by Crowfoot and Smirnov. Of Daouleh he knew but a single church from a plan and photographs of Crowfoot's. Just before my visit a German engineer, Carl Holtzmann, had spent some days in the Kara Dagh : he published in the following autumn the results of his studies in a small portfolio of plans and drawings. He worked mainly at Binbirklisse ; at Daouleh (which he calls Deile) he re-planned

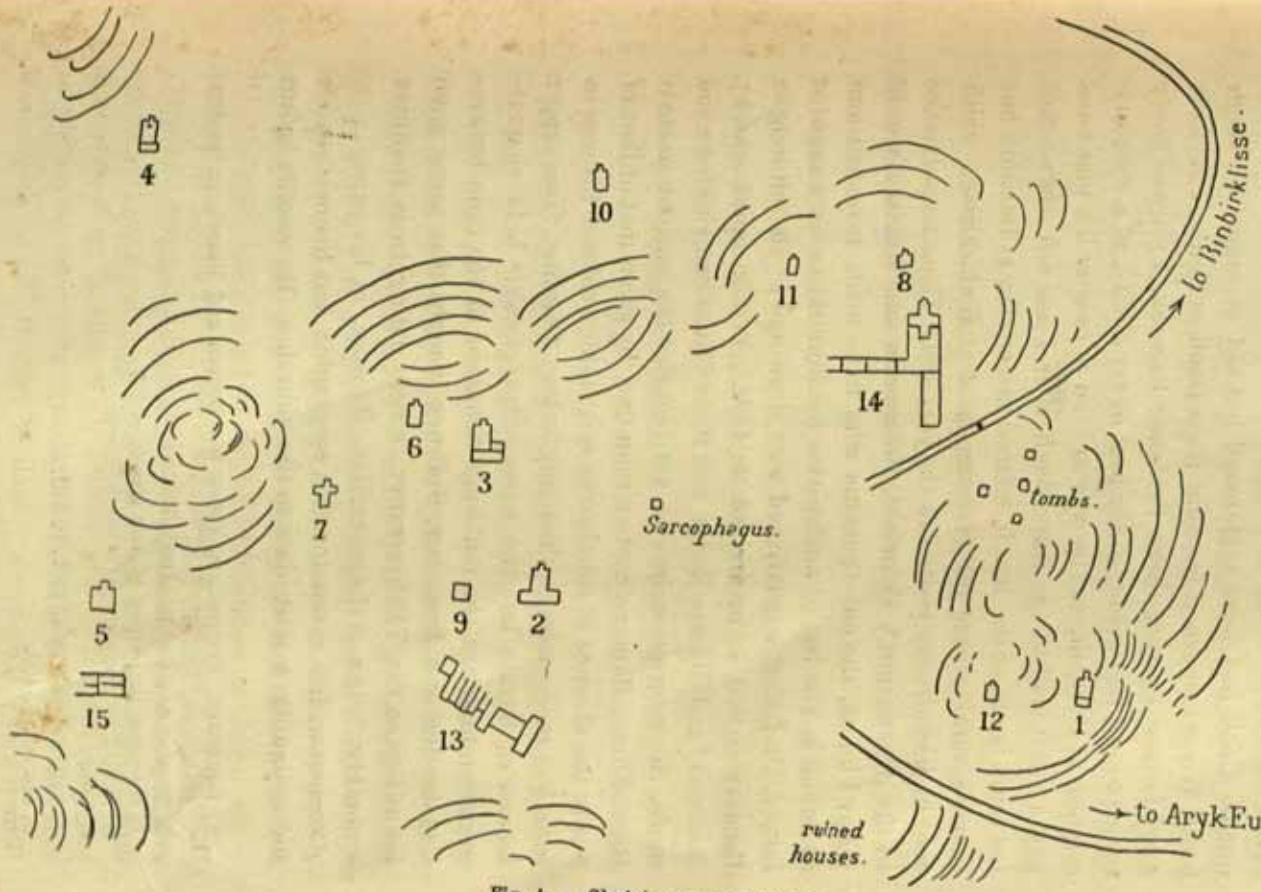


Fig. 1. — Sketch map of Daouleh.

the church which Crowfoot had already planned and gave some further details of it. He made plans also of two other buildings, one of which had been mentioned but not measured by Crowfoot[1]. When I returned from the Kara Dagh to Konia, I had the good fortune to meet there Professor Ramsay. I showed him a rough copy I had made, to the best of my ability, of a long inscription at Daouleh, and he was so kind as to alter his plans and pay a short visit to the Kara Dagh after I had left. He worked for some hours at the much defaced inscription at Daouleh and found several others hitherto uncopied at Binbirklisse, which spot he had already visited in the year 1882. These he published in the *Athenaeum*[2]. Crowfoot, Holtzmann and Ramsay are, so far as I know, the only persons who have made investigations at Daouleh. The list of authorities for Binbirklisse is somewhat larger. De Laborde published two drawings of the churches[3], Ramsay copied an inscription in 1882[4], Pridik copied others[5], Smirnov[6] and Messrs Radet and Paris[7] have contributed a few more. No inscription has as yet revealed the ancient name of Binbirklisse. Ramsay is of opinion that the site is that of Barata, and in the absence of conclusive epigraphic evidence his conjecture has more weight than any other. Nothing, however, is known of Barata but the name. Strzygowski[8] held that the greater number of the buildings belonged to the time between Constantine and Justinian, Smirnov thought that some might be as late as the VIIth century, others dating from Justinian, and a few being perhaps earlier. Ramsay, in his paper in the *Athenaeum*, has given forcible epigraphic and historic reasons for assigning a later date to the churches. He readily admits

1. Holtzmann, *Binbirklisse*, Verlag von Boysen und Maasch in Hamburg.
2. *Athenaeum*, Dec. 16, 1905.
3. *Voyage de l'Asie Mineure.*
4. *Historical Geography of Asia Minor*, p. 337.
5. Quoted by Strzygowski in his *Kleinasien.*
6. *Idem.*
7. *Bull. de Corr. Hell.* 1886, p. 512.
8. *Op. cit.*, p. 160.

that the site is ancient, but he believes that the town must have been completely destroyed during the period of the Saracen raids (660-965), that it was rebuilt after 900, and finally abandoned about 1100 owing to the Seljuk invasion. (The Seljuks conquered Asia Minor in 1072.) He points out, however, that in remote districts such as that in which Binbirklisse is situated, an early type of basilica was probably maintained until a late period, and that the churches erected after 900 may have been very similar in plan to those erected before 660. His conclusion

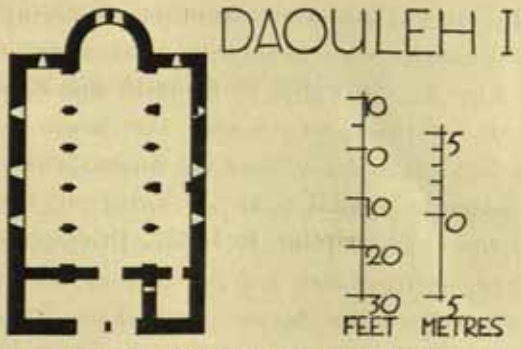


Fig. 2. — Daouleh, No. 1; ground plan.

is that the general date of the existing buildings must be fixed as « the ninth to the eleventh centuries ».

The history of the upper town must have been intimately connected with that of the lower[1]. Daouleh lies in a cup between rocky knolls on the north west shoulder of the Kara Dagh. The site is small; its greatest length cannot be more than about an eighth of a mile, but upon this narrow space lie no fewer than eleven churches and chapels, two large monasteries, one of which encloses a small chapel, and a number of tombs (fig. 1). The few hovels of the modern village are situated in the south west corner among a mass of ruins which may have been houses. Foundations of houses continue for a short distance down the

1. The only map which shows the relative position of the two sites is that published by Holtzmann.

southern slope. These houses consist of from one to three or four very small rooms : all have been roofed with stone vaults of which the vaulting arches are frequently standing. The lintels of the doors are generally adorned with a cross. There are also several large underground vaulted chambers, such as are used for storing grain or water. It appears to me to be certain that Daouleh must have been an ecclesiastical settlement; no other theory will account for the large proportion of churches compared with the number of dwelling places. Ramsay says : « It was perhaps begun as a monastery in a retired spot among the mountains about the end of the fourth century or during the fifth. This process of seeking retirement in mountains and deep glens was practised in Anatolia already by Basil and Gregory soon after the middle of the fourth century. » Its strong strategic position may have enabled it to resist the onsets of the Saracens; it is even conceivable that it held out longer than Binbirklisse against the Seljuks. The whole of the Kara Dagh seems to have been turned at one time into a great fortress, for I traced the foundation of a fort or watch tower upon the very summit of the lip of the central crater. Further exploration would probably reveal the military significance of the mountain and add an interesting chapter to the history of the resistance of the Christian population of Asia Minor to the Mohammedan invaders.

As Strzygowski observed, the churches in the Kara Dagh are of a type common in central Asia Minor and found but rarely south of the Taurus. The larger basilicas at Daouleh are built with a nave and aisles, the smaller with a nave only. To the former class belong Nos. 1, 2, 3, 4, 5 and 10[1]. With the exception

1. It is a great convenience to adhere to the enumeration adopted by former writers. Smirnov numbered the churches at Binbirklisse from 1 to 28 : of these No. 2 is the basilica planned by Crowfoot at Daouleh. This basilica is still No. 2 upon my plan, but in view of possible further discoveries at Binbirklisse and consequent confusion in the numbering of the two places, I have thought it better to treat Daouleh as distinct from Binbirklisse. I have therefore numbered the buildings in Daouleh from 1 onwards, No. 2 being Strzygowski's No. 2, while the rest are not in his list.

of No. 5 and possibly of No. 10, all are provited with a narthex. The piers supporting the arches between nave and aisles are almost invariably of the type that has been noticed in one or two instances on the south coast (where, however, it is never used except for the small columns in the windows), namely, two engaged columns and a central pier. The naves end in slightly

Fig. 3. — Daouleh, No. 1; east façade.

stilted apses projecting beyond the line of the east wall. They are invariably lighted by a double window. (In No. 5 the east wall has fallen, so that it is impossible to say whether it is an exception in this respect as in many others.) There are no chambers at the eastern end of the aisles. The aisles are lighted by very small square windows. There are no doors in the south and north walls, the churches being entered only from the west. There are no galleries above the aisles except in No. 2.

No. I (fig. 2). Holtzmann in his map numbers this church 29. It stands on the extreme south-western corner of the plateau. The ground falls sharply from it to the west, rises to a rocky knoll on the south and then drops into a deep valley. On the north another rocky mound separates the church from the rest of the plateau and on the west the ground falls away again

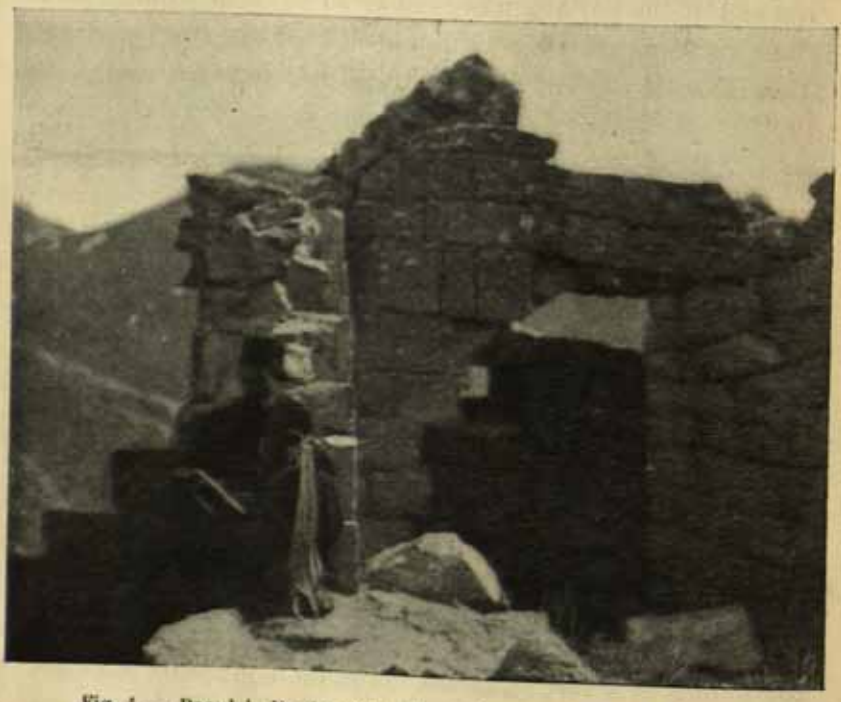


Fig. 4. — Daouleh, No. 1; upper story of southern end of narthex.

abruptly. The path from Aryk Euren winds up the western valley, and the traveller approaching from that direction sees the church standing up on the hill top while he is still far off, and sees nothing else of Daouleh. It is the best preserved of all the buildings and a perfect example of the typical basilica. In the west front (fig. 3) was a double door leading into the narthex (compare Binbirklisse 1, 3, 7 and 15.) The doorways were arched, the inner ends of the arches resting on a pier crowned by a

square block of stone, the outer ends upon a block built into the walls and decorated with a simple moulding consisting of a cyma and a fillet. Above the doorway was the remainder of a double arched window; the moulded block reappeared on the outer sides of it. A string course of two bold fillets ran across the face of the building at the level of the window-sill. The southern end of the narthex was walled off so as to form a small chamber (compare Daouleh 4 and Binbirklisse 6, 7 and 15.) This chamber was entered by a small door from the south aisle

Fig. 5. — Daouleh, No. 1: view from the south.

and lighted by a very small window in the south wall (not marked in the plan but seen in fig. 5). A similar window opened into the narthex. The north end of the narthex was not walled off; in place of the wall there was an arch. The upper story of the narthex can be entered over the piled up ruins on the north side: a staircase may have existed at the southern end of the narthex, but the chamber was blocked by ruins, so that I could not penetrate into it. The south end of the upper story was standing (fig. 4.) It had been roofed by a barrel vault and lighted by a minute window like that in the ground floor. The ground plan, of which this narthex is an example, has been commented

upon at length by Strzygowski[1]. The nave was divided from the aisles by four double colums on either side. Each of the aisles was lighted by three small windows in the side walls (fig. 5) and one in the east wall (fig. 9.) These windows were considerably wider on the inside than they were on the outside : all the aisle windows in Daouleh are of this type. The windows rested upon a course of stones projecting from the face of the wall; it will

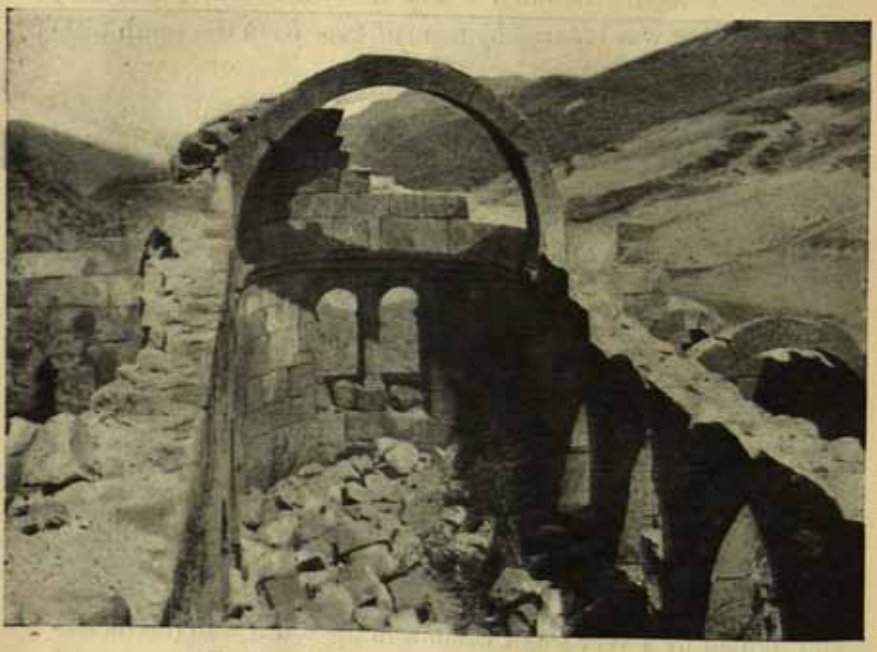


Fig. 6. — Daouleh, No. 1; nave and south aisle.

be seen in fig. 3 that the effect from the west of this projecting ledge is unpleasant. The south aisle showed signs of restoration. Two of the piers had been strengthened and two additional arches had been thrown across to support the vault, with the result that the window furthest to the east was almost completely blocked. (It is this eastern arch which appears on

1. *Kleinasien*, p. 45.

the right in fig. 6). The arch over the apse was horse-shoed (compare Binbirklisse 3, 6, 7 and 15.) The semi-dome rested upon a strongly marked moulding. The arches of the double window were supported by a pier of the usual type and the capi-

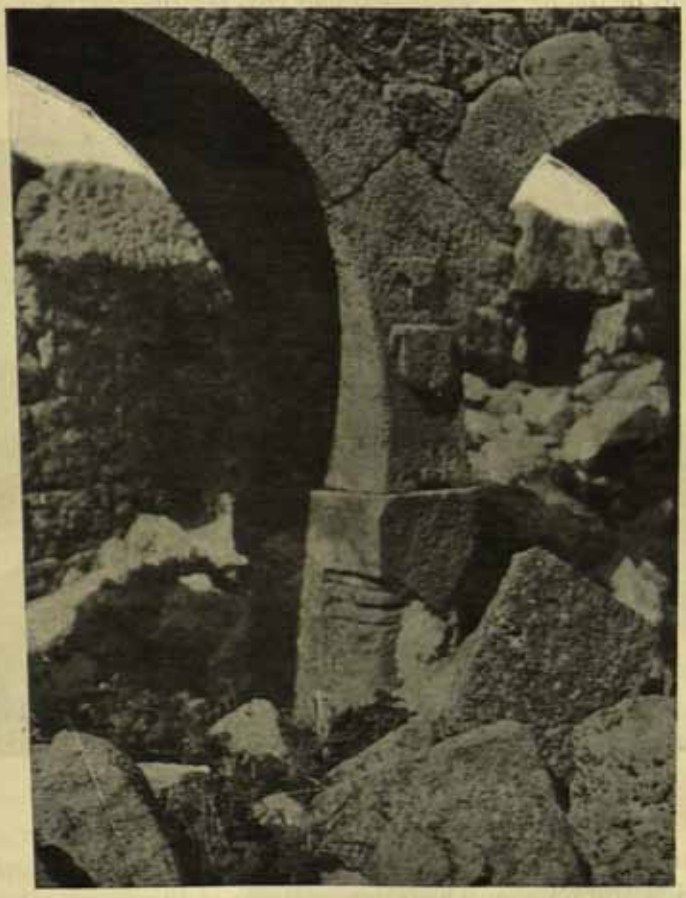


Fig. 7. — Daovleh, No. 1; de ail of arcade of nave.

tal mouldings were exactly repeated upon the base. The engaged capitals were decorated with the cyma and fillet that have been noticed on the west door. The interior of the church was blocked by the ruins of the stone vaults. The piers were deeply buried,

some of them being entirely concealed. I observed upon one of the springing stones of the northern row of arches a decoration that looked like a shield (fig. 7.) The treatment of the capitals was peculiar, as can be seen in the same illustration. The lower courses of the barrel vault that had covered the northern aisle were still standing (fig. 8.) Outside the apse the ground fell away. The same projecting course that has been noticed in the

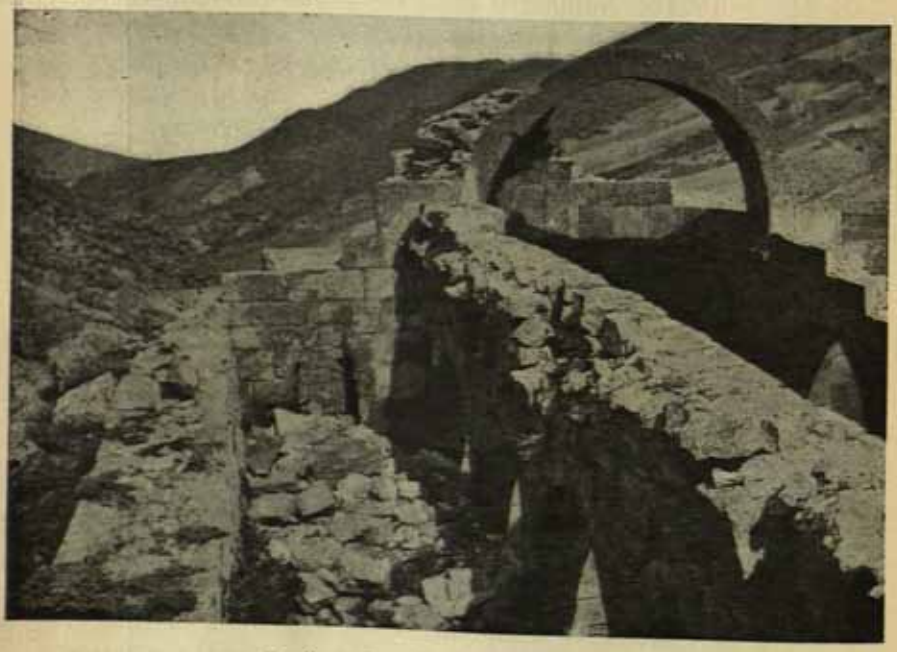


Fig. 8. — Deouleh, No. 1; north aisle.

walls of the aisles was continued below the east windows (fig. 9.) This illustration shows also the east side of the upper story of the narthex with a remnant of the upper southern wall of the nave abutting it. There is no trace of galleries over the aisles and the outward appearance of the church must have been that of Binbirklisse 1. The nave was probably lighted by windows in the upper wall, as in the church at Binbirklisse.

No. 2. This church had been measured by Crowfoot (and also

by Holtzmann, though I did not know at the time of my visit what work he had done at Daouleh); I therefore left it alone and devoted the time at my disposal to buildings of which no record had been made. The principal features of it are the enlargement of the presbyterium and the length of the narthex, which extends beyond the aisles and forms projecting wings on either side of the building.

No. 3 (fig. 10). Numbered 26 on Holtzmann's map. It is much ruined, only the apse and a part of the south aisle are standing to any height; the rest of the ground plan could just be traced

Fig. 9. — Daouleh, No. 1; exterior of apse.

among the masses of fallen masonry. The basilica had been composed of a nave and aisles, a narthex and small chamber which may have been a baptistery. The apse was lighted by two windows, horse-shoe arched. The east wall of the aisles was broken by a small square window (that in the south aisle is not marked in the plan), and a similar window was apparent in the south wall of the south aisle. The semi-dome of the apse was standing (fig. 11). The arch had the appearance of being pointed, but I think this was due to the slipping of the voussoirs. A band of shallow mouldings ran round the inner rim of the arch; in the centre was cut a Greek cross within a circle, and on either side were remarkably ill-written graffiti which seemed to be short, disconnected phrases. I am persuaded that these were cut by

pilgrims after the church had fallen into ruin; it is difficult to imagine that such scribblings could have been the work of the original builders, and it would have been impossible to scribble on the top of the apse arch unless the writer had been standing on masses of fallen masonry. As we shall presently see, there is further evidence that the church fell into ruin and was renewed. Against the western end of the south wall was built a small chamber which I take to have been a baptistery. I saw a similar chamber against the north wall of No. 15 at Binbirklisse in which the stone font still remained. At Daouleh this small chamber

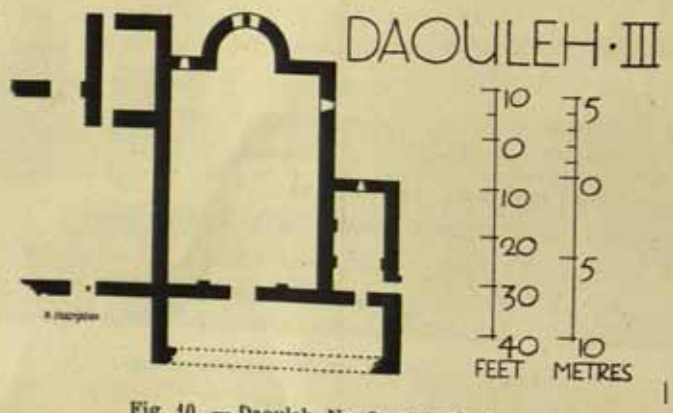


Fig. 10. — Daouleh, No. 3; ground plan.

had been roofed with a stone vault supported by two vaulting arches. It was lighted by a tiny window in the east wall and could be entered by two doors, one on the south and one on the west. The west door opened into the narthex which was prolonged so as to embrace the width of the baptistery. The west wall of the narthex had fallen, but the north wall could be traced in a line with the north wall of the aisle; the prolongation of the narthex was not therefore repeated, as in No. 2, at the north end. Outside the apse, below the windows, ran a flat moulding, and a part of the cornice was standing (fig. 12). To the north of the church was a complex of ruined foundations. A small chamber lay at the north east corner and before it what appeared

to be a sort of court. On the inner side of the doorway in the west wall of this court, I found the long inscription which Professor Ramsay subsequently copied. The results of his work will be published more fully in the Preliminary Report of his journey in 1905 to the Wilson Trustees (Aberdeen University Press). I quote from an advance copy of this report which he was so good as to send me. « I spent the best part of five hours on the inscription and ought to have returned to it on the following day, but a storm rendered this impossible. Still most part of it is certain. It is engraved on two adjoining stones :

+ εὐχῇ Βασηλήου π	ρε[σβυτέρου] ἀ[νενε-?
όθη τὸ πρεσβυτέρτο	[ν] ὑπὸ Λέοντος
τοῦ ἁγιοτά [του] μητροπο	λίτου ἔος Κωσταν-
τήνου τοῦ ἁγηοτά	του μητροπολίτου ἔ-
5 τ[η]ανί(?)· κέ ἐνόντος μου ἐν	ἀδυναμία κὲ..... ου
· ημενον μου ἐκτελ	ὲν τὰ [τ]ρήκ δὴ δόγμα-
τα, ἐκουσήκ μου τῖ γνόμ	[η] κε αὐ[θ]ερέτο [β]ουλῇ
παρετησάμην τὴν	πολυπόθητον
τοῦ Χ[ριστ]οῦ λιτουργίαν	τῇδε προσευχῖ
ἐπὴ μὲν ἶμε · κὲ παρ	ακαλῶ τὸν ἐλε-
ημοσίαν ὡς ευσπλ	άχνος μοι δὸς
ἁμαρτιμάτον ἄφ	εσην ἀμοῦ κὲ Ἠρίνις
	τῖς συν[δ]ήου μο[υ

μηνὸς Σεπ]τεβρίου ἰν(δικτιῶνος δ'.

« The inscription is full of difficulties and the reading was almost a matter of guesswork. The chamber was badly lighted, the day was sunless and dark with the coming storm. The number of years in line 5 cannot be right : [τ]ρήκ, for τρία, is equally false : [ἀ]γηκ is also impossible : so is [τ]ρηάδη for τριάδι. In line 10 ἐπὴ (i. e. ἐπεί) μὲν ἶμε (i. e. εἶμαι) is hopelessly unintelligible and probably misread. So ἐλεημοσιαν should perhaps be ἐλεήμονα(ν). Line 11 ends with δὸς and had no other letter following. The meaning is :

« By the vow of Basil the presbyter was [renewed?][1] the pres-

1. The word is doubtful owing to a break in the stone.

byterium under the rule of Leo the most holy metropolitan until Constantine the most holy metropolitan during fifty-one years (?). And when I was involved in failure of strength, and...., to complete the..... dogmas, of my own free opinion and voluntary plan I resigned the much loved service of Christ by this prayer... and I beseech the Merciful (God) that He grant compassionately to me remission of the sins of me and of Irene my wife ».

« This inscription, though extremely badly spelt, is evidently

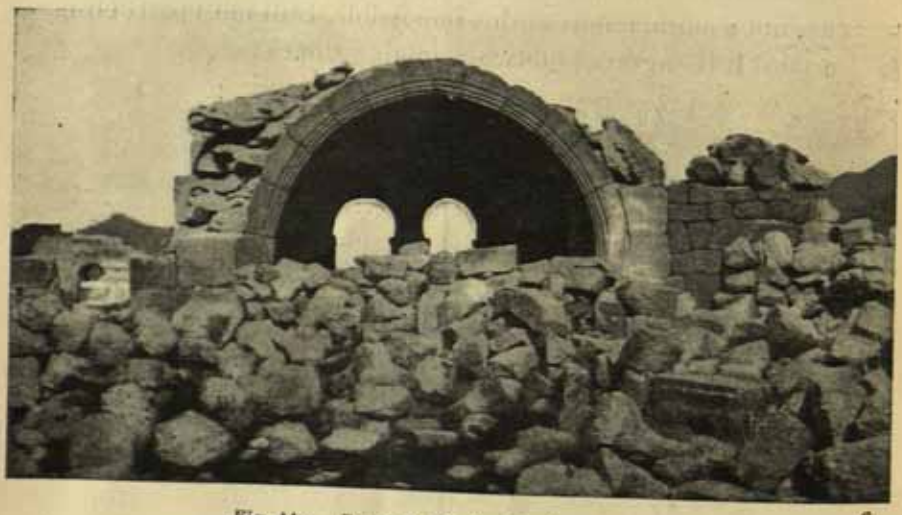


Fig. 11. — Daouleh, No. 3: interior of apse.

composed by a person whose mother-tongue was Greek; and in this respect it stands in marked contrast to the Phrygian and Pisidian work of persons that did not speak Greek as their native language but only had a smattering of the speech.

« The date under Leo is fortunately clear and certain. The reference is indubitably to the bishop of the metropolis of the province, viz. Iconium : no other metropolitan could be taken into account on this site. Now Leo was metropolitan bishop of Iconium at the second Council of Nicaea, A. D. 787. The rude lettering and the detestable spelling show that the inscription is very late, and that no unknown earlier Leo, who might possibly have

existed in the very defective list of Iconian bishops, can have been referred to. After stating the circumstances, the presbyter ends with a prayer for the pardon of the sins of himself and his wife Irene.

Fig. 12. — Daouleh, No. 3; exterior of apse.

« Strzygowski points out (*Kleinasien* pp. 105, 187, 207) that the enlargement of the presbyterium of a church is a common fea-

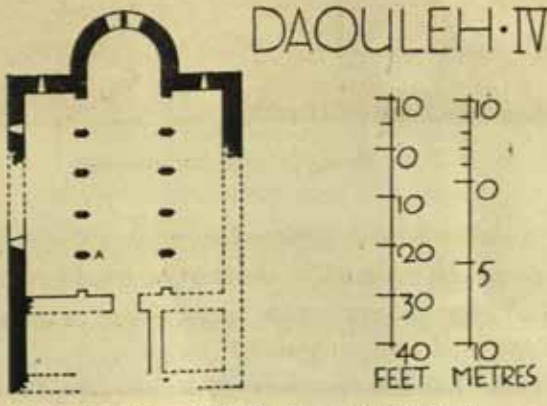


Fig. 13. — Daouleh, No. 4; ground plan.

ture at Binbirklisse. The apse alone was originally the place for the presbyters, but afterwards the eastern part of the nave, with the first column on either side, was added. If my conjecture that this operation was performed by Basil is right, traces of the change

ought to be evident, even in this ruinous church; and this conjecture should be proved or disproved. The date about A. D. 787 for this change would be typical, probably, for other cases ».

Excavation alone could show whether the work of Basil was

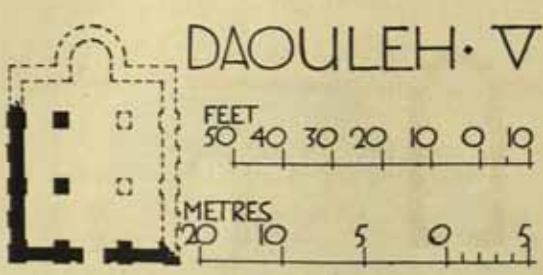


Fig. 14. — Daouleh, No. 5; ground plan.

indeed the enlarging of the presbyterium, as Professor Ramsay ingeniously suggests, or the repairing of the whole church after it had fallen, as the graffiti on the apse arch seem to indicate,

Fig. 15. — Daouleh, No. 5; west façade.

into more or less complete ruin. I may add that I noticed when I was copying the long inscription that the letters had been filled in with red paint, the colour being preserved in the lower lines.

No. 4 (fig. 13). This church lay at a little distance to the north

east of the others. Holtzmann, if I am right in believing it to be the No. 30 on his map, places it too far away. It was not situated at the same level as the others, but at the bottom of the first slope to the left of the path leading down to Binbirklisse. (No 10

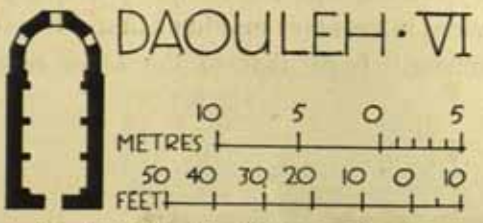


Fig. 16. — Daouleh, No. 6; ground plan.

stands at the same level). It was much ruined, only a part of the apse and some of the arches between the nave and the north aisle were standing; but, so far as could be judged, it was an exact

Fig. 17. — Daouleh, No. 6; view from the west.

repetition of No. 1. I have a note to the effect that the masonry on the outside of the apse was good, but that the double columns were exceedingly rough in execution. Above the capital of the column marked A on the plan was carved in low relief a Greek

cross in a circle. The spaces between the arms of the cross had been filled in with red paint.

No. 5 (fig. 14). Holtzmann wrongly describes this church, which is numbered 28 on his plan, as a secular building. The east end is completely ruined, but the curve of the apse is distinctly visible. Crowfoot in his notes mentions that it is a church. It was of a type different from that of the other three-chambered

Fig. 18. — Daouleh, No. 6; interior of apse.

churches of Daouleh. Instead of the double columns it had four square piers which may have supported a dome; it was without a narthex; the west and north walls, which alone were standing, were broken by shallow pilasters into a series of recesses; there were no windows in either of these walls, though both were standing up to a considerable height, and the church must therefore have been lighted from above, possibly by windows in the tambour of the dome. Finally, the west front was decorated with

external arches filled in with tiles (fig. 15). Enough remains of this façade to show the workmanship. The lintel and jambs of the door bore shallow mouldings, and in the centre of the lintel was carved a Greek cross within a circle. On either side of the

Fig. 19. — Daouleh, No. 6 ; exterior of apse.

door was a narrow recess, then a pilaster, another recess, and a pilaster forming the angle of the wall. Above the door was a relieving arch of stone voussoirs. Most of the facing of the wall had

Fig. 20. — Daouleh, No. 7 ; ground plan.

fallen away here, leaving only rubble. In the wall above the first pilasters on either side of the door there were again relieving arches formed of alternating voussoirs of stone and of tiles, each stone having two tiles between it and the next stone. These

arches had been filled in with two concentric arches of tiles and below them, resting on the pilasters, were five upright stones, two set forward flush with the pilasters and two set back, giving the effect of triglyphs. Beyond this point the facing of the wall had fallen away. It will be observed that the pilasters on the

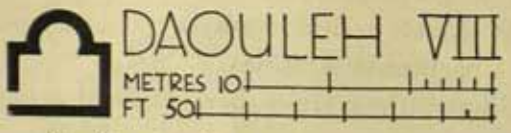


Fig. 21. — Daouleh, No. 8; ground plan.

outer side of the wall corresponded with the engaged pilasters for the arches on the inner side; they served therefore a structural purpose as buttresses. The use of tiles will be noticed in two other buildings; the breaking of the surface of the wall by pilasters and recesses in these two and in one other. Strzygowski has entered into the question of niches in the face of a wall in dealing with Crowfoot's plan and photographs of Utchayak[1]. Rivoira has tried, not very convincingly, to show that they were by origin Italian[2]; Strzygowski is of opinion that

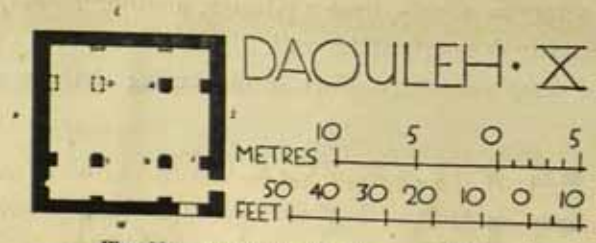


Fig. 22. — Daouleh, No. 10; ground plan.

panels and blind arches are essentially Oriental and occur first in the brick buildings of Assyria and Persia, from whence they were transferred to stone architecture. The concentric arches in the

1. *Kleinasien*, p. 38.
2. *Le Origini della architettura Lombarda*, p. 5.

façade of the church at Daouleh gain an added significance from his observations.

No. 10. One other church with a nave and aisles remains to be noticed. It was very small and completely ruined. It measured 30 paces from the west door to the chord of the apse; the west façade was 10 1/2 paces wides. The nave was divided from the aisles not by double columns, but by oblong piers. I find no mention of a narthex in my notes.

The buildings without aisles showed a great variety of ground plans.

Fig. 23. — Daouleh, No. 10; view from the north

No. 6 (Fig. 16). This small church, which is No. 25 in Holtzmann's map, was built of well dressed stones laid in courses of very unequal depth. Sometimes a large block broke the line of the courses, giving to the masonry an appearance closely bordering on the polygonal. The building was comparatively well preserved (fig. 17). It was without a narthex. A single door covered by a heavy undecorated lintel, was set in the centre of the west wall. An arcade of three arched niches ran along the interior of the north and south walls. The last of the engaged piers supporting these arches partly blocked the opening of the

apse, and the capital it carried stood considerably higher than the other capitals (fig. 18), as it had to be accommodated to the arch over the apse. This arch appeared from the fragment that remained to have been slightly horse-shoed. The interior of the apse was a simple curve, but the exterior formed seven sides of a polygon. Three of these seven sides were pierced by arched windows (fig. 19). Below the windows ran the usual

Fig. 24. — Daouleh, No. 10; view from the south.

moulding, wich was continued round the rest of the church at a lower level. The remains of a cornice could be seen crowning the north side of the apse wall. The polygonal apse is not uncommon but I do not remember to have seen any with so many facets, three or five being the usual number.

No. 7 (fig. 20). No. 24 on Holtzmann's map. This small chapel was interesting in plan, owing to the strongly marked cruciform

shape which it exhibited. It should be compared with Binbirklisse 9, where, however, the transepts are apsed and form with the main apse a cella trichora. Strzygowski has pronounced this last to be a mausoleum and compares it with the subterranean mausoleum at Palmyra which he published in his *Orient oder Rom*. Still closer parallels to the cruciform at Daouleh are Binbirklisse 11 and 12 [1], both of which are furnished with spaces for graves. The chapel at Daouleh gives with especial clearness

Fig. 25. — Sarcophagus, Daouleh.

an example of the combination of the cross-shaped or circular mausoleum church with the long nave of the basilican type. The resulting ground plan took the form of a Latin cross, a form sufficiently rare in the East, though it was to earn boundless popularity and receive important developments in the West [2]. The building at Daouleh was much ruined. The walls of the nave stood only a foot or two above the present level of the ground. The apse and north transept were in better preservation but they were blocked outside by the rising slope behind

1. *Kleinasien*, p. 140.
2. See Lethaby, *Mediaeval Art*, p. 84.

them. The end of the south transept had fallen ; it appeared to have had a door in it. There were traces of fresco on the interior walls, and on the exterior of the north wall of the nave I cleared away the ground from a sepulchral inscription in which the name of the buried man was undecipherable.

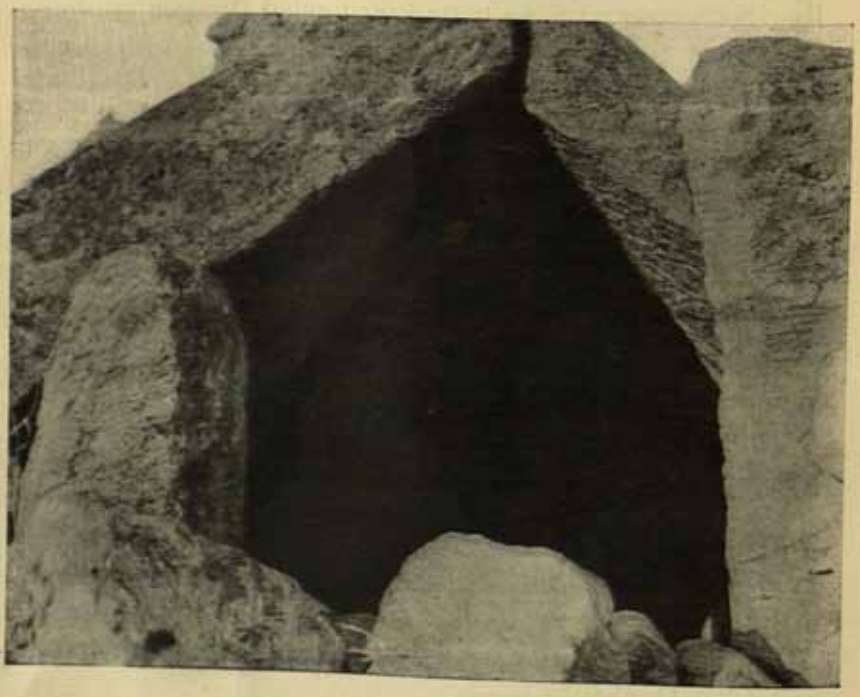


Fig. 26. — Tomb, Daouleh.

No 8 (fig. 21). Not noted by Holtzmann. A small apsed building on which I found no inscription nor any indication of the purpose for which it was erected. Little but the foundations remained. The apse was slightly horse-shoed and the curve much flattened outside. Beyond this building was another small apsed structure (No. 11 on the plan) still more ruined than No. 8 and almost concealed by fallen masonry. On the top of the mound to the east of No. 5 there were also traces of a small building.

No. 9 (fig. 22). Holtzmann's No. 22; he published a sectional reconstruction and an unoriented plan which I make out to be not quite correct in detail. The ruins of this building appear in Crowfoot's general view of Daouleh[1], but it is not mentioned in his notes. The ground plan is almost a square. The four piers in the centre supported a dome, according to the conjecture of Holtzmann, who was no doubt correct. The arch between A and B was standing; I photographed it both from the north and from the south (fig. 23 and 24). The small arch which appears in both illustrations, is that from pier B to the return in the wall at E. In fig. 24 can be seen the top of the small arch between A and F. Fig. 23 shows the southern spring of the large arch between B and C, and the top of a small arch below it. The exact arrangement of the interior could not be made out without excavation; masonry and earth filled the north and east parts of it up to the capitals of the piers. It was, however, clear that there had been no apse, for the line of the east wall could be traced above the debris. Fortunately the western end was accessible. There was a window in the west wall which is not marked in Holtzmann's plan. The door was at the western end of the south wall. Opposite to it, in the north wall, was a small semicircular niche. The building recalled to my mind the somewhat similar structure at Ak Kale (see the second paper of this series), and as at Ak Kale, it stood in intimate relation with a large monastery (No. 14 on the plan) which will be described hereafter.

No. 12 was a very small chapel without aisles. I conjecture that Nos. 7, 8, 9, 11 and 12 were all mausoleums. If that be so, they were not the only important tombs in Daouleh. In the centre of the village stood a large rock-hewn sarcophagus (fig. 25). The lid, which had fallen off, was decorated with acroteria and at either end was a gable with a rosette in the angle. On the front of the sarcophagus was a raised panel on which was carved roughly in low relief a scene representing two men in

1. *Kleinasien*, Fig. 14, p. 18.

short tunics reaching to the knee, with an animal, or perhaps two animals, in profile between them. The figure on the left hand side carried a spear: two small crosses were cut on either side of the right hand figure, which seemed to stand with raised hands in the attitude of the *orans*. It is possible that we may have here a rude presentation of Daniel in the lions'den. On the hillside between Nos. 12 and 14 were several tombs of a different type (fig. 26). They were oblong chambers without loculi, built into the hill; the stone blocks forming the roof were partly covered with earth, but the end of the gable emerged from the hillside. These tombs are very similar to a Hellenistic grave discovered in 1904 at Olbia, near the Black Sea, and belonging to the 2nd or 3rd century B. C.[1].

Gertrude Lowthian Bell.

(A suivre.)

1. *Jahrbuch des K. Deutschen Instituts.* Vol. XX.

NOUVELLES INSCRIPTIONS PALMYRÉNIENNES

I

M. Chabot[1] vient d'ajouter dix nouvelles inscriptions palmyréniennes aux séries qu'il avait déjà fait connaître[2]. Ce sont des épitaphes, en général assez brèves, accompagnant des représentations figurées, bustes ou bas-reliefs. Les documents lui ont été communiqués par M. E. Bertone, avec des descriptions des monuments qui, pour détaillées qu'elles soient, ne remplacent pas cependant les reproductions des originaux. Espérons que celles-ci nous seront données un jour, soit dans le *Corpus inscr. Semitic.*, soit ailleurs.

Les présents textes peuvent se répartir en trois groupes :

N°s 1-5 entrés dans la Glyptothèque Jacobsen postérieurement à la publication de M. Simonsen[3];

N°s 6-9, monuments vendus aux enchères à Paris les 2 et 3 mars 1903[4];

N° 10, copié par l'auteur à Damas en juin 1893.

La lecture et l'interprétation de ces inscriptions prêtent à quelques observations. Pour plus de commodité, je présenterai d'abord dans un petit tableau d'ensemble le résultat net des déchiffrements de M. Chabot, déchiffrements que l'absence de fac-similés ne permet pas de contrôler, en le faisant suivre des

1. *Journal Asiatique*, 1906, I, pp. 293-304.
2. Chabot, *Notes d'épigr. et d'arch. orient.*, I-IV (1897-1902).
3. Simonsen, *Sculptures et inscr. de Palmyre* (Copenhague, 1889).
4. Les n°s 6-8 acquis pour une collection américaine ; le n° 9, par M. Bertone.

traductions qu'il propose. Je reviendrai ensuite sur les points qui méritent d'être signalés ou demandent à être discutés.

N°.

1 A חבל הדא || ברת בולחא || בר זבדאלא
1 B אתת ברעא || בר זבדעתא || שנת CCCC XXXVII

2 מלכו בר לשמש בר חנבל אעבי || שנת LVIII

3 [.....ברת] שמעון בר חירן פ$^{DR}_{RD}$שי אתתה

4 חבל || נורבל || בר תימ[צא] || כותני

5 A [ידי]עבל בר || [מ]קימו כלב[ו] || חבל
5 B מלכו || בר [ח]אל || עבל

6 חבל || חנינא || בר חנינא || ענא לָ֫ק

7 ירחי בר || [נ]שא || [מ]קי[מו]

8 חבל || ... || בר נשא

9 A חבל || ידיעבל || בר עתעקב || ידיעבל || עתעקב || עקבו
9 B יום X || VII בכנון || שנת CCC || LIII

10 חביבי || בר נשא || עלבן || חבל

— N° 1. (*A*) Hélas! Hadâ, fille de Bolḥa, fils de Zabdelâ, (*B*) femme de Ber'â, fils de Zabd'atâ. Année 400 + 37.
— N° 2 ... Malikou, fils de Lišamaš, fils de Ḥannabel A'bai (?). Année 58.
— N° 3 ... de Siméon, fils de Ḥairan (fils de) P$^{DR}_{RD}$SI, sa femme.
— N° 4. Hélas! Nourbel, fils de Taim[ça], (fils de) Matnaï.
— N° 5. (*A*) Yedi'bel, fils de Moqîmou (fils de) Kalbu. Hélas! — (*B*) Malikou, fils de Ḥayel. Hélas!
— N° 6. Hélas! Ḥanînâ, fils de Ḥanînâ, 'Oggâ *IRQ*.
— N° 7. Yarḥai, fils de Neša (?), Moqîmou.
— N° 8. Hélas! ... fils de Neša, (fils de) Ḥašaš.
— N° 9. (*A*) Hélas! Yedi'bel, fils de 'Até'aqab (fils de) Yedi'bel, (fils de) 'Até'aqab. (fils de) 'Aqibou. (*B*) jour 17e de Kanoun; année 300 + 53.
— N° 10. Habîbî, fils de Neša, (fils de) 'Olban. Hélas!

N° 1, A. — Le nom propre féminin הדא *Hadâ*, qui apparaît ici pour la première fois est susceptible également de la lecture *Harâ*. Serait-il, dans un cas comme dans l'autre, une contraction de celui de הדירא, *Hadîra* dont l'existence, jusque-là mise en

doute[1], vient d'être confirmée par une autre inscription récemment publiée[2]?

Le n. pr. m. ברעא *Ber'â* s'est rencontré plusieurs fois dans l'onomastique palmyrénienne depuis les premiers exemples que j'en ai signalés[3]. L'origine étymologique en demeure toujours obscure. Les rapprochements bibliques que j'avais indiqués en leur temps, sans leur attribuer d'ailleurs plus de valeur qu'ils n'en méritent; les conjectures diverses successivement émises par M. Lidzbarski[4], et autres du même genre qu'on pourrait encore mettre en ligne, sont subordonnées à l'identité matérielle de la seconde lettre. Ils ne faut pas perdre de vue — comme je l'avais déjà fait remarquer — que cette lettre peut être un *dalet* aussi bien qu'un *rech*. Tant que ce nom ne se sera pas trouvé dans une inscription où ces deux lettres, de forme identique, ne seront pas distinguées l'une de l'autre par l'emploi, malheureusement trop rare en palmyrénien, du point diacritique, il sera permis d'envisager, ici comme ailleurs, la possibilité d'une lecture בדעא *Bed'a*[5]. Dans ce cas, on pourrait alors songer à < בלידע, nom théophore qui existe réellement[6] et dont la formation est des plus claires (*Bel sait*).

N° 2. — Le nouveau n. pr. חנבל *Hannabel*, « misertus est Bel », nous montre que le radical, *Hann*, *Hanan*, si fréquent dans l'onomastique phénicienne, punique et israélite, pouvait intervenir aussi, au moins comme premier terme, dans la composition des théophores palmyréniens. L'entrée en scène de ce

1. Lidzbarski, *Handbuch*, s. v.
2. Cf. *Recueil d'Arch. Orientale*, t. VII, p. 351.
3. *Etudes d'Arch. Orient.*, t. I, p. 107, inscription A; cf. *id.*, p. 109.
4. Il l'expliquait d'abord (*Handb.*, p. 245) par בל רעא. Plus tard (*id.*, p. 501; cf. *Ephem.*, I, 211), il propose <ברעתא, ce qui, en tout état de cause, vaudrait certainement mieux.
5. Je n'ose invoquer en faveur de cette lecture l'inscr. *RES.*, n° 32, malgré la remarque de M. Sobernheim sur la distinction qui y existerait entre les *dalet* et les *rech* pointés; la copie n'est pas assez sûre pour qu'on puisse faire sérieusement état de cette remarque. A noter que, là, le nom en litige est porté par une femme.
6. Au n° 16 de Chabot, *Notes d'épigr.*, I.

radical permettrait peut-être de poser maintenant בולחא' < בולחן', plutôt que < בולאחא', ou < בולחוי', ou < בולחזי'.

Pour le nom du dernier ancêtre, des deux lectures données comme possibles : אעבי ou אעבו, c'est la première qui est la bonne ; seulement il faut vocaliser *A'bî* au lieu de *A'bai*. C'est ce que permet d'établir la bilingue dont je me suis occupé à une autre occasion[1] et où ce nom est transcrit Ααβεῖ (génitif), avec ει = *î* comme d'habitude. L'étymologie en est encore à trouver. J'avais déjà rapproché le nom nabatéen עביו. M. Chabot compare le palmyrénien עבא, à rattacher à une racine verbale ayant le sens de « densus, spissus fuit ». Il est possible que le *aleph* y soit prosthétique, et que la prosthèse ait été appelée particulièrement par l'influence du *'ain*, initial à l'origine; comparer le mécanisme phonétique des noms אעיד et אעילבי qui semblent bien correspondre respectivement à (א,ו)עיד et עולבי, et où le *aleph* se trouve dans les mêmes conditions.

Il n'y a pas à hésiter sur la signification du nombre *58* qui suit le mot שנת « année ». On ne saurait s'arrêter un instant, bien que M. Chabot se soit posé la question à l'idée qu'il pourrait représenter l'âge du défunt — il y aurait, dans ce cas, le pluriel שנין « années ». C'est bien la date, énoncée comme d'habitude selon le comput des Séleucides. Seulement, le chiffre des centaines a été omis. Cette omission, ainsi que je l'ai déjà démontré[2], semble avoir été parfois systématiquement pratiquée par les Palmyréniens. Ce nouveau cas est à ajouter aux deux autres que j'ai signalés, avec toutes les explications nécessaires, et qui avaient complètement dérouté les premiers éditeurs des textes en cause. J'en produirai plus loin (p. 263, fig. 2) un nouvel exemple. En l'espèce, il faut suppléer vraisemblablement

1. *Bolhd*, n. pr. palmyr. très fréquent (un exemple au n° 1 de la présente série). Il est transcrit dans une bilingue Βωλλας ou Βῳλαας, et dans une inscription romaine *Bolhas* (*Rec. d'Arch. Orient.*, II, 83, 128; cf. *RES.*, 451).
2. *Rec. d'Arch. Orient.*, VII, p. 17, n° 24.
3. *Id. ib.*, pp. 32-33. J'ai comparé nos façons de dire courantes, « en 48 » = « en 1848 », etc.

(400) ou (500) + 58 = 146 ou 246 J.-C. Le premier chiffre me paraît plus probable.

J'inclinerais à croire, vu la symétrie de la disposition de la l. 2 par rapport à la l. 1, que *Malikou* est le nom du personnage figuré dans le bas-relief et non celui de son père ou ascendant. La lacune qui précède semble pouvoir être exactement comblée par le mot צלם : « Image de Malikou fils de etc... ».

N° 3. — Le n. pr. חרדשי est-il bien un patronymique, le nom du père de Ḥairan? Je croirais plutôt que c'est le nom même de la femme représentée assise sur le fragment de bas-relief, en isolant grammaticalement אתתה ס" de ce qui précède et en comprenant : « Ph. (qui est) sa femme ». La formule, ainsi conçue, est fréquente. D'autre part, beaucoup de noms de femmes se terminent comme celui-ci en *yod*. Les deux noms précédents, « Siméon fils de Ḥairan », appartiendraient alors non pas à la généalogie de la femme, mais à celle du mari, dont l'image devait figurer sur la partie droite, aujourd'hui disparue, du bas-relief. Il ne serait pas impossible même que *Siméon* fût en réalité le nom du mari; en ce cas, il n'y aurait plus, dans le petit fruste qui le précède, qu'à restituer le mot צלם pour rétablir ainsi le texte en son entier :

[Image de] Siméon, fils de Ḥairan. — Ph., sa femme.

Féminin ou masculin, le n. pr. nouveau חרדשי (avec les possibilités de lecture *rech, dalet* pour l'un et l'autre des caractères 2 et 3), n'en demeure pas moins difficile à expliquer étymologiquement. Si la conjecture de M. Blochet (= فردوسى, *Firdousi*, « paradisiaque ») était fondée, le fait serait fort intéressant. Rien d'extraordinaire après tout, eu égard aux relations des deux pays attestées par plus d'un indice, si un Palmyrénien avait pris femme en Perse.

— N° 4. Le bas-relief, représentant un adolescent, doit provenir, comme l'a bien reconnu M. Chabot, de l'hypogée dont j'ai fait connaître autrefois[1] la dédicace principale.

1. *Études d'Arch. Orient.*, II, p. 55. Dédicace datée de l'an des Séleucides 406 = 95 J.-C.

— N° 5. A. — Le n. pr. masc. complété en כלבו[ ] *Kalbou* pourrait l'être aussi bien, sinon mieux, en כלבו[י], voire en כלבו[א]. Ces deux dernières désinences lui donneraient une physionomie plus palmyrénienne que la première, marquée au coin nabatéen. Il convient de dire toutefois que les noms spécifiquement nabatéens ne sont pas étrangers à l'onomastique de Palmyre.

B. — Étant données l'incertitude expressément signalée du premier caractère et la description assez obscure des éléments qui le constitueraient, le n. pr. m. lu חיאל, *Ḥayel*, ne pourrait-il l'être דניאל, *Daniel*? Cf. דנאל[1], Vog. 13, et aussi le nabatéen דניאל, *C. I. S.* II, 258? Nous avons d'autres exemples de noms juifs dans l'onomastique palmyrénienne.

La graphie עבל = חבל « hélas! », bien que vérifiée, paraît-il, sur un moulage, est tout de même faite pour surprendre. Le palmyrénien n'avait guère jusqu'ici montré de tendance à cette dégénérescence des gutturales, si marquée dans d'autres langues de la famille sémitique. En face d'un fait aussi insolite, il est bon d'y regarder à deux fois. Qui sait, l'inscription étant déclarée en assez mauvais état, si la ligne 3 ne serait pas à restituer : עבל[בר ידי]?. Nous aurions alors affaire, non pas à l'exclamation orthographiée d'une façon bien suspecte, mais au nom du grand-père du défunt :

Malikou, fils de Daniel [fils de Yedi]'bel

La généalogie serait à deux degrés, comme dans l'épitaphe A qui forme le pendant de celle-ci, et dans laquelle se retrouve le nom עבל[ידי] *Yedi'bel*, mutilé précisément dans les mêmes conditions.

— N° 6. Le dernier mot lu ירק *IRQ* (ou ידק) et considéré comme un surnom pouvant avoir le sens de *flavus* est étrange:

1. Je dois dire que cette lecture a été contestée par Nöldeke (*ZDMG.*, t. 24, p. 88) qui a proposé de lire חנאל. Je ne voudrais pas affirmer qu'il ait raison; mais cette divergence de vues même montre bien en tout cas que, dans l'écriture palmyrénienne, on peut parfois hésiter entre un ח et le groupe דנ (ou, naturellement, רנ). Sur le nom de חיואל en safaïtique, voir *Rec. d'Arch. Orient.* VII, 347.

Considérant les réserves mêmes faites par M. Chabot, à savoir que la reproduction qui a servi au déchiffrement est à très petite échelle et peu distincte; qu'il y a doute sur l'identité de la troisième lettre; enfin qu'une quatrième lettre peut être dissimulée par la sculpture, il est permis de se demander si l'on ne devrait pas lire tout simplement le nom bien connu de יחי, *Yarhai*, avec un *khet* un peu cursif et dilaté. Dans ce cas, *Yarhai* serait non pas le surnom du grand-père (*'Ogga*)[1] du défunt (*Hanîna II*), mais le nom de l'arrière-grand-père de celui-ci.

— N° 7. Dans le nom restitué, non sans quelques réserves, נ]שא, *Neša*, le ש est signalé comme semblant être en ligature avec un ע qui serait formé aux dépens de sa branche droite. Le complexe ainsi décrit ne serait-il pas, en réalité, à décomposer en deux caractères distincts : ע + ד, ר[2] ou quelque autre lettre de structure analogue? On pourrait alors penser à un nom tel que *ש]עדא, *Cha'add*, qui, à la vérité, ne s'est pas encore rencontré en palmyrénien, mais dont l'existence serait justifiable par celle de <שעדאל, *Cha'adel*.

— N° 9. — A, le nom du dernier ancêtre du défunt est-il bien עקבו *'Aqibou*, et non pas plutôt עקבי *'Aqbai*[3], avec une désinence plus palmyrénienne? Je ferai connaître dans un instant un nouveau monument dont l'épigraphe me semble apporter une assez forte présomption en faveur de cette dernière lecture. Il est facile, d'ailleurs, de confondre avec un *yod* un *waw* en ligature finale; les lapicides eux-mêmes s'y sont parfois trompés. En tout cas, la répétition papponymique du nom *'Até'aqab*, dans la généalogie du défunt nous indique peut-être que *'Aqbai* (toute réserve faite sur la véritable prononciation) est une forme

1. A transcrire et vocaliser plutôt *'Ogé* (= Ὀγγῆ, génitif), ainsi que je l'ai déjà montré (*Rec. d'Arch. Or.*, VII, pp. 7 et suiv.).

2. Souvent, en palmyrénien, la cupule qui forme la tête de ces deux lettres semble être déjetée à droite de la haste cambrée en arrière, au lieu de s'y rattacher normalement à gauche.

3. Ou *'Aqqabai*. Cf. Wadd. 1890 le génitif Ἀκκαβαίου; toutefois, la lecture de l'inscription est trop peu sûre pour qu'on puisse s'y appuyer en toute confiance.

abrégée de celui-ci[1]. On pourrait alors poser : עתעקב < עקבי

B. — A noter le libellé de la date, avec l'omission du mot générique ירח « mois » devant le nom spécifique du mois (*Kanoun*)[2].

La date lue 353 = 41 av. J.-C. me paraît *a priori* être bien haute. N'y aurait-il pas devant le chiffre des centaines une quatrième barre d'unité[3] ? Cela nous donnerait 453 = 141 J.-C. Cette époque semblerait mieux convenir, si l'on compare à notre inscription celles que je viens de citer en note et qui, datant du ve siècle des Séleucides, présentent justement les mêmes particularités dans le libellé de la date. Un autre argument en faveur de cette correction sera produit plus bas (p. 264).

— N° 10. — Le n. pr. m. עלבן *'Olban*, sur la lecture duquel on pouvait hésiter[4] dans le seul exemple jusqu'alors connu, est désormais assuré. Aux rapprochements onomastiques que j'avais alors proposés[5], ajouter maintenant les observations que j'ai faites depuis[6] à propos du double nom : Γ'άλέας ὁ καὶ 'Ολέανης.

II

Je profiterai de l'occasion pour faire connaître deux autres bustes épigraphiques de Palmyre qui me paraissent être inédits[7]. Après avoir appartenu à la collection de la comtesse de Béarn, ils ont passé en vente publique à Paris, le 21 février 1905. Le premier a été acquis par un de mes amis, M. A. Dutens, ce qui m'a donné toute facilité pour l'examiner. J'ignore le sort

1. La généalogie de *RES.*, 160 (עקיבא בר עתעקב), suggère une conclusion analogue.

2. Sur cette question, et sur l'omission, également facultative, de μηνὸς, μηνί, dans les inscriptions grecques de Palmyre, cf. *Rec. d'Arch. Or.*, VII, p. 355 (*P. 105*, I) et p. 358 (*P. 108*, V).

3. M. Chabot dit bien que les « chiffres marquant les unités ne sont pas absolument certains ». Mais je ne sais si cette observation est applicable aux chiffres de l'année aussi bien qu'à ceux du quantième du mois.

4. *RES.*, 44. M. Chabot proposait de corriger la copie en מלכו.

5. *Id.*, *ib.*

6. *Rec. d'Arch. Or.*, VII, 239, 240.

7. Gravés *infra*, n° 1, p. 261, et n° 2, p. 263.

ultérieur du second que je n'ai pu étudier que sur une reproduction phototypique.

N° 1. — A. Bas-relief de calcaire; hauteur, 0m,55; largeur 0m,40. Femme encore jeune, vue à mi-corps, de face, la tête et les épaules couvertes d'un voile brodé que les mains, posées à des niveaux différents, maintiennent contre la poitrine. Petits accroche-cœurs. La main gauche tient une clef[1]. Diadème, pendants d'oreilles, colliers à plusieurs rangs, le tout formant une riche

Fig. 1.

parure. Au poignet gauche, un bracelet gourmette, à deux tours; à l'annulaire de la main droite, une bague. Dans le champ, à droite de la tête, gravé en quatre lignes :

ד
רעתא || ברת || מקימ[ו] || חבל

Ra'ata (ou Da'até?), fille de Moqim[ou]. Hélas!

1. Cet accessoire figure fréquemment aux mains des Palmyréniennes; il caractérise la condition matronale de la défunte dans son rôle de maîtresse de maison, tout comme la quenouille et le peloton de fil qui parfois le remplacent ou même l'accompagnent (cf. « domi mansit, lanam fecit »).

Le nom porté par la défunte nous était déjà connu[1], mais avec une orthographe légèrement différente : רעתה. Cette variation orthographique n'est pas sans intérêt, car elle est peut-être propre à jeter quelque lumière sur l'étymologie de ce nom jusqu'ici très obscure. La même variation s'observe, en effet, dans le nom de la divinité עתא ou עתה, soit isolé, soit engagé dans des composés onomastiques théophores, par exemple זבדעתא, à côté de זברעתה. Il est permis d'inférer de là que c'est peut-être bien ce nom divin *Até* que représentent les trois dernières lettres עתא ou עתה de notre nom de femme. Resterait alors à rendre compte de la première lettre, ר ou ד, laquelle devrait constituer, à elle seule, le premier élément du théophore. Il ne saurait s'agir, dans ce cas, que d'un élément ayant subi une forte contraction. Ce qui augmente ici la difficulté, c'est qu'il est impossible paléographiquement de savoir si nous avons affaire à un *dalet* ou à un *rech*, les deux seuls textes où ce nom ait jusqu'ici apparu, ne faisant pas usage du point diacritique. On pourrait penser, soit à < עתה + (א)רע, soit peut-être mieux à < (י)דע + עתה[2]?

Le *waf* final du patronymique Moqîmou, invisible sur la photographie, masqué qu'il est par la saillie du relief, existe réellement sur la pierre.

N° 2. — Bas-relief de calcaire. Hauteur 0m,60; largeur 0m,46. Homme d'âge mûr, imberbe, vu de face, à mi-corps, coiffé de la haute calotte tronc-conique, ceinte d'une couronne de lauriers que ferme sur le devant un camée représentant un petit buste humain indistinct. Tunique et par dessus, toge ou *himation* à bordures richement brodées; ceinture avec large agrafe ciselée.

De la main droite, le défunt tient un flacon du genre alabastrum; de la gauche, une grande coupe basse, sans pied, très élégamment ciselée (guirlandes avec bucrânes? interposés). Ce

1. *Rec. d'Arch. Orient.*, I, p. 120, n° 2; cf. Simonsen, *op. c.*, p. 13, n° 32 La défunte est également fille d'un Moqîmou.

2. Il me paraît plus difficile d'admettre un abrégé < עתה + (נ)ד, avec aphérèse du *guimel*, malgré l'existence réelle de ce nom théophore ainsi constitué.

dernier motif se retrouve assez souvent sur les bas-reliefs funéraires de Palmyre; comparer, entre autres, pour la pose des mains et pour les objets qu'elles tiennent, un monument de la collection Jacobsen[1].

Fig. 2.

B. *à gauche*	A. *à droite*
[חי](א) שנין	???
(?+)5+10+20+20	. . . . .
[ב]ית ירח	[בר יד]ע(ב)[ל]
אדר שנת	(בר) עתעק[ב]
3+10+20+20+20	עקבי

A. — [Hélas!?]. *X*, fils de Yedi'bel, fils de 'Até'aqab, (fils de) 'Aqbai;
B. — a vécu 55 (?) ans, mort au mois de Adar de l'an 73.

A. — En haut, deux lignes effacées qui contenaient probablement : l'une, l'exclamation usuelle חבל; l'autre, le nom du défunt.

1. Simonsen, *op. c.*, pl. V, C, I; cf. *Rec. d'Arch. Or.*, I, p. 133 (n° 15).

Pour la lecture du nom de l'ancêtre, *'Aqbai*, lecture qui est ici certaine, cf. les observations que j'ai présentées plus haut (I, n° 9). De plus, la généalogie concorde, pour trois degrés, dans les deux épitaphes. Il semble, en conséquence, que les deux défunts appartenaient à la même famille, et que les deux monuments sortent du même hypogée. Étant donnée l'alternance papponymique, il est possible que le nom du défunt, détruit à la l. 2, ait été 'Até'aqab, et que ce personnage fût le propre père du défunt Yedi'bel de l'inscription précitée I, n° 9. Toutefois, cette induction est subordonnée au chiffre de la date qui, comme on va le voir, présente une difficulté assez sérieuse.

B. — Les formules חיא שנין « a vécu *n* années », et ...מית « mort à telle époque » sont rares, mais non sans exemples. Pour la première, cf. entre autres, *RES.*, 25, 26; pour la seconde, *id.*, 49. Celle-ci se retrouve encore dans l'inscr. précitée I, n° 9, mais sans le mot caractéristique מית. Ce mot s'y trouvait-il gravé en première ligne de *A* et aurait-il disparu? C'est un point à vérifier sur l'original, qui appartient aujourd'hui à M. Bertone.

L'âge de notre défunt semble avoir été 55 ans. Mais il y avait peut-être encore une barre d'unité après le chiffre *5* (trait oblique à gauche, s'appuyant sur la queue du ז?). Cela ferait alors 56 ans. Si l'artiste n'a pas flatté son modèle, celui-ci, avec sa figure pleine, imberbe ou rasée *ad cutem*, et ses traits d'une juvénile fermeté, était remarquablement bien conservé pour son âge; cependant une large ride horizontale, barrant discrètement le front, nous avertit suffisamment que le défunt n'était plus en réalité de la première jeunesse.

Le libellé de la date « l'an 63 » nous offre un nouveau cas de la particularité que j'ai discutée plus haut à propos de l'inscr. I, n° 2 : omission systématique du centésime. J'inclinerais ici à le suppléer : (*400*). Cela nous donnerait : *Séleuc. 473* = 161/162 J.-C.[1]. Or, comme nous l'avons vu, le jeune Yedi'bel de l'inscr. I, 9

1. Je ne crois pas devoir faire état, pour plus de précision, de l'indication du mois. *Adar* correspond bien à mars dans le calendrier syro-macédonien ; mais il n'est point encore démontré que l'année palmyrénienne commençât en octobre et non pas à l'équinoxe vernal.

est mort en 453[1] des Séleucides = 141/142 J.-C. Si, comme plus d'un autre indice nous y invite, nous admettons qu'il était le fils de notre personnage, il en résulterait qu'il avait précédé son père de vingt ans dans la tombe; la chose n'a en soi rien d'impossible, le père marié à 20 ans, ayant pu perdre à 35 ans un fils âgé d'une quinzaine d'années.

III

Parmi les dédicaces d'autels palmyréniens, toutes taillées à peu près sur le même patron, il en est une qui a résisté jusqu'ici à tous les efforts, du moins dans une de ses parties essentielles. MM. Mordtmann père[2] et fils[3], M. Littmann[4], moi-même[5], M. Lidzbarski[6], nous avons successivement attaqué le problème sans arriver à un résultat tant soit peu satisfaisant.

La difficulté gît dans le mot לתרן que M. Littmann a cru lire au commencement de la l. 3 de cette inscription et qui est tout à fait déroutant. C'est à tort que M. Lidzbarski[7] m'attribue la conjecture : « au dieu Trône ». Je n'ai jamais rien dit de tel. Il a dû y avoir dans son esprit quelque confusion avec les observations de M. Littmann sur la conception sémitique du trône divin, conception dont je me suis occupé autrefois en effet, comme celui-ci le rappelle, mais en me plaçant à un tout autre point de vue et sans faire intervenir, ni peu ni prou, dans la question l'inscription en litige. En ce qui concerne cette dernière, je me suis borné à parler uniquement de la possibilité non pas d'un

1. Si l'on admet la rectification que j'ai proposée pour d'autres motifs et qui trouverait ainsi sa confirmation.
2. Mordtmann, *Neue Beitraege*, p. 45, n° 27.
3. J. Mordtmann. *Palmyrenisches* (1899), p. 34.
4. Littmann, *Semitic inscriptions*, p. 82, n° 14.
5. *Recueil d'Arch. Orient.*, VII, p. 36 (n° 14).
6. Lidzbarski, *Ephemeris*, II, p. 310.
7. *Ephemeris*, *l. c.* : « während Cl.-Gan. in ihr die Nennung eines « Gott Thron » vermutet ».

prétendu « dieu Θρόνος », mais de quelque dieu purement indigène, faisant le pendant de la déesse nabatéenne תרה ou תדה; cela exclut forcément l'équivalence תרן = θρόνος admise par M. Littmann et au contraire repoussée par moi.

En examinant à nouveau la copie de ce dernier, je doute fort maintenant que nous ayons affaire au nom spécifique d'un dieu quelconque. Je me demande, vu les incertitudes de la copie, si le groupe en litige ne serait pas simplement quelque participe pluriel terminé en ן, à l'état absolu, et gouvernant à l'accusatif les mots qui le suivent (אל[ה]א קדישא = θεὸν ἅγιον). Notre inscription rentrerait alors dans la catégorie des dédicaces collectives.

Si l'on se place à ce point de vue, on pensera, tout de suite au מודן des formules ordinaires. Les deux dernières lettres iraient bien ; mais les deux premières, si précaire que soit la copie, se laissent difficilement ramener à cette lecture. Et puis, l'on attendrait plutôt, avec ce verbe, un régime indirect au datif commandé par ל (cf. les errements du syriaque et aussi le grec εὐχαριστοῦντες τῷ θεῷ). Il faudrait, en conséquence, admettre et chercher quelque autre verbe, toujours au participe pluriel, état absolu, mais susceptible de gouverner l'accusatif. Serait-ce par hasard, קרן? La correction serait assez paléographique, les deux éléments d'un large *goph*, plus ou moins mutilé, ayant pu être dissociés dans la copie et pris pour deux lettres distinctes. D'autre part, comme je l'ai montré ailleurs [1], le verbe קרא, « invoquer », pouvait en palmyrénien gouverner l'accusatif aussi bien que le datif et, de plus, il y était souvent traité avec l'orthographe défective. D'ailleurs, sur ce dernier point, nous avons une analogie frappante, c'est celle du pluriel מודן = מודין (participe *aphel* de ידא), dont je viens justement de parler, mais pour l'écarter, le mot ne répondant pas suffisamment aux données graphiques de la copie ; cette analogie justifierait amplement si besoin était, קרן = קרין. Dans ces conditions, les trois premières lignes de cette

1. *Rec. d'Arch. Or.*, VII, n. 345 : cf. p. 346 (y corriger la citation *Ps.* XVII, 16 en XVII, 6).

dédicace, rebelle jusqu'ici à toute explication plausible, seraient à traduire ainsi :

En pieux souvenir à celui dont le nom est béni pour l'éternité, le bon et miséricordieux ! Invoquant le dieu saint, *X* fils de *Y*, et *Z* fils de ...[1].

Après quoi venaient les noms des dédicants, qui malheureusement sont détruits sans remède.

Charles CLERMONT-GANNEAU.

1. Ou peut-être deux frères : « *X* et *Y*, les fils de *Z* ». Ou encore, un père et son fils, un mari et sa femme, etc. En tout cas, pluralité des dédicants.

RECHERCHES CRITIQUES
SUR VITRUVE ET SON ŒUVRE

III

OBJET ET LIMITES DU *DE ARCHITECTURA*.

§ 24. — Nous avons vu précédemment[1] que, d'après la doctrine de Vitruve, l'étude de l'architecture, telle qu'elle est exposée dans le *De Architectura*, comprend trois divisions principales, à savoir : la construction des édifices publics et privés (*aedificatio*), la gnomonique (*gnomonice*) et la mécanique (*machinatio*)[2]. Dans le livre Ier, Vitruve traite d'abord de l'architecture en général, des qualités nécessaires à l'architecte, du choix des lieux pour bâtir une ville. Dans le livre II, il expose l'histoire naturelle des matériaux de construction, le mode d'extraction des pierres, la coupe des bois propres à bâtir. Dans le IIIe livre, il traite des édifices sacrés, des quatre ordres de l'architecture en général, de l'ionique en particulier, et, dans le suivant, de l'ordre dorique, du corinthien et du toscan. Le Ve livre est celui où il expose les règles de l'architecture pour les édifices ayant un caractère profane (forum, basiliques, théâtres, thermes), pour les villes, ainsi que pour les ports. Le VIe livre est consacré à l'étude des constructions privées; dans le suivant, Vitruve termine l'étude de la construction proprement dite par des obser-

1. Voy. la *Revue archéologique*, 3e sér., XLI (1902), p. 39-81, 4e série, III (1904), p. 222-233, p. 382-393, IV (1904), p. 265-266.
2. « *Partes ipsius architecturae sunt tres. Aedificatio, gnomonice, machinatio*... (I. I, 3).

vations sur les enduits et couleurs (*expolitiones, colores*), et, dans le VIIIe, il annexe à cette étude un long exposé de l'hydraulique. Enfin, reprenant dans les livres IX et X la suite des divisions du plan qu'il s'est tracé, il traite successivement, dans l'un de la gnomonique, des cadrans solaires et d'autres instruments servant à mesurer le temps; dans l'autre, des engins et machines, au point de vue civil, militaire et naval. Dans cet ouvrage didactique, il fait une grande part aux questions d'histoire naturelle ou de physique, par suite de la connexité de ces études avec l'architecture, des connaissances générales qu'il avait acquises et peut-être bien aussi par tradition de famille. On voit par le plan que Vitruve a adopté que tout ce qui est actuellement du ressort de l'architecture ne devait pas faire l'objet de son ouvrage, et il ne faut pas lui en vouloir d'avoir volontairement laissé de côté l'exposé de certaines matières, qui ne sont pas traitées à dessein par lui. C'est là un point sur lequel il nous paraît nécessaire d'insister, car on s'est toujours mépris à ce sujet. Vitruve ne s'est pas donné pour but d'écrire un ouvrage complet sur l'architecture; il a voulu traiter principalement, mais non pas dans toutes ses parties, de l'*aedificatio*, c'est-à-dire des édifices publics et privés, considérés isolément ou collectivement, au point de vue de la construction, de la décoration et des aménagements qui s'y rattachent[1]. Comme nous l'avons fait observer (§ 8), c'est exactement la signification qu'attribue Quintilien à l'architecture qui, à proprement parler, s'applique aux bâtiments, et non à tous les travaux d'art, dont une grande partie est du ressort des connaissances techniques de l'ingénieur : « *Et aliae quoque artes habent multiplicem materiam, velut architectonice : namque ea in omnibus quae sunt* AEDIFICIO *utilia versatur.* » (II, 21.)

Il ne faut donc plus s'étonner que Vitruve ne nous parle point

1. Sans doute, Vitruve parle du forum, mais c'est par manière d'introduction à ce qu'il dit des basiliques, des thermes et d'autres édifices civils; il parle aussi des fondements des murs et des tours d'enceinte, mais à propos de l'emplacement et de la disposition générale des villes.

des arcs de triomphe, des monuments funéraires, des amphithéâtres, des cirques, des ponts, des voies publiques, qu'il n'ait dit que peu de chose de la construction des aqueducs, à propos de l'hydraulique. Ces matières étant en dehors de l'*aedificatio*, dans le sens où ce terme était entendu, il n'avait pas à les traiter, et Stratico[1], dans son commentaire sur le traité du *De Architectura*, n'est pas plus fondé à lui en faire un reproche, que ne l'est Perrault à le critiquer de n'avoir pas dit un mot du Colisée. D'autre part, on peut s'étonner, au premier abord, qu'il n'ait pas étudié toutes les matières qui rentraient dans l'*aedificatio*; par exemple, la construction des bâtiments du trésor ou encore celle des prisons ne fait pas l'objet de son étude. Ce sont là des lacunes qu'il faut bien reconnaître; mais nous avons déjà constaté que ce n'est pas une méthode rigoureuse et uniforme, une régulière symétrie qui règne dans la composition de son traité et qu'ainsi la proportion des matières y fait souvent défaut. N'oublions pas que Vitruve compile maintes fois des études antérieures, que nous sommes hors d'état de savoir en quoi consistaient exactement les écrits qu'il a en partie copiés et utilisés; nous savons par lui-même qu'un certain nombre de ceux-ci n'étaient maintes fois que des fragments inachevés, des membres épars d'un même sujet, et qu'il s'est attaché à les résumer et à les coordonner, afin de former tant bien que mal le *corpus*, comme il dit, ou l'ensemble de son traité[2].

1. « *Jam enim carceris, et aerarii constructiones non tradit; caminorum aut focorum formam adeo non exponit, ut disputent eruditi, num apud veteres in usu essent, an non; pauca et brevia de arcubus, fornicibus, concamerationibus, testudinibus construendis tradit; non de pontium structura, aut monumentorum ad dignitatem erigendorum, non de arcubus triumphalibus, non de viarum publicarum structura, in qua tantopere Romani excelluerunt, nihil de amphitheatri, circi constructione interiore et exteriore; nihil de fenestris earumque proportionibus; in aquaeductuum constructione perhibenda brevis ac jejunus...* » (*Simonis Stratico, exercitatio Vitruviana I^a*, dans l'éd. de Vitruve d'Udine, 1826, p. 20).

2. « *Cum animadvertissem, imperator, plures de architectura praecepta voluminaque commentariorum non ordinata, sed incepta uti particulas errabundas reliquisse, dignam et utilissimam rem putavi tantae disciplinae corpus ad perfectam ordinationem perducere et praescriptas in singulis voluminibus singu-*

Puisqu'il en est ainsi, il ne faut plus confondre, comme on l'a fait, au point de vue qui nous occupe, d'une part un certain nombre de *monuments* qui pour nous sont actuellement des œuvres d'architecture proprement dite, et d'autre part ce qu'on doit appeler des *édifices* couverts, bâtiments publics ou privés, profanes ou religieux, qu'ils soient ou non construits en vue de l'habitation ou qu'ils servent à abriter des assemblées, des réunions nombreuses. Ainsi, l'art de l'architecture, tel qu'il est traité par Vitruve, pourrait aussi bien s'appeler *ars aedificatoria*, expression qui fut employée à l'époque de la décadence par Boèce[1], lorsqu'il rapproche, dans l'un de ses commentaires, l'art de la construction et celui de la médecine. Ajoutons encore que lorsque Vitruve s'adresse à l'empereur dans la Préface du livre Ier pour rappeler le développement que l'architecture a pris et conservé sous son principat, il ne parle pas indistinctement de toute espèce de constructions ou de travaux publics, mais seulement et d'une façon expresse des *édifices publics et privés*[2].

Les observations qui précèdent nous font comprendre pourquoi Vitruve ne parle que très brièvement de la construction des arcades, des voûtes, des cintres, ainsi que Stratico le déplore. Cela tient principalement à ce que Vitruve n'avait pas à s'occuper des constructions où ce mode d'architecture trouvait alors le plus son emploi, c'est-à-dire des amphithéâtres, des arcs de triomphe[3] et des aqueducs ou viaducs. A un autre point de vue,

lorum generum qualitates explicare. » (Préf. du liv. IV, p. 83). Cf. liv. VII, p. 160; l. IX, *in fine*, p. 242; l. X, Préf., p. 243; l. X, *in fine*, p. 284; cf. aussi l. V, p. 103).

1. « *Ut in medicina vel aedificatoria...* » dans *Topicorum Aristotelis interpretatio*; l. III, c. 1 (*De meliorum eligibiliorumque problematumque locis*), voy. Migne, *Patr. lat.*, LXIV, col. 933. — Le terme *aedificator* est employé par Vitruve (VI, 9 (6), 7); cf. *Dig.*, XLV, 1, 137, 3, et *Cod. Theod.* XV, 1, 46.

2. « *Haec tibi scribere coepi quod animadverti multa te aedificavisse et nunc aedificare, reliquo quoque tempore et publicorum et privatorum aedificiorum pro amplitudine rerum gestarum ut posteris memoriae tradantur curam habiturum.* » (I, 1.)

3. Il va sans dire que l'administration romaine utilisait, le cas échéant, pour l'érection d'arcs de triomphe, le talent d'architectes réputés dans l'art de construire des édifices. C'est ainsi que nous avons vu précédemment le nom d'un

M. A. Choisy s'est exprimé à ce sujet de la manière suivante :

« Vitruve ne parle des voûtes qu'incidemment, avec des expressions vagues et une concision qui ne semble point en rapport avec l'importance du sujet. C'est qu'en effet, de son temps, la construction voûtée n'avait point à beaucoup près reçu le développement qu'elle a pris dans la suite : aucune voûte de très grande ouverture et établie dans le système de maçonnerie brute qui fut plus tard si répandu, ne peut être attribuée avec certitude à une époque antérieure à celle de Vitruve; l'auteur du seul traité ancien qui nous reste sur la construction assista tout au plus vers la fin de sa vie à ces colossales entreprises qui nous rappellent les noms d'Auguste et d'Agrippa et qui ont marqué dans l'architecture romaine l'avènement d'une ère nouvelle : lui-même n'eut point de part au magnifique essor qui produisit les Thermes d'Agrippa et le Panthéon de Rome; et son livre, œuvre de sa vieillesse, nous offre moins un tableau des innovations de l'époque contemporaine qu'un souvenir des procédés en usage aux derniers temps de la république, une sorte de retour vers des méthodes qu'il avait appliquées pendant le cours de sa longue carrière[1] ».

§ 25. — Si l'on trouve fréquemment dans l'ouvrage de Vitruve l'emploi du mot *architectura*, on n'y voit pas le terme *architectonice*, venu du grec ἀρχιτεκτονική, pour désigner l'art de l'architecture, qui passa sous cette forme chez les auteurs latins, notamment chez Quintilien (*Inst. orat.*, II, 21, 8), chez Pline l'Ancien (I, Ind., 35, 39), et plus tard chez Martianus Capella (IX, 892), sous celle d'*architectonica*. On ne rencontre qu'une fois chez Vitruve, si familier pourtant avec les expressions grecques, l'adjectif *architectonicus* (IX, 4) dans l'expression suivante : « *per rationes architectonicas* ». Les termes *architecton*, *architectonis*, font aussi défaut dans son ouvrage, et l'on sait d'ailleurs qu'ils n'ont guère été employés par les écrivains latins. C'est qu'en effet

architecte Vitruvius (§ 19) mis sur l'une des portes de Vérone : *L. Vitruvius. L. l. Cerdo architectus.*

1. *L'art de bâtir chez les Romains*, Introduction, p. 4.

les formes *architectus*[1], *architectura*, dérivées du grec, se présentaient, ainsi latinisées, à l'usage ordinaire des Romains et y avaient obtenu droit de cité, de préférence à des formes calquées tout à fait sur la langue grecque.

La terminaison toute latine du terme *architectura*[2], qui rappelle celle des mots *natura*, *statura*, *structura*, fait penser plus ou moins involontairement à *tegere*, *tectura*, si bien qu'*architectura* a tout au moins une apparence de signification plus concrète qu'*architectonice*. Au reste, un passage de Pline l'Ancien (11, 24 (28) confirme bien cette manière de voir : « specus ipse, dit-il, qua *concamaratur architectura* ». Ajoutons que dans l'usage ordinaire, le mot *architectus* paraît avoir eu des significations plus variées que le terme *architectura*; il a été appliqué à des professions diverses, telles que celles de l'ingénieur hydraulique, de l'ingénieur naval, etc.[3] :

1. « *Architectus*, dit Littré, dans son *Dictionnaire*, du grec ἀρχιτέκτων, de ἄρχω, commander, et de τέκτων, artisan en général, en particulier charpentier, mot à mot maître des charpentiers. » Le Lexique de Forcellini explique aussi ce terme de la façon suivante : « *Architectus* » *ab* ἀρχή, *principatus, et* τέκτων, *faber, opifex, quod a* τεύχω, *fabricor, struo.* » Ainsi, *architectus*, c'est le *magister fabricarun*, comme on le voit dans les gloses latines.

2. Le passage suivant de O. Keller, *Lateinische Volksetymologie und Verwandtes* (1891), p. 100, mérite d'être cité textuellement :

« Wir haben noch ein Paar Wörter zu besprechen welche das Geschäft des Baumeisters betreffen... Der Name der Baukunst selbst ist volksetymologisch gestaltet. *Architectura*, von ἀρχιτέκτων, lat. *architectus* (bei Cicero u. a.) hat durch die Form der Endung, welche an *structura*, *natura*, *statura* u. dgl. anklingt, lateinisches Aussehen bekommen, so dass man an *tegere* und *tectura* denkt; das gleiche ist schon bei dem obererwähnten *architectus* der Fall, wo absichtlicher Anschluss an *tegere*, *tectus*, *tectum* doch nicht zu verkennen ist. Im Spätlateinischen treffen wir auch *architectio* im Sinn von Baukunst (in der Itala) und architecton (bei Jul. Valer, I, 26 und in den Glossen) im Sinne von ἀρχιτέκτων. » Cf. O. Weise, *Die griechischen Wörter im Latein*, Leipzig, 1882, p. 349.

3. Voy. des exemples dans Ruggiero, *Dizionario epigrafico*, p. 642 et s.; cf. Promis, *Gli architetti e l'architettura presso i Romani* (*Mem. dell' Acad. di Torino*, 1873); cf. le passage suivant de l'auteur des *Res gestae Alex. Magni* : « *Adhibitis autem rex architectoribus qui ex arte nobiles et celebratiores habebantur.* » (Jul. Valer., *Res gestae Alex. Magn.* 1, 23). Contrairement à cet exemple, Ritschl a maintenu la forme *architecto, architectonis. Architecton* est dans Plaute, *Mostellaria*, 3, 2, 73. L'existence des termes *architectari*, *architectaris* a rendu possible celle du substantif *architector*. Voy. Keller, *Lateinische Volksetymologie und Verwandtes*.

§ 26. — Si maintenant nous examinons les matières traitées par Vitruve, en nous plaçant au point de vue des différentes curatelles de travaux chez les Romains, au 1er siècle de l'Empire, nous pourrons aussi nous éclairer d'une façon pratique sur le plan que Vitruve avait des raisons pour adopter et pour développer avec plus ou moins de détails. Il y avait alors entre autres charges de curateurs, celle des travaux publics[1] proprement dits (*curator operum*), celle des eaux[2] (*curator aquarum*), celle des rives de cours d'eau (*curator riparum*), qui s'appliquait notamment au Tibre, et déjà aussi très vraisemblablement celle des routes (*curator viarum*), qui existait du temps de Pline. Les fonctionnaires chargés de ces services étaient des administrateurs et non des techniciens proprement dits; ils disposaient sous leurs ordres de gens de métier capables de surveiller les constructions et les travaux d'art qui relevaient de leurs curatelles. C'est de la curatelle des travaux publics[3] (*cura operum*) que ressortissent principalement les matières dont Vitruve s'est occupé; c'est ensuite accessoirement, de la curatelle des eaux,

1. Sur les curateurs à l'époque impériale, voy. surtout le récent ouvrage d'O. Hirschfeld. *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian*, 2e Aufl. 1905, p. 265 et s. (Die öffentlichen Bauten). Cf. Mommsen, *Staatsrecht*, II, p. 999 et s., 1029, etc.

2. Les aqueducs étaient placés sous la surveillance du *curator aquarum* (Waltzing, II, 127). C'est chez Frontin que l'on trouve les expressions suivantes : « *opus arcuatum* (9, 10, 11, 14, 15), *arcuatio* (5), *arcuationes* (121), *substructio supra terram et arcuatio* (5) *substructiones arcuationesque* (18), *opus subterraneum* (12), *opus supra terram* (9), *pilae quoque ipsae topho exstructae* (122), c'est-à-dire piles d'aqueduc établies dans certaines conditions particulières. Il ne faut plus s'étonner, comme Promis l'a fait, dans ses *Vocaboli latini di architettura* (p. 30), que Vitruve ne parle point de construction d'égouts : « E singolare come l'ingegnere Vitruvio, di cosa che tanto onora i Romani, quale la copia e la retta combinazione e struttura delle cloache, appena ed una sol volta abbia fatto cenno... »

3. « Primumque instituemus de is quae *aedibus sacris ad operumque publicorum perfectionem* necessitate comparantur ». (X, 2.) Il étudie en détail les règles qui président à la construction des édifices sacrés : « *rationes aedium sacrarum* » (I, 6) : cf. « aedium sacrarum compositiones ». Il nous parle des *publica loca*, des *publicorum locorum dispositiones* (V, Préf.), des *publica opera, communia loca* (IV, *in fine*): cf. « necessaria ad utilitatem in civitatibus *publicorum locorum* (V, *in fine*).

lorsqu'il traite de l'hydraulique; mais ainsi qu'on l'a observé, sa compétence est moindre à cet égard.

Au 1er siècle, à Rome, les *curatores operum* ou, pour mieux dire, les *curatores ædium sacrarum et operum locorumque publicorum* (*tuendorum*), au nombre de deux, exerçaient légalement en commun la double administration visée par ce titre, et en conséquence, ils portaient chacun le titre complet. C'est ce que nous voyons par le titre donné en particulier sur des inscriptions de ce siècle à des curateurs isolés. *Curator ædium sacrarum monumentorumque publice tuendorum* (*C. I. L.*, IX, 3306), du temps de Tibère : [*curator ædium*] *sacrarum locorum publicorum*, Henzen, 5427, du temps de Vespasien). Cette dernière inscription est particulièrement intéressante pour nous. Mais en fait il y a eu nécessairement de bonne heure, et peut-être dès le principe, une division de fonctions, ainsi qu'on l'a fait observer : l'un s'est chargé des édifices publics, l'autre des temples, et par suite, ils ont pris le premier par excellence, le titre de *curator operum publicorum* et le second celui de *curator ædium sacrarum*. Non seulement ce sens étroit est attesté déjà par l'assignation de l'emplacement d'une statue érigée au Capitole en l'an 23, mais il a pu embrasser dans la même signification les titres où l'assignation est faite par un seul *curator operum publicorum*, comme sur la pierre du temps de Vespasien (*C. I. L.*, VI, 814). Au point de vue de notre étude, nous n'avons pas à citer ici des inscriptions postérieures à ce principat.

§ 27. — C'est à tort qu'on a cru[1] que Vitruve avait rempli les fonctions de curateur en faisant édifier sur ses plans la basilique de Fanum. Il ne faut pas confondre, en effet, le *curator* qui décide des travaux à faire exécuter, qui en charge un architecte, avec ce dernier qui en reçoit le soin (*cura*) et qui,

1. « Vitruve cumula, lors de la construction de la basilique de Fano, la double qualité d'architecte et de *curator*... » (A. Choisy, *L'Architecte chez les Romains*, dans la *Rev. archéologique* de 1874 nouv. sér., vol. XXVIII, p. 265). Il n'y a pas lieu de faire ici une association de rôles qui serait arbitraire. Nous croyons savoir que depuis lors M. A. Choisy est revenu sur cette appréciation.

parlant des travaux qui lui sont confiés, s'exprime comme le fait Vitruve à propos de cette basilique. Dans deux passages de son ouvrage sur l'architecture, il nous parle en ces termes de la *cura* de l'architecte : « Mihi autem a praeceptoribus est traditum, rogatum non rogantem oportere suscipere *curam* » (Préf. VI) ; et ailleurs, à propos d'une loi d'Éphèse : « Architectus quum publicum opus *curandum* recipit... » (Préf. X).

La restitution de cette basilique a donné lieu, comme l'on sait, à de savantes recherches[1], elle a suscité dans le détail des controverses fort intéressantes. A notre avis, c'est moins une description de ce monument qu'un devis d'ensemble des travaux[2] qui nous a été transmis par l'auteur du *De Architectura* qui passe sous silence bien des détails d'exécution que nous voudrions bien connaître, mais que l'architecte devenu auteur n'a pas jugé nécessaire de nous donner, étant donné le but qu'il se proposait dans son ouvrage.

Cette manière de voir expliquerait des écarts de mesure ou de proportion dans cette construction : car l'on sait que dans l'exécution d'un édifice tant soit peu compliqué, on ne peut réaliser d'une façon tout à fait absolue un plan tel qu'il a été conçu et élaboré à l'avance.

§ 28. — A un autre point de vue, constatons que ce n'est pas dans l'ouvrage de Vitruve qu'il faut chercher des renseignements précis et détaillés sur les corporations employées aux constructions de son temps, pas plus que sur une description méthodique des œuvres d'architecture qui existaient alors. C'est par exception que l'on trouve quelques renseignements sur les

1. Voy. J. Quicherat, *La basilique de Fanum construite par Vitruve*, dans la *Rev. archéologique* de février 1878. — Sous le titre de : *Des Marcus Vitruvius Pollio basilika zu Fanum* (Strassburg, 1901), J. Prestel a publié une intéressante étude, qui fait partie d'une série de mémoires sur l'histoire de l'art (*Zur Kunstgeschichte des Auslandes*, fasc. 4). On ne s'explique point que l'auteur ait maintenu sans raison à Vitruve le prénom de Marcus. (Voy. là-dessus nos *Recherches critiques*, II, § 14.)

2. « Comparationes basilicarum quo genere Coloniae Iuliae Fanestri *conlocavi curavique faciendam, cujus proportiones et symmetriae sic sunt constitutae...* » (liv. V, 1).

personnes attachées à l'industrie ou à l'art du bâtiment. Vitruve ne s'était pas proposé de nous transmettre là-dessus des données spéciales; pour les connaître, il faut s'adresser à d'autres sources, et principalement à celles qui ont un caractère épigraphique, comme l'a fait M. Waltzing dans sa savante étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains.

§ 29. — Nous pouvons maintenant à l'aide d'autres données, que nous puisons dans l'ouvrage de Vitruve[1], essayer de reconstituer en termes précis les différentes phases de la construction d'un édifice public.

L'architecte recevait de l'administration *ad hoc* la charge de faire construire tel édifice désigné. C'est ce qu'on appelait : la *publici operis curandi receptio*, ou encore la *curae receptio*. Cette construction devait se faire dans un emplacement déterminé, qui nécessitait le concours d'un architecte : c'était la *conlocatio operis*. Si l'œuvre était considérable, difficile à réaliser dans ses éléments multiples, si elle devait avoir une forme vraiment artistique, elle exigeait de la part de l'architecte une véritable force de réflexion et d'imagination qui devait l'amener à élaborer son plan de la façon la plus convenable. Vitruve insiste à diverses reprises sur ce travail préliminaire : c'est la *cogitatio operis*, la *meditatio*[2], où l'architecte doit s'ingénier à trouver les combinaisons les plus favorables qui lui feront adopter tel ou tel parti. Il est clair que dans cette opération intellectuelle

1. Nous renvoyons le lecteur à la table que Nohl a jointe à la première édition de Vitruve par M. Val. Rose (1867) pour les passages où l'on trouve différents termes que nous expliquons ci-dessus.

2. « *Cogitatio est cura, studii plena et industriae vigilantiaeque, effectus propositi cum voluptate...* » (I. I, 2), dit Vitruve ; la méditation aidée de l'invention fait naître l'art des dispositions : « *Hae nascuntur ex cogitatione et inventione...* » I. I (2). Parlant de la *scientia* que l'architecte doit avoir, Vitruve s'exprime ainsi : « *Ea nascitur e fabrica et ratiocinatione. Fabrica est continuata ac trita usus meditatio, qua manibus perficitur e materia cujuscumque generis opus est ad propositum deformationis. Ratiocinatio autem est quae res fabricatas sollertia, ratione proportionis demonstrare atque explicare potest.* » (I, 1).

non seulement la mémoire naturelle, mais la mémoire artificielle entrent en jeu, et c'est l'occasion de rappeler ce que Cicéron (*Rhet.*, l. III, XVI) a écrit dans le passage suivant : « Constat igitur artificiosa memoria ex locis et imaginibus... cogitatio enim quamvis regionem potest amplecti, et in ea situm loci cujusdam ad suum commodum et arbitrium fabricari et architectari ».

De ce travail préparatoire sortira l'ordonnance (*ordinatio operis*) et la disposition de l'ensemble et des parties (*dispositio operis*). A ce sujet Vitruve s'exprime ainsi : « *Dispositio autem est rerum apta conlocatio elegansque e compositionibus effectus operis cum qualitate : Species dispositionis, quæ graece dicuntur* ἰδέαι. » (I. 2.) Nous ne saurions mieux faire que de renvoyer ici à un autre passage d'un auteur ancien du 1er siècle de notre ère Philon d'Alexandrie, qui dans son opuscule, *De Opificio mundi*[1], nous fait assister à l'élaboration du plan d'un architecte qui est chargé de construire une ville, de disposer des emplacements appropriés aux édifices publics et opère d'après des conceptions, des idées (ἰδέαι), qui peu à peu, en se combinant, prennent corps sur des tablettes de cire, avant de revêtir les formes de pierre ou de bois qu'elles doivent recevoir définitivement.

L'esquisse du plan, c'est ce que Vitruve appelle la *formatio*, ou encore la *deformatio operis*, la *formae compositio*, soit que ce plan (*forma*, *exemplar*) reste graphique, soit qu'il se présente ensuite sous l'apparence d'un modèle en relief. « Plutarque parle de plans et de modèles ; et en effet non seulement les

1. Voy. *Philonis Alexandrini libellus de Opificio mundi*, éd. L. Cohn (1889), dans les *Breslauer philolog. Abhandlungen*, IV, 4, p. 5 et suiv. :

§ 5. — « .... ὅτε τις τῶν ἀπὸ παιδείας ἀνὴρ ἀρχιτεκτονικὸς καὶ τὴν εὐκαιρίαν τοῦ τόπου θεασάμενος διαγράφει πρῶτον ἐν ἑαυτῷ τὰ τῆς μελλούσης ἀποτελεῖσθαι πόλεως μέρη σχεδὸν ἅπαντα, ἱερά, γυμνάσια, πρυτανεῖα, ἀγοράς, λιμένας, νεωσοίκους, στενωπούς, τειχῶν κατασκευάς, ἱδρύσεις οἰκιῶν καὶ δημοσίων ἄλλων οἰκοδημάτων · εἶθ' ὥσπερ ἐν κηρῷ τῇ ἑαυτοῦ ψυχῇ τοὺς ἑκάστων δεξάμενος τύπους ἀγαλματοφορεῖ νοητὴν πόλιν, ἧς ἀνακινήσας τὰ εἴδωλα μνήμῃ τῇ συμφύτῳ καὶ τοὺς χαρακτῆρας, ἔτι μᾶλλον ἐνσφραγισάμενος, οἷα δημιουργὸς ἀγαθός, ἀποβλέπων εἰς τὸ παράδειγμα τὴν ἐκ λίθων καὶ ξύλων ἄρχεται κατασκευάζειν, ἑκάστῃ τῶν ἀσωμάτων ἰδεῶν τὰς σωματικὰς ἐξομοιῶν οὐσίας .... ».

architectes traçaient sur du parchemin, comme le dit encore Aulu Gelle (XIX, 10) les plans des édifices qu'ils voulaient ériger, mais encore, comme plusieurs fois Cicéron y fait allusion, ils en faisaient faire des modèles[1]. » Vitruve, ajouterons-nous, avait joint aux *volumina* sur parchemin qui composaient son ouvrage des plans et figures destinés à illustrer ses explications et dont la perte est des plus regrettables.

La *lex operis faciundi* déterminait les conditions du devis à exécuter, devis descriptif et estimatif, qui devait être suivi aussi exactement que la pratique le permettait[2]. Le devis de Pouzzoles (an 649 de Rome), qui est bien connu, en offre un exemple auquel il est utile de se référer. Quant au marché conclu avec l'entrepreneur, il constituait la *redemptio*, *locatio operis*. Après quoi, commençait la mise en œuvre, autrement dit l'*institutio operis* ; son achèvement amenait la *perfectio*, l'*effectio operis*. La vérification des travaux, au point de vue

1. E. Caillemer, art. *Architectus* dans le *Dict. des antiq. gr. et rom.* de Daremberg et Saglio, I, p. 381. Le passage de Cicéron auquel renvoie cet article est celui-ci : *Ad. Q. fr.* II, 6. Un autre passage métaphorique, de Cicéron, que nous avons mentionné plus haut, à propos de la mnémonique, nous semble lui avoir été inspiré par la vue de plans d'architecture : « Loci enim cerae, aut chartae simillimi sunt ; imagines, litteris ; dispositio et collocatio imaginum, scripturae... », dit-il à propos des emplacements ; il renvoie d'ailleurs dans ce passage à des objets d'architecture, à des questions de perspective architecturale. Au surplus, les architectes, de même que les géomètres arpenteurs, pourraient bien s'être servis de lettres pour désigner des emplacements, par exemple, dans les constructions de villes neuves (cf. *Grom. vet.*). Voici le texte d'Aulu-Gelle auquel renvoie Caillemer : « adsistebant fabri aedium... ostendebantque *depictas in membranulis* varias species... ». Cf. Vitr. (I, 2) : « Orthographia autem est erecta frontis imago modiceque *picta* rationibus operis futuri... ». Il semble bien que les plans linéaires ainsi figurés étaient en couleur. Les tablettes de cire, comme le montre notamment le texte de Philon, négligé jusqu'à présent, servaient aussi aux architectes.

2. C'est au contrat de travail, et spécialement au devis qui s'y trouve joint que Vitruve renvoie dans son livre Ier (1), lorsqu'il recommande de le rédiger avec toute la prudence nécessaire : « Uti ante caveant quam instituant aedificia, ne controversiae factis operibus patribus familiarum relinquantur et ut *legibus* scribendis prudentia caveri possit et locatori et conductori : namque si *lex* perite fuerit scripta, erit ut sine captione uterque ab utroque liberetur ». Les traducteurs de Vitruve n'ont généralement pas saisi le sens du mot *lex* dans ce passage.

des comptes (*operis rationes*), que Vitruve réclamait pour les constructions tant publiques que privées amenait finalement avec la réception des travaux, ce que l'on appelait la *probatio operis*[1].

§ 30. — Il y a enfin un ordre d'études dans lequel Vitruve n'entre guère au sujet des édifices publics ou privés dont il s'occupe : nous voulons parler des problèmes concrets d'architecture qui se posent et qui sont à résoudre pour l'élaboration des plans de construction et pour le calcul des dépenses de matériaux nécessaires dans ces entreprises. C'était là une matière d'ordre technique pour les géomètres qui étaient attachés spécialement aux œuvres d'architecture et qu'il ne faut pas confondre avec les métreurs (*mensores aedificiorum*). Nous avons eu l'occasion de traiter cette question d'une façon particulière à propos de l'ouvrage de Vitruvius Rufus[2] et des textes relatifs à la mesure des voûtes[3] et des colonnes[4] antiques. On comprend que Vitruve n'avait pas à entrer dans des considérations et dans des détails développés sur ce sujet préliminaire, étant donné le plan restreint qu'il s'était proposé. Notons toutefois que l'auteur du *De Architectura* insiste beaucoup d'une façon générale sur l'utilité de la géométrie et des services qu'elle rend aux architectes, dans le livre Ier de son traité : « *Geometria autem plura praesidia praestat architecturae, et primum ea euthygrammi et circini tradit usum, e quo maxime facilius aedificiorum in areis expediuntur descriptiones normarumque et librationum et linea-*

1. « *Opere effecto probatoque* », lit-on dans le devis de *Pouzzoles*. Sur la *Probatio operis*, voy. le récent travail de R. Samter dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, XXVI, rœm. Abth. (1905), p. 125 et s. Cf. *ibid.*, p. 140 (*absolutio operis*).

2. *Un nouveau texte des traités d'arpentage et de géométrie d'Epaphroditus et de Vitruvius Rufus*, publié d'après le ms. lat. 13084 de la Bibliothèque royale de Munich, par V. Mortet, avec une introduction de P. Tannery (1896), tir. des *Notices et Extr.* (Voy. *suprà*).

3. *La mesure des voûtes romaines*, d'après des textes d'origine antique, extr. de la *Bibl. de l'Ec. des Chartes* 1896, et 2e éd.

4. *La mesure des colonnes à la fin de l'époque romaine, d'après un très ancien formulaire*, extr. de la *Bibl. de l'Ec. des Chartes* (1900).

rum directiones. » Ailleurs il s'exprime ainsi « *Ichnographia est circini regulaeque modice continens usus, e qua capiuntur formarum in solis arearum descriptiones* ». Il s'agit ici de tracés graphiques, qu'il appelle aussi, au livre III, « *deformationes grammicae*[1] ». Mais ce n'est guère qu'au livre IX qu'il explique comme un arpenteur, comme un homme du métier, les règles à suivre pour le calcul des surfaces carrées; d'autre part, au livre V, il entre un peu dans le calcul des surfaces d'hémicycle au sujet du plan des basiliques. Mais, encore une fois, c'est aux écrits des géomètres-architectes qu'il faut recourir, ainsi que nous l'avons montré, pour compléter des lacunes inévitables de ce genre que l'on rencontre dans le *De Architectura.* Ajoutons que le caractère à la fois pratique et concret des ouvrages de géométrie romaine facilitait la recherche des calculs des architectes, et que les exemples que l'on y trouve sont maintes fois empruntés aux objets de l'architecture, de la peinture ou de la mosaïque. On lit ce qui suit dans l'*Expositio et ratio mensurarum* de Balbus, qui fait partie du recueil des *Gromatici veteres,* à propos de figures géométriques : « *Ex pluribus circulis forma sine angulo, ut harenae ex quatuor circulis* (fig. 107), *ex pluribus quam quinque, ut in opere picturarum aut architectura, forma anguli unius ex tribus circinis, ut in opere marmoreo...* » Et ailleurs : « *Metimur... aedificiorum sola, ex quibus altitudo aut crassitudo non proponitur, ut opera tectoria, inauraturas, tabulas et his similia* » (fig. 70).

Il en fut ainsi, pendant toute l'époque romaine et jusqu'à la période de la décadence, comme le montre le passage suivant que nous rencontrons, au VIe siècle, dans l'*Institution arithmétique* de Boèce[2]; « ... *laterculis* etiam vel *tignulis* et *cuneis,* quae

1. Cf. au livre IX, l'expression *grammicae rationes,* calculs, règles graphiques linéaires, à rapprocher du passage attribué à Hygin : *Grammica ratio,* que nous avons commenté à propos du calcul des surfaces carrées (*sectiones quadratae*), dans notre étude sur la *Mesure des voûtes romaines,* p. 16-17; cf. *ibid.,* p. 26, ce qui concerne le calcul des hémicycles, d'après Vitruvius Rufus, qui supplée à ce que l'on peut appeler les sous-entendus géométriques dans l'exposé que nous donne Vitruve du plan de cette partie des basiliques.

2. Boèce, *Inst. arithm.,* II, 4, éd. Friedlein, p. 86.

omnia quidem *geometrica* propriae considerationis sunt ». La tradition s'en conservera pendant le haut moyen âge et même dans les siècles suivants.

Concluons sur ce point en faisant observer que des rapprochements s'imposent entre le texte du *De Architectura* et celui d'auteurs anciens qui ont écrit sur ce que l'on pourrait appeler la géométrie de l'architecture : c'est ainsi que l'ouvrage de Vitruve gagne à être rapproché de l'opuscule mathématique de Vitruvius Rufus, ou bien encore, ajouterons-nous, de quelques compilations ou de rares fragments qui proviennent de l'antiquité et dont on n'a pas su, en les publiant, reconnaître l'origine et le caractère technique. C'est ainsi que l'un de ces fragments nous a été conservé dans de très anciens et précieux manuscrits de la Bibliothèque royale de Munich[1], dont l'un (le n° 13084) a été étudié en détail par nos soins et où nous retrouvons des définitions et des rubriques de géométrie appliquée à l'architecture, sur le caractère desquels le regretté historien des mathématiques P. Tannery avait bien voulu confirmer notre opinion personnelle.

« De ratione propositionis. — *Ratio propositionis in geometria est ut perpendamus quid primum in ipsa arte proponi atque considerari oporteat. Quia enim mensura in aliquo et alicujus esse debet, primo loco constituamus fundum in quo mensurae universae disponentur. Fundus enim dictus est quod in eo fundentur vel stabili[a]ntur quaelibet res. Fundus autem et urbanum aedificium, secundum antiquos, et rusticum intelligendum est, de quibus rebus geometria maxime tractat, ac figurarum omnium rationem disponit.*

« De dispositione geometriae. — *Dispositio geometriae est linearum intendere genera, utrum vel circumferendo vel flexuose pergant; de quo in sequentibus plenius dicendum est.*

« De d[e]scriptione ipsius. — *In d[e]scriptione quoque notari debent anguli, sicut in distributione inspiciuntur figurae : quod*

1. Max. Curtze, *Die Handschrift* n° 14846 *der Kön. Hof. und Staatsbibliothek zu München*, dans les *Abhandl. zur Geschichte der Mathematik*, VII (1895), p. 122. — M. Manitius, *Collationen aus einem geometrischen Tractat* [ms. de Munich 6406], dans l'*Hermes*, XXXIX (1904), p. 295-296.

demonstrabitur cum de angulis et de figuris universis dicemus. »

Cf. Vitruve (I, 1) : « *Fabrica est continuata ac trita usus meditatio, qua manibus perficitur e materia cujuscumque generis opus est ad propositum deformationis.* » Cf. le même (*ibid.*) : *Significatur proposita res de qua dicitur; hanc autem significat demonstratio rationibus doctrinarum explicata* »; cf. : « *aedificiorum in areis, in solis arearum descriptiones* » et (même livre) ce que Vitruve dit de la distribution, au sujet des subdivisions de l'architecture : « *Architectura autem constat ex ordinatione... et ex dispositione et distributione.* » (I, 2.) « *Distributio autem est copiarum locique commoda dispensatio parcaque in operibus sumptus cum ratione temperatio* » et plus loin : « *aedificiorum distributiones.* »

§ 31. — On a vu par l'exposé qui précède que Vitruve n'a traité et n'a voulu traiter que d'une partie des matières qui sont actuellement du ressort de l'architecture; on a pu ainsi se rendre compte que le terme *architectura* avait alors une signification ordinaire plus restreinte qu'il ne l'a aujourd'hui, et qu'il s'appliquait communément à la construction et à la décoration des édifices proprement dits, publics et privés. C'est d'une façon accessoire et comme par subordination, quelquefois aussi par inclination personnelle, que Vitruve a incorporé d'autres matières, comme l'hydraulique, la mécanique et même la musique, parmi celles qu'il traite dans son ouvrage, où d'ailleurs il n'a pas étudié, comme nous le savons, toutes les parties qui rentrent expressément dans l'art de l'architecture ainsi entendu. Si l'on peut regretter à juste titre qu'il n'ait pas rempli tout ce cadre, ni symétriquement proportionné toutes les matières qui relèvent de l'étude des édifices, et qu'il ait ainsi, semble-t-il, assez écourté son œuvre, il ne faut pas lui reprocher arbitrairement, sans s'en rendre un compte exact, d'avoir négligé de nous renseigner sur divers sujets importants de l'architecture telle que nous la comprenons actuellement : ces matières-là étaient hors du plan qu'il s'était proposé d'une façon rationnelle dès le début de son ouvrage.

Victor Mortet.

LES MASSUES EN BRONZE

DU CHÉLIFF ET DE LA CHIFFA (ALGERIE)

M. Paul Mirabeau a offert à deux reprises au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, au nom de la *Compagnie viticole d'Amourah*, diverses antiquités trouvées dans les ruines d'un poste romain, à proximité du bourg de Dollfusville, vers le confluent de l'Oued el 'Arbil avec le Chéliff et qui paraît correspondre aux *Castra Tigava* des itinéraires.

Ce sont des objets en terre cuite et en bronze et quelques monnaies tout usées et indéchiffrables.

Les céramiques sont : 1° une grande jarre (*dolium*), mal faite, irrégulièrement ovale, mesurant 0m,53 sur 0m,50, surmontée d'un rebord très court et largement ouverte; 2° trois cruchons à anse, de forme élancée, hauts de 0m,145 à 0m,160, avec des diamètres oscillant entre 0m,085 et 0m,090; 3° une lampe ronde à anse transversalement aplatie, ayant 0m,07 de largeur et 0m,105 de long.

Les bronzes, au nombre de trois, sont beaucoup plus intéressants : ils offrent un type tout à fait spécial et méritent de fixer quelques instants l'attention des archéologues et des ethnographes. Ce sont, en effet, des têtes de massues, telles qu'on n'en connaît guère que dans ce coin de l'Algérie.

I

Ces armes contondantes sont de deux sortes. Les unes (et ce sont de beaucoup les plus nombreuses) ont la forme d'un parallélipipède fort aplati, aux angles émoussés; les autres sont hexaèdriques, leurs petits côtés se relevant en une crête striée.

Les unes et les autres atteignent de 0m,123 à 0m,133 sur la face la plus haute, avec des largeurs et des épaisseurs qui varient de 0m,075 à 0m,084 et de 0m,045 à 0m,064. Le métal est assez maladroitement coulé en un lourd manchon creux dont l'épaisseur mesure 8 à 10 mm.; au point de contact des pièces du moule les bavures sont demeurées très apparentes. Un orifice, ovale de 0m,04 sur 0m,07, devait recevoir un manche en bois dur.

La surface extérieure est toute hérissée de saillies claviformes

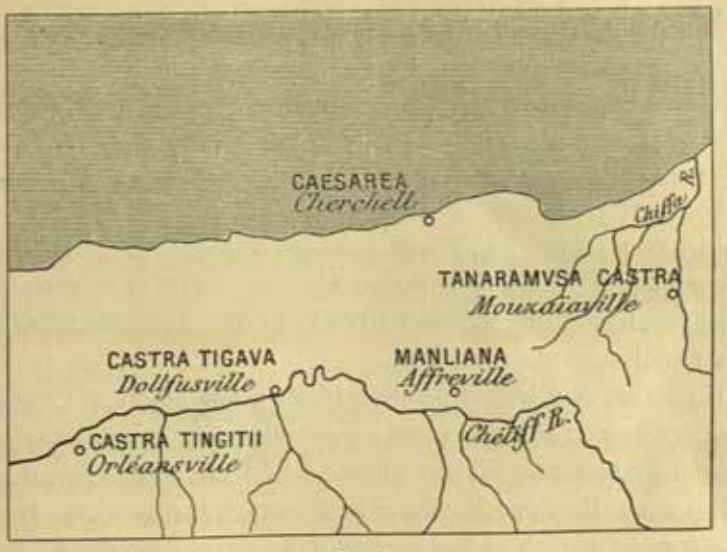


Fig. 1.

en rangées à peu près régulières et plus ou moins pointues. Il y a six rangées de ces clous sur les deux faces larges et chacune de ces lignes, à droite et à gauche du plan médian, compte 11 à 12 aspérités dont le relief atteint environ 1 centimètre. Dans le type hexaèdre, les clous les plus externes se prolongent par une crête sur le petit côté correspondant.

Le poids des trois massues d'Amourah est de 1.200, 1.480 et 1.830 grammes.

Je viens de dire que ces armes contondantes, dont la forme

est si particulière, sont à peu près nouvelles pour l'archéologue et pour l'ethnographe. J'observerai cependant que le *Dictionnaire des Antiquités Romaines et Grecques*[1] a représenté, au mot *Clava*, une pièce toute pareille à celles d'Amourah. Mais cette massue, conservée au Musée d'artillerie, où M. Saglio l'a fait dessiner, est emmanchée dans un bois dur moderne; elle a été acquise chez un antiquaire de Paris et l'on ne savait rien de ses origines probables au moment de son achat.

J'en citerai encore une autre, également toute semblable à celles d'Amourah, qui figure dans la collection Poinssot au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye et vient d'Affreville, la *Maliana* des itinéraires[2], distante de 30 kilomètres de Dollfusville d'où proviennent les trois autres. Elle a été trouvée dans les ruines d'un bain romain; il y en avait une douzaine.

Cette origine commune de quatre des cinq pièces de cette nature conservées à Paris, m'a donné la pensée d'instituer une petite enquête dans les musées algériens, afin de m'assurer si cette localisation ne se poursuivrait pas dans les collections que ces établissements possèdent.

Il ne s'est rien trouvé de comparable à nos objets à Constantine, à Oran ou ailleurs, mais j'ai constaté que la bibliothèque-musée d'Alger possède *six masses de bronze* toutes pareilles à celles des collections Mirabaud et Poinssot et que toutes les six *proviennent de cette même portion de la province d'Alger*.

Deux ont été trouvées à Mouzaïaville, à l'extrémité occidentale de la Mitidja, vers le point où le chemin de fer entre dans les gorges de la Chiffa, pour gagner la vallée du Chéliff. Mouzaïaville est à 500 mètres de El-Hadjeb, que l'on a identifié avec les *Tanaramusa Castra* des Itinéraires[3]. Ces deux massues de Mouzaïaville mesurent 0m,15 et 0m,16 de longueur, 0m,08 à 0m,09 de largeur, 0m,04 à 0m,05 d'épaisseur et les pointes y font une saillie d'environ 0m,005 à 0m,006.

1. T. I, 2e p., p. 238.
2. R. Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique*, etc. Paris, 1892, in-4°, p. 616.
3. Id., *ibid.*, p. 643.

Une troisième massue de bronze, du musée d'Alger, provient d'Orléansville, au confluent de l'Oued-Tsighaout et du Chéliff, qui semble correspondre au *Castellum Tingitii*[1]. C'est la plus longue de toutes (16 cent. 1/2), mais elle ne diffère guère des précédentes en largeur et en épaisseur et les pointes y atteignent un centimètre de relief.

Les trois autres pièces d'Alger, plus ou moins imparfaites, n'ont pas de localités précises indiquées sur leurs étiquettes, mais

Fig. 2.

Fig. 3.

Têtes de massue découvertes en Algérie.

l'ancien conservateur, Mac-Carthy, avait recueilli dans une note, dont j'ai eu une copie de sa main, la tradition qu'elles venaient aussi du Chéliff.

Voilà donc vingt et une pièces, qui ont toutes été rencontrées dans les ruines des postes romains, échelonnés de la haute Chiffa au cours moyen de l'Oued-Cheliff, sur une longueur d'environ 120 kilomètres. Ce furent, sans aucun doute, les armes favorites de quelque troupe particulière, établie, à une époque indéterminée, dans cette partie de la Maurétanie Tingitane. Les terres cuites qui accompagnent ces bronzes ne diffèrent ni par la matière ni par la fabrication ni par les formes des vases romains les plus ordinaires des derniers temps de l'Empire romain et l'on

1. Id. *ibid.*, p.

est ainsi autorisé à rapporter tout cet ensemble de faits archéologiques à une basse époque.

II

L'idée de confectionner des casse-têtes de ce type, formés d'une masse de pierre, de bronze ou de fer, à la surface de laquelle on a ménagé des pointes plus ou moins aiguës, rangées suivant un certain ordre — une pareille idée, dis-je, suggérée, semble-t-il, par certaines morphologies végétales, a pu venir aux peuples les plus divers et sa réalisation a été constatée, sous des formes assez analogues, chez des races aussi éloignées à tant d'égards que les Péruviens, par exemple, ou certains barbares de notre Occident.

On ne rencontre toutefois de pièces, analogues tout à la fois par la matière et par l'arrangement général à celles que je viens de décrire, que dans l'ancienne Germanie; celles qu'on a citées de la Grèce ou de l'Italie sont en effet douteuses comme attribution[1] ou d'une fabrication toute différente[2].

Ces masses (*kolben*) en bronze, toutes garnies de pointes relativement longues et acérées, viennent du Mecklembourg, du Hanovre, de la Bavière, du Salzkammergut et on les conserve dans les musées de Schwerin, de Hanovre, de Wiesbaden, de Munich, de Salzbourg[3].

Quoique toutes ces armes soient de forme plus ou moins cylindrique, avec des pointes claviformes le plus souvent alternes, et disposées sur deux, trois ou quatre rangs, il me paraît incontestable qu'elles offrent, d'une manière générale, avec les nôtres un véritable air de famille. Et j'avais été tout d'abord disposé, en

1. Carapanos (*Dodone et ses ruines*, Paris, 1878, in-4°, p. 98) considère comme un essieu de roue la pièce que le *Dictionnaire* cité donne comme une armature de massue.

2. Muselli (*Antiquitates selectæ*) a figuré une massue à pointes, mais elle est *en fer* et *globuleuse*.

3. Cf. L. Lindenschmit, *Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit*. Mainz, 1858, in-4°, I, VIII, 2. — *Dict. cit.*, p. 1238, fig. 1581.

étudiant les pièces de M. Mirabaud, à leur assigner nettement une origine septentrionale et à les considérer comme des vestiges de l'occupation des Vandales, sortis, comme l'on sait, des régions entre la Vistule et l'Elbe, et appelés en Afrique en 429 par la trahison du comte Boniface.

Mais si ces massues, à tête de bronze, avaient été les armes habituelles des guerriers de Genséric, on devrait les rencontrer de temps à autre dans tout le territoire dont les Vandales ont été les maîtres et en particulier aux alentours d'Hippone qu'ils ont si longtemps assiégée ou à Carthage qui fut leur capitale. Or, on a constaté plus haut qu'elles ne se sont trouvées, jusqu'à présent, que dans les deux vallées du Chéliff et de la Chiffa, de sorte que si l'on persiste à admettre qu'elles ont armé jadis le bras de quelques étrangers d'origine nordique, Suèves, Alains, Goths ou autres passés en Afrique à la suite de l'invasion de 429, on n'y pourra voir que l'armement spécial d'un contingent particulier qui aurait vécu quelque temps au ve siècle, dans la région limitée par les découvertes que j'ai rapportées ci-dessus.

Je n'ignore pas d'ailleurs qu'une opinion, tout à fait divergente, a trouvé bon accueil chez quelques archéologues fort distingués, qui ne voient pas les analogies invoquées avec les pièces de Lindenschmit et considèrent les observations relatives aux pièces du Chéliff comme tout à fait isolées. Ces savants hommes se tourneraient volontiers vers le sud inconnu pour y chercher des origines qui leur font défaut ailleurs. En attendant des découvertes encore possibles, quoique de plus en plus improbables, je m'en tiens provisoirement à l'hypothèse que j'ai modestement proposée dans cette courte note.

Dr E.-T. Hamy.

LETO MIT IHREN KINDERN

In seiner Schrift « Apollon Pythoktonos[1] » hat Schreiber zum erstenmal die Aufmerksamkeit auf eine Statuette des capitolinischen Museums[2] und deren Replik im Museo Torlonia[3] gelenkt, welche Leto mit ihren beiden Kindern in den Armen darstellt, wie sie vor dem pythischen Drachen flüchtet. — Eine dritte Replik befindet sich nach Benndorf gleichfalls im Museo Torlonia[4]. Dies Werk nun ist von Schreiber mit der Erzgruppe des Euphranor im Tempel der Concordia in Rom identifiziert worden[5], wobei er gleichzeitig den ursprünglichen Standort des Originals in Kleinasien annahm, da die Gruppe vielfach auf Münzen kleinasiatischer Städte erscheint[6]. — Diese Hypothese ward fast allgemein angenommen, Zweifel wurden nur gelegentlich von einer

1. Apollon Pythoktonos. Ein Beitrag zur griechischen Religions- und Kunstgeschichte. Habilitationsschrift... von Dr Theodor Schreiber, Leipzig, 1879.

2. Schreiber, Tafel I, 2, S. 69 ff. Overbeck K. M. IV S. 372 n° 7; Atlas XXIII 18. Festgruss aus Innsbruck 1893 S. 151 ff. (Reisch). Furtwängler Meisterwerke S. 580. Roscher Lexikon Sp. 467 (Furtwängler); II Sp. 1973 (Sauer). Ny-Carlsberg Glypt. S. 66 (Arndt). Overbeck, Gesch. der gr. Pl. II⁴ S. 116 f. Helbig Führer I² 439. Répertoire II, 417, 7, R.

3. Schreiber, Tafel I 1. S. 74 ff. (ältere Literatur) S. 76 Anm 2, 3. Monumenti del Museo Torlonia riprodotti con la fototipia T. XVII 68, danach Répert. II 417, 6, R. — Ergänzt : Kopf mit Hälfte des Halses, linker Arm von Mitte des Oberarms bis zur Handwurzel, r. Arm von Mitte des Oberarms mit Hand, rechter Fufs mit Stück des Gewandes, unterer Gewandrand mit Stück der Basis, Hälfte der Zehen des l. Fusses. Am Apoll : Oberkörper mit Stück des Gewandes, l. Fuss mit Teil des Oberschenkels, halber r. Fuss. An der Artemis : Oberkörper, beide Fusspitzen.

4. Röm. Mitteilungen I (1886) S. 116 n° 240. Répertoire II, 418, 1, R.

5. Plin. N. H. XXXIV 77, Overbeck Sch. Q. 1798, Schreiber l. l. S. 88 ff.

6. Schreiber l. l. Tafel II, S. 79 ff.

Seite geäussert[1]. Erst Reisch[2] wies in schlagender Weise deren Unhaltbarkeit nach und fand damit allgemeine Zustimmung. Indem er aus der Uebereinstimmung der Masse der capitolinischen Replik und der aus Museo Torlonia 68 auf die gleiche Grösse des Originals schliesst, fühlt er sich schon dadurch in den Bereich der archaischer Kunst zurückversetzt. In genauer Stilanalyse, die sich auf das Gewand und die Bewegungsdarstellung erstreckt, kommt er zu der Datierung um 470-460 und zu Beziehungen zu dem athenischen Künstlerkreis der frühkimonischen Zeit. Indem er dann weiter die Entwicklung der delphischen Legende, die der Statue zugrunde liegt, einer eingehenden Analyse unterwirft, kommt er zu dem Ergebnis dass die von Klearchos von Soloi erwähnte Erzstatue der Leto[3], die auf dem Stein in Delphi aufgestellt war, der der Leto als Zuflucht diente, dass diese Erzstatue das gemeinsame Vorbild der statuarischen Repliken und der Münzbilder gewesen sei. Da Pausanias jene Leto nicht mehr in Delphi erwähnt, so habe sie sich vielleicht unter den 500 Statuen befunden, die Nero nach Rom entführte. In dem Werk des Euphranor ist er — wie ich glaube mit Recht — geneigt, eine Kultstatue der Leto Kurotrophos zu erblicken.

Den wesentlichen Teil der Beweisführung von Reisch wird man unbedenklich — wie dies auch geschehen ist — annehmen müssen, dass in der Leto nämlich nicht ein Werk des vierten, sondern des fünften Jahrhunderts vorliegt. Gegen die Datierung zwischen 470 und 460 jedoch hat Arndt[4] Einspruch erhoben, der bis gegen 450 herab gehen möchte, während bezüglich der Identifizierung mit der von Klearchos erwähnten delphischen

1. Em. Lœwy in Lützows Kunstchronik IV (1892/3) S. 178.
2. « Ein vermeintliches Werk des Euphranor » im Festgruss aus Innsbruck an die XLII Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Wien S. 151 ff. Innsbruck 1893.
3. Athen. XV 701 c. F H G. II 318. Reisch S. 318; bereits erwähnt bei Schreiber S. 73 Anm 24.
4. La Glyptothèque Ny-Carlsberg S. 66.

Erzstatue Sauer[1] meint, dass die Hypothese sehr ausprechend, aber doch nicht genügend begründet sei. Und tatsächlich enthalten die bei Athenaeus angeführten Worte des Klearchos selbst einen Widerspruch gegen die Identifizierung, den Reisch selbst wahrnahm und auch zu entkräften suchte. Es heisst nämlich dort : τὴν Λητώ φησιν ἐκ Χαλκίδος τῆς Εὐβοίας ἀνακομίζουσαν εἰς Δελφοὺς Ἀπόλλωνα καὶ Ἄρτεμιν γενέσθαι περὶ τὸ τοῦ κληθέντος Πύθωνος σπήλαιον καὶ φερομένου τοῦ Πύθωνος ἐπ' αὐτοὺς ἡ Λητὼ τῶν παίδων τὸν ἕτερον ἐν ταῖς ἀγκάλαις ἔχουσα, ἐπιβᾶσα τῷ λίθῳ τῷ νῦν ἔτι κειμένῳ ὑπὸ τῷ ποδὶ τῆς χαλκῆς εἰργασμένης Λητοῦς, ὃ τῆς τότε πράξεως μίμημα γενόμενον ἀνάκειται παρὰ τὴν πλάτανον ἐν Δελφοῖς, εἶπεν ' ἴε παῖ' τυχεῖν δὲ τόξα μετὰ χεῖρας ἔχοντα τὸν Ἀπόλλωνα..... Aus den Worten ἡ Λητὼ τὸν παίδων τὸν ἕτερον ἐν ταῖς ἀγκάλαις ἔχουσα geht hervor dass die Göttin nur den Apoll auf den Armen hatte, während das vorliegende Werk Leto mit ihren beiden Kindern zeigt. — Reisch hilft sich nun über diese Schwierigkeit damit hinweg, dass er es für ausgeschlossen hält, die Mutter habe nur das eine Kind im Arm getragen und das zweite neben sich hergezogen und besonders mit dem Hinweis darauf, dass Klearchos nicht die delphische Statue beschreiben sondern die delphische Legende erzählen wolle. Beide Gründe aber sind nicht stichhaltig. Ueber die Komposition der delphischen Gruppe vermögen wir von vornherein gar nichts auszusagen und es ist unzweifelhaft auch eine künstlerische Lösung des Gruppenproblems möglich, bei der das eine Kind auf dem Arm gehalten, das zweite etwa an die Mutter angeschmiegt ist. Und man wird einer solchen Lösung für Delphi auch ohne die schwerwiegenden Worte des Klearchos mehr innere Wahrscheinlichkeit zumessen, da hiedurch Apollon als Hauptperson deutlich gegenüber seiner Schwester charakterisiert wird. Den Einwand aber, Klearch erzähle das Geschehnis und schildere nicht die Gruppe, hat Reisch bereits selbst entkräftet. Denn nach ihm hatte die delphische Gruppe hauptsächlich den Zweck die offizielle Sagenversion sozusagen zu ko-

1. Roscher Lexikon II Sp. 1974.

difizieren. Wenn der Erzähler von dieser irgendwie abwich, hätte er dies irgendwie angemerkt umsomehr, da er sich ja auf das offizielle Dokument, eben die Gruppe bezieht. Da er aber ausdrücklich sagt, Leto hätte eines der Kinder in den Armen gehalten, natürlich den kleinen Apoll, so ist m. E. ein Zweifel unzulässig, dass die delphische « erzene Leto » von unserer Gruppe verschieden war. Was die Grösse des Originales anlangt, so möchte ich mich gleichfalls nicht unbedingt Reisch anschliessen, da die Masse der Figur Torlonia 240 von denen der beiden anderen Repliken abweichend zu sein scheinen.

War das Ergebniss unserer bisherigen Erwägungen ein vorwiegend negatives, so kann man es doch auf anderem Wege, wie ich glaube, versuchen, dem Werke einen besser fixierten Platz in der Entwicklungsgeschichte der griechischen Plastik anzuweisen. Arndt hat darauf hingewiesen dass das Datum 470/60 für die Entstehung als zu früh angesehen werden müsse, dass bis gegen 450 herabzugehen sei und dass zweifellos die grösste Ähnlichkeit mit der Leto die fliehende Frauengestalt in der Ny-Carlsberg-Glyptothek in Kopenhagen aufweise[1]. Die Aehnlichkeit gehe so weit, dass man beide Werke einem Meister zuschreiben müsse. — Diese Beobachtungen sind zweifellos richtig, ebenso der Hinweis auf den Kreis des Kalamis. Da aber die Kopenhagener Figur selbst weder in Bezug auf ihre Deutung noch gar bezüglich eines eventuellen Meisters irgendwelche Fixpunkte bietet[2], so scheint dieser Weg vorläufig ungangbar. — Nur so viel können wir mit Sicherheit aus der Zusammenstellung lernen, dass wenn an der Leto der Kopf erhalten wäre, wie es bei der Fliehenden in Ny-Carlsberg der Fall ist, dieser und

1. Arndt, la Glyptothèque Ny-Carslberg, planches 38-40, S. 65 ff. Furtwängler in den Münchner Sitzungsberichten 1899 II S. 279 ff. Klein Kunstgesch. I S. 472 f. Répertoire II 419, 2, R. Furtwängler datiert die Gestalt zwischen 450 und 440, was jedenfalls höchst ansprechend erscheint.

2. Cf. die Ausführungen von Furtwängler a. a. O. und seinen Hinweis auf das s. g. Theseion. Er will hier Werke aus der späteren Schule der Kritios und Nesiotes erkennen.

damit das ganze Werk unzweifelhaft einen stilistisch jüngeren Eindruck hervorrufen würden.

Wenn wir nun für unsere Leto den Anschluss nach oben suchen, an jüngere Werke die zu diesem im Verhältniss der Weiterentwicklung stehen, so drängt sich unwillkürlich die Erinnerung an die Eirene mit dem Ploutosknaben[1] in den Vordergrund. Aufbau und Linienzug beider Werke sind soweit durchaus übereinstimmend, als dies bei der Verschiedenheit des Vorwurfes — hier eine stehende, dort eine in heftiger Bewegung begriffene Gestalt — und bei dem zeitlichen Intervall überhaupt möglich ist. Bei beiden Figuren ist der Kopf zur linken Seite und leicht nach abwärts gewendet, der linke Arm trägt das Kind, doch auch der rechte, der bei beiden Gestalten verschiedene Aktionen aufweist, ist in seiner Erhebung und Haltung vollkommen gleich. Eine Folge dieser Gleichheit im Aufbau ist es dann wieder, dass in beiden Fällen das linke Bein es ist, das den Fall der Gewandmassen durhbricht. Was die Gewandbehandlung selbst anlangt, so kann man, wie ich meine, das Verhältnis der Eirene zur Leto am besten dahin charakterisieren, dass die eine wie die Umsetzung in die freie Rundplastik des noch reliefmässig gebundenen Stiles der anderen, anmutet. Es bedarf nicht einmal der Detailvergleichung an Kolpos und Apoptygma um stets die Elemente der einen Schöpfung entwickelt an der anderen wiederzufinden. Nach Reisch haben wir es in der Replik Torlonia mit einer im späteren Zeitgeschmack erfolgten Ummodernisierung des durch die capitolinische Statuette richtiger repraesentirten Typus zu tun[2]. Hier also, wo die stilistiche Differenz zwischen Eirene und Leto vom Copisten absichtlich stark gemindert erscheint, ist denn auch die Uebereinstimmung besonders klar ins Auge springend. Dies alles scheint mir nun irgend eine Form des Zusammenhanges zwischen der Leto und der Eirene direkt als notwendig zu fordern.

1. Cf. zuletzt Klein Kunstgesch. II S. 240 ff.
2. Reisch l. l. S. 58.

Schon Arndt hat darauf hingewiesen, dass die Leto mit Kalamis in Verbindung zu bringen sei und hatte wenn auch nur ganz hypothetisch daran gedacht ob die Kopenhagener fliehende Gestalt nicht die Hermione des Kalamis darstelle[1]. Nun führt aber eine direkte Verbindung von Kalamis zu Kephisodot — Kephisodot, der Sohn des so glücklich erschlossenen älteren Praxiteles und letzterer wiederum der Schüler des Kalamis. Nun aber berichtet Pausanias[2]: Ἐκ δὲ τῆς ἀγορᾶς κατιοῦσι τῆς ὁδοῦ τῆς Εὐθείας καλουμένης Ἀπόλλωνος ἱερόν ἐστιν ἐν δεξιᾷ Προστατηρίου· τοῦτο ὀλίγον ἐκτραπέντα ἐστὶν ἐκ τῆς ὁδοῦ ἀνευρεῖν. Ἀπόλλων δὲ ἐν αὐτῷ κεῖται θέας ἄξιος καὶ Ἄρτεμις καὶ Λητώ, καὶ ἄλλα ἀγάλματά ἐστιν, Πραξιτέλους ποιήσαντος Λητῶ καὶ οἱ παῖδες.

Bei der im Vorhergehenden erschlossenen Beziehung der Leto zur Eirene des Kephisodot ist nun vielleicht die Vermutung nicht zu gewagt, in diesem Praxiteles den älteren Meister dieses Namens, den Vater des Kephisodot, den Schüler des Kalamis zu sehen und in der Leto eine Kopie der Megarenser Gruppe[3]. Es trifft sich für die Hypothese günstig, dass gerade in der aus stilistischen Gründen für die Gruppe erschlossenen Zeit die Beziehungen zwischen Athen und Megara besonders enge sind[4].

Es wäre ausserordentlich verlockend auf dieser Hypothese weiter bauend Consequenzen zu ziehen, doch würde man hiebei gar zu sehr Gefahr laufen, sich ins Gebiet der blossen Möglichkeiten zu verlieren : so z. B. dass die Fliehende in Kopenhagen weder eine Hermione noch eine Niobide sei, sondern eine Persephone und man in ihr den « Proserpinae raptum[5] » vermuten könnte, der dann gleichfalls dem älteren Praxiteles gehörte. Der Name allein aber, der der Leto anhaftete, genügt, um ihre Berühmtheit und die Erscheinung auf Münzen und in drei Marmorrepliken zu erklären.

1. L. l. S. 66.
2. I, 44, 2 = Overbeck Sch. Q. 1200.
3. Cf. Klein Praxiteles S. 20 ff.
4. Thukyd. I, 103, 4, 115; IV 21.
5. Plin. N. H. XXXIV 69 = Overbeck Sch. Q. 1199.

Wenn wir mit Recht in der Figur ein Werk des älteren Praxiteles erkennen dürfen, dann wird es aber auch für die Chronologie der Eirene von Bedeutung sein und wie ich glaube zu Gunsten des älteren Zeitansatzes des Werkes des Kephisodot in die Wagschale fallen.

Prag im Juni 1906.

Arthur Mahler.

ENQUÊTE

SUR

L'ÉPIGRAPHIE CHRÉTIENNE D'AFRIQUE

III. — INSCRIPTIONS MÉTRIQUES (*suite*[1]).

— 215. Tipasa (de Maurétanie). — *C. I. L.*, VIII, 20903 = Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 1808.

Hic ubi tam claris laudantur mœnia tectis,
Culmina quod nitent sanctaque altaria cernis,
Non opus est procerum; se(d) tanti gloria facti
Alexandri rectoris ovat per saecula nomen;
Cujus honorificos fama ostendente labores
Justos in pulc(hr)am sedem gaudent locasse priores,
Quos diuturna quies fallebat posse videri.
Nunc luce praefulgent subnixi altare decoro
Collectamque suam gaudent florere coronam,
Animo quod sollers implevit custos honestus.
Undiq(ue) visendi studio c(hr)istiana aetas circumfusa venit
Liminaque sancta pedibus contingere laeta,
Omnis sacra canens, sacramento manus porrigere gaudens.

Dédicace sur mosaïque, dans la chapelle funéraire dite *Basilique d'Alexandre* (nécropole occidentale de Tipasa). L'inscription, qui paraît dater de la fin du IVe siècle, se composait de treize lignes, treize hexamètres barbares, que séparait un trait d'un gris clair. Elle était entourée d'un cadre de feuilles de laurier

1. Voyez la *Revue archéologique* de 1903, 1904, janvier-février, mars-avril, mai-juin et juillet-août 1905.

(5m,50 sur 2m,60 ; lettres de 0m,15). Elle occupait toute la largeur de la nef, du côté opposé à l'abside, devant une grande base qui soutenait sans doute l'autel (l. 2 et 8). Elle nous apprend que l'évêque Alexander avait fait construire la chapelle (l. 4), pour y transporter les restes de personnages vénérés, qui étaient sans doute les premiers évêques de Tipasa (l. 6).

La versification barbare de ce petit poème épigraphique présente un intérêt tout particulier. Outre les éléments ordinaires des *quasi versus* africains, on y surprend un curieux essai d'isosyllabie. On y distingue plusieurs groupes de vers symétriques, à césure fixe, et parisyllabiques. Les vers 1-2 et 8-10 renferment quatorze syllabes, dont six au premier hémistiche et huit au second. Les vers 3-7 ont quinze syllabes, dont sept au premier hémistiche. Les vers 11-12 ne se correspondent que dans la première moitié, mais par suite d'une maladroite imitation de Virgile. Le vers 13 comprend trois membres de six syllabes.

L. 2. — *Altaria*. Cet autel s'élevait probablement sur la base voisine de la dédicace. Cf. l. 8.

L. 3. — SET = *sed*. — A la fin du vers, réminiscence de Virgile[1].

L. 4. — *Rector* = *qui regit Ecclesiam* ou *episcopus*. — Alexander, évêque de Tipasa, n'est connu que par cette inscription et les deux suivantes.

L. 6. — Ces *Justi priores* paraissent être les prédécesseurs d'Alexander, les évêques qui avaient gouverné l'Église de Tipasa depuis le commencement du IVe siècle, peut-être dès le IIIe ; car une épitaphe chrétienne, trouvée dans cette ville, est datée de l'an 238[2].

IN PVLCRHAM SEDEM = *in pulchram sedem*. Ces mots désignent soit la chapelle tout entière, soit la longue base où Alexander ensevelit ses prédécesseurs, près de l'autel (cf. l. 8).

L. 7. — Avant la construction de la chapelle, les tombes des

1. Virgile, *Æn.*, VII, 232 ; XII, 322.
2. *C. I. L.*, VIII, 9289 ; 20856.

anciens évêques étaient sans doute disséminées sur la colline de la nécropole, et recouvertes par le sable; elles se dérobaient donc aux regards (*fallebat posse videri*).

L. 9. — *Collectam coronam*. Expression poétique : le *groupe* des tombes épiscopales, *réunies* par les soins d'Alexander.

L. 10. — *Custos honestus*. Terme équivoque, qui peut désigner soit l'évêque Alexander, soit l'architecte de la chapelle, un fonctionnaire analogue aux *mansionarii* des basiliques romaines.

L. 11. — CRHISTIANA AETAS = *christiana ætas*. Cf. l. 6 : PVLCRHAM. Ces fautes du lapicide ne seraient-elles pas l'indice d'une prononciation particulière de la lettre R, une aspiration analogue à celle des idiomes sémitiques?

Les vers 11-13 font allusion aux pèlerins qui venaient visiter la chapelle et prier sur les tombeaux des évêques. Imitation maladroite d'un passage de Virgile :

Undique visendi studio Trojana juventus
Circumfusa ruit[1].

l. 12-13. — Autre imitation de Virgile :

Sacra canunt funemque manu contingere gaudent[2].

Le vers 13 renferme deux allusions à des usages liturgiques : chant des Psaumes exécuté en chœur pendant la messe (*sacra canens*); communion des fidèles, qui recevaient sur la main droite le pain consacré (*sacramento manus porrigere*).

— 216. Tipasa. — *C. I. L.*, VIII, 20904.

Sanctu[s Al]exand[er]...

Débris d'une dédicace sur mosaïque, dans la *Basilique d'Alexandre*. Cette dédicace occupait la partie centrale de la grande base qui semble avoir porté l'autel (voyez n. 215). Au-dessous d'un rinceau, entre deux bandes d'imbrications, elle remplissait un vaste champ, long de 4m,50. Elle devait couvrir les tombeaux des *Justi priores*, des anciens évêques de Tipasa,

1. Virgile, *Æn.*, II, 63-64.
2. Virgile, *Æn.*, II, 239.

réunis là par Alexander; elle donnait probablement leurs titres et leurs noms. Elle se composait d'une dizaine de vers. Presque tout est détruit. On a pu lire seulement le premier hémistiche du vers 3 : *Sanctu[s Al]exand[er]*. Il s'agit évidemment de l'évêque qui construisit la chapelle et y transporta les restes de ses prédécesseurs. (Voyez n. 215 et 217.)

— 217. Tipasa. — *C. I. L.*, VIII, 20905 = Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 1837.

Alexander episcopu[s, f]egibus ipsis et altaribus natus,
Ætatibus honoribusque in Æclesia catholica functus,
Castitatis custos, karitati pacique dicatus,
Cujus doctrina floret innumera plebs Tipasensis,
Pauperum amator, aelemosinae deditus omnis,
Cui numquam defuere unde opus caeleste fecisset :
Hujus anima refrigerat, corpus hic in pace quiescit,
Resurrectionem expectans futuram de mortuis primam,
Consors ut fiat sanctis in possessione regni caelestis.

Épitaphe de l'évêque Alexander; mosaïque de la *Basilique d'Alexandre*, devant l'abside. Cet Alexander est l'évêque qui fit construire la chapelle (voyez n. 215-216); d'après le style de la mosaïque, d'après la forme des lettres, et d'après quelques expressions qui rappellent les inscriptions du pape Damase, il paraît avoir vécu à la fin du IVe siècle ou au commencement du Ve. L'épitaphe, entourée d'un cadre de feuilles de laurier entrelacées (5^m^,50 sur 2^m^,60), occupait toute la largeur de la nef. Les lettres, hautes de 0^m^,225, étaient en cubes bleus sur fond blanc. Les neuf lignes de l'inscription étaient séparées les unes des autres par un trait gris clair.

Dans cette épitaphe en *quasi versus*, la versification est encore plus caractéristique que dans la dédicace voisine (n. 215). Ici, le mètre est presque absent, sauf aux deux derniers pieds, et la césure est incertaine. L'élément essentiel du vers est l'isosyllabie. Les groupes de vers parisyllabiques se succèdent régulièrement : vingt syllabes dans les vers 1-2; seize syllabes, dans les vers 3-5;

dix-huit syllabes dans les vers 6-9. En outre, les cinq premiers vers sont construits sur deux rimes.

l. 1. — *Legibus*. On a conclu de ce mot qu'Alexander avait été d'abord un homme de loi, avocat ou juge. D'après le contexte, il est plus vraisemblable qu'il s'agit ici des lois divines. Cf. n. 198, l. 5 : *Cristi legisque minister*. Le vers signifierait donc qu'Alexander avait été clerc dès son enfance.

l. 2. — Alexander avait gravi l'un après l'autre tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique. — La formule *honoribus in Æclesia catholica functus* est une adaptation de la formule païenne des municipes *omnibus honoribus functus*.

l. 3. — Le mot *paci* désigne sans doute ici la paix de l'Église, l'unité catholique, par opposition au donatisme. Cf. l. 2 : *in Æclesia catholica*.

l. 5. — *Omnis* = *totus*.

l. 6. — *Opus caeleste*, l'aumône. — Le vers signifie sans doute qu'Alexander consacra toujours sa fortune aux bonnes œuvres.

l. 7. *Refrigerat*. Allusion au *refrigerium* des premiers chrétiens, aux joies du Paradis.

l. 8-9. — Théorie millénaire, sur la première résurrection des Justes, sur leur règne de mille ans, avec le Christ, dans la Jérusalem céleste.

— 218. Tipasa. — *C. I. L.*, VIII, 20907 = Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 1835.

Suscipit eximium sublimis regia caeli
Basilium, meritis etiam post vita viventem,
Qui digna Deo sic duxit tempora vitae,
Justitia, probitate, fide praeclarus et actu,
Sexaginta duos felix bene clauserit annos.

Épitaphe de Basilius; mosaïque de la *Basilique d'Alexandre*, entre le premier et le second pilier de droite, près de l'épitaphe de l'évêque. Cadre de 3 mètres sur 0m,80 ; lettres hautes de 0m,13. L'inscription, qui se termine par une palme, comprend cinq

lignes; le quatrième hexamètre commence à la fin de la troisième ligne, et le cinquième à la fin de la quatrième.

l. 1. — Les deux derniers mots sont une réminiscence de Virgile[1].

l. 2. — Ce Basilius est inconnu. — *Post vita(m)*.

l. 5. — *Clauserit* dépend d'un *ut* sous-entendu après le *sic* du vers 3.

— 219. Tipasa. — *C. I. L.*, VIII, 20908 = Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 1836.

Hic jacet egregia meritis et gratia morum
Nobilis et atavis clarissima femina magnis,
Heu! memoranda bonis, Astania dignissima caelo,
Concors, blanda, decens, regumen fidele suorum.
Haec bona familiis, mater pia, sedula conjux,
Hic corpus posuit, sedem dicavit in astris.

Épitaphe d'Astania; mosaïque de la *Basilique d'Alexandre*, entre le deuxième et le troisième pilier de gauche. Cadre de $2^{m},30$ sur $1^{m},10$; lettres hautes de $0^{m},16$. L'épitaphe, terminée par une palme, est disposée sur six lignes, dont chacune correspond à un pseudo-hexamètre.

l. 2-3. — Astania est inconnue. C'était probablement une femme de rang sénatorial (*clarissima femina*).

l. 5. — Peut-être faut-il restituer *famili[a]s mater*.

l. 6. — *In astris*, réminiscence de la poésie païenne.

— 220. Tipasa. — *C. I. L.*, VIII, 20910.

Débris d'une dédicace métrique, dans le dallage en mosaïque

1. Virgile, *Æn.*, VII, 210.

du baptistère voisin de la grande basilique à neuf nefs. Le sol du baptistère, tout autour des fonts, était décoré d'une riche mosaïque à motifs ornementaux ; dans l'angle nord-ouest, se lisait l'inscription, aujourd'hui très mutilée (lettres de 0m,15, en cubes bleus). Elle se rapportait certainement au baptistère lui-même, comme le prouvent les derniers mots conservés (l. 11-12). Elle comprenait au moins cinq hexamètres, et l'on y reconnaît encore plusieurs fins de vers : *iniquis* (l. 3) ; [*q*]*ue secutus* (l. 5) ; *sancta lavacra* (l. 11-12).

l. 1. — V
l. 2. — .....MVS
l. 3. — ...INIQVIS
l. 4. — ...EM FILI
l. 5. —]··*q*]VE SECVTVS
l. 6. — .....[illegible]
l. 7. — .....[illegible]V
l. 8. — .....IEN
l. 9. — Une palme, en cubes rouges.
l. 10. — ....AE EST
l. 11-12. — ..MPI..SVNT SANC | TA LAVAC[*ra*].

— 221. Tipasa. — *C. I. L.*, VIII, 20911 = Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 319.

Si quis ut vivat quaerit addiscere semper,
Hic lavetur aqua et videat caelest[*ia regna*].

Inscription sur mosaïque, dans le vestibule du baptistère voisin de la grande basilique. Cette inscription est entourée d'un cadre de feuillage, et de quatre colombes aux quatre angles.

Elle comprend deux hexamètres incorrects, en six lignes, où les mots sont séparés par des points. C'est une exhortation à demander le baptême.

— 222. Tipasa. — *C. I. L.*, VIII, 20912.

Débris d'une dédicace métrique, sur mosaïque, dans une dépendance du baptistère voisin de la grande basilique. Cadre de feuillage; inscription d'au moins cinq lignes, en lettres de 0m,11 (cubes bleus).

l. 1. — . . . . . *vides.*
l. 2. — . . . . *a sac(ra) pot[estas]*
l. 3. — . . *magnificat Domi[num]*
l. 4. — . . *sic aula Dei, sic*
l. 5. — . . *[gl]oriosus hom[o].*

Du même dallage en mosaïque, on a recueilli encore beaucoup de menus fragments, qui présentent seulement quelques lettres, et dont on ne peut rien tirer.

— 223. Tipasa. — *C. I. L.*, VIII, 20914 = Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 318.

Munera quae cernis, quo sancta altaria fulgent,

[His sumptusq(ue) l]aborq(ue) inest cura[q(ue) Pot]enti,
Creditum [sibi qui gau]det perficere munus.
Ma[rtyr] hic est Salsa, dulcior nectare semper,
Quae meruit caelo semper habitare beata,
Reciprocum sancto [stu]dens [mu]nus impertire Potentio
[In]teritumq(ue) ejus celorum regno pro[babi]t.

Dédicace sur mosaïque, dans la Basilique de Sainte-Salsa (nécropole orientale de Tipasa). L'inscription était au milieu de la nef, devant l'abside, dans un grand carré qu'on avait réservé derrière le cippe de Fabia Salsa[1]. Elle était disposée sur onze lignes, qui formaient sept hexamètres barbares. Elle rappelait des embellissements faits à l'autel (l. 1), près du tombeau de Salsa (l. 4), par un certain Potentius (l. 2 et 6). Ce personnage semble devoir être identifié avec le Potentius qui, vers l'année 446, fut chargé par le pape Léon le Grand d'une enquête disciplinaire en Maurétanie[2], et qui était probablement évêque de Tipasa.

l. 2. — Ce vers est, en grande partie, une réminiscence de la dédicace romaine de Saint-Pierre-aux-Liens[3], que nous avons déjà vu reproduite à Aïn-Ghorab (Voyez plus haut, n. 195).

l. 3. — Potentius devait être alors prêtre ou diacre de Tipasa; c'est en cette qualité qu'il dut être chargé par son évêque de diriger les travaux d'embellissement de l'église.

l. 4. — *Salsa dulcior nectare*, jeu de mots sur le nom de la sainte. — Salsa était la patronne de Tipasa. L'histoire de son martyre et de son culte dans cette ville nous est aujourd'hui connue, depuis la découverte de la *Passio sanctae Salsae*[4], et depuis les fouilles de M. Gsell[5].

1. *C. I. L.*, VIII, 20913.
2. Léon le Grand, *Epist.* 12, 1, 9; dans la *Patrol. lat.* de Migne, t. LIV, p. 646 et 653.
3. De Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 48 et 110.
4. *Passio sanctae Salsae*, publiée par les Bollandistes à la suite du *Catalogus Codicum hagiographicorum latinorum qui asservantur in Bibliotheca Nationali Parisiensi*, t. I (Bruxelles et Paris, 1889), p. 344-352.
5. Gsell, *Recherches arch. en Algérie*, Paris, 1893, p. 1-76; *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 323-333.

l. 6. — [*Stu*]*dens*, Bücheler; [*gau*]*dens*, Cagnat et De Rossi. — Voici le sens de ce vers : en récompense des embellissements faits à son sanctuaire, sainte Salsa protégera Potentius.

l. 7. — [*M*]*eritum*, Cagnat; [*Int*]*eritum*, De Rossi.

— 224. Tipasa. — *C. I. L.*, VIII, 9313; 20923 = Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 1749.

. . . . . [*me*] *moria*. . . . . .
. . . . . *nos sed*. . . . .
. . . . . *s reddas*. . . . .
. . . . . *manos s*. . . . .
. . . . . *o natum c*. . . . .
. . . . *na recepit pi*. . . .
. . . *vita fratres nec m*[*orte*]
[*rel*]*ictos speranti fa*. . . .
. . . *os comitata paren*[*tes*]
. . . *unt IIII K*(*alendas*) *Sep*(*tembres*) *PV*. . .
. . *Hic positus est*. . .
. . . . . *tius iu*. . . . . .

Épitaphe métrique sur mosaïque, trouvée dans les ruines de la Basilique de Sainte-Salsa, et aujourd'hui presque complètement détruite. Elle comprenait au moins douze lignes, et l'on y reconnaît plusieurs fins d'hexamètres. Les vers étaient suivis d'une formule funéraire (l. 10-11).

l. 1. — Sans doute [*Me*]*moria*, tombeau.

l. 2. — Peut-être *nosse d*[*ecebat*], fin de vers.

l. 5. — Peut-être [*d*]*onatum c*.....

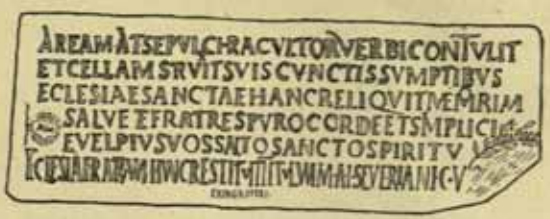
l. 6. — ... *na recepit*, fin d'un hexamètre.

l. 7-8. — *nec m*[*orte rel*]*ictos*, fin de vers.

l. 9. — ... *os comitata paren*[*tes*], fin d'un hexamètre.

l. 10. — Ce vers donnait probablement la date de la mort ou de la dédicace. Mais la lecture en est incertaine, comme pour les lignes suivantes.

— 225. Caesarea (Cherchel). — *C. I. L.*, VIII, 9585; 20958 (cf. p. 974) = Doublet, *Musée d'Alger*, p. 23 et 60; pl. II, 1 = Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 115.



Aream at sepulchra cultor Verbi contulit
Et cellam struxit suis cunctis sumptibus,
Ecclesiae sanctae hanc reliquit memoriam.
Salvete, fratres puro corde et simplici :
Evelpius vos saluto sancto Spiritu.

Eclesia fratruum hunc restituit titulum M(arci) A(ntoni) I(uliani) Severiani c(larissimi) v(iri).

Ex ing(enio) Asteri.

Dédicace métrique, trouvée à l'ouest de Cherchel, à environ cinq cents mètres du mur d'enceinte, sur la rive droite de l'Oued Rassoul, sur l'emplacement d'un cimetière antique qui paraît avoir été une *area* chrétienne. Tablette de marbre blanc, haute de 0m,26, large de 0m,72; au musée d'Alger. L'inscription, d'une gravure très soignée, compte sept lignes; lettres élégantes, de

0m,02, aux cinq premières lignes; caractères maigres et étriqués, inégaux, aux deux dernières lignes; plusieurs lettres liées. En bas, à droite, trois symboles : une colombe, une grappe de raisin, une coquille. A gauche, les lettres A—Ω, dans une couronne. Tous ces symboles sont dessinés en relief dans des creux, et ne dépassent pas le niveau de la pierre[1].

La dédicace se compose de trois parties : une série de cinq trimètres iambiques, d'ailleurs incorrects (l. 1-5); une longue ligne indiquant la restauration du *titulus* par l'Église locale (l. 6); enfin, le nom de l'auteur des vers (l. 7).

Cette inscription a été interprétée de façons assez différentes. Voici comment nous comprenons ce texte. Un certain Severianus avait donné à la communauté chrétienne de Caesarea un terrain qui devait servir de cimetière (l. 1 : *aream at sepulchra*); sur ce terrain, il avait fait bâtir une chapelle (l. 2 : *cellam*). Evelpius, probablement l'évêque (l. 5), prit possession du terrain et de la chapelle, au nom de son Église. A cette occasion, il fit graver sur la façade de la cella une inscription en vers, composée par Asterius (l. 7). Plus tard, le monument fut détruit ou mutilé, sans doute pendant une persécution. L'Église locale le fit rétablir; on copia fidèlement, dans son texte et dans sa forme matérielle, l'inscription primitive (l. 1-5), et l'on y ajouta une ligne qui mentionnait cette restauration (l. 6)[2].

La restauration ne peut guère être antérieure à la deuxième moitié du IVe siècle, à cause de la présence du symbole α—ω. Mais le monument primitif, où se lisaient seulement les cinq vers d'Asterius, était probablement bien plus ancien, et pouvait dater du IIIe siècle, ou, tout au moins, des premières années du IVe. C'est ce que paraît indiquer l'archaïsme des formules, et même

1. Aussi est-il impossible de les reproduire nettement en fac-similé.

2. Cf. notre *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. II, p. 125-129. — Une explication un peu différente a été proposée par M. Gsell (*Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 398-399). La divergence porte principalement sur le sens du mot *titulus* (l. 6).

la physionomie des caractères que le lapicide s'est efforcé de reproduire exactement.

l. 1. — *Aream.* C'était le terme propre, en Afrique, pour désigner les vieux cimetières chrétiens à ciel ouvert. — *At sepulchra = ad sepulchra.* — *Cultor Verbi = christianus.* Il s'agit du donateur, probablement Severianus.

l. 2. — *Cellam.* Les chrétiens d'Afrique appelaient ainsi les chapelles élevées dans leurs nécropoles sur les tombeaux des martyrs. — *Suis cunctis sumptibus = totam suis sumptibus.*

l. 3. — *Memoriam = cellam*, la chapelle.

l. 4. — Changement dans le tour : après avoir constaté le legs du donateur, Evelpius prend la parole pour saluer les fidèles.

l. 5. — Evelpius doit être l'évêque de Caesarea. En ces temps-là, l'évêque avait seul le droit d'administrer les sacrements ; seul, il pouvait saluer au nom du Saint-Esprit, *sancto Spiritu.*

l. 6. — Cette ligne a été ajoutée lors de la restauration du *titulus.* Mais que désigne, ici, le mot *titulus* ? Suivant une hypothèse ingénieuse, ce serait une expression juridique, l'indication de propriété mise sur la cella par ordre du propriétaire légal, et ainsi conçue : *M. A. I. Severiani C. V.*[1]. A notre avis, le *titulus* est simplement la dédicace primitive, les cinq vers d'Asterius (l. 1-5). — On a proposé d'identifier le sénateur Severianus, donateur de la cella, avec le martyr Severianus qui périt à Caesarea, probablement sous Dioclétien[2]. L'identification reste douteuse. En tout cas, l'on doit probablement rapporter au Severianus de l'*area* un sceau de bronze qui porte l'inscription *M. Antoni Severiani c(larissimi) v(iri)* ; nom et titre sont identiques[3].

l. 7. — Asterius est l'auteur des vers iambiques (l. 1-5). Ce personnage est d'ailleurs inconnu. Les noms d'*Aster, Asterius, Asteria,* étaient assez répandus chez les juifs et les chrétiens d'Afrique.

1. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 398.
2. *Martyr. Hieronym.*, X Kal. feb.
3. De Rossi, *Bull. crist.*, 1881, p. 120.

— 226. Tigava (Kherba). — *C. I. L.*, VIII, 10946; 21497 = Bücheler, *Carmina epigraphica*, n. 281.

Tu modo, Frumenti, domito virtute rebelli,
Respicis ac reparas dumis contecta lavacra.

Dédicace en six lignes, formant deux hexamètres, dans un panneau octogonal en mosaïque, qui provient soit d'un baptistère, soit de thermes[1], et qui est conservé aujourd'hui au Musée de Carthage. L'inscription paraît dater de la fin du IVe siècle; elle a été trouvée avec la suivante, qui présente un monogramme constantinien.

l. 1. — Frumentius est inconnu; c'était quelque officier romain. Deux personnages de ce nom, deux *negotiatores*, ont été martyrisés en 484 par les Vandales ariens[2]. — *Domito virtute rebelli*. Il s'agit peut-être de la révolte de Firmus.

l. 2. — *Lavacra*. Ce mot peut désigner également un baptistère ou des thermes. La première hypothèse est plus vraisemblable; car l'inscription suivante, découverte en même temps, se rapporte évidemment à un sanctuaire ou un cimetière chrétien. Pendant la révolte de Firmus, bien des églises catholiques de Numidie ou de Maurétanie ont été saccagées par les Donatistes.

— 227. Tigava (Kherba). — *C. I. L.*, VIII, 10947; 21498.

HIC PAX ⁂ ETERNA MORETVR

Hic pax (Christi) (a)eterna moretur.

Inscription en *quasi versus*, rythmée en fin d'hexamètre; trouvée avec l'inscription précédente, et transportée de même au musée de Carthage. Elle est gravée sur une grande pierre, qui paraît avoir été une architrave ou un linteau de porte, et qui devait être placée à l'entrée d'une église ou d'un cimetière. A en juger par le monogramme constantinien qui sépare les deux mots *pax* et *eterna*, elle doit dater du IVe siècle.

(*A suivre.*)

Paul Monceaux.

1. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 216.
2. Victor de Vita, III, 10, 41.

BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 20 AVRIL 1906

M. Chavannes explique un passage d'une encyclopédie chinoise, publiée vers 1609, où se trouve racontée l'histoire de la source miraculeuse qui jaillit dans l'endroit appelé plus tard la Mecque (Mo-K'ia) pour secourir le petit Ismaël (Sseu-ma-yen), fils du patriarche Abraham (P'ou-lo-heou). Cette tradition a pu être apportée en Chine par les pèlerins qui, dès le xve siècle p. C., ont visité les lieux saints de l'Arabie.

M. Paul Monceaux fait une communication sur les inscriptions chrétiennes d'Afrique relatives à des martyrs.

M. Cagnat, président, communique le résultat des recherches archéologiques faites au S. de l'Aurès par M. le général de Torcy, commandant la subdivision de Constantine, avec l'aide du commandant Guénin et des capitaines Daugan et Guéneau. Il insiste particulièrement sur la description de l'ancien fortin de *Bades*.

M. Chavannes annonce que le prix Stanislas Julien est décerné par la commission à MM. E. Raguet et T. Ono pour leur *Dictionnaire français-japonais*.

SÉANCE DU 27 AVRIL 1906

M. Perrot, secrétaire perpétuel, annonce que l'auteur du mémoire qui a obtenu récemment un encouragement de 500 francs sur le prix ordinaire (*Étude d'une période de l'histoire ancienne du Japon*), est le R. P. Léon Balet, missionnaire à Tokio. Son mémoire a pour titre : « Shotoku Taishi et son époque. »

M. Lair annonce que la commission du prix Auguste Prost a pris les décisions suivantes : deux tiers du prix sont accordés à MM. Stein et Léon Legrand pour l'ouvrage intitulé : *La Frontière d'Argonne* (843-1659); l'autre tiers du prix est attribué à M. Edmond Pionnier pour son *Essai sur l'histoire de la Révolution à Verdun* (1789-1795). En outre, une mention est accordée à M. G. Ducrocq pour la revue l'*Austrasie*, revue du pays messin et de Lorraine; une autre mention à M. Pierrot, pour son ouvrage sur *L'arrondissement de Montmédy sous la Révolution*.

M. Émile Picot annonce que la commission du prix de La Grange a décerné cette récompense à M. Joseph Bédier, pour sa publication du *Roman de Tristan*.

M. Collignon communique une note de M. Gustave Mendel sur des fouilles exécutées en 1905 à Aphrodisias par M. Paul Gaudin. C'est la seconde campagne d'une exploration commencée en 1904 et déjà très riche en résultats. Les fouilles de 1905 ont porté principalement sur l'emplacement des Thermes qui, avec le temple d'Aphrodite et le stade, constituent les ruines les plus impor-

tantes d'Aphrodisias. Elles ont fait connaître de nouveaux éléments décoratifs, provenant de la façade principale, donné des renseignements sur la disposition de la cour de l'Est, et mis au jour la dédicace, qui date du temps d'Hadrien la construction du portique oriental. Les travaux ont commencé en outre le dégagement de l'*aleiptérion* et livré un certain nombre de statues de l'époque romaine. Enfin des sondages ont été exécutés dans le temple d'Aphrodite par MM. Mendel et Replat, architecte de l'École française d'Athènes. — MM. Reinach, Haussoullier, Clermont-Ganneau, Cagnat et Perrot présentent quelques observations.

M. Clermont-Ganneau communique, de la part du R. P. Lagrange, de Jérusalem, correspondant de l'Académie, une inscription consistant en un fragment d'édit byzantin très important pour l'étude de la géographie de la Palestine.

M. Vidier communique quelques documents concernant divers ermitages fondés dans l'Orléanais au XIIe siècle par les familiers du roi et que les puissantes abbayes de Sainte-Euverte et de Saint-Benoît-sur-Loire parvinrent à confisquer. C'est un épisode de l'absorption des petites institutions par les grandes et un exemple des moyens par lesquels se constituèrent les vastes domaines fonciers que détruisit la Révolution.

SÉANCE DU 4 MAI 1906

M. B. Haussoullier communique une inscription grecque archaïque de Cumes, récemment publiée dans les *Notizie degli scavi*, et qu'il interprète autrement que l'éditeur, M. Sogliano. La pierre était placée dans une partie de la nécropole réservée à ceux qui s'étaient fait initier aux mystères de Dionysos.

M. Henri Omont lit une notice sur une ancienne édition gothique, sans date, des *Chroniques de Gargantua*, qui lui a été communiquée par M. Fécamp, bibliothécaire de l'Université de Montpellier. C'est l'unique exemplaire actuellement connu peut-être de la première édition parisienne de ces Chroniques imprimée, vers 1533, par Alain Lotrian et D. Janot.

M. Salomon Reinach montre que l'épisode des douze vautours aperçus par Romulus sur le Palatin a été interprété, dès l'époque de la République, comme limitant à douze siècles la durée de la puissance romaine. Cette prédiction s'est accomplie presque exactement au Ve siècle de notre ère, non sans avoir énervé la résistance des Romains au temps d'Alaric et d'Attila. Un historien, écrivant en 527, veut que l'Empire d'Occident ait disparu en 454, soit 1.200 ans après une des dates adoptées pour la fondation de Rome (748). M. Reinach croit trouver, dans un passage de la *Germanie* de Tacite, une allusion à la même prophétie et aux craintes qu'elle inspirait. Elle avait peut-être pénétré aussi dans le recueil des vers sibyllins, ce qui expliquerait la destruction de ces documents par Stilicon entre 404 et 408. — MM. Havet, Boissier, Bouché-Leclercq et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

L'Académie procède à l'élection d'une commission pour la publication des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique. Sont élus MM. Babelon, Héron de Villefosse, Saglio et Pottier.

M. de Mély présente une tête en marbre de Paros qui est une des plus belles répliques du Cupidon de Lysippe. Cette tête appartient à M. de Bioncourt, gendre de la comtesse d'Harcourt, qui la découvrit dans les fouilles faites avec le baron des Michels, pendant qu'elle était ambassadrice à Rome en 1870-1871.

M. Adrien Blanchet fait une communication sur les villes romaines de la Gaule aux Ier et IVe siècles de notre ère.

SÉANCE DU 11 MAI 1906

M. Collignon donne lecture d'une lettre de M. Mendel, relative à une inscription contenue dans son récent rapport sur les fouilles de M. Paul Gaudin à Aphrodisias.

M. Michel Bréal fait une communication sur l'origine et le sens du mot ἥρως. Après avoir fait remarquer que ce mot a une désinence assez rare et qui se trouve dans plusieurs mots indiquant des relations de famille (πάτρως, oncle paternel; γάλως, belle-sœur), M. Bréal le rapproche de ἠριγένεια, « celle qui naît le matin », c.-à-d. l'aurore, et de ἠριθαλής, « qui fleurit au printemps ». On remonte ainsi à un troisième sens du mot ἔαρ, printemps, matin et par extension, matin des premiers temps. La seule difficulté qui s'opposerait à cette étymologie est l'esprit rude du mot ἥρως, mais il est certain qu'il a été ajouté plus tard, ainsi que l'attestent ἥριον (tombeau), ἠριέργης (fabricant de tombeaux), ἠριαῖος (mort). De sorte que le sens de ἥρως serait « homme des anciens temps », « ancêtre ». C'est le sens que présente ce mot dans beaucoup d'inscriptions funéraires. — MM. Henri Weil et S. Reinach présentent quelques observations.

M. Pottier lit un fragment de son Catalogue des vases du Louvre (en préparation), où il étudie l'influence du théâtre sur la céramique grecque au Ve siècle. Il montre que cette influence dans les vases antérieurs aux guerres médiques se manifeste déjà par une composition plus serrée, qui devient une véritable trilogie, et par des attitudes plus pathétiques. Elle se précise surtout dans l'époque qui suit les guerres médiques et introduit des changements importants dans la disposition des personnages, dans leurs costumes. On peut même se figurer assez exactement le costume tragique du Ve siècle d'après certains vases et voir combien il est différent de l'ajustement scénique que l'on connaît surtout par l'art hellénistique.

M. Eugène Lefèvre-Pontalis fait une communication sur les châteaux de Loarre, de Medina del Campo et de Coca en Espagne. Le premier, situé entre Huesca et Jaca, n'est pas une œuvre homogène du dernier quart du XIe siècle, comme on l'a prétendu. M. Lefèvre-Pontalis distingue plusieurs campagnes du XIIe siècle qui marquent les étapes de la construction du château et de son enceinte. Il étudie ensuite le château de Medina del Campo dont il a relevé le plan et montre comment l'architecte qui a remanié cette forteresse au XVIe siècle a su l'adapter à l'usage de l'artillerie au moyen d'un chemin de ronde couvert analogue à celui du bastion de Schaffouse. Le château de Medina doit être considéré comme le prototype de celui de Coca, près de Ségovie, qui présente le

même plan et un donjon d'angle du même type. On y retrouve un chemin de ronde identique, mais les créneaux offrent un caractère décoratif très original.

SÉANCE DU 18 MAI 1906

M. Salomon Reinach annonce, d'après une lettre de M. le commandant Espérandieu, que les fouilles, reprises le 14 à Alésia, ont donné d'excellents résultats. On a trouvé une cave contenant 60 kilogrammes d'outils en fer, des monnaies, une statuette en bronze de Mercure et surtout un grand peson en bronze représentant un buste de Silène, qui est un morceau de premier ordre. M. Reinach fait observer que ces découvertes sont très encourageantes, car elles prouvent que l'Alésia gallo-romaine a été détruite subitement et que le sous-sol est resté intact. Dès qu'il a eu connaissance de ces résultats, M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie, a donné mille francs à la Société de Semur pour la continuation des fouilles.

M. S. Reinach annonce ensuite que MM. Grenfell et Hunt ont découvert à Oxyrhynchus, en Égypte, des papyrus d'une grande importance, entre autres 135 vers de *péans* de Pindare, 100 vers d'une tragédie perdue d'Euripide, *Hypsipyle*, 70 vers des méliambes de Cercidas, un fragment considérable d'une histoire de la Grèce du IVe siècle. La trouvaille la plus surprenante est peut-être celle d'un Évangile complètement inconnu. Jésus et ses disciples se rendent au temple de Jérusalem; ils y rencontrent un Pharisien qui leur reproche de n'avoir pas accompli certaines cérémonies pour se purifier; alors Jésus prend la parole et, dans un discours éloquent, fait contraster la pureté du cœur avec la pureté rituelle. Tout ce récit est absolument nouveau.

M. Jules Lair communique les décisions de la commission du prix Bordin. Ce prix est partagé de la manière suivante : 2.000 francs à M. Jules Gay, pour son livre sur *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin depuis l'avènement de Basile Ier jusqu'à la prise de Bari par les Normands* (867-1071); — 600 fr. à MM. Samaran et G. Mollat pour leur travail sur *La fiscalité pontificale en France au XIVe siècle*; — 400 fr. à M. Pierre Champion, pour son livre sur *Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne*.

M. l'abbé Thédenat communique les décisions de la commission des Antiquités de la France : 1re médaille, M. Léon Mirot, pour ses deux volumes intitulés : *Isabelle de France, reine d'Angleterre, comtesse d'Angoulême*, et *Les insurrections urbaines au début du règne de Charles VI*; — 2e médaille, M. Ph. Lauer, *Les Annales de Flodoard*; — 3e médaille, M. Serbat, *Les Assemblées du clergé de France de 1561 à 1615*; — 4e médaille, M. Henry d'Allemagne, *Les cartes à jouer du XIVe au XXe siècle*. — 1re mention, G. Dottin, *Manuel pour l'étude de l'antiquité celtique*; — 2e mention, l'abbé C. Allibert, *Histoire de Seyne*; — 3e mention, L. Bégule, *Les incrustations décoratives des cathédrales de Lyon et de Vienne*; — 4e mention, l'abbé J. M. Abgrall, *Architecture bretonne* (diocèse de Quimper) et *Livre d'or des églises de Bretagne*; — 5e mention, Émile Bonnet, *Antiquités et monuments du département de l'Hérault*; — 6e mention, Henri Moris, *Cartulaire de l'abbaye de Lérins*; — 7e mention, J.-C. Demarteau, *L'Ardenne belgo-romaine*.

M. Charles Joret présente, de la part de M. Vasseur, professeur à la Faculté des sciences de Marseille, les photographies de nombreux objets découverts dans les fouilles que le savant géologue a pratiquées dans l'arrondissement d'Aix. En 1903, M. Vasseur avait déjà fait les plus curieuses trouvailles; pendant ces deux dernières années, il a exploré un hameau détruit probablement au second siècle a. C. et resté depuis lors ignoré. M. Vasseur a recueilli avec soin les objets brisés et enfouis sous les décombres et les a presque tous reconstitués; les plus petits remplissent aujourd'hui deux vitrines du Musée de Longchamp. D'après M. Vasseur, ces poteries ont une double origine; les unes, plus finies, mieux cuites, sont grecques ou marseillaises; les autres, plus grossières, mal cuites, sont indigènes. A côté d'elles, M. Vasseur a trouvé quelques objets en bronze, des fragments de bracelet, des serpettes, une hache à deux tranchants, etc. M. Joret insiste sur l'intérêt de ces découvertes. — M. S. Reinach présente quelques observations.

M. Émile Chatelain communique divers fragments d'imprimés du XVIe siècle trouvés dans quelques reliures de la Bibliothèque de l'Université : 58 feuillets d'un Bréviaire de Rodez, totalement inconnu, imprimé probablement à Lyon avant 1525; — quelques pages mutilées de la *Melusine* de Jean d'Arras, texte différent de l'édition Brunet; — une *Pronostication* de Gaspard Laet, « médecin et astrologue de la puissante Université de Louvain », pour 1516; — 5 feuillets d'une édition du Pseudo-Bérose donnée par Jean Gourmont, vers 1510; — 8 pages d'épreuves du traité de Raoul de Montfiquet sur le mariage (vers 1520); — un cahier du *Jouvencel* de Jean de Bueil, imprimé probablement par Philippe Lenoir en 1523 ou 1533.

M. Antoine Thomas donne lecture d'un mémoire de M. Alfred Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, intitulé : *Le sac de la cité de Limoges et son relèvement*. En comparant les différents récits de la prise de Limoges-cité par le prince de Galles (19 sept. 1370), M. Leroux ramène cet événement à ses justes proportions; puis il montre le long effort que durent faire les habitants pour relever peu à peu leur ville de ses ruines : le palais épiscopal ne fut reconstruit qu'en 1534-1537 et les murailles de la cité réédifiées qu'en 1545-1552. Il fallut donc près de deux siècles pour effacer toute trace matérielle des terribles conséquences de la colère du Prince Noir.

SEANCE DU 25 MAI 1906.

M. Clermont-Ganneau entretient l'Académie d'un rapport qu'il a reçu du R. P. Lagrange, correspondant de l'Académie à Jérusalem, sur une exploration archéologique et géographique entreprise au mois de mars dernier par une caravane de l'École des Dominicains sous la direction des PP. Janssen et Savignac. L'expédition a traversé une région presque inconnue jusqu'ici et d'un accès très difficile, celle qui correspond au pays des anciens Édomites. A ce rapport est joint un levé détaillé de l'itinéraire suivi. L'expédition a, en outre, profité de son séjour à Pétra pour y vérifier le texte de l'inscription nabatéenne du *Corpus Inscr. Semit.*, II, 393 bis. La vérification a pleinement confirmé la restitution

conjecturale des éditeurs pour la dernière ligne ; il faut bien lire « devant (le dieu) Dusarès ».

M. Salomon Reinach rappelle que Totila, roi des Goths, dans l'intervalle entre les deux conquêtes de l'Italie par les Byzantins, réagit contre la politique d'assimilation suivie par Théodoric et ses successeurs. Il eut même l'idée d'abolir en Italie la langue latine et d'y faire enseigner celle des Goths par des professeurs de cette nation. On ne trouve l'indication de ce fait dans aucun des auteurs grecs ou latins actuellement connus ; mais M. Reinach montre que le cardinal Jean de Médicis, plus tard Léon X, en recueillit un témoignage dans un manuscrit grec aujourd'hui perdu et le cita devant un humaniste, Petrus Alcyonius, qui l'a livré à la publicité. Seulement, le futur pape attribuait le projet en question à Attila, qui ne pouvait, étant Hun de nation, songer à répandre la langue gothique et qui, d'ailleurs, ne fut jamais maître de l'Italie. La correction *Totila* pour *Attila* est tout indiquée. C'est là, de beaucoup, le plus ancien texte connu sur l'enseignement officiel d'une langue germanique et le premier exemple d'une tentative des Barbares pour combattre la suprématie du latin.

M. Chavannes expose le résultat des recherches auxquelles il s'est livré avec M. Sylvain Lévi au sujet de trois fragments de manuscrit chinois qui proviennent du Turkestan oriental, et qui sont en la possession de M. Rudolf Hœrnle, à Oxford. Ces débris appartenaient à la version chinoise de l'ouvrage bouddhique intitulé « Prajnâpâramitâ ». Cette copie a dû être exécutée entre le VIIe et le Xe le siècle p. C.

M. Émile Chatelain annonce que la commission du prix Delalande-Guérineau a décerné ce prix à M. Edmond Courbaud, maître des conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, pour son édition du premier livre *De oratore* de Cicéron.

M. Henri Omont annonce que la commission du prix Brunet a partagé ce prix de la manière suivante : 2.000 fr. à M. Lachèvre, pour sa *Bibliographie de recueils collectifs de poésies* publiés de 1597 à 1700 (4 vol. in-4°) ; 500 fr. à M. A. de La Bouralière pour son étude sur *l'Imprimerie et la librairie à Poitiers aux XVIe et XVIIIe siècles* ; 500 fr. à M. Pierre-Paul Plan, pour sa *Bibliographie rabelaisienne*.

M. Chavannes annonce que la commission du prix Saintour a partagé ce prix de la manière suivante : 1.500 fr. au R. P. Lagrange, pour ses *Études sur les religions sémitiques* ; 500 fr. à M. Victor Chauvin, pour les fasc. 7, 8 et 9 de sa *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes* ; 500 fr. à M. Moïse Schwab, pour son *Rapport sur les inscriptions hébraïques de la France* ; 500 fr. à M. l'abbé Labourt, pour son volume intitulé : *Le christianisme dans l'Empire Perse*.

M. Émile Chatelain continue la lecture de sa notice sur des fragments de livres imprimés des XVe et XVIe siècles retrouvés par lui dans des reliures de la Bibliothèque de l'Université.

L'Académie procède au vote sur l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. Ernest Petit de Vausse, pour son *Histoire des ducs*

de Bourgogne de la race capétienne, en neuf volumes ; le second prix est continué à M. Alfred Richard pour son *Histoire des comtes de Poitou*.

SÉANCE DU 1er JUIN 1906.

M. Cagnat, président, donne lecture d'une lettre de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités et arts de Tunisie, relative aux fouilles de M. le capitaine Benet à Bulla Regia. M. Benet poursuit le dégagement d'un monument tout voisin de l'endroit où, en 1902, M. Lafon a exhumé une tête colossale de l'empereur Vespasien et une base honorifique à Plautien. Ce monument se compose d'une *area* dallée qu'entourait sur trois côtés un portique soutenu par des colonnes et pavé de mosaïque à gros cubes. Les bases découvertes sont au nombre de cinq. Sur la seconde, qui paraît dater du IVe siècle, apparaît pour la première fois dans l'épigraphie le nom de Bulla Regia. La troisième montre qu'Antonius Marcellinus, consul en 341, avait été proconsul d'Afrique avant d'arriver au consulat. En avant de la cinquième base, on a trouvé une statue brisée, mais presque entièrement conservée, représentant une femme âgée, et qui est sûrement un portrait. M. Benet a en outre découvert une autre statue de femme, peut-être une Cérès ; deux statues d'homme, de type municipal ; une petite statue malheureusement acéphale, portant sur la poitrine une égide et la tête de la Gorgone ; enfin, deux autres statues, l'une de Jupiter, portant encore quelques traces de peinture, et l'autre de Minerve ailée. — On peut dès maintenant affirmer qu'il s'agit d'un monument public et qui, presque certainement, s'ouvrait sur le Forum. Les statues ont été transportées au camp de Souk-el-Arba et doivent sous peu être expédiée au musée du Bardo.

M. Ph. Lauer communique les photographies des reliquaires composant le trésor de la chapelle pontificale du *Sancta Sanctorum* au Latran, à Rome. Ces objets, mentionnés seulement deux fois jusqu'à présent, n'avaient été ni vus ni décrits depuis le moyen âge. Plusieurs d'entre eux remontent aux IVe, Ve, IXe et Xe siècles.

M. Paul Monceaux expose les principaux résultats de ses recherches sur la littérature donatiste. Il étudie spécialement une série d'ouvrages qu'il a reconstitués plus ou moins complètement : les ouvrages de Petilianus, évêque donatiste de Constantine au temps de saint Augustin. M. Monceaux signale, en terminant, l'intérêt que présentent ces ouvrages : intérêt historique pour l'étude du donatisme ; intérêt psychologique et littéraire, pour la connaissance de la personnalité de Petilianus et pour l'intelligence des polémiques d'Augustin.

SÉANCE DU 8 JUIN 1906.

M. P. Jouguet, maître de conférences à l'Université de Lille, communique une note sur la date de la fin de la guerre entre Constantin et Licinius. Un papyrus du Fayoum permet d'établir, semble-t-il, qu'il faut placer cet événement non pas en 323, mais en 324, comme l'avait déjà pensé M. Otto Seeck.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur deux petits fragments de

vases en albâtre recueillis par M. de Morgan au cours de sa dernière campagne de fouilles à Suse et portant, gravés sur la lèvre du goulot, une suite de caractères d'apparence sémitique. M. Clermont-Ganneau a reconnu là de très anciennes inscriptions hébraïques, écrites dans le même alphabet phénicien que celui de l'inscription de l'aqueduc d'Ezéchias à Jérusalem et des cachets israélites archaïques antérieurs à l'exil. La langue est de l'hébreu pur, et les épigraphes indiquent la jauge respective des deux vases. Ces deux *alabastra*, qui paraissent dater d'une époque antérieure à la captivité, étaient probablement destinés à contenir des parfums précieux dont il importait d'évaluer exactement la quantité. — MM. Bouché-Leclercq, Pottier et Babelon présentent quelques observations.

M. Pottier donne lecture d'un mémoire où M. Georges Radet, correspondant de l'Académie, étudie le type de l'Artémis persique d'après une plaque de terre cuite trouvée à Sardes et récemment acquise par le Musée du Louvre. M. Radet montre que l'origine du type est bien orientale, mais qu'au nom impropre d'Artémis persique il conviendrait de substituer celui de la déesse lydienne Kybébé.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

SÉANCE DU 13 JUIN

M. Arnauldet fait une nouvelle communication sur les tapisseries du château de Blois qui proviennent de Naples et de Milan.

M. de Mély présente une balance romaine trouvée en 1866 à Lisieux.

M. Marquet de Vasselot présente la photographie d'une vasque en bronze italienne de la collection Martin Leroy signée NICOLAVS FABIANI et datée de 1491.

M. Sellier informe la Société de la découverte d'une stèle romaine à trois personnages à la base du mur d'enceinte de la cité sur le chantier du Métropolitain.

M. Monceaux signale la découverte d'une marque de carrière sur un bloc au bord du lac de Tunis. Il pense qu'il provient de l'officine *genii Martis*, à Chemtou, exploitée vers l'an 183.

SÉANCE DU 4 JUILLET 1906

M. le commandant Espérandieu est nommé membre résidant.

M. Vernet présente des agrandissements des photographies de stèles et de débris antiques découverts dans les fouilles de la Cité.

M. Durand-Gréville fait une communication sur l'œuvre du Maître de la mise au tombeau du musée de Liverpool en comparant à ce tableau la Pieta de la collection Martin Leroy. Il ajoute quelques remarques nouvelles sur l'œuvre d'Hubert Van Eyck, et attribue à Raphael un tableau de la National Galery qui représente le Baptême du Christ.

M. le Dr Capitan offre à la Société un compte-rendu de l'exploration souterraine qui a abouti à l'identification des restes de l'amiral Paul Jones.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

L'identification de l'Alésia de César.

Au moment où les fouilles d'Alise allaient reprendre, j'eus l'idée de rédiger pour cette *Revue* un travail d'ensemble intitulé : *Histoire de la querelle d'Alésia*. J'y renonçai, parce qu'il n'y a plus rien d'utile à dire après l'excellent mémoire de Rossignol et parce qu'il est humiliant de rééditer, même à titre documentaire, les inepties que débitaient, vers 1855, les défenseurs d'Alaise en Franche-Comté. En voici pourtant une, extraite du mémoire de Delacroix. Il existe à Alaise un lieu appelé *Le Conat*. Parbleu ! s'écriait Delacroix, le Conat, c'est *Conatus*, c'est le point où s'est porté le « grand effort » des légions de César !

Ces extravagances provoquèrent une brochure aujourd'hui fort rare, que m'a prêtée le commandant Espérandieu : « *Le champ de bataille de Marengo retrouvé, lettre à M. Thiers par C. R. Saint-Thomas, lauréat de l'Institut*, Paris, Rochette, 1860. » « Saint-Thomas », c'était le bon Rossignol. Voici un spécimen : « Marengo n'est pas en Italie. Grâce au levier tout-puissant que vient de mettre en nos mains l'école des lieux-dits, fondée récemment à Besançon, je viens de découvrir que ce champ de bataille est en Franche-Comté, près d'Alaize-les-Salins... Où Bonaparte fit-il sonner la charge ? A *Cléron* près d'Alaize, disent les paysans. Où l'intrépide Desaix fut-il frappé à mort ? Près de *Scey*, incontestablement. Les Autrichiens commencèrent à avoir peur au *Petit-Tremblay* ; un kilomètre plus loin, au *Grand-Tremblay*, toute la masse fut ébranlée. » Il y en a comme cela pendant douze pages ; *castigat ridendo*.

En 1861, Maissiat, dans son livre *César en Gaule*, identifia l'Alésia des *Commentaires* à Izernore dans le Bugey. Cette hypothèse absolument gratuite était tombée dans un juste oubli ; mais voici que M. Alexandre Bérard, sous-secrétaire d'État, a cru devoir la ressusciter (*Nouvelle Revue*, 1er juillet 1906, p. 3-12). Il nous apprend que, « après les fouilles d'Izernore disparurent médailles et documents qui pouvaient ébranler la confiance en la certitude officielle qui faisait d'Alise la fille d'Alésia » (p. 3). Je comprends mal ce que cela signifie. Plus loin, p. 4, M. Bérard écrit : « En ce sol, en le creusant, on trouva, il y a quelques années, des médailles d'or au nom de Vercingétorix ». Les pièces de ce genre sont très rares ; on les connaît ; où sont celles dont parle M. Bérard ? Les a-t-on fait « disparaître », « par l'arbitraire impérial et la courtisanerie » (p. 3) ? Mais il y a plus : « Un champ situé à la pointe extrême du plateau (d'Izernore) porte encore le nom d'*Alésia* » (p. 11). M. Bérard ne dit pas dans quel ancien document ce nom a été constaté ; le

seul fait qu'il soit identique au nom d'il y a 2.000 ans démontre l'erreur ou la fraude. Les noms de lieux changent; tout change; on devrait enseigner cela dès l'école primaire.

Puisque je viens de parler d'Alésia, croirait-on qu'il a paru à Lyon, en 1904, une brochure de M. Amédée Beretta où l'inscription celtique d'Alésia, *Martialis Dannotali*, etc., est ainsi traduite : *Martialis damno tali ferus victore Cesare vete sustinete, lic non et hic, gode tibi dux, nuntio. Victore Cesare vete in Alisia.* La même inscription a exercé la sagacité de M. F. A. de la Rochefoucauld dans la *Nouvelle Revue* de 1903, p. 360; les deux premiers mots, *Martialis Dannotali*, y sont interprétés ainsi : « Tel que quelque mer tempétueuse est Martial ici à Alise, seigneur alors âgé de 82 ans qui ont pesé sur lui. » Le reste à l'avenant, et pire. L'auteur paraît absolument convaincu qu'il possède la clef de la « subtile épigraphie druidique ».

S. R.

A propos des huttes d'Alésia.

En 1874, en explorant les bords de l'oued Bourghal, auprès de Khenchela (province de Constantine), le Dr A. Vercoutre a découvert de petits tertres artificiels, véritables *kjökkenmœddings* formés de débris de silex taillés mêlés à d'innombrables coquilles terrestres (*helix*) dont le contenu avait servi d'aliment aux tribus qui avaient taillé les silex. Avec ces débris se trouvaient des fragments d'argile cuite, épais, lisses d'un côté, et présentant, de l'autre, l'empreinte de branchages finement tressés; cette argile avait servi, à une époque préhistorique, à construire des huttes analogues à celles récemment signalées à Alise par le commandant Espérandieu.

M. Vercoutre a donné au Musée de Tunis, en 1901[1], sa collection de silex taillés provenant d'Algérie et aussi un échantillon de ces revêtements d'argile, qu'il serait intéressant de comparer à ceux qui ont été trouvés à Alise.

X.

Un Catalogue romain d'œuvres d'art.

M. J. Nicole a publié, avec un facsimilé et de très ingénieux commentaires, le papyrus latin VII de Genève, fragment d' « un catalogue d'œuvres d'art conservées à Rome à l'époque impériale ». (Genève-Bâle, Georg, 1906.) L'écriture est une cursive du IIe siècle après J.-C. Malgré l'extrême mutilation du texte, on peut en tirer quelques renseignements bons à retenir : 1° à la l. 6, Nicole restitue *Herculem G[lyconi]s*; si cette restitution est bonne, l'Hercule Farnèse était à Rome au IIe siècle; on sait qu'il a été retrouvé en 1540 dans les Thermes de Caracalla; 2° à la l. 17, les mots *Saturnum Naucl[eri]* semblent prou-

1. Voir *Bulletin Archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, extrait des Procès-verbaux, janvier 1902, p. VIII. L'échantillon d'argile y est mentionné par M. Gauckler sous le nom de « fragment de poterie ».

ver que, dans Pline (XXXIV, 80), il faut lire *Nauclerus* pour *Naucerus*; 3° mention de plusieurs œuvres égyptisantes, un Sérapis, une Isis, un Anubis, peut-être encore d'un bas-relief représentant Typhon et ses acolytes qui déchirent le corps d'Osiris; 4° à la l. 21, *Fersefonen* est une forme singulière, sans doute copiée sur l'inscription d'une base de statue; 5° à la l. 25, il est question d'une statue de Castor autrefois à Tium en Bithynie; 6° mention d'une Liberté en ivoire (?) de Daiphron; 7° statue envoyée de Gordium; 8° très petit fragment restitué par M. Nicole avec une merveilleuse sagacité; l'éditeur y retrouve l'histoire d'Apelles et de Protogène (Pline, XXXV, 81-83); il semble en résulter que le catalogue décrivait aussi des peintures. — A cause de la mention de l'Hercule de Glycon, il est possible que le catalogue en question fût la description des œuvres d'art contenues dans les Thermes de Caracalla. C'est un document jusqu'à présent unique dans le *Corpus papyrorum*.

S. R.

Etablissements de salaisons.

M. A. Mesquita de Figueiredo a publié, dans le *Bulletin Hispanique* (avril-juin 1906), une note intéressante sur les ruines d'antiques établissements de salaisons (province de l'Algarve, Portugal). Ces ruines avaient été signalées en 1878 par Estacio da Veiga, mais la mort de ce savant ne lui avait pas permis d'entrer à ce sujet dans aucun détail. De nos jours encore, la pêche du thon et de la clupe est une industrie considérable des côtes portugaises. Jusqu'à présent, on n'a pas signalé sur le littoral français de la Méditerranée d'établissements analogues à ceux de l'Algarve, dont le caractère essentiel sont de grands bassins; Estacio en a découvert qui étaient encore tout pleins de débris de poissons. L'article de M. Mesquita est accompagné de plans et de croquis; à la fin, l'auteur publie des fragments, conservés au Musée ethnologique portugais, de fines mosaïques polychromes en marbre représentant des poissons.

S. R.

La collection de Lord Wemyss.

J'ai visité à Londres (23, S. James Place) la collection urbaine de Lord Wemyss, dont les plus beaux trésors, y compris l'aigle de Walpole (*Mon. Piot*, t. III, p. 39), sont dans son château d'Ecosse à Gosford House. 1° Belle tête de Dionysos ou d'Ariane, en marbre, de gr. naturelle, exposée au Burlington Club. 2° Bon exemplaire en marbre, de gr. naturelle, de la tête de la Vénus du Capitole, acquis en 1905 chez Christy. 3° Statue en marbre de Psyché (?), gr. naturelle, avec ailes restaurées, une flèche moderne dans la main droite, le bras gauche moderne; excellent morceau, pieds admirables. 4° Deux statuettes en marbre provenant de Grèce, un torse d'Artémis courant et une Aphrodite drapée. 5° Bas-relief archaïsant, analogue à celui de Wilton House, représentant les quatre grands dieux (antique?). 6° Modèle en bronze, d'environ 0m,60 de haut, du Gladiateur Borghèse, avec nombreux défauts de fonte et trous; la

tête d'un très beau caractère; M. Rodin, m'affirma Lord Wemyss, croit ce bronze antique.

Parmi les belles choses de la Renaissance, je citerai la Sainte Cécile attribuée à Donatello, dont les moulages sont très répandus, un Dosso, deux petits Andrea del Sarto, un Previtali, un admirable profil de femme attribué au sculpteur de la façade de la Certosa de Pavie. A une époque plus récente appartient une des perles de la collection, un merveilleux groupe de deux Bacchantes par Clodion.

S. R.

L'Octateuque du Sérail.

Quelques sociétés scientifiques, ainsi que des particuliers, se sont adressés à l'*Institut Archéologique Russe* à Constantinople pour savoir quand seraient publiées les recherches de cet Institut sur l'*Octateuque* de la Bibliothèque du Sérail.

En réponse à ces questions, l'Institut tient à faire savoir que l'Album en préparation, contenant 300 reproductions d'après les miniatures du manuscrit du Sérail complétées par un choix de miniatures des manuscrits de Smyrne, du Mont-Athos et du Vatican, paraîtra avant la fin de l'année. Quant au texte, qui contient une dissertation sur les manuscrits illustrés de l'Octateuque en général et, en particulier, sur celui de Sérail, il sera publié vers la fin du mois de novembre 1906.

O.

Marbres grecs à Tours.

J'ai vu récemment, sur l'escalier du Musée de Tours, un fragment (grandeur naturelle) d'une excellente statue de Méléagre (la jambe droite et le tronc d'arbre, avec la dépouille du sanglier). L'étiquette m'apprend que ce beau morceau de sculpture hellénistique a été découvert à Lesbos et donné par M. Mégissier.

Au même Musée, j'ai noté un buste de Démosthène, transformé en empereur romain par une restauration qu'il serait facile d'enlever.

L'état du Musée est affligeant. Des chefs-d'œuvre comme les deux Mantegna et les Boucher voisinent avec des croûtes et de mauvaises copies. J'ai constaté le même état de choses à Poitiers, à Angers et même dans le beau Musée de Nantes. Il faut que nos collections provinciales adoptent le système du « Salon Carré », réunissent leurs chefs-d'œuvre dans une ou deux salles et exposent ou cachent le reste, suivant l'espace disponible, à titre de documents.

S. R.

L'arrivée de la statue de Bryaxis à Alexandrie.

Ptolémée IV fut un adorateur zélé de Sérapis. Sur de rares monnaies d'argent et de bronze, qui lui ont été attribuées avec raison par M. Svoronos,

figurent les bustes conjugués de Sérapis et d'Isis. Ces monnaies semblent commémorer un événement religieux tel que l'arrivée de la statue de Sérapis. Quatre siècles plus tard, Alexandrie frappa des monnaies rappelant le même événement ; les plus anciennes que nous connaissions sont de la onzième et de la douzième année de Trajan (107 et 108), puis viennent celles d'Hadrien, an 19 (134-135) d'Antonin le Pieux, ans 2 et 21 (138-139, 157-158), enfin de Marc Aurèle, an 8 (167-168). Au revers de ces pièces figure la statue de Sérapis sur une galère. Comme elles ont été frappées en 108, 138, 158, 168, il est permis de supposer qu'Alexandrie célébrait alors, tous les dix ans, l'arrivée de la célèbre statue.

Ptolémée IV a régné de 222 à 204 av. J.-C. L'année 213 av. J.-C. peut être le point de départ d'une série d'anniversaires décennaux qui tombent, après notre ère, en 108, 138, etc. C'est donc en 214-213 que la célèbre statue de Bryaxis aurait été transportée à Alexandrie.

G. Dattari[1].

La collection Loydreau.

La Société Éduenne vient d'hériter de l'importante collection néolithique du Dr Loydreau, décédé à Neuilly-lès-Arnay (Côte-d'Or), dans sa 86e année, au mois de décembre 1905.

On sait que cette collection avait été formée par les trouvailles du camp de Chassey (Saône-et-Loire), exploré par le Dr Loydreau. Elle est déjà installée et classée dans une salle spéciale du musée de la Société Éduenne, à Autun, hôtel Robin.

Nous nous proposons, avec l'aide et sous le patronage de la Société Éduenne, de publier sur cette riche station la monographie illustrée, en vue de laquelle le Dr Loydreau avait préparé une nombreuse série de clichés photographiques.

Joseph Déchelette,
Vice Président de la Société Éduenne.

Les Musées nationaux en 1905.

Le président du Conseil des Musées nationaux, M. Bonnat, vient d'adresser au ministre de l'Instruction publique son rapport annuel sur les opérations de la caisse des Musées nationaux pendant l'année 1905.

Le budget des recettes dont elle pouvait disposer s'élevait à 471.831 fr. 50. Sur cette somme il a été dépensé 447.159 fr. 90. Les acquisitions figurent dans ce total pour les sommes suivantes :

Département des peintures et des dessins.

Un lot de dessins de Raffet	5.516 75
Une Vierge de l'école espagnole du XVe siècle	3.700 »
Un tableau de l'école espagnole attribué à Dalmau	83.187 50
Un tableau du Maître de Moulins (2e annuité)	62.500 »

1. Résumé d'un mémoire manuscrit présenté par l'auteur à l'*Antiquarian and numismatic Society of Montreal* (Canada).

Département des objets d'art du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes.

Un pot italien, commencement du XVe siècle	2.250	»
Un carré de verrière (France XIIIe siècle)	2.000	»
Trois jarres et fragments en céramique hispano-moresque	3.300	»
Deux objets d'art musulman	1.500	»
Un vase de Montelupo	8.000	»
Un petit bronze italien	5.000	»
Un ivoire carolingien	13.500	»

Département de la sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes.

Une Vierge en pierre, commencement du XVe siècle)	4.500	»
« La Vierge et l'Enfant », sculpture	12.000	»
Trois statues et une statuette (écoles française et allemande du XIVe siècle)	30.000	»
Un bas-relief du XIIIe siècle, représentant saint Matthieu.	10.000	»
Un buste en plâtre de Marie-Ange Houdon, par Houdon.	1.500	»
Bustes de Sabine et de Claudine, femme et fille de Houdon, par Houdon	50.000	»

Département des antiquités égyptiennes.

Un bijou en électrum (1re annuité)	3.375	»
Un lot d'objets égyptiens	8.000	»
Un lot d'objets égyptiens	20.000	»
Le buste d'Aménophis IV	15.000	»
Une statuette en prime d'émeraude	16.500	»
Deux colonnes en calcaire	3.000	»

Département des antiquités orientales et de la céramique antique.

Une main votive	3.300	»
Un lot de vases	1.400	»

Département des antiquités grecques et romaines.

Un fragment d'une statue funéraire d'une dame romaine voilée	3.000	»
Un bronze antique	2.200	»
Un lécythe en marbre	2.800	»
Une stèle funéraire et un Jupiter en bronze	6.000	»

Divers départements.

Des objets dont le prix d'acquisition a été inférieur à 1.500 francs	18.429	75

Musée Grandidier.

Un vase chinois	6.000	»

Musée du Luxembourg.

Un bronze « Le Semeur », de M. Trentacoste	1.500	»

Musée de Versailles.

Un tableau de van der Meulen	3.400	»

Musee de Saint-Germain.

Un lot de bijoux mérovingiens trouvés dans une nécropole des environs de Creil	2.000	»

En terminant son rapport, M. Bonnat énumère avec reconnaissance les libé-

ralités dont les Musées nationaux ont été gratifiés durant cet exercice 1905. On en retrouvera la liste détaillée dans le n° du 29 juillet du *Journal Officiel*.

Une nouvelle Epona.

Notre savant ami M. Changarnier, conservateur du Musée archéologique de Beaune, nous écrit qu'il est en possession d'une nouvelle Epona, découverte dans la région, qui est sculptée dans un bloc de grès arkose. Elle tient une patère de la main droite et, de la main gauche, touche le sommet de la crinière de sa jument; au-dessous est un gros poulain, très trapu, couché à droite.

L'article *Epona*, de la nouvelle édition de la *Real-Encyclopaedie* de Pauly, est l'œuvre très bien informée de M. Keune, conservateur du Musée de Metz, qui avait déjà traité ce sujet à l'occasion des figures d'Epona acquises par le Musée qu'il dirige (*Lothring. Jahrb.*, t. XV, p. 374-375, 377-382, pl. XII-XIII).

Une Epona de Santenay, avec poulain tétant la jument, a été signalée par M. Corot (*Bien public* de Dijon, 16 décembre 1904). Je possède la photographie d'une petite Epona en relief découverte à Entrains (Nièvre). Voir aussi *Correspondenzblatt der westd. Zeitschrift*, 1905, p. 196 et, pour la question du redoublement du *p* dans certains dérivés du nom d'Epona, *Rev. celtique*, 1905, p. 189.

S. R.

La Vénus de Délos.

Les fouilles de Délos, exécutées aux frais du duc de Loubat, ont rendu à la lumière, en 1905, une petite Vénus en marbre assez médiocre, parmi d'autres morceaux de sculpture bien meilleurs. Mais le *New-York Herald* ayant publié la Vénus dans un supplément du Dimanche, en la rapprochant — sans rime ni raison — de la Vénus de Milo, on a pu lire, dans le *Figaro* du 4 juillet 1906, la note extraordinaire que je transcris ici, rien de ce qui touche à la Vénus de Milo ne pouvant nous être indifférent, pas même les bêtises qu'on imprime à son sujet :

« Les archéologues éprouveront un moment de joie, et aussi une déception, en apprenant qu'on vient de découvrir à Délos une réplique réduite de la Vénus de Milo et que le marbre nouvellement mis à jour manque aussi complètement de bras que celui qui est au Louvre.

« L'amputation a donc précédé d'assez longtemps l'enfouissement de la statue découverte en 1820, puisque le copiste dont l'œuvre vient d'être retrouvée avait fait une statue sans bras. »

Eunorme, disait Flaubert.

S. R.

— *Recueil d'archéologie orientale*, t. VII, livraisons 3 à 25. § 23. Les comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (*Suite et fin*). § 24.

Fiches et Notules : Inscription grecque Wadd., n° 2210. — Le dieu Ethaos. — Le « prince héritier » en phénicien et en hébreu. — Ἄσσιβος. — Le *memorion*. — Le comte Patricius. — Gérard, de l'Ordre de l'Hôpital, évêque de Balanée de Syrie. — Histoire d'Égypte, de Maqrîzi. — Deux projets de croisade des XIIIe et XIVe siècles. — § 25. Le *sirr* sanctifié. — § 26. La Province d'Arabie. — § 27. Inscription grecque de Esdoûd. — § 28. L'Expédition américaine dans la Syrie centrale. — § 29. Inscriptions de la Haute-Syrie et de Mésopotamie. — § 30. *Fiches et Notules* : Le comte Anthimos, gouverneur d'Arabie. — Inscription byzantine de Sinope. — L'édit d'Agrippa II. — Abdalgas et Olbanès. — Ostrakon araméen Cowley. — § 31. Les stratèges nabatéens de Madeba. — § 32. La chiliarchie d'Héphaestion et les Nabatéens. — § 33. Ancien rituel grec pour l'abjuration des Musulmans. — §§ 34-35. L'Édit byzantin de Bersabée. — § 36. La marche de Saladin du Caire à Damas avec démonstration sur Kerak. — § 37. Deux alabastra israélites archaïques découverts à Suse. — § 38. Un épitrope nabatéen à Milet. — § 38 *bis*. Localités antiques de la Palæstina III[a]. — § 39. Le scarabée sigillaire chez les Arabes. — § 40. Épigraphie palmyrénienne. — § 41. Fiches et notules : Saint Tarabô et la rage. — La piscine Probatique et la Béthesda. — Chebîn « parrain ». — Saint-Georges. — Le roi Dacianus. — Jezabel. — Le mont 'Aûf et le prophète Élie. — Les poissons et la violation du sabbat. — Itinéraire de Gaza au Caire. — Modestus et l'histoire de l'orgue. — Augustus, fils de Julius. — Le 12e mois copte. — Béthanie. — La semoule. — Cierges de Noël. — 'Alî, le *mazkîr* de Mahomet. — Le stratège nabatéen Elthemos. — L'aëtos sémitique. — Dauphins et poissons volants. — Noms puniques nouveaux ou inexpliqués. — Le Mons Syna de Césarée. — Jésus dans la tradition samaritaine. — § 42. Sur une inscription grecque du Haurân. — Additions et rectifications. — Tables. — (*Planches* III, IV, V).

— *Bulletin de correspondance hellénique*, 1906, cahiers 3-5. — Jouguet, *Papyrus de Ghoran. Fragments de comédies* (Pl. III. Un des papyrus serait du IIIe siècle avant notre ère et un autre de la fin du second siècle. Quelques indices donneraient à croire que les deux pièces d'où proviennent ces fragments étaient de Ménandre). — S. Reinach, *L'Artémis arcadienne et la déesse aux serpents de Cnossos* (Pl. VIII. Retrouve sur un autel de Savigny-lès-Beaune une vieille déesse, l'Artémis aux serpents, qui, de Crète et d'Arcadie, aurait passé à Rome et dont le type aurait été emprunté, ainsi que celui de plusieurs autres des divinités figurées sur ce même monument, par l'artiste gallo-romain, à de très vieilles images qui se conservaient à Rome et auxquelles il est fait quelques allusions chez les auteurs classiques). — G. Colin, *La théorie athénienne à Delphes. Inscriptions de Delphes* (pl. IV-VII). — M. Holleaux, *Une inscription de Colophon nova* (il faut reconnaître dans le personnage auquel les Colophoniens décident d'élever une statue à Claros, Athénaios, prince de Pergame, quatrième fils d'Attale I).

— Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 3e série 1906. Premier et deuxième cahiers. — Couroniotis, *Deux lécythes blancs d'Érétrie* (pl. I et II, six figures dans le texte.

A propos de ces deux vases, où les sujets figurés n'ont qu'un intérêt très secondaire, l'auteur discute et critique les idées de M. Pottier sur le mode de fabrication des lécythes. Sur les deux lécythes, l'inscription Δίφιλος καλός). — Arbanitopoulos, *Inscriptions inédites et ouvrages plastiques de Tégée* (pl. III. Les inscriptions sont pour la plupart funéraires, gravées sur des hermès à tête d'homme ou de femme d'une assez mauvaise facture. Il y a aussi quelques fragments de décrets. — Sotiriadis, *Objets trouvés dans des tombeaux étoliens* (pl. IV, figures dans le texte. Le plus intéressant des objets trouvés est une lame d'argent qui, entre un trophée et une Victoire, représente un combat entre cavaliers et fantassins). — Romaios, *Découvertes faites dans la grotte du Parnès* (pl. V-VI, figures dans le texte. Des objets de métal, dont une cigale d'or. Des fragments de vases qui vont depuis l'âge préhistorique. Lampes avec marques de potier.) — Vasis, *Notes épigraphiques.*

— *American journal of archæology*, 2e série, t. X, deuxième cahier, 1906. — Institut archéologique d'Amérique. — W. K. Prentice, *Formules magiques sur les linteaux de la période chrétienne en Syrie.* — George N. Olcott, *Inscriptions latines inédites ou corrigées.* — *Notes et nouvelles de l'Institut.* — Ecole américaine à Athènes. — O. M. Washburn, *L'aurige de Delphes* (défend, par des raisons tirées de l'étude des fragments de l'inscription, l'opinion exprimée par Svoronos que la figure conservée de ce groupe appartiendrait au char consacré à Dephes par les Cyrénéens en l'honneur du fondateur de la colonie, Battos; cf. Pausanias, IX, XV, 6). — David M. Robinson, *Terres cuites de Corinthe* (pl. X-XIII. Il s'agit de figurines trouvées dans les fouilles de l'école américaine). — H. Fowler, *Analyses d'articles sur divers sujets d'archéologie.* — *Bibliographie archéologique.*

— *Proceedings of the Society of biblical archæology*, t. XXVIII, 36e session, 5e séance, 13 juin 1906. — F. Legge, *Ivoires magiques du Moyen-Empire* (suite), III (six planches). — A. H. Sayce, *Une inscription de Sankhara. Inscriptions cariennes et autres* (deux planches). — Revillout, *Le papyrus Burgh. Transcription, traduction et annotation.* — W. L. Nash, *Amulette hébraïque contre la maladie* (planche). — E. R. Ayrton, *La position de Tausert dans la dix-neuvième dynastie* (planche). — E. Sibree, *Note sur la plaque de Tarkutimme.* — Paul Pierret, *Le nom du Pshent.*

— *Mitteilungen des k. d. Arch. Instituts. — Athenische Abteilung*, t. XXXI. 1906. 1er et 2e cahiers: F. Staehlin, *Description de la Phthiotide* (pl. I-III. 13 figures, dans le texte. L'auteur a relevé avec le plus grand soin tous les vestiges d'antiquités qui se trouvent dans ce district). — A. S. Arbanitopoulos, *Héros éponymes des tribus attiques sur la frise du Parthénon* (pl. IV-V. Donne de très bonnes raisons pour prouver que, dans les dix graves figures viriles qui se trouvent, dans la frise orientale de la cella, au Parthénon, des deux côtés de l'assemblée des dieux, il faut reconnaître les représentants des dix tribus de Clisthènes). — Franz Studniczka, *Skylla dans l'art mycénien* (2 figures. Reconnaît le monstre marin dans une bête à gueule largement ouverte qui

sur un sceau d'argile de Cnossos, attaque un marin debout sur sa barque; il croit le retrouver dans un fragment de fresque qui provient du palais de Mycènes). — I. Milliopoulos, *Le vieux port de Chalcédoine* (un plan). — Fr. W. von Bissing, *Monuments qui font partie de ma collection* (pl. VI-VII. Statuette de calcaire achetée au Caire et qui doit être une réduction de la statue colossale du dieu qui était attribuée à Bryaxès. Le petit bronze, qui a même prevenance, aurait le même caractère. Ce qui en fait l'intérêt, c'est qu'il donne quelque idée de la forme et des dimensions du trône sur lequel siègeait le dieu). — C. Friedrich, *Lemnos* (pl VIII-IX. Figures. Description des principaux objets trouvés dans la nécropole de Myrina, à Lemnos : vases, figurines de terre cuite, lampes, fragment de sculptures en terre cuite et en marbre. Dans plusieurs têtes coiffées d'un très haut *calathos*, Fr. reconnaît l'image d'une déesse chthonienne, Lemnos, mentionnée par Etienne de Byzance. Il étudie, à ce propos les mythes lemniens et particulièrement celui des Cabires). — Th. Wiegand, *Statue archaïque à Samos* (pl. X-XII. Statue de calcaire de grandeur naturelle trouvée près du port de l'antique capitale. Reproduit le type des plus anciennes statues des Branchides ; mais la figure est debou au lieu d'être assise). — A. Wilhelm, *Inscription de Mégare* (texte métrique. La plus ancienne inscription funéraire connue de cette ville). — E. Nachmanson, E. Herkenrath, *Notice sur Koronta* (en Acarnanie. Inscriptions et tombeaux sans grand intérêt). — C. Friedrich, *Skiathos et Peparethos*. — Wace, *Skiathos et Skopelos* (figures. Histoire de ces îles et description soignée de tous les vestiges de l'antiquité et du moyen âge). — M. Holleaux, *Inscription d'Athènes* : (c'est le cahier des charges pour l'érection de la base d'un trépied. Une restitution de l'ensemble a été dessinée par Dœrpfeld et justifiée par lui dans sa note : *Base d'un trépied d'Athènes*). — L. Curtius, *Samiaca* I. (Pl. XIV-XVI. Figures. Statue assise, toute pareille à celles des Branchides. Inscription de cinq lignes, qui donne le nom du dédicant, Aeakès, et l'indication que l'offrande à Hèra a été faite sur le bénéfice d'une croisière heureuse. Le corps se sent mieux ici sous le vêtement que dans la plupart des statues milésiennes. Étudie à ce propos la Hèra samienne du Louvre et l'influence exercée par l'Égypte sur la sculpture ionienne. Curieux exemple : un alabastron de Rhodes qui a la pose de figures saïtes bien connues. Bas-relief du ve siècle qui représente un enfant tenant une colombe). — K. Rhomaios, *Fragments de vases trouvés à Eleusis* (Pl. X Figures. Poterie polychrome qui doit provenir d'une fabrique ionienne apparentée à celle qui a produit la coupe de Phénée). — W. Doerpfeld, *L'âge du sanctuaire d'Olympie* (Figures. D. saisit l'occasion d'une petite fouille qu'il a faite récemment à Olympie dans l'Héræon pour exposer son idée que le culte d'Olympie remonterait jusqu'à l'époque achéenne, mais dans une province où ne se serait pas fait sentir l'influence de l'art mycénien, tout imprégné d'orientalisme). — P. Steiner, *Statuette de bronze d'Olympie* (Pl. XVIII. Statuette d'un guerrier coiffé d'un casque à pointe et sans autre vêtement qu'une étroite ceinture. Antérieure au vi^e^ siècle). — A. Wilhelm, *Inscription de Tégée* (substitue une interprétation plus vraisemblable à celle que Mendel avait donnée de ce texte archaïque). — Ludwig Deubner, Σίμβλος χρημάτων (cette expression, qui se

trouve dans les *Guêpes* d'Aristophane, désignerait une tire-lire en forme de ruche. Figure). — Deux *notes* de MM. Dragoumis et Zekidès, puis quelques indications sur des fouilles faites récemment par Noack sur la partie des murs d'Athènes qui était attenante au Dipylon.

BIBLIOGRAPHIE

Les villes d'art célèbres. Henry Thédenat. **Pompéi.** Tome I. *Histoire, Vie privée.* Tome II. *Vie publique*, 8°. Laurens. 144 et 167 pages, 200 figures dans le texte. Plan d'ensemble à la fin du tome I.

C'est une collection à la fois utile et charmante que celle des *Villes d'art célèbres*, créée par l'éditeur Laurens. Vingt-et-une de ces *villes* ont déjà paru. Plusieurs d'entre elles sont signées de noms qui suffisent à les recommander, grâce à la notoriété qu'ils doivent déjà à d'autres travaux. Il suffira de citer *Le Caire*, par Gustave Migeon. *Florence*, par Gebhart, *Milan*, par Pierre Gauthiez, *Moscou*, par Louis Léger, *Nancy*, par André Hallays, *Ravenne*, par Charles Diehl, *Rome*, par Berteaux, *Rouen*, par Enlart, *Tours et les châteaux de la Loire*, par Vitry, *Venise*, par Gusman, *Versailles*, par Pératé. L'aspect de ces légers volumes, faciles à manier, est des plus agréables. Ils sont très bien imprimés, sur un beau papier qui se prête à un excellent tirage pour les illustrations. Très nombreuses, celles-ci ont été choisies avec beaucoup de goût et ne font pas le moindre attrait de ces livres.

Les lecteurs de ces études ne se doutent certainement pas de l'effort que chacune d'elles représente. Il y a là des dessous dont la profondeur et la solidité ne se laissent pas aisément mesurer par ceux qui n'ont pas fait pour leur propre compte l'épreuve d'un travail de ce genre. On lit avec plaisir ces pages aimables et coulantes. Point de notes au bas des pages. Aucun appareil d'érudition; mais pour réussir à éviter toute inexactitude, que de recherches il a fallu poursuivre et sur place et dans les livres! Ne fût-ce que pour arriver à faire, entre tant de détails historiques et tant de monuments, le départ de ceux que l'on donnerait parce qu'ils sont d'un intérêt capital, et de ceux que l'on sacrifierait pour se renfermer dans les étroites limites imposées par le plan même de la publication, la peine a été grande.

Parmi ces essais, s'il en est un qui justifie ces réflexions, c'est bien celui que M. Thédenat, membre de l'Académie des inscriptions, vient de consacrer à Pompéi. C'est le fruit d'une étude très prolongée et très consciencieuse, de recherches qui ont été poursuivies, pendant plusieurs mois, dans les ruines mêmes de la ville et au musée de Naples, puis complétées ensuite et contrôlées par l'étude des textes anciens qui ont trait à Pompéi et des relations de fouilles où, de 1748 à l'heure présente, on peut retrouver la trace de dispositions et de peintures qui, depuis lors, ont disparu. L'auteur n'a pas non plus négligé de consulter les principaux ouvrages d'ensemble, les descriptions géné-

rales qui ont précédé la sienne, depuis celle de Mazois jusqu'à celle de Mau, son devancier immédiat, pour lequel il professe une estime toute particulière. A la suite de son second cahier, on trouvera une bibliographie sommaire qui, en deux pages, indique tout ce qui a vraiment quelque importance.

L'ouvrage s'ouvre par l'histoire de la ville. Le chapitre I a pour titre *Avant la catastrophe*. Le site y est décrit avec une sobriété qui n'exclut pas la couleur; ensuite, après avoir rappelé comment Pompéi avait été successivement une ville osque, puis samnite, pour recevoir ensuite, de Sylla, des colons romains, après avoir donné une idée de sa constitution municipale et de ses mœurs électorales, il esquisse un tableau très bien venu de la prospérité dont jouissaient, au premier siècle de l'empire, toutes ces cités riveraines du merveilleux golfe de Naples. Dans le chapitre II, *La Catastrophe*, M. Th. commence par insister sur le tremblement de terre de l'an 63 après J.-C.; il montre comment, par l'effet de ce désastre, les plus anciennes constructions de la ville ont dû être pour la plupart détruites. C'est une ville en très grande partie reconstruite pendant les seize années qui ont précédé l'éruption de 79 que nous ont conservée les cendres du Vésuve. Vient alors, tel que le donne la célèbre lettre de Pline le jeune, le récit de cette éruption et de l'ensevelissement final. D'après ce document précieux, d'après l'aspect et le nombre des cadavres retrouvés comme d'après le relevé des endroits où ils ont été ramassés, on peut se faire une idée de ce qui se passa quand les cendres s'abattirent sur la ville, du tragique de cette journée et des circonstances qui permirent la fuite au gros de la population. Le chapitre III, *Après la catastrophe*, montre les survivants occupés, lorsque le volcan fut entré en repos, à fouiller les décombres de leurs maisons, pour en retirer les objets de prix que l'on savait y avoir laissés; il explique comment on dut renoncer à reconstruire et à habiter la ville ensevelie sous une trop épaisse couche de cendres et comment, avec le temps, on finit par en oublier jusqu'au site et au nom même. Vient ensuite le récit de la découverte et celui des fouilles qui, après bien des interruptions du travail et des lenteurs, ont mis Pompéi dans l'état où nous le voyons aujourd'hui, état qui est décrit à grands traits dans le chapitre IV par lequel se termine cette partie historique, *A vol d'oiseau*.

La seconde partie a pour titre : *Vie privée, maisons, villas, tombeaux*. Elle comprend neuf chapitres : I. *L'architecture*; II. *La maison pompéienne*; III. *Les différentes parties de la maison pompéienne : La partie latine, le vestibule, les portes, les fauces, l'atrium*; IV. *Les différentes parties de la maison pompéienne* (suite). *La partie grecque : le péristyle, le triclinium, l'œcus, l'exèdra. Le jardin, les communs, le premier étage*; V. *La décoration. Les différentes périodes de la peinture*; VI. *Les peintures*; VII. *La sculpture*; VIII. *Le mobilier, l'argenterie, les ustensiles, les bijoux*; IX. *La voie des tombeaux. Les villas suburbaines*.

Nous signalerons, dans cette partie, comme très important pour qui veut étudier dans quelque détail la décoration pompéienne, les pages qui ont trait aux « différentes périodes de la peinture ». On trouvera là, résumées avec précision

et expliquées par des exemples bien choisis, les observations et les théories de M. Mau, le savant qui connaît le mieux Pompéi.

Le second cahier porte pour titre : *Vie publique. Les monuments publics. Les boutiques. Les rues.* Il comprend douze chapitres. Les édifices y sont décrits dans l'ordre chronologique, tel que M. Mau a réussi à l'établir avec une très grande vraisemblance, d'après une étude attentive des matériaux qui y ont été employés et des procédés de construction qui y ont été appliqués. On peut regretter que, dans le chapitre II, l'auteur n'ait pas insisté davantage sur le plus ancien de tous les édifices de Pompéi, sur ce temple du forum triangulaire qui remonte peut-être au sixième siècle et dont les faibles restes ont été étudiés récemment avec tant de soin[1]. En revanche, il a donné une description très circonstanciée de tous les édifices, beaucoup mieux conservés, qui bordent le grand forum, celui qui, après bien des transformations, avait pris, dans la colonie romaine, l'ampleur et l'aspect que permettent aujourd'hui de restituer les ruines existantes. L'ouvrage s'achève par l'étude des temples, des théâtres et de l'amphithéâtre, des thermes et des boutiques. C'est dans celles-ci que l'on trouve les *graffiti* peut-être les plus curieux, ceux qui donnent l'impression la plus vive de la vie que menait le petit peuple, au sein de la paix romaine, dans la ville que détruisit le volcan.

L'illustration est digne du texte. Un certain nombre de clichés sont connus. Ils ont été empruntés soit à des ouvrages déjà publiés, soit aux photographies du commerce; mais beaucoup d'autres ont été exécutés par M. Thédenat, en vue d'éclairer et de confirmer ses descriptions. Ils ajoutent ainsi bien des images nouvelles à celles que l'on possédait des ruines de Pompéi et de leur brillant décor.

G. Perrot.

E. Rodocanachi, **Le Capitole romain, antique et moderne**, 1 vol. in-16, de XIV-263 pages, avec 50 gravures et un plan. — Paris, Hachette, 1905.

M. Rodocanachi a publié récemment, sur le Capitole, un grand ouvrage illustré, qui, sans apporter beaucoup de nouveau, résumait d'une façon intéressante les résultats des recherches antérieures. Il vise cette fois un public plus étendu, et donne, de son grand ouvrage, une édition populaire ou scolaire, d'un format commode. Il est à souhaiter que ce petit volume se répande dans nos lycées et dans nos Universités.

Cette édition nouvelle n'est guère qu'une réimpression, où l'on a réduit le

1. Koldewey et Puchstein, *Die griechischen Tempel in Unteritalien und Sicilien*, 2 vol. in-f°, un de texte et l'autre de planches. Asher, Berlin, 1899. Sur les dispositions assez particulières que paraissait présenter, avant sa destruction, due peut-être au tremblement de terre de 63, ce petit temple périptère, voir t. I, p. 45-48, fig. 41-42, et t. II, pl. V (un plan). Ce qui aurait justifié un peu plus d'insistance, c'est que les restes de ce temple sont le seul indice que l'on possède sur les origines de Pompéi. Ils permettent de penser que des Grecs, peut-être des Chalcidiens, s'étaient établis sur ce point comme en d'autres lieux du golfe de Naples, qu'ils avaient fondé là une colonie dont le souvenir même se perdit parce que les Osques dépossédèrent bientôt les colons grecs.

nombre des figures et simplifié les notes. Une petite Introduction contient un guide sommaire aux monuments et aux musées du Capitole. L'ouvrage proprement dit se compose de trois parties : antiquité, moyen âge, temps modernes, avec un appendice sur l'église Santa Maria Aracœli, une bibliographie et un Index.

La première partie présente un intérêt particulier. Elle est l'œuvre de M. Homo, ancien membre de l'École française de Rome, professeur à l'Université de Lyon. On y trouve résumé avec précision, et textes à l'appui, tout ce que l'on sait sur l'histoire du Capitole dans l'antiquité, depuis la période royale jusqu'à la fin de l'époque impériale, sur la topographie, les voies d'accès et les divers monuments, enfin, sur la ruine du Capitole. On doit avouer que bien des questions restent obscures.

M. Rodocanachi a écrit le reste du volume. Il nous conte les destins du Capitole depuis le début du moyen âge jusqu'à nos jours. Il nous dit l'histoire des monuments, les destructions et les restaurations, les embellissements, les légendes, les fêtes poétiques, l'aménagement des musées. Le récit est bien documenté et intéressant, quoique un peu touffu. On le suit d'ailleurs aisément grâce au plan et à l'illustration où sont reproduites beaucoup d'anciennes gravures.

M.

J. Vessereau, **Rutilius Namatianus**, 1 vol. in-8 de XXII-443 pages. — Paris, Fontemoing, 1904.

465 pages sur un poème de 712 vers, c'est peut-être beaucoup. M. V. n'est pas de ces profanes qui se contentent de savourer en lettrés ou de comprendre en historiens le charmant itinéraire du poète gallo-romain. Pour ses juges d'Université, il s'est posé là-dessus toutes les questions qu'on peut imaginer, et même davantage. A toutes ces questions, il répond copieusement, avec une consciencieuse et infatigable érudition, à laquelle on rend hommage sans doute, mais qui parfois donne envie de relire le poème sans commentaires.

L'ouvrage débute par une bibliographie, où bien des articles n'ont qu'un rapport très lointain avec le sujet, et par une édition critique du petit poème. Cette édition critique, d'ailleurs faite avec soin, ne pouvait être très neuve, puisque les manuscrits se réduisent à deux médiocres copies du XVIe siècle, déjà collationnées. Aux leçons du *Vindobonensis*, M. V. a joint les variantes du *Romanus*, publiées il y a dix ans, et les principales conjectures des précédents éditeurs. Le texte du poème est suivi d'un *Index verborum plenissimus*, peut-être *nimis plenus*, où sont enregistrés tous les mots employés par Rutilius, même les plus usuels, depuis *a* jusqu'à *vultu*. Suit une traduction, généralement exacte, où l'on voudrait plus d'aisance et de relief.

L'étude sur l'œuvre et l'auteur est divisée en quatre parties. D'abord, une histoire du poème depuis la découverte : manuscrits, éditions, travaux divers. Puis, une biographie très complète de Rutilius, de ses parents, des gens de son entourage, de ses amis italiens ou gaulois. Dans une troisième partie, M. V. refait le voyage de Rutilius, commente les souvenirs historiques,

explique les allusions, les digressions sur les moines et les Juifs. La quatrième partie contient une étude littéraire sur le poème : lacunes, interpolations, transpositions de vers; procédés de composition, comparaisons et digressions; vocabulaire, grammaire, syntaxe; imitations de poètes antérieurs, versification.

On ne saurait imaginer une enquête plus consciencieuse, plus complète et plus approfondie. Et cependant, la première impression persiste : poète et lecteur sont écrasés par le commentaire; et, après tant d'explications, le critique n'est pas sûr de mieux comprendre le poète. Évidemment, il y a là un défaut de méthode : défaut qui, malheureusement, devient de moins en moins rare dans nos publications universitaires. On ne sait plus rien sacrifier des notes réunies au cours d'une enquête, ni faire la part du déchet. M. V. consacre 75 pages à l'étude des manuscrits, des recherches antérieures et des éditions : or, il juge insuffisantes ces éditions et ces recherches, puisqu'il remet tout en question; et nous possédons seulement, comme manuscrits, deux misérables copies du XVIe siècle, que le nouvel éditeur ne paraît pas avoir compulsées à son tour. Dès lors, on pouvait résumer en cinq pages ce qui s'étale en soixante-quinze. De même, l'étude littéraire gagnerait beaucoup à être condensée et abrégée; les traits essentiels s'y dégageraient beaucoup plus nettement. La meilleure partie de l'ouvrage est assurément la biographie de Rutilius et le commentaire du voyage, des allusions, des digressions. Mais, ici encore, il y aurait à élaguer. Comme son poète, M. V. se plaît aux digressions. Il s'attarde dans la compagnie des amis de Rutilius, des Juifs et des moines, de Stilicon, d'Horace, d'Avienus, de Fortunat, de Théodulfe, même d'Addison et de Fenimore Cooper. Il oublie que, dans l'étude d'un poète, l'érudition doit intervenir seulement dans la mesure où elle aide à comprendre le poème. De tous ces matériaux qu'il a réunis, il aurait pu tirer autre chose : un livre aussi charmant que solide, très neuf et très vivant, sur l'Itinéraire.

M.

J. Vessereau, *Ætna*, 1 vol. in-8 de LI-104 pages. — Paris, Fontemoing, 1905.

C'est une petite thèse à la mode nouvelle, ce qu'on a appelé « une thèse latine en français ». Elle contient une édition du poème de l'*Ætna*, avec traduction et commentaire critique. L'édition est d'un genre hybride. Ce n'est pas, à proprement parler, une édition critique; c'est une reproduction de l'édition Ellis, avec substitution de certaines variantes que justifie le commentaire. M. V. explique ainsi sa méthode : « établir, en prenant pour base l'édition d'Ellis, un texte d'où serait bannie avec soin toute conjecture fantaisiste, et où les leçons de C (= *Codex Cantabrigiensis*) seraient accueillies de préférence à toute autre, sauf dans les cas où elles sont manifestement inintelligibles; faire comprendre le poème au moyen d'une traduction aussi exacte que possible et d'un commentaire qui a pour but de justifier ma manière de voir, partout où je ne suis pas disposé à accepter l'interprétation ou la leçon d'Ellis » (p. x). Ainsi, un commentaire incomplet tient lieu d'appareil critique, et c'est l'inconvénient du système : l'édition de M. V. ne dispensera pas de recourir aux éditions d'Ellis ou de Baehrens. A qui s'adresse-t-elle ?

Dans son Introduction, M. V. a donné une analyse du poème, et a résumé les nombreuses hypothèses, contradictoires, souvent fantaisistes, sur la date et l'auteur. Sans se prononcer nettement, il incline à croire que l'*Ætna* est une œuvre de jeunesse de Virgile. Bien des lecteurs jugeront moins invraisemblable l'opinion qui tend à prévaloir, et qui attribue le poème à Lucilius Junior, l'ami de Sénèque.

M.

Giuseppe **Spano**. *Sul rilievo sepolcrale degli Aterii rappresentante alcuni edifizi di Roma*. Naples, Tessitore, 1906. In-4°, 38 p. avec planche (Extrait du t. XXIV des *Atti della R. Academia archeologica*). — Nouvelle tentative d'identification des édifices représentés sur un bas-relief du musée du Latran, déjà connu d'ailleurs par plusieurs publications. Ce seraient l'Arc de Titus, le temple de Jupiter Stator, le Colisée, un Janus quadrifrons (sans doute situé près du Colisée à un croisement de routes) et un arc voisin d'un sanctuaire d'Isis aujourd'hui disparu, mais situé sur les pentes de l'Esquilin.

Seym. de R.

Otto **Hauser**, *Vindonissa*. Das Standquartier Römischer Legionen. Nach seinen Ausgrabungen in Wort und Bild dargestellt. In-4°, Zurich, Polygraphisches Institut, 22 p. avec 58 planches dont 4 en couleurs. — L'auteur de ce beau volume a pratiqué lui-même des fouilles à Vindonissa (Windisch), cette station militaire qui fut si importante sous l'Empire comme trait d'union entre les légions du Rhin et celles du Danube. Malheureusement, la collection de M. Hauser a été dispersée en vente publique; elle n'a cependant pas péri, puisqu'il a eu la bonne pensée d'en fixer le souvenir dans des planches d'une exécution parfaite. Il est impossible de faire mieux que la maison de Zurich; les planches en couleurs 60 et 61, qui représentent des verreries polychrômes, sont d'une perfection vraiment admirable. En dehors des objets très divers que ses propres fouilles ont rendus au jour, M. Hauser a reproduit des vues, des plans, des tranchées, même un modèle restitué de l'amphithéâtre (pl. X). Toute bibliothèque d'archéologie gallo-romaine et même d'archéologie générale doit ouvrir ses rayons à la *Vindonissa* de M. Hauser [1].

S. R.

J. **Leite de Vasconcellos**. *Religiões da Lusitania*, vol. II. Lisbonne, Imprensa Nacional, 1905. In-8, XVIII-373 p., avec de nombreuses gravures dans le texte. — Nous regrettons d'être en retard avec ce deuxième volume du grand ouvrage de M. de Vasconcellos [2], qui comprend un exposé détaillé de la protohistoire du Portugal (géographie, ethnographie), ainsi qu'une étude minutieu-

1. Le prix de pareils ouvrages devrait toujours être indiqué sur la couverture; c'est un élément d'appréciation qui ne saurait laisser la critique indifférente. J'ajoute que la publicité archéologique est encore si misérablement organisée qu'il a fallu le hasard de la visite d'un savant suisse au Musée de Saint-Germain pour me révéler l'existence de *Vindonissa*.
2. Cf., sur le premier volume, *Revue archéologique*, 1899, I, p. 154-155.

sement complète de tous les phénomènes religieux que les textes ou les traditions permettent de saisir. Les inscriptions sont reproduites en fac-similé ; il y a de bons dessins d'après les sculptures et les bas-reliefs qui se rapportent aux divinités lusitaniennes. L'information de l'auteur est très étendue et les comparaisons qu'il institue avec les religions des pays voisins sont prudentes et judicieuses. Les archéologues qui comprennent deux langues romanes autres que le portugais parviendront, sans trop de peine, à faire usage de l'ouvrage de M. de Vasconcellos ; je leur conseille de ne pas le négliger.

S. R.

Heinrich **Brunns** *Kleine Schriften* gesammelt von H. **Bulle** and H. **Brunn.** Tome III et dernier. Leipzig, Teubner. In-8, VIII-356 p. — Annonçons avec plaisir la fin de cette excellente publication, qui rend accessible une foule de mémoires de l'illustre archéologue de Munich, les uns plus célèbres que lus, les autres oubliés à tort, presque tous devenus rares en librairie. Ce dernier volume comprend les divisions suivantes : 1° Exégèse mythologique (surtout des articles sur des vases peints ; p. 66-134, réimpression des *Troische Miscellen*, 1868-1887) ; 2° Critique des sources (Cornelius Nepos et les jugements de Pline sur l'art, 1875 ; Pausanias et ses accusateurs, 1884) ; 3° Généralités (discours et nécrologies, entre autres celles de J. de Witte et de Schliemann) ; 4° Art moderne (très intéressants mémoires sur la composition des *Stanze* de Raphaël et sur la Madone Sixtine) ; 5° *Addenda* (deux têtes de femme de la Glyptothèque de Munich ; liste chronologique des écrits de Brunn). Le frontispice est orné d'une belle photographie de Brunn d'après un cliché exécuté en 1904.

S. R.

M. N. Tod et A. J. B. Wace. *A Catalogue of the Sparta Museum.* Oxford, Clarendon Press, 1906. In-8, VI-250 p. — Ceci est la première contribution anglaise à la muséographie hellénique — et c'est un des meilleurs catalogues archéologiques que l'on possède. Les auteurs ne se sont pas contentés de donner un inventaire descriptif, illustré d'environ 90 petites vignettes bien exécutées[1] ; ils ont fait précéder les deux sections (épigraphie et art plastique) d'introductions très intéressantes et nourries de faits. Nous leur devons ainsi un traité d'épigraphie spartiate et un précis de l'histoire de l'art à Lacédémone. Les inscriptions sont reproduites en transcription seulement, mais avec l'indication des formes de lettres caractéristiques ; les commentaires sont sobres, évitant de répéter ce qui est déjà connu, mais apportant souvent du nouveau. Il y a plus de nouveau encore dans la description des statues, des reliefs et des menus objets ; on voudrait que les illustrations y fussent plus abondantes, car les statues inédites ne font pas défaut. D'excellents index complètent chaque partie de l'ouvrage, qui fait honneur à l'école anglaise d'Athènes[1]. — S. R.

1. Le n° 343 (fig. 24) est un excellent portrait de Platon ; pourquoi y reconnaître *Some local Platonist who cultivated a Platonic appearence* (p. 128) ? Il devait y avoir dans toute ville antique un ou plusieurs portraits des grands philosophes ; *quanquam plena omnia gypso Chrysippi invenias...*

E. Pellati. *Tra i Meandri del Passato. L'alto Monferrato nelle età preistoriche.* Extrait de la *Rivista di Storia di Alessandria.* Alexandre, Piccone, 1906. In-8, 94 p. — Si cette brochure décrivait sobrement les découvertes préhistoriques faites à Monferrat et aux environs, elle aurait son utilité; mais l'auteur a cru bien faire d'en remplir les trois quarts avec des résumés de systèmes plus ou moins récents sur les phénomènes glaciaires, les divisions de l'industrie quaternaire, le peuplement de l'Europe aux temps préhistoriques, etc. Il faut protester contre une méthode de travail, surannée et d'ailleurs facile, qui encombre les bibliothèques sans rien ajouter à la science et consiste à déverser des manuels dans des monographies locales; je regrette qu'elle trouve encore trop d'adeptes en Italie.

S. R.

Mélanges Nicole. *Recueil de mémoires de philosophie classique et d'archéologie offert à Jules Nicole, professeur à l'Université de Genève.* Genève, Kündig, 1905, gr. in-8, 665 p. et 22 pl. — Soixante-cinq mémoires! Comment les analyser? A quoi bon en transcrire les titres? Parmi les auteurs, surtout des noms très connus, quelques-uns illustres, Bréal, Duchesne, Furtwaengler, Homolle, Maspero, F. de Saussure, Henri Weil, etc. Cet empressement témoigne de l'estime où est tenu M. Jules Nicole, comme la beauté des planches de la libéralité de l'éditeur. Et pourtant, de pareils volumes sont nuisibles aux intérêts de la science, car si les deux cents bibliothèques « sûres » (*die zwei hundert sichere Biblioteken*, dit Krumbacher) les achètent, le public ne les lit pas comme il lit des périodiques, et des découvertes parfois de premier ordre y demeurent cachées. On me demandera pourquoi, pensant ainsi et l'ayant déclaré très souvent, j'ai collaboré à ce volume : c'est que mon abstention ne l'eût pas empêché de paraître et que j'étais fort aise de rendre hommage à M. Nicole. Mais j'aurais préféré qu'on lui rendît hommage autrement. Je ne vois de salut que dans un syndicat des « deux cents bibliothèques *sûres* » qui refuseraient d'acquérir à l'avenir tout volume de *Mélanges un Tel*, comme aussi tout ouvrage dont le format serait extravagant, dont le prix ne serait pas en rapport avec le nombre de planches qu'il contient. Si ce syndicat doit être le fruit d'un congrès, voilà un congrès auquel je participerais très volontiers.

S. R.

Le Gérant : Ernest Leroux.

ANGERS. — IMP. ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, 4 RUE GARNIER.

LA COLLECTION MOREAU

AU MUSÉE DE SAINT-GERMAIN [1]

Sépultures de Sablonnières (vitrines II B, IV, V, VI, XXI).

Canton de Fère-en-Tardenois, arrondissement de Château-Thierry. — Les sépultures explorées par M. Frédéric Moreau forment un vaste cimetière, d'une étendue d'à peu près trois hectares, qui couvre, immédiatement au nord-est de Fère-en-Tardenois, une éminence sablonneuse, laquelle s'incline en pente douce vers l'Ourcq. Le cimetière est traversé par un chemin qui longe la ville, entre les routes qui mènent de Fère à Braisne par Loupeyres, d'une part, et à Ville-en-Tardenois par Seringes, de l'autre. On y a trouvé des inhumations de l'époque de La Tène, des incinérations gallo-romaines, des inhumations gallo-romaines et mérovingiennes. Dans une partie de la nécropole, les tombes des diverses époques se mêlent et s'entrecroisent. Faute d'un plan général et détaillé des fouilles, il est difficile de se rendre compte de la place relative des sépultures. On peut dire cependant que la plupart des sépultures de La Tène ont été trouvées entre la ville et le chemin dont il a été question. Au delà, elles s'espacent. On en a rencontré de tout à fait isolées, au milieu des tombes mérovingiennes, même dans la partie du terrain désignée sous le nom de Fonds de Seringes (15 octobre

1. Nous avons commencé à rendre compte du travail dont la Collection Moreau a été l'objet au Musée de Saint-Germain dans la *Revue* de 1902, II, p. 167-206. Nous nous sommes décidé à attendre, pour continuer notre publication, le moment où, toutes les pièces de cette collection ayant leur place définitive dans nos vitrines, nous aurions épuisé toutes les chances d'identifier les objets signalés par les *Procès-Verbaux* et de reconstituer de nouveaux mobiliers funéraires.

1875; *Procès-Verbaux*, t. IV, p. 148, n° 545). Parmi celles dont nous avons pu reconstituer le mobilier, il en est qui ont été explorées dans les dernières fouilles assez loin du groupe principal; nous l'avons indiqué dans chaque cas. Les travaux, commencés le 8 juillet 1875, ont duré jusqu'au 27 février 1878. La relation remplit quatre volumes des *Procès-Verbaux* (t. IV-VII). Cette relation est généralement minutieuse et accompagnée de fort bons dessins. Les vases ont été quelquefois munis d'étiquettes, portant la date de la découverte et le numéro d'ordre de la tombe où ils ont été trouvés. Grâce aux renseignements des *Procès-Verbaux* et aux étiquettes portées par les vases, nous avons pu rassembler les éléments de trente et un mobiliers funéraires. Une seule des tombes de La Tène explorées dans ce cimetière a été publiée dans l'*Album Caranda*, t. I, pl. F.

31. Sépulture d'homme (sépulture à char), 21 janvier 1876. *Procès-Verbaux*, t. V, p. 47, 49 sqq., n° 842. *Album Caranda*, t. I, pl. F.

1 fibule en fer, type La Tène I (39910; fig. 37, 1).

2 anneaux (38650; fig. 37, 2), à la ceinture.

1 couteau-poignard : dos à double courbure, type III *a* (39031; fig. 37, 3); à la hauteur de la ceinture, à droite; la soie et la pointe sont brisées.

1 fer de lance, en feuille de sauge, sans nervure, type II (38134; fig. 37, 4); le long de la jambe droite, la pointe en bas.

Fragments des bandages des roues du char (40140; fig. 38, 5) : largeur, 0m,003; épaisseur, 0m,006. Les clous, qui les rattachaient aux jantes, adhéraient encore aux bandages lors de la découverte. Le cercle des roues, tassées dans la fosse et aplaties, était complet : diamètre, 0m,90; écartement, 1m,30.

4 tiges rondes de fer, appartenant peut-être à la caisse du char (40148; fig. 37, 6) : longueur originale, 0m20; épaisseur, 0m,015.

1 rivet (40152; fig. 37, 7).

2 pièces de charronnerie, formées d'un piton et d'une seule tige articulée (40003, 40006 ; fig. 37, 8).

1 mors, à filet brisé, articulé sans doute sur un anneau central, qui manque (40007, 40008 ; fig. 37, 9).

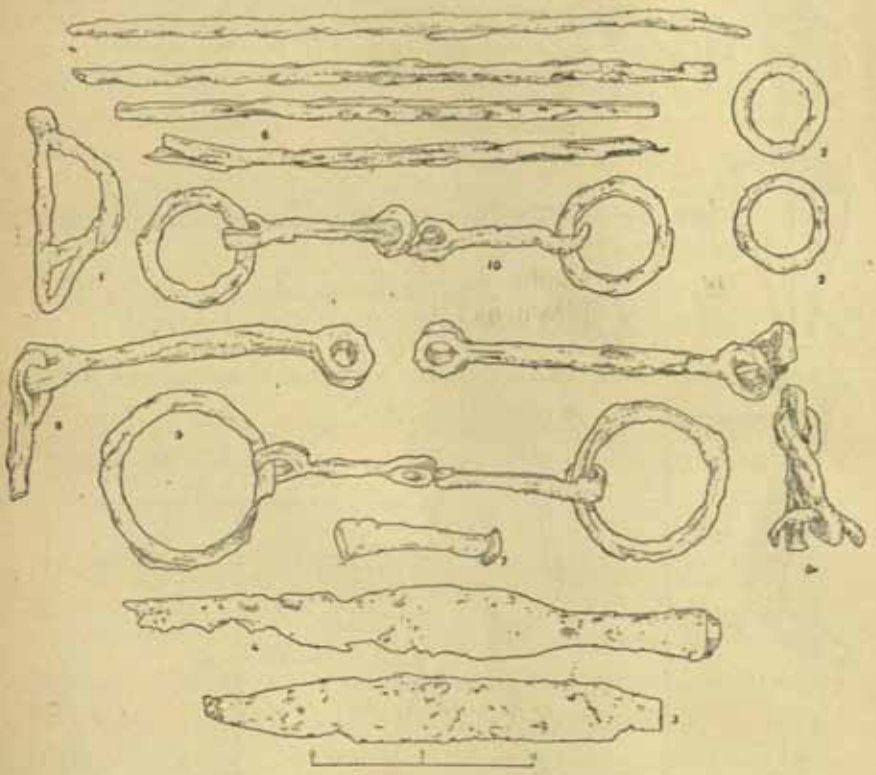


Fig. 37. — 2,9/10.

1 mors, du même type (40005 ; fig. 37, 10). Les deux anneaux latéraux étaient détachés (38654).

1 petit vase (situle), orné au col de quatre lignes incisées, type V D 1 c α (42435 ; fig. 38, 11), placé à droite de la tête.

1 coupe carénée, à pied creux, type XIV B 1 (42615 ; fig. 38, 12).

1 cratère caréné, sans col, orné à l'épaule de chevrons incisés, type X A b α (42588 ; fig. 38, 13).

1 cratère caréné, à col élevé, décoré, au col, d'une zone de

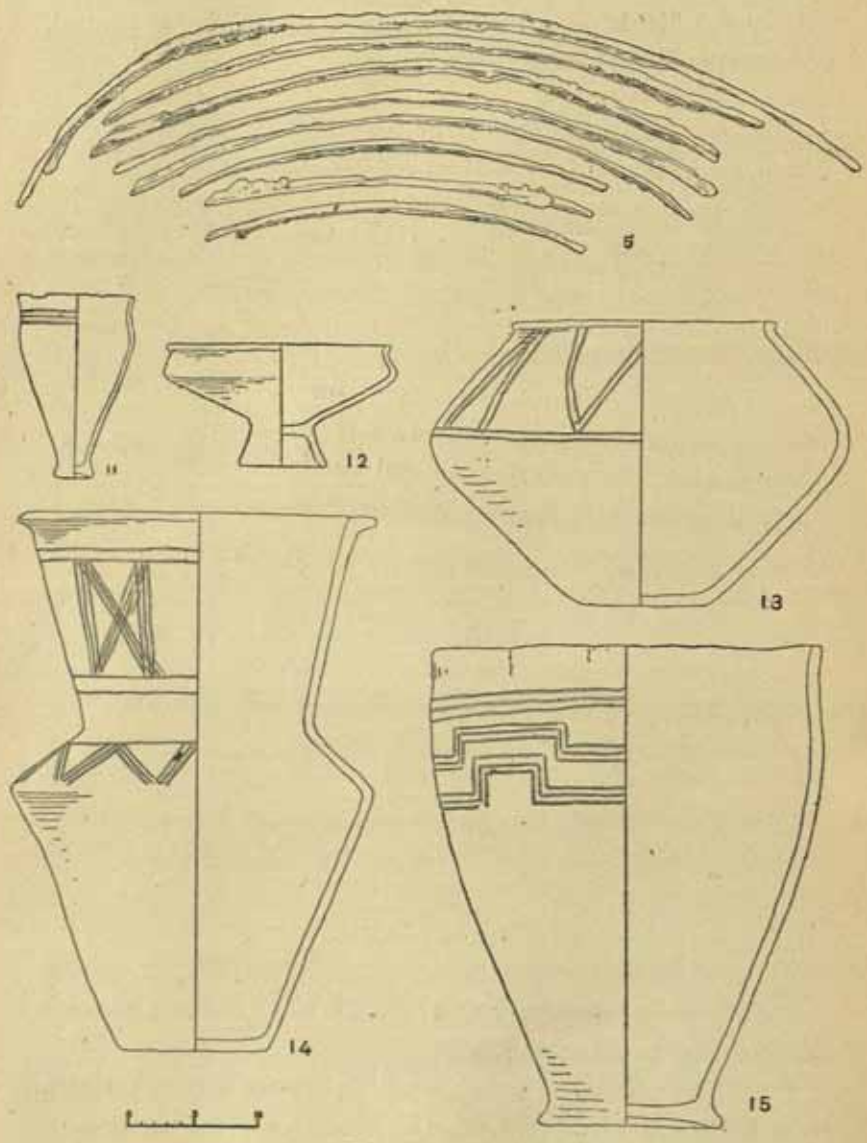


Fig. 38. — 17/10.

métopes remplies de croix de Malte, et, à l'épaule, de chevrons, type I A 1 c α (46790; fig. 38, 14). La figure de l'*Album*

Caranda, pl. F à gauche, représente un autre vase. Cf. *Procès-Verbaux*, p. 47. — Ces trois derniers vases étaient placés à la tête du squelette.

1 grand vase (situle), sans rebord, décoré à la partie supérieure d'une zone de créneaux incisés, type V B 2 b α (42424; fig. 38, 15). Ce vase était à la hauteur de la ceinture, à droite.

Le procès-verbal du 3 février signale également la présence de morceaux de fer méconnaissables et d'un silex trouvé près du premier mors. Au pied de la fosse on a recueilli une lame de silex.

Le nombre total des vases est incertain. La position des objets, telle qu'elle est indiquée par la planche F de l'*Album Caranda*, n'a été relevée que le 3 février. La mesure de l'écartement des roues a été prise le jour même de leur découverte.

Profondeur (de la surface du sol au fond de la fosse), 0m,60. — Dimensions de la fosse : longueur, 2 mètres, largeur, 1m,30.

32[1]. Sépulture d'homme, 26 juillet 1877. *Procès-Verbaux*, t. VII, p. 135 sq., n° 2335.

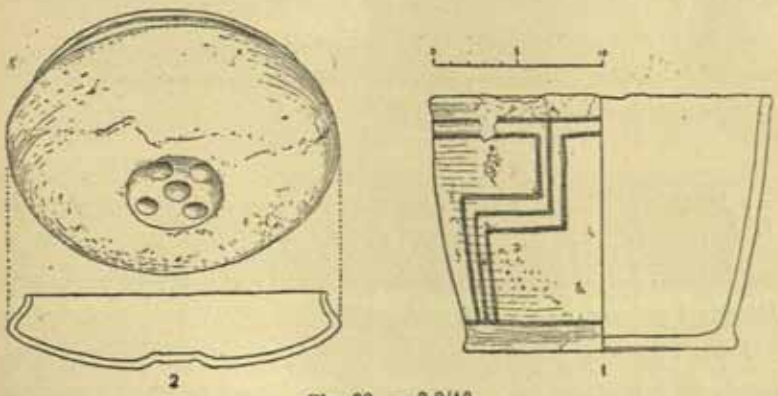


Fig. 39. — 2,2/10.

1 grand vase tronconique (ciste), décoré d'une grecque peinte en rouge, à demi effacée, type VIII B 2 f ε (42335; fig. 39, 1).

1. Les objets provenant de cette sépulture et des suivantes sont placés dans la vitrine IV.

1 couvercle, décoré au sommet de cinq cupules, disposées en croix (42651 ; fig. 39, 2).

Le procès-verbal signale au moins trois autres vases, et, parmi eux, une coupe (ou couvercle?) et un petit gobelet (?) au pied très évasé.

Un javelot, trouvé aux pieds, la pointe en bas, n'a pu être identifié. Il est figuré dans les *Procès-Verbaux*, p. 136 (type II).

Profondeur : 0m,60.

33. Sépulture de femme, 26 décembre 1876. *Procès-Verbaux*, t. VII, p. 42, n° 2128.

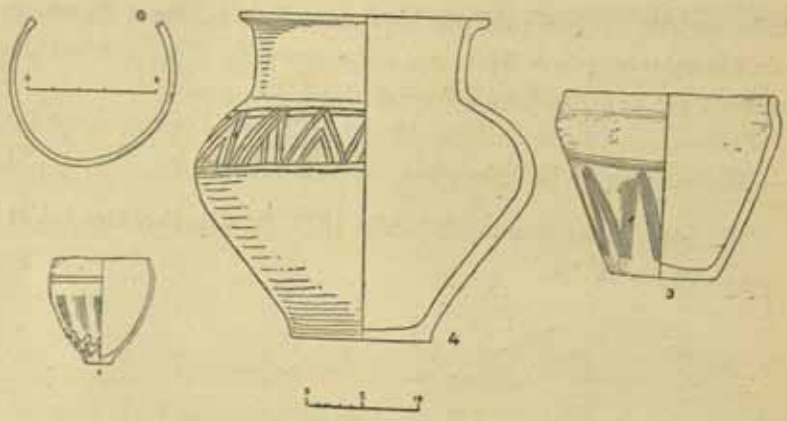


Fig. 40. — 1,7/5 ; 1,5/10.

1 bracelet en bronze, formé d'un jonc très mince, avec crochet de fermeture, type II 8 (37345, fig. 40, 1). L'une des extrémités est brisée. Le deuxième bracelet, n'étant pas reproduit dans les *Procès-Verbaux*, n'a pu être identifié.

1 petit gobelet (situle), décoré de lignes incisées parallèles au bord, de faisceaux de lignes perpendiculaires aux premières et, près de la base, d'un ruban irrégulier de chevrons; le pied est rudimentaire; type V B 1 f α (42425 ; fig. 40, 2).

1 vase caréné, de facture grossière (forme situle), décoré de faisceaux de stries parallèles formant une zone de chevrons; type VI[a] B 1 e η (42306 ; fig. 40, 3).

1 grande jarre, décorée, à l'épaule, de chevrons incisés; type II C 2 b α (42566; fig. 40, 4). — Ces vases se trouvaient près de la tête du sujet.

On signale, dans la même région, les débris de deux autres vases. Un torques, taraudé en vis, avec crochet de fermeture, qui est figuré dans les *Procès-Verbaux*, n'a pas été retrouvé (type VI D 1).

Profondeur, 0m,60. — Orientation : tête à l'Ouest, pieds à l'Est. Le crâne était bien conservé.

Des pierres plates avaient été disposées de façon à protéger les vases et les ont écrasés. — Cette sépulture est l'une des plus éloignées du centre du cimetière.

34. Sépulture de femme. 13 avril 1896. *Procès-Verbaux*, t. V, p. 82, n° 865.

1 torques, taraudé en vis à trois filets, fermé au moyen d'anneaux rivés, type VI D 2 *a* (35950; fig. 41, 1).

1 bracelet, ouvert, décoré de demi-cercles entrecroisés, avec remplissage en pointillé, type IV *i* 2 (37614; fig. 41, 2).

1 bracelet, ouvert, gravé; l'ornement, très effacé, se compose de chevrons opposés, avec remplissage de petits cercles cintrés; l'arête est pointillée; type IV E a *c* β 2 (37836; fig. 41, 3).

1 petite fibule, type La Tène I, en bronze, trouvée à la hauteur de la poitrine (35595; fig. 41, 4).

1 vase caréné, de facture grossière (situle), non couvert de l'engobe ordinaire; le vase n'est pas orné; la base est légèrement cintrée; type VI[a] B 2 (42377; fig. 41, 5); il était placé à droite de la tête du squelette.

1 fusaiole, signalée à la hauteur de la poitrine, n'a pas été retrouvée. Elle est reproduite dans les *Procès-Verbaux*

Profondeur, 1m,60. — Orientation : tête au Nord-ouest, pieds au Sud-est. — Le crâne était bien conservé.

35. Sépulture de femme. 31 août 1876. *Procès-Verbaux*, t. VI, p. 142, n° 1646.

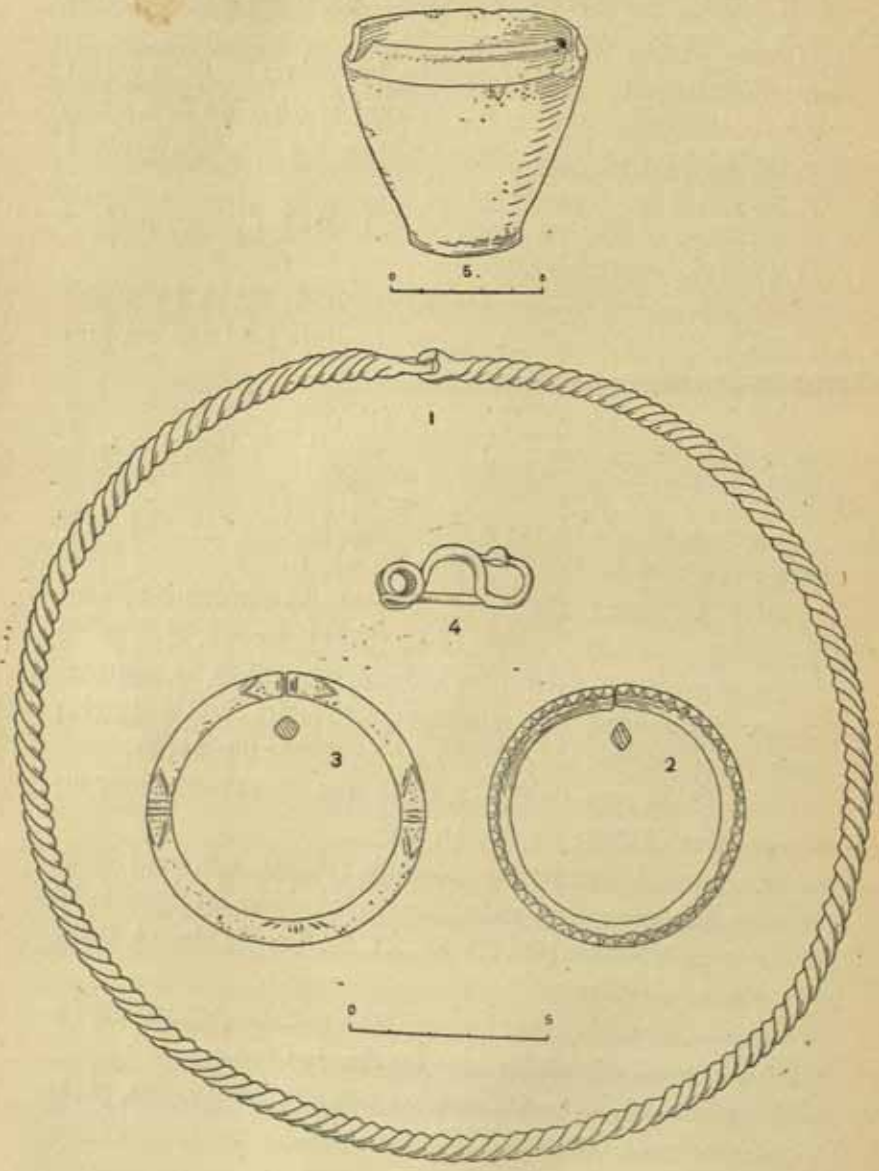


Fig. 41. — 3,5/5.

1 torques, formé d'une tige cylindrique unie, à larges boutons terminaux, type III B *h* 2 (39962; fig. 43, 1).

1 bracelet, formé d'une tige à quatre arêtes, ouvert et muni de boutons terminaux; type VI 7 c (37615; fig. 43, 2). Un autre bracelet, semblable, n'a pas été retrouvé.

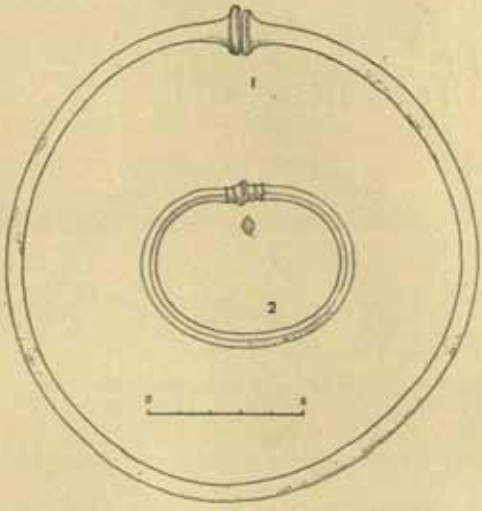


Fig. 43. — 2/5.

Fig. 44. — 1,3/10.

1 cratère caréné à grand col, de forme basse, à pied; le profil de la panse est courbe; type I C 2 (42482; fig. 44, 3).

1 cratère caréné, de même espèce, également bas, à pied creux; l'engobe, irrégulière, est, par endroits, noire et luisante; type I C 5 (42403; fig. 44, 4).

1 vase tronconique (ciste), sans décor; la base est élargie;

type VIII B 3 (42338; fig. 44, 5); il était pourvu d'un couvercle et renfermait un vase plus petit, qui n'a pas été retrouvé. — Les vases avaient été placés à la tête du squelette.

Profondeur, 1m,50.

36. Sépulture d'enfant. 16 octobre 1876. *Procès-Verbaux*, t. IV, p. 160. n° 556.

1 torques, formé d'une tige mince, taraudée en vis à trois filets; type VI D 1 *b* (40638; fig. 45, 1).

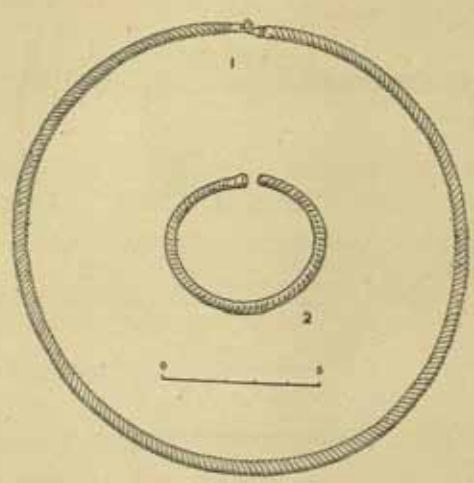


Fig. 45. — 2/5.

1 bracelet, également taraudé, ouvert, avec renflements terminaux; type XI 6 a (40644; fig. 45, 2). — Un autre bracelet semblable n'a pas été retrouvé. — Les bracelets et le torques ont été recueillis sur les vases et non pas aux bras et au cou.

1 grand vase cylindrique (ciste), type VIII A (42321; fig. 46, 3).

1 couvercle (42640; fig. 46, 4).

1 petit vase tronconique très grossier (ciste), type VIII B 1 (42340; fig. 46, 5).

1 vase caréné, de facture grossière (situle), décoré, sur la panse, de stries irrégulières, type VIe B 1 e η (42374; fig. 46, 6).

1 autre, de même type, mais plus grossier encore (42372 ; fig. 46, 7).

1 terrine, à fond rond, type IX B (42641 ; fig. 46, 8) ; la terre, aux cassures, est rougeâtre.

1 gobelet (situle), sans rebord, à pied ; type V B 3 (42436 ; fig. 46, 9).

Deux autres vases, dont l'un, un cratère caréné du type I D est figuré dans les *Procès-Verbaux*, ont disparu.

Profondeur, 0m,90.

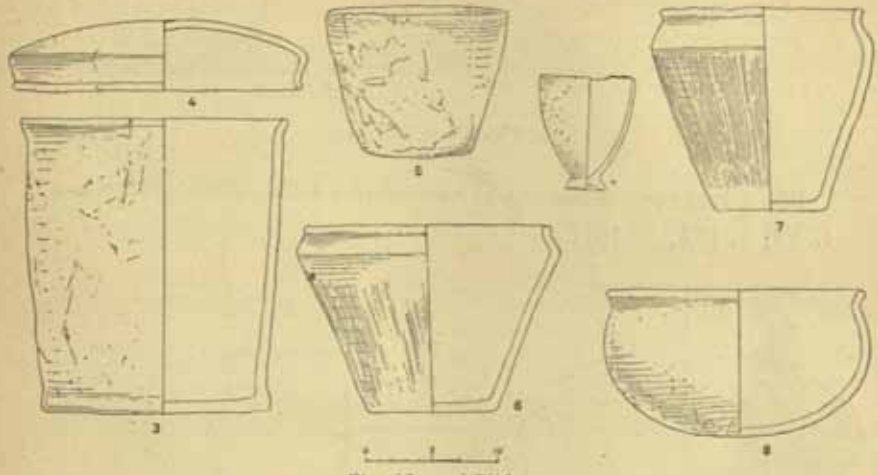


Fig. 46. — 1,7/10.

37. Sépulture de ? 8 juillet 1876. *Procès-Verbaux*, t. VI, p. 44, n° 1297.

1 anneau pendeloque en bronze, plat, avec motifs décoratifs saillants au pourtour (39269 ; fig. 47, 1 ; *Album Caranda*, t. I, pl. Q,3)[1], placé sur la poitrine.

1 vase tronconique (ciste) ; le pied est marqué par une légère saillie ; type VIII B 3 (42939 ; fig. 47, 2).

1 grand vase (situle), évasé au bord et muni d'un pied, décoré, vers le haut, d'une zone de chevrons, dessinée à trois traits inci-

1. Suivant l'*A. C.*, l'anneau 39269 proviendrait de Trugny et aurait été trouvé isolément dans les fouilles.

sés, type V C 1 d α (42426; fig. 47, 3). Le vase est noir et lustré. Ces deux pièces se trouvaient à la tête du squelette.

Profondeur, 1m,50. — Orientation : tête à l'Ouest, pieds à l'Est.

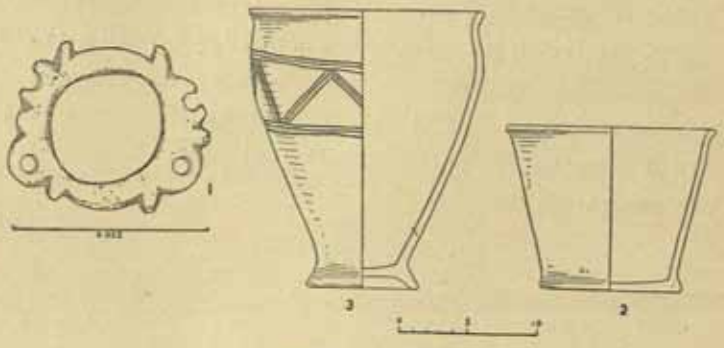


Fig. 47. — 1,7/10.

38. Sépulture d'homme. 13 septembre 1876. *Procès-Verbaux*, t. VI, p. 164, n° 1678.

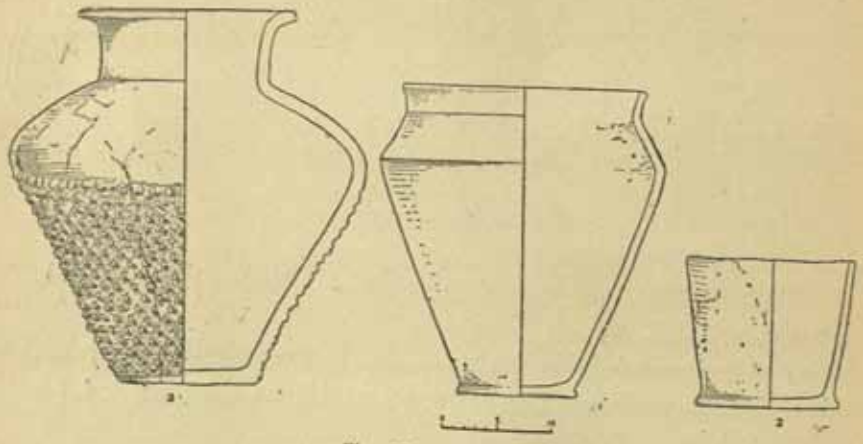


Fig. 48. — 1,4/10.

1 situle carénée, type VI B (42481; fig. 48, 1). Ce vase, très régulier, semble fait au tour; il n'est pas recouvert de l'engobe habituelle.

1 vase légèrement tronconique (ciste), élargi au pied, type VIII B 3 (42337; fig. 48, 2).

1 grande jarre à profil rectiligne; la panse est décorée de lignes pressées de clous saillants, obtenus par impression; type IV C 3 e θ (42473; fig. 48, 3).

On signale, en outre, la présence, dans la tombe, d'un couvercle et d'une coupe. Elle contenait également une fibule de bronze,

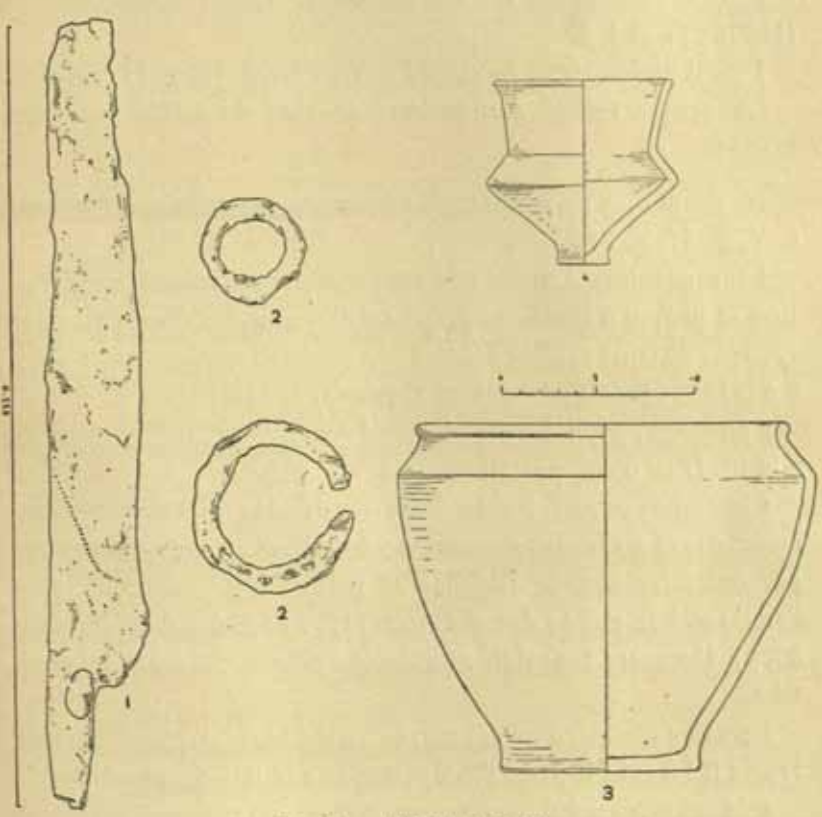


Fig. 49. — 10/22,8; 2, 5, 10.

brisée, du type La Tène I, et un couteau à lame cintrée, de 0m,20 de longueur, sur lequel se trouvait collée une rondelle de fer « dont certaines parties brillaient comme de l'argent ». La fibule est figurée dans les *Procès-Verbaux*.

Profondeur, 0m,60. — Orientation ; tête au Sud-Est, pieds au Nord-Ouest.

39. Sépulture d'homme. 17 juillet 1875. *Procès-Verbaux*, t. IV, p. 15, n° 28.

1 couteau, à soie courte et à dos droit, type I *b* (40930 ; fig. 49, 1).

2 anneaux (40021, 38869 ; fig. 49, 2), placés à la ceinture.

1 vase caréné, de facture grossière (situle), type VI[a] B 2 (42373 ; fig. 49, 3).

1 petit vase caréné, à grand col, type I C 3 (42373 ; fig. 49, 4).

Le procès-verbal signale un crochet de suspension, qui manque.

40. Sépulture de femme[1]. 23 décembre 1875. *Procès-Verbaux*, t. V, p. 37, n. 812.

1 torques, formé d'une tige ronde unie, avec crochet de fermeture et plaque d'agrafe ; celle-ci est allongée et décorée de deux groupes de trois cercles centrés, disposés en triangle ; type III E 2 *c* (37387 ; fig. 50, 1 ; *Album Caranda*, t. I, pl. 15, 4[2]).

2 anneaux, pendeloques, taraudés en spirale (50799 ; fig. 50, 2 et 3). L'un d'eux portait une perle de verre.

1 bracelet, ouvert, formé d'une tige ronde de bronze ; l'ornement, gravé au burin, se compose de chevrons opposés, séparés par des faisceaux de parallèles ; petits cercles simples dans l'angle et à la pointe des chevrons ; type IV E c *d* 4 (37381 ; fig. 50, 4). Un autre bracelet, semblable à celui-ci, n'a pas été identifié.

1 cratère caréné, à grand col, de forme basse, au fond arrondi, type I B I 3 (42488 ; fig. 50, 5) ; trouvé à la tête du squelette.

A la ceinture a été trouvée une coupe, qui manque.

Profondeur, 0[m],30.

41. Sépulture de femme. 16 novembre 1875. *Procès-Verbaux*, t. V, p. 17, n° 751.

1. Les objets provenant de cette sépulture et des suivantes sont placés dans la vitrine V.

2. Suivant le texte de l'*A. C.*, ce torques aurait été trouvé le 13 juillet 1875, à Caranda, avec une fibule du type de la *Certosa* (n° 38414).

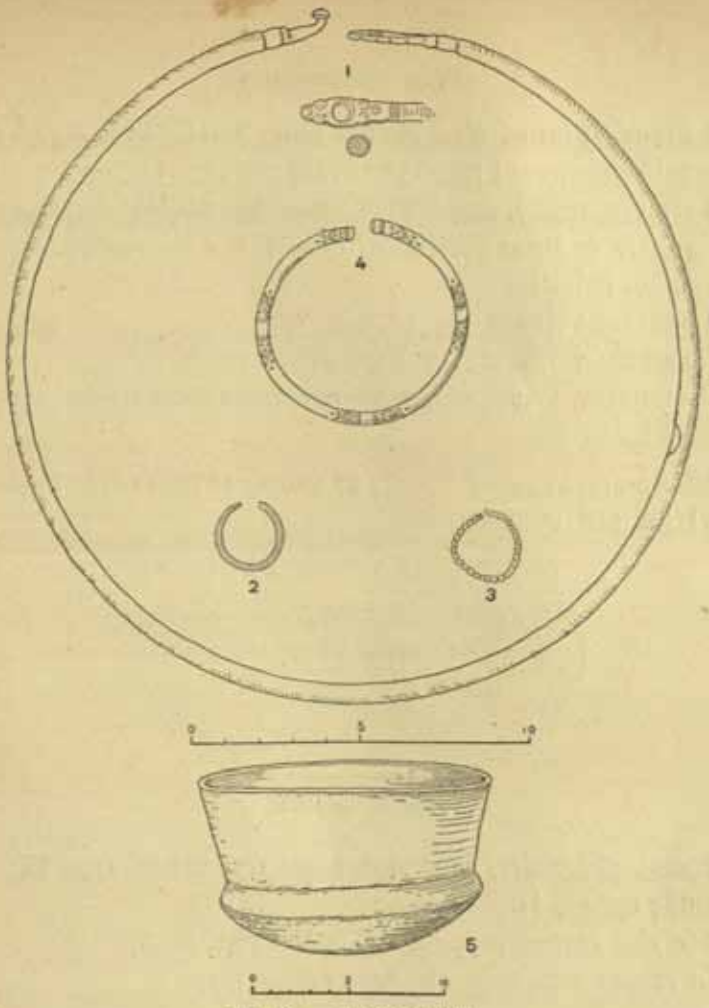


Fig. 50. — 4,4/10; 2,5/10.

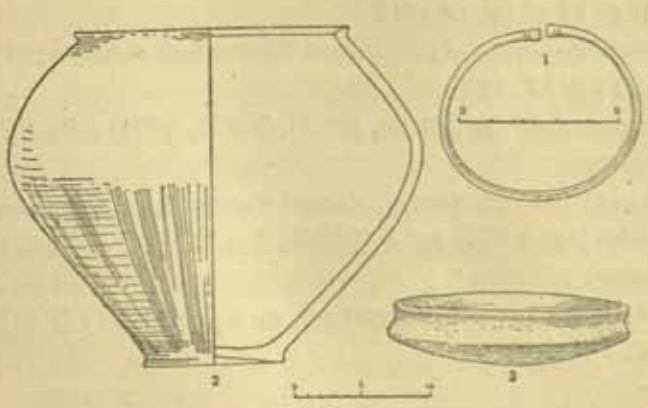


Fig. 51. — 1,8/10; 2,1/5.

1 bracelet, formé d'un simple jonc, aplati, avec légers renflements terminaux; type II 6 (37612; fig. 51, 1).

1 cratère caréné, sans col; la panse est décorée de faisceaux irréguliers de stries parallèles; type X B 2 e η (42598; fig. 51, 2); enduit noirâtre.

1 couvercle (46832; fig. 51, 3).

Le procès-verbal signale deux autres vases.

Profondeur, 1^{m},60. — Des pierres brutes recouvraient le squelette et les vases.

42. Sépulture de ? , 27 février 1878. *Procès-Verbaux*, t. VII, p. 148, n° 2396.

Fig. 52. — 1,8/10.

1 vase globulaire, sans pied, à col très réduit, type IX A 1 (42403; fig. 52, 1).

1 terrine carénée, type XV C (42684; fig. 52, 2).

Le procès-verbal signale deux autres vases.

43. Sépulture d'homme, 3-7 novembre 1876. *Procès-Verbaux*, t. VII, p. 49 et 53, n° 2018.

1 couteau-poignard; le dos est légèrement concave; type II *a* (39942; fig. 53, 1).

4 anneaux de fer (38198, 38199, 38650, 40911; fig. 53, 2), à la ceinture.

1 vase cylindrique (ciste), décoré d'un triple cordon d'anneaux parallèles, type VIII A f α (50800; fig. 53, 3), placé à gauche de la tête.

1 petit vase caréné, à grand col, avec pied, type I D 1 (42532; fig. 53, 4).

1 autre, du même type (42524 ; fig. 53, 5; *Album Caranda*, t. I, pl. XXXVIII, 2[1]).

Ces deux vases étaient à l'intérieur des grands vases.

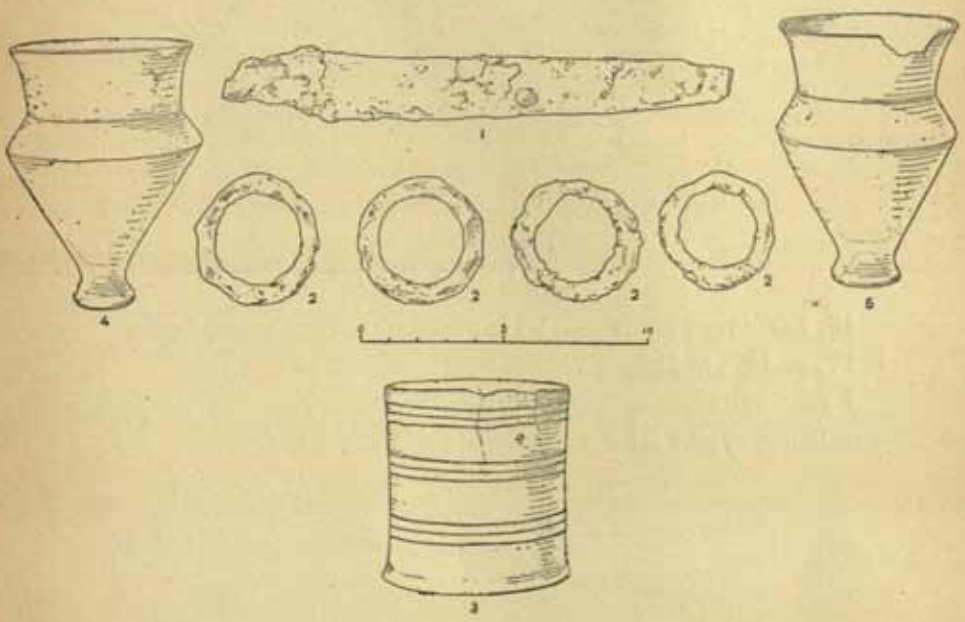


Fig. 53. — 3,8/10. Le vase cylindrique est à l'échelle de 1,6/10.

Deux autres vases placés à gauche de la tête n'ont pas été retrouvés. Un fer de lance, en forme de feuille, n'a pas été identifié. Près de la tête ont été relevées deux lames de silex.

Profondeur, 1[m],50.

44. Sépulture de ? , 19 avril 1876. *Procès-Verbaux*, t. V, p. 96, n° 902.

1 vase caréné, de facture grossière (situle), type VI[a] B 2 (42375 ; fig. 54, 1).

1 écuelle plate ou couvercle, sans carénage (42661 ; fig. 54, 2).

1 petit vase caréné, à col élevé, très grossier, de forme basse,

1. Ce vase est publié parmi des objets provenant du cimetière de Caranda.

à fond plat, type I B 1 (42522 ; fig. 54, 3). — Ces trois vases étaient à la tête du squelette.

Profondeur, 1m,60.

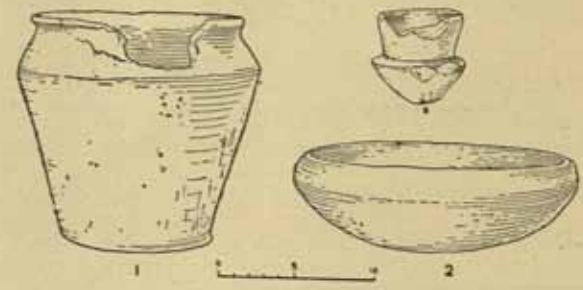


Fig. 54. — 2/10.

45. Sépulture de ? , 28 septembre 1875. *Procès-Verbaux*, t. IV, p. 121, n° 388.

1 vase cylindrique (ciste), orné d'un triple ruban de cordons parallèles, type VIII A f α (42336; fig. 55, 1).

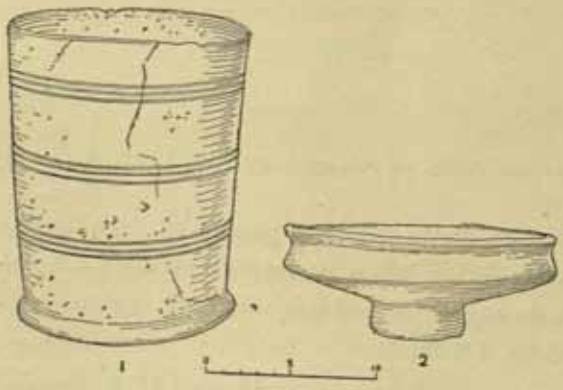


Fig. 55. — 2,2/10.

1 coupe carénée, à pied creux, type XIV B 1 (42616; fig. 55, 2).

Le procès-verbal signale un petit vase caréné, qui n'a pas été retrouvé. — Ces trois vases entouraient la tête du squelette.

Une fibule en fer, dont l'épingle était brisée, n'a pu être identifiée.

Profondeur, 1m,50.

46. Sépulture de femme, 16 septembre 1876. *Procès-Verbaux*, t. VI, p. 174, n° 1722.

1 torques, torsade, avec crochet de fermeture et plaque d'agrafe découpée, type VII E 1 *d*[1] (39147 ; fig. 56, 1).

1 bracelet, ouvert, formé d'une tige à section quadrangulaire ;

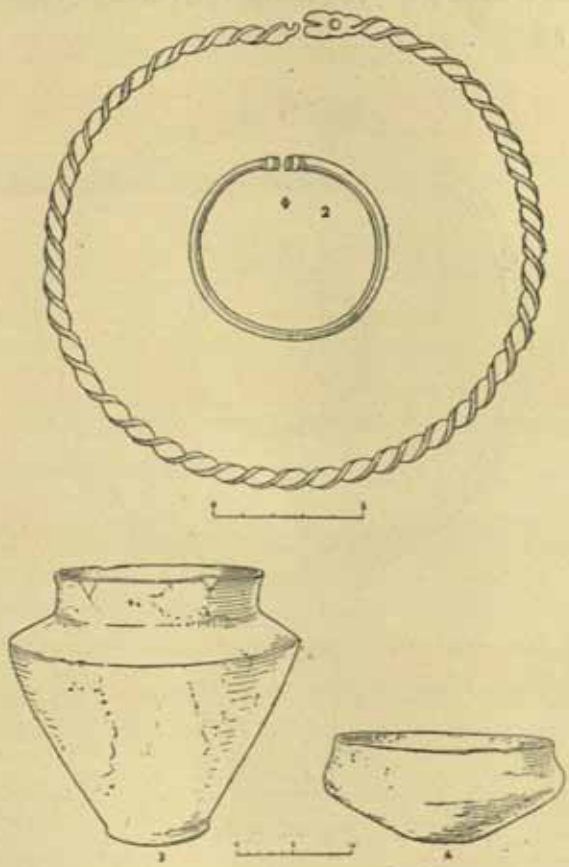


Fig. 56. — 2/5 ; 1,5/10.

boutons terminaux ; les arêtes de la tige sont soulignés d'un trait de burin, type VI 7 b (37419; fig. 56, 2).

Un autre bracelet, semblable, n'a pas été retrouvé.

1 situle carénée, type VI G (42476 ; fig. 56, 3).

1 couvercle (46899 ; fig. 56, 4). — Ces vases se trouvaient près de la tête du squelette avec deux fragments qui n'ont pas été recueillis. Le procès-verbal signale la présence dans la tombe d'objets de fer et, entre autres, d'un crochet de suspension.

Profondeur, 1 mètre.

47. Sépulture de femme, 19 juillet 1875. *Procès-Verbaux*, t. IV p. 18, n° 33.

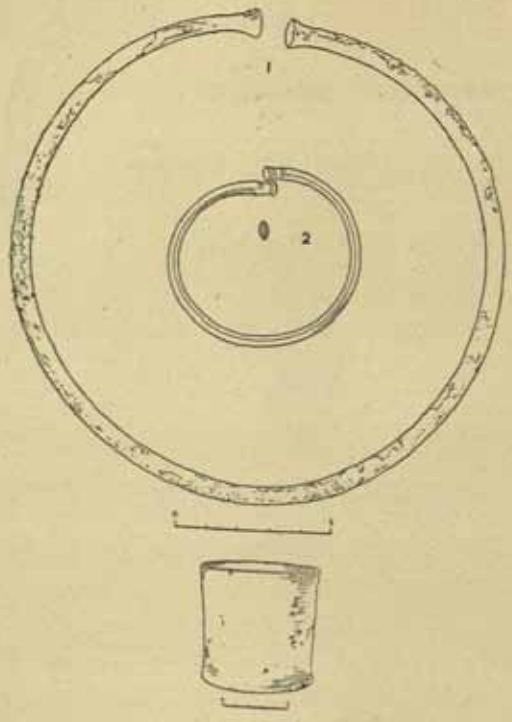


Fig. 57. — 2/3.

1 torques, formé d'une tige cylindrique unie, à boutons terminaux, type III B *h* 1 (39382; fig. 57, 1).

1 bracelet, formé d'un jonc aplati ; les extrémités de la tige sont creusées d'une gorge et de quelques traits parallèles ; type IV 7 *c* (37616; fig. 57, 2).

Un petit vase cylindrique (ciste), type VIII A (46789; fig. 57, 3), aux pieds du squelette.

Le procès-verbal signale un ou deux (?) autres vases, dans la même région.

Profondeur, 1m,30.

48. Sépulture de ? , 4 juillet 1877. *Procès-Verbaux*, t. VII, p. 110, n° 2236.

1 tasse, troncônique, avec pied, type XXI B (42500; fig. 58, 1).

Fig. 58. — 1,7/10.

1 grand vase globulaire, avec pied, sans col, type IX A 2 (42406; fig. 58, 2).

La tombe contenait deux autres vases. — Les vases entouraient la tête du squelette.

Profondeur, 0m,80.

49. Sépulture de femme, 19 août 1875. *Procès-Verbaux*, t. IV, p. 87, n° 281.

1 torques, ouvert, formé d'une tige quadrangulaire, avec boutons terminaux; les arêtes sont soulignées d'un trait de burin, type IVa B *g* 3 (38389; fig. 59, 1).

2 bracelets, ouverts, formés d'une tige cylindrique avec boutons terminaux, type I 7 *d* (37394, 37375 ; fig. 59, 2).

1 grand cratère caréné, au col cintré, type I D 3 (42485 ; fig. 59, 3).

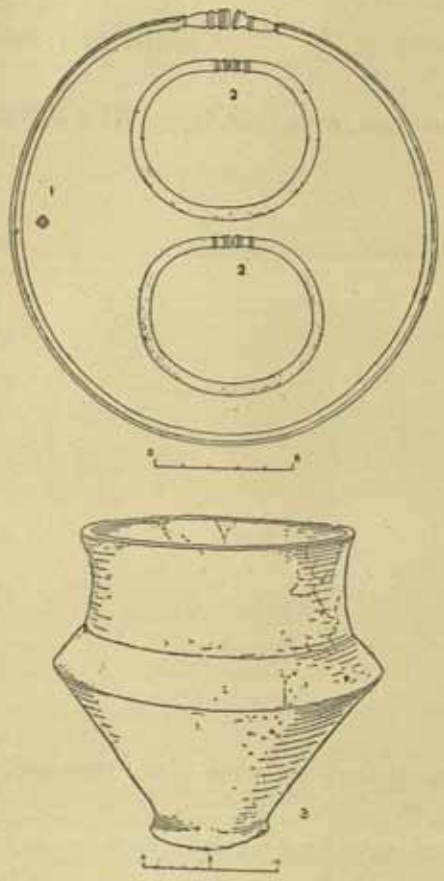


Fig. 59. — 1,8/5 ; 1,7/10.

La tombe contenait deux autres vases carénés. — Les vases entouraient la tête du squelette.

Profondeur, 1m,20.

50. Sépulture de femme, 13 juillet 1877. *Procès-Verbaux*, t. VII, p. 124, n° 2300.

1 bracelet, fermé, décoré de traits longitudinaux régulièrement tracés ; de distance en distance apparaissent des groupes de cercles cintrés, imprimés, type IV *f* α 1 (39267 ; fig. 60, 1).

1 grand vase, (forme situle), sans bord, aux parois légèrement rentrantes à l'ouverture, type V A (42409 ; fig. 60, 2).

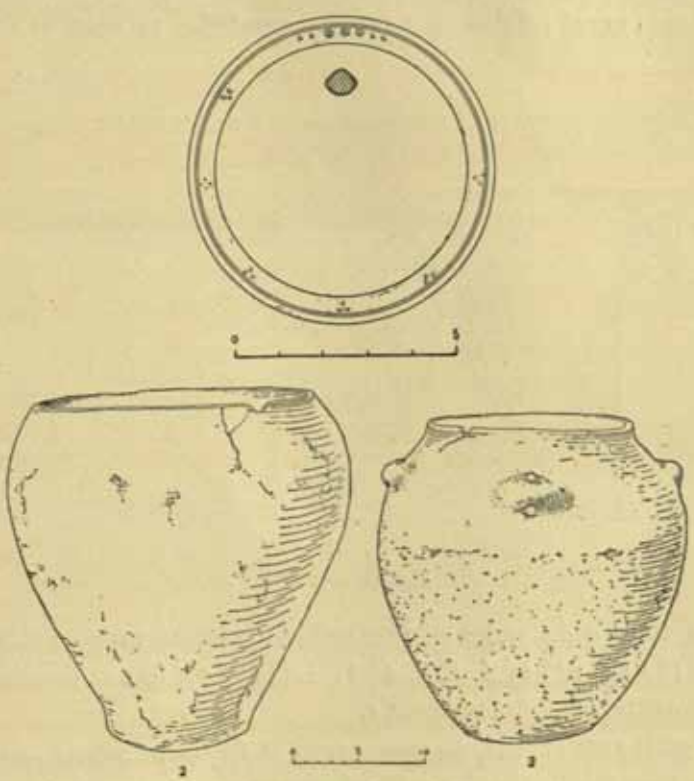


Fig. 60. — 2,9/5 ; 1,7/10.

1 vase, sans pied, à rebord rudimentaire, muni de quatre oreillettes avec canal perpendiculaire au bord, type XII B (42405 ; fig. 60, 3). Ce vase avait un couvercle qui n'a pas été reconstitué. — Les vases étaient placés à la tête du squelette ; ils étaient recouverts de pierres plates.

Profondeur, 1m,30. — Cette sépulture, dit le procès-verbal, se trouvait au-dessous de la sépulture 2301. Il ne paraît pas

d'ailleurs qu'elles aient été exactement superposées. Nous n'avons pas pu reconstituer le mobilier de la tombe 2301.

51[1]. Sépulture de ? , 4 octobre 1875. *Procès-Verbaux*, t. IV, p. 135, n° 437. *Album Caranda*, t. I, pl. XLI[2].

1 cratère caréné, à grand col, de forme basse, le pied est à peine indiqué; le col est décoré de sillons parallèles au bord et d'une

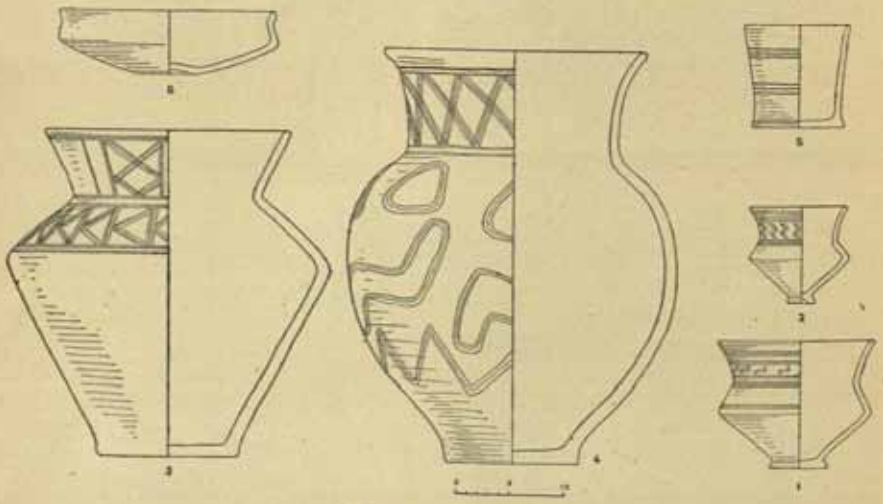


Fig. 61. — 1,4/10.

zone coupée de traits discontinus, en escalier; type I C 3 c α 42479; fig. 61, 1; *A. C. l. l.*, 1). La terre est fine et bien cuite, la couverte est noire et lustrée.

1 petit vase caréné, de même type et de même aspect, mais à base plus étroite; le pied est légèrement creusé; le col est décoré d'une zone de zigzags, qui se détachent en clair sur la couverte noire; aucun ornementation sur l'épaule; type I C 3 a α (42520; fig. 61, 2).

1 grand cratère caréné, à petit col, en terre rouge, rehaussé de peinture rouge; l'épaule est ornée d'une zone de triangles

1. Les objets provenant de cette tombe et de celles qui suivent sont placés dans la vitrine VI.

2. L'Album, indique, par erreur, que ces objets proviennent de Caranda.

dessinés à trois traits, le col de trois métopes ; type III A c α β (?) (42474 ; fig. 61, 3).

1 grande jarre, à décoration curviligne incisée ; le col est orné d'un treillis rectiligne ; type IV B f α (42552 ; fig. 61, 4). L'enduit est noir et lustré.

1 petit vase cylindrique (ciste), cerclé de cordons incisés, parallèles au bord, type VIII A f α (50801 ; fig. 61, 5 ; *A. C., l. l.* 2).

1 couvercle (42656 ; fig. 62, 6).

Le procès-verbal signale un autre vase, en forme de marmite, auquel ce couvercle appartenait. — Les vases étaient aux pieds du squelette.

Le vase 42520 était contenu dans le vase 42474. — Le vase 42479 contenait des ossements calcinés et quelques charbons.

Profondeur, 1m,50.

52. Sépulture de femme, 29 septembre 1875. *Procès-Verbaux*, t. IV, p. 125, n° 401.

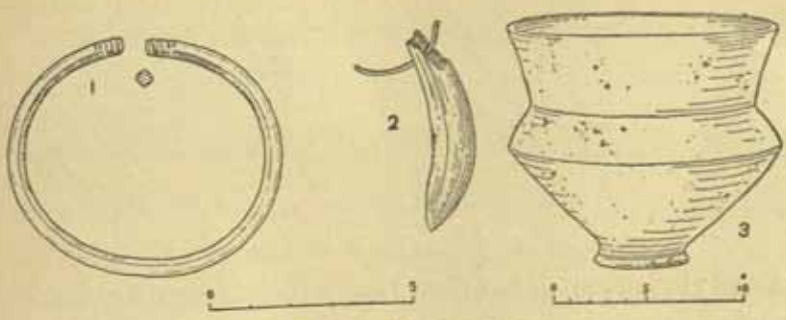


Fig. 62. — 2,6/5 ; 2,5/10.

1 bracelet, ouvert, formé d'une tige à section quadrangulaire, avec boutons terminaux ; les arêtes sont soulignées d'un trait de burin ; type VI α 7 c (37611 ; fig. 62, 1). Un autre bracelet, semblable à celui-ci, n'a pas été retrouvé.

1 dent pendeloque avec un anneau de bronze (39343 ; fig. 62, 2 ; *Album Caranda*, t. I, pl. XVI, 8[1]), trouvée au cou.

1. Cette pièce est publiée dans l'*Album Caranda* parmi les objets provenant du cimetière de Caranda.

1 cratère caréné, à grand col, de forme basse, avec pied, type I C 3 (42487 ; fig. 62, 3) ; à la tête du squelette.

Le procès-verbal signale la présence d'un autre anneau de fer, portant un caillou perforé.

53. Sépulture de ? , 13 juillet 1877. *Procès-Verbaux*, t. VII, p. 125, n° 2302.

1 vase, de forme élevée, sans col et à large fond, type XII A (42378 ; fig. 63, 1).

1 vase caréné, de facture grossière, (forme situle), type VI[a] B 1

Fig. 63. — 1,7/10.

(42668 ; fig. 63, 2). — Ces deux vases ont été trouvés àla tête du sujet.

1 coupe, troncônique, à fond plat, type XXI A 1 (42635 ; fig. 63, 3) ; trouvée à la hauteur de la ceinture.

1 petit gobelet, évasé, sans pied, type V A 2 (46780 ; fig. 63, 4). — Les vases étaient placés à la tête du squelette.

La tombe contenait un autre vase. — Une lame de silex a été trouvée au-dessus du vase 42378.

Profondeur, 1 mètre.

54. Sépulture de ? , 25 juin 1877. *Procès-Verbaux*, t. VII, p. 108, n° 2223.

1 petit vase sans rebord (situle), à large pied, orné, à la partie supérieure, d'un anneau parallèle au bord, gravé à triple trait et d'une bande de créneaux, type V B 4 c α (41432 ; fig. 64, 1 ; *Album Caranda*, t. I, pl. T[1]).

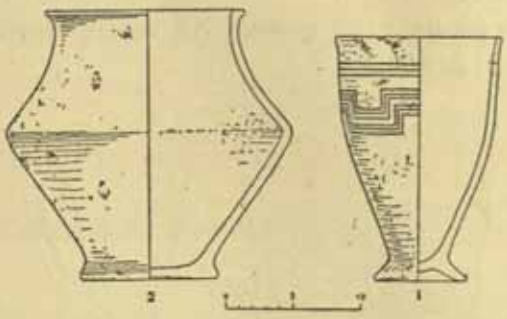


Fig. 64. — 1,7/10.

1 amphore carénée, au col cintré, type III D 2 (42480 ; fig. 64, 2).

Le procès-verbal signale la présence, dans cette tombe, d'un autre vase, mais indique formellement qu'elle ne contenait pas d'autres objets.

Profondeur, 0m,40.

55. Sépulture de ? , 14 juillet 1875. *Procès-Verbaux*, t. IV, p. 7, n° 11.

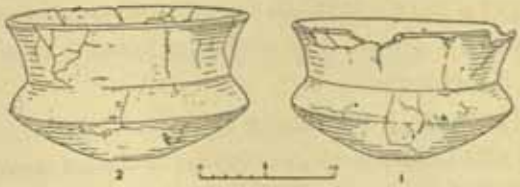


Fig. 65. — 1,7/10.

1 cratère caréné, à grand col, de forme basse, sans pied ; le fond est légèrement renfoncé ; type I B 5 (42478 ; fig. 65, 1).

1. Ce vase est publié dans l'*Album Caranda* comme provenant de la nécropole de Trugny.

1 autre, semblable (42486; fig. 65, 2).

Le procès-verbal signale un autre vase, couvercle ou plat.

Profondeur, 1 mètre.

56. Sépulture de ? , 31 juillet 1877. *Procès-Verbaux*, t. VII, p. 137, n° 2344.

1 gobelet (situle), très grossier, à reflets rougeâtres, type V B 2 (50802; fig. 66, 1).

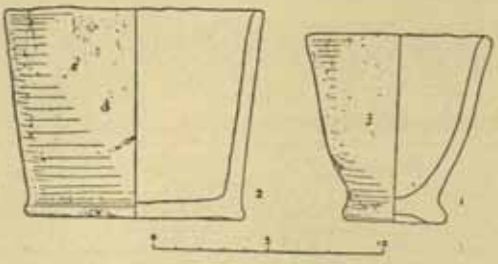


Fig. 66. — 3/10.

1 vase cylindrique (ciste), type VIII A (42341; fig. 66, 2).

Le procès-verbal signale trois autres vases, entre autres une coupe en terre, mais point d'autres objets.

Profondeur, 0m,60.

57[1]. Sépulture de femme, 24 juillet 1875. *Procès-Verbaux*, t. IV, p. 31, n° 82.

1 torques, taraudé en vis à trois filets, avec crochet de fermeture et plaque d'agrafe trilobée; la plaque est décorée de trois rosaces ayant au centre des clous de bronze, type VI E 1 *a* (39389; fig. 67, 1).

1 bracelet, ouvert, formé d'une tige unie, à section quadrangulaire; les extrémités sont gravées de quelques traits, figurant les boutons terminaux, type VI 7 c (37513; fig. 67, 2).

Le procès-verbal signale, à la tête du sujet, la présence d'un vase, du type VIII. — Au milieu du torques, on a trouvé une lame de silex.

1. Les objets provenant de cette sépulture et des suivantes sont placés dans la vitrine n° XXI (troisième fenêtre à gauche de la salle).

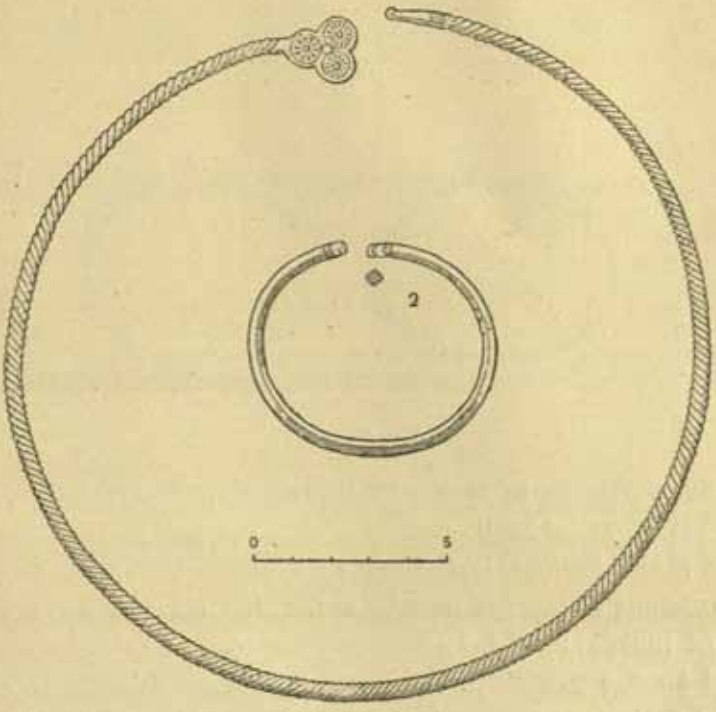


Fig. 67. — 2,5/5.

58. Sépulture de femme, 30 juillet 1875. *Procès-Verbaux*, t. IV, p. 43 sq., n° 133.

2 bracelets, ouverts, formés d'une tige à section ovoïde, gravée de faisceaux de trois et quatre traits, régulièrement espacés ; les traits sont effacés par l'usure sur les faces intérieure et extérieure du bracelet ; les extrémités sont étranglées ; type IX 7 d (37885, 40664 ; fig. 68, 1 et 2).

1 bague, simple anneau de bronze ouvert (39248; fig. 68, 3).

La tombe contenait une autre bague, en fer, une hache en silex, à la hauteur de la poitrine, et, à la hauteur des jambes, une lame de silex « votive », dit le procès-verbal.

Les bras étaient croisés sur la poitrine, les mains rapprochées l'une de l'autre.

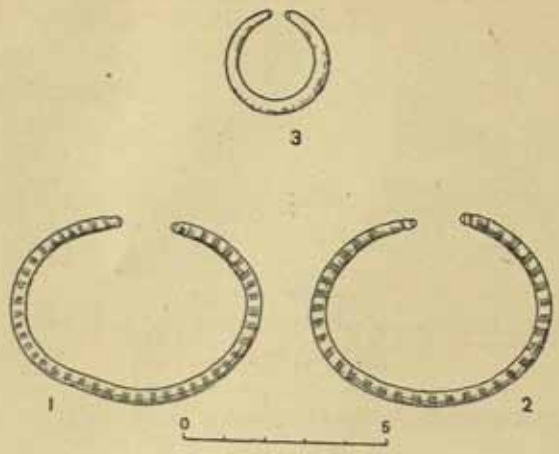


Fig. 68. — 2,6/5.

59. Sépulture de femme, 22 novembre 1876. *Procès-Verbaux*, t. VII, p. 72, n° 2099.

1 grand torques, taraudé en vis à quatre filets, avec boutons terminaux soudés; la tranche des saillies est moletée; type VI B *f* 2 (39330; fig. 69, 1).

1 anneau pendeloque, à quatre mamelons, détachés du corps de l'anneau par un double trait de burin; les arêtes des sections comprises entre les mamelons sont soulignées, sur les deux faces (39262; fig. 69, 2).

1 petit vase (situle), sans rebord, à pied, très grossier, type V B 2 (50803; 69, 3).

Un deuxième anneau pendeloque, en verre blanc, signalé par le procès-verbal, n'a pas été retrouvé. Il en est de même de deux bracelets fermés, gravés de chevrons opposés et de faisceaux de traits perpendiculaires à l'axe de la tige. La tombe contenait un vase (ciste) sans ornements, et trois autres vases, brisés. Ces vases avaient été placés près de la tête.

Profondeur, 1m,60. — Orientation : tête à l'Ouest, pieds à l'Est.

60. Sépulture d'enfant, 10 août 1875. *Procès-Verbaux*, t. IV, p. 67, n. 208.

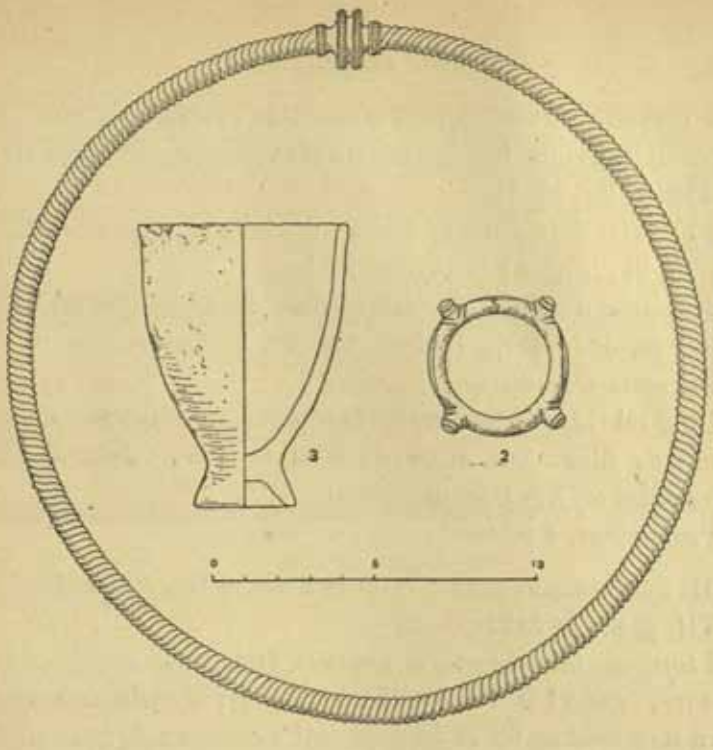


Fig. 69. — 4,2/10.

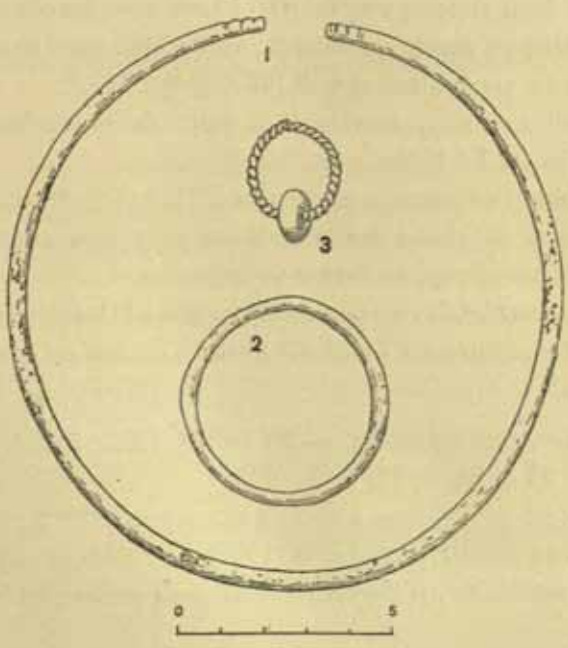


Fig. 70. — 2,8/5.

1 torques, ouvert, formé d'une tige cylindrique unie, avec décoration terminale à bourrelets et étranglements, type III B *d* 2 (39216 ; fig. 70, 1).

1 bracelet formé d'une mince tige soudée, type II 1 (40644 ; fig. 70, 2) ; trouvé à la hauteur du bras.

1 boucle d'oreille (?), formée d'un fil de bronze taraudé et d'une perle de verre (39210 ; fig. 70, 3). Le procès-verbal dit « une perle d'ambre ».

On a relevé, à la hauteur de la poitrine, une flèche et plusieurs lames de silex. Aux pieds du sujet, il y avait deux vases en terre noire et, à la tête, une coupe.

Profondeur, 1 mètre.

61. Sépulture de femme. — 20 décembre 1876. *Procès-Verbaux*, t. VII, p. 80, n° 2127.

1 torques, taraudé en vis à quatre filets, avec crochet de fermeture, type VI D 2 *b* (39395 ; fig. 71, 1) ; il était accompagné d'un fragment de fer et de deux petits anneaux de bronze.

1 pendeloque, composée de perles, dont deux d'ambre, deux de verre bleu simple, une de verre bleu avec incrustation d'un ruban blanc en zigzag et deux de verre bleu avec incrustation d'œillets de verre blanc et noir (39358 ; fig. 71, 2).

1 bracelet ouvert, semblable à ceux de la tombe, 58, mais brisé, type IX 7 d (50804 ; fig. 71, 3).

1 fragment de bracelet semblable (37345 ; fig. 71, 4).

A côté de la jambe droite était un petit vase écrasé et, aux pieds, un grand vase en forme de boisseau.

Profondeur 0m,50. — Orientation : tête à l'Ouest, pieds à l'Est. — Cette sépulture est l'une des plus éloignées du centre du cimetière.

62. Sépulture de femme. — 22 juillet 1865. *Procès-Verbaux*, t. IV, p. 25 et 28, n° 68.

1 anneau pendeloque à quatre mamelons (32247 ; fig. 72, 1). Cet anneau faisait partie d'un collier qui comprenait un autre anneau semblable, trois perles et un petit anneau en bronze.

1 bracelet ouvert, formé d'une tige cylindrique, sans ornements terminaux; sous la patine on distingue, par places, les traces d'un

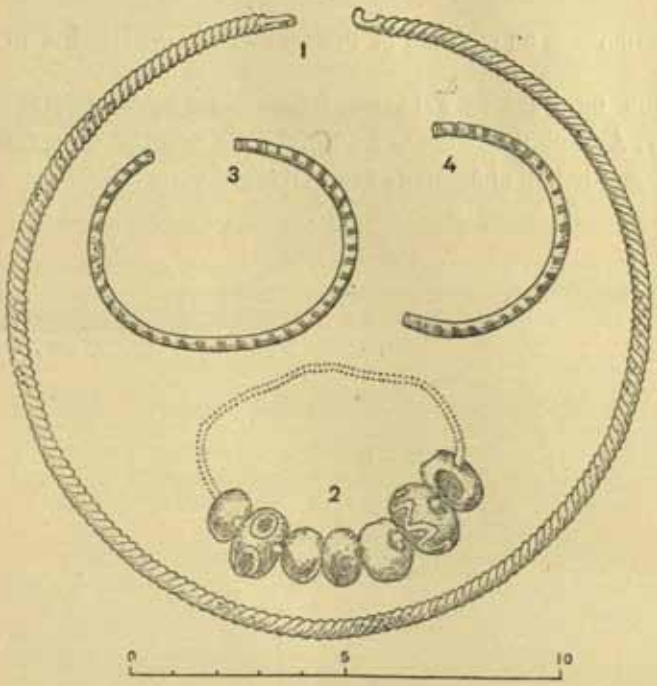


Fig. 71. — 5,6/10.

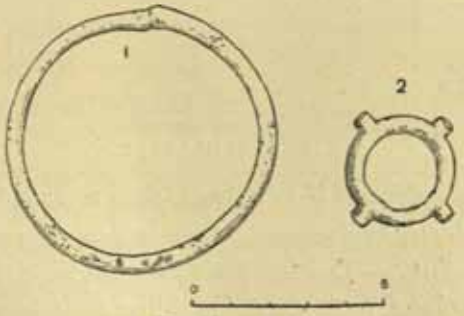


Fig. 72. — 2,5/5.

ornement gravé, composé de chevrons opposés et de faisceaux de traits parallèles, type IV 2 (37616; fig. 72,2). — On a trouvé

dans la tombe un autre bracelet semblable au précédent. A droite et à gauche de la tête, il y avait deux vases.

Sépultures du chateau de Fère-en Tardenois (vitrine VI).

Canton de Fère-en-Tardenois, arrondissement de Château-Thierry. A quelque distance au nord de la nécropole de Sablonnières, au pied du château de Fère-en-Tardenois, dans les cultures

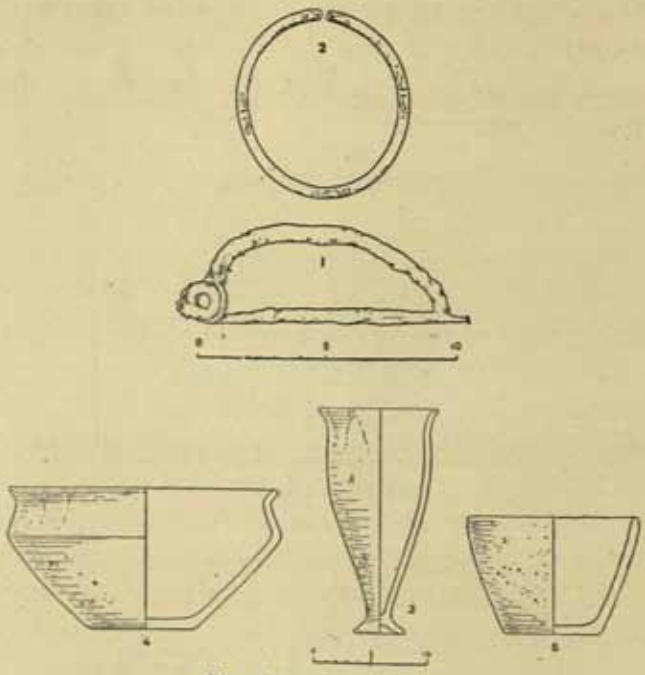


Fig. 73. — 3,5/10; 1,5/10.

d'une ferme qui dépend du château, on a retrouvé cinq sépultures, sur un tertre sablonneux. Deux seulement contenaient un mobilier funéraire. — Ces fouilles sont relatées dans le t. XXII des *Procès-Verbaux*, p. 57-60. Le mobilier de la deuxième sépulture, décrite ci-après, est dessiné au procès-verbal.

63. Sépulture de femme. 1er août 1890. *Procès-Verbaux*, t. XXII, p. 58.

1 fibule en fer, incomplète, type La Tène I (39100 ; fig. 73, 1).

1 bracelet, ouvert, simple tige cylindrique, orné de quatre groupes de chevrons et des stries transversales, type IV 2 (37337 ; fig. 79, 2). Les gravures sont très effacées.

1 gobelet à pied, de forme élancée et évasée, type V C 3(42432 ; fig. 73, 3). Ce vase était placé aux pieds du sujet.

1 terrine carénée, type XVIII A (50805 ; fig. 73, 4).

1 vase, de facture grossière, forme ciste, aux parois très épaisses, type VIII C (42694 ; fig. 73, 5). — Ces deux vases avaient été placés à la tête.

Le squelette, sauf les os du bras, pris dans le bracelet, avait totalement disparu.

H. Hubert.

STATUES ANTIQUES INÉDITES

DE MUSÉES ITALIENS

Le *Répertoire de la Statuaire grecque et romaine* de M. Salomon Reinach n'a pas été constitué suivant le système topographique. L'auteur y a réuni toutes les statues dont il a trouvé, ou

Musée de Turin n° 2. Statue de Tibère.

dont il a pu faire exécuter des reproductions, sans s'inquiéter en général, sauf pour quelques collections, comme le Louvre, de

savoir si le *Répertoire* contenait *toutes* les statues antiques que renfermait un musée donné. Pour les trop rares galeries qui ont publié, jusqu'à présent, un catalogue avec illustration intégrale, la question ne se présentait pas. Mais pour la majorié des musées, il convenait, afin de compléter le *Répertoire*, de les visiter, le volume en mains, et de photographier à petite échelle la totalité des marbres antiques ne figurant pas au *Répertoire de la Statuaire*.

Armé d'une simple photo-jumelle ($0^m,065 \times 0^m,09$), il me fut possible, au cours d'une mission épigraphique en Italie, accomplie en 1904 pour le compte de l'École Française d'Athènes, de photographier environ deux cents marbres antiques, dans sept villes différentes.

M. Paride Weber a bien voulu, avec son habileté coutumière, transformer en élégants dessins au trait mes clichés minuscules et retoucher les quelques photographies reproduites ici en simigravure.

I. — Turin.

Le musée des antiquités de Turin renferme un nombre considérable de marbres antiques inédits. J'en ai photographié en mai 1904 une cinquantaine, presque tous décrits dans le t. IV de Dütschke[1], où l'on trouvera, de plus (p. VII-XIV), une histoire sommaire de la collection. Le *Répertoire de la Statuaire*, qui reproduit de nombreux bronzes du musée de Turin, ne publie qu'une seule statue en marbre en dehors des quelques sculptures dessinées autrefois aux frais de Clarac. Pour la classification de ces statues je suivrai l'ordre de Dütschke (D); je n'en donnerai de description détaillée que lorsque le savant allemand n'a pas connu le marbre, ou quand sa description mérite d'être complétée sur quelque point. J'ai énuméré soigneusement toutes les statues citées par Dütschke et que j'ai omis de photographier :

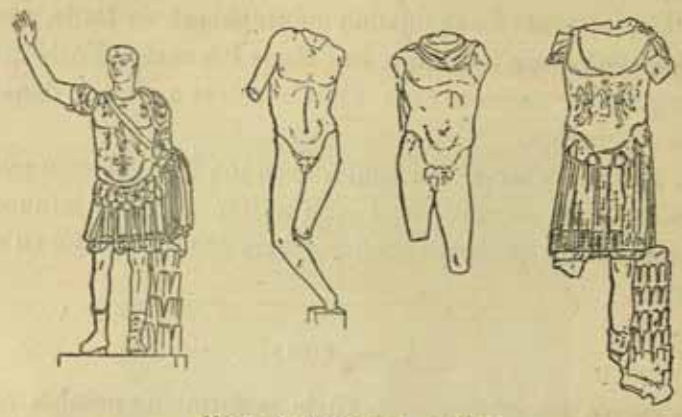
1. Hans Dütschke, *Antike Bildwerke in Oberitalien*, t. IV (Leipzig, 1880, in-8°), p. 1-121.

c'est du travail tout préparé pour le premier archéologue qui passera par Turin.

1, 2. Je ne reproduis ici que pour mémoire l'Auguste et le Tibère, statues bien connues (D. p. 1-4, n. 1-2) et publiées déjà par Clarac, *Rép.*, I, 565, 3 et 567, 5.

3 (D. p. 36-37, n. 49) Eros nu (h. 1m,72). Manque dans mes clichés.

4 (D. p. 37-38, n. 51). Statue de grandeur naturelle d'un



Musée de Turin nos 1, 4, 6, 7.
Statue d'Auguste; deux torses virils; statue de Claude.

jeune dieu nu (selon Dütschke, un Satyre). Manquent l'avant-bras droit, le bras gauche, la tête, le pied droit, la jambe gauche en dessous du genou. On a fait disparaître, depuis l'époque de Dütschke, les restaurations maladroites qui défiguraient cette statue.

5 (D., p. 38-39, n. 53). Statue d'Athéna (H. 1m,30). Paraît manquer dans mes clichés.

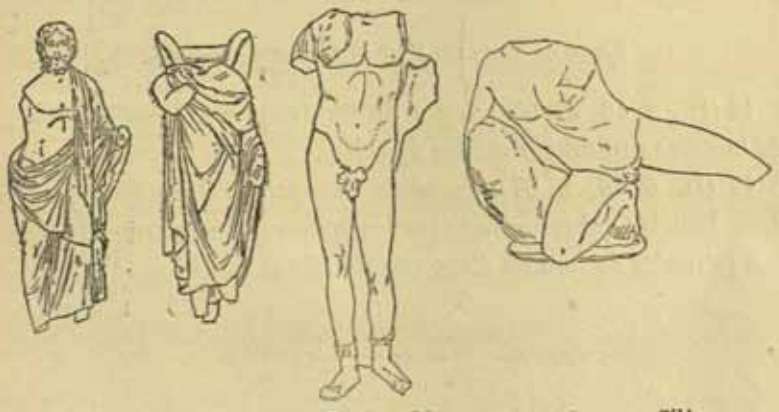
6 (D., p. 39, n. 54). Statue d'un jeune homme debout, n'ayant pour vêtement que la chlamyde, retombant en arrière jusque sur le tronc d'arbre auquel le jeune homme est adossé. Était surmontée autrefois d'une tête rapportée ressemblant à Marc Aurèle. Je n'ai pas reproduit le bas des jambes (au dessous du

genou gauche et au-dessus du genou droit) qui m'a paru, ainsi qu'à Dütschke, une restauration moderne.

7 (D., p. 39-41, n. 55). Belle statue cuirassée de l'Empereur Claude, découverte à Suse et reproduite (très restaurée) dans *Rép.* II, 577, 6. Je la donne sans les restaurations, qu'on a d'ailleurs récemment supprimées. La tête antique existe, mais n'a pas encore été remise sur la statue.

8 (D., p. 42, n. 56). Groupe de Pan et de Daphnis? (H. 1m,42). Paraît manquer dans mes clichés.

9 (D., p. 42-43, n. 57). Asklêpios plutôt que Zeus. Les pieds sont modernes et ne sont pas reproduits ici.



Musée de Turin nos 9, 10, 13, 14. Asklépios, Eros, Dionysos, Silène.

10 (D., p. 43, n. 58). Torse d'Eros revêtu d'une longue chlamyde laissant à nu le côté droit.

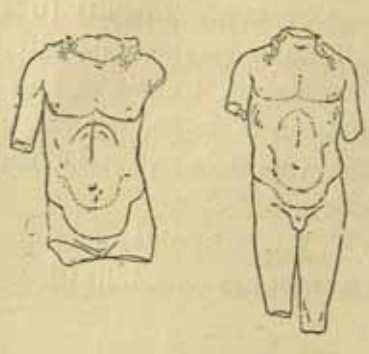
11 (D., p. 43-44, n. 59). Torse d'Héraklès jeune ou, selon Dütschke, de Thésée. Paraît manquer dans mes clichés.

12 (D., p. 44, n. 60). Statuette d'Artémis drapée, en *verde antico* (H. 0m,80). Paraît manquer dans mes clichés.

13 (D., p. 44-45, n. 61). Statue de Dionysos nu, une peau de panthère sur l'épaule. On a supprimé aujourd'hui les restaurations que signalait Dütschke.

14 (D., p. 45, n. 62). Torse de Silène agenouillé, étreignant une outre.

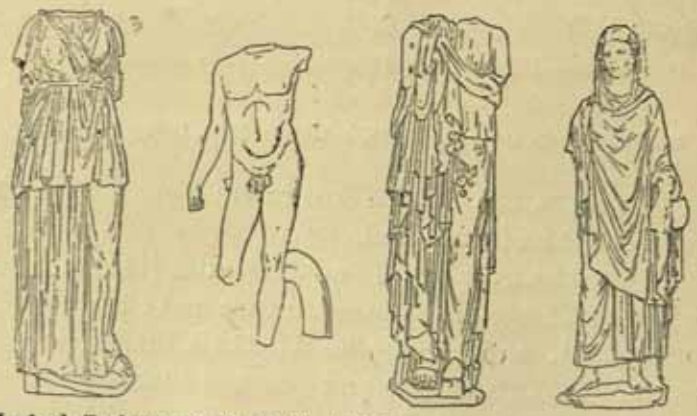
15 (D., p. 45, n. 65). Statue d'un Niobide mort, étendu sur le dos (L. 1m,33). Même type que *Rép.*, I, 314, 5 et 315, 2 et 3. Paraît manquer dans mes clichés.



Musée de Turin nos 16 et 17. Torses de Dionysos.

16 (D., p. 46, n. 66). Torse de Dionysos nu, avec des restes de boucles retombant sur les épaules.

17 (D., p. 46, n. 67). Torse de Dionysos reconnaissable aux deux boucles qui retombent sur les épaules. Il est surmonté d'une fort jolie tête de femme d'époque romaine.



Musée de Turin nos 19, 21, 22, 30. Artémis, Hermès, Heure (?), Heure (?).

18 (D., p. 46, n. 68). Torse d'Apollon revêtu d'une chlamyde. Paraît manquer dans mes clichés.

19 (D., p. 46-47, n. 69). Torse d'Artémis drapée.

20 (D., p. 47, n. 70). Torse de Priape tenant trois enfants dans les plis de sa tunique. Manque dans mes clichés. Même type. que *Rép.*, II, 74. 8 et 9 (ce dernier peut-être celui de Turin ?).

21 (D., p. 48-49, n. 74). Statue d'Hermès nu debout, le bras droit pendant, le bras gauche levé.

Musée de Turin nos 23 et 24. Aphrodite, Hermès.

22 (D., p. 49, n. 75). Statue drapée d'une *Heure* (Ὥρα, selon Dütschke).

23 (D., 49-50, n. 76). Statue d'Aphrodite le torse nu, les jambes drapées. La base paraît antique.

Musée de Turin n° 25. Eros endormi.

24 (D., p. 50, n. 77). Statue d'Hermès revêtu seulement d'une chlamyde ; très fortement restaurée.

25 (D., p. 50-51, n. 78). Statue d'Eros endormi couché sur une peau de lion.

26 (D., p. 51, n. 79). Torse d'une Aphrodite (type Médicis). Paraît manquer dans mes clichés.

27 (D., p. 52, n. 80). Très beau torse en basalte vert d'une Amazone du type Mattei, c'est-à-dire, selon M. Furtwängler[1], du type de l'Amazone de Phidias. M. Michaelis mentionne le torse de Turin sous la lettre ε dans la liste qu'il a publiée des statues d'Amazones (*Jahrbuch arch. Inst.*, I, 1886, p. 20). On s'étonne que ce beau morceau, souvent cité, n'ait jamais encore fait

Musée de Turin n° 27. Torse d'amazone en basalte.

l'objet d'une publication. M. Fürtwängler a remarqué que la rareté de la matière employée a obligé le sculpteur de réduire d'un quart (environ) la dimension de la statue qui lui servait de modèle.

28 (D., p. 52, n. 81). Statuette d'un cavalier (H. 1^{m},04). Paraît manquer dans mes clichés.

29 (D., p. 53, n. 82). Statue d'un athlète versant de l'huile, pareil à *Rép.*, I, 522, 2. Paraît manquer dans mes clichés.

30 (D., p. 54, n. 83). Statue d'une *Heure* (l'Hiver, selon Dütschke), faisant pendant au n. 22. Elle tient dans la main gauche deux colombes.

31 (D., p. 54-55, n. 84). Statuette d'un Eros endormi (L. 0^{m},69).

On trouvera une excellente reproduction de ce joli marbre de la Renaissance dans Fritz Knapp, *Michel-Angelo* (Stuttgart,

(1) *Masterpieces*, p. 138, note 2.

1906, in-4°), p. 155. C'est M. Konrad Lange qui a le premier refusé d'y voir un marbre antique : il croyait, non sans vraisemblance, devoir y reconnaître un original de Michel-Ange (Konrad Lange, *Der schlafende Amor des Michelangelo*, Leipzig, 1898).

32 (D., p. 55-56, n. 85). Héraklès enfant étouffant les serpents. Reproduit assez bien dans Clarac (*Rép.*, I, 461, 5).

33 (D., p. 56, n. 86). Torse médiocre d'une Aphrodite du type Médicis.

34 (D., p. 56-57, n. 87). Statue acéphale d'éphèbe que Dütschke compare avec vraisemblance au *Betende Knabe* de Berlin (*Rép.*, I, 459, 2-4).

35 (D., p. 57, n. 88). Statue acéphale d'Athéna drapée, debout, avec l'égide sur la poitrine.

Musée de Turin n° 33. Aphrodite.

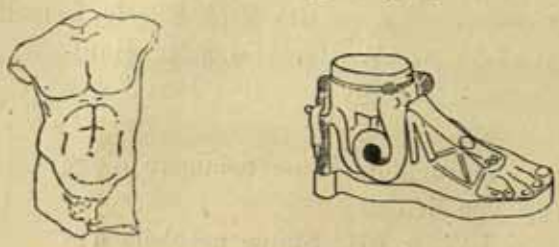
Musée de Turin nos 34, 35, 36, 39. Ephèbe, Athéna, Athéna, homme assis.

36 (D., p. 64, n. 96). Statue colossale d'Athéna (H. 2m,18) en marbre blanc, découverte en Égypte.

37 (D., p. 65, n. 97). Beau torse viril en marbre, également découvert en Égypte.

38 (D., p. 66-67, n. 103). Pied votif en marbre blanc trouvé en Égypte et analogue à celui de Florence et à ceux d'Alexandrie

(*Rép.*, II, 20, 4 et 6-7)[1]. J'ai vu un autre pied analogue dans le commerce au Caire en février 1905. La reproduction ci-dessous est d'après un croquis et non une photographie.



Musée de Turin nos 37 et 38. Torse viril et Pied votif.

39 (D., p. 67-68, n. 105). Statue d'un homme assis, trouvée vers 1820 à Alexandrie en creusant le canal Mahmoudieh. Dütschke en donne une bonne description ; mais sa bibliographie de l'inscription *CIG.* 4684 gravée sur la base est très loin d'être complète. Voici quelques renvois additionnels : Scholz, *Reise in*

Musée de Turin no 40. Autel alexandrin.

Aegypten (1822), p. 94 ; Cordero di San Quintino, *Giornale Arcadico*, août 1823, p. 206 ; Raoul-Rochette, *Journal des Savants*, novembre 1824, p. 694 ; Letronne, *Bulletin Férussac*, II, p. 262 ; Gau, *Antiquités de la Nubie*, *Inscr.*, pl. X, n. 27 ; Froehner, *Inscr. grecques du Louvre*, p. 178 (d'après le *CIG.*) ; Lumbroso, *Mem. Accad. Lincei*, III (1879), p. 509=*Descrittori italiani dell'*

1. Cf. Amelung, *Revue arch.*, 1903, II, p. 190-191 ; à ajouter à sa liste le fameux *piè di marmo* de Rome qui provient de l'Iséum du Champ-de-Mars.

Egitto e di Alessandria (Rome, 1879, 4°), p. 83 (d'après Scholz); Δημητσας, Ἱστορία τῆς Ἀλεξανδρείας, p. 751 (d'après le *CIG.*). Dittenberger, *Orientis inscr.* II, p. 436-437, n. 699 (d'après le *CIG.*).

Quant à la statue, elle représente un homme assis flanqué à droite et à gauche de deux divinités debout, de dimension infé-

Musée de Turin n° 41. Torse impérial en porphyre rouge.

rieure. La statue centrale est malheureusement fort mutilée et la tête en est si endommagée qu'on ne peut que supposer qu'il s'agit d'un Sérapis assis. Les deux divinités latérales sont adossées à deux colonnes autour desquelles s'enroulent les replis du corps de deux serpents. De la divinité de droite il ne reste que les pieds chaussés de sandales à la grecque. Celle de gauche, mieux conservée, est un homme nu, debout, à tête de cynocéphale coiffé du disque et du croissant superposés.

40 (D., p. 68-69, n. 106). Autel avec quatre figures groupées autour d'une colonne et l'inscription Πρωτυτος τεχνη εργαστηριαρχου sur la base (*CIG.*, 4698). Ajouter à la bibliographie de Dütschke : Raoul-Rochette, *Monuments inédits*, III (*Odyssée*), p. 326, n. 1 ; Cordero di San Quintino, *Giornale Arcadico*, août 1823, p. 207 ; Overbeck, *Schriftquellen* (1868), n. 2303 (d'après Brunn) ; G.

Musée de Turin nos 43, 44, 45, 46. Statuettes d'Athéna, Déméter, Apollon et femme drapée.

Hirschfeld, *Tituli statuariorum* (1871), n. 165 ; Loewy, *Inschr. gr. Bildhauer* (1885), p. 257, n. 363 (de seconde main) ; Welcker, *Rheinisches Museum*, III (1845), p. 463-464 ; Lumbroso, *Documenti greci del museo di Torino*, p. 11.

41 (D. p. 69-70, n. 107). Torse en porphyre rouge (0m,86) provenant d'Égypte. Le personnage figuré est un empereur cuirassé, le paludamentum sur l'épaule gauche et l'épée courte au côté. Cette œuvre remarquable rentre dans une série de sculptures que M. Strzygowski a récemment étudiées et dont il a réussi, semble-t-il, à établir la date et la provenance.

Les deux guerriers de S. Marc de Venise [1] présentent avec le torse de Turin les plus frappantes analogies : c'est la même ornementation de la cuirasse, la même épée, presque le même geste ; sur la grande statue impériale assise en porphyre du

1. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, I, p. 178.

musée d'Alexandrie, ce sont encore les mêmes motifs de décoration. Il semble que ce soit avec raison que M. Strzygowski attribue ces sculptures en porphyre, ainsi que quelques autres du même genre (sarcophages de Rome, Constantinople, Alexandrie; colonnes à bustes impériaux au Louvre et au Vatican;

Musée de Turin n° 53. Prêtresse d'Isis.

buste de Maximien au Caire, etc.) à l'art égyptien de l'époque de la tétrarchie et de la période constantinienne[1].

1. Strzygowski, *Orient oder Rom*, p. 75-80; le même, *Orient oder Rom. Stichprobe : die Porphyrgruppen von S. Marco in Venedig*, dans *Beiträge zur*

42 (D., p. 97, n. 181). Statuette d'Athéna (H. 0m,32). Paraît manquer dans mes clichés.

43 (D., p. 97, n. 182). Statuette d'Athéna (H. 0m,42). La tête et les bras sont modernes.

44 (D., p. 97-98, n. 183). Statuette de Déméter (H. 0m,35). Sont restaurés : le bras droit, la main gauche, les pieds et la base.

45 (D., p. 98, n. 184). Statuette d'Apollon, petite copie de l'*Apollino* de Florence (*Rép.*, I, p. 242). Le torse seul est antique.

46 (D., p. 98, n. 185). Statuette acéphale de femme drapée.

Musée de Turin nos 56 et 57. Télesphore. Torse juvénile.

47 (D., p. 98, n. 186). Torse d'une statuette de femme drapée. Non reproduite ici, mon cliché étant insuffisant.

48 (D., p. 98, n. 187). Statuette d'Eros (H. 0m,43), que je n'ai pas photographiée.

49, 50 (D., p. 98, n. 188 et 189). Deux petits torses d'Aphrodite nue (pas dans mes clichés).

51 (D., p. 98, n. 191). Statuette d'un homme nu, la chlamys sur l'épaule. Le torse seul subsiste ; il y avait des restaurations que Dütschke indique. (Mon cliché est trop médiocre pour être reproduit).

52 (D., p. 98-99, n. 192). Statuette (H. 0m,53) d'une Muse. Assez joli travail. La tête, rapportée, est peut-être antique. Mon cliché est malheureusement trop faible pour être reproduit.

alten Geschichte, II (1902), p. 105-124 ; le même, *Catal. du musée du Caire : Koptische Kunst*, p. 3-7.

53 (D., p. 99, n. 193). Statuette d'Isis ou plutôt d'une prêtresse d'Isis, d'un joli mouvement. C'est à tort, comme on peut en juger par la reproduction ci-jointe, que Dütschke la dit très mal

Musée de Turin n° 58. Hermès.

conservée et d'un mauvais travail. On la comparera non sans intérêt avec une statue de Metz (*Rép.* III, 199, 9), que je crois également isiaque et que vient de republier et d'étudier M. Michaelis[1].

54 (D., p. 99, n. 195). Statuette (H. 0m,36) d'un guerrier romain (un général ou un empereur) debout, triomphant d'un barbare barbu agenouillé à ses côtés.

55 (D., p. 99, n. 197). Statuette mutilée (H. 0m,30) d'une triple Hécate. Mes clichés des nos 54 et 55 étaient insuffisants pour la reproduction.

Musée de Turin n° 59. Statue alexandrine.

Les statues suivantes m'ont paru ne pas avoir été, comme les précédentes, décrites par Dütschke : elles seraient donc non seulement inédites, mais encore inconnues, puisque je n'en ai trouvé aucune mention, ni

1. Ad. Michaelis, *Eine Frauenstatue pergamenischen Stils im Museum zu Metz*, dans *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde*, t. XVII, 1 (1905), p. 213-240 et pl. I-IV.

dans le *Répertoire de la statuaire*, ni dans aucun des ouvrages ou périodiques que j'ai eu l'occasion de dépouiller[1].

56 (H. env. 0m,28). Statuette de Télesphore analogue à celles figurées dans *Rép.*, I, 148, 5-6; II, 469, 10-11 et 470, 1, 4, 5; III, 13, 2 et parmi lesquelles il y a plusieurs bronzes.

57. Torse praxitélien (marbre blanc) d'un jeune homme. Analogue comme attitude à l'Eros de Naples (*Rép.*, I, 357, 3).

58 (H. env. 1m,55). Statue en marbre blanc d'Hermès nu debout, le poids du corps portant sur la jambe droite. Sur son épaule gauche est fixée par une agrafe une chlamyde qui retombe sur le bras gauche. Manquent le bras droit et la main gauche qui tenait le caducée. La tête, rapportée, paraît antique. Comparer *Rép.*, I, 366, 8 et 367, 4 et 7; II, 149, 9; 155, 6; 591, 4; etc.

Musée de Turin n° 60. Aphrodite.

59 (H. env. 0m,85). Statue acéphale, trouvée en Égypte, d'un personnage assis sur le sol à la manière orientale, les jambes croisées, le pied gauche ramené sous le genou droit, qui est beaucoup plus élevé que le genou gauche. Il est vêtu d'une chlamyde retombant sur l'épaule gauche et dont un pan est étalé sur ses cuisses. Ses deux mains sont étendues en avant; la main droite a disparu; la gauche tient un objet indéterminé. La base est formée par un dé octogonal sans moulures, dont les pans coupés sont ornés de petits personnages en bas-relief, assez peu distincts. Il est à peine besoin de faire remarquer la singularité d'une œuvre pareille dont l'authenticité est d'ailleurs absolument certaine. On songe à quelque scribe égyptien copié par un sculpteur alexandrin. En dehors des Cernunnos gallo-romains, l'art classique ne connaît pas de personnages dans cette posture orientale.

60. Partie supérieure d'une petite statue d'Aphrodite pudique, qui n'a d'autre mérite que d'avoir conservé sa tête.

1. Pendant l'impression de cet article les article les nos 53, 66 et 71 ont été publiés en photogravure par M. Wace, *Journal of hellenic studies* t. XXVI, 1906, p. 235-242.

61 (H. env. 1m,65). Bonne statue en marbre d'une Abondance; il en existe des répliques au Capitole (*Rép.*, II, 247, 3) et à Venise (*ibid.*, 249, 6). Ces deux statues n'ont pas sur la tête, comme le marbre de Turin, un voile retombant sur les épaules ; mais ce voile se retrouve sur une troisième statue presque semblable (*Rép.*, I, 225, 3).

62 (H. env. 1m,10). Statue acéphale de femme drapée ; le style sévère de la draperie en longs plis raides et parallèles montre

Musée de Turin nos 61, 62, 63, 64. Statues antiques mutilées.

que c'est la copie d'une œuvre archaïque dont j'ai cherché en vain une autre réplique. Les bras manquent.

63. Fragment mutilé de la partie supérieure d'une statue de femme drapée et voilée.

64. Statue, grandeur nature, d'un Romain drapé dans sa toge. Manquent la tête, les bras, le bas de la jambe droite, le pied gauche. C'est probablement la statue publiée dans Clarac (*Rép.*, I, 556, 6), avec des restaurations.

65. Torse d'une Aphrodite nue dans laquelle la main droite, au lieu d'être portée devant la poitrine, est étendue en avant (cf. ce motif peu commun dans *Rép.*, II, 351, 1, 2 et 353, 1, 5).

66. Statue acéphale d'un jeune homme nu, de formes très élancées ; sur son épaule droite passe une chlamyde qui lui retombe

dans le dos et le long de son flanc droit; la jambe droite portée en avant de la gauche est brisée au-dessus du genou. Au dessus

Musées du Turin nos 65, 66, 67, 68.

de l'aîne droite, une cavité rectangulaire allongée marque la place d'un tenon.

Il s'agit évidemment d'un Ganymède analogue à ceux que re-

Musée de Turin nos 69, 70, 71. Artémis, Abondance? Athéna.

produit le *Répertoire* I, 185, 5; 192, 2 etc. Le tenon marque la place où s'adaptait la griffe de l'aigle.

67. Statue d'une femme drapée et voilée, debout, les deux mains tendues en avant. La tête est rapportée, les mains man-

quent. Le style de la draperie indique un original du ve siècle.

68. Statue médiocre, fortement restaurée, d'une femme drapée; la main gauche levée se porte vers la tête; de la main droite elle retient un pan de sa tunique. La tête, couronnée de lauriers, semble moderne.

69. Statuette d'Artémis debout, la jambe gauche croisée sur la droite dans la même pose que *Rép.*, II, 315, 4, 5, 6 et 9.

70. Statue médiocre d'une femme drapée. L'attribut que tient la main gauche est une restauration moderne.

71. Statue acéphale d'une femme drapée dans une longue tunique et dans un himation qui laisse à nu le bras droit et recouvre complètement le bras et la main gauche posée sur la hanche. Motif gracieux et bien exécuté [1].

(*A suivre.*) SEYMOUR DE RICCI.

1. M. Wace *l. c.* a montré que c'était une Athéna de l'école de Praxitèle, dont M. Amelung lui a signalé treize autres répliques dans diverses collections (*Rép.* I, 229, 6; 232, 5; 235, 7; 236, 1; 237, 4; 238, 4; 291, 6; II, 292, 8 et 679, 7 etc.).

NOTES ON A JOURNEY THROUGH CILICIA AND LYCAONIA[1]

The largest among the ruins of Daouleh was a building consisting of a number of parallel vaulted chambers resting upon vaulted substructures, No. 13 on the plan (fig. 1). It stood upon the western side of the village, its greatest length lying not quite due north and south. Crowfoot makes no mention of it; Holtzmann marks it on his plan as No. 23, but orients it wrongly. He states in his brief notes that it must be either a monastery or barracks; I am inclined to believe that it was probably a combination of both, a fortified monastery, but it is curious to note that whereas almost every one of the small ruined houses lying at the south-west angle of the village have crosses carved upon the lintels of the doors, No. 13 exhibits no example of such decoration, nor any Christian symbol at all. The largest of the chambers was to the south, a big hall divided down the centre by eight piers. These piers were arranged in alternate groups of two smaller square piers and one larger, solidly buttressed on either side. The buttresses of the larger piers were evidently intended to carry the ribs of the vault (fig. 2). The greater part of the outer walls had fallen, though the foundations were easy to trace as the ground fell away to the south, and the hall stood upon a raised platform of masonry; in the small portion of the wall that remained, that which adjoined the other chambers of the building, there were returning buttresses opposite the big piers to carry the end of the vaulting ribs. The hall was connec-

1. See *Revue arch.*, septembre-octobre 1906.

ted by a doorway with a long narrow room at right angles to it. The east wall of this room had fallen, the west wall was broken

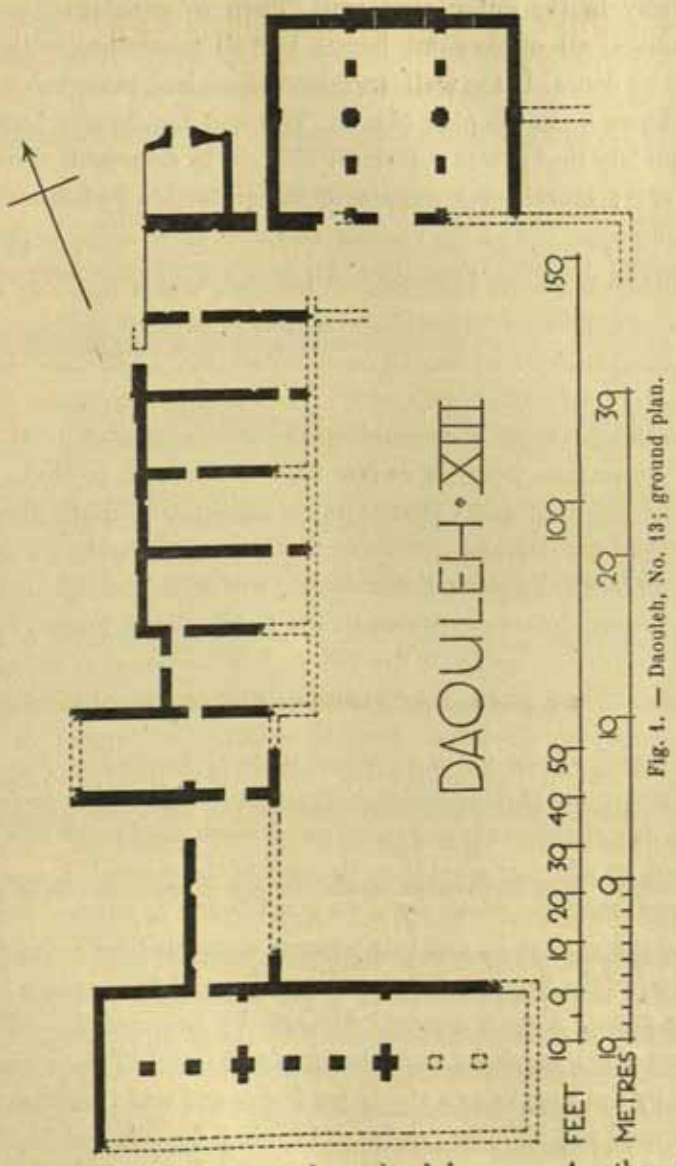


Fig. 1. — Daouleh, No. 13; ground plan.

by two deep arched niches and a ruined doorway. Another door led into a chamber parallel with the big hall. On the north side

a door led from it into the next parallel chamber, which besides connecting with the chambers to the north and south, had a doorway in the outer west wall. Then followed five parallel chambers, all of the same length and all connecting with each other by doors. In the walls were arched niches, many more than are shown upon the plan (fig. 3). The east façade had fallen so completely that it was extremely difficult to determine the exact line of it; moreover a couple of Yuruk hovels had been built into the openings of the vaulted substructures which supported the whole line of the chambers. All the chambers had been roofed

Fig. 2. — Daouleh, No. 13; view from the south.

with barrel vaults parts of which were still standing (fig. 4, in the foreground of this illustration is seen the apse of No. 2) Beyond these five chambers was a small room hewn partly out of a knob of rock at a higher level than the rest of the ground. It could be entered from the north by a rock cut door. A narrow passage lay to the east of it, and this passage connected by a door with the last of the five parallel chambers. Beyond the passage was a large room, almost square, divided by two arcades of four arches which carried a vault that was still intact. This room was used by the Yuruks as a stable for flocks and was therefore filled with mud and filth, but, as far as I could judge, the original level of the floor was considerably lower than that of the parallel chambers and the hall, but considerably higher than that of the

substructures. The vault of the square room stood only a few feet lower than the vaults of the parallel chambers. Two rows of three piers carried the arcades, the central pier of each row being stronger than those on either side. The south front, facing the big hall, was much ruined, but there were traces of three doors. The room was almost dark, being lighted only by four

Fig. 3. — Daouleb, No. 13; door and niche in one of the parallel chambers.

narrow slits in the north wall, and it is scarcely conceivable that it can have been used as anything but a store-house. The middle part of the north wall was thickened. Beyond this square room were the foundations of ruined walls, indicated on the plan. The whole building was almost devoid of decoration. The outer west wall shewed the same arrangement of shallow pilasters and recesses that has been noticed in No. 5. The doorways were outlined with very rough mouldings. Some were arcuated and

some trabeated, the latter having a relieving arch above the lintel (fig. 5). The walls were thick and the masonry good. I had no sooner made out the general plan than I regretted deeply that I had neglected to plan the large monastery at Ak Kale, for I had noticed there a system of long parallel chambers which might have thrown some light on the building at Daouleh (fig. 6). The Coptic monasteries in Egypt may supply some useful points of comparison. Mr Somers Clarke, who was working upon them with Professor Strzygowski a year ago, has been so

Fig. 4. — Daouleh, No. 13; view from the east.

kind as to show me his yet unpublished plans. Among them was one of the monastery at Madeyg, on the west bank of the Nile half way between Assouan and Wady Halfa, where there is a series of parallel chambers something similar to that at Daouleh. In the Deir Simeone at Assouan there is a refectory with piers down the centre closely resembling the big hall at Daouleh. Crowfoot mentions « a monastic enclosure, or what appeared to be such, on the spur of the western hills »[1] at Binbirklisse near No. 6, but this would need excavation, for I noticed little or nothing

1. *Kleinasien*, p. 18.

above ground. Pending further researches it may be conjectured that the big hall was the refectory of a monastery and the parallel chambers the dormitories of the monks.

No. 14 (fig. 7). Neither Crowfoot nor Holtzman make any

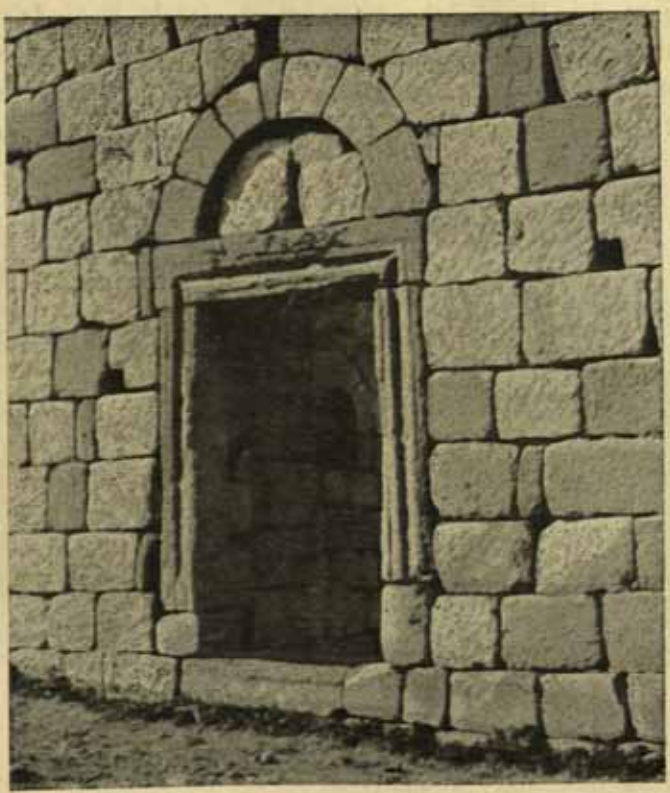


Fig. 5. — Daouleh, No. 13; door in one of the parallel chambers.

allusion to this building which stands at the south east angle of the plateau. It consisted of a line of long narrow rooms facing west, A, B, and C on the plan. Vestiges of walls were to be seen to the north of room A, but they could not be traced further without excavation. Behind A was another parallel room. B was completely ruined, it seemed however to have been divided into

two chambers, for there were remains of a doorway in the middle. To the south of room C the ground falls away abruply, and, perhaps to save the trouble of buttressing, the long narrow building D was not set exactly at right angles to C but trended slightly to the north, thereby avoiding the slope. To the east of A, B and C the ground rises slightly. Behind C was a small court, E, much blocked by masonry; it led into a cruciform chapel. Nothing remained of the east end of this chapel but the foundations of the walls; the west end was hidden by

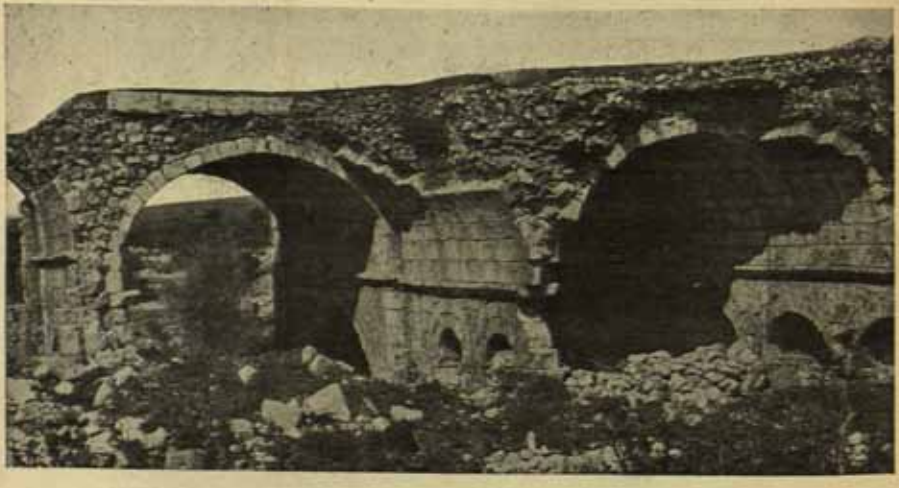


Fig. 6. — Monastery at Ak Kale, showing, parallel chambers.

ruins up to the lintel of the door which was *in situ*. The ground plan is the typical plan of a mausoleum and will at once recall the mausoleum of Galla Placidia at Ravenna, the only difference being that the east arm of the cross at Galla Placidia is not apsed but square. The mausoleum of Aguemmoun Dubekkar in Algeria[1] is in its main features strikingly similar. That the chapel at Daouleh belongs to the general type of the mausoleums described by Strzygowski can scarcely be questioned; what was

1. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, p. 158.

its connection with the rest of the building is a matter of conjecture, but it is not unreasonable to conceive of a monastic foundation with a chapel containing the bones of some person renowned for piety[1]. In the construction of No. 14 are to be observed two features which have already been noticed in No. 5:

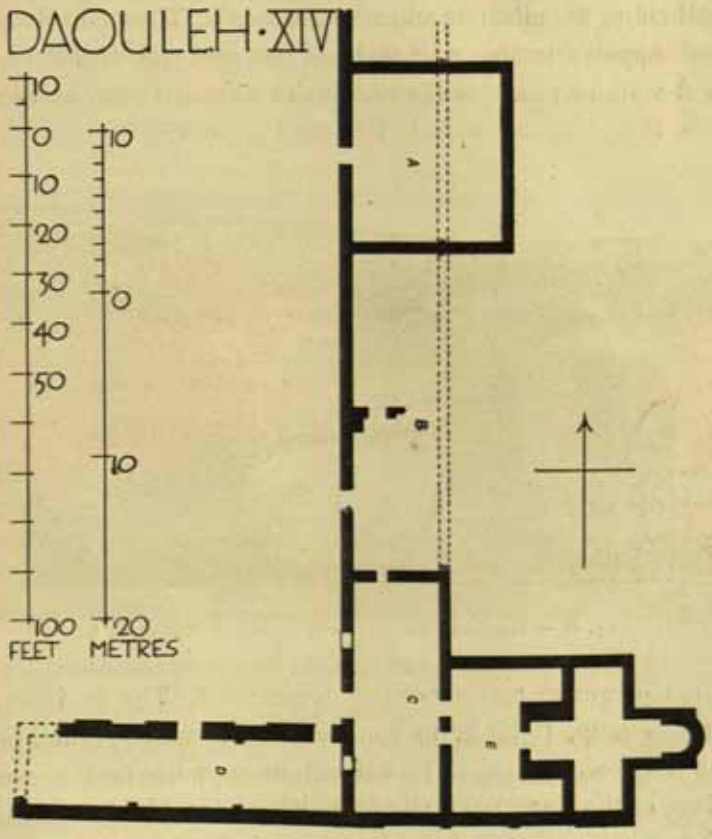


Fig. 7. — Daouleh. No. 14; ground plan.

1. In Mr Somers Clarke's plan of Deir el Bollor on the west bank of the Nile near Aigyn there is also a chapel lying to the east of a long chamber similar to C, but in the Egyptian example there is no connection between the two. I would call attention to a general similarity of plan between No 14 and the much larger monastery of Kala'at Sim'an in Syria. See De Vogüé, *La Syrie Centrale*.

the use of shallow pilasters and of tile work. The pilasters appear on the much ruined north wall of room D, on the south wall of the chapel, the court and room C, and the outer west wall of room A (fig. 8). On the south wall they are not carried down to the ground; the wall is plain for the first three or four feet, then it forms a small shelf, about 3 inches deep, and only above the shelf do the pilasters and recesses begin. The same arrangement appears in the west wall of room A. The breaking of a blank wall by pilasters again brings to mind the mausoleum of Galla Placidia, and with it Rivoira's argument concerning the

Fg. 8. — Daouleh. No. 14; west façade of chambers A.

Italian origin of this mode of decoration[1]. The buildings at Daouleh help, I think, to confirm Strzygowski's refutation of that argument[2], for it is natural to suppose that a remote village in the Kara Dagh would seek for its architectural designs at home rather than borrow them from Italy. The tiles are found in two places, on the west façade of room A where they are set in a band of herring-bone work (fig. 8) and in the relieving arch above the outer door of room C (fig. 9) where there are traces of concentric brick arches such as those that were noti-

1. *Le origini della architettura lombarda*, p. 5.
2. *Kleinasien*, p. 38.

ced in No. 5. This doorway is more elaborate than any other piece of building in Daouleh. The stones of the relieving arch have fallen out, but the carved lintel remains and on either side

Fig. 9. — Daouleh, No. 14; west façade of chamber C.

of it are consoles in the shape ot lions' heads. These consoles may have carried an upper moulding as at Spalato, Husn es Suleiman, Koja Kalessi, etc.[1]. It may be observed that the rude

Fig. 10. Daouleh, No. 14; carved lintel.

decoration of the lintels at Daouleh contrasts strangely with the

1. *Kleinasien*, p. 163,

general excellence of the masonry. The lintel of the doorway leading from the court into the chapel is a good example of the extremely limited skill of the stone-cutters of the Kara Dagh (fig. 10). It is difficult to imagine anything more primitive than this decoration of heart shaped leaves set in an even row, and of diamonds arranged so as to recall vaguely the classical bead and reel. This and the lintel in fig. 9, and another which was lying among the ruins in room A, were however the best pieces

Fig. 11. — Binbirklisse, No. 8; mouldings.

of stone cutting in the village. Binbirklisse has better things to show in the decoration of the octagon (Binbir. No. 8), but a comparison of this work (fig. 11) with that of Daouleh shows that both belong to the same school, though the example taken from the lower town is infinitely superior in execution. While the decorative work in the Kara Dagh is rude almost to childishness and shews a peculiar lack of invention (the mouldings, capitals, etc. are all open to this criticism[1]), the ground plans are

1. Strzygowski notices (p. 22) that the horizontal friezes at Binbirklisse are of two kinds, deep and shallow. The same distinction can be made at Daouleh.

singularly varied and interesting and present almost every diversity of plan known to early Oriental church builders. It seems therefore very possible that Prof. Ramsay's conjecture may be correct and that the traditional forms of architecture lingered on in the mountain long after the skill with which to adorn them had disappeared.

Gertrude Lowthian Bell.

(To be continued.)

SUR UNE TÊTE EN TERRE CUITE

DE L'ANTIQUARIUM DE BERLIN

(PL. VI)

L'Antiquarium de Berlin possède une belle tête de terre cuite, acquise en 1883, qui a été découverte à Tarente [1]. La conservation en est excellente ; l'extrémité du nez seule est restaurée. Les dimensions sont considérables : le fragment mesure, en effet, 0m,25 de hauteur [2]. L'argile, très cuite et dure, est brunâtre.

C'est un jeune homme, à la chevelure courte, dont les petites boucles emmêlées, rejetées à droite et à gauche sur le milieu du front, sont traitées à coups rapides d'ébauchoir. Le regard est dirigé vers le ciel, la bouche entr'ouverte. La tête, tournée à gauche, est légèrement relevée, et ce mouvement fait saillir les muscles du cou. L'arcade sourcilière est très prononcée. Le front, au-dessus duquel les cheveux sont implantés en demi-cercle, est bas. Le nez est pointu et mince, et la distance qui le sépare de la bouche est très faible. Le menton est arrondi et petit.

Cette tête, ainsi que l'indique la partie conservée du dos et de l'épaule gauche, appartenait à une statue atteignant à peu de chose près la grandeur naturelle. Elle était peinte, car on aperçoit encore des traces de couleur rouge-clair dans la chevelure.

Il est impossible de donner un nom à cette figure et de déter-

1. *Terracotten-Inventar*, n° 7817. Cette tête est mentionnée *Arch. Zeit.*, 1884, p. 66.

J'adresse ici mes remerciements à M. von Kekulé von Stradonitz, qui a bien voulu m'autoriser à publier ce monument.

2. Haut. du visage, du menton à la racine des cheveux : 0m,15; épaisseur de l'argile : 0m,02.

miner quelle en était l'attitude. M. Svoronos voudrait y reconnaître Taras, mais cette hypothèse n'est fondée que sur la ressemblance que présente ce monument avec l'Enfant en prière de Berlin, auquel il donne le nom du héros, et cette dernière identification est toute problématique. Quant à l'attitude, tout ce que l'on en peut dire c'est que l'épaule gauche était plus haute que l'autre, que le bras gauche était sans doute levé et que le regard était tourné dans cette direction. On pourrait, à la vérité, proposer plusieurs hypothèses, qui, n'étant fondées sur aucun indice certain, n'auraient pas grand intérêt.

Bien que connu par des moulages qui se trouvent dans le commerce et que l'on peut voir dans plusieurs galeries[1], ce fragment, intéressant à plus d'un titre, n'a été jusqu'à présent l'objet d'aucun commentaire et n'a pas été reproduit d'une manière satisfaisante. Le dessin qu'en donne M. Vlasto, dans son étude sur les monnaies de Tarente[2], bien que fidèlement exécuté, n'en rend pas bien les caractères de style, et l'auteur, sans fournir aucun détail sur cette tête, ne fait que mentionner rapidement l'hypothèse de M. Svoronos.

La ressemblance entre cette tête de terre cuite et celle de l'Enfant en prière est frappante. On remarque dans la statue de bronze tous les caractères que montre la tête de Tarente ; on y retrouve la même forme donnée au visage, dont les proportions sont semblables, la même manière de traiter les yeux, le nez, la bouche, le même rendu de la chevelure, qui est cependant plus sommaire dans la terre cuite que dans le bronze, ce qui se conçoit aisément, étant donnée la différence de la matière employée. La tête est aussi rejetée en arrière, mais, dans la statue de terre cuite, elle est, de plus, tournée légèrement à gauche.

Ces rapports étroits permettent de reconnaître dans ces deux œuvres les mêmes tendances de style, d'attribuer la tête de

1. Cf., par ex., Lechat, *Catal. sommaire du musée de moulages* (*Annales de l'Université de Lyon*), 1903, p. 113, n° 630.
2. *Journal international d'archéologie numismatique*, 1901, p. 94, pl. 9.

Tarente, comme le bronze de Berlin, à l'école de Lysippe, et de la dater de la fin du IVe ou du commencement du IIIe siècle av. J.-C.

Les modeleurs tarentins semblent avoir donné volontiers à leurs produits des dimensions inusitées. Nous connaissons, en effet, provenant de leurs ateliers, plusieurs terres cuites de grandeur considérable. Lenormant cite des têtes qui appartenaient à des statues dont la hauteur devait dépasser un mètre, et certains pieds de lits indiquant des proportions encore plus grandes[1]. On connaît encore des fragments de statues qui atteignaient la grandeur naturelle[2].

On sait, au reste, que les figurines de la Grande-Grèce sont généralement plus grandes que celles de la Grèce propre, et il faut vraisemblablement voir, dans ce grandissement de la statuette, une influence italique.

Mais si les figures de grandeur naturelle ne sont pas une exception dans la fabrique de Tarente, il n'y en a pas, à ma connaissance, qui puisse, pour la beauté de l'exécution, être comparée avec la tête de l'*Antiquarium*. Elle est modelée entièrement à la main, sans le secours d'aucun moule, et ce procédé, que l'on retrouve, il est vrai, dans certaines figurines de Tarente, a permis à l'artiste d'imprimer à sa création un cachet artistique bien rare dans les terres cuites de cette dimension. C'est une vraie œuvre de statuaire, sans rapport avec la masse des produits habituels des coroplastes, et l'on peut sans peine, comme nous l'avons fait, la comparer avec les œuvres de bronze ou de marbre. La main qui l'a modelée n'est pas celle d'un simple artisan en figurines : c'est celle d'un artiste qui s'inspire des traditions de style d'une école bien définie et rend fidèlement dans l'argile ce que d'autres rendent dans le bronze et le marbre.

1. *Gazette archéol.*, 1881-2, p. 161 ; *Gazette des Beaux-Arts*, 1882, I, p. 208 ; Pottier, *Les statuettes de terre cuite*, p. 207.

2. *Gaz. d. B. A., l. cit.*, p. 211 ; *Notizie degli Scavi*, 1883, p. 184 ; *Journal of hellenic Studies*, 1886, p. 24 ; *Arch. Anzeiger*, 1890, p. 155, Winter, *Typen*, I, p. CVI.

Les statues en terre cuite de grandeur naturelle, modelées à la main, qui montrent une exécution aussi soignée et qui peuvent être rattachées à une école connue de la statuaire antique, ne sont pas fréquentes et nous ne pouvons en mentionner que peu d'exemples. Dans une belle tête de jeune homme, trouvée à l'Esquilin et qui faisait sans doute partie d'un monument funéraire, on reconnaît nettement les caractères du style de Scopa[1]. La tête appuyée sur la main gauche, l'éphèbe était assis, dans une attitude pensive et douloureuse, que l'on peut se figurer semblable à celle d'une figurine de Tanagra, au musée du Louvre[2].

Un groupe de statues en terre cuite, qui ornaient le tympan d'un temple falisque du IIIe siècle av. J.-C., n'est pas d'un travail inférieur à celui des monuments que nous venons de citer. Ces statues, trouvées à Civita Castellana en 1886, et exposées dans les vitrines du musée national de la Villa Giulia à Rome, n'ont pas encore été étudiées, bien que depuis plusieurs années, on en promette la prochaine publication[3].

Je ne puis donc que décrire sommairement les figures les plus importantes. L'une d'elles représente un jeune dieu, conservé jusqu'aux hanches; il est nu; la chevelure bouclée et abondante tombe sur la nuque. Les yeux sont levés au ciel, la bouche est entr'ouverte et l'expression du visage est très pathétique. La ressemblance avec certaines têtes dites d'Alexandre est réelle, et

1. *Bullettino de l'Instituto*, 1882, p. 68; *Journal of hell. Stud.*, 1886, p. 122 sq., pl.; *Burlington Club, Catal. of objects of ceramic art*, 1888, n° 249, p. 96; *Gazette des Beaux-Arts*, 1887, I, p. 341, fig.; Collignon, *Sculpture grecque*, II, p. 250, note 1; Pottier, *Les Statuettes de terre cuite*, p. 230; Collignon, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 9.

2. *Monuments Piot*, X, p. 35, fig. 13.

3. Elles ont été décrites sommairement, lors de la découverte, dans les *Notizie degli Scavi*, 1887, p. 138 sq., 1888, p. 418 sq., et parfois mentionnées en en passant : Martha, *Art Etrusque*, p. 174, 298; *Notizie degli Scavi*, 1896, p. 41; *Mélanges d'Arch. et d'Hist.*, 1896, p. 162; Courbaud, *Le Bas-relief romain*, p. 41; *American journal of Arch.*, 1887, p. 464; Borrmann, *Die Keramik in der Baukunst*, p. 42 (*Handbuch der Architektur*. Erster Theil. Allgemeine Hochbaukunst, 4er Band). Malgré mes efforts, je n'ai pu obtenir l'autorisation de reproduire ces beaux exemples de la plastique en terre.

l'on peut surtout en rapprocher, comme l'a fait Bernoulli[1], la statue de Munich connue sous le nom d'Alexandre Rondanini, dont l'agencement de la chevelure, entre autres détails, est identique et dont l'attitude est voisine. Mais les traits du visage rappellent plutôt l'Alexandre du Capitole, dont l'expression pathétique plus prononcée, le menton plus carré, la bouche plus ouverte sont autant de caractères qui se rencontrent dans la tête de Faléries.

Une autre figure est celle d'un jeune homme, dont la tête, à la chevelure courte et bouclée, s'incline pensivement. Les formes sont plus sveltes, plus juvéniles que celles de la statue précédente; c'est le corps d'un éphèbe qui n'a pas atteint son plein développement et qui est encore empreint d'une indécision pleine de charmes. Il rappelle, par son attitude, l'Éros de Centocelle, la Psyché de Capoue et les autres figures semblables. Le style, nettement praxitélien, se montre dans l'ovale fin et allongé du visage, dans le rendu de la chevelure, dans l'expression rêveuse et douce de la physionomie.

Dans une tête masculine, imberbe, aux boucles courtes et drues modelées avec vigueur, à la bouche entr'ouverte, au regard dirigé en l'air, on reconnaît la même tendance de style que dans la tête de l'Esquilin, c'est-à-dire le style de Scopas. Au même ensemble appartiennent encore une tête féminine bien conservée et divers fragments moins importants.

Les monuments que nous venons de mentionner, la tête de Tarente, la tête de l'Esquilin, les statues de Faléries, représentent tous des types éphébiques; ils appartiennent à la même époque, et trahissent l'influence des grands maîtres grecs, Scopas, Praxitèle, Lysippe.

On peut encore citer, comme œuvre en terre cuite d'un remarquable travail, la tête de Zeus conservée à l'Antiquarium de Munich[2], dont le type rappelle celui du Jupiter d'Otricoli.

1. Bernoulli, *Die erhaltenen Darstellungen Alexanders des Grossen*, p. 51, note 3.

2. Brunn, *Griechische Götterideale*, pl. X, p. 97, p. 102; Furtwaengler,

La liste des monuments en argile, qui supportent la comparaison avec la tête du Musée de Berlin à laquelle nous avons consacré ces lignes, n'est pas longue. Cependant l'on sait que la plastique en terre joua un rôle assez important dans l'antiquité classique. A Chypre, elle supplanta la sculpture en pierre au VIIe et au VIe siècles. En Grèce, le VIe siècle employa volontiers l'argile comme matière statuaire; elle fut presqu'abandonnée vers le commencement du Ve siècle, pour revenir en faveur à l'époque hellénistique[1]. On sait qu'en Italie les Étrusques, puis, à leur imitation, les Romains, firent un grand usage de l'argile[2], soit pour la décoration de leurs édifices, soit pour la représentation de statues religieuses ou funéraires, soit encore simplement pour l'ornement des demeures et jardins. Le VIe siècle nous a laissé des œuvres en terre cuite d'un travail remarquable. Chacun se rappelle les beaux sarcophages de Caere, dont le couvercle est surmonté d'un groupe de deux personnages couchés, qui sont conservés au musée du Louvre, au musée de la Villa Giulia à Rome et au British Museum, ainsi que la tête masculine de Conca et d'autres fragments de moindre importance. Avec la fin du VIe siècle, cet emploi de l'argile semble perdre de son importance, et, jusqu'à la fin du IVe siècle, les monuments nous font défaut[3]. Mais, au IIIe siècle, la plastique en terre reprend de l'im-

Statuencopien, p. 50 (574); Christ, *Führer durch das K. Antiquarium zu München*, 1901, p. 19, pl. III, n° 259; *Rev. arch.*, 1903, I, p. 10, note 5; Winter, *Typen*, II, p. 377, note.

Une tête de Nemi, au Fitzwilliam Museum, représente le même dieu. (Furtwaengler, *Statuencopien*, p. 50 (574); *Rev. arch.*, 1903, I, p. 11, note 2.)

1. J'ai consacré à la plastique en terre en Grèce une étude récemment parue, *Les statues de terre cuite en Grèce*. Paris, Fontemoing, 1906.

2. Cf. *Les statues de terre cuite en Grèce*, p. 7, note 1 (bibliographie).

3. Nous ne connaissons, de la plastique en terre du Ve siècle, en dehors de la Grèce propre, qu'une statue du musée de Catane, représentant une jeune fille en chiton dorien. Kekulé, *Die Terracotten von Sicilien*, p. 37; Furtwaengler, *50 Berliner Winckelmannsprogr.*, p. 130, et rem. 22; id. *Intermezzi*, p. 12, note; Arndt, *Glyptoth. Ny-Carlsberg*, p. 54, note 2; Lechat, *Pythagoras de Rhégion*, p. 103, note 6.

Les fragments de Conca, qui décoraient peut-être le tympan du temple remanié vers le IVe siècle, sont trop mutilés pour permettre une appréciation exacte du style et de la date : *Mélanges d'Archéol. et d'Hist.*, 1896, p. 160-1, fig.

portance; c'est l'époque à laquelle appartiennent la tête de Tarente et les statues que nous en avons rapprochées; elles témoignent d'une activité nouvelle des céramistes, qui sont de vrais artistes et s'inspirent des traditions de la grande statuaire. Cependant le soin du modelé et la beauté de l'exécution ne se montrent que dans les œuvres du IIIe siècle av. J.-C. et si, jusqu'au IVe siècle après notre ère[1], les statues en terre-cuite ne manquent pas, leur valeur artistique laisse beaucoup à désirer Elles sont toujours, il est vrai, modelées à la main, et c'est ce qui les distingue de nombreuses figures votives souvent très grandes qui abondent dans les musées d'Italie, et qui, elles, sont moulées; mais ce sont en général des produits d'un art inférieur, industriel. Au VIe siècle, puis au IIIe siècle, l'artiste se sert de l'argile parce que c'est une matière docile qui, mieux que tout autre, obéit à la main qui la façonne; plus tard, ce seront uniquement des motifs d'économie qui la feront employer. La tête de l'Antiquarium de Berlin appartient donc à une série de monuments peu nombreux, dont l'intérêt réside non seulement dans les dimensions, considérables eu égard à la matière employée, mais surtout dans la valeur artistique assez insolite dans les terres cuites de cette grandeur.

W. Deonna.

8-10. *Notizie degli Scavi*, 1896, p. 45; *Römische Mittheilungen*, 1896, p. 181, note 1.

1. Le fragment d'une statue de Mên, trouvé à Carthage, est le monument le plus récent que nous connaissions. (*Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1899, p. 159; Perrot, *Revue de l'Art ancien et moderne*, 1899, p. 7, fig. p. 9; Gsell, *Musée de Tebessa*, p. 75; *Mélanges d'Archéol. et d'Hist.*, 1900, p. 117; *Rev. arch.*, 1903, I, p. 11, note 2.)

SUL DIONISO DELLA GIGANTOMACHIA

DI PERGAMO

Già anni sono il Winnefeld aveva fatto conoscere la pittura di un ariballo piuttosto grande dell' *Antiquarium* di Berlino[1], preziosa pel suo contenuto riferibile ad una gigantomachia. Essa, e per la parte alla lotta che prende uno dei due grifoni guidanti il carro su cui è la figura quasi femminea di Dioniso e per la parte inferiore serpentina e combattente del gigante, presenta, come ebbe a notare il Winnefeld, stringenti analogie di concepimento e di espressione con ciò che si ammira nella celebre gigantomachia di Pergamo.

E così questo grazioso vasetto attico del IV° secolo già avanzato[2] sarebbe per noi una umile, ma non meno preziosa testimonianza di una gigantomachia a cui si sarebbero inspirati gli artisti seriori della corte di Eumene II° a compiere la vasta e superba composizione attorno all' altare pergameno.

Ma i germi, che poi con tanta ricchezza e forza di espansione sbocciarono nel patetico fregio di Pergamo, si possono ancora ricercare ed identificare nella serie di opere ad esso fregio anteriori e pertinenti ai secoli del massimo fiore dell' arte greca. Tralasciando le analogie di motivi facili a rintracciarsi su monumenti che, più che inspirato, dovettero aver direttamente influito sugli artisti ellenistici di Pergamo[3], credo che meriti far

1. *Gigantenkampf auf einer Vase in Berlin*, in *Festschrift fuer Benndorf*, 1898, t. I, p. 72-74.

2. Per ragioni che troppo lungo e fuori del tema sarebbe qui enunciare, sono indotto a porre la esecuzione di questo vasetto nei decenni anteriori alla metà del secolo quarto.

3. Così per l'Atena presero questi artisti la inspirazione forse da un tipo fidiaco della dea (si v. il mio articolo, Oss. su alcuni tipi statuari d'Atena fidiaci in *Revue archéologique*, 1905). Noto poi che pel gruppo di Atena e di

menzione di una quasi identità, sinora per quanto io sappia non avvertita, tra la figura di Dioniso del fregio ed una seconda figura del dio in origine pertinente ad una composizione di lotta contro i giganti.

Ognuno dovrà ammettere questa stringente analogia tra detto Dioniso e quello rappresentato sull' idria da Panticapeo ora all' Eremitaggio con la gara di Atena e di Posidone pel possesso dell' Attica (*Compte Rendu, Atlas*, 1872, t. I = S. Reinach, *Répertoire des vases*, v. I, p. 37). Se le figure che ornano a mezzo rilievo il centro della composizione di questa idria ben possono risalire con alcune varianti, come a modello, al centro del frontone occidentale del Partenone[1], le altre quattro figure dipinte, che incorniciano questo gruppo centrale, appariscono ben chiaramente come una aggiunta senza stretto legame con ciò che succede nel centro e senza importanza speciale per sè ed espresse pertanto con intento prevalentemente decorativo. E se le tre figure, le due femminili e quella barbuta, mostrano, mediante l'atteggiamento e la direzione del loro volto, di essere spettatrici della scena di gara, l'altra di Dioniso giovanile, irrompente col tirso e con la pantera al fianco, ben palesa di avere appartenuto in origine ad un' altra composizione pittorica e precisamente ad una gigantomachia.

La idria dell' Eremitaggio, prezioso monumento di genere misto, plastico e disegnatorio, e non meno preziosa testimonianza della decadenza dell' arte ceramica attica, ben entra in quella classe di vasi per cui nuove e plausibili considerazioni ha espresso il Furtwaengler nel testo della *Griechische Vasenmalerei*

Alcioneo si ha un esempio anteriore di schema simile nel gruppo della dea e del gigante già del frontone del pisistratico tempio dell' Acropoli (Brunn-Bruckmann, n° 471). La Gea del fregio rammenta assai la stessa dea su frammenti bellissimi di vaso a Napoli (*Mon. d. Inst.*, v. IX, t. 6) derivati probabilmente dalla composizione sullo scudo della παρθένος. Nel fregio la dea è piena di dolore, nei frammenti invece essa incita alla lotta i suoi baldanzosi figli ancora illesi.

1. Le varie opinioni sulla composizione centrale di questa idria sono riassunte da Collignon (*Histoire de la sculpture grecque*, v. II, p. 37, n° 1).

(testo alle tav. 40, 68-70, 79) e di cui alcuni esempi sono editi in quest' opera sia nelle tavole che nel testo.

Tra l'idria di Alessandria (*op. cit.*, t. 40) col giudizio di Paride, denotante il pieno e completo esaurimento della pittura ceramica attica nei primi anni dell' età ellenistica, e la bella idria e le belle pelikai ed il bel coperchio di tazza da Kertch, migliori ed encomiabili esempi di detta pittura nel IV° secolo, la idria dell' Eremitaggio occupa un posto di mezzo mostrando già palesi i segni d'intirizzimento nel disegno con forme stereotipate ed inespressive.

E, come in altri vasi della stessa serie, così nella pittura di detta idria si ha una aggiunta arbitraria di figure col precipuo scopo di riempire nel miglior modo decorativo lo spazio ad essa pittura destinato.

Così il Dioniso, adattato in questa scena senza legame alcuno di contenuto, deve essere stato tolto da una rappresentazione di gigantomachia di poco anteriore[1], alla quale ben possono alla loro volta avere attinto gli autori della grande composizione di Pergamo. Tanto perfetta è palese ad ognuno deve essere l'analogia di queste due figure, del vaso e del fregio, diverse solo per piccole varianti, dovute al fatto che gli artisti greci mai non hanno copiato nel senso pieno della parola, ma pur così simili e nella positura e nel vestito e nel concepimento[2]. La figura del dio del tutto femminea, ma pur così risoluta nella sua mossa di slancio con la quale si accorda il movimento della pantera, ben fa rammentare i versi oraziani :

Quamquam choreis aptior et jocis
ludoque dictus, non sat idoneus
pugnae ferebaris; sed idem
pacis eras mediusque belli. (*Carmina*, II, 19, v. 25-28.)

1. Il tipo così femmineo del dio palesa alcunchè della grazia prassitelica.

2. Si veda la bella riproduzione della lastra di Pergamo in Pontremoli e Collignon, *Pergame*, t. VIII. Farnell (*Journ. of Hell. St.*, v. IV, p. 126) credeva che il dio impugnasse un' arma in ciascuna mano. Nella *Beschreibung der Skulpturen aus Pergamon* [3], I, 1904, p. 14, Puchstein e Winnefeld descrivono Dioniso come se stesse per colpire con la destra armata di tirso e stendesse la sinistra per afferrare il suo avversario, Eurito, secondo Apollodoro.

Nella espressione della lotta di Dioniso contro i giganti gli artisti pergameni hanno mantenuto il tipo in cui Dioniso è a piedi[1]; ed è appunto il tipo di lotta più frequente come si può osservare in varie pitture vasculari appartenenti a varie età e di cui le più antiche sono di stile severo[2]. Nella tazza già Luynes della biblioteca nazionale di Parigi, dipinta nello stile di Brigo (Luynes, *Vases peints*, t. 19) ed originariamente anche nel vaso a cui appartengono due finissimi frammenti dell' acropoli ('Εφη. ἀρχ., 1886, t. 7) il dio in egual movimento ed egual vestito e tratti del volto barbuto, dopo aver allacciato nelle spire di una vite l'avversario, scaglia su di questo la lancia sempre nella direzione ed anche nell' atteggiamento che saranno mantenuti dal tardo autore del Dioniso pergameno.

La lancia è pure l'arma del dio in altre due pitture di stile severo (stamno di Londra, Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*, t. 64, idria di Berlino, Gerhard, *op. cit.*, t. 50-51, 4, 2)[3] a cui si aggiunge, come nei frammenti dell' acropoli, anche la pantera. In questi due ultimi vasi Dioniso non ha più il lungo vestito; un passo ulteriore verso l'aspetto fissato nella idria dell' Eremitaggio e nel fregio di Pergamo è dato da un cratere a calice dell' Eremitaggio (*Compte-Rendu, Atlas*, 1867, t. VI) : in esso Dioniso, pur sempre barbuto, ha le ἐνδρομίδες ed il corto chitone ed impugna già il tirso, κίσσινον βέλος (Euripide, *Baccanti*, v. 25).

Bologna, giugno 1906.

Pericle Ducati.

1. Altro tipo è quello datoci da Dioniso su carro tratto da belve che prendono parte alla lotta. Se si ha un esempio di esso nel fregio del tesoro cnidio a Delfi, conosco come ulteriori esempi solo due monumenti del IV° secolo, l'ariballo berlinese già citato e l'anfora di Milo del museo del Louvre (*Mon. grecs*, 1875, t. 1 e 2).

2. Così anche in una delle guastatissime metope del lato est del Partenone riferibili ad una gigantomachia, si può riconoscere Dioniso accompagnato dalla pantera.

3. Non appare dalla riproduzione di Gerhard (*op. cit.*, t. 84, 85) quale arma fosse impugnata da Dioniso in una tazza già Canino, ora smarrita.

THE TYCHAION AT IṢ-ṢANAMÊN

AND THE

PLAN OF EARLY CHURCHES IN SYRIA

(Princeton University Expedition.)

It is not the intention of this paper to enter upon a discussion of the origin of the forms of the church edifice in general, nor to attempt to find the prototype of the early Syrian churches in any single Pagan building in Syria; but on the recent journey of the Princeton Expedition in Central Syria where I measured over a hundred churches of the fourth, fifth and sixth centuries, I measured also a Roman building of the second century A. D., that seemed to be full of suggestion regarding this much discussed question.

This building is at iṣ-Ṣanamên — ancient Aere — in the northern part of the plain of the Ḥaurân, and has frequently been mentioned by travellers, since the time of Seetzen and Burckhardt. It was a temple sacred to Tyche — a Tychaion, built in the 12th year of the emperor Commodus, — i. e., the year 192 of our era, as we learn from a Greek inscription[1] over the main portal. The structure is in an excellent state of preservation, having been used as a mosque until comparatively recent times. The front wall only has been partly rebuilt, and the great lintel has been reset at a lower level.

Without attempting to give an elaborate description of its location, which is particularly interesting, as the temple is surrounded on three sides by the waters of a large rectangular birkeh, or reservoir, which was enclosed by colonnades; and

1. *C. I. G.*, 4554.

without discussing minutely the beauty of its elaborately carved interior decoration, I shall dwell only upon those details of the plan and superstructure of the temple, that suggest the plan and arrangement of the early church edifices in Southern, Eastern and Northern Central Syria.

The building is nearly square (21 m. by 23 m. on the outside; fig. 1); it is entered from the north end, where there are

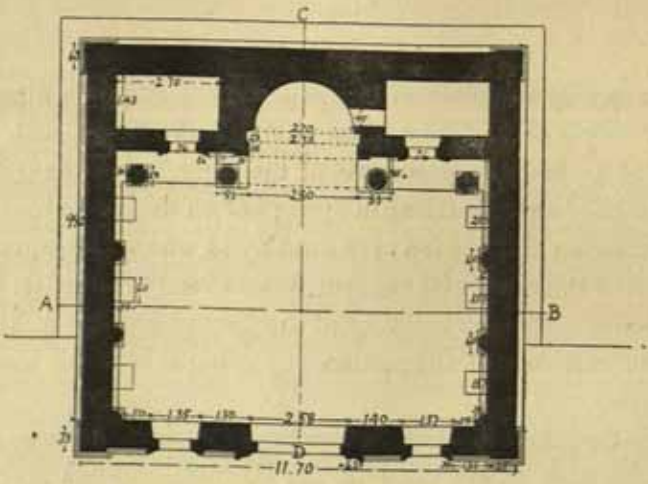


Fig. 1. — Is-Sanamên. Plan of Tychaion.

three doorways — a large portal between two smaller entrances. Opposite the entrance, that is at the south end, is an apse, or tribune, with a small rectangular chamber on either side The chambers are in two stories, both of which have doorways opening into the naos, on either side of the apse. The floor of the apse is elevated above the floor of the main room, and a narrow doorway leads from the apse into the upper chamber on the west side. The apse is hidden from view on the exterior, being enclosed within the square of the temple plan; this makes the naos shorter from front to rear than from side to side.

Though comparatively plain on the exterior, this temple was wonderfully rich in interior decoration. An order of four Corin-

thian colums stands free from the south wall (fig. 2). The columns are raised on pedestals; they carry an entablature on either side, above the openings of the side chambers, and support an arch, upon which the members of the entablature are carved, above the apse. Half columns, two on either side, are ranged along the side walls, and quarter columns are placed in the northeast and northwest angles. These carry entablatures along the wall, which reproduce the rich carving of those in the south wall. Brackets for the support of statues protrude from the wal

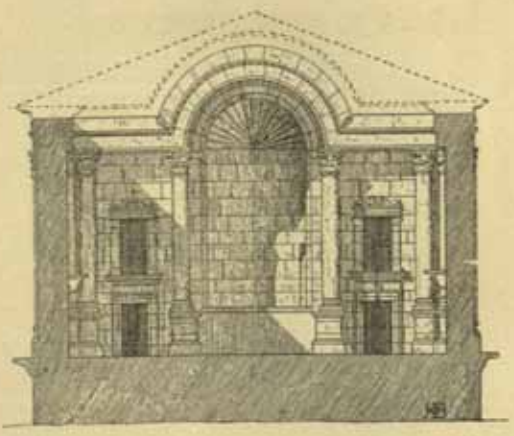
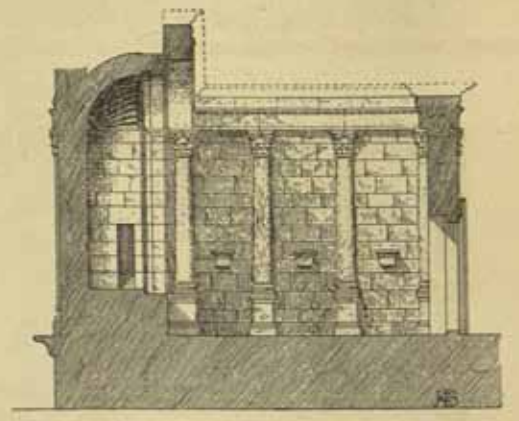


Fig. 2. — Tychaion at is Sanamên. Section AB.

between the half-columns. I found no evidence to show that there were ever columns in the middle of the naos corresponding to the half columns on the side wall, and supporting arches in front of the apse and architraves on either side, for the support of a roof of stone; in fact such an arrangement would bring the arches so near together that the effect of the beautiful carving upon them would have been lost. I am inclined to believe that the naos was either roofed with wooden beams or was left open to the sky. The apse, which was practically a large niche (fig. 3), contained a statue which, according to an inscription high upon the curved wall, was gilded at the expense of one of the citizens of Acre.

There is, at first sight, a striking similarity between the plan of this building and that of the Praetorium at Mismiyeh published by MM. de Laborde, Rey and de Vogüé, but which has now completely disappeared. The nearly square outline, the apse or tribune with its flanking chambers, and the three portals, are much the same in both. These particulars in the Praetorium are those which, according to the observations of M. de Vogüé, belong to the original structure, built in the reign of the emperors Marcus Aurelius and Lucius Verus (160-169 A. D.) (cf. « La



Fg. 3. — Tychaion at is-Sanamên. Section CD.

Syrie Centrale », p. 45, Pl. 7). The superstructures however are totally different, excepting in the monolithic conchas, in the four columns applied to the wall on either side of both apses, and in the two stories of openings into the side chambers. The scale of the Tychaion is much smaller than that of the Praetorium, and a square with columns at its angles would be impossible in the middle of the Tychaion, if the columns were to be in line with the columns at the end and the half columns on the sides of the naos. The cruciform arrangement of tunnel vaults about a central cross vault, which is the keynote of construction in the Praetorium, would be impossible in the Tychaion, and these are the parts of the Praetorium which are believed to be later than

the tribune end. An open relieving arch like that which Laborde represents above the main portal of the Praetorium, was probably provided in the Tychaion, for the admission of light when the doors were closed, especially if the naos was roofed·

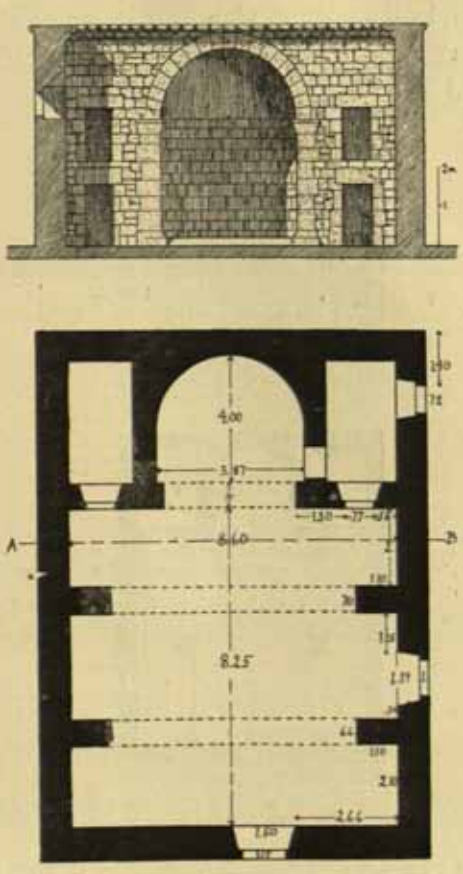


Fig. 4. — Dâmit il-'Alyā. Plan and Section AB.

There are many ancient churches in the Ḥaurân which reproduce, part for part, the plan and superstructure of this Tychaion of Aere. These buildings are very plain, often crude in their construction and devoid of carved ornament; but the only differences, in general outlines, between them and this temple, are

found in the deepening of the apse, the slight lengthening of the nave, and the introduction of broad, transverse arches for the support of roofs of stone slabs. There are churches in Eastern Central Syria and in Northern Syria which reproduce almost completely the ground plan of this temple structure, and indeed the great majority of the churches in these regions are built on ground plans that are only slight modifications of this

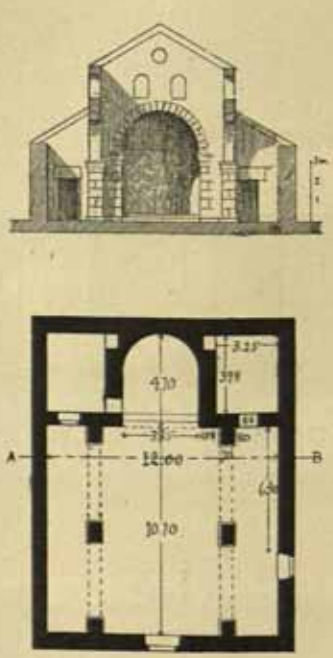


Fig. 5. — Church n° 7, il-Andarîn. Plan and Cross Section AB. Restored.

plan : it is only in their superstructure, where a longitudinal system of columns and arches and a clearstory are introduced, and where the height of the side walls is reduced, that we find any considerable change from the arrangement of this Pagan building. At Dâmit il-'Alyā in the Ledjā (fig. 4), only four or five hours to the southeast of iṣ-Ṣanamên, there is an early church of about the same dimensions as the Tychaion. It is a little longer and narrower, being about 20 m. by 28 m. square,

and its apse is placed toward the east; the apse is wider and deeper in proportion, but the nave, like the naos of the Tychaion, is shorter from front to rear than from side to side; the nave is spanned by two transverse arches, but beyond this there is no difference in plan or superstructure; for the side chambers have two stories, both opening into the nave, and the chamber on the right is connected with the apse by a narrow doorway. There are many churches of this plan in the Ḥaurân.

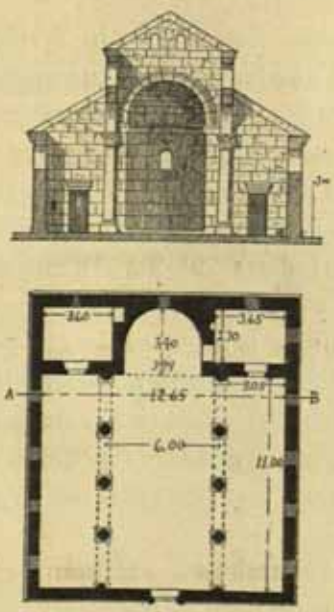


Fig. 6. — Church at Tell-'Adeh. Plan and Section AB.

In Eastern Central Syria, at il-Andarîn (fig. 5), is a little church, 14 m. by 17 m., outside measuremeut, the plan of which closely resembles the plan of the Tychaion; the apse again is deeper, and the nave is divided longitudinally by two arches, on either side, supported by piers. These arches carried a clear-story; the sidewalls are correspondingly low, and the chambers on either side of the apse are only one story high. A still closer resemblance is seen in the church at Tell 'Adeh in Northern

Syria (fig. 6), a building measuring 14 m. by 16 m., outside. The nave in this example is divided by two rows of three columns each, carrying four arches on either side, which support a clearstory. Here again the low side walls and the side chambers, which are but one story high, present differences from superstructure of the Tychaion ; but the tall narrow apse, flanked by half columns, the small doorways on either side of the apse, and the general proportion of the building are very suggestive of the temple at iṣ-Ṣanamên.

The most common church plan in Syria during the entire Christian period — the fourth, fifth and sixth centuries — is an oblong basilica with a longitudinal system of columns and arches, and a clearstory rising high above the side-walls; but the whole composition of the east end retains the plan of the apse end of the Tychaion at iṣ-Ṣanamên. In the East Church at Basufân (fig. 7), which is dated 491-2 A. D. and which may be taken as a type of a large class of the later churches of Syria, the curve of the apse is permitted to show on the exterior ; but the plan of the interior of the east end still preserves the arrangement of the Tychaion, and the introduction of columns, for the support of the archivolt of the apse, adds another detail that is reminiscent of the Pagan building, just 300 years earlier, in the opposite end of Syria.

The oldest dated church in the Ḥaurân, which is at Umm idj-Djimâl, bears an inscription of the year 345 A. D. ; but a question has been raised as to whether this inscription is in its original position. The earliest dated church[1] in Northern Syria, the church of Fafirtîn, a fully developed basilica with apse and side chambers, was built in the year 372 A. D. These dates, the one 127, the other 180 years later than the Tychaion at iṣ-Ṣanamên, probably do not mark the very first ecclesiastical buildings of Syria, nor is it probable that the year 192 A. D. saw the

1. This church is unpublished. It will appear in the Publications of the Princeton Expedition to Syria.

completion of the last temple in Syria, so that it may be safely conjectured that a short period, less perhaps than 100 years, elapsed between the building of the last temple and erection of the first church in this region.

There has long been a disposition on the part of students of Christian archaeology to look for the origin of the church edifice in other than Pagan religious buildings. So far as Rome itself is concerned, it is impossible to trace relationship between the temple and the Christian basilica, and the prototype of the

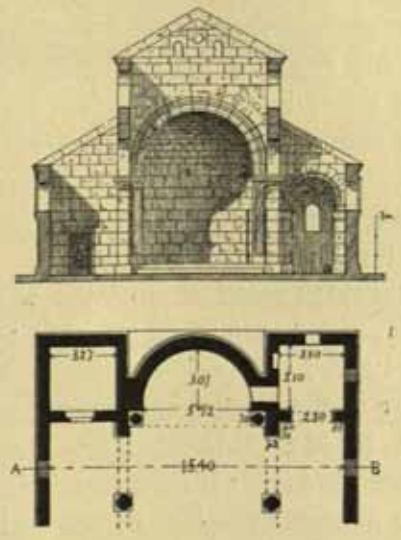


Fig. 7. — East Church Basufân. Plan of East End and Section AB. Restored.

Roman church edifice has been sought variously in the civil basilica and in the private house. But it is a question whether the Church in Rome found expression in houses of worship before the Church in Syria, which was undeniably the older of the two. It is also not proven that the Western Church did not derive its visible and temporal expression from the Eastern Church. Taking into account the extensive adaptation of Pagan ritual, and of various forms of Pagan religious art, to the service of the Christian faith, it should not be surprising to find the early

Christians making use also of the forms of Pagan religious architecture, provided those forms fulfilled their requirements.

The Tychaion at iṣ-Ṣanamên was probably in no sense a building of unique form; but the temples of Syria fared badly during the great period of Christian building activity, and this temple of Tyche is one of the few that survived that epoch, and that has been preserved until the present time. Other temples, now ruined, show that the apse termination was not an unusual form; the temple of Zeus at Kenawât and other Syrian temples of Roman date, present plans in which a threefold division of the end opposite the entrance, corresponds to the presbytery, prothesis and diaconicum of a Christian church. It is quite plain that in Syria, at least, the early Christians did not hesitate to employ in their church building a plan already established in Pagan religious architecture; and it is not improbable that they intentionally copied this plan, modifying its proportions to the requirements of the new form of worship.

Considering, then, the common employment of the threefold division of the upper end of the naos in Syrian temples, and this particular occurrence of an apse with sidechambers in a Pagan religious building of the second century, and remembering the early date (372 A. D.) of a Christian church in Syria, in which a similar arrangement is found, it seems a mistake to argue that the simpler form of church, — that in which the apse appears without side chambers —, is earlier than the more complex form which has them.

Many of the later sixth century chapels, with undivided naves, have the apse without the prothesis and diaconicum, showing that these chambers were not indispensable in ecclesiastical buildings even in the time of Justinian. Furthermore, it is quite possible that, in basilical churches in which there were no rooms flanking the apse, the easternmost bays of the side aisles were enclosed by wooden screens, or by textile hangings, for the convenience of the ritual.

When dated inscriptions are lacking, it is safer to attempt

the dating of churches by a comparison of their constructional and ornamental details with those of buildings whose dates are known; for, in Syria at least, a great variety of plans, from the simplest to the most complex, appears in churches as late as the beginning of the seventh century. Basing my judgment on these considerations, there are several churches in the Ḥaurân and in Northern Syria which I believe to be considerably older than the earliest dated examples, and that are to be grouped with buildings of other kinds that are dated within the reign of Constantine the Great. These churches, among which is the small church of Dâmit il-'Alyā (fig. 4), have the apse with the prothesis and diaconicum. I am convinced that the churches of Syria were planned with side chambers not only in the time of Constantine, but that the earliest buildings erected for Christian worship in Syria were of this plan, deriving the arrangement of the ceremonial part of the church from Pagan structures of the type represented in the Tychaion of Aere.

Howard Crosby Butler.

LE TRÉSOR DE JÁVEA

(ESPAGNE)

(PL. VII)

C'est bien un véritable trésor que vient de faire connaître au public M. José Ramón Mélida par un lumineux article de la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*[1]. Grâce à cette étude savante, grâce à d'excellentes photographies que je dois à l'extrême complaisance de mon ami, grâce encore à l'impression très vive que me fit le trésor lorsque je le vis et l'examinai de près, il y a un an, au Musée archéologique de Madrid, dans le cabinet de l'aimable conservateur, D. Francisco de P. Alvarez-Ossorio, je puis à mon tour écrire ces quelques pages.

Jávea n'est pas une ville qui ait des souvenirs très antiques; je ne crois pas qu'elle ait jamais encore donné à un archéologue l'occasion d'écrire son nom. Elle se contente d'être un pittoresque petit port de pêcheurs, endormi dans un repli de falaises sauvages et sombres au bord de la mer, plus claire et plus bleue le long de cette côte qu'entre les Cyclades brillantes. Mais, située entre le cap de la Nao et le cap Saint-Vincent, elle est une des plus proches voisines de la grecque Denia; aussi ne faut-il pas s'étonner d'apprendre que de sa campagne est sorti l'un des plus précieux souvenirs de l'antiquité qu'il soit aujourd'hui donné d'admirer en Espagne.

A la fin de novembre ou au commencement de décembre 1904, un brave cultivateur, Francisco García y García, travaillant le

1. 1905, I, p. 366, pl. XVII et XVIII. M. Mélida a réimprimé son article à la suite de son livre *Las Esculturas del Cerro de los Santos* (Madrid, 1906). Dans la séance du 23 mars 1906, M. Pottier a bien voulu communiquer la présente étude à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (*C. R.*, 1906, p. 116).

champ qu'il avait à ferme de Carlos Torres, au lieu dit Lluca, à quatre kilomètres de Jávea, brisa d'un coup de pioche un vase d'argile enterré à trois palmes de profondeur. Il en jaillit des bijoux d'or et d'argent, dont voici la liste avec les dimensions et le poids.

Un diadème d'or, pesant 133^{gr},6, long de 0^{m},372, large de 0^{m},082.

Une chaîne d'or avec pendeloque, pesant 16^{gr},6; la chaîne et l'appendice ont ensemble une longueur de 0^{m},15, et la pendeloque a 0^{m},04 de long et 0^{m},03 de large.

Une chaîne d'or pesant 15^{gr},5, longue de 0^{m},12.

Un collier d'or, pesant 31^{gr},1, long de 0^{m},39.

Un collier d'or incomplet, pesant 30^{gr},4, long de 0^{m},37.

Un bracelet d'argent, trois bandelettes enroulées en spirale, également en argent, et sept fragments de bandelettes semblables. Poids total, 240^{gr},7.

Laissons, si l'on veut, les bijoux d'argent dont un seul a quelque intérêt, un bracelet terminé par une tête de serpent bien ciselée, et portons toute notre attention sur le diadème, ou plutôt le frontal d'or. J'en emprunte la description minutieuse à M. Mélida.

« Il se compose de trois parties, un bandeau oblong et deux extrémités triangulaires. Le fond de ces trois morceaux est une feuille d'or sur laquelle, avec de menus fils et de petits grains collés, ont été faits des ornements.... Le système de la décoration consiste à disposer les motifs par zones horizontales. Notre diadème profile sa zone inférieure ou bordure en une série d'ondulations. La seconde zone (en allant de bas en haut) est aussi ornée d'ondulations formées par une tige serpentante d'où il en sort d'autres en manière de vrilles qui s'enroulent en directions opposées et alternantes... La troisième bande contient un motif gracieux de tiges serpentantes qui rappellent celles de l'arbre mystique des reliefs assyriens de Nimroud..... La quatrième répète le motif de la seconde, mais le travail est différent et plus fin..... La bande plus étroite qui vient au-dessus

est décorée de losanges (entre des fleurs à quatre pétales), et enfin le feston supérieur du diadème est formé de menues feuilles de vigne[1] ».

« Les plaques triangulaires des deux bouts sont décorées dans le même style; on y voit d'étroites zones de tiges formant des rinceaux, de petites feuilles en cœurs, et un précieux motif de palmettes ».

Ces plaques triangulaires s'unissent à la grande au moyen de charnières qui permettaient sans doute d'adapter plus commodément le diadème au front. Deux petites annerettes qui se voient au sommet des triangles devaient servir à l'attacher.

La technique du bijou n'est pas moins curieuse que la décoration. « Les ornements, dit M. Mélida, furent d'abord dessinés ou, pour mieux dire, gravés au poinçon sur les minces feuilles d'or, qui conservent par derrière la marque en relief de tous les traits. Le poinçon, tantôt devait ouvrir un sillon pour y insérer le petit cordon que l'on allait y appliquer, tantôt ménager comme un lit au grènetis d'or qui couvrirait certaines places. La pesée du poinçon fut si vive sur la plaque mince qu'il la coupa, et par suite il est tombé beaucoup de parcelles, laissant au diadème l'aspect d'un travail à jours qui n'était pas dans l'intention de l'auteur. De petits fragments de fond et des débris adhérents aux filets des ornements prouvent assez l'existence de ce fond, qui manque aujourd'hui en beaucoup de places..... Le cordonnet servait à suivre et à rehausser toutes les lignes du dessin; on l'employait à un, deux ou trois, et même quatre brins, selon que l'on voulait former des filets plus ou moins gros ». Ajoutons que les fils et les grains étaient soudés aux plaques.

J'ai réduit la description de M. Mélida au strict nécessaire. Mais M. Mélida n'a pas manqué de faire en passant remarquer la finesse et l'élégance des rinceaux, et d'établir quelques rapprochements avec d'autres antiques. Il n'oublie pas que la disposi-

1. Il me semble que ces feuilles sont plutôt des feuilles de lierre, mais le détail est de peu d'importance.

tion générale du bijou fait songer à certaines trouvailles de parures analogues faites à Troie et à Mycènes. La division par zones lui rappelle les compositions décoratives orientales, les tiares des taureaux et des rois assyriens, des rois parthes, etc., et en même temps le système de la décoration des vases corinthiens et de la ciste Castellani. Les tiges ondulées de la troisième zone lui suggèrent une comparaison avec les tiges de l'arbre mystique des bas-reliefs assyriens de Nimroud, comme on l'a vu. Mais aussi, par la sage pondération des éléments et le goût exquis du dessin, le diadème évoque le souvenir de la *sabia enseñanza* de la Grèce. Il retrouve sur la bande la plus étroite un motif identique à celui d'un pendant mycénien. Enfin les feuilles de vigne qui bordent cette zone se voient sur les vases grecs de style archaïque, en particulier sur l'amphore d'Andocide qui existe au Musée de Madrid.

Ces rapprochements sont justes, et l'on pourrait aisément les multiplier. Il y en a d'autres qui s'imposent avec plus de force encore, comme l'a très bien vu M. Mélida. Parmi les sculptures du Cerro de los Santos au musée de Madrid, celles qui attirent le plus vivement l'attention des visiteurs sont, avec une grande statue de prêtresse tenant un vase à libations, plusieurs têtes de femmes provenant, il faut croire, de statues analogues. Ces deux têtes et celle de la prêtresse sont particulièrement intéressantes, car justement elles portent d'opulentes parures dont la disposition et l'aspect rappellent de façon frappante le bandeau de Jávea.

Le diadème de la prêtresse[1] est divisé en deux zones superposées ; la plus haute, limitée au bord supérieur par trois fils cordelés, est ornée d'un rinceau courant dont des vrilles opposées occupent les concavités alternes, tandis qu'une sorte de fer de lance s'engage dans l'angle curviligne que forme le départ de l'ornement. La seconde, séparée de la précédente par une torsade, est occupée par des festons très ouverts ayant aussi des fers de lance dans les écoinçons. Au bord s'accroche un rang de feuilles

1. Pierre Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, I, pl. VII.

lancéolées disposées en frange que double sur le front, en la dépassant un peu, une frange de cheveux réguliers. Mais ce n'est pas tout; des deux côtés du crâne, en arrière des tempes, sont plaqués aux bouts du bandeau, qu'ils recouvrent un peu, deux disques minces où est gravé un large fleuron à quatre pétales avec languettes intermédiaires; ils cachent le point d'attache d'un flot de cordelettes pendant à droite et à gauche, terminées par des pendeloques lancéolées, et parmi lesquelles se détachent deux grosses rondelles dont les faces sont gravées de cercles chevronnés, tandis que les tranches portent en relief un rang de grosses perles.

La première des deux têtes détachées[1] nous montre du joyau d'abord une ligne d'oves tendue d'une tempe à l'autre, et retombant à droite et à gauche le long des joues, de façon à encadrer le visage; puis, parallèle aux oves du front, un bandeau divisé en zones étroites ayant comme ornements, la première des chevrons en zig-zag embrassant des triangles, la seconde des rinceaux en S couchées, alternant avec des marguerites. Les zones sont d'ailleurs séparées par une torsade.

Le front de la seconde[2] est couvert d'une frange de petites papillotes très régulières, à moins qu'il ne faille y reconnaître une série de pendeloques adaptées au bord du bandeau, dont on voit la plaque agrémentée de rinceaux. Les joues s'encadrent, comme tout à l'heure, d'oves symétriques qui vont en grandissant des tempes jusqu'au cou, et sont en tout semblables aux ornements analogues de la parure précédente, sauf qu'il n'y a pas ici, entre les festons, les petits bâtonnets terminés en fer de lance qui là séparent les oves.

Tous ces éléments, cela est indiscutable, se retrouvent sur le diadème de Jávea; la division en zone, les oves formant bordure, les méandres d'S couchées, les rinceaux à vrilles alternantes, rien n'y manque, et il a été plus d'une fois nécessaire d'employer ici et là les mêmes termes descriptifs. Si les artistes du Cerro

1. Pierre Paris, *Essai*, I, pl. IX, et pl. X, 3.
2. *Ibid.*, I, pl. X, 2 et fig. 179.

n'avaient pas sculpté sommairement la pierre, parce que cette matière était peu plastique, et parce qu'ils manquaient un peu d'adresse, on affirmerait qu'ils eurent sous les yeux des parures sortant de la joaillerie même où fut exécutée celle de Jávea.

Il y a plus. La tête de la prêtresse n'est pas la seule qui porte, comme complément du diadème, des touffes de cordelettes latérales, avec agrément de pendeloques variées et de larges rouelles. La première des deux têtes à mitre que je viens de signaler avait la mitre recouverte d'un voile tombant sur les épaules, et ce voile cache les cordelettes, mais ces cordelettes doivent être restituées certainement par la pensée, puisque l'on voit saillir deux grosses rondelles à la hauteur du menton. De même la seconde tête, si elle n'était pas brisée juste à la naissance du menton, présenterait la même disposition. Elle se retrouve d'ailleurs à nombre d'autres têtes de la même série, à Madrid, à Murcie, au Louvre, à Alicante[1], et l'on sait de reste quel rôle essentiel jouent le frontal à pendeloques latérales et les grands disques d'oreilles dans les atours de la Dame d'Elche.

Or, avec le diadème de Jávea, nous l'avons vu, ont été trouvées des chaînettes d'or, et à l'une d'elles s'attache encore un objet que décrit M. Mélida : « Le bijou affecte une forme ovale et est composé d'un gros anneau formé par une chaînette enroulée sur elle-même, et de deux lames disposées en croix dont les extrémités se retournent en volutes agrémentées d'ornements en filigrane ». Ne sont-ce point là ces cordelettes des têtes du Cerro, et cette pendeloque n'est-elle pas un spécimen de ces disques dont le buste du Louvre offre le modèle le plus somptueux ?

Enfin, sur la poitrine de la Dame d'Elche, de la grande statue

1. *Ibid.*, I, fig. 142, 143, 145, 147, 148, 149, 153, 163, 165, 166, 167, 171, 173, 180, 181, 183, 184, 208, etc. C'est à dessein que j'omets quelques têtes de statues dont pour ma part j'admettrais assez volontiers l'authenticité, mais que M. Mélida répudie. Il est d'ailleurs intéressant de noter que précisément ces statues portent des diadèmes de style très semblable à celui de Jávea, et peut-être pourrait-on tirer de là un argument en faveur de leur légitimité. Voy. en particulier *Essai*, I, pl. VIII et fig. 191.

du Cerro et de bon nombre de ses compagnes, on voit s'étaler tantôt un riche pectoral orné d'amples colliers à pendeloques, tantôt simplement un collier que forme d'ordinaire une torsade ou une chaîne. Or dans le Trésor de Jávea se trouvent tout au moins deux chaînes d'or longues de 37 et 39 centimètres, qui vont s'effilant peu à peu du milieu vers les deux bouts, et qui certainement proviennent de colliers de ce dernier type.

Le vase de Jávea contenait donc, on n'en peut douter, l'écrin par malheur incomplet d'une élégante Espagnole contemporaine de celles qui servirent de modèles aux plus habiles sculpteurs du Cerro de los Santos.

M. Mélida, que ces rapports, ces ressemblances et presque ces identités frappent comme il convient, qui de plus reconnaît que le diadème, dans sa disposition et son décor, offre des éléments orientaux et des éléments grecs, mais aucun caractère exclusivement oriental ou exclusivement grec, conclut que le bijou est de fabrication comme de mode indigène.

M. Mélida déclare d'ailleurs que cette opinion n'est pas unanimement partagée, et qu'on a parlé d'une origine purement grecque.

C'est pour ma part à ce dernier avis que je me range, mais j'ai soin de bien préciser : le diadème avec ses accessoires est pour moi l'œuvre d'un orfèvre grec, mais il a été fait conforme aux modes espagnoles, au goût espagnol, et la preuve m'en semble facile à établir.

Lorsque j'étudiai, dans les *Monuments et Mémoires de la fondation Piot*[1], le buste d'Elche, dont la découverte était toute récente, je crus pouvoir établir des rapports entre les bijoux qui couvraient la tête et la poitrine du chef-d'œuvre, et certains bijoux étrusques ou dits étrusques. Je notai deux colliers de la collection Campana au Louvre, dont les perles de porcelaine bleue ou brune ont tout à fait les mêmes formes et les mêmes stries longitudinales que celles des deux premiers rangs

1. T. IV, p. 168.

du collier illicitan ; j'ajoutai que les petites amphores qui servent de pendeloques à ces deux mêmes rangs se retrouvent très fréquemment, jouant le même rôle, en Étrurie, et aussi que les petites amphores et les bulles du collier espagnol sont décorées des mêmes lignes de perles en relief qui sont aussi répandues à profusion sur les bijoux étrusques.

Ces rapports, je n'y cherchais qu'un argument pour essayer de fixer la date du buste ; je ne pouvais d'ailleurs que les indiquer d'une façon un peu vague, étant donnés le dessin et le style très serrés et très précis des bijoux d'or et le dessin et le style plus larges et plus mous, nécessairement, des bijoux sculptés dans la tendre pierre de grès. Le diadème de Jávea autorise des affirmations beaucoup plus catégoriques, auxquelles je suis un peu surpris que M. Mélida n'ait pas songé alors qu'il faisait allusion à des monuments étrusques, comme la ciste Castellani.

D'abord il n'y a qu'à parcourir le livre de M. Martha sur les Étrusques, par exemple, pour retrouver partout la division par zones, et le fait est si connu qu'il est inutile d'insister, d'autant que ce n'est là qu'un emprunt fait par ce peuple aux arts étrangers, et qu'il n'a rien de particulièrement caractéristique.

Quant aux motifs même d'ornementation, il est fait en Étrurie un grand usage des rangs d'oves, des rinceaux, des lignes d'S plus ou moins penchées ou couchées et groupées, et surtout des palmettes, qui apparaissent partout[1]. On a constaté là depuis longtemps l'influence de la Grèce. Ces constatations sont déjà plus importantes pour l'objet qui nous occupe, mais ne suffisent pas encore à permettre de dire que le diadème de Jávea est étrusque, ce à quoi l'on pourrait penser, parce que l'influence directe de la Grèce a pu s'exercer et s'est réellement exercée aussi directement sur l'Ibérie que sur l'Étrurie.

1. J. Martha, *Les Étrusques*, fig. 135, 189, 253, 369, 378, etc. Sur la figure 155 on voit un ornement à quatre pétales qui est absolument identique à celui de la première zone supérieure du bandeau de Jávea. Un bracelet d'or est décoré de feuilles semblables à celles où M. Mélida reconnaît des feuilles de vigne. Il est utile de constater que ce bracelet est formé de plaques réunies et articulées au moyen de charnières pareilles à celles de notre diadème.

C'est le lieu de faire intervenir un autre élément, la technique, si minutieusement étudiée et si bien décrite par M. Mélida. Cette technique, celle du filigrane et du granité, est précisément celle d'un grand nombre de bijoux d'or trouvés en Étrurie. M. Martha, pour s'en tenir aux renseignements de son livre, a très nettement expliqué ce travail, et en a montré de nombreux et intéressants spécimens[1]. Colliers et bracelets à pendeloques, diadèmes, pendants d'oreilles, bulles, fibules, sont décorés de fleurs, de rinceaux, de palmettes qui semblent dessinés par la même main délicate et légère qui traça les ornements du bijou espagnol. Les procédés sont les mêmes pour ployer, enrouler et fixer le subtil cordonnet de métal, pour semer en lignes ténues les perles d'or microscopiques. Il y a identité de fabrication, j'allais dire d'atelier, et même d'ouvrier.

Est-ce donc que les Espagnols se fournissaient de bijoux, au cinquième ou au quatrième siècle avant notre ère, chez les orfèvres d'Étrurie, ou qu'il s'établit des orfèvres étrusques dans les villes de la côte espagnole? Il ne peut en être question, pour la bonne raison que les bijoux d'or du style de ceux dont je viens de parler ont été trouvés en Étrurie, mais ne sont pas étrusques. Ils sont grecs au même titre que les fameux bijoux filigranés et granités de la Russie méridionale et de diverses régions de la Grèce, si semblables à eux qu'ils forment avec eux un seul groupe. Peut-être même peut-on affimer qu'ils sont attiques, selon le jugement aisément admis de la critique[2]. L'affirmation doit naturellement s'étendre à la parure de Jávea.

Il est même notable que ce bandeau a peut-être plus de ressemblance encore avec l'orfèvrerie de la Russie méridionale qu'avec celle de la Toscane pour le choix et la disposition des motifs ornementaux. Sur le bandeau qui ornait la mitre du roi de Koul-Oba, on retrouve les oves qui bordent le diadème du

1. *Ibid.*, p. 561. Cf. *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, art. *Caelatura*, p. 794.
2. J. Martha, *Les Étrusques*, p. 587 et s.

Musée de Madrid[1]; il y en a d'à peu près semblables sur un autre fragment de lame d'or du même genre[2]. Les séries de palmettes granulées qui s'enchevêtrent si gracieusement sur les deux triangles du bijou espagnol ont constamment des analogues sur des colliers et des bracelets, des boucles d'oreilles et des pendeloques de toute espèce qui sont parmi les pièces les plus riches et les plus délicates de l'orfèvrerie du Bosphore Cimmérien[3]. Les rinceaux et les vrilles dont il est fait à Jávea un si élégant usage décorent aussi les célèbres médaillons d'or de Koul-Oba où est estampée au repoussé la tête de la Parthénos[4].

La conséquence inévitable et logique de ces rapprochements nécessaires, c'est que la parure de Jávea est grecque, elle aussi, attique même, et qu'elle a été importée en Espagne comme ont été importées en Étrurie et dans les régions du Bosphore les parures d'or de ces pays.

Il semble absolument établi qu'il existait en Grèce, aux ve et ive siècles, des fabriques de bijoux pour l'étranger, et les orfèvres, avec un sens pratique et commercial qui ne doit pas nous surprendre, savaient s'accommoder au goût de leur clientèle exotique. Pour les peuples d'Espagne, ils ne se privaient point de flatter leur amour de ce qui est voyant, riche et chargé d'ornements, et c'est ce qui explique l'exubérance décorative du bandeau de Jávea, et des chaînes et pendeloques qui le complétaient lorsqu'il était intact; c'est ce qui explique l'opulence des diadèmes des statues du Cerro et de la Dame d'Elche, puisque nous sommes forcés d'admetttre qu'ils sont copiés sur des modèles du genre de celui de Jávea, et en particulier la grandeur et la lourdeur parfois demesurées des rondelles suspendues parmi les

1. *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, éd. S. Reinach, pl. II, 2.
2. *Ibid.*, pl. VI, I.
3. *Ibid.*, pl. VIII et IX.
4. *Ibid.*, pl. XIX, I et p. 63. Cf. *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, fig. 967.

Remarquons en passant qu'un grand nombre de bijoux trouvés dans la Russie méridionale sont ornés de pendeloques en forme d'olives et aussi en forme d'amphorisques, comme les bijoux figurés dans la statuaire du Cerro de los Santos et d'Elche.

cordelettes. Ils fabriquaient les bijoux à la satisfaction des modes locales, sans chercher à rendre ces modes plus simples et plus raffinées: peut-être même se plaisaient-ils à flatter les manies et les fantaisies de leur clientèle, et poussaient-ils eux-mêmes à l'exagération. Une fois établis ces modèles indigènes, ils les ornaient à leur façon, avec des motifs de leur pays, et là ils retrouvaient toute l'élégance de leur art et la pureté de leur goût.

Je n'ignore pas qu'une autre hypothèse peut se défendre, celle d'ateliers grecs, ou, si le mot atelier semble trop ambitieux, d'ouvriers grecs installés dans les villes grecques de la côte ibérique. Je n'y vois pour ma part aucune objection capitale, et, d'ailleurs la question n'a qu'un intérêt restreint pour qui ne s'occupe que de préciser un style et une origine. Que l'auteur du diadème de Jávea ait travaillé à Athènes ou à Denia, qu'importe, s'il est prouvé qu'il est athénien, et fait œuvre de bon attique?

Que si l'on veut voir maintenant quelle est au juste la part de l'art grec dans le joyau trouvé en Espagne, qu'on examine le bandeau d'or qui est inscrit au Louvre comme provenant de Cáceres[1]. Celui-là paraît bien d'inspiration et de fabrication indigènes; qu'il est barbare à côté de celui du Musée de Madrid, avec sa compostion naïve et monotone et ses figures monstrueuses, sa technique si simple et parfois si maladroite! Sans doute il y a de l'un à l'autre un long intervalle de temps, mais dans le bandeau du Louvre se trouvent déjà les caractères hybrides qui se sont conservés dans toutes les œuvres de l'art ibérique, même les plus belles, et il n'y a rien de tel dans celui de Madrid où l'atticisme a imprimé profondément et exclusivement sa marque, malgré quelques concessions à la fantaisie étrangère.

Ou bien, si vraiment l'on récuse le témoignage du diadème de Cáceres comme trop antique, que l'on compare simplement le

1. Pierre Paris, *Essai*, II, pl. IX. Ce bijou de grande importance et de grand intérêt archéologique est entré au Louvre comme provenant de Cáceres; mais M. Mélida a des raisons de croire qu'il a été trouvé en Asturies. (*El Tesoro ibérico de Jávea*, dans *Las esculturas del Cerro de los Santos*, p. 107).

frontal de Jávea à ceux, beaucoup moins luxeux, qui parent deux deux ou trois têtes de femmes trouvées au Cerro, et non des moins artistiques. Les pendeloques sur le front, les oves, les rinceaux y sont remplacés par un simple guillochage de traits parallèles ou disposés en chevrons; ces parures sont du reste accompagnées, elles aussi, de flots de cordelettes latérales, et, à l'occasion, de disques suspendus au milieu des cordelettes[1]. Voilà sans doute le type de parure espagnole sur lequel travailla la joaillerie grecque, qu'elle embellit en le chargeant de ses exquises inventions décoratives, mais sans en changer la forme, sans rien supprimer des accessoires qui lui donnaient une originale opulence.

Pierre PARIS.

1. P. Paris, *Essai*, I, fig. 163 (Alicante), 165 (Louvre), pl. X (Madrid), etc.

BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 15 JUIN 1906.

M. le Ministre de l'Instruction publique communique un télégramme de M. Merlin, directeur du service des antiquités et des arts de Tunisie, annonçant la découverte, près d'Aïn Tounga, par M. Carcopino, membre de l'Ecole française de Rome, d'une inscription latine complétant le texte d'Aïn Ouassel, relatant une requête des colons, et où est nommé le *Saltus Neronianus*.

M. Héron de Villefosse annonce que l'emplacement du théâtre romain d'Alise est aujourd'hui reconnu d'une manière indubitable, grâce aux fouilles de la Société des sciences de Semur. Les substructions de la façade et de la plus grande partie de l'hémicycle ont été dégagées.

M. Héron de Villefosse parle ensuite des découvertes qui viennent d'être faites à Paris, au Marché aux fleurs. On a dégagé deux murs romains à peu près parallèles à la Seine et l'on a retrouvé plusieurs fragments d'architecture, des monuments funéraires avec inscriptions ou reliefs, etc. Parmi les inscriptions funéraires, M. de Villefosse signale particulièrement les épitaphes de Maiana, de Litugena, etc. Le morceau de sculpture le plus important, d'une bonne époque de l'art romain, appartient à la partie supérieure d'un pilastre d'angle et doit provenir de la décoration d'un grand édifice; comme on n'en a retrouvé que la partie supérieure, les figures sont toutes coupées à la même hauteur, et il est difficile de déterminer à première vue le sujet représenté. Les autres pierres sculptées proviennent de tombeaux et rentrent dans la série des bas-reliefs professionnels.

M. Albert Martin, correspondant de l'Académie, fait une communication sur l'ostracisme, où il s'occupe de savoir si, pour que le vote du peuple fût valable, il fallait, comme le dit Philochoros, 6.000 suffrages exprimés sur le même nom, ou si, comme l'affirme Plutarque, il suffisait qu'il y eût 6.000 votants. Il conclut que 6.000 suffrages seulement étaient exigés par la loi, mais qu'en fait, par suite de l'abstention d'une partie des citoyens athéniens, ces 6.000 suffrages ont le plus souvent été tous exprimés sur le même nom. — M. Bouché-Leclercq présente quelques observations.

M. Paul Durrieu fait une communication sur un livre d'heures peint par Jean Fouquet pour Philippe de Commynes (ms. latin 1417 de la Bibliothèque nationale). — M. S. Reinach présente quelques observations.

M. A. Barth revient sur l'inscription du vase de Pipràwâ contenant des reliques du Buddha, qu'il a présentée à l'Académie lors de sa découverte sur la frontière du Népal. Il montre que la rectification récente due à M. Fleet, qui a trouvé le véritable commencement de l'inscription, ne fait en somme que confirmer l'interprétation qu'il avait d'abord lui-même proposée.

SÉANCE DU 22 JUIN 1906.

M. Héron de Villefosse rend compte de la visite faite la veille par plusieurs membres de l'Académie dans le chantier des fouilles du Métropolitain, au Marché aux fleurs, sur l'invitation de M. le Préfet de la Seine. Parmi les reliefs découverts dans les huits derniers jours, on remarque un beau morceau décoratif représentant un lion marin se dirigeant vers la droite, un pilastre orné de feuilles d'acanthe et plusieurs fragments d'architecture intéressants. La série des bas-reliefs professionnels s'est augmentée de deux monuments.

M. Jules Toutain, maître de conférences à l'École des Hautes-Études, expose les résultats des recherches qu'il a faites, sous la direction de M. Cagnat, sur des inscriptions découvertes dans le Sud-Tunisien par M. le capitaine Donau. Grâce à ces inscriptions et aux chiffres gravés sur les bornes retrouvées par M. Donau, il a été possible d'établir que les Romains avaient arpenté et cadastré au premier siècle p. C. tout le pays au sud de la Tunisie et du département de Constantine.

M. S. Reinach s'inscrit en faux contre le témoignage de Polybe, répété par tous les historiens modernes, d'après lequel les épées gauloises étaient de si mauvaise qualité qu'elles se pliaient en deux au contact des armes défensives des Romains. Ces épées étaient excellentes; mais un rite religieux des Celtes voulait qu'on les pliât en deux, en trois et parfois en quatre, quand on les plaçait dans les tombeaux. Les tombes celtiques qui les contenaient ont été violées, dès le second siècle a. C., par les colons romains; il ont cru, et Polybe a cru avec eux, que ces tombes contenaient les restes de guerriers morts les armes à la main et que les épées avaient été ainsi déformées dans la bataille. Il y a là un exemple d'une sorte de mythe historique né d'un rite religieux incompris.

SÉANCE DU 29 JUIN 1906.

L'Académie désigne MM. Paul Meyer et Salomon Reinach pour la représenter aux fêtes du cinquantième anniversaire de l'Université d'Aberdeen, qui sera célébré en septembre prochain.

M. Héron de Villefosse décrit plusieurs monuments nouveaux découverts dans les fouilles du Marché aux fleurs. Parmi ces monuments, il signale un cippe funéraire dans l'inscription duquel le défunt est qualifié d'*exarchus*; les *exarchi* étaient, dans la milice romaine des bas temps, des officiers qui avaient le commandement d'un *numerus* ou d'une *ala*. Si donc on peut établir l'époque précise de l'apparition de l'*exarchus* dans l'armée romaine, l'inscription nouvellement découverte aura une importance spéciale pour préciser la date de la muraille romaine de la Cité. Jusqu'ici, on a considéré les textes mentionnant des exarques comme postérieurs à Dioclétien, et on ne les fait pas remonter plus haut que le IVe siècle. Il est possible cependant que le texte trouvé à Paris appartienne au IIIe siècle.

M. Salomon Reinach donne lecture d'une lettre adressée à M. le Secrétaire

perpétuel par M. Seymour de Ricci et relatant les derniers résultats des fouilles exécutées à Alise par la Société des sciences de Semur.

M. Michel Bréal fait une communication sur l'origine du mot latin *corpus*.

M. Charles de La Roncière lit une note sur les premières explorations des pôles par les Français au XVIe siècle. L'historien La Popelinière était parti lui-même à la découverte, mais il ne put suivre jusqu'au Sud de l'Amérique son compagnon Trépagné, dont le voyage dura un an et demi. Dès 1523, un syndicat s'était formé à Lyon, sous la direction de Tommasino Guadagni et avait équipé une escadre de quatre navires normands à destination des régions arctiques : il s'agissait de trouver, par le Nord-Est, un détroit pour arriver en Chine. Ne pouvant y réussir, Verazzano vira de bord vers l'Amérique. En 1594, ce fut un émigré français, Balthasar de Moucheron, qui organisa les fameuses explorations de Barendz, puis il revint s'établir en France, où se forma en 1609 la Compagnie du Pôle Arctique pour la découverte du détroit polaire. Baptisé d'avance du nom du fondateur de la Compagnie, le détroit de Poncet serait occupé militairement et ne livrerait passage qu'aux navires sous pavillon français. Dès lors, et ce fut le résultat net des explorations de Kerckoven, les baleiniers français fréquentèrent le Spitzberg, qui s'appela un moment, en 1634, la France Arctique.

M. de Morgan rend compte des résultats obtenus dans sa dernière campagne de fouilles à Suse. Un bas-relief donne le nom d'un roi nouveau, Adda Hamiti In Shoushinak, fils de Houtran Tepti, souverain de Suse entre 1000 et 750 a. C. Une stèle fournit le nom de Peyak, femme de Shoutrouk Nakhounta, mère de Shilhak In Shoushinak, tous deux rois de Suse. Quatre belles statues représentent des rois du pays d'Asmounak. On a trouvé en outre quelques fragments d'un second exemplaire des lois du roi Hammourabi. Enfin, tout près de Suse, on a mis au jour les ruines d'une intéressante ville sassanide, remontant au IVe siècle environ p. C.

M. Jules Toutain, terminant la lecture de son mémoire sur le cadastre romain dans l'Afrique du Nord au début de l'Empire, montre que la grande opération cadastrale, dont les traces ont été retrouvées par M. le capitaine Donau, fut effectuée entre le mois de juillet de l'an 29 et le mois de juillet de l'an 30 p. C., c'est-à-dire six ans environ après la fin de la révolte de Tacfarinas. Il semble que cette opération, véritable prise de possession définitive, ait marqué l'une des étapes des plus importantes de l'occupation romaine dans l'Afrique du Nord.

SÉANCE DU 6 JUILLET 1906

Mgr Duchesne, directeur de l'École française de Rome, donne quelques renseignements sur les fouilles entreprises à Bologne par M. Albert Grenier, membre de l'École. Ces fouilles ont pour objet de déterminer les rapports entre le développement de deux nécropoles antiques, l'une étrusque et l'autre italiote. De là peut sortir une certaine lumière sur les relations entre la civilisation étrusque et celle qui l'a précédée dans cette partie de l'Italie et dans l'Italie en général.

M. René Pichon communique une étude sur la politique de Constantin d'après le témoignage des *Panegyrici Latini*. Cette politique, dont les harangues officielles permettent de suivre pas à pas les transformations successives, peut se résumer ainsi : substitution d'une monarchie héréditaire à une monarchie fondée sur l'adoption ; élargissement du paganisme en un déisme éclectique susceptible de s'accommoder avec le christianisme ; et, envers les Barbares, abandon de la politique défensive pour une politique belliqueuse. — MM. Perrot, S. Reinach, Boissier, Mgr Duchesne, Alfred Croiset présentent quelques observations.

M. de Vogüé entretient l'Académie d'une petite église sise au village de Sauveplantade, sur les bords de l'Ardèche. Elle s'élève sur les ruines d'un temple de Jupiter : une inscription romaine y est conservée. L'église a été bâtie à la fin du XIe ou commencement du XIIe siècle : la coupole qui couvre le centre du transept a la forme d'une pyramide portée sur des trompes. C'est peut-être la seule qui existe en France. Un des grands arcs s'appuie sur un chapiteau de forme trapézoïdale, orné de rosaces sculptées en méplat, d'un faire qui rappelle l'art oriental. M. de Vogüé considère ce chapiteau comme ayant appartenu à une église bâtie vers le VIIIe ou le IXe siècle.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'un rapport de M. l'abbé Leynaud, curé de Sousse, sur les fouilles des catacombes d'Hadrumète.

SÉANCE DU 13 JUILLET 1906.

M. S. Reinach, dans une lettre adressée au Secrétaire perpétuel, rappelle qu'on lit dans Pline, XXXVI, 36 : *Venerem lavantem sese Daedalsas, stantem Polycharmus*. Les éditeurs admettent une lacune avant ou après *stantem*. La Vénus de Daedalsas a été identifiée : c'est la Vénus accroupie. Celle que Pline mentionne en même temps, comme l'œuvre de Polycharmus, d'ailleurs inconnu, devait être aussi une statue célèbre. M. Reinach propose de compléter ainsi : *Venerem lavantem sese Daedalsas, stantem [pede in uno] Polycharmus*. A elle seule, l'épithète *stantem* ne peut suffire pour caractériser une Vénus ; il n'en est pas de même si elle est décrite comme debout sur un seul pied. Or, on possède près de cent répliques ou imitations d'une figure de Vénus debout sur un seul pied, chaussant ou rajustant sa sandale. L'original devait être en marbre, la plupart des répliques en bronze étant pourvues d'un support ; la collection De Clercq en possède plusieurs. Le chapitre de Pline où est mentionné Polycharmus concerne précisément les sculpteurs en marbre. M. Reinach croit donc qu'on peut attribuer à Polycharmus un charmant motif dont se sont inspirés tant d'artistes alexandrins et gréco-romains ; une petite réplique en pierre de cette statue a été découverte autrefois à Alésia.

M. Delisle communique, de la part de M. Lauer, la photographie du verso d'un feuillet qui a fait partie d'un antique exemplaire de Tite Live en écriture

onciale, pouvant dater du ve siècle, à deux colonnes, avec un titre courant au haut de la page en très petites capitales. Le feuillet a été coupé en quatre morceaux, qui ont servi à envelopper des reliques, et a reçu, probablement au VIIIe siècle, une authentique, c'est-à-dire une inscription indiquant la nature de la relique enveloppée. Quand on aura la photographie du recto, on pourra lire les authentiques. Dès maintenant on peut en déchiffrer une : *De petra de presep... Domini...*

M. Schlumberger dit qu'il a reçu plusieurs fois d'excellentes nouvelles de M. G. Millet, professeur à l'École des Hautes-Études, chargé d'une mission du Ministère de l'instruction publique. Son voyage dans la péninsule des Balkans s'est poursuivi dans les meilleures conditions. En Serbie comme en Macédoine, il a pu visiter un nombre considérable d'églises et de couvents, entre autres les superbes édifices de Manassia et de Ravanitsa. Sa dernière lettre est datée d'Uskub, au moment de son départ pour Salonique et Athènes.

M. Homolle lit un mémoire de MM. Jouguet, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lille, et Lesquier, professeur agrégé de l'enseignement secondaire, sur un papyrus de la nécropole de Ghorân, dans le Fayoum. Le document date de l'année 27 du roi Ptolémée II Philadelphe, 289 avant J.-C. C'est un devis de travaux de terrassement et de canalisation, accompagné d'un plan très clair et très bien conservé. Il donne sur l'aménagement des terres, sur les mesures agraires, sur les régions du travail et le prix de la main-d'œuvre des renseignements curieux et en partie nouveaux.

M. Homolle, rappelant les fouilles de MM. Jouguet et Lefebvre à Magdola et à Ghorân, l'importance de leurs découvertes, la valeur de leurs publications antérieures, annonce ensuite que M. Jouguet a fondé dans l'Université de Lille un petit institut papyrologique, et que, avec le concours de M. Lefebvre, son compagnon de fouilles, de M. Collinet, professeur à la Faculté de droit, et de M. Lesquier, il prépare une édition complète en deux volumes des papyrus recueillis par lui en Égypte. Un premier fascicule de Ghorân est déjà sous presse.

M. Bouché-Leclercq annonce le travail important que M. Lesquier, l'auxiliaire de M. Jouguet, prépare sur les institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides. Il discute le sens du terme κατόϊκον.

M. Cuq fait une communication sur les khoudourrous du Musée du Louvre. — MM. Babelon, Viollet et Heuzey présentent quelques observations.

SÉANCE DU 20 JUILLET 1906.

M. Grenier, membre de l'École française de Rome, rend compte des fouilles qu'il a été chargé de diriger à Bologne. Sur l'emplacement de la nécropole archaïque précédemment reconnue par les archéologues bolonais, il a trouvé quatre tombes de caractère relativement récent et une autre de caractère purement étrusque. Dans la nécropole étrusque, il a mis au jour une quinzaine de tombes à inhumation, contenant des vases figurés et autres objets d'importation grecque. Il doit retourner prochainement à Bologne continuer la recher-

che qu'il a entreprise des tombes villanoviennes les plus archaïques et des sépultures de transition entre l'époque villanovienne et l'époque étrusque.

M. Paul Monceaux annonce qu'il a reconstitué une nouvelle série d'ouvrages donatistes : les ouvrages de Gaudentius, évêque donatiste de Thamugadi (Timgad) au temps de saint Augustin. Vers 420, quand le tribun Dulcitius fut chargé d'appliquer à Thamugadi les lois contre les schismatiques, Gaudentius menaça de se brûler dans son église avec ses fidèles ; à cette occasion, il soutint de vives polémiques contre Dulcitius et contre Augustin. A cette affaire se rapportent dix documents, dont trois (deux livres d'Augustin *contra Gaudentium* et une lettre du même à Dulcitius) sont dès longtemps connus. Sept autres peuvent être reconstitués en tout ou en partie : deux édits de Dulcitius, deux lettres de Dulcitius à l'évêque donatiste de Thamugadi et à l'évêque catholique d'Hippone ; enfin, trois ouvrages de Gaudentius.

M. Mispoulet s'efforce de préciser la date, si controversée, des biographies des empereurs romains contenues dans le recueil connu sous le nom *d'Historia Augusta*, à l'aide des institutions qui y sont mentionnées ou décrites. En étudiant tout particulièrement le consulat, il montre que trois auteurs, peut-être quatre, connaissent la réforme opérée sous le règne de Constantin et supposent qu'elle a été appliquée dès le IIIe siècle. Les termes dont ils se servent pour désigner les *consulares* n'ont pas été employés avant la seconde moitié du IVe siècle : c'est donc à cette époque et probablement même à la fin de ce siècle qu'ont été écrites les biographies où il en est fait usage.

SÉANCE DU 27 JUILLET 1906.

M. le marquis de Vogüé communique une charte du 15 octobre 1240 donnant le nom d'un évêque de Viviers appelé Bertrand et qui ne se trouve dans aucune des listes publiées, y compris la *Gallia Christiana*. C'est un traité conclu entre l'évêque et le seigneur de La Gorce au sujet du siège qu'à l'instigation de l'évêque il avait fait du château de Sampzou et de la capture du seigneur de ce château. — M. de Boislile présente quelques observations.

M. Salomon Reinach annonce que MM. Regnault et Cartailhac ont découvert sur les parois de la grotte de Gargas, près de Saint-Bertrand de Comminges, un grand nombre de mains humaines peintes sur fond rouge ou sur fond noir. — M. l'abbé Breuil a relevé une série très considérable de peintures et de gravures sur les parois des cavernes voisines de Santander ; les plus remarquables présentent un éléphant (non un mammouth), un bouquetin et un grand singe à longue queue.

M. Lair communique, de la part de M. Héron de Villefosse, une note et un croquis de M. Brutails, correspondant de l'Académie, relatifs à une voûte en pyramide dans l'église de Saint-Orens de La Reulle, près Saint-Savin (Hautes-Pyrénées). Cette voûte présente une grande analogie avec celle de l'église de Sauveplantade signalée récemment par M. de Vogüé.

M. Cagnat annonce que l'on a découvert dans la mine de cuivre de Aljustrel (Portugal) une table de bronze portant une longue inscription latine. C'est un

règlement relatif à l'exploitation de la mine. M. Cagnat en lit une traduction et insiste sur l'importance du document.

M. Salomon Reinach signale les témoignages concordants de deux humanistes, Pontanus et Cœlius Rhodiginus, suivant lesquels les Gètes auraient élevé un tombeau à Ovide devant la porte de la ville de Tomes (Varna). Pontanus cite, comme autorité, le grec Georges de Trébizonde, qui disait avoir lu cela dans un « bon auteur ». M. Reinach croit que le « bon auteur » en question est le moine Planude, traducteur d'Ovide en grec vers 1300. Il entre, à ce propos, dans quelques détails sur un manuscrit perdu, autrefois possédé par Rhodiginus, et considéré à tort, au XIXe siècle, comme ayant été fabriqué par ce savant. Rhodiginus a cité aussi deux vers de Plaute qui ne se rencontrent pas ailleurs, alors que rien n'autorise à croire qu'il les ait imaginés. — MM. Chatelain et Boissier présentent quelques observations.

M. Mispoulet continue la lecture de son travail sur la date de la rédaction de l'*Historia Augusta*. Partant de la réforme profonde du consulat opérée vers 315 par Constantin, il s'efforce d'établir que c'est le consulat ainsi réformé qui est mentionné par les auteurs de l'Histoire Auguste. Trois passages attribués à Lampridius et à Vopiscus supposent que les consuls suffects sont, dès le IIIe siècle, nommés par le Sénat; il en résulte que, pour ces auteurs, la réforme du consulat a été effectuée à une époque assez lointaine pour qu'ils n'en aient pas gardé le souvenir. Sept autres passages empruntés à Capitolinus, à Capitolinus ou Lampridius, à Lampridius et à Vopiscus, c'est-à-dire à trois ou peut-être à quatre des auteurs du Recueil sur cinq (en négligeant Vulcatius Gallicanus, auteur d'une biographie unique), emploient, pour désigner les *consulares*, une expression nouvelle que la réforme du consulat a rendue nécessaire et qui n'est usitée dans les sources littéraires, épigraphiques ou juridiques, que dans la seconde moitié du IVe siècle. C'est donc à cette époque qu'auraient été rédigées les biographies dans lesquelles se trouvent les passages cités. M. Mispoulet se croit d'autant plus fondé à proposer cette solution que ses recherches sur les autres institutions ont abouti au même résultat.

M. Émile Bertaux présente les photographies de plusieurs panneaux anciens étudiés par lui à Valence (Espagne) : un triptyque flamand de la seconde moitié du XVe siècle ; plusieurs panneaux du grand retable léonardesque de la cathédrale de Valence, dont les volets ont été peints en 1527 par deux Espagnols, Fernando de los Llanos et Fernando de l'Almedina ; un très curieux panneau du peintre italien Paolo di Santa Leocadia, qui représente, aux pieds de la Vierge, les trois fils d'Alexandre VI. César Borgia, accusé de l'assassinat de son frère le duc de Gandia, est figuré dans l'attitude d'un vaincu ou d'un prisonnier qui rend son épée, la garde en bas : il semble donc avouer et expier son crime.

SÉANCE DU 3 AOUT 1906.

M. Collignon communique un rapport d'ensemble de M. Gaudin sur les fouilles poursuivies à Aphrodisias pendant la campagne d'été de 1905. A ce

rapport sont jointes les photographies des statues et des pièces d'architecture découvertes principalement dans les Thermes d'Aphrodisias.

M. Léon Dorez fait une communication sur la collection de manuscrits de Lord Leicester à Holkham (Norfolk, Angleterre). Grâce à la libéralité du possesseur, M. Dorez a pu terminer, dans un cinquième voyage à Holkham, l'examen des 750 manuscrits dont il avait entrepris le catalogue, aujourd'hui achevé. Cette collection comprend, outre un certain nombre de traités provenant d'Edward Coke, le célèbre adversaire du chancelier Bacon, une importante série de volumes sortis des bibliothèques de Venise et de Padoue: presque tout le fonds grec — plus de 100 manuscrits — a appartenu à Giulio Giustiniani. De Florence provient un petit livre d'heures exquis aux armes de Pierre de Médicis et d'Alfonsina Orsini et un Evangéliaire exécuté pour le roi de Hongrie Mathias Corvin ; de Reggio, un beau Décaméron de Boccace, enluminé par Taddeo Crivelli, en 1471, pour Alberto d'Este ; de Rome, un cahier de dessins d'antiques attribué à Raphaël et un manuscrit autographe de Léonard de Vinci. L'Allemagne est représentée à Holkham par quatre magnifiques livres liturgiques ornés de peintures, reliés en argent doré, qui faisaient autrefois l'orgueil de l'abbaye guelfe de Weingarten. Six grands volumes, ornés d'admirables miniatures, viennent de la bibliothèque des ducs de Bourgogne ; quinze autres, de celle de Raphaël de Marcatel, bâtard de Philippe le Bon. L'Angleterre a aussi fourni à cette collection d'intéressants manuscrits ; mais presque tous les plus beaux sont sortis, vers le commencement du XVIIIe siècle, du couvent des Augustins déchaussés de Lyon. M. Dorez signale, en terminant, une merveilleuse Bible à peintures du XIVe siècle, probablement exécutée à Avignon et qui était encore à Rouen en 1788. Il se propose d'ailleurs de communiquer prochainement à l'Académie une centaine d'excellentes photographies des meilleures miniatures contenues dans les manuscrits de Holkham-Hall, photographies exécutées à l'aide des subventions qui lui ont été accordées par l'Académie elle-même et par la Société des Bibliophiles français.

M. l'abbé Thédenat donne lecture du rapport qu'il a rédigé, au nom de la commission des Antiquités de la France, sur le concours de l'année 1906.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur l'état des publications de l'Académie.

SÉANCE DU 10 AOUT 1906

M. Salomon Reinach communique, au nom de M. l'abbé Arnaud d'Agnel, les copies et les estampages de trois textes inédits relevés dans le territoire de Martigues (Bouches-du-Rhône). Le premier est une dédicace à l'empereur Tibère par un certain Sextus Aelanius Pisinus; le second est une épitaphe qui donne un nom celtique nouveau, *Vebrullos*; le troisième est une inscription rupestre composée de deux noms avec mélange de caractères grecs.

M. Alfred Merlin, directeur des antiquités de la Tunisie, fait connaître les résultats des fouilles que M. le capitaine Benet, du 3e bataillon d'Afrique, a entreprises à Bulla Regia. Des inscriptions importantes, relatives à des pro-

consuls d'Afrique, du IVe siècle, et plusieurs statues bien conservées ont été découvertes. M. Merlin insiste particulièrement sur un collier d'esclave en plomb, qui était jadis rivé, comme en témoigne la légende qu'il porte (*Adultera meretrix tene quia fugivi de Bulla RG*), au cou d'une femme publique. C'est le premier objet de ce genre, ayant cette affectation, que l'on connaisse jusqu'ici.

M. Louis Leger lit un travail sur les relations de la France et de la Bohême au moyen âge. Des alliances de famille furent conclues entre la maison de Valois et celle de Luxembourg ; des Bohémiens suivaient les cours des Universités de Paris, d'Orléans, de Montpellier. Des ambassades bohémiennes furent envoyées à la cour de France et ont laissé de curieuses relations. Un prélat français, Philibert de Coutances, fut chargé de rétablir à Prague l'unité religieuse. Plus tard, on rencontre Bassompierre à la cour de Prague et un gentilhomme bohémien, Zérotin, dans l'armée de Henri IV.

M. Léopold Delisle, après avoir indiqué l'utilité des actes des grands feudataires pour l'histoire des institutions administratives du royaume, rappelle dans quelles circonstances il a pu réunir environ 570 chartes de Henri II, roi d'Angleterre, relatives aux provinces possédées en France par le chef de la dynastie des Plantagenets. La chancellerie de ce prince était admirablement organisée, mais les actes qui en sont sortis se distinguent par une singulière particularité ; ils sont systématiquement dépourvus de toute indication chronologique. On a bien essayé de suppléer à l'absence des dates à l'aide des noms des personnages qui figurent dans les actes ; mais c'était là un moyen bien insuffisant. M. Delisle, frappé d'une particularité que présente la souscription des actes de Henri II, s'est demandé si l'on ne pouvait pas s'en servir pour éclaircir la chronologie de ces actes. Henri II, en tête des actes, s'appelle tantôt *Henricus rex Anglorum*, tantôt *Henricus Dei gratia rex Anglorum*. Cette diversité ne tient-elle pas à la différence des époques auxquelles les actes ont été expédiés? M. Delisle, en soumettant un grand nombre de pièces à un examen rigoureux, est arrivé à prouver que le protocole de la chancellerie a été changé entre le mois de mai 1172 et le printemps de 1173. Les actes expédiés jusqu'à la première de ces dates portent la formule *Henricus rex Anglorum* ; ceux qui ont été expédiés depuis le printemps de 1173 sont au nom de *Henricus Dei gratia rex Anglorum*. Le changement a coïncidé avec l'absolution de la complicité de Henri II dans le meurtre de Thomas Becket. On ne saurait dire s'il y a là simplement coïncidence. Ce qui est certain, c'est que toutes les chartes où Henri II est appelé *Henricus rex* sont des 18 premières années du règne : celles où il est qualifié *Henricus Dei gratia re* sont des 17 dernières. L'application de cette règle de critique, combinée avec les autres particularités que présente le corps des actes, permettra de fixer avec plus de rigueur que par le passé la date de beaucoup de chartes de Henri II, aussi précieuses pour l'histoire de France que pour celle de l'Angleterre.

SÉANCE DU 24 AOUT 1906.

M. Cagnat, président, donne lecture de deux lettres, du 14 et du 17 août,

adressées à M. le duc de Loubat par M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes. M. Holleaux annonce une série d'importantes découvertes faites au cours des fouilles de Délos : six grands lions archaïques en marbre, ornant une esplanade, dans le voisinage du Lac sacré ; quelques maisons excellemment conservées, dans le quartier du Théâtre, avec une inscription donnant la date précise de ce quartier ; une statue de la Muse Polymnie dont la draperie est d'un travail admirable ; une magnifique tête de Dionysos, dont le type rappelle l'art de Scopas ; une statue de femme ; des bijoux d'or, des monnaies, etc.

M. Georges Perrot présente les photographies d'une statuette de marbre qui appartient à M. le Dr Perrod, de Turin, et qui a été trouvée en 1902 en Cyrénaïque, près de Benghazi. Elle représente l'Aphrodite Anadyomène. La figure est brisée au milieu des cuisses ; la partie inférieure n'a pas été retrouvée. M. Furtwaengler a publié deux figures qui reproduisent le même type et dans lesquelles il croit reconnaître, au caractère du visage et de tout le modelé, des réductions d'une statue célèbre qui aurait été exécutée par Euphranor ou par quelque autre artiste du même temps, dans un style qui se ressentirait encore des traditions de l'école péloponnésienne du Ve siècle. Ce qui fait l'originalité de la jolie statuette de M. Perrod, c'est qu'elle diffère sensiblement, à certains égards, des marbres de Munich et de Rome qui ont été étudiés par M. Furtwaengler. Les formes sont ici plus amples, plus courtes et plus grasses, non sans quelque mollesse. Mais ce qui fait surtout la différence c'est le visage. L'œil, en particulier, n'a plus le même dessin que dans les têtes modelées par les continuateurs de Polyclète et de Phidias. La paupière supérieure paraît se fondre avec une arcade sourcilière dont la saillie très marquée baigne d'ombre le globe oculaire, et cette ombre donne au regard que l'on y cherche ce je ne sais quoi d'*aphrodisien*, comme on disait, qui était pour beaucoup dans le charme du chef-d'œuvre de Praxitèle. Enfin, la partie de la chevelure qui encadre le front est traitée de la même manière que dans les figures où l'on s'accorde à reconnaître l'imitation des types praxitéliens. Ce sont, indiquées d'une façon sommaire, les mêmes ondes légères et souples. C'est donc l'influence du style de Praxitèle que l'on croit reconnaître ici.

M. Henri Dehérain communique et commente, d'après des photographies publiées par M. Bland, des inscriptions du XVIIe siècle relevées à Malacca sur des pierres tombales. Ces épitaphes donnent des détails biographiques, soit sur les fonctionnaires de la Compagnie hollandaise des Indes orientales résidant à Malacca (gouverneurs en second, officiers, chapelains), soit sur leurs familles, soit sur des colons libres. Elles contribuent à éclairer l'histoire de l'occupation des Hollandais dans la presqu'île malaise. En terminant, M. Dehérain insiste sur l'utilité qu'il y aurait à recueillir les textes épigraphiques dispersés depuis la fin du XVe siècle sur les rivages des pays exotiques par les marins et par les agents des puissances européennes colonisatrices.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. Audollent, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, une note sur une statuette de Mercure en bronze, découverte au sommet du Puy-de-Dôme le 1er août 1906. Plusieurs

photographies de M. Marcel Lamothe permettent d'apprécier l'intérêt de ce petit monument qui mesure 0m,18. Le dieu est debout et nu ; un manteau attaché sur l'épaule droite couvre seulement la partie gauche de la poitrine et le bras du même côté; il porte une bourse dans la main gauche et tenait le caducée dans la droite. Abondante chevelure, tête jeune, physionomie pleine d'intelligence et de malice, vigueur physique très marquée, tels sont les traits caractéristiques du dieu honoré dans le célèbre temple du Puy-de-Dôme.

M. le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie, directeur des fouilles d'Alise, annonce la découverte, sur le Mont-Auxois, d'un monument de dimensions considérables qui pourrait être un forum et qui daterait du temps d'Auguste. Il a constaté la destruction prématurée de tous les grands monuments construits à Alésia au lendemain de la conquête; il croit en avoir trouvé les causes dans les guerres intestines qui précédèrent l'affermissement du pouvoir de Vespasien. Le nombre de ces monuments publics fait croire à M. Espérandieu qu'Alise a été de tout temps un centre religieux et un marché et que les Romains, au lieu de la faire évacuer comme Bibracte et Gergovie, préférèrent y accumuler les édifices religieux et profanes, afin d'y attirer périodiquement, dans un but de surveillance plus facile, les indigènes du pays et des cités voisines. M. Espérandieu signale ensuite la trouvaille, parmi les ruines du grand monument, d'un bas-relief représentant un Dioscure. Il montre enfin les photographies d'un très grand nombre d'objets provenant des fouilles.

SÉANCE DU 31 AOUT 1906

M. Salomon Reinach donne lecture d'une lettre de M. le commandant Espérandieu, annonçant que l'on a commencé à Alise le déblaiement d'un petit temple, entre le théâtre et l'édifice qui pourrait être un forum. Parmi les trouvailles, il faut signaler de nombreux fragments d'une inscription celtique en lettres grecques, un bas-relief représentant Jupiter entre Minerve et Junon, un Jupiter gaulois *à la roue*, un torse d'Amazone, et surtout une applique en bronze, d'un admirable travail, représentant un Gaulois mort.

M. S. Reinach lit ensuite un mémoire d'Edhem-bey sur la seconde campagne de fouilles poursuivie par ce savant à Alabanda en Carie, aux frais du gouvernement ottoman. Edhem-Bey a découvert un grand temple ionique qu'il identifie à celui que Vitruve signale à Alabanda. Les fouilles ont encore donné des fragments d'un autel ionique de beau style et trois plaques d'une frise représentant une bataille d'Amazones et de Grecs.

M. Héron de Villefosse communique un rapport du R. P. Delattre sur la découverte d'un cimetière chrétien au point nommé Meidfa, à Carthage. Parmi les épitaphes mises au jour, on remarque celle d'un personnage qualifié d'*i(mmuni)s alae Gemellianae*. L'*ala Gemelliana* est connue par un diplôme militaire. Il est assez rare de rencontrer des *immunes* appartenant à des troupes auxiliaires. — Un sarcophage orné de six Amours est aussi très digne d'atten-

tion. On sait combien les artistes de l'antiquité aimaient à représenter les Amours se livrant aux besognes les plus diverses, tantôt imitant les travaux multiples des hommes, tantôt s'adonnant à des jeux enfantins. Sur le nouveau sarcophage de Carthage, l'un des enfants a recouvert sa tête d'un énorme masque de Silène ; les attributs que portent les autres Amours sont, comme le masque, des attributs bachiques.

M. Salomon Reinach aborde l'explication du mythe d'Hippolyte. Le nom de ce héros signifie « déchiré par les chevaux » ; la légende primitive comportait donc un dépècement rituel, comme ceux dont Actéon, Adonis, Orphée, Penthée, etc., auraient été les victimes. L'analogie de ces mythes autorise à croire que le prototype d'Hippolyte est un cheval sacré, victime d'un sacrifice annuel de communion. Les fidèles qui déchirent le cheval et le dévorent cru se revêtent de peaux de cheval et s'appellent eux-même des *chevaux*, pour mieux marquer l'assimilation au dieu qui est le but même du sacrifice ; c'est pourquoi le nom d'Hippolyte signifie « déchiré par des chevaux ». Ainsi s'expliquent aussi, dans la tradition littéraire, la résurrection d'Hippolyte, le culte dont il est l'objet, et les manifestations annuelles de deuil que lui prodiguent les filles de Trézène, pareilles aux femmes de Byblos pleurant Adonis.

M. Bouché-Leclercq commence la lecture d'un mémoire sur le notariat dans l'Égypte ptolémaïque.

SÉANCE DU 7 SEPTEMBRE 1906

M. Cagnat, président, donne lecture de deux lettres adressées à M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie, par M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes. A ces lettres, qui contiennent de nouveaux renseignements sur les récentes découvertes faites à Délos, sont jointes quelques photographies. M. Holleaux se propose d'ailleurs de lire prochainement devant l'Académie un rapport sommaire sur les résultats obtenus dans l'année au cours de ces fouilles.

M. Chavannes signale dans le soutra bouddhique des rêves du roi Prasenajit, tel qu'il existe en pâli et en chinois, un récit étroitement apparenté à la légende grecque relative à Oknos : un homme assis tresse une corde pendant qu'un animal qui est derrière lui dévore la corde à mesure qu'il la tresse. C'est l'image d'un homme laborieux qui a une femme dépensière. M. Chavannes croit retrouver là une de ces devinettes qui sont parmi les plus anciennes inventions de l'esprit humain.

M. Merlin, directeur du service des antiquités de la Tunisie, étudie un sénatus-consulte relatif aux marchés du *saltus Beguensis*, découvert il y a plus de 45 ans en Tunisie par V. Guérin. Des lectures nouvelles de plusieurs passages de ce document fournissent les noms de quelques-uns des sénateurs romains qui vivaient en l'an 138 p. C., lors de l'avènement de l'empereur Antonin le Pieux.

M. Bouché-Leclercq continue la lecture d'une étude sur le notariat dans l'Égypte ptolémaïque. Entre autres particularités, il relève le fait que, d'après les papyrus actuellement connus, on ne rencontre de notaires officiels ou « agoranomes » qu'en Thébaïde, c'est-à-dire dans une région où, le clergé

étant puissant et hostile, le gouvernement des Lagides avait intérêt à faire concurrence au monopole effectif des notaires ou « monographes » sacerdotaux. Il s'occupe ensuite de l'enregistrement des contrats, constitué dans un but fiscal et effectué d'abord dans les banques royales et plus tard dans des bureaux spéciaux.

M. Cagnat présente une observation au sujet d'une inscription récemment trouvée à Carthage et commençant ainsi : *D. M. S.* || *IS. M. Val. Petao.. IS. alae*, etc. Il n'y a pas de grade ni d'office militaire qui corresponde au groupe *IS*, à moins de supposer quelque chose comme *i(mmuni)s*, mais ce genre d'abréviation appartient à l'épigraphie des bas temps, surtout à l'épigraphie chrétienne. M. Cagnat croit que l'on doit voir là non pas un groupe de lettres, mais des chiffres. Dès lors, il faudrait traduire *IS* par « un et demi ». Or il y avait, parmi les cavaliers des ailes, des soldats d'élite appelés *sesquiplares* ou *sesquiplicarii*, parce que, dit Végèce, *sesquiplares unam semis consequuntur annonam*. On aurait abrégé *sesquiplaris* en *IS* pour indiquer que la solde du personnage valait une fois et demie celle de ses compagnons d'armes moins favorisés. — MM. Perrot, Lair et Viollet présentent quelques observations.

SÉANCE DU 14 SEPTEMBRE 1906

La séance publique annuelle est fixée au vendredi 16 novembre.

M. Ernest Babelon commente deux passages de l'historien Polybe, dans lesquels il est parlé du prix des voyages dans la haute Italie au IIe siècle avant J.-C. et de la solde des légionnaires romains. M. Babelon s'attache à démontrer que dans Polybe comme dans Plutarque le terme *obole* a le sens d'*as libral* ou as pesant une livre de 327 grammes. De là il résulte que le voyageur séjournant dans une hôtellerie de la haute Italie payait une somme équivalant à 25 ou 30 centimes pour sa nourriture et son logement. Quant à la paie des soldats, M. Babelon l'évalue à 2 deniers et demi environ pour le fantassin, à 4 deniers et demi pour le centurion, à 7 deniers et demi environ pour le cavalier. Mais le soldat était tenu de payer sur cette solde sa nourriture, son entretien et son équipement : le questeur en retenait l'évaluation.

M. Cagnat commente une inscription de Carthage relative à un personnage nommé Sex. Appuleius; il admet que ce personnage est le mari d'Octavie, sœur aînée d'Auguste, qui aurait succédé à son beau-frère Antoine comme *sacerdos* ou *flamen Julialis*; ce dernier mot se trouve pour la première fois dans l'inscription en question. Les Carthaginois avaient élevé à Appuleius, peut-être dans le Capitole, une statue qui portait sur son piédestal l'*elogium* étudié par M. Cagnat et récemment signalé par le R. P. Delattre.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une notice sur l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

A la fin de la séance du 7 septembre, M. Clermont-Ganneau a présenté quelques observations au sujet d'une inscription néopunique récemment découverte, dans la région d'El-Kef (Tunisie), par le capitaine Benet et publiée par M. Ph. Berger dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques* (16 juillet 1906).

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

An Onyx Cameo.

The little cameo here photographed from a cast is in white onyx. I bought it four years ago in a small shop where cheap old seals and rings are vended, in Kensington High Street. On the top a gold ring is fixed for attachment, and there is a gold band of late eighteenth or early nineteenth century work round the base. In fixing the gold ring at the top the stone has been split from

Fig. 1 et 2. — Camée d'onyx. (Collection de M. A. Lang.)

the point of insertion, and the scar runs down through the animal facing the spectator's right. Opinions as to the date of the object vary. Mr Arthur Evans, with Sir John Evans, and two other experts in gems, incline to think that it is probably antique; the condition of the surface gives them satisfaction. Mr Cecil Smith inclines to believe that it is carved from a bad early nineteenth century woodcut. No design has yet been found of the Mycenaean lions which can be the original of the object, though all known early representations have been examined. The points of difference from the actual slab above the gate of Mycenae are many and conspicuous. I have, myself, no opinion about the date of the stone, but I never saw any gem-cutter's work of the nineteenth century which resembles it.

Andrew Lang.

Fouilles de Sparte.

En 1892, l'École américaine d'Athènes déblaya le théâtre de Sparte et le soi-disant « tombeau de Léonidas ». Ces travaux viennent d'être repris par l'École anglaise, avertie par le fait que de petites figures en plomb étaient offertes en vente par les enfants. L'un d'eux montra l'endroit exact où se faisaient ces trouvailles, sur le bord de l'Eurotas. M. Bosanquet y entreprit immédiatement des fouilles. Dans les ruines d'un monument romain il trouva des stèles du IIe siècle ap. J.-C., avec dédicaces de *strigiles* à Artémis Orthia. Sous chaque dédicace est pratiquée une cavité où l'on insérait le strigile votif; l'un de ces instruments était encore en place. Plus bas, on découvrit des quantités de tessons corinthiens, des bronzes, des ivoires, des masques en terre cuite; plus bas encore, des tessons à décor géométrique et des bronzes, entre autres de nombreuses fibules à quatre spirales. Dans ces deux dernières couches gisaient des quantités de petites figures de plomb.

Les masques votifs en terre cuite sont de grandeur naturelle; on en a recueilli près de cent, dont 40 intacts. Les figurines de plomb sont coupées dans de minces feuilles de métal et représentent des cavaliers, des hoplites, des femmes, de petites couronnes. Le nombre de ces dernières atteint 7.000, celui des figurines 3.000. Évidemment, on est sur l'emplacement du célèbre temple d'Artémis Orthia, en l'honneur de laquelle les éphèbes de Sparte se soumettaient aux dures épreuves que l'on sait.

M. Bosanquet a étendu ces recherches au théâtre, où a été découverte une dédicace à l'empereur Florianus et une autre inscription donnant les règles des jeux dits *Leonidea*. La tracé des murs de la ville a été reconnu avec soin ; il en résulte que Sparte était plus grande que ne l'ont supposé les topographes antérieurs. Le mur était en briques non cuites, couvertes de tuiles, dont quelques-unes portent la légende δημοσίου τείχους; les fondations sont en pierre. Sur un point on a retrouvé les fondations du temple d'Ilithye, avec une tuile inscrite Εἰλειθυίας.

L'École anglaise d'Athènes ne voudra certes pas, comme autrefois l'École américaine, commencer des recherches sur divers points et les laisser incomplètes. On attend de M. Bosanquet et de ses collaborateurs une exploration systématique de ce site illustre, jusqu'à présent beaucoup trop négligé des archéologues[1].

S. R.

Fouilles d'Antinoé.

Dans son excellent *Bulletin critique des religions de l'Egypte* (1906, p. 143), M. Capart formule très poliment, mais très nettement, les doutes que lui inspirèrent certains objets exhibés par M. Gayet en 1905 à l'Exposition de la *Société française des Fouilles*. Le « théâtre de marionnettes

1. D'après une lettre de M. William N. Bates, dans la *Nation* du 4 octobre 1906, p. 281-282.

isiaques » serait une fabrication moderne, où sont entrés, notamment, un peigne de tisserand et quelques fragments de coffrets en ivoire[1]. M. Capart prie aussi M. Gayet de bien vouloir publier, pour les égyptologues, la copie des inscriptions de Khemis et de Glithias. A la p. 147 du même travail, il écrit : « La critique ne s'exercera pas longtemps sur les résultats des fouilles d'Antinoé ; elles ne seront pas l'objet des veilles patientes des archéologues, qui n'hésitent nullement sur le jugement qu'il convient de porter sur leur ensemble ». M. Gayet a trouvé bon de s'adresser à « l'un des princes de l'occultisme » pour obtenir des renseignements sur la sorcière Myrithis et de publier, à plusieurs reprises, les résultats de cette singulière consultation. Est-il admissible que de pareilles choses s'impriment, sous le pavillon de la science, au risque de jeter le discrédit sur les recherches égyptologiques ? Si M. Gayet répond aux questions de M. Capart, nos lecteurs en seront informés.

S. R.

The preservation of ancient wall paintings.

Among the more important papers contributed to the *Congresso Artistico* recently held at Venice, was that « On the best manner of preserving ancient mural paintings », read by M. Philip H. Newman.

Mr Newman, an artist and fresco painter himself, is well known to have devoted much time and study to the vexed question of preserving ancient paintings, and not long ago he made a much expected report to the Society of Antiquaries in London of his experiments and their successful results covering a period of fourteen years.

The perishing wall paintings in England are often but rude monuments of mediaeval times, valuable as archaeological documents, if possessing little artistic interest. In Italy, on the contrary, in addition to antiquarian interest, the paintings are often of great artistic value, and among the number of those already perished, or perishing, is, notably, the « Last supper » of Lionardo da Vinci.

It was therefore of greater importance to Italy than to England that some account of the preservative method and its results should be made known, and it is satisfactory to learn that among those present at the reading of the paper was Professor A Salinas (chairman), Director of the Palermo Museum, Count Zarzi and Professer Cavenaghi, who has had charge of the restoration of Lionardo's celebrated fresco in Milan.

Mr Newman's method of preserving ancient mural paintings consists apparently, not in any mere varnishing of the surface, a process which has had such frequently disastrous results, but, firstly to evaporate all natural humidity from the wall, and, secondly, to permeate it to a considerable depth with a solidifying fixatif of great hardness and durability.

As this method of renewal or fixation has proved successful in Great Britain and is now, it is understood, being brought to the notice of

1. Aujourd'hui à la Comédie Française (don de la Société des Fouilles).

a Royal Commission in Italy, it is greatly to be hoped that renewed efforts will be made to preserve the paintings as they are discovered at Pompeii, as well as those chefs d'œuvres of art now crumbling to dust on the walls of Italian churches.

X.

Les manuscrits Morgan.

Au mois d'octobre 1906, M. Pierpont Morgan a exposé, dans la bibliothèque de la Columbia University, un choix de beaux manuscrits à miniatures acquis par lui en Europe. Voici, d'après la *Nation* du 18 octobre, l'indication des plus importants : 1° Évangéliaire, illustré en France vers 1100; 2° Livre d'Heures français de 1200; 3° *Huntingfield psalter*, anglais, vers 1170; 4° Bestiaire et Cosmographie, 1170, avec 106 miniatures anglaises; 5° Livres d'hymnes, de Gloucester, vers 1430; 5° Évangéliaire français de l'école de Tours, VIIIe siècle; 6°, 7° Histoires de Jehan de Courcy et d'Orose, énormes in-fol. avec superbes miniatures, provenant de la collection Ashburnham; 8° Le livre de Pierre de Crescences sur les plaisirs de la campagne, gr. in fol.; 9° *Les Dits des philosophes*, avec 40 miniatures; 10°, 11° Deux mss. italiens avec miniatures attribuées à Attavante et à Bentivoglio. — Livres royaux : 12° Bible de 1200, avec 142 petites miniatures, aux armes de Philippe II; 13° Livre d'Heures de Jacques II, avec d'excellentes miniatures; 14°, 15°, 16° Livres d'Heures de Louis XI, de Louis XIII et du Régent; 17° Vie de Jésus écrite pour François Ier, avec miniature de présentation; 18° Au dire du savant qui a rédigé les notices en vue de l'exposition, le Dr Simkhovitch, le chef-d'œuvre artistique de la collection serait un bréviaire flamand, avec miniatures dues aux enlumineurs du Bréviaire Grimani (école de Béning); 19° A l'un des enlumineurs du Bréviaire Grimani, Gérard de Gand, on attribue un petit livre d'Heures orné de miniatures exquises. — Tous ces précieux volumes et beaucoup d'autres ont déjà traversé l'Atlantique, parce que, dit-on, le fameux « tarif » américain n'en grève pas l'importation de droits exorbitants. Mais comme ces droits pèsent sur les tableaux anciens et les meubles, M. Pierpont Morgan laisse pour le moment son grand Raphaël à la National Gallery et une réunion de merveilles du XVIIIe siècle (anglaises et françaises) dans sa demeure de Prince's Gate à Londres, où j'ai eu le plaisir de les voir, non sans quelque péché d'envie.

Le « tarif » américain est une institution fâcheuse et qui donne lieu à des fraudes extraordinaires. En voici un exemple. Un marchand, M. X..., possédait une médiocre copie d'un portrait de Rembrandt; il l'expédia à New-York. En même temps, il adressa aux experts de la douane américaine une dénonciation anonyme, les avisant qu'on allait faire entrer aux États-Unis un original de Rembrandt, qualifié, pour la circonstance, de copie. Les experts crurent jouer un tour au marchand en estimant le portrait 200.000 francs et en le frappant de droits en conséquence. Mais le marchand se moqua bien des experts, car, grâce à l'attestation d'authenticité ainsi donnée officiellement à sa copie, il la

vendit une somme fabuleuse. L'histoire est-elle vraie ? C'est déjà trop qu'elle puisse l'être.

S. R.

Poids de tisserands.

Cher Monsieur,

Je vous prie de me permettre d'ajouter encore deux mots à ce que je vous ai écrit autrefois (*Rev. arch.*, 1903, II, p. 122) concernant un poids de tisserand. Les exemplaires en sont plus nombreux que je n'avais supposé. Dans le musée provincial de Bari, il y en a deux, n°s 2910 et 1851 (je vous en envoie des

2

1

3

1. 3. Musée de Bari. — 2. Collection de M. Huelsen.

photographies dues à l'obligeance de M. A. Jatta), dont l'un montre sous les bras du hibou une corbeille, tandis que, sur l'autre, l'objet embrassé par le hibou paraît être appuyé sur une colonne; la même colonne à cannelures obliques se rencontre sur un autre exemplaire qui appartient à M. Huelsen, de Rome, et aussi sur celui qui est conservé au Musée Jatta de Ruvo. L'objet que

le hibou tient dans les pattes ressemble à une espèce de fuseau. M. A. Jatta m'assure que ces poids se rencontrent dans les tombeaux de Ruvo en grand nombre, observation dont on peut se servir pour confirmer ce que j'ai dit de leur usage, c'est-à-dire que les tisserands s'en servaient pour tendre les fils.

Croyez-moi, Monsieur,

Votre tout dévoué

RICH. ENGELMANN.

Gargantua avant Rabelais.

Un certain Jehan George, curé de Mérignat (Creuse), inscrivit en 1470, dans son registre, que *Gargantuas* était venu loger pour deux jours « *en la sala* » (A. Leroux, *Dernier choix de documents historiques sur le Limousin*, Limoges, 1906). C'est la première fois que le nom de Gargantua, dont on a souvent attribué l'invention à Rabelais, apparaît dans un texte antérieur au XVIe siècle. Déjà Éloi Johanneau et Bourquelot considéraient la figure de Gargantua comme appartenant au panthéon celtique; M. Gaidoz avait signalé, à l'appui de cette hypothèse, un texte de Giraldus Cambrensis (XIIe siècle) : *Gurguntius filius nobilis illius Beleni*. On ne peut pas dire aujourd'hui que la preuve soit faite; mais l'objection la plus considérable — celle de l'absence d'une mention certaine de Gargantua avant Rabelais — se trouve enfin écartée. Le *Gargantuas* du texte de 1470 est évidemment un sobriquet, qui témoigne de la popularité du géant dans une partie de la province de Limousin[1].

Encore le tableau de Titien.

A toutes les interprétations de l' « Amour sacré et l'Amour profane » dont il a déjà été question ici (cf. *Revue*, 1905, II, p. 353), M. Leandro Ozzola en ajoute une autre dans l'*Arte* (août 1906). La figure sans voile est Aphrodite, qui persuade Hélène de suivre Pâris. Les bas-reliefs sur le devant de la fontaine illustrent, suivant M. Ozzola, les conséquences de la faiblesse d'Hélène; on y distingue le Cheval de Troie, Ménélas poursuivant Pâris, la trahison de Déiphobe par Hélène, etc. Il faut quelque bonne volonté pour voir tout cela.

S. R.

Une lame d'acier.

Un ami me communique la note suivante, qui a paru récemment dans le *Gaulois*, journal attitré des « classes dirigeantes. » Je la livre à l'admiration des archéologues.

« Lord Howard s'est rendu acquéreur, à la vente du cabinet de M. Denon, à Londres, pour le prix de 2.890 francs, d'une lame d'acier sur laquelle est gravée la copie de la sentence de la condamnation de Jésus, conforme au texte hé-

1. A. Thomas, *Gargantua en Limousin avant Rabelais* (extr. de la *Revue des études rabelaisiennes*, Paris, Champion, 1906).

breu découvert, lors des fouilles d'Aquila, dans la sacristie de l'ancien monastère des Chartreux. En voici la traduction :

« L'an 17 de l'empire de Tibère César, et le 25e jour du mois de mars, en la cité sainte de Jérusalem, Anne et Caïphe étant prêtres et sacrificateurs du peuple de Dieu;

« Ponce Pilate, gouverneur de la Basse-Galilée, assis sur le siège présidentiel du prétoire, condamne Jésus de Nazareth à mourir sur une croix, entre deux larrons, les grands et notoires témoignages du peuple suivant :

« 1° Jésus est séducteur; 2° Il est séditieux; 3° Il est ennemi de la loi; 4° Il se dit faussement fils de Dieu; 5° Il se dit faussement roi d'Israël; 6° Il est entré dans le temple suivi d'une multitude portant des palmes à la main;

« Ordonne au premier centurion Guiniher (*sic*) Cornelius de le conduire au lieu du supplice; défend à toutes personnes pauvres ou riches d'empêcher la mort de Jésus. Ont signé les témoins : Daniel Tobani, pharisien; Joannès Zorobabel, Raphaël Tobani, Capet, homme public.

« Jésus sortira de Jérusalem par la porte Strénuée. »

« On reste confondu à la pensée qu'il a suffi de ce jugement rendu en quelques lignes pour voir se consommer la plus grande iniquité des siècles. »

Oui, sans doute, on reste confondu ; mais c'est de l'ignorance et de la crédulité de certaines gens.

S. R.

— *Sommaire de la Gazette des Beaux-Arts du 1er juillet* 1906. — *Les « Antiquités judaïques » de Josèphe à la Bibliothèque Nationale*, par M. Paul Durrieu. — *Les Peintures décoratives de Paul Robert dans l'escalier du Musée de Neuchâtel*, par M. H. de Geymüller. — *Santo Domingo de Silos*, par M. Émile Bertaux. — *Les Salons de* 1906 (3e et dernier article). — *Sculpture, Dessins et Gravures, Arts décoratifs, Architecture*, par M. Paul Jamot. — *Deux tableaux de François Guérin*, par M. Casimir Stryienski. — *Madame Récamier à l'Abbaye-aux-Bois et le tableau original de Dejuinne*, par M. Louis Batiffol. — *Bibliographie : Ouvrages récents sur Menzel (H. von Tschudi et J. Meier-Graefe*, par M. Auguste Marguillier. — Quatre gravures hors texte : *Les Fils de Caïn*, groupe en bronze, cire perdue, par M. P.-M. Landowski (Salon de la Société des Artistes français) : héliogravure Massard. — *Le Débarcadère du Temple à Londres*, eau-forte originale de M. Joseph Pennell (Salon de la Société des Artistes français). — *Madame Récamier dans son intérieur à l'Abbaye-aux-Bois*, par F.-H. Dejuinne : photogravure. — *Matin de Mercredi des Cendres*, gouache par Menzel (1885) (Nationalgalerie, Berlin) : photogravure. — Nombreuses gravures dans le texte.

— *La Revue de l'Art ancien et moderne*. — Sommaire du numéro du 10 juillet 1906. — Texte : *Le Trésor du « Sancta Sanctorum » au Latran*, par M. Ph. Lauer. — *La Peinture en France au début du XVe siècle : Le Maître des Heures du maréchal de Boucicaut* (II, par M. Paul Durrieu. — *M. Seriziat, gravure de M. Carle Dupont d'après David*, par M. E. D. — *Un disciple de*

Goya : *Eugenio Lucas*, par M. Paul Lafond. — Les Salons de 1906 (III) : *La Gravure*, par M. Émile Dacier. — *Les Médailles et les gemmes gravées*, par M. E. Babelon. — *La Renaissance et ses origines françaises*, par M. F. de Mély. — *Bibliographie*. — Gravures hors texte : *Croix d'émail cloisonné (du pape Serge Ier ?)* (trésor du « Sancta Sanctorum », au Latran), héliogravure. — *Frontispice du « Livre de Salmon », présenté au roi Charles VI*, photogravure d'après la miniature du *Maître des Heures de Boucicaut* (ms. fr. 23279 de la Bibliothèque nationale). — *M. Seriziat*, gravure de M. Carle Dupont, d'après le tableau de Louis David (musée du Louvre). — *« Corrida » à l'ancienne « plaza » de Madrid*, photogravure d'après le tableau d'Eugenio Lucas (collection de D. Miguel Ortiz Cañavate). — *Une Loge à l'ancienne « plaza » de Madrid*, photogravure d'après le tableau d'Eugenio Lucas (collection de D. Miguel Ortiz Cañavate). — *La Jeune mère en moisson*, héliogravure d'après l'eau-forte originale de M. Léon Lhermitte. — *Tympan de la porte principale du Baptistère de Parme*, par Benedetto Antelami, photogravure. — Nombreuses gravures dans le texte.

— *Mittheilungen und Nachrichten des deutschen Palaestina-Vereins*, 1906, fasc. 1. Schumacher, *Les excavations au Tell el-Moutesellim* (automne 1904).

— *Id.* 1906, nos 3-4 : Erman et Kautzsch, *Sceau avec inscription hébraïque*[1]. — Schumacher, *Les excavations de Tell el-Moutesellim* (été et automne de 1905). — Nouvelles diverses.

— *Id. id.*, no 5, *Les excavations au Tell el-Moutesellim* (fin). — Blanckenhorn, *Observations météorologiques de l'hiver 1905/6*. — Nouvelles diverses.

— *Zeitschrift des deutschen Palaestina-Vereins*, t. XXIX, fasc. 2 : Zickermann, *Bettir* (la forteresse de Barcocheba)[2]. — Eckardt, *Jérusalem en 333 J.-C.* (d'après la description du Pèlerin de Bordeaux). — Dalman, *Anciens poids israélites*[3]. — Bibliographie.

1. Trouvé dans les fouilles de Tell el-Moutesellim, à 2m,50 de profondeur. Scarabéoïde de lapis-lazuli, Sphinx royal hiéracocéphale; devant, un cartouche avec pseudo-hiéroglyphes. Au dessous, quatre caractères phéniciens israélites, que M. Kautzsch propose de lire : *le-Asaph*, « appartenant à Asaph ». Le troisième caractère, considéré comme un *samek*, est quelque peu douteux. Il faudrait un moulage pour pouvoir contrôler cette lecture. En tout cas, la paléographie n'autorise guère à assigner à l'épigraphe une date aussi haute que le VIIIe siècle av. J.-C. — Cl.-C.

2. Plan assez détaillé du site; description minutieuse de Kh. El-Yahoûd, mais ne faisant pas connaître de faits nouveaux. L'auteur ne parle pas de la hauteur dite El-Hariq, où j'ai découvert en 1874 un cippe de l'époque romaine auquel se rattache une curieuse légende locale tendant à confirmer l'identification avec la célèbre forteresse juive (cf. mes *Archæolog. Res. in Pal.*, t. I, p. 469; cf. Hanauer, *Pal. Expl. F. Stat.* 1894, p. 149). — Cl.-G.

3. A signaler un nouveau poids en pierre pesant 9 gr. 65 et portant la légende *bega'* = 1/2 (sicle) en caractères archaïques. La lecture rectifiée de ce mot sur un exemplaire publié antérieurement (*Pal. Expl. F. Stat.* 1904, p. 211, n. 1) doit être attribuée non pas à Armstrong, comme le fait l'auteur, mais à S. A. Cook (qui est le Ed[itor] de ce recueil). — Cl.-G.

— *Id.* t. XXIX, fasc. 3 et 4. — Thomsen : 1° *Ptolémée*; 2° *La Notitia dignitatum*; 3° *Saint Isicius*; 4° l'*Onomasticon d'Eusèbe* [1]. — Hölscher, *Les campagnes de Juda Macchabée* (étude topogr.[2]). — Fenner, *Le site de Béthanie* [3]. — Mommert, *La Jérusalem du Pèlerin de Bordeaux* [4]. — Nestle, *La piscine de Betsaïda*. — Dalman, *Tombeau phénicien*; *sculptures rupestres au Ouâd el-hammâm et à Roummân*. — Bibliographie.

— *Zeitschrift der deutschen morgenlaendischen Gesellschaft*, t. LX, fasc. 2. — Jacobi, *La dogmatique Djaina d'après le Soutra Oumâsvâti*. — Brockelmann, *L'ellipse haplologique de la syllabe dans les langues sémitiques*. — Steinschneider, *L'alchimie chez les Arabes*. — Conrady, *Influence indienne en Chine au* IVe *siècle av. J.-C.* — Nestle, *Sarbêl-Toutaël*. — Gray, *Lexicographie indienne*. Fraenkel, *Additions au dictionnaire arabe* [5]. — Fischer, *Sur la Sourate* 101, 6. — Jahn, ἐνδεηλλαγμένος (discussion avec Nestle). — Bibliographie et communications diverses [6].

— *Id. id.*, fasc. 3. J. Jolly, *Sur les sources de la médecine indienne*. — Griffini, *Sur le poème « Ma bouqâ'ou » de El-A'châ*. — Franke, *Sur un manuscrit karochti de Dutreuil de Rhins*. — Jacobi, *Dogmatique djaina*. — Dumont et Brune, *Sur un passage du Rigveda*. — Hunnius, *La chanson syriaque d'Alexandre*. — A. von Kégl, *Sur le catalogue des manuscrits persans de Blochet*. — Arnold, *Phonétique sanscrite*. — König, *L'ancien calendrier hébreu*. — Francke, *Recherches archéologiques dans le Tibet occidental* (avec fig.). — Griffini, *Deux nouvelles inscriptions sabéennes*. — Bibliographie.

1, 2. Série d'identifications géographiques dont plusieurs n'ont pas soit la nouveauté, soit la certitude que leur attribuent leurs auteurs respectifs. J'y reviendrai en détail dans un prochain fascicule de mon *Rec. d'Archéol. Orient.* — A signaler une conjecture plausible de M. Thomsen : le sanctuaire du prétendu saint *Isicius* représenterait le mausolée de la reine Hélène d'Adiabène et de son fils *Izatès*.

3. L'auteur ne s'explique pas clairement sur l'origine du curieux bloc couvert de peintures à fresque trouvé près de Béthanie. Comme je l'ai montré en le publiant autrefois (*La Pierre de Bethphagé*, *Rev. arch.*, déc. 1877), ce monument est de l'époque des Croisés ; il marque l'emplacement de Bethphagé selon la tradition du temps et non pas, comme on l'a prétendu depuis, celui de l'entretien de Jésus et de Marthe.

4. Le Pèlerin de Bordeaux serait un Juif converti, s'attachant beaucoup plus dans sa relation aux souvenirs juifs qu'aux souvenirs chrétiens. — Cl.-G.

5. Le mot arabe *nesr* « aigle » est rapproché de l'araméen *nesro* qui a le double sens d' « aigle » et de « fronton, *fastigium* ». J'ajouterai que l'araméen n'a fait que suivre ici les errements sémantiques du grec, où ἀετός a le même double sens (*cf. Horus et saint Georges*, p. 19). Il ne faut pas oublier toutefois, en ce qui concerne l'arabe, que dans le passage cité le mot *nesr* n'est probablement autre chose que le nom *spécifique* de la célèbre mosquée de Damas appelée « la Coupole de l'Aigle ». Cf. sur cette question *Rec. d'Arch. Or.*, VII, pp. 381-383. — Cl.-G.

6. P. 397. La correction introduite par M. Hirschfeld dans la *Nouvelle Chronique Samaritaine.* : מן כוך = מן כתב = من خط « de l'écriture » me paraît inadmissible. Je propose tout bonnement מזכיר, « secrétaire ». Le tout est à entendre : « et Mahomet fit écrire (יכתוב, corr. יכתיב) une charte (par son) *mazkir* (secrétaire) 'Ali fils d'Abou Tâleb. » Il s'agit de la charte de garantie accordée aux Samaritains par le prophète musulman. — Cl.-G.

BIBLIOGRAPHIE

J. Hampel. **Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn.** Brunswick, Vieweg, 1905. 3 vol. in-8. I, xxxiv-853 p., avec 2.359 gravures; II, xvi-1006 p., avec 248 gravures; III, xiv p. avec 539 planches. Prix : 60 mark (l'ouvrage relié, 69 mark).

Le monumental ouvrage de M. Hampel comprend trois parties : 1° un exposé systématique de l'archéologie hongroise du IVe au VIIIe siècle; 2° une statistique des trouvailles; 3° un atlas de planches. L'auteur, auquel nous devons déjà d'excellents travaux sur les époques préhistoriques de la Hongrie, apporte aujourd'hui une contribution de première importance à l'étude du haut moyen âge et des courants artistiques si divers — celtique, romain, gréco-oriental, iranien — dont on y démêle, bien imparfaitement encore, la succession. Par le fait de sa situation géographique, de son ethnographie même, la Hongrie, champ de passage et champ de bataille de tant de peuples, est peut-être la région de l'Europe qui a fourni le plus de monuments intéressants pour la connaissance de l'époque des invasions. Désormais, personne ne pourra plus s'occuper d'antiquités franques, burgondes, scandinaves, lombardes, byzantines même, sans chercher tout au moins des éléments de comparaison dans les milliers de figures que la patience de M. Hampel a réunies. Il a fait pour l'Europe centrale pendant et après la décadence romaine ce que M. Montelius a fait pour l'Italie protohistorique. Je suis heureux d'ajouter que son éditeur a su publier ce vaste travail dans des conditions qui le mettent à la portée de toutes les bibliothèques; il ne devra manquer dans aucune.

S. R.

Al. Malinin. *Hat Doerpfeld die Enneakrunos-Episode bei Pausanias tatsächlich gelöst oder auf welchem Wege kann dies gelöst werden.* Vienne, Holder, 1906. In-12, 35 p. — Long titre d'une courte brochure, qui n'est pas sans importance pour la topographie athénienne. L'auteur, d'accord sur tous les points avec feu Wachsmuth, repousse énergiquement le déplacement de la source Enneakrunos proposé par Doerpfeld et accepté par Judeich; il continue à la placer près de l'Ilissos. Quant à l'épisode relatif à cette source dans Pausanias, qui est devenu une véritable *crux topographorum*, M. Malinin en explique l'obscurité et le décousu par l'hypothèse (due à Wachsmuth, qui l'a abandonnée plus tard) d'une transposition dans le texte du Périégète.

S. R.

O. Benndorf. *Erzstatue eines griechischen Athleten* (extrait des *Forschungen in Ephesos*). In-4°, avec planches et similigravures. — La belle statue d'éphèbe nettoyant son strigile, qui a été découverte dans les fouilles autrichiennes d'Éphèse (*Rép.*, III, 154, [10]), n'est pas isolée dans la plastique grecque ; il en existe une réplique en marbre à Florence, mal restaurée, et une autre, plus libre, à Boston. Est-ce un original grec? MM. von Schneider et Winter l'avaient pensé ; M. Benndorf donne d'excellentes raisons pour y voir une copie, exécutée au Ier siècle de l'Empire, d'après un original grec du IVe siècle avant notre ère. L'édifice romain où ce grand bronze a été retrouvé fut achevé sous Domitien ; l'inscription dédicatoire de la statue contenait le nom d'un gouverneur romain. Admettre qu'elle ait été acquise « dans le commerce » et non fondue pour la circonstance, n'est assurément pas absurde ; mais c'est une hypothèse que rien n'autorise. Il y avait encore, au Ier siècle, de fort habiles bronziers.

S. R.

J. Raimondi. *I Frentani. Studio storico-topografico.* Camerino, Savini, 1906. In-8, 155 p., avec une carte. — La région côtière qui s'étend entre Teanum et Ternum n'a pas été souvent visitée ; la meilleure partie de l'opuscule de M. Raimondi est celle où il en décrit les vestiges antiques (p. 115-146), qui sont signalés en rouge sur sa carte. L'identification des villes romaines mentionnées par les textes est encore fort incertaine, vu la pénurie des inscriptions et l'absence d'explorations systématiques. L'auteur parle de riches collections d'objets funéraires, vases, lampes, etc., qui ont été découverts dans les nécropoles des Frentani ; peut-être eût-il mieux fait de les étudier sur place et d'en publier des spécimens que de recueillir — ce qu'on pouvait faire dans toute bibliothèque — les textes antiques relatifs à cette région.

S. R.

A. Boinet. *Un bibliophile du XVe siècle. Le Grand Bâtard de Bourgogne* (extr. de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1906). — Premier essai de reconstitution d'une bibliothèque célèbre, qui possédait des chefs-d'œuvre comme le Froissart et le Valère Maxime de Breslau. Parmi les monuments encore inconnus de cette provenance, M. Boinet a signalé un *Boèce* de la collection du comte de Troussures et un *Livre de bonnes mœurs* dans une collection parisienne non désignée (3 planches en phototypie).

S. R.

Alfr. Kretschmar. *De Menandri reliquiis nuper repertis.* Leipzig, Noske, 1906. 122 p. in-8. — La dernière collection des fragments de Ménandre a été publiée par Théodore Kock (*Comicorum atticorum fragmenta*, t. III, p. 3 et suiv.). Depuis, les découvertes de papyrus grecs en Égypte ont singulièrement augmenté ce trésor. M. Kretschmar s'est montré philologue expert en réunissant et en mettant en œuvre les *reliquiae nuper repertae*. Beaucoup de nos lecteurs savent déjà, sans doute, que le Service des antiquités de l'Égypte a eu la bonne fortune, en 1905, de mettre la main sur un millier de vers inédits de Ménandre, qui doivent être publiés prochainement par M. Lefebvre.

Une nouvelle édition d'ensemble des fragments deviendra immédiatement nécessaire; M. Kretschmar s'est fort bien préparé à ce travail.

S. R.

The archaeological Survey of western India. Vol. VIII. Londres, Quaritch, 1905. In-4°, XI-109 p. et 85 planches. — Ce beau volume est consacré à l'architecture musulmane de la ville d'Ahmadabad et aux monuments hindous conservés dans quelques localités voisines. Le texte a été rédigé par M. James Burgess. Il y a là une vaste collection de documents admirablement reproduits, dont la publication fait honneur au gouvernement de l'Inde et au savant qu'il en a chargé.

S. R.

L. Venturini. *Caligola.* Deuxième édition. Milan, Pallestrini, 1906. In-8, 167 p. — Le succès croissant des ouvrages de M. Ferrero prouve que le grand public peut encore s'intéresser à l'histoire romaine quand elle lui est racontée avec talent. M. Venturini écrit agréablement et connaît bien son triste héros; mais les philologues trouveront à blâmer l'incroyable négligence avec laquelle sont imprimés ses renvois; les épreuves de cette réédition ont-elles vraiment été corrigées? On ne s'imagine pas bien comment « Vell. Pat. II, 124 » est devenu, à la p. 112 : « Well. *Pat.* II, 124 », ni ce que signifie à la p. 127 le renvoi : « Wiedermeister : *Der Coes.* (Calig.). » Même un nom italien bien connu, comme celui du savant De Ruggiero, est estropié en « Ruggero » (p. 138). Beurlier s'appelle « Beulié », Desjardins s'écrit « Dejardins », *Lyon in der Römerzeit* devient « *Lion in der Romenzeit.* » La science italienne devrait être la première à blâmer ces procédés de travail.

S. R.

Ulysse Chevalier. *Notre-Dame de Lorette.* Étude historique sur l'authenticité de la Santa Casa. Paris, Picard, 1906. In-8, 520 p. — Suivant une légende qui a reçu divers embellissements, la maison de la Sainte Vierge à Nazareth aurait été, en 1291, transportée par des anges en Dalmatie et de là, en 1295, à Lorette. M. l'abbé Chevalier, qui avait déjà montré son amour de la vérité en démasquant la fraude du Saint-Suaire de Turin, à pris la peine d'exposer longuement et doctement la fraude de la *Santa Casa*, le tissu de faussetés sur lequel s'appuie cette prétendue tradition : 1° Aucun chroniqueur ou pèlerin n'a constaté l'absence de la S. Casa à Nazareth, pendant les deux siècles qui suivirent la translation; 2° Avant le dernier quart du XVe siècle, aucun document occidental *authentique* ne mentionne le miracle; 3° Les trois narrations de 1295, 1297 et 1330 sont des faux. — Il est vrai que récemment encore, en 1894, un bref de Léon XIII semblait attester le caractère historique de la translation (p. 461); mais cette opinion n'est pas une *definitio ex cathedra*; elle n'engage pas plus l'autorité infaillible de l'Église que le décret de la Congrégation des Rites (1884) et les lettres apostoliques de Léon XIII reconnaissant l'authenticité du corps de saint Jacques de Compostelle. Six ans après, l'abbé Duchesne prouvait le mal fondé de toute cette histoire; il n'en a

pas moins été élevé par le Saint-Siège à la prélature. L'éminent auteur du *Répertoire des sources du Moyen âge* et de la *Topo-bibliographie* mériterait que le successeur de Léon XIII le récompensât aussi gracieusement de ses labeurs. S. R.

N. K. Skovgaard. *Apollon-Gavlgruppen fra Zeustemplet i Olympia*. Copenhague, Lehmann, 1905. In-4°, 32 p., avec 1 planche et 3 vignettes. — L'auteur cherche à restituer, autrement que ne l'ont fait MM. Treu et Furtwaengler, le fronton occidental du temple de Zeus à Olympie. J'ai eu l'occasion d'étudier ce nouvel arrangement à Dresde même, en compagnie de M. Treu ; ce savant m'en a clairement fait sentir les difficultés. Sans entrer dans les détails, on peut dire que la restitution de M. Skovgaard pèche un peu contre le principe de l'isocéphalie, ou plutôt contre la disposition des têtes sur les côtés d'un angle obtus dont la tête d'Apollon (au centre) marque le sommet. En revanche, il obtient un *schéma* qui offre un parallélisme assez frappant avec celui du fronton oriental. Là où M. Skovgaard a tout à fait raison, c'est quand il proteste contre l'opinion, accréditée par M. Furtwaengler dans un moment de mauvaise humeur, suivant laquelle les frontons d'Olympie seraient des sculptures « de fabrique », sans valeur d'art sérieuse ; M. Treu, d'ailleurs, s'est toujours inscrit en faux contre ce jugement. Assurément, l'exécution en est inégale ; elle est parfois même brutale et incorrecte ; mais il y a des morceaux qui sont de vrais chefs-d'œuvre, comparables à ce que l'art de tous les temps a produit de mieux.

Les dispositions adoptées par M. Treu sont accessibles dans mon *Répertoire de la statuaire*, t. II, p. 513 ; on en rapprochera avec intérêt celle de M. Skovgaard, que je reproduis ici à petite échelle (fig. 1). S. R.

Fig. 1. — Le fronton occidental du temple d'Olympie, d'après la restitution de M. Skovgaard.

Henri Rachon. *Le Musée de Toulouse. Description des douze Primitifs*. Photographies de M. Ad. Couzi. Toulouse, Privat, 1906. In-4°, 54 p., avec similigravures. — Je signale ce mémoire aux connaisseurs de peinture qui veulent s'exercer au jeu des attributions. Sauf le n° 1 (saint Augustin et saint

Jean l'Évangiliste), œuvre excellente et incontestée de Pérugin, les autres tableaux reproduits prêtent à discussion et posent des problèmes intéressants. Le n° 2 (saint Jean et saint Nicolas) est voisin de Crivelli, sans être de lui; le n° 3 est d'un singulier Byzantin; le n° 4 est voisin de Lippi, le n° 5 de Spagna, etc. Le texte est consciencieusement descriptif, les reproductions suffisantes. On en voudrait autant pour les Primitifs d'autres Musées. — S. R.

Peter Hertz. *Studier over Parthenons Kvindefigurer.* Copenhague, Nordisk Forlag, 1905. In-4°, 200 p., avec 41 gravures. — Mémoire écrit en danois, mais suivi d'un assez long résumé en allemand. L'auteur a étudié, si l'on peut dire, l'évolution du féminisme dans les figures de femme des métopes et de la frise du Parthénon. Il a très justement observé que, dans ces figures, les caractères proprement féminins sont très peu marqués, que l'idéal de l'art étant alors la beauté éphébique, la formation d'un idéal féminin n'est encore qu'à ses débuts. Elle se manifeste dans les métopes moins que dans la frise et, dans celle-ci, elle est surtout apparente là où l'artiste a représenté des divinités. Mais il y a loin de la Héra et de l'Aphrodite de la frise aux types spécifiquement et complètement féminins du IVe siècle. L'évolution est intéressante à poursuivre; le signe distinctif est d'abord la draperie, puis le dévoilement du sein; c'est seulement dans les figures de Héra et d'Aphrodite que le geste et l'attitude sont féminins, bien que les formes du corps, abstraction faite des seins, soient encore plutôt masculines que féminines. « Quand, au commencement du Ve siècle, des traces de féminisme commencent à paraître dans la représentation sculpturale des femmes, c'est naturellement Aphrodite qui conduit le mouvement; lorsque l'intérêt s'éveille peu à peu par la représentation de la figure féminine sans voiles, l'importance d'Aphrodite pour l'art plastique s'accroît d'autant; elle finit par devenir le sujet favori de l'art, comme la divinité féminine par excellence » (p. 185). M. Hertz ferait bien de compléter son intéressante étude par celle du type plutôt viril que féminin des Amazones et d'en vérifier les conclusions sur les peintures céramiques; c'est un sujet nouveau et qu'il semble très capable de bien traiter.

S. R.

Isabelle Errera. *Collection de broderies anciennes.* Bruxelles, Lamertin, 1905. In-4, avec 104 photogravures. — Ce volume fait suite au *Catalogue d'étoffes anciennes* publié par la même autrice en 1901. Les pièces décrites sont celles de la collection des Musées royaux, augmentées de 33 spécimens donnés par Mme Errera. Chacune est accompagnée d'une illustration, ce qui a permis de réduire les descriptions au minimum. L'ordre suivi est chronologique, depuis des broderies d'Achmim-Panopolis jusqu'à des tableaux en broderie du XVIIIe siècle. L'ensemble forme un véritable manuel historique de la broderie, qui rendra de grands services aux collectionneurs et aux conservateurs des musées. Il y a çà et là, dans les notes, à côté de riches indications bibliographiques, des rapprochements pleins d'intérêt entre les broderies conservées et celles qui sont figurées sur des peintures de la même époque ou des miniatures. Une planche très utile, placée en tête de l'ouvrage, donne des images distinctes des différents

points (couché, natté, gaufré, etc.), qui facilitent l'intelligence du texte; en outre, la technique de certains points est définie en note la première fois qu'ils se présentent. Il aurait été bon de renvoyer à ces notes *s. v. points*, à l'index (qualifié de *table*) dont la rédaction laisse d'ailleurs à désirer. Ainsi, celui qui cherchera des exemples de croix gammées n'ira pas se renseigner sous la rubrique *Dessins*, d'autant plus qu'on trouve un article *Croix* à son rang alphabétique; de même, les épisodes bibliques devraient être à leur rang alphabétique, et non pas classés alphabétiquement sous la rubrique *Sujets*.

S. R.

Frederik Poulsen. *Die Dipylongräber und die Dipylonvasen.* Leipzig, Teubner, 1905. In-8, 138 p., avec trois planches. — Les plus anciennes tombes du type du *Dipylon* que nous connaissions sont celles que l'on a explorées à Athènes, en 1898, entre l'Acropole et l'Aréopage; ce sont toutes des sépultures à incinération. Dans la nécropole d'Eleusis, fouillée par Skias, il y a 29 incinérations contre 86 inhumations; dans la nécropole du Dipylon elle-même, les inhumations sont de beaucoup les plus nombreuses. Il semble donc que la coutume de l'incinération, introduite par une invasion venue du Nord, se soit atténuée au contact des populations indigènes qui inhumaient. M. Poulsen a étudié successivement les rites funéraires, la construction des tombes et la céramique, où il distingue deux classes : les vases dipyliens archaïques (vases de l'Acropole, vases d'Éleusis) et les vases dipyliens récents. Un chapitre intéressant, bien qu'un peu confus, résume les controverses auxquelles a donné lieu l'origine du style géométrique (p. 50 et suiv.). Ce qui est dit des vases archaïques des tombes de l'Acropole d'Athènes (p. 79 et suiv.) est nouveau; M. Zahn promet une publication prochaine à ce sujet. Le mémoire de M. Poulsen est l'œuvre d'un débutant bien informé. L'auteur est Danois; on ne s'étonnera pas qu'il écrive l'allemand d'une manière défectueuse; mais on le remerciera d'avoir choisi une langue plus généralement comprise des archéologues que la sienne.

S. R.

H. Lechat. *Phidias et la sculpture grecque au ve siècle.* Paris, librairie de l'Art ancien et moderne, s. d. (1906). In-8, 176 p., avec 27 gravures hors texte. — Il est relativement facile de condenser en 175 pages ce que l'on sait aujourd'hui sur la sculpture grecque du ve siècle. Mais M. Lechat a fait tout autre chose. Il a traité ce vaste sujet de très haut, l'embrassant d'une vue personnelle, en homme qui s'est formé sur toutes les questions une opinion bien à lui. Connaissant parfaitement les écrits de ses devanciers, il ne s'est asservi à en suivre aucun; les historiens de l'art devront désormais tenir grand compte d'un volume qui se présente sous les apparences trompeuses d'une œuvre de vulgarisation. Nos lecteurs n'ont pas besoin d'apprendre que M. Lechat écrit une langue originale et attrayante, qu'il a l'art de dire à sa façon les choses déjà dites, *proprie communia dicere*. Les illustrations sont bien choisies et excellentes; je signalerai particulièrement la tête de Zeus, imitée un peu mollement de Phidias, qui appartient au Musée de Boston (fig. 17) et qui n'avait pas encore, que je

sache, été publiée en France; elle provient, dit-on; de Mylasa en Carie (p. 80)[1]. L'ouvrage se termine par un tableau chronologique et une bibliographie détaillée, où le choix même des titres révèle la compétence de l'auteur. — Il existe une seconde édition du *Handbook* de Gardner (p. 153); pour les Amazones (p. 156), il fallait citer le travail de Mahler; pour l'Athéna Hope, la publication *princeps* de Joubin dans les *Monuments Piot* (p. 159).

S. R.

L. von Sybel. *Christliche Antike.* Tome I, Marburg, Elwert, 1906. Gr. in-8, VIII-308 p., avec 4 planches en couleurs et 55 gravures. — Cet ouvrage est le premier exposé d'ensemble de l'art chrétien des catacombes où soient utilisées les belles reproductions données par Mgr Wilpert dans ses *Malereien der Katakomben Roms* (1904). Mais cet avantage, qui en est surtout un pour l'illustration, n'est pas le seul. L'auteur est philologue et archéologue; il s'est occupé, jusqu'à présent, de l'antiquité païenne plus que de la littérature et de l'art chrétiens. Il en résulte que les survivances païennes dans l'art chrétien ont particulièrement éveillé son attention, et qu'il a très justement insisté aussi sur l'adaptation, faite par les chrétiens, des idées païennes sur l'au-delà. Les 80 premières pages sont consacrées aux littératures juives et chrétiennes, aux croyances grecques, égyptiennes, perses, etc. relatives à la vie d'outre-tombe. Puis l'auteur décrit avec détail la construction et la décoration des catacombes, avant de passer à l'examen des types figurés de l'art chrétien. Moins adapté à une orientation rapide que les excellents petits livres de Pératé et de Marrucchi, celui-ci sera désormais un guide nécessaire pour l'étude approfondie de la peinture chrétienne à ses débuts[2].

S. R.

Museum of Fine Arts. Boston. *Manual of Italian Renaissance sculpture,* by Benjamin Ives Gilman. Boston, 1904. In-8, XIV-180 p. — Bon guide, dans le genre de celui de Friedrichs, décrivant une collection considérable de moulages d'après les chefs-d'œuvre de la plastique italienne de la Renaissance. Les notices, fort détaillées, sont accompagnées d'indications biographiques et bibliographiques; ces dernières pourraient être plus abondantes. Si l'on voulait rééditer ce catalogue avec un croquis au trait de chaque objet, comme dans la *Beschreibung* des sculptures antiques de Berlin, on en ferait un manuel indispensable et dont l'équivalent n'existe pas ailleurs.

S. R.

C. Edgar. *Græco-Egyptian coffins, masks and portraits* (Catalogue général du Musée du Caire, nos 33101-33285). Le Caire et Paris (Leroux), 1905. In-4°, XIX-136 p. et 48 planches. — Parmi les richesses accumulées dans ce volume, on remarquera les magnifiques panneaux du sarcophage en bois sculpté découvert par Mariette au Sérapéum (pl. II), des fragments de sarcophages en plomb provenant de Syrie, une série de masques funéraires en plâtre et sur-

1. On voudrait que les restaurations en fussent indiquées dans le texte ou en note.

2. Ce que l'auteur écrit (p. 199) sur le symbolisme du poisson me paraît insuffisant et erroné. J'ai développé mon opinion à ce sujet dans les *Conférences au Musée Guimet*, 1906, p. 131 et suiv.

tout un grand nombre de portraits peints sur bois, dont plusieurs sont encore insérés dans les cercueils anthropoïdes où ils tenaient lieu des têtes sculptées. Quelques-uns soutiennent la comparaison avec les plus belles pièces analogues de la collection Graf (pl. XXXVII, XLII, etc.). Je signale le n° 33267 (pl. XLIII), double portrait sur une plaque circulaire qui rappelle les verres dorés découverts dans les catacombes de Rome. L'introduction de M. Edgar est importante; il y démontre que les portraits n'appartiennent pas, comme l'avait pensé Ebers, à l'époque ptolémaïque, mais aux trois ou quatre premier siècles de l'ère chrétienne.

S. R.

W. Weissbrodt. *Ein ägyptischer christlicher Grabstein mit Inschrift*, etc. Progr. Braunsberg, Riebensahm, 1905. In-4°, 26 p. — L'auteur a réuni une collection considérable d'inscriptions grecques d'Égypte au *Lyceum Hosianum* de Braunsberg (Prusse orientale). Il publie ici un long texte chrétien du XIIe siècle découvert en Nubie, qui contient une prière pour les morts, appartenant au rituel grec, dont on connaissait déjà plusieurs exemplaires épigraphiques. Dans le commentaire, très bien composé, M. W. a réuni tous les fragments de textes épigraphiques contenant des formules analogues.

S. R.

W. Deonna. *Les statues de terre cuite en Grèce*. Athènes, Sakellarios, 1906. In-8, 73 p. — On s'est moins occupé des statues en terre cuite que des statuettes, et M. Deonna a rendu service à nos études en cataloguant les figures en argile de grande dimension qui nous sont parvenues des époques hellénique et hellénistique. Il a insisté avec raison sur l'importance de ces figures pour le développement de la sculpture en pierre et en marbre, en particulier de la sculpture ionienne; peut-être a-t-on exagéré, comme il le croit, celle de la plastique en bois. Il y a dans l'introduction d'autres idées que je crois plus contestables; ainsi l'étude même la plus rapide des débuts de l'art dans l'Europe occidentale, alors que la poterie était complètement ignorée, aurait dû empêcher M. D. d'écrire (p. 9) : « L'argile se présente comme la première matière dont l'homme a pu avoir l'idée de se servir pour reproduire les objets, quand son sens artistique s'éveilla ». En 1906, c'est là presque une hérésie[1]; l'homme a commencé, au contraire, par travailler les matières dures, l'os et la corne; il n'a modelé les premières figures d'argile qu'à la fin de l'époque néolithique. De même, ce qu'on sait des poteries les plus anciennes ne permet nullement de maintenir l'opinion que les éléments de la décoration des vases furent suggérés aux artistes par l'analogie de la forme du vase avec le corps humain (p. 11).

S. R.

C. Thulin. *Die Götter des Martianus Capella und die Bronzeleber von Piacenza*. Töpelmann, Giessen, 1906. In-8, 92 p. avec une planche. — Cet intéressant opuscule forme le premier cahier du troisième volume des *Religions-*

1. Une autre se dissimule dans une note de la p. 10 : « Les mêmes traditions se retrouvent chez les Hébreux : Jéhovah créa l'homme avec du limon, Isid. *Orig.*, XIX, c. 15. » M. D. a évidemment tort de citer pour cela Isidore de Séville au lieu de *Genèse*, II, 7 : ἔπλασεν ὁ θεὸς τὸν ἄνθρωπον χοῦν ἀπὸ τῆς γῆς.

geschichtliche Forschungen, publiées sous la direction de MM. Dieterich et Wünsch (ont paru précédemment : Hepding, *Attis*; Gressmann, *Musik im alten Testament*; Ruhl, *De mortuorum judicio*; Fahz, *De poetarum romanorum doctrina magica*; Blecher, *De extispicio*). L'auteur, suivant les pas de Deecke et de Bouché-Leclercq, cherche à expliquer le passage difficile de Martianus Capella sur l'assemblée des dieux (I, 41) à l'aide du foie de bronze découvert à Plaisance en 1877, qui porte les noms de divinités étrusques réparties par zones ou stations, ainsi que de textes astrologiques conservés par Manilius, Pline et d'autres auteurs. La source de Capella paraît être Nigidius, qui a lui-même consulté des sources étrusques et que Pline a connu de son côté. L'ouvrage de M. Thulin est indispensable aux étruscologues; j'attire particulièrement l'attention sur les pages relatives aux divinités étrusques et romaines (p. 42-59). La planche donne, pour la première fois, une image fidèle et suffisamment distincte des quatre faces du *foie* en bronze de Plaisance[1]. S. R.

J. N. Svoronos. *Das Athener Nationalmuseum*. Athènes, Beck et Barth, 1906. In-4°, p. 183-238, pl. LXI-LXXX. — Septième et huitième livraison d'une publication remarquable dont il a déjà été plusieurs fois question ici. Analyser et discuter le texte de M. Svoronos nous entraînerait trop loin; il témoigne, comme toujours, d'un esprit original et ingénieux. L'auteur s'inscrit longuement en faux contre l'attribution à Praxitèle des reliefs de Mantinée et reprend *ab ovo* toute la question soulevée par la découverte de M. Fougères. Quelques-unes des planches en phototypie sont bien grises et même indistinctes; n'y a-t-il pas à Athènes un bon *retoucheur* de clichés? Le texte du fascicule s'arrête à la planche 33, alors que les planches portent les chiffres 61-80; cela n'est pas commode pour ceux qui reçoivent cet ouvrage en livraisons. S. R.

Flinders Petrie. *Researches in Sinai*. With chapters by C. T. Currelly. Londres, Murray, 1906. In-4°, XXIII-280 p., avec planches et gravures. — M. Petrie est le premier archéologue qui ait fouillé dans la presqu'île du Sinaï. Ses recherches ont porté principalement sur les deux établissements pharaoniques de la région, les mines de turquoise du Ouâdi Magharah et le temple de Sarabît-el-Khadim, qui, par le plan et les dispositions intérieures, paraît plutôt sémitique qu'égyptien. Ce dernier sanctuaire lui a fourni un véritable chef-d'œuvre, la tête en stéatite de la reine Taïa, femme d'Aménophis III (pl. à la p. 127). Les découvertes épigraphiques sont de haute importance; signalons plusieurs textes où il est question des relations de l'Égypte avec des Syriens qui fréquentaient le Sinaï à l'époque de la XIIe dynastie. L'étude de l'exploitation des mines de turquoise et de cuivre dès l'époque thinite (IIIe dynastie) forme un chapitre nouveau et très intéressant de l'histoire de l'industrie égyptienne.

Les inscriptions hiéroglyphiques recueillies par M. Petrie et ses compagnons, parmi lesquels M. le capitaine Weill, seront publiées dans un volume spécial avec traduction anglaise. S. R.

1. Cf. maintenant G. Körte, *Die Bronzeleber von Piacenza*, dans les *Röm. Mittheilungen*, 1906, p. 348, pl. XII-XIV.

P. Sarazin. *Zur Einführung in das prähistorische Kabinett der Sammlung für Völkerkunde im Basler Museum.* Bâle, Helbing, 1906. In-8, 52 p. avec de nombreuses gravures. — Ce guide illustré est au courant de la science ; il rendra service malgré quelques taches. Pourquoi attribuer à M. Hörnes l'opinion que les types du Moustier se trouvent avec ceux de Chelles, alors qu' E. d'Acy et d'autres n'ont cessé de répéter cela depuis longtemps? La citation de l'opinion de M. L. Wilser n'est pas moins déplacée (p. 14). Est-il permis d'écrire sérieusement, parce que certaines anciennes sculptures en ivoire représentent des femmes, que « déjà chez ces très anciens artistes l'amour conduisait le ciseau » et que « l'art supérieur était sous le patronage d'Aphrodite? » (p. 24). Je proteste aussi contre cette phrase (p. 47) : « L'Égypte, dont les trois premières dynasties appartiennent à l'âge de la pierre, fut en possession du bronze dès l'an 3000 ». C'est de l'âge du cuivre qu'il fallait parler. P. 49, je ne sache pas que M. Montelius ait démontré l'orientation astronomique (solaire) de Stonehenge. A la fin, il y a une comparaison intéressante entre la façade du temple de Paestum et celle d'une habitation lacustre à fronton de l'île de Célèbes (p. 51) ; le pieu des palafittes serait l'origine de la colonne. Cela est peut-être faux, mais c'est ingénieux.

S. R.

A. von Wurzbach. *Niederländisches Künstlerlexikon.* Tome I. Vienne et Leipzig, Halm, 1906. Gr. in-8, IV-778 p. — Il suffit de comparer un article quelconque de ce dictionnaire de l'art néerlandais avec l'article correspondant de Siret ou de Bryan pour apprécier l'immense supériorité du travail de M. von Wurzbach. La bibliographie y est très soignée et au courant, les fac-similés de signatures aussi exacts que dans les meilleurs catalogues. On trouve à *Daret* toutes les informations éparses sur le *maître de Flémalle* et le *maître de Mérode*, noms sous lesquels a été désigné ce grand artiste avant d'être identifié (encore hypothétiquement) à Daret ; du reste, comme il est parfaitement informé, M. von W. n'oublie pas de dire que, suivant l'observation de M. Weale, nous semblons attribuer aujourd'hui au seul Daret les œuvres de trois maîtres différents. J'ai choisi cet exemple pour prouver à quel point l'auteur est *up to date*. Les articles sur les deux Van Eyck ne le sont pas moins ; ce sont de véritables monographies. Près de deux colonnes en petits caractères sont consacrées à la question « Jacques Cone et les frères Van Eyck » ; on peut trouver que c'est beaucoup. Ce dictionnaire est une œuvre de patience et de conscience dont les historiens de l'art doivent être reconnaissants à M. von Wurzbach.

S. R.

Münchner Jahrbuch der bildenden Kunst, herausgegeben von Ludwig von **Buerkel.** Band I, 1906. Munich, Callwey, 1906. In-4, VIII-166 p., avec nombreuses planches et gravures dans le texte. — Sans vouloir prendre parti entre Guelfes et Gibelins, il est permis de penser qu'une ville d'art comme Munich a le droit de posséder une Revue d'art bien à elle, qui devienne l'organe des amateurs et des connaisseurs si nombreux dans l'Allemagne du sud. Le premier volume de la nouvelle publication a été conçu et exécuté avec goût ; le

format en est raisonnable, les illustrations très bonnes, le contenu varié. Qualité rare et précieuse, les articles sont courts. Je me plaindrais même qu'ils le soient trop. Autrefois, cela passait pour érudit d'encombrer les bas de pages de références ; aujourd'hui, la jeune Allemagne trouve *vornehm* d'en omettre même d'essentielles. A mon avis, il n'est pas scientifique de publier des monuments sans dire où ils l'ont été déjà. Ainsi M. Sieveking aurait dû donner plusieurs renvois, que l'on cherche en vain, dans son article sur les sculptures antiques conservées chez des particuliers à Munich ; quelques-unes ne sont pas inédites ; il ne le dit point.

Les deux mémoires qui m'ont le plus intéressé sont ceux de M. Furtwaengler sur un beau sphinx archaïque (vers 480), découvert par lui auprès du temple d'Aphrodite à Egine, et celui de M. A. Gottschewski sur un admirable modèle en terre cuite d'un dieu fluvial, œuvre de Michel Ange destiné au tombeau des Médicis, qu'il a retrouvé à l'Académie de Florence. Je signalerai encore : A. Goldschmidt, *Johann Georg Edlinger* (honnête portraitiste allemand de la fin du XVIIIe siècle) ; K. Voll, *Un portrait d'homme par Hals acquis par la Pinacothèque de Munich* ; H Bulle, *Bronze gallo-romain, peut-être d'après un Phrixos de Naucydès* ; W. Pinder, *Esquisse de la bataille de Constantin par Rubens à Wurzbourg* (pour un carton de tapisserie) ; E. Bassermann-Jordan ; *Le Persée de B. Cellini et la Fontaine de Persée par F. Sustris à Munich* ; G. Habich, *Anadyomène* (alexandrine) *de la collection Bassermann* ; G. Habich, *Hans Leinberger* (bon sculpteur allemand de Landshut, première moitié du XVIe siècle) ; L. von Buerkel, *Giovanni da San Giovanni* (fresquiste florentin du temps des Carrache).

S. R.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Juin-Décembre.

1° PÉRIODIQUES

AMERICAN JOURNAL OF ARCHAEOLOGY, 1905.

P. 427-449. Duane Reed Stuart. Inscriptions gravées par Auguste et par Hadrien sur les monuments qu'ils restauraient.

ID., 1906.

P. 154-158. G. N. Olcott. Inscriptions inédites, la plupart funéraires, et lecture nouvelle d'une inscription déjà connue (*C. I. L.*, VI, 18734).

P. 154. A Rome, via Boncompagni.

101)
D · M
TITACIAE
PRISCILLAE
CONIVGI · CAS
TISSIMAE · AC
SANCTISSIMÆ
BENEMERENTI
FECIT · TITACIVS
VALENS PATRO
NVS · ET CONTV
BERNALIS ·

Titacius, gentilice nouveau.

P. 155. A Rome. Tablette provenant d'un *columbarium* en dehors de la Porta Salaria.

102)
IVNONI
NYMPHES

Nymphe était une affranchie, dont le nom est indiqué au génitif sous sa forme grecque.

P. 156. Même provenance. Tablette de *loculus*.

103)
P · POMPONIO
P · L · PHILOSITO
NOMENCLAT

P. 157. Près de Préneste.

104)
L · CLODIO · P · F · CLA
INGENVO · PRAEF · COH
MATTIACOR
TRIB · MIL · LEG · I · ITALIC
TRIB · MIL · LEG · V · MACED
TRIB · MIL · LEG · VII · C · P · F

Ibid. A Rome, hors de la Porta Salaria. Tablette de *loculus*.

105)
ORPHEVS
AGITATOR

Ibid. Même provenance.

106)

HYLA · AGITATOR · PANNI
VENETI · VIX · ANN · XXV
BIGA · PVERIL · VIC · VII · QVADR
XXI · REVOCAT · III · SECVNDAS
XXXIX · TERTIAS · XLI

L. 3-5 : *biga pueril(i) vic(it) septies, quadr(iga) semel et vicies, revocat(us) ter, secundas novies et tricies, tertias semel et quadrigies.*

ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE, VII, 1905-1906.

P. 89-95. Th. Eckinger. Marques de potier sur des vases trouvés à Brugg.

P. 96-111. W. Wavre. Nombreux fragments d'inscriptions romaines recueillis récemment à Avenches ou retrouvés au musée de cette ville.

P. 206-209. Th. Eckinger. Marques de potier à Vindonissa.

ARCHAEOLOGIAI ERTESITŐ, 1905 (XXV).

P. 222 et suiv. Ed. Mahler. Inscriptions de Dunn-Pentele.

P. 224. Nouvel exemplaire du n° 114 de l'*Ann. épigr.*, 1905.

P. 226.

107)

D M

AVRELIAE BARACHA[illegible] VIXIT
ANN XXXV ET AVREL GER
MANILLAE VIXIT
ANN IIII ET ALTERA
FILIA AVRELIA GER
MANILLA VIXIT ANN
II ET IMMOSTAE MATRIS
E VIXIT ANN XL GERMNV
VS VALENS MIL COH ∞ HEM
ES VXORI ET MATRI ET FI
LIIS POSVIT ET SIBI VIVS FE
CIT

L. 8 et suiv. : *matri suae vixit ann(is) XL German(i)us Valens mil(es) coh(ortis) milliariae Hemes(enorum).*

P. 230.

108) M HERENNIO
PVDENTI VET
LEG II AD P F
ANN LXXVIII DO
MO CLAVDIA
APAMIE COL
CVLTOR P

L. 2 : *vet(erano) leg(ionis) II Ad-(jutricis) P(i)ae F(idelis)*; l. 6 *col-(legium) cultor(um) p(osuit)*.

P. 231.

109)
D M
AXETO CVRATOR
ALAE I THR · H S E
VLP · INGENV · BENE · M ·
ET · VLP · OPTATO · ET
VLP · SENSVTAE · FIL
VIVIS · ET · SIBI VIV
P CVRAC ARRVNT
POSTVMO EREC E

L. 3 : *Thr(acum)*; l. 8 *p(osuit) curag(ente) Arrunt(io) Postumo.*

P. 233.

110)
D M
AEL MVNATIO
CAPS COH ∞ HEMS
STVP · XXVIII DOM
SAM NR CMSA
VM CON ANT
BASSO VEXSFC HER
SNCTISS CONIVIC
CONS F NATIBOSVIS
FECIT
M M

L. 2 : *cap(sario) coh(ortis) miliariae Hem(e)s(enorum)*; l. 5 *Sam(osata)?*

L'explication des lignes suivantes est assez obscure.

P. 418.

111)
T I · I V L I V S
R V F V S
M I L I T · A L A
S C V B · S T I P · L
VIXIT · AN · XXCV
H · S · E
IVLLIA TI · F · RVFILLA
V · F · SIBI · ET · PATRI

ID., 1906 (XXVI).

P. 37. Gabriel de Finály. A Zzamosujvár.

112)

imp · caes · di	VI · HADRIANI · FIL	*d i u i*
traiani p	ARTHICI · NEPO	*s. diui*
· neruae · p	RONEPOS ⊅ T ⊅ AE	*l i u s*
hadrianus · a	NTONINVS · NG ·	*p i u s*
· tribunicia	POTEST · VI · COS ·	*iii. p. p.*
fecit · per ala	M · II · PANNONI	*o r u m*

P. 44. Ed. Mahler. A Duna-Pentele.

113)
D M
AVREL · HERACLI
AE FILIÆ · QVAE ·
VIXIT ANNIS XVII
MESIBVS VII DIEBVS
XXII · M · AVR · HERACL
IVS · HASTAT · LEG · VII
CL · PATER ET PIA ME
E NTE EOS T FL FLAVI
ANVS EVOK MRTVS PET
ATS CAVSA POSVEW

Même provenance.

P. 153 et suiv.

P. 157.

114) A D N A M A T A
CARVEICIONI
F · ANN · L · HSE ·
CL · CESORIS
COIVGI · P
T M P

l. 6 : *t(itulum) m(emoriae) p(osuit)*.
Id.

115) A B S V C V S · A D
N A M O N I S · F ·
AN · LX · H · S · E ·
N E R T O M A R V S
ET · LOCCO · ATE
DVNVS · F · ET · HE
REDES · T · M · P

P. 158.

116) D M
L E N T N V S · P R
V E D S · E Q · C O H
III · B A · N · XLV · S P · XX
G E R M N V S

l. 3 : *Prudentis eq(ues) coh(ortis) III Bat(avorum)*.
Id.

117)
D A N V I V S · D I A S S V M A
RI · F · AN · LXX · H · S · E · ET · CON
CORDIAE · FLORI · F · CONIVGI
EIVS · AN · ■ ■X · VIVAE · T · M · P
MATVRV■ · F · EORVM · PA
RENTI*bus* · PIENTISSIMIS

ARCHIV FÜR LATEINISCHEN LEXIKOGRAPHIE UND GRAMMATIK, XIV, 1904-1906.

P. 301-316. J. Zeller. Sur le sens des mots *vicus*, *platea*, *platiodanni* dans les inscriptions.

P. 369-374. C. Thulin. Les mots *fulgur*, *fulmen* et leurs dérivés dans les inscriptions.

P. 423-427. A. Zimmermann. Sur les suffixes gentilices *-ilius*, *-inius*, *-icius*, *-idius* ou *-edius*, d'après les inscriptions.

ID., XV, 1906.

P. 129-137. E. Lommatsch. *Ei* pour *i* dans les inscriptions latines de l'époque impériale.

ATENE E ROMA, 1906.

P. 212-214. C. Pascal. Essai de restitution du fragment du calendrier de Verrius Flaccus trouvé à Préneste en 1904 (*Ann. épigr.*, 1905, n° 45).

ATTI DELL' ACCADEMIA DI ARCHEOLOGIA DI NAPOLI, XXIII, 1905.

(2e partie). P. 325-373. F. Carlo Wick. Sur la phonétique des inscriptions pariétaires de Pompéi, dans leurs rapports avec les survivances de l'osque et l'évolution des angues romanes.

BERICHTE DER SÄCHSISCHEN GESELLSCHAFT DER WISSENSCHAFTEN ZU LEIPZIG, PHILOLOGISCH-HISTORISCHE KLASSE, LVI, 1904.

P. 107-136. M. Voigt. Les systèmes numéraux officiels des Romains (grand usage des inscriptions; relevé des signes qu'on y rencontre).

BOLETIN DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA, 1906.

P. 485 et suiv. Inscriptions diverses d'Espagne.

118)

P. 489. Tombe d'une Matidia, affranchie de l'empereur. Pour le moins mal copiée, sinon fausse. Viendrait de Solana de los Barros.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES, 1906.

P. 72 et suiv. Leblond. Marque de verrier trouvée à Beauvais.

P. 125. Besnier. Inscription de Ksar-el-Kebir (Maroc).

119)

VALERIVS AB
DAS IMAGINIF
ALAE HAMIOR
CALCIDENVS
ANN XXXV
[redacted]

ID. COMPTES-RENDUS DES SÉANCES.

Juin, p. XXIII. Dr Carton. A Utique.

120)

A · LVCCIO · I
FELICI · BLAESIA*no*
IN · QVIN⁻VE DE*c* · *adlecto*
AEDILI · IIVIRIII[redacted]
FL · PERPET · SAC*erdoti*
PROVINCIAE · AIRI*cae*
CIVITAS · THVBBENSIVM

P. XXIV et suiv. Delattre. Inscriptions de Carthage.

P. XXVII.

121)

DIS · MANIBVS · SACRVM
PRIMITIVOS · PIVS ·
VIX ANIS · V · M · VI
HIC SITVS EST · ALVMNO BENE
MERITO · ANICETVS · EX ·
DISP · FECIT · REGION ·
S E S

l. 7 : *s(ibi) e(t) s(uis)*?

P. XXVIII. Merlin. Inscriptions diverses de Tunisie. Funéraires.

P. XXXIV. Poinssot. A Dougga.

122)

EX·PRAECEPTO·DEAE·CAELESTIS·AVG·
SIMVLACRVM·IVNONIS·REGINAE·
CVM·EXHEDRA·SVA
L·MAGNIVS·FELIX·REMMIANVS·
SACERDOS·EXCOLVIT

123)

⊘ PLVTONI ⊘ SAC ⊘
⊘ ATERIVS ⊘
⊘ V ⊘ S ⊘ M ⊘

Juillet. P. XIV. Gsell. Trouvée à Msad par M. Toublanc (voir ci-contre, n° 124).

L. 2 : *con[s]ecr(av...) V non(as) Mai[as] Manilio Fusco iterum et Domitio Dextro co(n)s(ulibus)* (an. 225).

Liste de noms de soldats, répartis par cohortes, avec la mention

Côté gauche

[illegible]
L IV
C ANNIV[illegible]
C VALERIV[illegible] V[illegible]
L STERTINIVS [illegible]
L PERELIV[illegible] [illegible]
C IVLIVS [illegible]
C GRASIDIV[illegible] [illegible]
L SERVILIVS [illegible]X
C ARRVNTIVS [illegible]VI[illegible]
BENIVS [illegible]NS
/LIVS [illegible]OVINV
[illegible]RELIVS [illegible]AI[illegible]AI[illegible]
COH · S
LIVS DON/[illegible]TVS
C AELIVS NER IANV
L CORNELIVS [illegible]ANV[illegible]RIVS
C AEMILIVS SATVRNIN
C IVLIVS [illegible]O[illegible]ORAT[illegible]
[illegible] VALERIVS [illegible]V [illegible]
[illegible] CRISPIVS SVC[illegible]
M AVRELIVS SATVRVS MA
[illegible] VENIVS CONSORTINVS
M CLODIVS SATVRVS · CA SI[illegible]
M VALERIVS PROCESSVS CI[illegible]
C IVLIVS SATVR NINVS CA

Face.

[illegible]S QVI [illegible]OI

NAM CEREI CON

ECR · V · NON MA[illegible]

MANILIO FVSCO [illegible]

E DOMITO DEXTRO COS

T FLAVIVS SATVRNINVS MI[illegible]

LEG[illegible]SS ISCRI ET SCVL[illegible]IT

Côté droit.

AEN
· AVG
VS ROGA[illegible]IANVS · CIL
CIVS MIS[illegible]N
COH X
IVS FVSC[illegible]CAS
[illegible]CILIVS FORT[illegible]VS CAS
VCILIVS FELIX BAR
CTAVIVS AEMERITVS CAS
ESIVS AN[illegible]NNVS CIL
AELIVS FO[illegible]VN[illegible]ATVS CIL
IVLIVS LIBE[illegible]ALIS CIL
FLAVIVS IANVARIVS CIL
ITEM EQ
IVLIVS DONATVS
AEMILIVS LVCIAN[illegible]
IVLIVS SATVRN[illegible]
IVLIVS FVNDANV[illegible]
IVLIVS DONATVS
FLAVIVS [illegible]S[illegible]ITAN[illegible]
Q CLODIVS VITALIS [illegible]THINA
GEMINIVS V[illegible]
AVRELIVS I[illegible]N[illegible]
MVNATIVS CONCOR[illegible]VS

de leur patrie : *Cas(tra)*, *Cil(lium)*, *Uthina*, *Kar(thago)*, et quelquefois de leurs spécialités : *sig(nifer)*, *eq(uites)*.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SOUSSE, 1905.

P. 187 et suiv. Delattre. Inscriptions de Carthage.

P. 189.

125)

sEX · APPVLEIV[illegible]s
IVLIALIS · Q · PR · VRB
HVNC · SENATVS · INC
SEPVLCHRI
PEDEST

P. 199. Héron de Villefosse. Marques sur briques trouvées dans la nécropole de Sousse.

126) C · I · H · PL
FAN FOR

Cf. *C. I. L.*, VIII, 10477, 2.

C(olonia) I... H(adrumeto) Pl... Fan(niae) For(tunatae) (servus).

P. 201. Dr Carton. Stèle de Bou Rouis, près de Gaffour (ci-dessus n° 15).

P. 217 et suiv. Monceaux. Lectures de graffites chrétiens de Sousse.

P. 221 et suiv. Abbé Leynaud. Suite des fouilles dans les catacombes de Sousse.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, 1906.

127)

P. 116. R. Cagnat. Sur une dédicace à Probus, provenant d'Astorga, publiée dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*, 1905, p. 479; elle n'est pas antique et a été inspirée par une inscription de Valence (*C. I. L.*, II, 3738).

P. 119. Delattre et Pallu de Lessert. Fragment d'inscription de Carthage.

128)

augusto nostRO TRIB POT
pomponio BASSO II CO

L'inscription se rapporterait à l'empereur Aurélien et daterait de l'année 271 p. C.

P. 141. De Baye et R. Cagnat. Inscription funéraire mutilée de Chersonèse, près de Sébastopol.

P. 148. Espérandieu. Cachet d'oculiste, découvert en 1902 à Reimersheim, près de Mulhouse; c'est le 222e que l'on connaisse.

129)

1 C · I · POTENTINI Ø
COLLYR CROCODEM (*sic*)

2 C · I · POTENTINI COLL
STACTVM CR AD CLA

3 C · I · POTENTINI
DIMISVS · AD V · E · CIC

4 AVRELI AMPHIO
NIS PENICIL EX OV

1, 2 et 3 : *C(aii) I(ulii)*; 2 : *coll(yrium) stactum cr(ocodes) ad cla(ritatem)*; 3 : *di(a)misus ad ve(teres) cic(atrices)*; 4 : *penicil(le) ex ov(o)*.

P. 149. Espérandieu. A Valentine (Haute-Garonne).

130) I · O · M
TITVLIVS
CINIVCNAII
F · EDVNX MAT
ER V S L M

L. 2 et 3 : *Titul(l)us Cin[t]u-[g]na[t]i f(ilius)*. Date probable : 1er siècle p. C.

P. 154-157 et 174-176. Merlin et Monceaux. Inscriptions funéraires chrétiennes de Maktar.

P. 155.

131) D MS
BISIS MES
OTO MINVS
ZI S BADVMA
S IN PA

L. 2 et 3 : lire *bisis* = *vixit me(n)-s(es) o(c)to (plus) minus*; l. 4 : *zi(es) VI Badumas in pa(ce)*.

P. 182. Delattre et Monceaux. Inscription en cursive, sur un tesson de poterie trouvé à Carthage.

132) [*Vale*]*rius* [*Theve*]*stinus* [*figu-lu*]*s scri(p)si* [*idibus*] *sette(mbri-bus)*.

P. 192. Delattre et H. de Villefosse. Fragment d'inscription funéraire de Ksar-Soudan (Sainte-Marie du Zit, Tunisie).

P. 198. Espérandieu. Inscription funéraire de Béziers.

P. 201. Vauvillé et H. de Villefosse. Estampille de potier déjà connue, à Ambleny (Aisne) : *C. I. L.*, XIII, 10.006, 97.

P. 206-208. Demaison. Marques inscrites sur des sarcophages de pierre à Reims (cf. *C. I. L.*, XIII, 3440-3441).

P. 208. Demaison. Au *C. I. L.*, XIII, le n° 3309 doit être supprimé; il fait double emploi avec le n° 10020, 1.

BULLETTINO COMUNALE DI ROMA, 1905.

P. 289-293. R. Lanciani. Inscription de l'Aqua Marcia à la Porta Furba.

P. 294. G. Gatti. A Rome, via di S. Maria Maggiore. Sur une conduite d'eau en plomb :

133) II NERATIORUM · C · ET · MARCELLI

Duorum Neratiorum, Caii et Marcelli.

Plusieurs inscriptions déjà connues concernent la gens Neratia.

P. 300-315. O. Marucchi. Inscriptions chrétiennes du cimetière de Saint-Valentin sur la voie Flaminienne (cf. ci-dessus, n° 88).

P. 344-355. G. Gatti. Découvertes récentes de Rome et des environs (cf. ci-dessus, n° 78; ci-dessous, n° 166).

P. 356-370. L. Cantarelli. Découvertes récentes d'Italie et des provinces (*Ann. épigr.*, 1904, nos 174 et 180; 1905, nos 36, 38, 54, 128, 131; 1906, nos 52 et 73).

BULLETTINO DI ARCHEOLOGIA E STORIA DALMATA. Janvier-juin 1906.

P. 8 à 23. F. Bulic. Inscriptions inédites. A Salone.

P. 8.

134)

AVRELIO AENEAE CON
IVGI INCOMPARABILI NATI
(*sic*) ONE GRAECO CLVI VIXITA
NN XXVII POSIT CASSIA DECO
RATA CONIVX VIRGINIO SVO
BENE MERENTI

L. 3, *qui vixit*. L'épithète *virginius* est nouvelle dans l'épigraphie salonitaine.

P. 12.

135)

D *m*
VALER V
TI · VERano *leg.*
X · GEM · *p* · *f* · *mar*
CIA VICTORI
NA *Coni bene mer*
ENTI.... *et vale*
RIA · T.....

P. 20.

136)

*depo*SITIO FLORAE

..S SVB DIE PRIDie
..I POST CONSOL*atum aspa*
re et ARIVENDO VV C *c conss.*

Il s'agit des deux consuls Flavius Ardabur Aspar et Flavius Areobindus Dagalaiphas, de l'année 434.

COMPTES-RENDUS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 1906.

P. 95. Héron de Villefosse et Delattre. A Carthage, près de l'amphithéâtre.

137)

DEO LIBERO
AMPLISSIMAE KARTHAGINIS
OENOPOLAE CVM MERARIS OMNIBVS

P. 97. L. Jalabert. Inscription de Choueifat (plus bas, n° 188).

P. 148. Héron de Villefosse et Delattre. Entre la Goulette et Radès. (Revu par nous au musée du Bardo.)

138)

QVID RATARIS · TRANSEVNTES
[redacted]DARE DEBEANT
HOMO CABALLARIS V FL · I HOMO PEDESTER FL · I
BVRDO CARRICATVS CVM BVRDONARIV · FL · I
BVRDO LEVIS CVM BVRDONARIV V FL · I

CAMELLVS CARRICATVS CVM CAMELLARI FL ˣ V
*cam*ᵉˡˡVˢ ᶜᵃʳʳᴵᶜᵃᵀVS CVM CAMELARIV · FL Iᴵᴵ
asinus carricatus cum ᴬˢᴵᴺAPIO · FL · Iᴵᴵ
asinus levis cum asinario fl

L. 3 *f(o)l(les) I* et, à la fin, *(fo)l-(lem) I*, etc.

P. 121. Héron de Villefosse et Carton. Plomb de Carthage (ci-dessus, n° 40).

P. 141. Héron de Villefosse et Guénin. Inscription de Rouis (près Tebessa),

139)

Memoria sanctae Maxime [Don]atillae et Secundae, posita a d(o)m(in)o patre Faustino episcopo urbis Tebestinae sub die V Idus Apr(iles) indict(ione) XIII
Arcangelus Mikael et Gabriel
[Mem]oria S(an)c(t)i Bincenti martiris
s(an)c(t)e Crispine martiris.

P. 218 et suiv. Merlin. A Hammam-Darradji (*Bulla Regia*) en Tunisie.

140)

DEO
PATRIO
APOLLINI
AVG
SAC

141)

il
LVSTRIS FAMILIAe
CVIVS INTEGRITA
TEM ET IVSTITIAM
AFRICA CONPROBAVIT
ANTONIO MARCELLI
NO C V PROconSVLI
P · A · SPLENDIDISSIMVS
ORDO BVLL REG
PATRONO POSVIT

l. 7 *c(larissimo) v(iro) pro[con]suli p(rovinciae) A(fricae).*

142) AGRIAE TAN
NONIAE · C · 9 ·
FILIAE AGRI
CELSINIANI
COS · VIRI · CV
RATORIS SVI

l. 2 *c(larissimae) p(uellae).*

P. 253. Héron de Villefosse. A Paris.

143)
LITVGENAE BELLICOVIAE
LITVGENA P C

l. 2 *p(onendum) c(uravit).*

P. 261. Id. Cf. plus bas n° 175.

P. 359. Arnaud d'Agnel. A Martigues (Bouches-du-Rhône).

144) TI AVGVSTO
SACRVM
SEX AELANIVS PISNVS
D S P D

l. 4 *d(e) s(ua) p(ecunia) (dedit).*

P. 361. Id.

145) RVSTICA VEBRVII
F

Vebruii f(ilia).

P. 364 et suiv. Merlin et Benet. A Bulla Regia.

P. 364.

146) K A M E N I I
CONSVLARIS ·
FAMILIAE · VIRO
ADQVE A PAREN
TIBVS PATRONO
CEIONIO IVLIANO
AMPL · PROCONS · C V ·
VICE SACRA COG
NOCENti
splENDIDISSIMus
ordo bull reg.
patrono posuit

P. 365.

147) POTESTATIS IMP P P
PROCOS COLONIA AEL
HADRIANA AVGVSTA
BVLLA REG DEVOTA NV
MINI MAIEST QVE EIVS

P. 367. Sur un collier de plomb, encore rivé.

148) ADVLTERA MERETRIX TENE QVIA FVGIVI DE BVLLA RG

P. 419. Edhem-Bey. A Alabanda.

149)
Θεοις Σεβαστοις και Απολ
λωνι Ισοτιμῳ και τῳ δημῳ
Τιβεριος Κλαυδιος Απελ
λου υιος Κυρινα Ναπης
επαυγιλαμενου στε
φανηφορουντος Διονυ
σιου του Απελλου Ναπου
υπερ τε εαυτου και υπερ
Απελλου του υιου και
υπερ Απελλου Ναπου
του αδελφου Κλαυ
διος Ναπης ο κον
φος ετελιωσεν και α
ποκατεστησεν

P. 423. Héron de Villefosse et Delattre. A Carthage.

150) D · M · S
M·VAL·PETAO·IS·ALAE
GEMELLIANAE · EX PR
OVINCIA·TINGI·V·AN·
XXX H · S · E

l. 2. *M. Val(erius) Petao sesquiplicarius alae.*

P. 429 et suiv. Épitaphes chrétiennes.

JAHRBÜCHER DES VEREINS VON ALTERTUMSFREUNDEN IM RHEINLANDE (BONNER JAHRBÜCHER), tome CXIII, 1905.

P. 244-246. H. Dragendorff. Inscriptions de Germanie trouvées ou étudiées en 1904 (bibliographie).

JAHRESHEFTE DES ŒSTERREICHISCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTES IN WIEN, 1906.

P. 20-22. H. Schenkl. Fragment de l'*Édictum Diocletiani* (*C. I. L.*, III, *Supplem.*, p. 1929, l. 23-28), trouvé à Vitylo (Messénie).

P. 23-26. O. Cuntz. Sur le *collegium fabrum* d'Aquileia (Pais, (*C. I. L. supplem. ital.*, n° 181).

P. 40-70. A. Schulten. Commentaire approfondi des inscriptions d'Éphèse reproduites ci-dessus n° 30.

ID., BEIBLATT.

P. 17 et 23. A Grado, fragments d'inscriptions.

P. 43-44. Val Catena, dans l'île de Brioni Grande (Istrie), marques de potier, déjà connues.

P. 48. A Pola, fragments d'inscriptions funéraires.

P. 49-56. P. Ortmayr et L. Siegel. Représentations figurées qui accompagnent les nos 3374 et 3375 du *C. I. L.*, V (un centurion et un aquilifer).

P. 56-58. R. Engelmann. Sur l'inscription des *Aquae Albulae* publiée dans les *Notizie degli Scavi* de 1902, p. 113 (*Ann. épigr.* 1902, n° 185).

JOURNAL DES SAVANTS, 1906.

P. 442 et suiv. R. Cagnat. Inscription sur une plaque de bronze trouvée dans les mines d'Aljustrel (Portugal), d'après la copie de M. Burthe, contrôlée par nous sur une photographie.

151)
Ulpio Aeliano suo salutem,
§ 1. ... Aug. praesens numerato. Qui ita non fecerit et conuictus erit prius coxisse uenam quam pretium sicut supra scriptum est soluisse pars occupatoris commissa esto et puteum uniuersum proc. metallorum uendito. Is qui probauerit ante colonum uenam coxisse quam pretium partis dimidiae ad fiscum pertinentis numerasse partem quartam accipito.
§ 2. Putei argentari ex forma exerceri debent quae hac lege continetur; quorum pretia secundum liberalitatem sacratissimi imp. Hadriani Aug. observabuntur ita ut ad eum pertineat proprietas partis quae ad fiscum pertinebit qui primus pretium puteo fecerit et sestertia quattuor milia
§ 3. nummum fisco intulerit. — Qui

ex numero puteorum quinque unum ad uenam perduxerit in ceteris sicut supra scriptum est opus sine intermissione facito; ni ita fecerit alii occupandi potestas esto. Qui post dies XXV praeparationi impensarum dat[a]s opus quidem statim facere coeperit diebus autem continuis decem postea in opere cessauerit alii occupandi ius esto. Puteum a fisco uenditum continuis sex mensibus intermissum alii occupandi ius esto ita ut cum uenae ex eo proferentur ex more pars
§ 4. dimidia fisco salua sit. — [Occu]patori puteorum socios quos uolet habere liceto ita ut pro ea parte qua quis socius erit impensas conferat. Qui ita non fecerit tum is qui impensas fecerit rationem impensarum factarum a se continuo triduo in foro frequentissimo loco propositam habeto et per praeconem denunciato sociis ut pro sua quisque portione impensas conferat. Qui non ita contulerit quiue quid dolo malo fecerit quominus conferat quoue quem quosue ex sociis fallat is eius putei partem ne habeto eaque pars socii sociorumut qui impensas fecerint esto. Et ii[s] coloni[s] qui impensam fecerint in eo puteo in quo plures socii fuerint repetendi a sociis quod bona fide erogatum esse apparuerit ius esto. Colonis inter se eas quoque partes puteorum quas a fisco emerint et pretium soluerint uendere quanti quis potuerit liceto. Qui uendere suam partem quiue emere uolet aput proc. qui metallis praeerit professionem dato; aliter emere aut uendere ne liceto. Ei qui debitor fisci erit donare partem suam ne liceto.

§ 5. Venas quae ad puteos prolatae iacebunt ab ortu solis in occasum ii quorum erunt in officinas vehere debebunt; qui post occasum solis vel noctu uenas a puteis sustulisse conuictus erit IIS ∞ nummos fisco inferre debeto. Venae furem si seruos erit procurator flagellis caedito et ea conditione uendito ut in perpetuis uinculis sit neue in ullis metallis territorisue metallorum moretur; pretium serui ad dominum pertineto; liberum procurator comfiscato et finibus metallorum in perpetuum pro-
§ 6. hibeto. — Putei omnes diligenter fulti destinatique sunto proque putri materia colonus cuiusque putei nouam et idoneam subicito. Pilas aut fulturas firmamenti causa relictas attingere aut uiolare doloue malo quid facere quominus eae pilae fulturaeue firmae et peruiae sint ne liceto. Vi puteum uitiasse labefactasse decapitasse aliudue quid dolo malo fecisse quominus is puteus firmus sit conuictus erit si seruos erit flagellis arbitratu proc. caesus ea conditione a domino ueneat ne in ullis metallis moretur; liberi bona proc. in fiscum cogito et finibus ei metallorum in per-
§ 7. petuum interdicito. — Qui puteos aerarios aget a cuniculo qui aquam metallis subducet recedito et non minus quam quinos denos pedes utroque latere relinquito. [Cu]niculum uiolare ne liceto. Proc. explorandi noui metalli causa ternagum a cuniculo agere permittito ita ut ternagus non plures latitudinis et altitudinis quam quaternos pedes habeat. [V]enam intra quinos denos pedes ex utroque latere a cuniculo quaerere caedereue ne liceto. [Q]ui aliter quit in ternagis fecisse conuictus erit seruos flagellis arbitratu proc. caesus ea conditione domino veniet ne in ullis metallis moretur; liberi bona proc. in fiscum cogito et finibus ei metallorum in per-
§ 8. petuum interdicito. — Qui puteos argentarios a cuniculo qui aquam metallis subducet recedito et non minus quam sexagenos pedes utroque latere relinquito et eos puteos quos occupauerit adsignatosue acceperit in opere uti determinati erunt habeto, nec ultra procedito

nêue ecbolas colligito neue ternagos ita agito extra fines putei adsignat.....

JOURNAL OF HELLENIC STUDIES, XXVI, 1906.

P. 23-29. F.-W. Hasluck. Inscriptions grecques de Poemanenum (Mysie); noms romains.

P. 30. Hasluck. Reconstitution d'une inscription de Marmara, d'après deux copies incorrectes publiées par M. J. Gedeon, Προκόννησος (Constantinople, 1895), p. 90.

152) . . . . . .
Κορν]ηλιος Νιγερ τε[ρησ]ατο Καισα-
ρος] και επετελεσε [τ]ους αγωνας
ιππ]αρχουντος [Κ]λ. Δεκιανο[υ
Ευν]εω Ευτυχ[δης Ευτυχιδου
τη]ν στηλλην ανεστησεν.
ιππαρ](χ)ουντος Ερμ[ο]δωρου (τ)ου
Απ]ολλωνιου, ιερησ[αμ]ενου της
Μη]τρος Σωσιγενου[ς τ]οῦ Μενε(υ)φρο[νος]
προ]σλαβοντος Αι(β)λιου Ιουλιου....
. . . . . Κορνηλιος Νιγερ. . . . .
ιερη[σατο Καισαρος και επε-]
[τελεσε τους αγωνας]
ιππ]αρχουντος αυτοκρατορος
Και. Τιτου Αιλ. Αδριανου [Αν-
τωνεινου ?] ιερησ[αμενου
της Μητ]ρ(ι)ος Κοδρατου. . . .
ιερησ]ατο Καισαρος και επε-
τελεσε τους αγωνας
ιππαρχουντος] Αντων(εινου ?) Σ[ε
βαστου ?] Θεοκριτο(ς) Θεοκ-
ρ](ιτ)ου ιερησατο Κα(σ)α[ρος
και επετελεσε τους αγωνας.

KORRESPONDENZBLATT DER WESTDEUTSCHEN ZEITSCHRIFT, 1906.

P. 33. Domaszewski. A Cologne.

153) L · VAL · VERE
VNDO · RVT
MIL · ꝺH · I · CLASS
ICAE · 7 · INGeNVI
anN · XX · sTIP · IIII
h . eX · T · F · C

L. 2 : *Ruteno*; l. 6 [*h(eres) e*]*x t(estamento) f(aciendum) c(uravit)*.

P. 48-54. Keune. Sur J.-J. Bois-

sard et sa collection d'inscriptions.

P. 72-73. A Mayence, fragments d'inscriptions funéraires.

P. 74. Körber. A Mayence.

154) IN · H · D · D
DEO · MERCVRIO
LVCIVS · POTENS
BF · COS · AEDEM
VETVSTATE · CON
lapsam restituit

l. 4 *b(ene)f(iciarius) co(n)s(ularis)*.

P. 76. O. Kohl. Nouvelle lecture du *C. I. L.*, XIII, 3, n° 10010, 588 *g* (marque de potier, trouvée près de Kreuznach) :

155) CLEMES FECIT BOR[illegible]

Peut-être : *Bor(betomagi)*.

P. 78. E. Krüger. A Neumagen :

156) MERCVRIO
BIGENTIO
M · CASSIVS
VENVSTVS
v s l m

P. 79. A Xanten (*Vetera Castra*). Inscription funéraire.

P. 87-95. Keune. Observations sur les inscriptions des Mediomatrici (*C. I. L.*, XIII, 4288 et suiv.).

P. 100-105. H. Lehner. A Thorr, près de Cologne :

P. 100.

157) MATRO*nis*
AMNESA*bus*
SEX · ALBA*nius*
VALENS
PRO SE ET SVIS · I*mp. ips.*

L. 1 et 2 : ces *Matro[nae] Amnes[ae]*, par ailleurs tout à fait inconnues, rappellent les *Matronae Anesaminehae* du n° 345 de Brambach ; peut-être ici le mot *Amnesaminehis* était-il écrit à la ligne 2, sous une forme très abrégée. — L. 5 : *i[mp(erio) ips(arum)]*.

P. 101.

158) MATRONIS
NAITIENIS
MVNATA · SIMILIS
E MATERNA
EX · IMP · IPS

L. 2 : lecture incertaine.

Ibid.

159) MA T*ronis*
GAVASI*abus*
Q · CAPI*tonius*
BELLI.....
PITON.....
L *p*

L. 1 et 2 : les *Matronae Gavadiae* sont citées dans les n°s 295, 296, 301, 302, 304, de Ihm, *Bonner Jahrbücher*, t. LXXXIII, 1887.

P. 102.

160) VDROVA*rinehis et*
VANAMIA*Nehis... ap*
RILIS · E · LV
[illegible] T

L. 1 : les *Matronae Udrovarinehae* sont déjà connues (*Ann. épigr.*, 1894, n° 172 ; 1895, n° 136) ; l. 2 : les *Matronae Vanamianehae* sont nouvelles.

P. 103.

161) MERCVrio
SACRVM...

MÉLANGES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 1906.

P. 305-318. E. Albertini. L'inscription de Claude sur la Porte Majeure à Rome (*C. I. L.*, VI, 1256) et les passages de Frontin, I, 14 et 15, relatifs à la longueur de l'*Aqua Claudia* et de l'*Anio novus*.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, LXV, 1904-1905.

P. 239-262. Héron de Villefosse. Sur quelques inscriptions d'Alise-Sainte-Reine, déjà connues (*C. I. L.*, XIII, 2872-2884 et 10026, 24; *Ann. épigr.*, 1904, n° 80). Un texte inédit :

162) DIS
MANIBVS
MONIMENTVM
CAVDAE · SABELLI
FILIA

L. 4 : cf. *C. I. L.*, II, 731 : *Maurus Caudi (filius)*.

MITTHEILUNGEN DES ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, ROEMISCHE ABTHEILUNG, 1905.

P. 223-229. C. Patsch. La douane d'Illyricum et les frontières de la province, d'après les inscriptions.

P. 283-285. O. Seeck. Inscription de Lollianus Mavortius (nos 1723 et 1757 du *C. I. L.*, VI, qui se font suite).

P. 310-320. R. Paribeni. Les *milites frumentarii*, d'après les inscriptions.

P. 321-329. R. Paribeni. Sur les *corporis custodes* germains.

P. 380-382. A. Mau. Nouvelles observations sur l'épigramme de Micon et Pero (*Ann. épigr.*, 1900, n° 186 et 1901, n° 91).

MUSÉE BELGE, 1905.

P. 5-43 et 111-158. Waltzing. Inscriptions, déjà connues, provenant d'Arlon (*Orolaunum vicus*) et conservées au palais Mansfeld à Clausen (Luxembourg).

P. 50-79. A. Stappers. Fin d'une étude sur les milices locales de l'Empire romain d'Auguste à Dioclétien, d'après les inscriptions.

P. 313. Waltzing. Inscription nouvelle d'Arlon. Funéraire.

P. 352-378. A. Bloch. Fin d'une étude sur le *praefectus fabrum*.

NEUE JAHRBÜCHER FÜR DAS KLASSISCHE ALTERTUM, XVII, 1906.

P. 264-288. Th. Zielinski. Sur les tessères romaines en plomb, comme source pour l'étude de la vie antique (à propos des publications de Rostowzew).

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHITÀ, 1905.

P. 300. A Ravenne.

163) D · M
C · BAEBIVS
VID
FESTVS · III · PRO
NAT · ALEX · VIX ·
AN · XXXV ⊗
MIL · AN · XV ·
C · HERENNIVS
BASSVS · EX EA ·
HER
B · M · P · C ·

Sur la trirème *Providentia*, voir *C. I. L.*, X, 3636 et XI, 39, 91.

P. 363. A Fiano Romano (Latium).

164) IOVI SABAZO
OPTIMO ET
FORTVNAE
SANCTAE
M CAERELLIVS
SOSSIVS
EX VISO
*don*VM DEDIT

L. 1 : *Jovi Sabaz(i)o.*

P. 363. A Rome, sur le Caelius. Nouvel exemplaire de l'estampille de tuile *C. I. L.* XV, 1665, 25 *b*.

P. 364. A Rome, via Salaria. Funéraire.

P. 372. A Garba (Vénétie). Sur une petite pyramide de terre cuite.

165) A · M
NORD
F · F · C · I
ILVCI

Explication très incertaine.

375-377. A Rome, via Salaria. Funéraires.

P. 377. Même provenance. Fragment.

166) *donis* DONATVS
*a*B · IMP · DOMITIAN
AVG · GERM · TORQ ·
ARMILL · PALER · OB
BELLVM · GERMAC · *sic*
T · P · I

L. 4 : *p(h)aler(a)*; l. 5 : *bellum germa(ni)c(um)*; il s'agit de l'expédition de Domitien contre les Cattes.

P. 396. A Syracuse. Fragment d'épitaphe métrique chrétienne.

167) *bis* IAM TRICENOS VITAE
compleverat ANNOS ⊗ FELIX CONIVGIVM
M DA DEVS OMNIPOTENS
*caelestis glo*RIA VITAE ⊗ DIGNA CVM
SANCTIS VT MEREATVR IBI +
DEPOSITA EST IN PACE DMI V NONAS MART
POST CONSS DD NN HONORIO XIII ET THEODOSIO · X · AAGG

L. 7 : *A(u)g(ustis)*. Date : 422, p. C.

P. 406. Rome, voie Labicane. Nouvel exemplaire du *C. I. L.*, VI, 31561 (*Aqua Marcia*).

P. 407-408. Rome, via Salaria. Funéraires.

P. 420. A Torre Nova (voie Labicane). Funéraires, sur des sarcophages.

ID., 1906.

P. 75. A Bolsène (Étrurie).

168) POSTVMA · L · F
VENERI · V · S · L · M

P. 88-91. Même provenance. Fragments divers et marques de potiers déjà connues.

P. 94. A Rome, voie Labicane. Nouvel exemplaire du *C. I. L.*, XV, 7598 (conduite de plomb).

Ibid. A Rome, via Veneto :

169) T · POMPEIVS · T · F · VOL
NIGER · SPECVLAT
OLLA · INFERIO

P. 96. A Rome, voie Nomentane; sur une conduite de plomb.

170) P · POSTVMI · HECTORIS

Ibid. A Rome, via Salaria; fragments d'épitaphes.

P. 109. A Bussero (Transpadane).

171) L · V · PVLIAE · ING*enuae* . . . . . *ex*
PROVINC · GERM · *super* · (?) *quae vixit*
ANN · XXV · M · XI · D · XII · SE . . . . . .
NEGOTIATOR · CONIVG*i bene merenti fecit*

L. 1 : *Lupuliae*. La *gens Lupulia* est connue dans la Germanie supérieure (*C. I. L.*, XIII, 6247).

P. 111. A Casteggio (Ligurie). Funéraire.

P. 121. A Rome. Sur l'Aventin. Nouvel exemplaire des *C. I. L.*, XV, 1055 *b* (marque de potier).

P. 121-122. A Rome. Via Salaria. Funéraires.

NOUVELLE REVUE HISTORIQUE DU DROIT, 1906.

P. 477-486. Seymour de Ricci. Textes juridiques latins du musée du Caire; écrits sur des tablettes de bois enduites de cire; trouvés dans le Fayoum; spécimens intéressants de cursive latine datée.

P. 478. N° 1. Une seule tablette. Voir ci-dessus, n° 22 (diplôme militaire).

P. 479. N° 2. Diptyque.

172)

Texte extérieur.

1re page (à l'encre).

Ici sept noms de témoins illisibles.

(Place où étaient apposés les sceaux.)

VALERIA SERAPIAS ANTIN[redacted]
PROCVRATORE L VAL[redacted]
MATIDIO Q[redacted]PLOTINI[redacted]
ENSIO FRATRI EIVS TESTA[redacted]

4e page (à l'encre).

SEQVE HERED · ESSE SECVNDVM TABVL
TESTAM · EIVS · ACTVM AEG · NOMO
ARSINOITE METROPOLI · III KAL OCTOBR
M · CORNELIO CETHEGO SEX SERVILIO CLARO COS
ANNO XI IMP · CAESARIS M AVRELI ANTONINI
AVG · ARMENIACI MEDICI PARTHICI MAXIMI
MENSE PHAOPHI DIE II

ΟΥΑΛΕΡΙΑ CΕΡΑΠΕΙΑC ΠΡΟCΗΛΘΟΝ ΤΗ ΚΛΗΡΟ
ΝΟΜΙΑ ΤΗC ΜΗΤΡΟC ΜΟΥ ΑΚΟΛΟΥΘΟC ΤΗ ΔΙΑΘΗ
ΚΗ ΑΥΤΗC ΛΟΥΚΙΟC ΟΥΑΛΕΡΙΟC ΛΟΥΚΡΗΤΙΑΝΟC
ΕΠΕΙΤΡΟΠΟC ΩΝ ΑΥΤΗC ΕΓΡΑΨΑ ΥΠΕΡ ΑΥΤΗC
ΑΦΗΛΙΚΟC ΟΥCΗC

Date : 29 septembre 170 p. C.

Texte intérieur.

2e page (gravée sur cire).

VALIIRIA SIIRAPIAS ANTINOIS VIR
GO PIIR PROCVRATORII · L ·
VAL · LVCRIITIANO MATIDIO Q II
PLVTINIO · ANTINOIINSIO FRA
TRI IIIVS · TIISTATA IIS SII HII
RIIDITATIIM · FLAVIAII VALII
RIAII MATRIS IIIVS · ADIISSII
CRIIVISSAIIQ · SIIQ · HIIRIIDIIS
IISSII SIICVNDVM TABVLAII

L. 3 : *q(ui) e(t)* ; l. 7 : *adiisse* ; l. 8 : *creviss⟨a⟩eq(ue) seq(ue) herede[m]* ; l. 9 : *tabula[s]*.

3e page (gravée sur cire).

T · IIIVS · ACTVM AIIG · NOMO AR
SINOITII MIITROPOLI
III · KAL · OCT · M · CORNIILIO CII
THIIGO · SIIRVILIO · CLARO COS

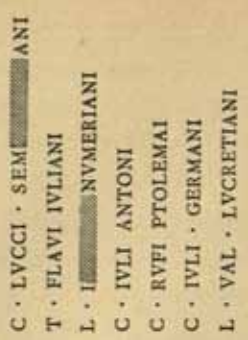
L. 1 : *t(estamenti) eius*.

P. 481. N° 3. Diptyque.

173)

Texte extérieur.

1re page (à l'encre).



(Place où étaient apposés les sceaux.)

VALERIA SERAPIAS ANTINOIS VIRGO
PER PROCVRAT · L · VAL · LVCRETIANO
MATIDIOQ · E · PLOTINIVS ANTINOENSIO
FRAT · EIVS
TESTATA EST SE HEREDITATEM LVCRETIAE
DIODORAE AVIDE DE PATRE ADISSE CRE
VISSEQVE SEQVE HEREDEM ESSE SECVND

4e page (à l'encre).

[illegible]S TESTAMENTI EIVS
[illegible]VM[illegible]G NOMO ARSINOITE METROP
[illegible]M · CORNELIO CETHEGO
[illegible]CLARO COS ANNO XII MP
[illegible]AESARIS M AVRELI ANTONINI AVG · ARMEN
MEDICI PARTHICI MAXIMI MENSE
PHAOPHI DIE II

ΟΥΑΛΕΡΙΑ CΕΡΑΠΕΙΑC ΠΡΟCΗΛΘΕΝ ΤΗ ΚΛΗΡΟΝΟΜΙΑ
ΤΗC ΜΑΜΜΗC ΜΟΥ ΚΑΤΑ ΠΑΤΕΡΑ ΑΚΟΛΟΥΘΩC
ΤΗ ΔΙΑΘΗΚΗ ΑΥΤΗC ΛΟΥΚΙΟC ΟΥΑΛΕΡΙΟC ΛΟΥΚΡΗΤΙΑ
ΝΟC ΕΠΕΙΤΡΟΠΟC ΩΝ ΑΥΤΗC ΕΓΡΑΨΑ ΥΠΕΡ ΑΥΤΗC Α
ΦΗΛΙΚΟC ΟΥCΗC

Texte intérieur.

2e page (gravée sur cire).

VALIIRIA SARAPIAS ANTINO
IS · VIRGO PIIR PROCVRA
TORIIM L · VAL · LVCRIITI

ANO · MATIDQII PLOTINIO
ANTINOIINSII[illegible]FRATRIS IIIVS
TIISTATA IIST SII HIIRIIDITATII
LVCRIITIAII DIODORAII AVI
AII DII PATRII ADISSII CRII

3e page (gravée sur cire).

VISSAIIQ · SIIQVII HIIRIIDIIM
IISII SIICVNDVM · TABVLAII
T IIIVS
ACTVM AIIG · NOMO ARSINOITE
METROPOLI
M CORNELIO CETHEGO SEX
[illegible]IO CLARO COS

Même date que le texte précédent. — Les documents nos 2 et 3 rapportent les aditions d'hérédité faites pour les hérédités testamentaires de sa mère et de sa grand'-mère par une femme avec le concours de son frère et tuteur.

P. 483. N° 4. Diptyque. La ficelle antique subsiste encore.

174)

Texte extérieur.

1re page (à l'encre).

C · IVLI PRISCI
C · IVLI SERENI
T · FENII MACEDONIS
M · SERVILI CLEMENTIS
C · IVLI LECINNIANI
T · IVL · EVTYCHI
L · PETRONI CELERIS

(Place où étaient apposés les sceaux.)

C · BELLICIO CALPVRNIO TORQVAT[illegible]
P · SALVIO IVLIANO COS · III NON · NOVEMBR
ANNO XII IMP · CAESARIS · L · AELI HADRIANI
ANTONINI AVG · PII · MENSE ATHYR[illegible]
ALEXANDRE AD AEGYPTVM
RESCRIPTVM ET RECOGNITVM FAC[illegible]
EX TABVLA ALBI · PROFESSION[illegible]
RVMNATOR[illegible]QVAE TR[illegible] (place d'un sceau)
ERAT IN ATRIO MAGNO[illegible]

Date : 3 novembre 148 p. C.

L. 5 : *Alexandr[iae]*; l. 6 : *fac[tum]*; l. 7 et 8 : *albi profes-sion[um liberorum natorum] quae tr[anscriptum]*.

4e page (à l'encre).

FVIT ET QVOD INFRA SCRIPTVM EST
C · BELLICIO CALPVRNIO TORQVATO C SALVIO
IVLIANO COS ANNO XII · IMP CAESARIS T AELI
HADRIANI ANTONINI AVG · PII ·
M · PETRONIO HONORATO PRAEF AEG
PROFESSIONIS LIBERORVM ACCEPTAE
CITRA CAVSARVM COGNITIONEM TABVLA
V ET POST ALIA PAG III XVIII K OCTOBR
TI · IVLIVS DIOSCORIDES [redacted]
H
FIL N IVLIAM AMMONVN EX IVLIA
AMMONARIO XIII · K · SEPTEMBR · Q · P · F
[redacted]R AD F

L. 8 : *post alia pag(ina)*; l. 10 *fil(iam) n(atam) Juliam Ammonvn.*

Texte intérieur.

2e page (gravée sur cire).

C · BIILLIICIIO CALPVRNIIO TORQVATO
C SALVIIO IIVLIIANO COS · III NON NOVIIM
BRIIS · ANNO XII IMP CAESARIIS T AI I
LII HADRIIANII ANTONIINII AVG · P
MIINSII ATHYR VII [redacted]VII ALIIXADR II
GYPTVM RIISCRIIPTVM IIT RIICOGNI
TVM FACTVM IIX TABVLA ALBII PROFIISSI
ONVM LIIBIIRORVM NATORVM QVAII TRAS
CRIPTVM · FVIIT IID QVOD IINFRA SCRIITVM
IIST C · BIILLIICIIO CALPVRNIIO TORQVA

3e page (gravée sur cire).

TO C SALVIO IIVLIIANO COS ANNO XII IM
PIIRATOR CAIISARIS T · AIILI HADRIIANII AN
TONINI AVG PII M PIITRONIO HO
NORATO PRAIIF · AIIG · PROFIISSIONIIS
LIIBIIRORVM ACCIIPTAII CITRA CAV
SARVM COGNIITIIONIIM TABVLA V IIT

POST ALIA PAGINA $\overline{III}$ XVIII K · OCTOBR
TI · IVLIVS DIOSCVRIDIIS HIIV[1]
F N IVLIA AMMONVM EX IVLIA AMMONARIO XIII K
SIIPT · Q P F

Ce document est un extrait de l'album des naissances.

P. 486-598. P.-Fr. Girard. Commentaire juridique de ces quatre documents.

NOUVELLES ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES, t. XIII.

P. 103 et suiv. L. Poinssot. Les inscriptions de Thugga. Recueil des inscriptions latines de Dougga, d'après les révisions faites sur place par l'auteur. Corrections utiles.

NUOVO BULLETTINO DI ARCHEOLOGIA CRISTIANA, XII, 1906.

P. 39-45, 51-52 et 62-63. O. Marucchi. Inscriptions funéraires et fragments, trouvés au cimetière de Priscille.

P. 148. Inscriptions du cimetière de Sainte-Agnès.

P. 155-157. Fragments d'inscriptions et marques de tuiles provenant des catacombes d'Albano (Latium).

P. 166. A Syracuse, fragment d'inscription métrique chrétienne (cf. ci-dessus, n° 167).

P. 175-179. Sur les récentes inscriptions chrétiennes d'*Uppenna* et d'Hadrumète.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1906, I.

P. 461-475. P. Monceaux. Suite de son enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique (III, Inscriptions métriques).

ID., II.

P. 126-142. P. Monceaux. Suite du même travail.

REVUE ÉPIGRAPHIQUE, 1906.

P. 147, n. 1613. Cachet d'oculiste d'Este. Cf. *Ann. épigr.*, 1905, n. 200.

P. 167. Trouvé à Paris.

175) AVRELI ALBANI
EXARCI QVI VIXIT
ANN XXXXVI IVLI
NICAE CONIVX
CONIVGI PIEN
TISSIMO ME ꝑ
MORIAM *fe*C

RHEINISCHES MUSEUM FÜR PHILOLOGIE, 1905.

176)

P. 321-360. Willers. Texte et commentaire d'une inscription grecque de Tauromenion, relative à l'administration financière de cette ville sous la domination ro-

1. Lettres cursives.

maine (comptes des ταμίαι); trouvée en 1892 et déjà reproduite, très inexactement, par G. Rizzo dans la *Rivista di storia antica*, IV, 1899, p. 524-530; ce texte, rédigé entre 70 et 36 av. J.-C., appartient au même ensemble que les nos 421-430 de Kaibel; les noms des mois sont indiqués sous leur forme latine, transcrite en caractères grecs : Ἰουνίου, Κοϊντιλίου, Σεξτιλίου, Σεπτεμβρίου, [Ὀκτω]βρίου, Νοεμβρίου, Δεκεμβρίου.

RIVISTA DI STORIA ANTICA, X, 1905-1906.

P. 116-124. G. Castaldi. Les titres impériaux d'Alexandre Sévère.

P. 287-304 et 436-460. S. Grande. Les corporations professionnelles en Sardaigne à l'époque romaine.

SITZUNGSBERICHTE DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN ZU BERLIN, 1906.

P. 249-265. Th. Wiegand. Fouilles de Milet en 1905.

P. 259. Inscription grecque de l'époque romaine relative à la vente de la prêtrise d'Asklépios (ἱερωσύνη Ἀσκληπιοῦ). Noms des στρατηγοί de la ville.

P. 264. Inscription métrique du IIIe siècle, relative à la restauration des thermes, élevés par l'une des impératrices Faustine, réparés par Eucharia, femme de Macarios.

177) ΕΥΤΥΧΩΣ

. . . . . .

ΜΑΚΑΡΙΟΣ ὃη ΙΩΝ Δηρτν αλεξαμενος
ΑΝΔΡΟΦΟΝΩΝ ΤΟ ΔΕ ΚΥΔΟΣ ΕΝ ανθρωποισι μεγιστον
ΑΝΤ ΑΣΙΑΡΧΙΗΣ ΛΟΥΤΡΟΝ ΕΤΕυξε νεον
ΕΥΤΥΧΩΣ
ΟΥΤΟΣ Ο ΜΑΚΑΡΙΟΙΟ ΠΕΛΩΡΙΟΣ ΕΝΘΑΔΕ ΚΟΣΜΟΣ
ΟΝ ΚΑΜΕΝ Η ΠΑΤΡΗ ΘΡΕΠΤΑ ΧΑΡΙΖΟΜΕΝΟΣ
ΑΝΤ ΑΣΙΑΡΧΙΗΣ ΥΠΑΤΟΝ ΚΛΕΟΣ ΑΣΤΕΙ ΤΕΥΞΑΣ
ΕΥΧΑΡΙΗΣ ΑΛΟΧΟΥ ΤΑΙΣ ΑΓΑΝΟΦΡΟΣΥΝΑΙΣ
ΕΥΤΥΧΩΣ
ΜΑΚΑΡΙΟΣ ΤΟ ΛΟΕΤΡΟΝ ΕΣ ΑΡΧΑΙΟΝ ΘΕΤΟ ΚΑΛΛΟΣ
ΦΑΥΣΤΕΙΝΗΣ ΚΑΜΑΤΩΝ Δεύτερος ΑΘΛΟΘΕΤΗΣ
ΤΑΤΙΑΝΟΣ ΔΕ ΠΟΝΟΙΟ ΔΙΚΑΣΠΟΛΟΣ ΕΥΡΑΤΟ ΤΕΡΜΑ
ΤΑΣ ΝΥΜΦΑΣ ΚΑΛΕΩΝ ΤΑΣ ΠΥΡΙ ΜΙΣΓΟΜΕΝΑΣ
ΑΣΤΕΙ Δ ΩΠΑΣΕ ΚΟΣΜΟΝ ΕΛΑΦΡΙΖΟΥΣΙ ΔΕ ΜΟΧΘΩΝ
ΠΑΝΤΕΣ ΑΥΣΙΠΟΝΟΙΣ ΧΕΥμασι τερπομενοι⟨ς⟩
ΦΑΥΣΤΙΝΗΣ ΤΟ ΠΑΛΑΙΟΝ ΕΠωνυμον ΗΣΘΑ ΛΟΕΤΡΟΥ

ΑΛΛΑ CΕ ΜΑΚΑΡΙΟΥ ΝΥΝ ΚΑλεσει πατρΙΑ
ΟΥΝΕΚ ΑΦΕΙΔΗCΑC ΚΤΕΑΝων ΜΕΓΑΛΑΥΧΕνι ΘΥΜΩ
ΓΗΡΑC ΑΠΟΞΥCΑC ΑΥΘΙς ΕΘΗΚΕ ΝΕΟΝ

P. 265. Même provenance.

178) ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
ΗCΥΧΙΟΥ ΤΟΔ ΑΓΑΛΜΑ ΤΟ Δ ΑΙΤΙΟΝ ΟΥ ΜΙΑ ΜΟΥΝΗ
ΠΡΗΞΙC ΟΛΗ Δ ΕCΤΙΝ ΠΑΤΡΙΔΟC ΑΓΛΑΙΗ
ΚΙΩΝ ΥΨΙΤΕΝΗC ΟΧΕΩΝ ΒΑCΙΛΗΙΔΑ ΜΟΡΦΗΝ
ΦΑΥCΤΙΝΗC ΛΟΕΤΡΟΝ ΝΗΟC ΑΠΕΙΡΕCΙΟC
ΚΑΙ ΛΟΕΤΡΟΥ ΠΟΛΥC ΟΛΒΟC ΟΝ ΑΡΤΙΠΑΓΟΥC ΑΠΟ ΓΑΙΗC
ΩΠΑCΕΝ ΗΔ ΟΛΚΟΙ ΚΑΛΛΙΡΟων ΥΠΑΤΩν
ΕΥΤΥΧΩC

SUPPLEMENTARY PAPERS OF THE AMERICAN SCHOOL OF CLASSICAL STUDIES AT ROME, I, 1905.

G. J. Pfeiffer, A. W. van Buren, H. H. Armstrong. Marques des briques et des tuiles du mur d'Aurélien à Rome, avec 9 planches de fac-similés.

WESTDEUTSCHE ZEITSCHRIFT FÜR GESCHICHTE UND KUNST, 1905.

P. 73-79. A. von Domaszewski. Bonus Eventus, à propos du *C. I. L.* VII, 97.

P. 330. P. Weigt. A Strasbourg, sur un bloc cubique en terre cuite :

179) LEC II

P. 331. Même provenance.

180) Estampilles de la *leg. VIII Aug.* (Planche 3, B, nos 1-5), de la *leg. XXI* (*ibid.*, nos 6 et 7), de la *leg. XXII* (*ibid.*, no 8).

P. 332. Même provenance. Marque de fabrique sur un glaive.

181) Q · NONIENVS · PVDES · AD · ARA · F

P. 334-345. Keune. Inscriptions funéraires de Metz (*Ann. épigr.*, 1905, no 169).

P. 348. A Pforzheim (pays de Bade). Marques de potiers.

P. 358. A Homburg. Marques de potiers.

P. 360-361. A Wiesbaden. Marques de potiers.

P. 375. A Trèves.

182) M · IOVINCATI
SVMARONIS
ET · SOLLIAE
VXORIS

P. 382-383. A Bonn. Marques de potiers.

P. 384. A Ratisbonne. Estampilles de briques légionnaires :

183) 1° LEG III ITAL
2° LEG LML

Le sens de cette seconde marque est incertain.

ID., 1906.

P. 1-83. A. C. Kisa. Les antiquités d'Aix-la-Chapelle. Reproduit plusieurs inscriptions déjà connues.

P. 129-178. Th. Burckhardt-Bidermann. Les *castella* romains du Rhin supérieur à partir de Dioclétien (usage des inscriptions).

WIENER STUDIEN, 1905.

P. 251-259. R. Goldfinger. Sur l'histoire de la *legio XIV gemina*, d'après les textes littéraires et les inscriptions.

WISSENSCHAFTLICHE MITTHEILUNGEN AUS BOSNIEN UND DER HERZEGOVINA, IX, 1904.

P. 171-301. C. Patsch. Suite de ses études sur la Dalmatie romaine; fac-similés d'un certain nombre d'inscriptions publiées dans le dernier supplément du *C. I. L.*, III; quelques textes nouveaux.

P. 266. A Potoci.

184)
DEO SOLI INVICTO METRI
AVR MAXIMINVS
FLAVI MARCELLINVS
FLAVI MARCELLVS

Au-dessous, graffite en cursive, où l'on peut déchiffrer : *Marcianus..... IV... [p]in[us] II, ficus X.*

L. 1 : *Metri* pour *Mithrae.*

P. 270. Même provenance.

185) DEAE · IVNO
NI · SANCTAe
ARAM POSV
IT · IVNIA
VARENA

P. 283. Nouvelle lecture du n° 8500 du *C. I. L.*, III.

P. 284-287. Sur les marques d'amphores trouvées à Narona, déjà connues.

P. 291-293. Marques d'amphores de Flanona.

P. 297. Fac-similé et commentaire du *C. I. L.*, III, 2127 *a*.

ZEITSCHRIFT FÜR NUMISMATIK, 1906.

P. 335 et suiv. Les ères de Gangra et d'Amasia, d'après les inscriptions et les monnaies.

2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

M. BANG. DIE GERMANEN IM RÖMISCHEN DIENST BIS ZUM REGIERUNGSANTRITT CONSTANTINS I, Berlin, 1906.

Pour établir la part faite aux Germains dans tous les corps de troupes romains sous l'Empire, l'auteur a dû utiliser un grand

nombre d'inscriptions. Travail soigné.

Bogdan Filow. Die Legionen der Provinz Moesia von Augustus bis auf Diokletian. Leipzig, 1906, in-8°; (1906) Klio, Beiträge zur alten Geschichte, VIes Beiheft.

Étude des légions d'occupation de la Mésie à l'époque impériale. Usage constant des inscriptions.

L. Jalabert. Inscriptions grecques et latines de Syrie (Extrait des Mélanges de la Faculté Orientale de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth).

P. 19. A Djermâna, au sud de Damas.

186)

Δ : ΟΚΑΗΤΙΑΝΟC
Κα: μΑΞΙΜΙΑΝΟCΒΒ
Κα: χωΝCΞΕΝΤΙΟC (sic)
Κα: μαξιμΙΑΝΟC
επιφαν. ΚΑΙCΑΡΕC
λιθΟ Ν ΔΙΟΡΙΖΙΟΝΤΑ
ΑΠο χΩμης CΓΙνΔΑΡΩΝ
Κ ΟΨΙΑΚΩΒCΗΟΒΕΝΑC
C : ης ΡΙΧΘΗΚΕ ΕΚΑΙ
Α ϒ C Α Ν Ο Ρ Ο Ν
ΔΙΕΛΨΟΥC ΑΤΟΝ
ΤΟΥΤΟΥ ΔΙΑCΗμοτατου

l. 2 Μαξιμιανὸς [σε]ββ; l. 7 ἀπὸ χώμης Γινδάρων, l. 8 et suiv. texte et interprétation incertains.

P. 45. Correction au texte de Baalbek *C. I. L.*, III, 138; doit se lire.

187)

i. o. m. h. v. M · DIIS HELIVPOL

c'est-à-dire : *J(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(erculi) V(eneri) M(ercurio)*, etc.

P. 47. Provenance incertaine, peut-être Deir-el-Kalaâ.

188) I · O · M · H · V · M ·
CONSERVATORI
BVS · C · VAL · PRO
SALVTE · IV · BVR
RIANAE VXORIS
SVAE · V · L · A · S

P. 51. Deir-el-Kalaâ.

189) SACRVM DEI
BALMARCODIS
CASSIVS FORTV
NATVS · V · S ·

P. 53. Même provenance.

190)
I · O · M · B · ET
I V N O N I · S A L
V I V S · I V L I V S ·
Q · E T · V · T E R
T I V S · P R O S A L ·
S V A · E T · C O N I V
G I · E T · F I L · V · L · A · S ·

l. 1. *J(ovi) O(ptimo) M(aximo) B(almarcodi)*; l. 4 *q(ui) et v(ocatur)*.

R. Cagnat et M. Besnier.

TABLES ANALYTIQUES

DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

1° Table des périodiques et ouvrages cités.

A. PÉRIODIQUES

American Journal of Archaeology, 1905, depuis la p. 263; 1906, p. 1 à 250.

Annales du Service des Antiquités d'Égypte, 1905.

Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde, VII, 1905-1906.

Archaeologiai Ertesitö, XXV, 1905; XXVI, 1906 (I et II), p. 1 à 34.

Archeologo Portugues, 1906, n° 1 à 4.

Archiv für lateinischen Lexikographie und Grammatik, XIV, 1904-1905, depuis la p. 301; XV, 1906-1907, p. 1 à 152.

Atene e Roma, 1905, depuis la p. 273; 1906, p. 1 à 224.

Atti dell' Accademia di archeologia di Napoli, XXIII, 1905.

Berichte der sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig, Philologisch-historische Klasse, LVI, 1904; LVII, 1905.

Boletin de la Real Academie de la Historia, XLVII, 1905, depuis la p. 241; XLVIII, 1906, p. 1 à 240.

Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques, 1905, depuis la p. 137; 1906, p. 1 à 134.

Id., Procès-verbaux des séances, juillet à décembre 1905; janvier à juillet 1906.

Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie, t. VII, 1905, depuis la p. 89.

Bulletin de la Société archéologique de Sousse, 1905, depuis la p. 151;

Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France, 1905, depuis la p. 193; 1906, p. 1 à 208.

Bullettino Comunale di Roma, 1905, depuis la p. 129.

Bullettino di Archeologia e Storia Dalmata, 1905; 1906, p. 1 à 184.

Classical Philology, published by the University of Chicago, I, 1906.

The Classical Review, 1905, depuis la p. 335; 1906, p. 1 à 236.

Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1905, depuis la p. 381; 1906, p. 1 à 442.

Hermes, 1905; 1906, p. 1 à 480.

Jahrbücher des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinlande (Bonner Jahrbücher), CXIII, 1905.

Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts in Wien, 1905, depuis la p. 145; 1906, p. 1 à 164.

Id., Beiblatt, 1905, depuis la p. 61; 1906, p. 1 à 60.

Journal des Savants, 1906, p. 1 à 456.

The Journal of hellenic studies, XXV, 1905, depuis la p. 191; XXVI, 1906, p. 1 à 190.

Klio, Beiträge zur alten Geschichte, V, 1905, depuis la p. 141; VI, 1906, p. 1 à 340.

Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift, 1905, depuis la p. 65; 1906, p. 1 à 128.

Mélanges de l'École française de Rome, 1905, depuis la p. 339; 1906, p. 1 à 364.

Mémoires de la Société de linguistique de Paris, XIII, 1903-1905.

Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France, LXV, 1904-1905.

Mittheilungen des archäologischen Instituts, Athenische Abtheilung, 1905, depuis la p. 157.

Mittheilungen des archäologischen Instituts, Römische Abtheilung, 1905, depuis la p. 121.

Musée belge, 1905.

Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, XVII, 1906.

Notizie degli Scavi di Antichità, 1905, depuis la p. 195; 1906, p. 1 à 130.

Nouvelle revue historique de droit, 1904, depuis la p. 401; 1905; 1906, p. 1 à 700.

Nouvelles archives des missions scientifiques, XIII, 1906, p. 1 à 356.

Nuovo Bullettino di archeologia cristiana, 1905; 1906, p. 1 à 198.

Philologus, 1905, depuis la p. 321; 1906, p. 1 à 320.

Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine; XXXIX, 1905.

Revue archéologique, 1905, II; 1906, I; II, p. 1 à 224.

Revue épigraphique, 1905; 1906, jusqu'à la page 176.

Rheinisches Museum für Philologie, LXI, 1906, p. 1 à 312.

Rivista di Storia antica, X, 1905-1906.

Sitzungsberichte der kön. preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1905, depuis la p. 821; 1905, p. 1 à 628.

Supplementary Papers of the American School of classical studies at Rome, I, 1905.

Vjesnik hrvatskoga archeoloskoga Druztva, nouv. série, VII, 1904; VIII, 1905.

Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst, 1905, depuis la p. 73; 1906, p. 1 à 232.

Wiener Studien, XXVII, 1905, depuis la p. 147; 1906, p. 1 à 170.

Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Herzegovina, IX, 1904.

Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Romanistische Abtheilung, 1905.

Zeitschrift für Numismatik, 1906, XXV, 4.

B. PUBLICATIONS DIVERSES

Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit, 5e fascic.

M. Bang, *Die Germanen im römischen Dienst bis zum Regierungsantritt Constantins I.*

R. E. Brünnow et Alf. von Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, II.

Corpus Inscriptionum Latinarum, XIII, pars III.

J.-C. Egbert, *Supplement to Latin Inscriptions.*

Bogdan Filow, *Die Legionen der Provinz Moesia, von Augustus bis auf Diokletian* (*Klio, Beiträge zur alten Geschichte, VIes Beiheft*).

F. Haverfield, *Romano-british Derbyshire.*

L. Jalabert, *Inscriptions grecques et latines de Syrie* (ext. des *Mélanges de la Faculté Orientale de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth*).

R. Pohl, *De Graecorum medicis publicis.*

P. Sticotti, *Di due lamelle letterate rinvenute a Pola.*

D. Vaglieri, *I consoli di Roma antica* (extr. du *Dizionario Epigrafico*).

2° Table des provenances.

N. B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent les inscriptions.

I. Rome et environs.

Ste-Marie du Transtévère, 89.
Via Boncompagni, 101.
Via Mastai-viale del Re, 78.
Via Nomentana, 170.
Via Portuense, 74.
Via Salaria, 166.
Via Santa Maria Maggiore, 133.
Via Veneto, 169.
Hors de la Porta Salaria, 102, 103, 105, 106.
Cimetière de Commodille, 72, 82, 83, 84, 85, 86, 90, 91.
Cimetière des Saints-Marc-et-Marcellien, 87.
Cimetière de Saint-Valentin, 88.

II. Italie.

Bolsène (Etrurie), 168.
Bussero (Transpadane), 171.
Deruta (Ombrie), 73.
Fiano Romano (Latium), 164.
Garba (Vénétie), 165.
Grottaferrata (Latium), 79, 80, 81.
Marsala, 75.
Pompéi, 77.
Préneste (environs de), 104.
Ravenne, 163.
Syracuse, 167.
Tauromenium (Sicile), 176.
Terracine, 52.
Venise, 76.

III. Péninsule ibérique.

1) *Espagne* :
Astorga, 127.
Liebana, 20.
Peñaranda de Duero, 19.
Solana de los Barros, 118.
(2 *Portugal* :
Aljustrel, 151.

IV. Gaule.

Alise-Sainte-Reine, 162.
Paris, 143, 175.
Martigues (Bouches-du-Rhône), 144, 145.
Serviers-et-Labaume (Gard), 33.
Valentine (Haute-Garonne), 130.

V. Germanie.

Cannstadt (Würtemberg), 59.
Cologne, 55, 56, 57, 153.
Kreuznach (environs de), 155.
Mayence, 53, 54, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 99, 154.
Mulhouse, 129.
Neuenstadt am Kocher, 58.
Neumagen, 156.
Ratisbonne, 183.
Strasbourg, 179, 180, 181.
Thorr (près de Cologne), 157, 158, 159, 160, 161.
Trèves, 182.

VI. Provinces danubiennes.

1) *Pannonie* :
Duna-Pentele, 107, 108, 109, 110, 111, 113, 114, 115, 116, 117.
Zzamosujvar, 112.
2) *Dalmatie* :
Crua Gora, 31, 32.
Pola, 100.
Potoci, 184, 185.
Salone, 18, 134, 135, 136.

VII. Asie.

1) *Paphlagonie* :
Sinope (environ de), 1, 2.
2) *Bithynie* :
Broussa (*Prusa*), 66, 67.
Nicée, 71.
3) *Phrygia ad Hellespontum* :
Marmara, 152.
4) *Lydie* :
Ephèse, 28, 29, 30.
Notion, 27.
5) *Carie* :
Alabanda, 149.
Milet, 177, 178.

6) *Lycaonie* :
Konia (*Iconium*), 21, 68, 59, 70.
7) *Syrie* :
Baalbeck, 187.
Deir-el-Kalaa, 188, 189, 190.
Djermand (au sud de Damas), 186.

VIII. Afrique.

1) *Egypte* :
Fayoum, 22, 172, 173, 174.
Mahemdiat, 51.
Tehneh, 3.
2) *Tripolitaine* :
Lebda, 34.
3) *Tunisie* :
Carthage, 40, 50, 121, 125, 128, 132, 137, 150.
Choud-el-Batel, 35, 36.
Dougga, 12, 13, 14, 122, 123.
El-Haouria, 37.
Henchir-el-Gueciret, 11.
Gaffour, 15.
La Goulette (environs de), 49, 183.
Hammam-Darradji (*Bulla regia*), 24, 140, 141, 142, 146, 147, 148.
Le Kef, 23, 39.
Khanguet-el-Hadjadj, 41.
Maktar, 131.
Sidi-Khader, 38.
Sousse, 126.
Tabarka, 42, 43, 44, 45, 46, 47
Utique, 48, 120.
Zian, 16.
Route de *Capsa* à *Turris Tamalleni*, 17.
2) *Algérie* :
Announa (*Thibilis*), 93, 94, 95, 96, 97
Khamissa, 4, 5, 6.
Lambèse, 7, 8, 9, 10.
Msad, 124.
Saint-Arnaud (près de), 98.
Sila, 92.
Tébessa, 139.
Timgad, 25, 126.
5) *Maroc*.
Ksar-el-Kébir, 119.

3° Table des Matières.

I

NOMS ET SURNOMS

Absucus Adnamonis f., 115.
Adnamata Carveicioni f., 114.
Adultera, 148.
Sex. Aehanius Pisinus, 144.
Aelianus Lamia, 27.
Agirrus Epicadi f., 31.
Agria Tannonia Agrii Celsiniani f. c. p. 142.
Alfius Felix Flavianus, 39.
Ambatius Pentoviecus Ambatii Pentovi f., 20.
Ann(i)a Maluga, 19.
P. Annius Claudianus Metrodorus, 66.
Annius Istrugi, 16.
Antonius Marcellinus c. v., 141.
Sex. Appuleius, 125.
Arellia Nepotilla, 1.
Arellii, 11.
Arellius, Vitalis (servus), 11.
Aterius, 123.
C. Atticius Strabo, 21.
Atticus, 17.
Aurelia Baracha, 107.
Aurelius Aeneas, 134.
Aurelius Albanus, 175.
Aurelius Amphio, 129.
Aurelius Priscianus, 2.
Axetus, 109.
Badumas, 131.
Bonifatius, 49.
Caecilius M. f. Hi..., 52.
M. Caerellius Sossius, 164.
Caius Epicadi f. 32.
Camillus Arruntius Scribonianus, 18.

Cassius Fortunatus, 189.
Cauda Sabelli f., 162.
Ceionius Julianus Kamenius v. c., 146.
Ti. Claudius Apellis f. Napes, 149.
Ti. Claudius Aristion, 28, 29.
Claudius Decianus Euneos, 152.
Ti. Claudius Orpheus, 77.
L. Clodius P. f. Cla. Ingenuus, 104.
Codbuldeu, 48.
Cornelius Niger, 152.
Q. Corvius Q. f. Flaccus, 51.
Crescentia, 44.
Danuius Diassumari f., 117.
Doiderus, 20.
Eucharia, 177.
Eutropus, 30.
Fannia Fortunata, 126.
Faustinus, 139.
Festus, 30.
Flavia Valeria, 172.
Fortunius, 40.
Fronto Maslae, 17.
C. Fulvius C. f. Quir. Plautianus, c. v., 24.
C. Fulvius C. f. Plautus Hortensianus c. p. filius C. Fulvi C. f. Quir. Plautiani, c. v., 25.
Glyceria, 47.
Guttilla, 18.
T. Haterius Nepos, 22.
Hyla, 106.
Iovincatus Samaronis, 182.
Isaac, 50.
Julia Burriana, 188.
Julia Namphama, 94,
Julia Nicae, 175.
Ti. Julius Aquila Polemaeanus, 28, 29.
Ti. Julius Celsus Polemaeanus, 28, 29.
ulius Claudius Peristerius Pompeianus v. c., 75.
Q. Julius Cordinus Rutilius Gallicus, 99.
Ti. Julius Dioscorides, 174.
C. Julius Potentinus, 129.
Julius qui et vocatur Tertius, 190.
Ti. Julius Rufus, 111.
Junia Varena, 185.
Juventius Celsus, 27.
Litugena Bellicoviae, 143.
Locco Atedunus f., 115.
Longeius Q. Longei Festi f. Quir. Ka..., 35.
Lucretia Diodora, 173.
Lupulia Ingenua, 171.
Macarius, 177.
L. Magnius Felix Remmianus, 122.
Marcianus, 184.
C. Marcius Censorinus, 1.
Matidia Aug. l., 118.
Maura, 57.
Nepele, 57.
Nepotianus c. v., 23.
Neratii Caius et Marcellus, 133.
Nertomarus, 115.
Q. Nonienus Pudens, 181.
Nymphe, 102.
Orpheus, 105.
M. Pacuvius Felix Victorianus, 12.
Peducaea Q. Peducaei Spei f. Sextia, 35.
G. Petelius Paternus G. Haerigi f., 19.
M. Petronius Honoratus, 174.
T. Pompeius T. f. Vol. Niger, 169.
P. Pomponius P. l. Philositus, 103.
P. Postumius Hector, 170.
P. Postumius Romulus, 6.
Rufus Acilius Coelius Sparsus, 4, 5.
Rustica Verbrici f., 145.
Samus et Severus Venicari f., 54.
Cn. Sentius Homerus, 77.
Sittia Urbana, 93,
Sollia, 182.
T. Staberius T. f. Qui. Secundus, 99.
Stercorius, 44.
L. Sulpicius Scribonius Proculus, 53.
Temeia Glavi f. 31.
M. Terentius Artritacus, 77.
Tertius Tincorigis f., 33.
Teuda, 95.
Titacia Priscilla, 101.
Titacius Valens, 101.
Titulius Cintugnati f., 130.
Tullii, 87.
C. Turranius, 51.
Ulpia Gensuta, 109.
Ulpius Aelianus, 151.
M. Ulpius Pomponius, 70.
Urbicius Respectus, 74.
Valeria Serapias, 172, 173.
Valerius Abdas, 119.
Valerius Evhemerus, 67.

L. Valerius Lucretianus Matidius qui et Plotinius, 172, 173.
M. Valerius Petao, 150.
L. Velius L. f. Clu. Prudens, 73.
Vitruvia L. f. Lucilla, 96.

II

DIEUX ET DÉESSES

Abnoba, 59.
Ammon maximus, 3.
Apollo Aug. deus patrius, 140.
Augusti dei et Apollo Isotimus, 149.
Balmarcodes deus, 189.
Bona dea, 78.
Bona dea Aug., 92.
Caelestis Aug., 16, 122.
Dionysos, 149.
Dioscuri salutares, 3.
Dolicenus, 64.
Dominus Aug., 38.
Domus divina, 60, 62, 63, 154.
Genius, 65.
Genius Subtabar..., 98.
Hercules, 62.
Hercules Victor, 97.
Juno, 102.
Juno Regina, 122.
Juno Sancta, 185.
Jupiter Olympius, 66.
Jupiter Optimus Maximus, 53, 130.
J. O. M. et Genius loci, 55.
J. O. M. Hercules, Venus, Mercurius conservatores, 188.
J. O. M. Hercules, Venus, Mercurius dei Heliupolitani, 187.
J. O. M. et Minerva et ceteri dii immortales, 61.
J. O. M. Balmarcodes et Juno, 190.
J. O. M. Conservator Auggg. n. n. n., 7.
J. O. M. Dolichenus, 63.
Jupiter Sabazius Optimus et Fortuna sancta, 164.
Lares Augusti, 79.
Liber, 137.
Matres Aumenahenae, 56.
Matronae Amnesae, 157.
Matronae Gavasiae, 159.
Matronae Maitienae, 158.
Matronae Udrovarinehae, 160.
Matronae Vanamianehae, 160.
Mercurius, 12, 58, 60, 154, 161.
Mercurius Bigentius, 156.
Mercurius Silvius, 14.
Minerva Aug., 4.
Milhras, 8.
Pluto, 123.
Saturnus Aug., 41.
Segomanna, 33.
Sol invictus Mithras, 184.
Sol Jupiter Luna Fortuna, 15.
Venus, 168.

III

PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

Aedicula Larum, 79.
Augur, 76.
Cellae cum statuis et porticibus, 12.
Flamen Augusti, 67.
Flamen perpetuus, 120.
Flaminica perpetua Karthaginiensium, 35.
Flamonium perpetuum, 12.
.....Julialis, 125.
Magistri, 16.
Sacerdos, 16, 36, 122.
Sacerdos Augusti, 70.
Sacerdos Jovis Olympii, 66.
Sacerdos provinciae Africae, 120.
Sacerdos Saturni, 41.
Seviratus, 75.
Simulacrum Junonis Reginae, 122.
Sodalis Titius, 4, 5.
Templum Mercurii, 12.

IV

NOMS GÉOGRAPHIQUES

Aegyptus, 172, 173.
Alexandria, 35, 163, 174.
Angusculanus vicus, 79.
Antinoensis, 172, 173.
Apamea, 108.
Arethusa Syriae, 63.
Arsinoites nomos, 172, 173.
Asia, 30.
Barbari, 72.
Borbetomagus, 155.
Bulla Regia, 148.
— (*Colonia Aelia Hadriana Aug.*), 147.
Calcidenus, 119.
Cillium, 124.
Cirtensis, 93.
Cyrenae, 149.
Daguteni, 66.
Doclatium civitas 32.
Efesena urbs, 30.
Germania, 72, 99, 171.
Γινδάρων κώμη, 186.
Graecus, 134.
Hadrumetum colonia, 126.
Illyricum, 30.
Italae urbes, 30.
Karthaginienses, 35.
Karthago, 124, 137.
— (Regio I), 40.
Leuce fundus, 30.
Mattiacorum castellum, 65.
Pelusium, 51.
Roma, 76.
— (*in Capitolio, post casam Romuli*), 99.
— (*inter duos pontes*), 89.
Rutenus, 153.
Salthua castellum, 31.
Samosata, 110.
Siccenses, 23.
Tebestina urbs, 139.
Thebais, 51.
Thevestinus, 132.
Thubbensium civitas, 120.
Thubursicitani, 6.
Thuggensium civitas, 12.
Tingitana provincia, 150.
Trevir, 99.
Tusculani, 79.
Uthina, 124.

V

EMPEREURS, PRINCES, PRINCESSES

Imp. Caesar Divi f. Augustus et Livia Augusti et Caius Caesar et Lucius Caesar imp. filii et Julia imp. filia, 51.
Tiberius Augustus, 144.
Nero Claudius Caesar Aug. imp., 53.
Imp. Caes. Vespasianus Aug. pont. max. trib. pot. VIIII, imp. XVIII p. p. cens. cos. VIII design. VIIII, 99.
Imp. Domitianus Aug. Germ., 166.
Imp. Nerva Caes. Aug. Germ. Dacic., 17.
Imp. Caes. Nerva Traianus Aug. Germ. Dacic. Opt. pont. max., trib. pot... II cos... p. p., 4.
Imp. Hadrianus Aug., 151.
Imp. Caes. Divi Traiani Parth. fil. Divi Nervae nep. Traianus Hadrianus Aug. pont. max., trib. pot. IV, cos. III, 73.
Imp. Caes. T. Aelius Hadrianus Antoninus, 152.
Imp. Caes. T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius, 174.
Imp. Caes. Divi Hadriani fil. Divi Traiani Parth. nep. Divi Nervae pronep. T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius trib. pot. VI cos. III p. p., 112.
Faustina, 177, 178.
Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Aug. Armen. Medic. Parth. max., 172, 173.
T. Fulvius Aurelius Antoninus Imp. Caes. M. Aurelii Antonini Aug. f., 75.
Imppp. Auggg L. Septimius Severus Pius Pertinax et M. Aurelius Antoninus..., 24.
... Severus Pius Pertinax Aug. Arab.

Adiab. Parth. max. pont. max., trib. pot. VI imp. XI cos. pr. pr. procos. et Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Aug. cons. Parth. Max., 21.
Impp. L. Septimius Severus Pius Pertinax Aug. et Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Aug... Julia Domna Aug. Mater impp. et castrorum, 98.
D. d. d. n. n. n. Auggg. Septimius Severus Pius Pertinax Aug. et M. Aurelius Antoninus Aug. n. f. Arab. Brit. Germ. max. Augg. et Julia Aug. mater Aug. n. et castrorum, 10.
[Fulvia Plautilla] Antonini Aug. Pii sponsa, 34.
C. Julius Verus Maximus Aug. nob. Caesar, 8.
Probus, 127.
Diocletianus... et... Maximianus P. F. invicti Augg. et Fl. Val. Constantius et Gal. Val. Maximianus nobill. Caes., 2.
Diocletianus et Maximianus Augg. et Maxentius et Maximianus ill. Caess., 186.
D. n. imp. Caes. Valerius Licinnianus, Licinnius P. F. invictus Aug. Caes., 2.
Fl. Val. Constantinus, Fl. Val. Constantius, Fl. Constans, 2.
D. d. d. n. n n. Auggg. Valentinianus, Valens, Gratianus, 30.

VI

POUVOIRS PUBLICS

1° *Consulats.*

D. Novio Prisco L. Ceionio Commodo cos. (78 p. C.), 99.
M'. Acilio Aviola et Pansa cos. (122), 22.
C. Bellicio Calpurnio Torquato et P. Salvio Juliano cos. (148), 174.
M. Cornelio Cethego Sex. Servilio Claro cos. (170), 172, 173.
Praesente et Extricato cos. (217), 64.
Manilio Fusco II et Domitio Dextro cos. (225), 124.
Sabino II et Venusto cos. (240), 60.
Valeriano et Lucilo cos. (265), 38.
Pomponio Basso II cos. (271), 128.
Tauro et Floro cos. (361), 83.
Divio Juliano IIII et Sallustio cos. (363), 88.
D. n. Arcadio Aug. et Baudo v. c. cos. (385), 84.
Honorio et Evodio cos. (386), 86.
D. n. Valentiniano et Neuterio v. c. cos. (390), 85.
Olybrio et Probino vv. cc. cos. (395), 82.
Fl. Basso v. c. cos. (408 ou 431), 90.
Theodosio cos., 91.
Dd. nn. Honorio XIII et Theodosio X Augg. (422), 167.
Asparo et Arivendo vv. cc. cos. (434), 136.

2° *Fonctions supérieures.*

Consul, 28, 29.
Consularis familia, 146.
Consularis vir, 142.
Equo publico adlectus, 35.
Ex consulari (provinciae Siciliae), 75.
Latus clavus, 6.
Legatus Augusti, 1.
Legatus Aug. pro praetore, 21, 53.
Necessarius dominorum nostrorum impp. Augg., 24, 25.
Praefectus Aegypti, 22, 51, 174.
Praefectus praetorio, 24, 25.
Praeses provinciae (*Ponti*), 2.
Praetor urbanus, 125.
Proconsul, 4, 5, 146.
— (*Africae*), 141
(*Asiae*), 27, 28, 29.
Proconsul ou procurator (Asiae), 80.
Quaestor, 125.
Quaestor provinciae, 6.
Quattuorvir viarum curandarum, 6.
Senatus, 125.
Tribunus plebis designatus, 6.
Vice sacra cognoscens, 146.

3° *Fonctions inférieures.*

Procurator (ou : proconsul) Asiae, 80.
Procurator centenarius primae cathedrae, 23.
Procurator sexagenarius ab actis, 23.
Procurator metallorum, 151.

4° *Finances.*
Actores privatae rei, 30.
Aerarium, 30.
Reditus, 30.
Vectigal IV publicorum Africae (*procurator, liberti, familia*), 34.

VII

CORPS DE TROUPES

1° *Légions.*
Leg. I Italica (*tribunus militum*), 104.
Leg. II, 179.
Leg. II Adjutrix p. f. (*veteranus*), 108.
Leg. III Augusta (*optiones valetudinarii, capsarii*), 9.
— (tribunus militum), 7.
— p. v. (*tubicines*), 10.
Leg. III Italica (briques), 183.
Leg. V (*centurio*), 57.
— Macedonica (*tribunus militum*), 104.
Leg. VII Claudia (*hastatus, evocatus*), 113.
— Cl. p. f. (*tribunus militum*), 104.
Leg. VIII Augusta (briques), 180.
Leg. X Fretensis (*centurio* CCC, *princeps castrorum*), 73.
Leg. Gemina p. f. (*veteranus*), 135.
Leg. XVI Flavia (*tribunus militum*), 6.
Leg. XXI (briques), 180.
Leg. XXII (briques), 180.
— Primigenia Antoniniana (*centurio*), 63.
— — p. f. (*centurio*), 61.
2° *Ailes* :
Ala Afrorum veterana, 99.
Ala Gemelliana (*sesquiplicarius*), 150.
Ala Hamiorum (*imaginifer*), 119.
Ala Moesica (*gregalis, praefectus*), 99.
Ala Noricorum, 99.
Ala II Pannoniorum, 112.
Ala Scubulorum (*miles*), 111.
Ala Singularium, 99.
Ala Siliana, 99.
Ala Sulpicia, 99.
Ala I Thracum (*curator*), 109.
Ala Vocontiorum (*eques emeritus, turma*), 22.
3° *Cohortes* :
Coh. III Batavorum (*eques*), 116.
Coh. I classica (*miles centuria*), 153.
Coh. I Flavia Hispanorum, 99.
Coh. Mattiacorum (*praefectus*), 104.
Coh. miliaria Hemesenorum (*miles*), 107.
— (*capsarius*), 110.
Coh. Scutata civium Romanorum (*praefectus*), 35.
4° *Garnison de Rome.*
Coh. X praetoria (*centurio*), 73.
Coh. X urbana (*centurio*), 73.
Coh. IIII vigilum (*centurio*), 73.
5° *Flotte.*
Classis Augusta Alexandrina (*navarchus*), 3.
Triremis Providentia, 163.
6° *Grades.*
Beneficiarius consularis, 154.
Equites, 124.
Evocatus Augusti, 73.
Exarchus, 175.
Optio, 10.
Praefectus fabrum, 76.
Princeps castrorum, 73.
Signifer, 124.
Tribunus militum, 76.
7° *Particularités.*
Bellum germanicum, 166.
Castra, 124.
Diplômes militaires, 22, 99.
Liste de soldats, 124.
Marques de briques légionnaires, 180, 183.

VIII

ADMINISTRATION MUNICIPALE ET PROVINCIALE

Adlectus in quinque dec., 120.
Aedilis, 26, 120.
— q. q., 79.
Alytarcha, 30.
Asiarcha, 28, 29, 30.
Asiarchia, 177.
Conventus publicus, 30.
Curia, 75.
Curiales, 30.
Decuriones, 12.

Διχαιοδοτῶν, 51.
Duumviri, 13, 70, 76, 120.
Ἐπιστρατηγήσας Θηβαΐδος, 51.
Irenarcha, 70.
Metropolis, 30.
Nomus, 172, 173.
Ordo, 23, 141, 146.
Patronus, 75, 141, 146.
Praefectus, 79.
Princeps civitatis, 32.
— coloniae, 70.
— kasteili, 31.
Sufetes, 19.
Ταμίαι, 176.
Tribu, 68, 69, 71.
Vicani, 65.
Vicus, 79, 186.

IX

COLLÈGES

Collegium cultorum, 108.

X

PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES.

Actor servus, 11.
Aditions d'hérédité, 172, 173.
Adiutor coloni, 100.
Aedicula, 79.
Affranchis impériaux, 81, 188.
Agitator, 105, 106.
Album professionum liberorum natorum, 174.
Arcangelus, 139.
Bibliotheca (à Ephèse), 28, 29.
Borne milliaire, 2.
Bulle de plomb, 40.
Cachet d'oculiste, 129.
Canabarii, 53.
Contubernalis, 57.
Curator, 142.
Diaconus, 43.
Dispensator, 100.
Emtores, 98.
Episcopus, 40, 139.
Ex dispensatore, 121.
Famula Dei, 42, 47.
Figulus, 132.
Folles, 138.
Fragment d'elogium, 72.
Graffite en cursive, 184.
Inscriptions chrétiennes, 42 à 49, 71, 82 à 91, 131, 136, 139.
— métrique, 167.
Inscriptions en cursive, 22, 100, 132, 172, 173, 174, 184.
— grecque métrique, 177.
— sur bloc cubique en terre cuite, 179.
— sur collier de plomb, 148.
— sur conduites d'eau en plomb, 133, 170.
— sur un glaive, 181.
— sur lamelle de plomb, 100.
— sur mosaïques, 37, 42 à 47.
— sur pyramide de terre cuite, 165.
— sur table de bronze, 151.
— sur tablettes de cire, 22, 172, 173, 174.
— sur tesson de poterie, 132.
Lettres impériales, 30.
Ludi scaenici, 12.
Manticularius, 62.
Marques de potier, 52, 77, 126, 155.
Martyres, 139.
Merarii, 137.
Meretrix, 148.
Negotiator, 64, 171.
Nomenclator, 103.
Noms des mois, 176.
Oenopolae, 137.
Olla, 169.
Pannus venetus, 106.
Patronus et contubernalis, 101.
Procurator, 172, 173.
Quadratarii, 11.
Ratiarii, 138.
Règlement minier, 151.
Senatusconsultum, 13.
Signatores, 11.
Speculator, 169.
Sportulae, 12.
Stator, 59.
Table de mesures, 26.
Tarif de péage, 138.
Ternagus, 151.
Thermes, 177, 178.
Turris, 11.
Utere felix, 50.
Vilicare, 100.
Virginius, 134.

TABLES

DU TOME VIII DE LA QUATRIÈME SÉRIE

I. — TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Deux nouvelles images d'Alexandre, par Salomon Reinach (Pl. IV et V). 1

Notes on a Journey through Cilicia and Lycaonia (*suite*), par Miss Gertrude Lowthian Bell 7

Matériaux pour servir à l'histoire de l'archéologie préhistorique, par E.-T. Hamy. 37

Fouilles et recherches à Almedinilla (province de Cordoue), par Pierre Paris et Arthur Engel 49

Note on the Inscription of Abercius, par W. R. Paton 93

Histoire sommaire des études d'épigraphie grecque en Europe (*suite*), par S. Chabert 97

Sur une plaque de ceinture d'un tumulus à Bélignat (Ain), par Emile Chanel 120

Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique (*suite*), par P. Monceaux. 126

Bulletin mensuel de l'Académie des Inscriptions 143

Société nationale des Antiquaires de France. 147

Nouvelles archéologiques et correspondance 151

Bibliographie : Margaret A. Murray, F. Hansart, J. Mothersole, L. Loat. Egyptian Research Account, Tenth Year; Saqqarah, Mastabas. (George Foucart). — Osvald Siren. Don Lorenzo Monaco (E. Bertaux). — Louis Metman. Le Musée des Arts décoratifs; Louis Metman et Gaston Brière. Le Bois (J. M. V.). — Hermann Egger. Codex Escurialensis (S. R.). — A. Dard. Chez les ennemis d'Israël, Amorrhéens, Philistins (S. R.). — Concetto Barreca. Le catacombe di S. Giovanni in Siracusa (S. R.). — G. Martin. La Maison de Ville de Genève (S. R.). — Marcel Poëte. Les sources de l'histoire de Paris et les historiens de Paris (S. R.). — José Ramon Melida. Las Esculturas del Cerro de los Santos. Cuestión de autenticidad (S. R.). — L. A. Milani. La Bibbia Prebabelica e la liturgia dei Preelleni (S. R.). — Scholia in Lucianum (S. R.). — Comptes-rendus du Congrès international d'archéologie (S. R.). — Histoire de l'Art (S. R.). — P. Larizza. Rhegium Chalcidense. La storia e la numismatica, dai tempi preistorici fino alla cittadinanza romana (S. R.). — Papers of the British school at Rome (S. R.). — Mélanges d'Arbois de Jubainville (S. R.). — J. Sundwall. Epigraphische Beitraege zur sozial-politischen Geschichte Athens im Zeitalter des Demosthenes (S. R.). — E. Bourguet. L'administration financière du sanctuaire pythique au IVe siècle avant J.-C. 185

Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, M. R. Cagnat et MM. Besnier 206

Notes on a Journey through Cilicia and Lycaonia (*suite*), par Miss Gertrude Lowthian Bell 225

Nouvelles inscriptions palmyréniennes, par M. Clermont-Ganneau. . . 253

Recherches critiques sur Vitruve et son œuvre, par M. Victor Mortet . 268

Pages.

Les massues en bronze du Chéliff et de la Chiffa (Algérie), par le Dr E.-T. Hamy 284
Leto mit ihren Kindern, par Arthur Mahler 290
Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique (*suite*), par P. Monceaux. 297
Bulletin mensuel de l'Académie des Inscriptions 311
Société nationale des Antiquaires de France. 418
Nouvelles archéologiques et correspondance 319
Bibliographie : 1° Henri Thédenat. Les villes d'art célèbres. Pompéi (G. Perrot). — 2° E. Rodocanachi. Le Capitole romain, antique et moderne (M.). — 3° J. Vessereau. Rutilius Namatianus (M.). — 4° J. Vessereau. Ætna (M.). — 5° Giuseppe Spano. Sul rilievo sepolcrale degli Aterii rappresentante alcuni edifizi di Roma (S. de R.). — 6° Otto Hauser. Vindonissa (S. R.). — 7° J. Leite de Vasconcellos. Religioes da Lusitania (S. R). — 8° Heinrich Brunn. Kleine Schriften (S. R.). — 9° M. N. Tod et A. J. B. Wace. A Catalogue of the Sparta Museum (S. R.). — 10° E. Pellati. Tra i Meandri del Passato. L'alto Monferrato nelle età preistoriche (S. R.). — 11° Mélanges Nicole. Recueil de mémoires de philologie classique et d'archéologie, offert à Jules Nicole, professeur à l'Université de Genève (S. R.) 329
La collection Moreau au Musée de Saint-Germain, par H. Hubert. . . 337
Statues antiques inédites de musées italiens, par Seymour de Ricci. . 372
Notes on a Journey through Cilicia and Lycaonia (*suite*), par miss Gertrude Lowthian Bell 390
Sur une tête en terre cuite de l'Antiquarium de Berlin, par W. Deonna (Pl. VI). 402
Sul Dioniso della Gigantomachia di Pergamo, par Pericle Ducati. . . 409
The Tychaion at Is-Sanamên and the plan of early churches in Syria, par Howard Crosby Butler 413
Le trésor de Jávea, par Pierre Paris (Pl. VII). 424
Bulletin de l'Académie des Inscriptions 436
Nouvelles archéologiques et correspondance. 449
Bibliographie : 1° J. Hampel. Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn (S. R.). — 2° Malinin. Hat Doerpfeld die Enneakrunos-Episode bei Pausanias tatsächlich gelöst oder auf welchem Wege kann dies gelöst werden (S. R.). — 3° O. Benndorf. Erzstatue eines griechischen Athleten (S. R). — 4° J. Raimondi. I Frentani (S. R.). — 5° A. Boinet. Un bibliophile du XVe siècle. Le Grand Bâtard de Bourgogne (S. R.) — 6° Alfr. Kretschmar. De Menandri reliquiis nuper repertis (S. R.). — 7° The archaeological Survey of western India (S. R.). — 8° L. Venturini. Caligola (S. R.). — 9° Ulysse Chevalier. Notre-Dame de Lorette (S. R.). — 10° N. K. Skovgaard. Apollon-Gavlgruppen fra Zeustemplet i Olympia (S. R.). — 11° Henri Rachon. Le Musée de Toulouse. Description des douze Primitifs (S. R.). — 12° Peter Hertz. Studier over Parthenons Kvindefigurer (S. R.). — 13° Isabelle Errera. Collection de broderies anciennes (S. R.). — 14° Frederik Poulsen. Die Dipylongräber und die Dipylonvasen (S. R.). — 15° H. Lechat. Phidias et la sculpture grecque au Ve siècle (S. R.). — 16° L. von Sybel. Christliche Antike (S. R.). — 17° Museum of Fine Arts, Boston (S. R.). — 18° C. Edgar, Græco-Egyptian coffins, masks and portraits (S. R.). — 19° W. Weissbrodt. Ein ägyptischer christlicher Grabstein mit Inschrift (S. R.). — 20° W. Deonna. Les statues de terre cuite en Grèce (S. R.). — 21° C. Thulin. Die Götter des Martianus Capella und die Bronzeleber von Piacenza (S. R.). — 22° J. N. Svoronos. Das Athener Nationalmuseum (S. R.). — 23° Flinders Petrie. Researches in Sinai (S. R.) — 24° P. Sarazin. Zur Einführung in das prähistorische Ka-

Pages.

binett der Sammlung für Völkerkunde im Basler Museum (S. R.). — 25° A. von Wurzbach. Niederländisches Künstlerlexikon (S. R.). — 26° Buerkel. Münchner Jahrbuch der bildenden Kunst (S. R.). . . 458
Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par R Cagnat et M. Besnier 471

II. — TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

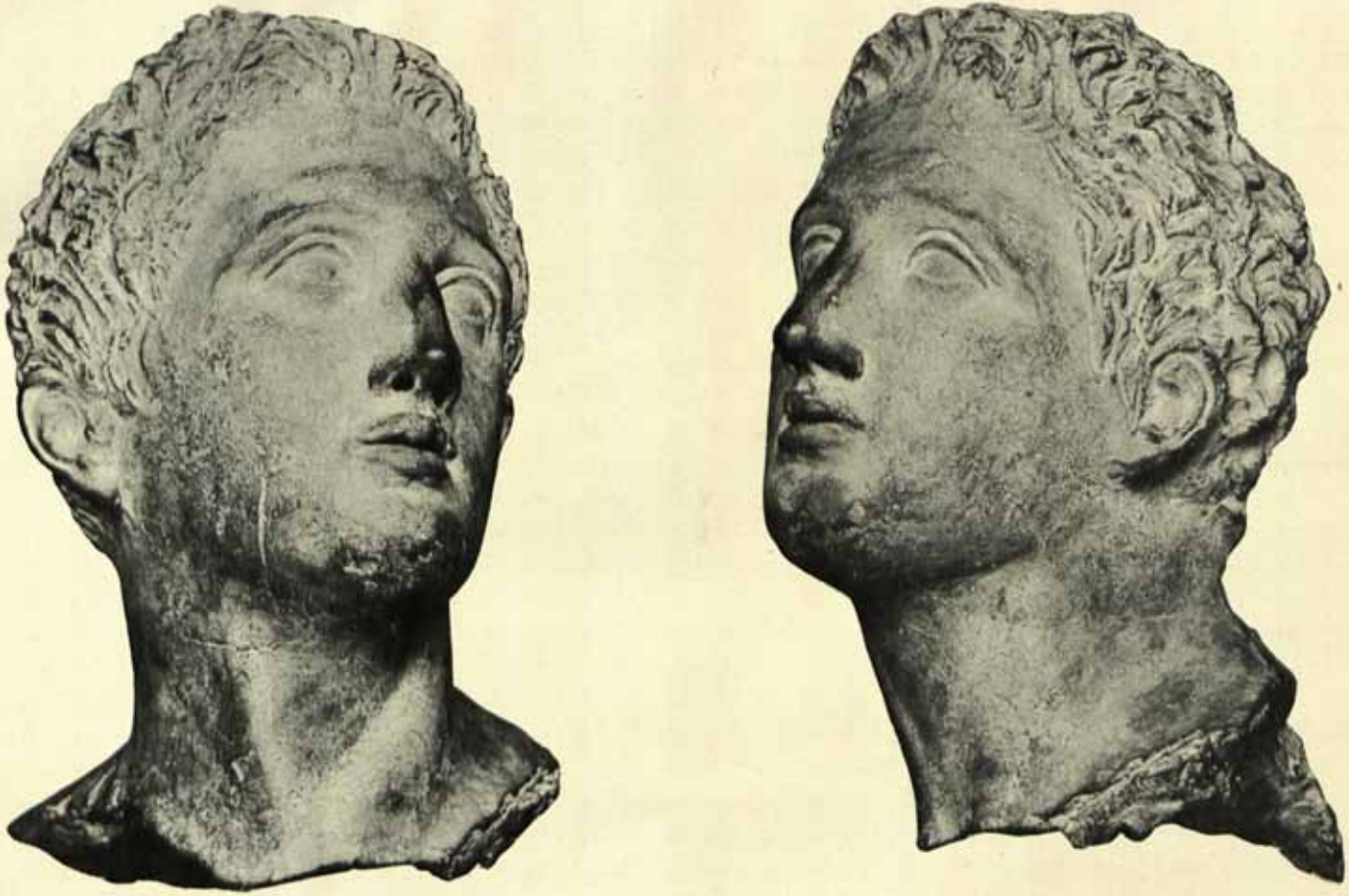
Besnier (M.). Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine. 206, 471
Butler (Howard Crosby). — The Tychaion at Is-Sanamên and the plan of early churches in Syria. 413
Chabert (S.). — Histoire sommaire des études d'épigraphie grecque en Europe 97
Cagnat (R.). — Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine 206, 471
Chanel (Emile). — Sur une plaque de ceinture d'un tumulus à Bélignat (Ain). 120
Clermont-Ganneau. — Nouvelles inscriptions palmyréniennes 253
Deonna (W.) — Sur une tête en terre cuite de l'Antiquarium de Berlin. 402
Ducati (Pericle). — Sul Dioniso della Gigantomachia di Pergamo. . . 409
Engel (Arthur). — Fouilles et recherches à Almedinilla (province de Cordoue) 49
Hamy (E.-T.). — Matériaux pour servir à l'histoire de l'archéologie préhistorique 37
— Les massues en bronze du Chéliff et de la Chiffa (Algérie) 284
Hubert (H). — La collection Moreau au Musée de Saint-Germain. . . 337
Lowthian Bell (Miss G.). — Notes on a Journey through Cilicia and Lycaonia 7, 225, 390
Mahler (Arthur). — Leto mit ihren Kindern 290
Monceaux (P.). — Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique . 126, 297
Mortet (Victor). — Recherches sur Vitruve et son œuvre 268
Paris (Pierre). — Fouilles et recherches à Almedinilla (province de Cordoue) 49
— Le trésor de Jávea 424
Paton (W. R.). — Note on the Inscription of Abercius 93
Reinach (S.). — Deux nouvelles images d'Alexandre 1
Seymour de Ricci. — Statues antiques inédites de sept musées italiens . 372

TABLE DES PLANCHES

IV. — Statuette en bronze d'Alexandre le Grand.
V. — Tête en marbre d'Alexandre-le-Grand.
VI. — Tête d'éphèbe en terre cuite (Musée de Berlin).
VII. — Bijoux d'or de Jávea (Espagne).

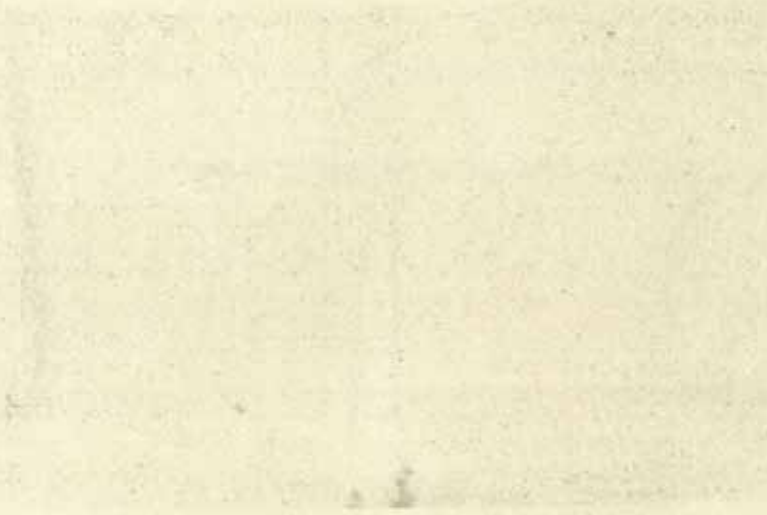
Le Gérant : E. Leroux.

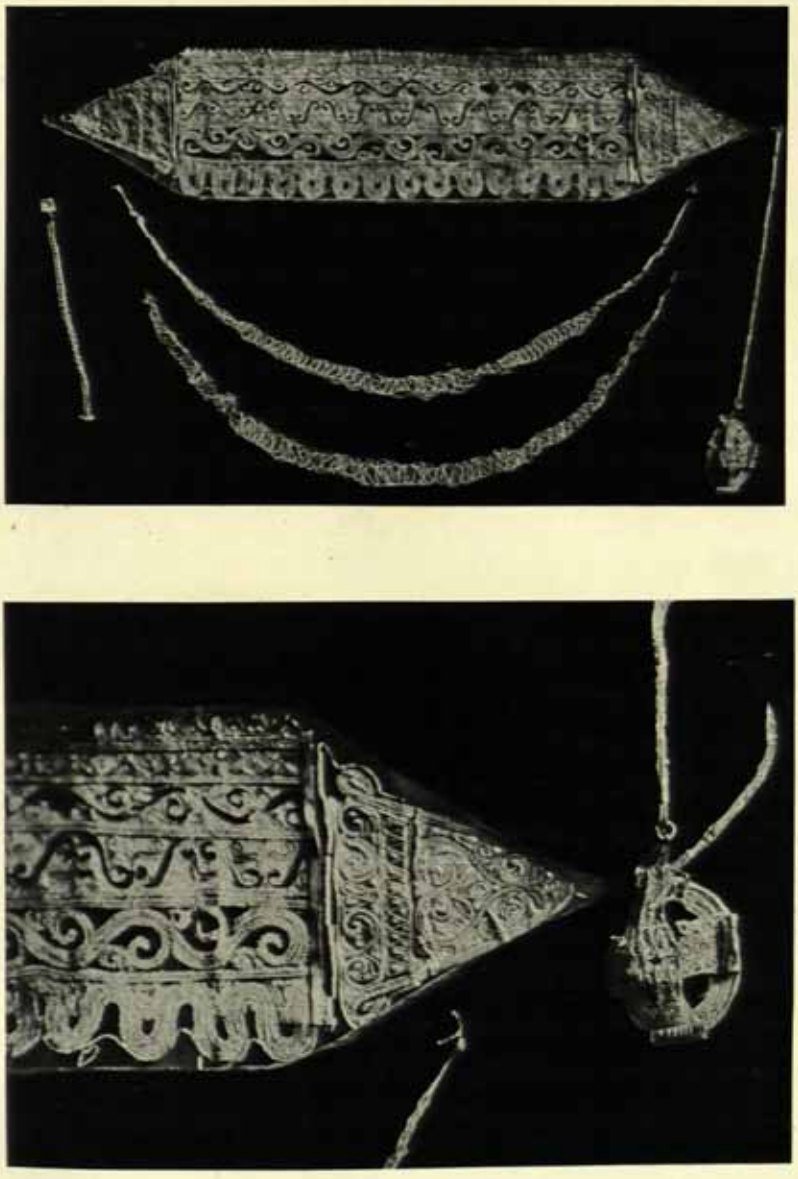
Angers. — Imprimerie Burdin et Cie, 4, rue Garnier



TÊTE D'ÉPHÈBE EN TERRE CUITE

(Musée de Berlin)





BIJOUX D'OR DE JAVEA (ESPAGNE)

ОБЛАКАН

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book clean and moving.

S. B., 148. N. DELHI.